



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

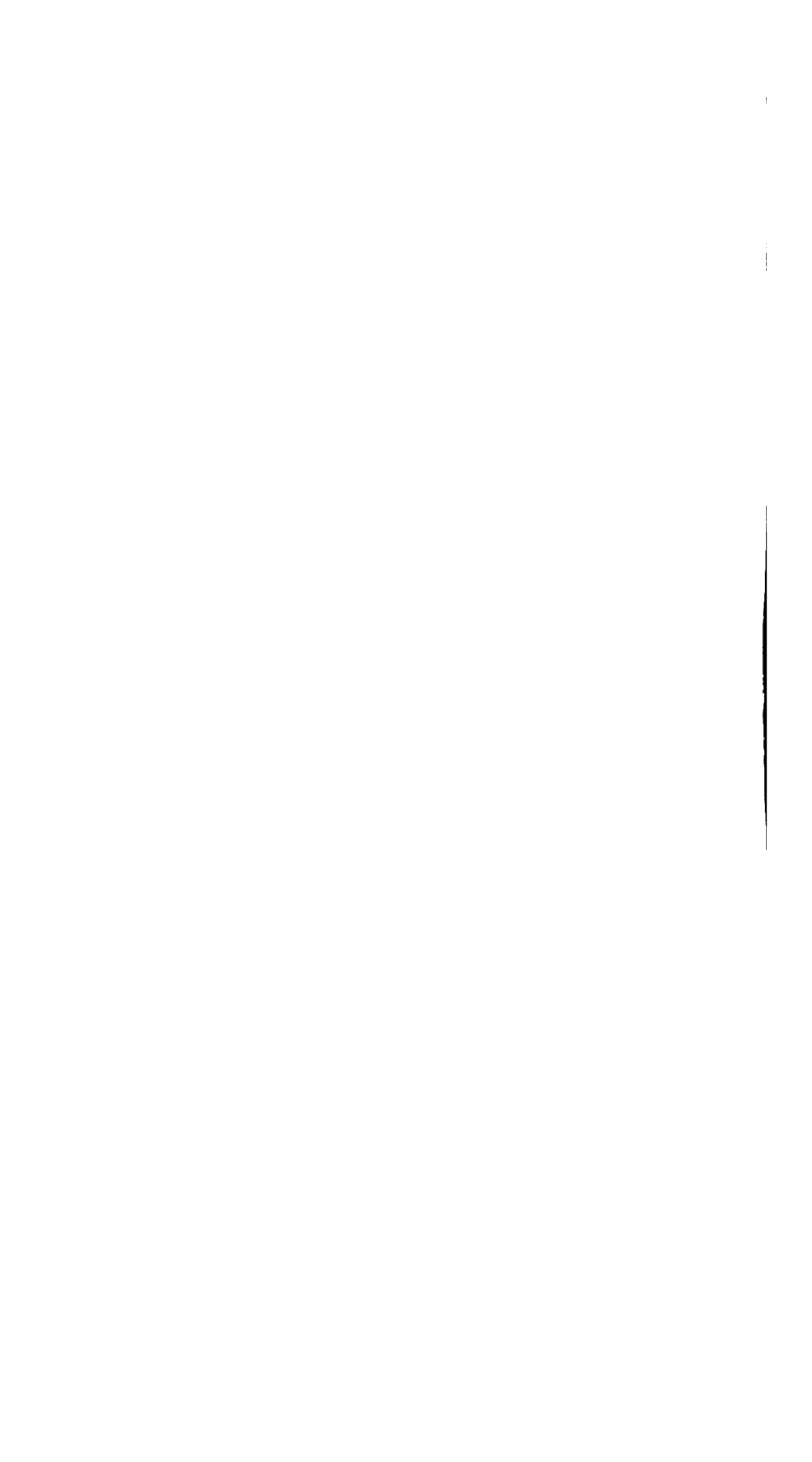
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PROPERTY OF

The
University of
Michigan
Libraries

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS



Bellarmino, Roberto Francesco Romolo, Sacerdote

LES
DISCOURS

DE ROBERT BELLARMIN,

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA S^{TE} EGLISE ROMAINE,

SOIGNEUSEMENT REVUS ET CORRIGÉS PAR L'AUTEUR.

Traduits du latin

PAR ELIE BERTON.

—
TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855.

2^v
30

BX
1756
.A433

v.1-2

L 31738 - 128

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

CHARLES - JOSEPH - EUGÈNE DE MAZENOD.

ÉVÊQUE DE MARSEILLE ET SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS DE MARIE
IMMACULÉE, ETC.

MONSIEUR,

L'idée première de ce travail appartient à l'un des dignes enfants de la jeune congrégation qui est votre fille bien-aimée : pourrais-je mieux faire que de prier Votre Grandeur d'en accueillir l'humble hommage? La nature de cette publication m'engage elle-même à solliciter cet honneur ; c'est à la fois un cours de

dogme et de morale : pourrais-je mieux faire
que d'en offrir la dédicace ,

Au Supérieur général des derniers nés parmi
les propagateurs apostoliques de la foi ;

À l'ardent missionnaire dont les églises de la
Provence répètent encore les accents inspirés ;

A l'Evêque vénérable qui veille avec tant de
sollicitude sur le dépôt précieux que l'Apôtre
recommandait à toute la vigilance de son dis-
ciple le plus cher !

Daignez , Monseigneur, exaucer mes vœux ,
bénir mon œuvre. Votre bénédiction lui sera
bonne , et agréez les sentiments de profond res-
pect avec lesquels

J'ai l'honneur d'être ,

de Votre Grandeur,

le très-humble et très-obéissant serviteur.

ELIE BERTON.

Paris, 6 mai 1854.

A M. ÉLIE BERTON.

MONSIEUR,

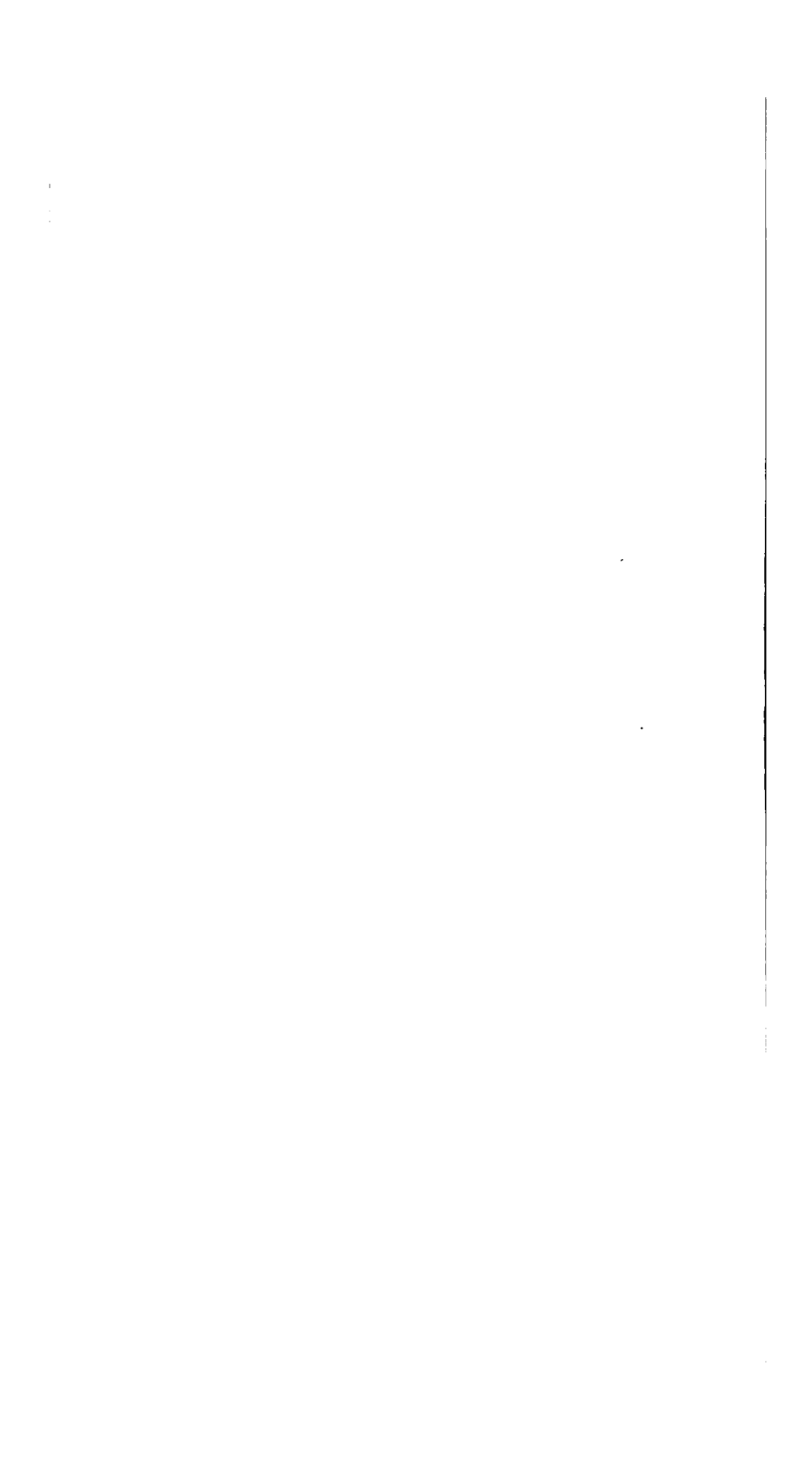
J'ai appris avec plaisir que vous vous disposiez à faire paraître la traduction des Sermons de Bellarmin, et je suis heureux que les quelques mots que j'ai dits, dans la préface de mes *Homélies sur les faits évangéliques*, sur l'éloquence du savant cardinal aient contribué à vous inspirer cette bonne pensée.

Je suis persuadé que le clergé français accueillera avec reconnaissance une œuvre qui ne peut que lui être avantageuse et qui lui est particulièrement destinée.

Recevez, Monsieur, l'expression de ma parfaite considération.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE P. VENTURA DE TAULICA,
ancien général des CC. RR.



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Les discours du cardinal Bellarmin paraissent pour la première fois en français.

Cette traduction a donc quelques droits à l'indulgence.

La traduction doit faire connaître l'original qu'elle interprète, en se conformant, autant que possible, aux bienséances de la langue dans laquelle elle se révèle.

On a tâché d'être fidèle à cette règle. On s'est pénétré religieusement de l'esprit de l'éminent Cardinal, on a étudié l'originalité de son génie,

la vivacité de son allure, le pittoresque de son tour, l'ironie de sa discussion, la hardiesse de ses apostrophes, la crudité de ses peintures; on s'est animé, dans la mesure de ses forces, du mouvement qui coule à pleins bords dans cette argumentation substantielle, vigoureuse et imagée, comme un livre des prophètes ou comme une page des saints Pères; puis on a traduit, selon l'ordre adopté par l'auteur, sans trop s'inquiéter de la lettre, mais en restant toujours esclave de la pensée.

On a été embarrassé souvent. Les mœurs actuelles ne comportent plus la liberté du vieux français, et, à plus forte raison, la liberté du latin. On s'est résolu à quelques coupures. Mais, comme on avait à cœur de traduire Bellarmin, c'est-à-dire de le faire connaître et apprécier, on a dû souvent modeler le français sur son latin. Il y a donc çà et là des crudités, des épithètes peu vêtues, des fautes de goût ou de tact, comme dirait un critique. On prie le lecteur de ne pas oublier le but qu'on veut atteindre, et de se bien persuader que, dans ces endroits délicats, on n'a suivi son modèle que de loin. Ces hardiesses, ces excentricités ont donc été volontaires et commandées par le sujet lui-même.

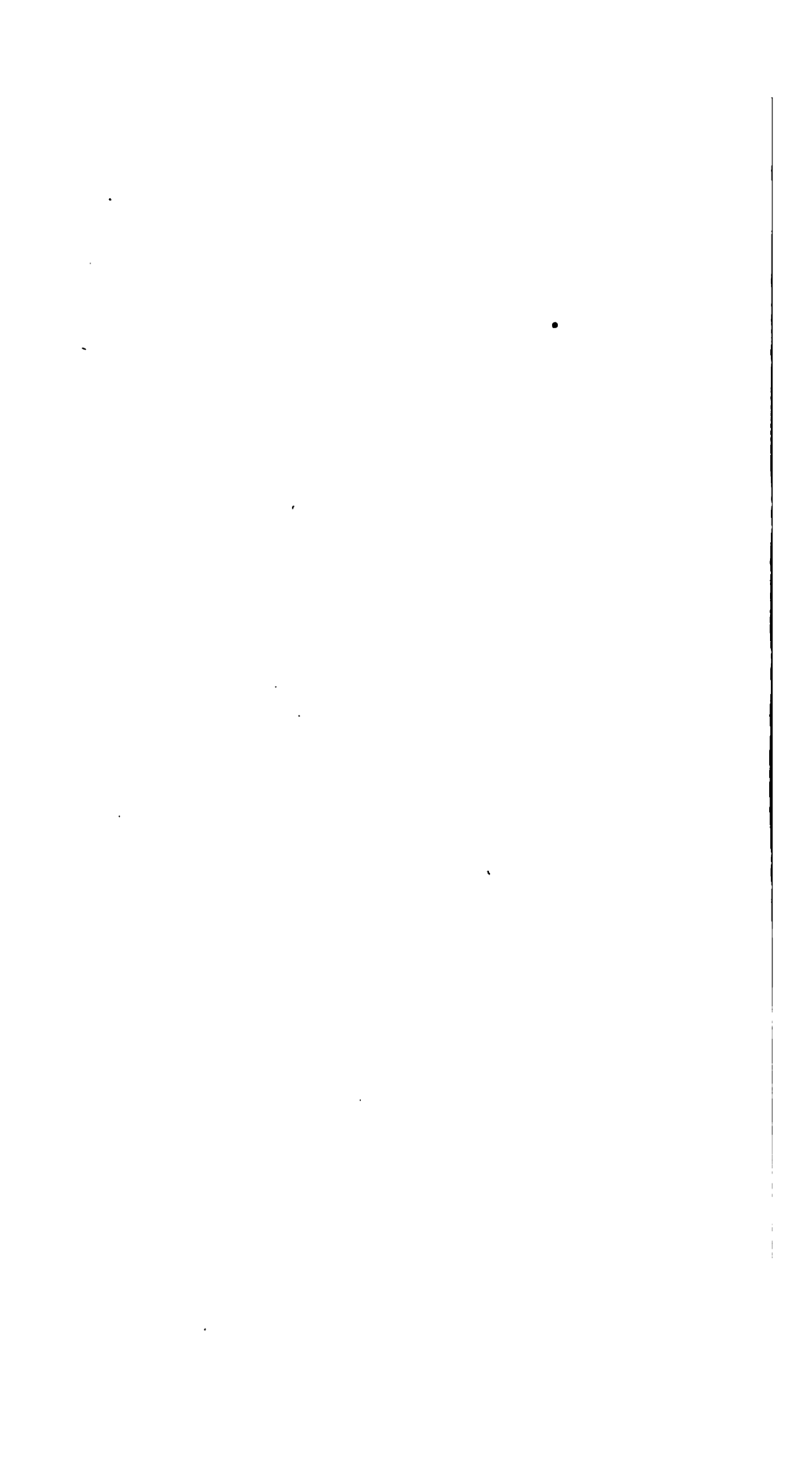
On a traduit, le plus souvent, les textes en français. Mais on a eu soin, quand ces textes étaient peu connus, d'indiquer le livre des Ecritures auquel ils appartiennent. On s'est permis, rarement, très-rarement, de faire seulement allusion à certains passages rapportés dans l'auteur, ou de ne les interpréter qu'en partie, ou de n'en donner que la substance. La rapidité de l'exposition, l'abondance des preuves l'exigeaient; on pouvait retrancher ces témoignages sans affaiblir la thèse qu'ils ornaient dans le latin, mais qu'ils auraient surchargée dans notre langage. Dans ces cas mêmes, on a cité, quelquefois, les textes eux-mêmes en note au bas des pages correspondantes. De cette manière rien n'a été perdu; l'érudit n'a pas été frustré, et le style a conservé sa vivacité et le dégagé de sa désinvolture.

On n'est pas, il est vrai, sans une certaine inquiétude sur ce style en lui-même. Ce n'est pas qu'il ne soit devenu, pour ainsi dire, vulgaire dans les jours qui passent. Mais on a entendu émettre sur son compte des thèses si opposées, à l'article des sermons, qu'après avoir parcouru son auteur, on a failli renoncer à le traduire. Que d'images, en effet, quelle abondance de formules, de paraboles, de

figures pour exprimer la pensée sous toutes ses faces, pour la faire jaillir complète, achevée, de l'intelligence qui l'a conçue? La Bible, les Pères, la nature, les arts sont pour Bellarmin comme une source inépuisable, où il fouille sans cesse pour façonner son langage. C'est ainsi qu'il parlait au *xvi^e* siècle. Mais le traduire fidèlement, n'est-ce pas s'exposer à certains reproches? Et ce style paraît si condamnable à quelques-uns, qu'on doit craindre de passer pour attribuer au docte Jésuite une langue qui est bien la fille du *xix^e* siècle. Mais on a bientôt surmonté ces craintes. Que les incrédules lisent l'original, et ils verront. Puis ce genre — on ne parle point de la manière dont on l'interprète, elle peut être défectueuse, elle est certainement imparfaite, on en convient volontiers — puis ce genre est si facile à défendre, il a été propagé par de si beaux talents, il est si bien apparenté en France, et il repose sur une base philosophique si solide! La synonymie des êtres n'est pas une chimère; il est reconnu que le monde est un quoique varié; que chaque partie a été façonnée sur le modèle de l'ensemble; que chaque parcelle a reproduit l'image de chaque partie; qui connaîtrait bien un grain de sable, dit-on, connaîtrait le mécanisme des mondes.

L'analogie entre toutes les choses est donc réelle. Or, la métaphore, la comparaison, l'emploi des noms dans un sens figuré, tout cela se fonde sur cette unité de création, sur cette ressemblance universelle, qui respecte et maintient les individualités, tout en constatant leur parenté divine dont le style imagé devient alors le témoin, quoi qu'on en dise. Mais que ces quelques mots suffisent. Un avant-propos n'est pas une discussion. Bientôt, d'ailleurs, cette thèse sera traitée par le traducteur dans une brochure intitulée : *Des origines poétiques*, et offrira ses conclusions au jugement du public.





DISCOURS
DE
ROBERT BELLARMIN.

PREMIÈRE SÉRIE.

LES FINS DERNIÈRES ET LES MISÈRES DE CETTE VIE.

PREMIER SERMON.

Sur la Mort.

PREMIER POINT.

Quoique Platon ait écrit que la méditation de la mort est chose prudente, il ne s'est point attaché cependant à convaincre les hommes de s'y adonner souvent. Quoi qu'il en soit, j'affirme après lui que la méditation sur la mort est la seule sagesse. La vraie sagesse, en effet, consiste à rapporter ses œuvres au but où elles tendent, comme à leur mesure, pour qu'elles ne soient jamais en opposition avec lui, et que nul ne puisse les accuser à bon droit. Or, si la vie humaine voit s'ouvrir plusieurs routes devant elles, qui niera que toutes aboutissent au même but, la mort? Notre étude, nos soucis doivent donc tendre à ordonner notre vie de

telle sorte qu'elle atteigne heureusement à la tombe. C'est pourquoi j'établis que le principe de toutes les erreurs est l'oubli de cette fin dernière, à laquelle on devrait toujours songer. De là, la superbe, l'ambition, les soins exagérés du corps, et ces tours audacieuses que nous bâtissons sur le sable. Certes, si nous pensions un peu à ce que nous serons dans quelques jours, nos allures seraient plus réglées et plus humbles. Qui aurait des élans d'orgueil, s'il descendait contempler la poussière humaine au fond d'une tombe ? Qui ferait de son ventre un Dieu, s'il pensait sérieusement que les vers en feront bientôt leur pâture ? Qui, sous l'aiguillon de la cupidité ardente, courrait comme un insensé la terre et la mer, s'il considérait qu'il abandonnera tout un jour, sauf le misérable linceul qui ensevelira son cadavre ? Oui, toutes nos erreurs se redresseraient d'elles-mêmes, si nous avions toujours sous les yeux la mort comme le but de notre vie. Les Brahmes creusaient bien devant le seuil de leur demeure un sépulcre pour avoir toujours présente l'image du trépas, et en user comme d'un mors contre les mauvais instincts. Aussi Dieu disait-il au prophète Jérémie : *Descends dans la demeure d'un potier, puis écoute mes paroles*¹. Il pouvait sans doute convoquer le saint prophète ailleurs que dans le lieu où l'on façonne la terre ; mais un dessein plein de prudence avait dicté ses paroles : il voulait nous avertir que

¹ Jér. 18.

le sépulcre, où s'amoncelle la boue humaine comme le limon dans la boutique du potier, est l'école de la vraie sagesse. Oui, c'est là que Dieu parle, qu'il éclaire, pour ceux qui l'écoutent, les profondeurs de la Providence; c'est là qu'il prouve, non par des raisonnements subtils, mais par une démonstration sans réplique, la rapidité de la vie, la misère de la chair, sa vanité, son mensonge, et où viennent aboutir toute beauté et toute gloire mondaines.

Aussi le cruel ennemi de nos âmes fait-il effort avec toutes ses ruses pour éloigner ces pensées salutaires. Comment expliquer autrement l'habituel oubli de cette catastrophe formidable que nul ne peut éviter ni fuir? Si le vague soupçon d'un malheur indéfini nous enlève le sommeil, que ne produirait pas, en effet, dans notre cœur, l'image d'une mort inévitable plus terrible que tous les malheurs ensemble? A l'exemple de ces archers des jeux publics, qui s'exercent d'avance et longuement à frapper au but, pour gagner le prix décerné au vainqueur dans l'épreuve solennelle; à l'exemple de ces athlètes, qui font assaut chaque jour de leurs forces, de leurs armes, de leur adresse au combat, qui étudient sans cesse comment il faut s'offrir aux coups d'un adversaire, pour sortir avec gloire de la véritable lutte, où se joueront leur honneur et leur vie: nous, qui avons à choisir entre une palme autrement glorieuse et une ruine autrement déshonorante, nous, chrétiens, mourons donc par la pensée chaque jour pour bien mourir à l'heure où viendra la mort.

Ce discours se déroulera dans l'ordre même où se présente mon sujet. Le prétendant au prix de la course mène souvent sa monture autour de l'arène pour la familiariser avec les accidents et les détours du terrain, afin que, le combat venu, reconnaissant l'espace, elle le franchisse hardiment sans s'attarder aux obstacles : parcourons donc cette arène de la mort que, bon gré mal gré, il nous faut bien mesurer; étudions - en diligemment les accidents nombreux, les sinuosités obscures, les contours hérissés, où si peu fournissent une heureuse carrière, tandis que les vaincus disent à tout espoir du ciel un éternel adieu.

La mort se présente au moment où l'on y songe le moins. *Le jour du Seigneur viendra comme le voleur dans la nuit*¹, a dit saint Paul; *Voici que je viendrai comme le voleur*², a dit le Seigneur lui-même dans son Apocalypse : comme le voleur qui se glisse dans les maisons à l'heure du plus profond sommeil. *En ce jour*, dit encore le Seigneur par la bouche du prophète Amos, *le soleil se couchera à midi, et la terre deviendra ténébreuse à l'heure de la lumière*³ : c'est-à-dire, lorsque les hommes se croiront au midi de la vie, qu'ils se promettent encore des jours nombreux, qu'ils rêveront négoce, palais, honneurs, noces et voluptés, qu'ils diront à leur âme : *Des années sans fin te réservent des biens sans nombre; repose donc, mange, ré-*

¹ 1. *Thess.* 5. — ² *Apoc.* 16. — ³ *Amos*, 8.

jouis-toi ¹; c'est alors qu'une voix inattendue leur criera soudain au seuil de leurs banquets : *Voici la mort debout sur le seuil ; insensés, cette nuit même elle vous redemandera votre âme. Voyez à qui appartiendront vos œuvres* ²! Quel coup de tonnerre dans ce ciel sans nuages ! C'est ainsi que la mort se joue des projets, coupe à l'espérance ses ailes, précipite d'un souffle, et couvre de son linceul ces tours ambitieuses que nous bâtissons sur les bulles de l'air. O quelle nouvelle amère ! quel message d'infortune pour le cœur du pécheur, qui se cramponne opiniâtrément à la vie, que la décision dernière de la science qui lui conseille de ne plus songer qu'à mourir ! Saül était fort et intrépide, il avait assisté à maints combats, son glaive avait baigné dans le sang, et accompli maints exploits. Cependant, lorsqu'il entendit l'ombre de Samuël murmurer ces paroles lugubres : *Toi et tes fils vous serez avec moi demain* ³, il tomba sur le sol en tremblant comme une femme. Imaginez donc le tumulte de notre âme à la réception de ce message néfaste. Les images de ceux que nous aimons s'y presseront lamentables. Le corps mourra une fois, mais le cœur autant de fois qu'il y aura de ces images chéries. Oui, vraiment, le prophète disait bien : l'éclatante lumière deviendra ténèbres profondes, puisque les objets de notre joie seront eux-mêmes nos impitoyables bourreaux. Vous contemplez des

¹ Luc, 12. — ² Id. — ³ 1. Rois, 28.

filis soumis, une épouse aimée, des richesses immenses ; vous vous souveniez doucement de vos honneurs, de vos plaisirs passés ; vous rêviez des voluptés futures.... Quel bonheur ! Et voici que tout cela c'est maintenant le glaive qui transperce votre agonie, c'est la croix où vous allez mourir, c'est la ciguë qui empoisonne votre dernière heure ! Pour adoucir ces tortures, il faut nous isoler sur notre lit funèbre, nous séparer avant la mort de ce qui faisait la douceur de notre vie : les enfants et les épouses s'éloignent. Si lointaine est la région inconnue où le trépas nous mène, si mystérieux est le chemin où l'on pose le premier pas, que la douleur de la séparation nous ferait manquer peut-être les préparatifs du terrible voyage. N'est-ce pas assez d'assister au drame déchirant des adieux de notre âme à notre corps ! Deux compagnons d'un jour, sur le même sentier qu'ils égayèrent de leurs propos joyeux, ne se quittent pas sans une larme. Qu'arrive-t-il donc quand la mort arrache l'âme à son corps, ce tendre ami de l'exil, avec qui, du sein maternel jusqu'à cette heure affreuse, elle avait vécu toujours dans un commerce aimable que resserraient sans cesse de mutuels bienfaits ! Le bœuf qu'on enlève à son compagnon de charrue jette à l'écho de la vallée de tristes mugissements : quelle sera la tristesse de l'âme quand elle dira au corps : Il faut que je poursuive désormais ma route sans toi. — Eh ! comment veux-tu que je vive, répondra le corps, sans ma vie, mon mouvement, mon

tout? — Alors l'âme jettera à l'écho de la terre abandonnée ce dernier mugissement : *C'est la mort qui nous sépare ! c'est l'œuvre de la mort cruelle !*

Une fois que l'image de ce divorce contre nature aura maîtrisé l'imagination du moribond, les douleurs succéderont aux douleurs. Ce sera d'abord la vue de ce qui attend l'âme et le corps après cette heure prochaine.

Le corps sera précipité dans une tombe obscure. Quoi ! ce corps qui vit maintenant, voit, respire, parle, écoute, dans un instant sera sans souffle, muet, sourd, aveugle ! Ce corps élevé dans les délices, nourri des dépouilles de la terre et de la mer, vêtu de pourpre et de soie, bercé dans le duvet moelleux, loin du froid, de la chaleur, des caprices de l'air, grâce à mille expédients ingénieux : ce corps qui ne pouvait habiter que les vastes palais, la tombe étroite, sombre, déjà pleine d'ossements, déjà peuplée de cadavres, sera désormais sa demeure ! Pour vaste palais un sépulcre étroit, pour lit moelleux la terre nue, pour vêtement de soie un linceul troué, pour délices la pourriture, pour parfums les fétides odeurs, et pour serviteurs les vers !

L'âme partira pour l'éternité. Lorsque le mourant fixe les yeux sur cette région nouvelle, inconnue des vivants, vers laquelle l'âme s'élançe seule et dépouillée, pour y trouver la gloire ou une misère sans fin, ses perplexités redoublent ses angoisses.

¹ 1. *Rois*, 45.

Être sûr qu'après quelques heures on nagera dans la félicité du ciel, ou l'on sera plongé dans les éternels supplices, quelle torture plus cruelle que toutes les tortures ! L'espérance vient le raffermir, mais le souvenir du passé et de la justice divine vient redoubler ses terreurs. Surtout quand il songe *que les jugements de Dieu sont un abîme*¹, qu'ils imitent souvent Jacob bénissant les fils de Joseph. Le larçon quittant la croix pour voler au paradis, Judas précipité du faite de l'apostolat au fond de la géhenne, quel épouvantable mystère ! Oui, l'incertitude qui ballote le mourant entre ces deux extrêmes, le ciel ou l'enfer, est un supplice qui ne se peut exprimer. Qu'un roi chrétien tombe au pouvoir d'un chef de barbares, et qu'aux ambassadeurs réclamant leur maître moyennant rançon, ce sauvage réponde qu'il appartient au sort de fixer si son captif sera rétabli avec honneur sur le trône ou précipité avec ignominie dans une fournaise ardente, quel tumulte dans le cœur du malheureux prince ! Au jour fatal, quelle pâleur, quel tremblement ! D'un côté la fournaise aux globes de flammes, de l'autre ses ambassadeurs tristes et penchés, en face la multitude immense, accourue au spectacle : le silence partout pour saisir la sentence que le juge va tirer de l'urne... Que n'offrirait-il pas à ce juge, le captif infortuné, pour échapper à la ruine qui le menace ! Or, qu'est-ce que cette ruine en compa-

¹ Ps. 35.

raison de l'éternelle ruine suspendue sur la tête de l'agonisant? Qu'est-ce que ce royaume en regard du ciel, cette fournaise au souvenir de l'enfer? A sa droite, ce sont les anges, députés du paradis pour former son cortège s'il va à la gloire; à sa gauche, ce sont les démons, ses bourreaux s'il tombe dans l'abîme. Et il ignore ce que Dieu décidera de son sort dans une heure peut-être! Que n'offrirait-il pas à celui qui peut seul le délivrer du malheur suprême? O angoisses! ô tortures! Mais, je le répète, nulle parole ne peut les faire comprendre, nulle similitude ne peut donner une idée fidèle de ce qui se passe alors dans un cœur d'homme.

Et, cependant, ses angoisses s'accroissent encore quand il vient à songer qu'il lui faut rendre compte de sa vie. Entrer en jugement avec Dieu, c'est déjà un sujet d'épouvante. Les démons s'épuisent à grandir cette épouvante outre mesure. Eux qui, naguères, exagéraient la miséricorde divine pour détourner nos regards du dernier jugement, aujourd'hui l'amoindrissent pour exalter la sévérité de notre juge. Le pécheur tremble, incline au désespoir; il se dit : Si Dieu n'a pas épargné son Fils pour les péchés de l'homme, comment m'épargnera-t-il, moi, souillé de mes propres crimes? *S'il a traité si rudement le bois vert, que fera-t-il du bois séché et aride* ¹? Si les prophètes, les apôtres et les martyrs, après une vie d'innocence, n'entrèrent au ciel que

¹ Luc, 23.

par la porte des supplices, où me réfugier, sinon dans la géhenne, moi pauvre de tout bien? Si cette parole de l'Écriture n'est pas une parole menteuse, *rends à chacun selon ses œuvres*¹, qu'attendre pour récompense des miennes sinon les tourments éternels? Si cette sentence de l'Apôtre est sans appel, *l'homme recueillera ce qu'il aura semé*², que recueillerai-je de mes criminelles semences, sinon la mort des criminels? Si, enfin, rien d'impur ne pénètre dans le royaume du ciel, comment moi, qui ne suis que péché, pénétrerai-je dans ce royaume sans souillure? — Toutes les iniquités, qu'il a bues comme l'eau aux jours de sa vigueur, se précipitent alors comme un bataillon d'ennemis sur son lit de mort. Ses yeux, voilés par l'engourdissement du crime, se réveillent devant l'imminence du supplice : son ambition, ses injustices, ses adultères, ses fornications, son avarice, ses excès de tout genre, jusques à ses paroles oiseuses, se hâtent, se pressent sous leur regard désabusé. Oh qu'il juge grave ces fautes qui nous semblent si légères! qu'il déplore avec amertume ces plaisirs que nous goûtons avec tant de bonheur!

C'est ainsi qu'il arrive péniblement à la dernière heure. Alors l'Église le convie à ses sacrements; elle implore l'aide des saints pour conjurer ses périls; elle répète autour de sa couche, saint Pierre, priez pour lui; saint Paul, priez pour lui; elle frappe à toutes les

¹ Rom. 2. — ² Gal. 6.

portes du ciel pour convoquer les élus au secours de cette âme en peine. Et ce n'est pas trop de toutes les forces célestes. Quel combat que l'agonie aux prises avec la fièvre ardente, le démon tentateur, la crainte du jugement et le désespoir! Voyez ces tremblements universels, avant-coureurs de la mort, cette poitrine qui gonfle, cette bouche qui écume, cette voix caverneuse, ces yeux caves, ces pieds inerts, ces genoux glacés, cette face livide, cette sueur froide qui suinte par tous les pores, signes horribles d'une lutte intime plus horrible encore. Le bienheureux Hilarion, dit saint Jérôme, ne désirait que mourir et aller au Christ. Cependant, ce moment venu, son âme, prise d'un grand effroi, reculait en quelque sorte devant la mort. *Envole-toi, mon âme, envole-toi, lui disait le saint : tu as servi soixante et dix ans le Seigneur, et tu redoutes le trépas!* Je vous demande l'épouvante à cette heure d'un serviteur de Satan qui si longtemps provoqua la vengeance divine par ses crimes. Où se réfugier? quel secours implorer? où demander conseil? S'il regarde au ciel, il voit étinceler le glaive de la justice; s'il regarde sur la terre, il aperçoit sa tombe et au-dessous les gouffres infernaux : le passé glisse devant lui comme l'ombre, et l'avenir se déroule immense comme l'éternité. Comment pourrait-il combattre Satan qui fait effort! Un pécheur, dit saint Grégoire, vaincu à ce moment solennel par les raisons des démons qui lui rappelaient sa vie, pâle, couvert de sueur, se tournait vainement vers

•

la muraille : les messagers de l'abîme s'y dressaient toujours à son regard et l'obsédaient sans pitié. Il s'écria enfin d'une voix horrible : *Grâce, jusqu'à demain !* Mais il implora vainement.

Que fera donc l'agonisant dont je parle dans une position identique ? Il ne voudra pas mourir, et il ne pourra rebrousser chemin : il ne lui sera pas même permis de prolonger ses angoisses. Oh, si nous pouvions comprendre l'importance des intérêts qui se jouent dans cette dernière bataille, quel changement merveilleux s'opérerait dans nos pensées et nos mœurs ! Mais qui empêche que nous la comprenions comme il convient ? La vérité de ces lugubres peintures n'éclate-t-elle pas comme le soleil ? La foi l'enseigne, la nature l'atteste, l'expérience le proclame : l'homme naît pour mourir ! Remontez la chaîne de vos aïeux : elle est longue puisque le premier homme en est le premier anneau. Eh bien, quels sont les survivants de ces nombreux ancêtres ? Combien ont triomphé de la faux du trépas ? Plusieurs ? ou deux, sans doute ? ou un seul peut-être ? Personne, tous sont morts. Ce mot *peut-être*, dit saint Augustin, s'applique à tout en ce monde, la mort seule n'admet pas de peut-être. Un enfant est-il né ? Peut-être ? — Cet enfant parviendra-t-il à l'adolescence ? Peut-être ? — Prenra-t-il une épouse ? Peut-être. — Aura-t-il des enfants ? Peut-être. — Mourra-t-il, enfin ? Il mourra certainement.

N'imitons donc pas les insensés qui ne songent

qu'au présent. Faisons prudemment la moisson de l'avenir, et préparons-nous si bien, sous le souffle de la grâce, que l'heure qui sonnera pour le pécheur le commencement du châtement éternel, sonne pour nous l'ère de l'éternelle félicité.

SECOND POINT.

Avant de reprendre directement le fil de mon discours, je veux recommander deux espèces de pauvres à votre charité. Et d'abord, l'occasion m'y engage d'elle-même, je vous recommande les âmes du Purgatoire. Si ma parole était assez puissante pour vous persuader de leur indigence extrême, beaucoup seraient enrichies aujourd'hui même par vos aumônes.

Que vous considérez leurs besoins, votre avantage ou votre devoir, il restera toujours évident que la meilleure des œuvres est de secourir les morts.

Et, d'abord, il est impossible de délivrer à moins de frais, une âme, ou plusieurs, ou même toutes, il est impossible du moins de soulager plus promptement les plus intolérables tortures. Celui qui arrache au Purgatoire une de ses victimes, ne lui épargne pas seulement des souffrances, il augmente d'autant la somme de ses félicités. Bienfait immense que nous ne pouvons apprécier à son prix. Toutefois j'affirmerai que le peu que vous faites pour une âme en peine, lui sera plus avantageux que ne le seraient les plus grands bienfaits aux pauvres de ce monde.

De même, il est incontestable que nous en retirons plus de fruit pour nous-mêmes. L'aumône, sans doute, faite pour Dieu est toujours fructueuse. Toutefois, il n'est pas indifférent, à celui qui donne, qu'elle tombe sur un bon ou un mauvais terrain. Les bons en effet se souviendront du bienfait et prieront Dieu d'acquitter leurs dettes de la terre par les dons du ciel. Mais les mauvais ne prieront point, ou ils prieront vainement : *Dieu n'exauce pas les pécheurs*¹. Or qui doutera de la justice des âmes du Purgatoire? Travailler à leur délivrance, c'est donc se préparer sûrement des amis qui nous ouvriront les tabernacles éternels. Il n'y a pas à redouter qu'ils imitent le panetier de Pharaon aux jours de la félicité.

Enfin, qu'exige de vous le devoir? Que vous fassiez l'aumône au plus indigent. Or, quelle indigence comparable à ces misères abandonnées qui ne peuvent pas même implorer de secours? Aussi vous recommandé-je de toutes mes forces les âmes des trépassés. Les pauvres de ce monde ne pourront se plaindre que nous transférions aux morts des aumônes qui leur sont destinées, puisqu'il est facile de soulager les uns et les autres du même bienfait. *Celui qui a pitié du pauvre reçoit un gain du Seigneur*², a dit l'Écriture. Donnez donc aux infortunés d'ici-bas, puis appliquez aux âmes du purgatoire le gain céleste qui vous en reviendra. Vous serez de la

¹ Jean, 9. — ² Prov. 19.

sorte à la fois le bienfaiteur des vivants et des morts.

Je désire aussi vous recommander à vous-mêmes. Vos âmes sont ces autres pauvres dont je voulais vous entretenir. Le remède qui pénètre jusqu'aux entrailles agit avec plus de puissance que celui qui n'effleure que l'épiderme : eh bien, les avis qui tombent de la chaire chrétienne pour s'arrêter aux oreilles de l'auditeur, sont comme ce remède qui effleure ; ceux-là seuls agissent puissamment qui pénètrent jusqu'à l'âme et l'amènent à des réflexions salutaires. Voulez-vous donc faire une généreuse aumône à la vôtre, recevez mon conseil. Aujourd'hui, ou demain, prenez une heure, retirez-vous dans la solitude, repassez dans le silence ce que nous avons dit, ce que nous allons dire encore sur la mort, et vous éprouverez la puissance de ce remède infailible. Oui, la méditation de la mort possède une force incroyable pour arracher l'homme aux amusements frivoles et le rappeler à sa grave destinée. Celui qui a dit : *Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais plus*¹ ! celui-là ne peut mentir. L'Histoire, du reste, atteste cette vérité. Saint Jean Climaque rapporte d'un moine de son temps, qu'après une vie plus relâchée qu'il ne convenait à son état, Dieu l'appela au tribunal de sa justice, puis de nouveau le rétablit en ce monde, la Providence l'ayant décrété soit pour son profit, soit pour notre avantage. Ce qu'il

¹ *Ecclés.* 7.

avait éprouvé dans son jugement, il ne put ou ne voulut jamais le raconter, mais il le rendit évident par ses œuvres. Il traîna un rocher devant la porte de sa cellule, puis s'étendit sur un lit où il pouvait bouger à peine, et s'y confina les douze années qu'il devait vivre encore, sans prononcer une parole, avec un peu de pain et d'eau pour seule nourriture. Ses yeux restèrent constamment fixés au lieu où ils s'étaient posés d'abord, révélant la stupéfaction de son âme et sa concentration absolue sur le spectacle qui l'avait frappée au seuil éternel, au milieu des larmes ardentes coulant souvent de leurs paupières. La mort revint enfin. Alors ses frères le supplièrent de leur donner au moins une maxime pour régler saintement leur vie, et il fit entendre ces seules paroles : Personne, au souvenir de la mort, ne pourra pécher. Commentaire vivant de la sentence de l'Ecclésiaste qu'on citait plus haut, *memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*. Saint Jean Climaque rapporte ce qu'il a vu de ses yeux. J'avais donc raison de vous proposer la pensée de la mort comme le remède sûr qui vous gardera du péché mortel.

Songez-y donc, non pas seulement à cette heure où ma parole frappe votre oreille, mais dans le silence et le repos. Le remède agit surtout pendant le sommeil qui suit le moment où le malade l'a reçu. Usez après ce discours du sommeil de la méditation; peusez à la mort, non pas comme à un événement lointain; mais comme si elle était déjà près de

vous, au chevet de votre agonie, au milieu de son cortège funèbre. Et, disposé de la sorte, savourez lentement, goutte à goutte, la coupe des douleurs qui saturent la dernière scène de la vie.

Mais revenons.

Nous avons esquissé l'agonie du mourant; il nous reste maintenant à descendre avec son corps au sépulcre, puis à suivre son âme devant le souverain Juge.

Abandonné de sa compagne, qu'est-ce désormais que le corps? un cadavre immonde, un débris hideux, semblable à ces lambeaux putréfiés, épars dans nos campagnes, près desquels le voyageur se hâte en détournant les yeux, pour fuir leur aspect horrible et leurs exhalaisons mortelles. Voilà le corps depuis le trépas, qu'il soit d'un empereur ou d'un pontife. Quoi de plus adulée que la tête de ce prince vivant? Quoi de plus vil à cette heure? Qu'est devenue la majesté des aïeux qui resplendissait sur ce front; cet air qui commande; ce fier regard devant qui tous s'inclinaient tête nue et genoux ployés? Comment s'est évanouie tant de pompe? Était-ce une réalité, ou n'était-ce qu'un songe? On prépare ses funérailles; seules richesses qu'il emportera de toutes ses richesses; et, encore, parce que de son vivant il les a jugées nécessaires à la dignité de sa mort. David a dit vrai : *Ne redoutons ni les trésors de l'homme ni les honneurs de sa maison; quand il mourra..... sa gloire ne le suivra pas au tombeau*¹. On creuse sa

¹ Ps. 48.

fosse : sept ou huit pieds de terre le mesurent , cet Alexandre que l'univers entier ne pouvait contenir. Voilà son palais désormais, son trône inébranlable ! Il descend s'y asseoir, et les vers accourent pour le servir, et les ossements se pressent pour lui faire place : la nuit l'ensevelit, l'oubli se fait autour de son nom, il gît pieds et poings liés, sur les débris des morts jusqu'à ce que le jour de l'éternité se lève. Inutile précaution sans doute : comment pourrait-il s'enfuir ? *Est-ce là Jézabel*¹, s'écriaient les admirateurs de l'ancienne beauté de l'orgueilleuse reine , à la vue de son cadavre lacéré par les chiens vengeurs. Et tous ceux qui passaient par le chemin, répétaient après eux, *est-ce là Jézabel, est-ce là Jézabel !* Est-ce donc là Jézabel, dirons-nous à notre tour à la vue de ces lambeaux de roi jetés en pâture à la tombe ; est-ce là cette figure ardente, ces yeux dont le mouvement imprimait l'effroi, ce corps si souple et si brillant ? Qu'est devenue cette parole imposante et rapide qui remuait à son gré les royaumes et les empires ? Où sont ces blonds cheveux, ce diadème d'or, ce sceptre, cette pourpre éclatante ? Et ces serviteurs empressés, ces festins splendides, ces chasses joyeuses, ces concerts, ces plaisirs, ces causeries aimables qui se partageaient cette heureuse vie ? Vaine fumée ! Il n'en reste que ce peu de poussière fétide. Ah ! Dieu savait bien la *pesanteur du joug* qu'il impo-

¹ 4. *Rois*, 9.

sait aux fils du premier homme, quand il disait : *Memento, quia pulvis es et in pulverem reverteris* !¹

Telle est la destinée à laquelle l'âme abandonne le corps pour aller, de son côté, dans une région inconnue, peuplée d'une race étrangère, aux mœurs et aux coutumes toutes nouvelles. Que deviendra l'infortunée voyageuse jetée seule dans cette patrie de la nuit ? Comment se défendre des brigands et des monstres formidables, qui guettent ses pas dans cette solitude redoutée, si elle ne s'est assurée d'avance le secours des anges ? Terrible voyage, sans doute, mais plus terrible encore est le tribunal qui se dresse au bout de ce chemin. Quelle équité dans le juge, quelle sévérité dans ses décisions, quelle exactitude dans ses recherches, que d'accusateurs empressés !

Le juge est équitable mais sévère. Il récompense ou il punit : les larmes ne le touchent point, ni les supplications, ni les promesses, ni le repentir. Les richesses, les dignités, les titres ne servent qu'à l'endurcir et à aggraver ses sentences. Œil pour œil, dent pour dent, voilà sa règle immuable.

La recherche est exacte et diligente ; il interroge la parole oiseuse, la pensée fugitive : ce n'est pas en se jouant, la Vérité l'affirme elle-même dans son Evangile. Que sera-ce donc pour les adultères, les fornications, les injustices, les blasphèmes ? Que répondre à cette inquisition minutieuse de toute

¹ Gen. 3.

une vie, de ses honneurs, de ses inspirations, de sa science, des occasions qui se sont offertes de gagner le ciel? Oh, combien se tairont alors, la confusion et la rougeur au front, qui pèchent aujourd'hui en souriant, comme s'ils avaient un Dieu de bois ou de pierre!

Que dirai-je des accusateurs, des impitoyables témoins qui se pressent autour de ce tribunal suprême? Tu ne peux, s'écrient les démons, ô toi le juste juge, ne pas condamner ce coupable, puisqu'il a toujours été notre esclave. Il t'appartint quelques jours, parce que tu l'avais créé à ton image; il nous appartient aujourd'hui, parce qu'il a méprisé cette image et s'est modelé sur la nôtre. Il a secoué volontiers ton joug, il s'est courbé volontiers sous notre sceptre. Il a dédaigné ta loi, tes préceptes, tes inspirations, il s'est abandonné tout entier à nos conseils. C'est notre esprit, et non le tien, nos mœurs, et non les tiennes, ce sont nos traces en un mot qu'il a suivies constamment. Oui, il fut bien toujours nôtre. Gratifié par toi de la naissance, promis à la gloire, racheté sur la croix, il s'est donné à nous, qui ne lui avons rien offert, rien promis, rien gagné par nos labeurs : il te dénia l'obéissance, il se fit notre vassal. Tu lui prescrivais le jeûne, l'oraison, l'aumône, la sobriété, le pardon des injures : il ne t'écoutait pas ou il se résignait avec des pleurs. Nous, nous n'avions qu'à lui proposer tous les vices, et, soudain, il nous obéissait joyeux, devantant souvent nos inspirations, les

dépassant toujours. Nous le pouissions au jurement, et il proférait un blasphème ; à une légère ivresse, et il s'enivrait jusqu'au vomissement. Il nous a donc toujours appartenu. Si ta parole est véridique, *s'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*¹, puisqu'il n'appartient point à Dieu, rends-nous donc notre bien, notre esclave. — Or, si faisant droit au plaidoyer infernal, le juge condamne cette âme malheureuse, quelles seront ses angoisses ! Où se réfugier, où fuir au milieu des ricanements de ses ennemis s'exaltant les uns les autres comme en un jour de victoire. *Tes adversaires, ô infortunée ! s'écrie Jérémie, ouvriront sur toi la bouche, ils siffleront, ils grinceront des dents, ils diront, dévorons-la. Voici le jour que nous attendions, nous l'avons trouvé, le voici*². Et ta lyre ne saura plus que gémir, ton chant se perdra dans les sanglots, plus de joies, rien qu'une triste nuit, plus de plaisirs, rien que des douleurs pour l'éternité.

Prenons donc conseil de Celui qui veut bien être notre avocat avant que de devenir notre juge. Personne ne sait mieux que lui ce qui nous sera nécessaire au dernier jour. Ecoutez-le donc qui crie : *Prenez garde à vous ; ne vous engourdissez pas dans la crapule, l'ivrognerie, les soucis de ce monde, de peur que la mort ne vous y surprenne à l'improviste*³. O mes frères de Louvain ! ô peuples du Brabant ! ô fils de la Belgique, gardez-vous de ces vices favoris où

¹ Matth. 22. — ² Thren. 2. — ³ Luc, 21.

croupissent vos âmes. Quand je prête l'oreille à l'avertissement divin, je tremble pour votre salut. Ah, veillez, soyez sobres, vauquez à l'oraison, vivez avec prudence, pensez souvent à la mort, pour qu'elle ne soit pas pour vous la porte de l'enfer, mais celle du ciel, par le Christ qui est le béni des siècles !

DEUXIÈME SERMON.

Sur le Jugement dernier.

PREMIER POINT.

Les erreurs luthériennes sont toutes dangereuses et absurdes. Mais la plus dangereuse et la plus absurde, à mon sens, c'est la prétention que la crainte du jugement et de l'enfer rend l'homme hypocrite et plus criminel. Cette affirmation impie ferme, en effet, la voie du salut à ceux qui la proclament. Car, si *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*¹; si la plupart s'abstiennent de pécher, et sont ramenés aux pensées salutaires par la terreur du châtement, ceux qui chassent cette crainte, qui dépouillent cette terreur, s'interdisent par conséquent l'accès de la pénitence. C'est d'ailleurs le témoignage des divines Ecritures : *La crainte de Dieu repousse le péché*, disent-elles, *et celui qui est sans cette crainte ne peut être justifié*². Paroles que saint Augustin commente de la sorte : *Si cette*

¹ Eccl. 1. — ² Ibid.

*crainte est nulle, point d'issue par où la charité puisse pénétrer dans l'âme..... Le fil pénètre les étoffes au moyen de l'aiguille qui l'attire. L'aiguille entre la première, mais pour ressortir plus bas, sinon le fil ne suivrait pas sa trace. Ainsi la crainte occupe d'abord l'âme, non pour y rester à demeure, mais pour y introduire la charité¹. Puis, qui ne voit combien est blasphématoire une pareille assertion? Certes, Dieu ne peut rendre l'homme hypocrite ni criminel, et c'est lui cependant qui trouble la sécurité du pécheur en lui inspirant la crainte de son nom. Pourquoi le menace-t-il si souvent dans l'Évangile des ténèbres extérieures, du feu éternel, de tous les supplices de la géhenne, sinon pour que la terreur l'éloigne du crime? Quel sens les luthériens donneront-ils à ces paroles : *Ne vous effrayez pas de ce qui tue le corps et n'a plus d'action sur vous après la vie. Je vais vous dire celui que vous devez redouter : redoutez celui qui, après avoir tué le corps, peut le jeter avec son âme dans les flammes de l'enfer. Je vous le répète, craignez celui-ci*². Notre sainte mère l'Église cherche-t-elle à faire de ses enfants des criminels en leur proposant aujourd'hui la méditation du dernier jugement pour préparation à la fête de Noël? Devons-nous en dire autant de saint Basile qui s'écrie quelque part : *Quand vous vous sentirez prêt à commettre le péché, pensez aussitôt au jugement du Christ, où, siégeant**

¹ Traité 9 sur l'Épître de Jean. — ² Luc, 12.

au haut de son tribunal, au milieu de tous les peuples accourus, le juge verra la créature trembler, à son arrivée glorieuse, du compte qu'elle lui doit rendre. Vous vous sentirez alors plein de frayeur, puis, éclairé par votre effroi, vous vous en servirez comme d'un frein pour arracher votre âme à la concupiscence ¹ ? Et saint Ambroise travaillait-il à rendre hypocrite la femme déçue qu'il obsédait sans cesse de l'image des tortures de la géhenne ? Et saint Jérôme pratiquait-il l'hypocrisie pour sa part quand il écrivait à Eustache : *Je me suis condamné à une semblable prison par crainte de l'enfer*. Que dire de saint Augustin attribuant le commencement de sa conversion à l'appréhension du jugement futur qui ne le quitta plus une fois qu'il l'eût conçue, et le tourmentait jusqu'au milieu de ses plaisirs ? Oui, loin d'être mauvaise et périlleuse, cette terreur est utile et nécessaire. Comme le remarque si sagement Tertullien, le chemin qui mène à la perdition est si large que tous s'y précipiteraient s'il n'y avait à redouter quelque obstacle. Nous nous en écartons à grand peine, malgré l'épouvante des menaces divines ; que serait-ce donc si Dieu n'en eut fait entendre aucune, et nous eut laissés croupir impunément dans la fange des vices ? Tenez donc pour certain que la crainte du Seigneur est la mère et la gardienne de la justice, de la tempérance, de la charité, de toutes les vertus. Le souvenir du grand

¹ Sur le *Ps.* 33.

jour, où toutes les choses humaines seront jugées en dernier ressort, est la voie qui conduit le plus sûrement à cette crainte salutaire. Je crois donc avantageux de traiter du jugement dernier que l'Eglise rappelle en notre mémoire dans l'Evangile de ce jour.

Nous diviserons ce discours en deux parties. Nous traiterons d'abord de la majesté et de l'horreur du jugement et des signes, ses précurseurs, puis nous exposerons aussi clairement que possible la résurrection des morts au son de la trompette et l'arrivée de leur juge.

Si Dieu n'était l'auteur des Lettres sacrées, ce qu'elles racontent sur ce point paraîtrait incroyable. Aussi Jésus crut-il nécessaire d'en appeler, en quelque sorte, au serment, un jour qu'il s'entretenait à ce sujet avec ses disciples dont la foi se laissait presque vaincre par l'incrédulité : *En vérité, je vous le dis, s'écria-t-il, cette génération ne passera pas que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles demeurent* ¹. Le gouverneur de Judée, disent les Actes, s'effraya si fort de la peinture du jugement que lui faisait le divin Apôtre, qu'il se mit à pâlir et à trembler. Ce langage fut donc bien terrible, ces paroles bien formidables, puisque leur seul bruissement dans l'air frappa d'épouvante un païen qui ne croyait pas un mot de notre symbole. Si des sons matériels produisirent

¹ Luc, 21.

un effet si puissant dans ce croyant aux idoles, que ne devraient-ils pas produire en nous qui scellerions de notre sang la doctrine qu'ils expriment ?

Oui, ce jour sera plein d'horreur et de majesté. C'est *le grand jour*, disent les saintes Ecritures, *le jour du Seigneur*. Quel jour majestueux, en effet, que celui dont les autres jours sont les minutes et les siècles les heures ; où tout sera discuté, le passé et l'avenir ; où Dieu lâchera les rênes à sa colère, à ce torrent d'indignation grossi de tous les âges enfuis ; où les cieux oublieront leur course, les étoiles leurs révolutions ; où il n'y aura plus de jours, de mois, d'années ; où tout, la pensée humaine, ses sciences, ses arts, ses projets, où tout désormais sera plongé dans un silence éternel : quel jour majestueux, enfin, que celui où sera prononcée la sentence qui fixera pour jamais le sort de toute créature ? Alors, où *le bois tombera, soit du côté de l'auster, soit du côté de l'aquilon, là sera pour toujours sa demeure*¹.

Si les siècles qui précèdent peuvent être appelés le jour de l'homme, parce qu'il s'y gouverne à son gré, tandis que Dieu semble se renfermer dans le repos et le sommeil, le jour du jugement peut être appelé à bon droit le grand jour, le jour du Seigneur, parce qu'alors Dieu se lèvera à son tour et fera son œuvre que l'homme subira passif et tremblant. Tu blasphèmes maintenant, tu te donnes à

¹ Eccl. 11.

l'ivresse, tu assouvis tes passions, et Dieu se tait. Pourquoi? Parce que ce jour est ton jour, ô homme! Mais il viendra, crois-moi, il viendra le jour de Dieu, pour mettre fin à ce long silence et venger ses injures. L'éternité se compose à vrai dire de ces deux jours. Dans le premier, l'homme s'agite, et Dieu dort; dans le dernier l'homme est abattu, et Dieu se lève.

La ruine de Jérusalem me fournit une image saisissante de cette vérité. Pendant un temps, elle tua ses prophètes, vendit le sacerdoce, s'adonna à l'avarice, crucifia son Dieu fait homme, et le Seigneur dormait. C'est que le jour de Jérusalem n'était pas encore écoulé : *Oh, si tu avais voulu comprendre*, s'était écrié le Christ, *dans ton jour ce que je t'apportais de paix!* Mais il s'évanouit bientôt devant celui de Dieu, et Jérusalem fut détruite, et son peuple fut réduit en servitude ou décimé par le glaive, la faim et le feu. Ainsi notre heure n'est pas encore enfuie, mais elle s'évanouira bientôt devant celle du Seigneur. Si nous ne pouvons nous faire une idée complète de l'horreur de cette heure terrible, nos calamités présentes peuvent au moins nous en faire soupçonner l'étendue. Saint Clément, en effet, dit tenir de saint Pierre que *le jour du Seigneur* est le jour fixé pour le déchaînement de toutes les tortures sur l'humanité criminelle. Or, comme dans les luttes de ce monde, des escar-

¹ *Luc*, 19.

mouches partielles préludent toujours au suprême conflit, à la grande bataille ; ainsi ce combat formidable du dernier jour, où la légion des peines doit se heurter dans un choc immense avec la cohorte des crimes, a pour enfants perdus sur ce globe et pour tirailleurs d'avant-garde, la famine, la guerre, la peste, les tremblements de terre, les inondations, les sécheresses, tous les maux qui nous affligent à distance, puis rétrogradent au camp pour attendre le signal qui doit les précipiter ensemble. Or, si nous redoutons si fort ces épreuves du ciel, lorsqu'elles ne font que nous visiter tour à tour, quelle sera notre terreur au jour où elles doivent agir de concert ? Écoutez la Sagesse dépeindre ce choc terrible : *Dieu revêtira l'armure de son zèle, et poussera les êtres conjurés contre ses ennemis. La justice sera sa cuirasse, et un jugement inexorable son glaive. Couvert de l'équité comme d'un bouclier, il aiguïsera sa fureur comme une lance, et l'univers entier se précipitera à sa suite sur les insensés : la nuée tendra son arc, elle les transpercera de ses éclairs comme d'une flèche meurtrière, elle les accablera d'une grêle pesante comme le rocher, et l'eau de la mer deviendra une ceinture de flammes, et les fleuves bondiront contre eux ; l'esprit de vertu soufflera dans leurs rangs et les dispersera comme le vent impétueux*¹. Mais ces paroles pâlissent auprès des paroles de Sophonias : *Voici le grand jour qui ac-*

¹ Sag. 5.

*court sur ses ailes trop rapides. A sa voix stridente, le fort tremblera. Jour de colère, jour de tribulation et d'angoisses, de calamités et de misères, de ténèbres et de brumes, de nuées et de tourbillons, jour de la trompette bruyante sur les villes fortes et les lieux élevés. Et l'homme sera troublé, et il ira comme l'aveugle à l'aventure, parce qu'il a péché contre Dieu. Et son sang baignera la terre, et son cadavre la jonchera comme un fumier immonde; ni l'or, ni l'argent ne le sauveront du jour du Seigneur. La terre sera dévorée par le feu de son zèle qui se hâtera de la consumer avec tous ses enfants*¹.

Voulez-vous comprendre de plus en plus la magnificence et l'horreur du jugement, rappelons à notre mémoire les signes qui le précéderont.

Le ciel, la terre, tous les éléments, doivent prophétiser : *Il y aura des prodiges dans le soleil, la lune et les étoiles; les nations se bouleverseront confuses, la mer sifflera avec ses flots, et les êtres sécheront dans la terreur de l'attente qui s'emparera de l'univers*². A l'approche de la mort de l'homme, ses éléments se troublent, ses yeux, le soleil et la lune de ce petit monde, s'obscurcissent, les autres sens, qui en sont les astres secondaires, s'affaissent et meurent, la raison, âme de son ciel, perd l'équilibre et vagabonde comme une comète errante. De même, au jour de la ruine de toute la machine

¹ *Soph. 1.* — ² *Luc, 21.*

créée, le soleil deviendra ténébreux, la lune sanglante, les étoiles tomberont du firmament : l'univers, en un mot, pressentant sa fin prochaine, s'ébranlera en hurlant d'une façon horrible, avant de s'abîmer de fond en comble. Imaginez, si vous le pouvez, l'état de la terre, de la mer et de l'air à cette perturbation des cieux. Puisque le monde inférieur est gouverné par les globes célestes, que deviendra-t-il à cette déroute irréparable des étoiles, à ces mouvements extravagants du ciel ? Que de tourbillons, de nuées, d'éclairs, de tonnerres, d'astres échevelés dans les plaines de l'air ! Que de tremblements, de déchirures béantes aux flancs de la terre qui dévoreront les cités et les montagnes ! Quel tumulte, surtout dans la mer profonde, que de vagues furieuses s'escaladant l'une l'autre comme pour prendre d'assaut le globe et l'ensevelir sous leurs flots hurleurs ? Que fera l'homme alors ? Que dira-t-il, pâle, foudroyé, sans force ni courage ? Ce qu'il fera ? Ecoutez, la Vérité vous l'enseigne elle-même, et ses paroles se suffisent : *Les hommes sécheront dans la terreur de l'attente qui s'emparera de l'univers.* Quelle emphase ! les hommes sécheront ! Que nous veulent ces prodiges, diront-ils, ces monstres ? Que va-t-il sortir de cet enfantement du monde ? Quelle sera la fin de ces révolutions inconnues ? Et, parlant de la sorte, ils se regarderont les uns les autres ; et leur face blême comme le linceul multipliera leurs terreurs, les fera sécher d'épouvante. Alors, plus

d'offices publics ; personne au forum , au portique , au sénat ; plus de passion des honneurs , de désir de la richesse , de chasse à la volupté . Si immenses seront ces terreurs , qu'oublieux d'un père , d'une épouse , d'un ami , d'un roi , de la faim qui consume , de la soif qui brûle , les hommes ne songeront plus qu'à trouver un asile contre les gouffres de la terre et le débordement des eaux .

Que vont engendrer ces monstres , que sortira-t-il de cet ébranlement universel ? crieront-ils , et l'épouvante présente , servant de mesure aux épouvantes prochaines , leur désolation ne connaîtra plus de bornes . Mais une voix d'homme ne peut tracer dignement ce tableau . J'en appelle au matelot que la tempête a ballotté sur l'océan . Qui pourrait exprimer ses angoisses , quand le navire était le jouet du flot insensé , que de fréquents éclairs déchiraient le ciel noir aux lugubres roulements de la foudre , au sifflement du vent qui fouillait la mer , et que , tantôt sur le sommet d'une vague , tantôt au fond d'un abîme , l'équipage livide , tremblant , criait miséricorde , multipliait ses vœux , implorait le temps de faire pénitence , songeait enfin à châtier sa vie et à suivre les voies meilleures ! Imaginez donc le tumulte de l'âme au milieu des éléments excitant leur propre tempête . Le soleil , plus horrible que la nuit , et la lune sanglante inspireront la terreur comme l'a prédit le prophète ; les étoiles , ébranlées de leurs bases , tomberont sur le sol comme une grêle serrée , et le ciel ne sera

plus qu'un cadavre immense privé de ses yeux ; tandis que des serpents de feu se croiseront dans les airs, que des mugissements se répandront dans l'espace, que la mer féroce, secouant sa crinière d'écume, s'exaltera, se dressera comme une montagne, et que la terre, stupéfaite au fracas des collines croulantes, se précipitera follement dans les flots pour y achever ce suicide des mondes. Qui pourra songer à ses besoins et à son repos au milieu de pareilles tourmentes ? O pécheurs infortunés, à qui ces présages annoncent la mort ! ô justes mille fois heureux, que votre conscience rassurera contre l'ouragan ! Ces pronostics d'hiver et de tempête pour l'impie sont pour vous les courriers du bonheur et du printemps : ce début de toutes les infortunes pour le pervers, c'est pour vous l'aurore des plus douces joies. Aussi, écoutez-les chanter joyeusement avec le prophète : *Dieu fut notre refuge, notre force et notre soutien dans les peines qui nous ont surchargé. C'est pourquoi nous ne craindrons pas dans ces troubles de la terre, dans eet éboulement des montagnes au fond de la mer*¹. Ecoutez le Seigneur les rassurer lui-même par ces bonnes paroles : *Lorsque commenceront ces prodiges, levez la tête et les yeux, car votre rédemption est proche*². O quelles voluptés procureront alors les jeûnes, les aumônes, les oraisons, tous ces fruits de pénitence qui nous rebutent aujourd'hui ! tandis que

¹ Ps. 45. — ² Luc, 21.

le scélérat commencera à se repentir de ses débauches et à se plonger dans l'éternelle tristesse!

SECOND POINT.

Quelques personnes, qui semblent avoir fait leur profit du discours sur la mort, m'ont annoncé que ce serait une œuvre agréable à Dieu et utile à cet auditoire, que de traiter des autres fins dernières. Je me suis rendu volontiers à leur conseil, d'autant plus que ce sujet me parait opportun. Nous nous préparons en effet à la fête de Noël : or quelle préparation serait meilleure ! La méditation diligente des fins dernières pénètre l'âme d'une terreur sainte qui l'arrache au péché, la maintient dans le devoir, et la rend contemplatrice assidue de nos redoutables mystères. L'utilité qu'on en retire est si grande, que c'est elle, sans aucun doute, qui décide l'Eglise à proposer le jugement à notre réflexion dans l'Evangile, non pas une ou deux fois, comme pour les autres vérités de ce divin récit, mais si souvent, aujourd'hui, le dimanche qui précède, la seconde férie de la Quadragésime, dans la parabole de l'ivraie, dans celle de la pêche miraculeuse et dans plusieurs Eptres de nos messes solennelles. Saint Ambroise et saint Augustin reconnaissent à cette méditation une efficacité merveilleuse. Le dernier prétendait même que l'audition seule de cet événement terrible suffisait pour convertir un pécheur et maintenir sa conversion. Souvenez-vous toutefois, comme je vous le disais naguères, qu'on

profite peu en écoutant, mais beaucoup en méditant la parole entendue, et, pour reprendre notre discours où nous l'avons laissé, parlons maintenant de la Résurrection et de la venue de notre Juge.

Après les prodiges précurseurs, un Archange descendra du ciel, donnera de la trompette, et les morts se levant de leurs tombes, se présenteront au jugement. C'est cette terrible fanfare qui résonnait toujours aux oreilles de saint Jérôme quand il accomplissait la moindre de ses œuvres. Et c'était à bon droit. Comment appeler de cette citation impérieuse ; comment récuser le jugement ; quel prétexte avancer pour se soustraire au hérault de Dieu ? La mort rendra soudain les dépouilles du monde, et sera reléguée dans un exil éternel, loin, bien loin au-delà de ce globe, de la mer, des confins des cieux. Quel spectacle que cet enfantement nouveau de la terre et de l'Océan, que ces cadavres innombrables, divers, convergeant comme une seule armée des points les plus opposés vers le même centre ! Certes, Adam pourra admirer alors toute sa race. Il y distinguera Xercès, Darius, Alexandre, les Césars, tous les rois du monde, bien éloignés, il est vrai, de l'arrogance de leur vie. Car, a dit saint Jérôme dans sa lettre à Héliodore, *à l'appel de la trompette, la terre tremblera, elle mugira lugubrement avec ses peuples, ses tribus se frapperont mutuellement le sein, et ses monarques, puissants jadis, palpiteront dans leurs poitrines nues. Alors on verra Vénus et sa famille, Jupiter et ses foudres. Le stupide Platon les suivra*

avec ses disciples, mais les arguments d'Aristote ne seront plus de saison.

Tandis que les corps des bons seront plus resplendissants que le soleil, ceux des méchants seront plus noirs que la nuit. Que se passera-t-il quand l'âme se retrouvera de nouveau en présence du compagnon de sa vie ? Quelle joie pour le bienheureux à la vue de son corps transformé ! Quelle volupté pour ce corps qui passe de la poussière de la tombe au bonheur et à la gloire ! Ils accourent l'un vers l'autre : ma sœur, mon épouse aimée, s'écrie l'âme, salut : *Voici que l'hiver a fui, que la pluie a cessé ; lève-toi, mon amie, et viens*¹. Dieu a comblé nos désirs. Tu as partagé mes peines, tu as souffert avec moi persécution pour la justice ; nous avons supporté les mêmes jeûnes, les mêmes veilles, les mêmes croix, la même indigence : que de fois je t'ai arraché ta nourriture, je t'ai dépouillé de tes vêtements pour soulager Dieu dans ses pauvres : la justice exige que tu recueilles dans ma joie ce que nous avons semé dans nos larmes ; que le compagnon de mes labeurs devienne le compagnon de mes plaisirs, et qu'il participe avec moi aux trésors de gloire que nous avons gagnés ensemble. L'âme et le corps s'unissent à ces mots, dans un doux embrassement, par des liens indissolubles pour l'éternité, puis ils font entendre ce joyeux cantique : *Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble*² ! Et

¹ Cant. 2. — ² Ps. 132.

ils disent vrai. Quelle unité dans les demeures des élus, quelle unité sans nuage dans leur cœur! Plus de lutte désormais entre la volonté et la concupis-
sance, entre les sens et la raison, mais une paix, un accord perpétuel au milieu des délices célestes.

D'autre part, quelles tortures pour l'âme péche-
resse en face du corps ténébreux, lourd, difforme
qu'il lui faudra revêtir! Imaginez-vous leurs salu-
tations mutuelles à cette rencontre maudite? O mi-
sérable chair! s'écrie l'âme, source et châtement de
ma calamité; c'est toi qui m'as traînée au supplice, et
c'est toi qui me sers de cachot pour le subir. Voilà
donc ce corps chéri, cause première de mes ivresses,
de mes fornications, de mes sacrilèges, de mes adul-
tères! C'était bien la peine de garder si soigneu-
sement ce visage des ardeurs du soleil. Quelle
bouche horrible! et pour elle je fatiguais le ciel
et la terre! Quel ventre méprisable, quel abject
tronçon de chair! et pour cette sentine honteuse
j'ai perdu le ciel, j'ai gagné l'enfer! O furies! ô dé-
mons du Tartare! qu'attendez-vous? Vous ne me dé-
chirez pas? Pourquoi ne m'anéantissez-vous point?
Tel est le salut de l'âme du pécheur à son corps; ce
corps tant aimé pendant la vie, qu'on le choyait
comme un dieu, aux dépens de l'Évangile et de l'é-
ternité!

Après leur résurrection, bons et méchants se réu-
niront autour du tribunal suprême. Alors celui que
Dieu a établi juge des vivants et des morts, viendra
sur les nuées du ciel avec une grande puissance et

une grande majesté; la multitude des esprits célestes formeront son cortége. Mais à cette vue, les mortels pleins d'épouvante se précipiteront dans les fissures des rochers.... pour fuir la face redoutable du Seigneur et sa glorieuse majesté, quand il se lèvera pour frapper la terre ¹. Bien plus : Son aspect mettra en fuite le ciel et le monde, et ils ne pourront trouver de refuge ². Mais pourquoi fuyez-vous, ciel et terre? pourquoi vous cacher, pourquoi craindre? Avez-vous péché contre Dieu? Terre, n'as-tu pas toujours poussé tes herbes verdoyantes? Et toi, ô ciel! as-tu fléchi un seul instant dans ta course, et tes pas se sont-ils jamais attardés sur leur orbe gigantesque? Mais peut-être ces mots signifient-ils dans l'Écriture les justes et les anges. Eh bien, qu'avez-vous à trembler, essences bienheureuses? Quels sont vos crimes? où avez-vous forfait? pourquoi donc vous enfuir? Ah! ce ne sont pas leurs péchés qui les pénétrèrent d'épouvante! Mais comme ceux, qui sont à l'abri sur le rivage, s'émeuvent aux seuls bruits de l'océan furieux, les saints eux-mêmes trembleront au débordement de la colère divine sur l'impie et le pervers. Je vous demande alors les tremblements de ceux-ci. Si les colonnes du ciel seront dans l'effroi, je vous demande le tumulte qui agitera ce bois mort et aride.

Oui, à l'aspect du Juge, de ce front, de ce visage tout rayonnant d'une fureur divine, un hurlement

¹ Is. 2. — ² Apoc. 20.

immense s'élèvera du milieu des peuples : *Toutes les tribus de la terre pleureront ; elles regarderont celui qu'elles ont sacrifié , et se lamenteront comme on se lamente sur un fils unique , et se désespéreront comme on se désespère à la mort d'un premier-né*¹. Ah ! qu'ils pleurent, qu'ils se désespèrent, ces pécheurs infortunés ! Qu'ils pleurent, car il n'y a plus de remède à leur calamité ; qu'ils pleurent, car leur pénitence est trop tardive ; qu'ils pleurent, car leur sentence sera sans appel et leur juge sans pitié ; qu'ils pleurent, car leurs plaisirs, qui passent comme l'ombre, ont engendré des douleurs immortelles ; qu'ils pleurent enfin, car ils sont perdus dans un labyrinthe de maux inextricable, car ni leurs pleurs, ni la rage qui déchire leur poitrine et leur visage, ne touchent personne : le juge au contraire les précipite loin de la troupe bienheureuse *comme le pasteur sépare les boucs des brebis, rassemble les unes à sa droite, et repousse les autres à sa gauche*².

C'est alors que commencera la discussion publique du grand procès de l'humanité. N'ayez crainte qu'aucun délit échappe à la mémoire de Dieu : tout a été écrit sur le livre divin, et c'est ce livre qui jugera les hommes. *J'ai vu*, dit saint Jean, *des morts, grands et petits, debout devant le trône ; le livre de la vie est ouvert , et les morts sont jugés d'après ce qui est écrit dans ce livre*³.

¹ Matth. 24 ; Apoc. 1 ; Zach. 12. — ² Matth. 25. — ³ Apoc. 20.

Oui, toutes nos œuvres sont mentionnées, au registre infailible, lorsqu'à peine elles sont conçues dans notre cœur. Et ne croyez pas que ce soient seulement les sacrilèges, les parricides, les grands crimes enfin, les pensées impures, les paroles oiseuses, les rires immodérés, bien plus, les bonnes actions omises ou détournées de leur fin surnaturelle, voilà la matière du procès qui s'instruit au ciel par la plume des anges. Vous direz peut-être : Je n'ai point parjuré ; je ne me suis point adonné à l'ivresse. — Mais, répondra le juge, votre fils a parjuré ; votre serviteur s'est adonné à l'ivresse : pourquoi ne vous y êtes-vous pas opposé, pourquoi n'avez-vous essayé d'aucun remède ? L'intégrité de la pureté chrétienne est quelque chose de si délicat, qu'elle ne peut souffrir l'ombre même du vice.

Chose étrange, nous le croyons, et nous sommes insoucians, dissolus, engourdis. D'où vient donc notre sécurité, cette permanente illusion, quand le glaive du jugement est suspendu sur notre tête ? Et ce sont les pervers qui vivent, de la sorte, sans effroi, tandis que les bons sont en proie à de continuelles terreurs. *N'entrez pas en jugement avec votre esclave*, s'écrie David, *car personne ne peut être justifié devant votre face*¹. — *Je n'ai conscience d'aucun péché*, reprend saint Paul, *mais je ne suis pas justifié pour cela : c'est le Seigneur qui me juge*². A ses yeux, l'étoile même n'est pas sans souillure,

¹ Psalm. 142. — ² 1. Cor. 4.

et notre sainteté prétendue n'est souvent que de la perversité. — *Que ferai-je*, s'écrie enfin Job à son tour, *lorsque le Seigneur se lèvera pour me juger, et lorsqu'il m'interrogera que lui répondrai-je*¹? Pourquoi cet homme, loué de Dieu même, cet homme si juste et si simple qu'il a pu écrire de lui sans mentir, *j'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux*; pourquoi cet homme d'une innocence si singulière, craint-il à ce point le jugement dernier? C'est qu'il n'ignore pas que Dieu juge autrement que les hommes. Que d'exemples le prouvent dans l'histoire?

Il fut un moine, du nom d'Etienne, raconte saint Jean Climaque, d'une si grande sainteté qu'un léopard s'attachait à ses pas comme un chien fidèle. Après environ quarante années d'une vie pleine de jeûnes, de larmes, d'oraisons, et de toutes les bonnes œuvres, la mort vint le visiter. Or, il arriva que, dans son agonie, les démons l'assaillirent et l'accusèrent d'une multitude de crimes. A cet assaut de l'enfer, son âme se troubla; les yeux ouverts et s'agitant sur sa couche, il semblait rendre raison de sa vie à ses accusateurs, en disant à haute voix, tantôt : il en est ainsi, c'est vrai, mais je me suis lavé dans la pénitence et les larmes; ou bien : c'est faux, vous mentez, je ne suis point coupable; puis : vous dites la vérité, mais j'ai gémi, je me suis humilié; d'autres fois, enfin : vous m'accusez avec justice, et je n'ai rien à vous répondre. Il mourut

¹ Job, 3.

de la sorte, laissant ses frères dans un doute cruel sur son salut, après quarante années de désert.

Que d'hommes, qui ont paru saints dans ce monde, se trouveront muets au dernier jour devant les accusations de satan ? Que de victimes, que la terre ignore, frappera la sentence irrévocable, conclusion du procès que nous pouvons gagner encore : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, préparé pour le démon et ses anges !* O dure parole qui sifflera comme la tempête aux oreilles des maudits ! ô sentence intolérable qui prive de tous les biens et comble de tous les maux ! Sous la malédiction de Dieu, le figuier sécha soudain avec ses feuilles, ses fruits et ses racines. L'effet n'en sera pas moins formidable au dernier jour. Elle tombera sur les damnés comme une grêle qui brûle en buvant la sève, de sorte que ces maudits ne seront plus capables même de l'espérance. Foudroyés, anéantis, ils crieront aux montagnes : *Descendez sur nous*, et aux collines, *recevez-nous dans vos flancs* : ils ouvriront leur bouche contre Dieu, ils vomiront le blasphème ; ils maudiront à leur tour et le créateur, et le jour de la naissance, et le père qui les enfanta, et les mamelles qui les nourrirent, et l'air qu'ils respirèrent, et la terre qu'ils foulèrent sous leurs pas. Mais le Seigneur comprimera vite ce désespoir audacieux. Son souffle, les enveloppant soudain, les précipitera à grands bruits

¹ *Matth. 25.*

dans l'abîme. *Et un ange, dit saint Jean, souleva un rocher semblable à une meule immense et la jeta dans la mer, disant : ainsi sera précipitée la grande Babylone, sans qu'il en reste de trace*¹. Puis la porte de l'enfer sera scellée par une plaque d'airain et des gonds de fer, que nulle force ne pourra rompre. Là les maudits boiront éternellement au calice de la colère divine, *la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles, et ils n'auront de repos ni jour ni nuit*².

Les justes, au contraire, devenus capables du ciel, entonneront le cantique d'actions de grâce, et s'acheminèrent vers le paradis sur les traces de Dieu pour y régner avec lui dans les délices ineffables. Qui seront ceux-ci, Seigneur Dieu ? s'il faut souffrir, ah ! que ce soit ici-bas ; frappe, flagelle, brûle, dessèche.... mais épargne-nous au jour de l'éternité !

Songez-y sérieusement : si l'Écriture n'est pas une vaine fable, si nous croyons à ses récits, à ses peintures, il s'agit bien d'un péril qui nous regarde ; réveillons-nous donc avant que la mort ne nous ensevelisse dans sa nuit. On dit que ceux qui briguent le doctorat sont obligés de résoudre dans un seul jour les questions proposées. Je vous le demande, quelle folie, si oublieux de leur tâche, ils consacraient ce temps à des études étrangères ! Ils le savent : aussi, seuls dans leur chambre, ils se consacrent tout entiers à leur labeur. Et, si par hasard,

¹ Apoc. 18. — ² Id. 14.

un ami cherche à les en détourner, fait briller à leurs yeux l'appas du plaisir qui les appelle, ils lui répondent avec colère : Je dois gagner demain le titre de docteur, ou encourir une note, d'infamie; mon travail est ardu, mon temps bien court; que m'importe le plaisir! Telle serait leur réponse, *car les fils de ce siècle sont plus prudents que ceux de la lumière*¹. Que cet exemple nous enseigne au moins une sagesse qu'ils devraient apprendre de nous. Pensons au jugement, où il faudra répondre aux questions les plus difficiles, devant Dieu, les anges, l'univers entier, et gagner la gloire ou subir l'éternelle ignominie; pensons-y dans la solitude. N'oublions pas que nous n'avons que quelques heures pour préparer cet examen redoutable... Eh, pourquoi les consumer, je vous prie, à feuilleter Aristote et Cicéron? O folie humaine! nous consomons notre vie à scruter la nature et le cours des astres, dont on ne nous demandera rien au jugement, et nous nous inquiétons peu de la vertu et de ses œuvres, dont dépend notre déshonneur ou notre félicité. Je ne blâme pas la science, ni les études littéraires, sans doute, mais pourquoi s'y absorber aux dépens de la vertu! Oui, replions-nous sur nous-mêmes; disons-nous sérieusement qu'il faut délaissier les vains jouets, et appliquer toutes nos puissances aux œuvres qui seront discutées devant notre juge; si le monde nous convie à ses faux

¹ Luc, 16.

honneurs, si la chair nous appelle à ses trompeuses délices, répondons fièrement que nous n'avons pas le loisir de nous attarder à des misères, qu'un jugement sévère menace, et que nous ne sommes pas jaloux de perdre les plaisirs éternels pour une jouissance d'un jour. Si nous le faisons, la mort nous trouvera sereins et tranquilles, et notre jugement tout préparés à répondre à celui qui est le Béni des siècles.

TROISIÈME SERMON.

Sur l'Enfer.

PREMIER POINT.

Deux choses me frappent surtout quand je considère les débuts et les progrès de la religion chrétienne, et que je repasse en ma mémoire les prodiges de notre libérateur Jésus-Christ.

Je ne puis comprendre qu'il se soit rencontré des hommes qui aient refusé d'embrasser notre doctrine, et, d'autre part, que les croyants à cette doctrine puissent pécher encore. Eh! qui ne s'étonnerait qu'après la prédication d'un culte, annoncé par les prophètes, fondé par les miracles, acclamé par les peuples, confirmé par les siècles, démontré par la succession des évêques, sous la suprématie diligente de l'Eglise romaine, des hommes, trouvant ces preuves peu concluantes, aient préféré se donner à l'hérésie et aux maîtres de l'erreur? Qui ne

s'étonnerait que des chrétiens, convaincus de l'éternelle damnation des violateurs de la loi sainte, violent cette loi sans scrupule avec une facilité, une audace étrange ? Personne, sans doute, n'oserait franchir les portes d'une cité, devant des témoins nombreux, si un édit royal le défendait sous peine de mort. Ou si quelqu'un les franchissait ainsi follement, il serait ensuite toujours tremblant devant ces témoins, devant ces portes elles-mêmes, comme si elles pouvaient proclamer son crime. Or, nous croyons fermement à l'irrévocable sentence qui frappera les transgresseurs des préceptes, et, cependant, chaque jour, un nombre infini de chrétiens, sans violence, ni prière, ni provocation même du démon, mais spontanément, d'eux-mêmes, offensent Dieu, courent après l'occasion de l'offenser, joyeux s'ils la rencontrent, attristés si elle les fuit.

J'en assignerai trois causes : la légèreté, l'ignorance et l'amour de soi-même.

La légèreté me semble la cause principale de l'inconséquence que je vous ai signalée. Ce n'est pas la foi qui manque, en effet, mais la réflexion attentive sur ce que cette foi nous propose. Et c'est pourquoi j'ai jugé utile de vous mettre sous les yeux ses enseignements sur la nature et l'intensité des supplices que Dieu prépare aux scélérats.

L'ignorance nous entraîne de son côté. De même que le péché ne nous apparaît jamais dans toute sa laideur, incapables que nous sommes d'en mesurer l'énormité ; de même nous ne pouvons nous per-

suader que l'enfer soit ce que les lettres sacrées racontent. Saint Augustin le remarque en ces termes : *Les peines éternelles semblent dures et injustes, parce que le sens de la sagesse, par lequel on pourrait connaître la portée de la prévarication première, fait défaut à notre infirmité présente*¹. Si nous comprenons bien la gravité du péché, nous ne mettrions point en doute la grandeur du châtimeut. Voulez-vous que je caractérise cette gravité d'un mot ? Eh bien, elle dépasse l'intelligence humaine, car elle se mesure à la noblesse de l'offensé, noblesse infinie : elle est donc incommensurable comme elle. La dignité du médecin et la nature des moyens qu'il emploie pour guérir cette maladie de l'âme peuvent vous l'indiquer encore. Quand nous voyons un malade appeler à son aide, malgré les distances, les docteurs les plus fameux et les remèdes les plus rares, nous n'hésitons pas à affirmer que ce malade est à l'extrémité. Jugez de l'énergie du mal du péché ; ni la prudence, ni le génie, ni les forces de l'ange n'ont pu le guérir. Il aurait, certes, anéanti l'espèce humaine, si la sagesse n'était descendue elle-même du sein de son père, en ce monde, pour pétrir de son sang le baume réparateur. Voilà l'argument péremptoire qui doit persuader à tous que la moindre faute commise contre Dieu est tellement grave, que nous pouvons dire avec justice de la punition qu'elle mérite : L'œil n'a point vu, l'o-

¹ Liv. 21 de la Cité, chap. 12.

reille n'a point entendu, le cœur ne peut soupçonner les tourments que le Seigneur a préparés pour les damnés. Car, je vous prie, pourquoi ce Dieu, infiniment sage, se serait-il fait homme, aurait-il subi la croix et la mort pour exterminer le péché, si cette extermination n'avait pas dépassé les forces de la créature ! Oui, si nous y songions, nous ne serions pas aussi faciles pour le crime, et nous comprendrions mieux les horreurs de l'enfer ?

L'amour de soi-même est la troisième cause de notre aveuglement. Il est étrange comme cet amour nous convainc aisément de l'honnêteté de ses désirs. La nature insinuante amène sans peine les plus criminels à croire qu'ils ne seront pas châtiés, ou qu'ils n'éprouveront que des peines légères. Elle persuada jadis à ces philosophes, dont parle Aristote, que les bonnes œuvres étaient le produit de notre propre vertu, tandis que les mauvaises étaient le résultat fatal de je ne sais quelle force extérieure. Cette doctrine commode promettait toute sorte de récompenses et ne troublait pas le sommeil. C'est de cette souche que jaillirent les erreurs que saint Augustin rapporte et réfute au livre douze de la Cité de Dieu. L'une affirmait que les péchés des catholiques ne seront pas punis d'un supplice éternel ; l'autre étendait le bénéfice de cette exemption à l'hérétique qui professerait un certain temps la vraie religion ; celle-ci ne voulait pas que le baptisé, quel qu'il fût, devint la proie de l'enfer ; celle-là prétendait que le jour du jugement serait le jour du

pardou universel ; il y eut même des insensés qui allèrent jusqu'à promettre à Satan la félicité du ciel. O jouets stupides de l'amour de soi-même ! C'est toujours lui, soyez-en sûrs, qui rend de nos jours l'âme de plusieurs rebelle à la crainte de la damnation, en la faisant raisonner de la sorte : Dieu, certainement, ne m'a pas rachetée à si haut prix pour me reléguer dans une éternelle prison, pour ce seul blasphème, pour cet unique péché d'ivresse.

Il faut combattre cette opinion pernicieuse. Je suppose qu'un roi illustre adopte un homme obscur, qu'il le tire de la médiocrité pour l'établir dans la gloire sur tous ses biens, et qu'il lui confie la garde de la citadelle, la clef de son royaume. Si cet ingrat favori l'abandonne, s'il déserte sa cause pour livrer à l'ennemi la place forte qu'il commande, je vous demande quelle sera la punition de ce traître retombé sous le pouvoir de son prince ? Elle sera d'autant plus terrible que l'affection royale avait été plus gratuite et plus ardente. Ainsi Dieu nous a poursuivis d'un grand amour, il nous a envoyé son fils, il l'a immolé pour notre délivrance. Mais croyez bien que ces bienfaits, loin de retenir son bras vengeur, si nous livrons à Satan la citadelle de notre âme, précipiteront au contraire notre chute jusqu'au fond de l'abîme éternel. Qui ne sait l'histoire du patriarche Joseph ? Il régnait dans le cœur de Putiphar, il présidait à la maison et à la fortune de son maître ; et, après quelque temps, sur un seul soupçon, il était chassé de cette demeure et jeté

dans un cachot obscur. Mais, est-ce que le prince des démons ne fut pas un jour le prince des anges? Saint Grégoire l'assure, Tertullien l'affirmait longtemps avant lui, une foule d'écrivains ecclésiastiques le répètent : lui, le plus abject des êtres maintenant, fut le diamant le plus pur de l'œuvre divine. Ecoutez les titres magnifiques que les Ecritures prodiguent à sa grandeur d'autrefois : *Lucifer, le principe des œuvres de Dieu, plein de sagesse, parfait d'apparences. — La pierre précieuse est son vêtement ; — et le paradis et ses beautés ne sont pas comparables à sa beauté*¹. Eh bien ! ce prodige de la création, ce principe des êtres, pour une faute, fut précipité du ciel comme un astre éteint ; eh nous nous flatterions de la miséricorde de Dieu au milieu de tous nos vices ! Mais il n'a pas épargné son propre fils, tant sa haine contre ces vices est immense. Il n'est rien qu'il chérisse comme ce fils de son sein ; mais lorsque celui-ci eut assumé sur sa tête la responsabilité des fautes humaines, il le frappa sans pitié, il le condamna à des douleurs inconnues, à des tortures que personne n'avait subies. Elle est donc implacable la haine de Dieu contre le péché. Eh nous nous flatterions de son indulgence ! Il a traité comme le dernier des criminels la fleur de toute vertu, de toute grâce, de toute beauté spirituelle ; il a desséché cet homme de douleurs à l'incendie de son courroux allumé pour des fautes étran-

¹ *Is.* 40 ; *Job.* 40, *Ezéch.* 28, 31.

gères : eh nous, le bois aride, nous, dépouillés de toute sève, de toute justice, nous douterions des feux de la géhenne allumée par la multitude de nos crimes ! Si nous sommes sages, ne doutons plus de ces tourments inénarrables.

Mais, direz-vous peut-être, qui est revenu de l'enfer pour confirmer vos paroles ?

O dire insensé ! Et c'est pour cela que vous devez craindre avec plus de tremblement une prison dont il n'est plus permis de revenir. Si elle s'était rouverte pour quelques-uns, tous pourraient espérer un pareil sort. Mais comme nul n'en retourne, vous devez raisonner de la sorte : ce gouffre est si profond que de tous ceux qu'il dévore nul ne surnage. Quand le renard se fut aperçu que les animaux qui pénétraient dans l'ancre du lion n'en sortaient plus, se dit-il, personne ne sort, donc il n'y a pas de danger ? Non, certes ; mais il redouta davantage l'accès de cette terrible caverne qui ne restituait au jour aucun de ses visiteurs ? Mais, que dis-je ? Vous voulez des témoins d'outre-tombe pour confirmer mes paroles ? Ces témoins ne manquent pas par la permission divine. Lisez saint Grégoire, saint Jean Climaque et plusieurs autres écrivains de l'Eglise ; ils attestent que des morts sont revenus en ce monde pour affirmer que la grandeur des supplices infernaux est au-dessus des expressions de notre parole humaine.

Mais il est temps d'aborder notre sujet.

Je veux donc vous entretenir de l'enfer.

Le péché est spécifié par deux principaux carac-

tères, l'abandon d'un bien souverain et incréé, et la poursuite d'un bien créé et inférieur. Dans la peine, qui en est le châtement, se trouvent deux tortures qui résument toutes les autres et répondent à ce double caractère de la prévarication humaine : c'est la perte de ce bien qu'on a dédaigné, et la punition sensible de l'âme et du corps qu'on a voulu flatter par ce dédain dans leurs concupiscences. En d'autres termes, c'est, comme parle la théologie, la peine du dam et la peine du sens.

Si la flamme qui consume le corps paraît insupportable quoiqu'elle ne détruise que notre constitution charnelle, bien médiocre et de petite valeur, que sera la peine du dam, cette séparation éternelle d'avec un Dieu dont la vue seule rend l'homme souverainement fortuné ! Le dernier supplice à Rome, c'était le bannissement, loin de la patrie, loin des concitoyens, dans une île presque déserte, parmi quelques hordes barbares. Aussi M. Tullius, au retour de son pénible exil, s'écriait-il dans le ravissement de son âme, comme au seuil d'un nouvel univers, comme à l'aspect d'un ciel et d'une terre inconnues : Que l'Italie est belle ! que ses villes sont magnifiques ! quelles campagnes et quelles moissons ! quelle politesse dans les mœurs ! quelle dignité dans la république ! que votre majesté est imposante ! Imaginez donc la douleur des bannis des palais célestes, de la république des saints, de ces heureuses régions, où règnent la paix, la charité et la joie, où résonnent la parole de

louange et l'hymne de la gloire , où se chante l'alleluia sans fin ; de ces exilés loin de la terre de la lumière pure dont le rayon crée le bonheur, au fond d'une prison ténébreuse , sentine de toutes les immondices des mondes : chaos confus où plane une horreur éternelle , où le gémissement et le blasphème , le cri strident du marteau et le sifflement du fouet vengeur se confondent dans une infernale harmonie : fournaise ardente où brûlent les démons, les plus impitoyables des barbares, et bouillonne l'écume de l'humanité scélérate.

Mais je vous entends , partisans obstinés de la vie présente. — Ne sommes-nous pas privés ici-bas des biens que vous vantez ? Qui de nous habite un de vos palais célestes ? Qui jouit de cette lumière pure ? Et pourtant où est notre tristesse, où sont nos tortures ? Et même , s'il était possible de conserver toujours ce corps et ses délices, qui de nous, en vérité, penserait jamais au paradis ? — Tel est leur raisonnement insensé , comme si après la mort nous devions nous lever de la tombe avec nos yeux d'â-présent. Ne connaissent-ils pas ces belles paroles de saint Jean Chrysostôme : *Celui qui brûle dans l'enfer a perdu sans retour le royaume des cieux. Perte plus cruelle que la fureur de la flamme. Plusieurs redoutent celle-ci. Moi je redoute surtout cet exil loin de la gloire ; c'est un supplice autrement amer. Ne vous étonnez pas que mon discours ne puisse vous l'expliquer. Nous ne connaissons pas la grandeur des biens d'en haut , nous ne pouvons apprécier la*

grandeur de leur perte. Nous l'apprécierons un jour aux enseignements de l'expérience. Alors nos yeux s'ouvriront, le voile qui les couvre sera déchiré, et l'impie comprendra à son grand désespoir combien la félicité des élus diffère de ses félicités fragiles¹.

Pour tâcher, toutefois, d'expliquer autant que possible les douleurs de la peine du dam, permettez-moi la comparaison suivante :

Un roi très-puissant n'avait pas d'héritier. Il jeta les yeux sur un enfant gracieux de forme, de physionomie heureuse, mais d'origine obscure. Il l'adopta, lui donna des mattres, et décida qu'après sa mort cet enfant serait roi, ou condamné ignominieusement au boulet, si ses vices l'éloignaient du trône. Les ministres du royaume acceptèrent le testament royal. On veilla donc sur le tendre adolescent, on ne négligea rien pour le former aux lettres et aux bonnes mœurs. Mais cet élu de la foule ne comprit pas la grandeur inespérée de sa fortune. Si son maître s'éloignait, il jetait les livres au loin, et dissipait le jour à bâtir de petits édifices avec les débris des vases qu'il brisait. Le maître au retour exigeait le devoir fixé; mais l'enfant se rappelait à peine où gisait son livre. Le maître ému le frappait et abattait du pied les édifices fragiles et s'écriait : Oh, si vous connaissiez ce que vous perdez à ces amusements futiles, et ce que vous prépare votre négligence dans l'étude des

¹ Hom. 24 sur saint Matth.

lettres ! Mais vous le comprendrez bientôt quand il ne vous servira plus de rien de le comprendre. L'enfant pleurait alors , mais surtout pour la ruine de ses châteaux éphémères ; il ne s'inquiétait nullement du sens de ces menaces et du testament de son père adoptif. Bien plus , le jour d'après , oublieux du châtimeut et des reproches , il revenait à ses puérités favorites et relevait ses châteaux détruits. Il arriva de la sorte à l'âge d'homme , ignorant et tout-à-fait inhabile à porter le sceptre qui lui était destiné. On lut d'abord en sa présence les dernières volontés du roi défunt , puis on l'envoya ignominieusement aux trirèmes. Je vous demande quel fut le sujet de son plus grand tourment , le labeur du forçat ou la perte de l'empire ? Moi , j'affirme sans crainte qu'au milieu de la dégradation de la chiourme , la douleur la plus poignante de ce dés-hérité fut la privation de sa couronne pour des jeux d'enfant.

Vous avez compris ma parabole. Ici-bas , nous ne sommes tous que des enfants , aux pensées étourdies , terrestres , toujours livrées à des passe-temps puérils. Quelle sollicitude pour bâtir des maisons de boue un peu plus élevées seulement que ces petits édifices dont nous parlions plus haut ! Les soucis du négoce consomment le marchand , l'ambition dévore les courtisans et les clercs , les princes s'épuisent en leurs débats , les particuliers se déchirent dans leurs procès : et qu'est-ce que cela ? Des amusements un peu plus sérieux que les enfantillages du jeune

âge, et qu'on décore pour cette raison du beau nom d'*affaires*, comme le remarque avec vérité saint Augustin. Voici pourtant ce qui captive, envalût l'attention humaine d'une manière si complète, qu'elle oublie le royaume de Dieu, dont nous sommes les héritiers d'adoption, qu'elle néglige la seule *affaire* sérieuse, jette au loin le livre de la vraie science, et s'évertue à construire ces maisons d'un jour. Le Seigneur, notre maître, le remarque avec chagrin; il s'écrie sans relâche : *Jusques à quand vous plairez-vous dans l'enfance! Jusques à quand les insensés rechercheront-ils leur ruine! Jusques à quand poursuivrez-vous la vanité et chérirrez-vous le mensonge!* Puis il repousse du pied nos vains édifices, c'est-à-dire nos desseins ridicules; il détruit nos espérances de la terre pour nous ramener vers le ciel. Ce marchand attendait un navire chargé des dépouilles de l'Orient, et un message lui annonce que le navire a sombré au port. Ce père de famille plaçait son espoir sur la tête de son fils, il le rêvait déjà docteur, chanoine, pontife; sur cette grandeur imaginaire il élevait encore les tours de son orgueil, que déjà, jouet d'une fièvre soudaine, ce fils chéri se préparait à mourir. Qui l'a voulu de la sorte? Qui bouleverse ainsi tous nos projets? Le Maître dont je parlais, non parce qu'il nous hait, mais parce qu'il nous aime, parce qu'il veut nous arracher à l'enfance et nous former pour la gloire. Mais

¹ *Prov. 1; Ps. 4.*

nous pleurons sur la ruine de nos maisons fragiles, nous supportons avec peine les corrections divines, et, comme des enfants insensés, le lendemain, oublieux de nos désastres de la veille, nous ramassons nos épaves et nous revenons à nos châteaux détruits. Mais le temps de l'âge mûr viendra. Il n'y aura plus d'enfants au-delà des portes de la mort : dans cette région nouvelle, l'adolescent au contraire devient homme. C'est alors qu'on lira devant nous le testament de notre père d'adoption, et que nous entendrons ensuite cet effrayant langage : Le royaume des cieux vous était préparé, mais vous avez négligé de vous instruire de ses lois, vous avez méprisé l'enseignement de votre Maître céleste, vous êtes à la fois indigne et incapable de la gloire. Soyez donc précipités ignominieusement dans les ténèbres extérieures, où *il n'y aura que des pleurs, des grincements de dents* et des supplices sans fin.

Je vous demande le tumulte de votre âme à ce terrible anathème, et le cas que vous ferez de vos honneurs et de vos châteaux d'ici-bas, quand vous connaîtrez, à la lumière du soleil de vérité, ce que vous avez perdu pour ce songe d'une ombre ? *A quoi nous a servi l'orgueil*, crieront les pécheurs éperdus, *que nous a valu la pompe de nos richesses*¹ ? Et nos courses sur terre et sur mer ? Et notre cour assidue aux palais des princes ? Et nos adulations étudiées avec tant d'art pour obtenir quelques dis-

¹ *Sag.* 5.

inctions de cette poussière et de cette cendre ? Et nos études, et nos nuits sans sommeil pour interpréter les auteurs obscurs et faire élever je ne sais quel vain bruit autour de notre nom ? Car voici que tout cela a passé comme l'ombre, et que, pour cette ombre, nous ignorons la vraie science, nous sommes pauvres des vrais trésors, nous avons perdu sans retour le bien seul souverain, seul éternel ! *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! Seigneur, Seigneur, délivrez-nous de cet abîme* ¹ ! gémiront-ils de toutes parts, consumés du désir de la béatitude, qu'ils ont vendue pour le crime, malgré qu'ils sachent que leur condamnation est sans appel, et qu'un chaos les sépare désormais du ciel.

Oui, la peine du dam est affreuse. Saint Jean Chrysostôme dit qu'on aurait beau multiplier les tourments de la géhenne par les tourments de mille autres géhennes, qu'on n'obtiendrait rien de comparable aux tortures de l'âme en face de la colère du Christ, et à l'audition de cette foudroyante parole : *Je ne vous connais point !* Elle soutiendrait plus facilement l'éclat de toutes les foudres que la malédiction des yeux du Prince de la paix, que l'aversion du visage de la douceur et de la piété elle-même. Pourquoi ? C'est que la perte de l'amitié de Jésus entraîne la perte de tous les biens ; c'est que la peine du dam est la source de toutes les autres. Les maudits du Christ tombent,

¹ *Matth.* 25.

par la seule exclusion du commerce de Dieu, dans l'océan des calamités, sans espoir d'en jamais ressortir. La beauté ne s'offrira plus aux yeux qui ont vu la fureur de la face de l'Agneau; l'harmonie ne caressera plus les oreilles qui ont entendu la malédiction de ses lèvres; plus d'odeurs suaves, de saveurs délicieuses, plus de satisfaction pour les sens, mais l'enfer partout et toujours.

Venons maintenant à la peine des sens.

On entend par là les diverses tortures de l'âme et du corps des damnés, et l'on peut les diviser de la sorte : peines des sens intérieurs et peines des sens extérieurs.

Les facultés de l'âme sont nos sens intérieurs. Celles qui seront surtout suppliciées dans la géhenne sont l'imagination, — la *phantasia* des Grecs, — la mémoire, l'intelligence et la volonté.

L'imagination déroulera sans cesse sous les regards du damné le tableau de ses tourments. Si, dans ce monde, un grand chagrin la maîtrise si fort, qu'arrivera-t-il aux enfers? L'imagination aiguïsera pour ainsi dire la douleur, et la douleur aiguillonnera l'imagination. Elles s'exciteront l'une l'autre, se prêteront une mutuelle ardeur; si bien qu'il n'y aura plus de repos au cœur des réprouvés. Ainsi le veut la Providence; les pensées qui eussent servi de frein pendant la vie, deviennent les cruels bourreaux après la mort.

La mémoire sera en proie au souvenir des plaisirs passés, source des calamités présentes. C'est alors

que ces plaisirs vantés dépouilleront, au feu de la géhenne, leur saveur d'emprunt, et tortureront l'âme d'amertume. Amertume croissant toujours quand cette âme infortunée comparera la rapidité du bonheur enfui avec la durée de ses tourments. Quel mathématicien me donnera la formule qui exprime la différence du temps à l'éternité? Le damné est ce mathématicien habile. Aussi entendez-vous les mugissements qu'il jette aux échos de l'abîme, quand il a calculé avec des chiffres infaillibles que ces joies occuperont à peine un point du temps qui fuit, tandis que ses malheurs ont l'éternité pour mesure.

L'intelligence est la reine de nos facultés, il est donc juste que Satan la traite comme telle. Aussi est-elle le siège de ce ver mystérieux dont l'Écriture menace si souvent les pécheurs : *Leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra point*¹. Le ver ronge le bois qui le produit : le ver des Lettres sacrées rongera éternellement le péché qui l'engendre. Ce sera, pour l'expliquer de quelque manière, comme un remords plein de désespoir et de rage, comme une douleur atroce de nos crimes, fille de cette pensée que pour eux nous avons perdu le ciel et gagné l'enfer. Les sept années de la fertilité de l'Égypte furent d'une richesse extrême ; mais la disette fut si rigoureuse pendant les sept qui suivirent, que beaucoup se vendirent contre le pain de l'existence.

¹ Is. 66.

Ils auraient échappé à ce malheureux sort, et, de plus, ils auraient fait des gains magnifiques dans cette période de détresse, s'ils avaient mieux ménagé les trésors dont ils ne surent que faire aux jours de l'abondance. Aussi quel était leur désespoir ! Voilà le ver qui mordra jour et nuit, rongera, consumera, fouillera sans relâche les entrailles de ses victimes qui ne pourront oublier jamais qu'elles eurent, sur cette terre, l'occasion la plus opportune d'éviter la géhenne et de gagner à vil prix le paradis. Tel sera le sujet de leurs altercations immortelles ; tel sera le thème de leurs amers regrets : Que nous sommes malheureuses, s'écrieront-elles ! On nous offrait gratuitement le ciel, on nous conjurait même de l'acquérir : nous l'avons refusé ! Nous n'avions qu'à nous repentir, à confesser nos fautes, et tout était pardonné ! Qu'y avait-il donc de si difficile à se repentir, de si pénible à s'avouer coupable ? En implorant la miséricorde de Dieu, nous l'obtenions sans peine ; en invoquant son appui, il accourait à notre aide, et nous pouvions mériter la gloire en donnant un verre d'eau en son nom ! O âge d'or, pourquoi as-tu fui si rapide, et pourquoi ne dois-tu jamais revenir ! Maintenant nous sommes le jouet de la douleur et la proie du jeûne éternel. Que nous offrait donc le monde en compensation de ces tortures ? L'ombre, le plus souvent, d'une volupté amère. Voilà pourquoi nous supportons le poids de toute l'éternité ! O aveuglement stupide ! Qui nous priva donc de la raison, qui voila notre regard,

qui ferma nos oreilles, qui nous fascina à ce point que nous ne regardâmes pas au-delà de la tombe, et que nous méprisâmes les avis des sages ?

La volonté sera torturée par une envie furieuse du paradis. *Le pécheur verra et il s'irritera, et il frémira des dents, et il écumera de rage*¹. Mais il enviera vainement le bonheur : *Le désir du pécheur périra avec lui*. C'est pourquoi une implacable haine s'élèvera dans cette volonté pécheresse contre Dieu et les saints, et cette haine enfantera les malédictions effrayantes et les blasphèmes formidables qui tomberont éternellement de sa lèvres. Sûrs d'avoir perdu l'amitié de Dieu, et que le supplice sera sans fin ni trêve, sachant bien que c'est leur juge lui-même qui les enchaîne dans ce perpétuel tombeau, qui les foudroie du haut de son trône, qui allume de son souffle puissant les fournaises ardentes; que c'est leur Dieu qui est leur propre bourreau, les damnés s'irriteront comme des chiens féroces, ils pousseront des hurlements et vomiront l'injure éternelle. Ils maudiront Dieu de les avoir créés, de les avoir fait mourir, et de ne les détruire jamais. Ils maudiront sa puissance qui les torture, sa sagesse que nulle faute n'a pu tromper; ils maudiront la croix et le sang divin versé sans profit pour leur salut; ils maudiront la reine des cieux, la porte de miséricorde pour tant de pécheurs et, pour eux seuls, diront-ils, une marâtre cruelle; ils maudi-

¹ Ps. 111.

ront enfin tous les saints qu'ils entendront se réjouir sur leur ruine. Voilà les symphonies de l'abîme, ses matines et ses chants du soir ; voilà les psaumes et les hymnes de ce temple funeste. Pour encens du soufre, la fumée de la poix bouillonnante, pour cierges radieux et pour cythares harmonieuses, le sifflement des marteaux et le grincement des chaînes. Ah ! comment fuir ce lieu d'horreur ! comment échapper à la célébration de ces infernales fêtes !

SECOND POINT.

Le Seigneur présenta au prophète Jérémie deux corbeilles de figues. L'une en contenait d'excellentes, et l'autre de si mauvaises qu'on ne les pouvait manger.

Dieu désigna par là, si je ne me trompe, les deux états de l'homme après la mort, le bonheur extrême ou l'extrême infortune. Il n'y aura pas de milieu. Le purgatoire, en effet, ne sera qu'un accident temporaire qui cessera d'être. Le ciel est l'extrême bonheur ; je vous en entretiendrai dans mon prochain discours. L'enfer est la suprême infortune, nous allons achever de le démontrer.

Il nous reste à parler des tourments du corps.

Le bonheur consiste dans la possession du bien universel : *C'est un état*, a dit élégamment Boëce, *parfait par l'aggrégation harmonique de tous les biens* ! Le malheur des damnés consiste, de son côté, non dans un mal particulier, une douleur partielle, mais dans une souffrance générale de

tous les maux qui accablent les sens et les torturent simultanément. De même que tous les membres s'unissaient contre Dieu en participant tous aux péchés propres à chacun, de même Dieu les éprouvera tous dans le châtement préparé pour chacun des sens. Mais descendons dans les détails.

Les yeux courent avidement ici-bas après la beauté, ils volent avec une curiosité ardente aux vains spectacles; c'est enfin le miroir qui étale complaisamment au cœur l'image des courtisannes impures; ils ne se détournent qu'au contact de la misère et du malheur. — Dans l'enfer, ces yeux ne verront d'abord que les visages des démons. Vue si effrayante que plusieurs en perdirent dans ce monde les sens et même la vie. Au dire de saint Bernard, un moine, éprouvé pendant la nuit par une de ces visions, fut si peu maître de lui-même, le jour, que ses clameurs frappaient d'effroi ses confrères. Cassien rapporte que les anciens anachorètes n'osaient habiter seuls, ni s'abandonner ensemble au repos, tant ils redoutaient les apparitions multipliées sous lesquelles Satan les poursuivait dans la solitude. Quand les uns dormaient, les autres veillaient en chantant des psaumes et des hymnes. Je vous demande maintenant la puissance infernale de la vue de ces démons dans le lieu où ils ne redoutent ni les exorcismes, ni l'eau bénite, ni les conjurations des saints, dans le lieu où ils règnent et dominent sans partage. Le seul soupçon de leur présence fait dresser les cheveux à l'entrée d'un cimetière : que

deviendra le pécheur à l'aspect de tant de monstres, de fantômes et de chimères, qui gardent la porte du cimetière des damnés? Que deviendra-t-il encore à la rencontre d'une épouse, d'un père, la proie, comme lui, de l'abîme? Alexandre, dit Hégésippe dans son livre sur la ruine de Jérusalem, Alexandre, fils d'Hircan et général des Hébreux, fit élever en croix 800 de ses ennemis; puis, avant qu'ils expirassent, il fit égorger sous leurs yeux leur famille entière. C'était leur donner autant de fois la mort. Eh bien! ce genre de supplice ne manque pas aux yeux, dans les enfers. Là, dans une douleur immense, les fils apercevront leur père dans la flamme, les pères leurs enfants, les maris leurs épouses, les femmes leurs maris, et les séducteurs s'y trouveront à côté de leurs victimes. Je le sais par moi-même, et la renommée le proclame aussi : une jeunesse nombreuse, modeste, tranquille, studieuse, vraiment chrétienne, s'élève dans cette académie florissante et grandit dans les saines doctrines; je m'en réjouis grandement, et j'en rends grâce à notre commun Seigneur. Mais je sais aussi, et je le dis avec tristesse, qu'au sein de cette sage jeunesse se rencontrent quelques jeunes hommes corrompus et corrupteurs, qui circonviennent les simples et les entraînent tantôt au théâtre, tantôt aux festins, selon l'occasion qui les attire. Ah! malheur à toi, homme pervers, image de satan, peste de l'adolescence! Tu es jaloux de tant de beauté, tu veux priver la patrie de cette fleur! Mais un jour viendra

où le même feu consumera le séducteur et ses victimes. Périssent le jour, diras-tu alors, où je vous adressai la première suggestion perfide, si je vous ai précipités dans le vice, j'y ai gagné l'enfer! — Périssent le jour qui t'offrit à nos regards, répondront-elles avec horreur, bourreau de notre âme, et où nos oreilles s'ouvrirent à tes paroles empoisonnées! Tel sera votre dialogue poétique et harmonieux.

Les oreilles, si complaisantes pour les chansons lascives, si promptes à se dresser joyeusement à la voix de la médisance qui raconte l'infamie d'autrui, si curieuses au forum, si assidues aux causeries oiseuses, mais si harassées dans nos temples d'un discours d'une petite heure; les oreilles n'entendront plus que cette hymne de malédiction universelle. Oui, le doux alleluia retentit toujours au parvis céleste, mais dans la géhenne résonnent perpétuellement le blasphème et la sauvage clameur. Voilà le chant qui accompagne les coups redoublés des marteaux ardents. J'ai lu dans le Sylla de Plutarque que le farouche dictateur fit massacrer par ses soldats six mille hommes, rassemblés sur une place étroite, pendant qu'il haranguait le sénat dans un temple voisin. Le sénat surpris s'émut aux frémissements qui s'élevaient de l'arène, au cliquetis du fer et aux gémissements des victimes. Mais Sylla les pria froidement d'être attentifs à ses paroles, sans s'inquiéter des bruits du dehors. Toutefois, étonnés, pleins de crainte pour eux-mêmes, les séna-

teurs se contenaient à peine. Que ce souvenir vous donne une faible idée de ce que serait notre terreur si nos oreilles pouvaient saisir les harmonies de l'abîme.

Le sens de l'odorat ne sera pas exempt de tortures. Au rapport de Victor l'Africain, les martyrs, sous les Vandales, souffraient surtout des odeurs fétides qui s'élevaient de leur prison. Ils étaient des milliers entassés dans un cachot étroit, les uns sur les autres, comme des troupes de sauterelles, si j'ose dire, ou plutôt comme les pains précieux du froment. La nature ne pouvait satisfaire convenablement à ses besoins. Aussi ne fût-ce bientôt qu'un égout impur. Il fut donné à l'historien d'y pénétrer quelquefois à prix d'or. Dès l'entrée, dit-il, nous nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette fange. Nous nous souvînmes alors de ce passage de Jérémie : *Ceux qui s'élevèrent dans la pourpre se virent entourés de fumier*¹. Cette situation semblait aux saints martyrs le plus cruel des tourments. Qu'était-elle en comparaison de celle des damnés ! Les martyrs n'étaient que quelques milliers, les damnés sont innombrables : la prison de ceux-là n'était après tout que le réceptacle de quelques immondices, l'enfer est le cloaque universel où l'univers entier décharge. Quelles tortures que les exhalaisons de toutes les pestes confondues dans cette sentine des mondes ! J'ai lu dans un poète latin la descrip-

¹ *Thren.* 4.

tion d'un supplice affreux. Vous savez ces vers de Virgile :

Mortua quin et jungebat corpora vivis ,
 Componens manibusque manus , atque oribus ora ,
 Tormenti genus ; et sanie , taboque fluentes
 Complexu in misero , longa sic morte necabat.

Cela n'est-il pas horrible ? Attacher étroitement un homme vivant à un cadavre , la main sur la main , le cœur sur le cœur , la lèvre sur la lèvre , pour qu'il puise lentement à ce foyer de corruption l'haléine qui tue , et que la vie s'éteigne dans les bras de la mort ! Faible image pourtant de ce qu'éprouve le réprouvé au contact de tous les cadavres du genre humain.

Le sens du goût comprendra trop tard combien lui coûtent cher les mets exquis et les vins raffinés qu'il croit aujourd'hui acheter à vil prix. La faim et la soif dessécheront ce sens pécheur. Il n'était satisfait qu'après s'être repu jusqu'à l'ivresse et au vomissement : il sera alors la proie de besoins dont on ne saurait imaginer la violence. Qui ne s'émeut à ces accents du mauvais riche : *Mon père Abraham, aie pitié de moi ; permets à Lazare de rafraîchir ma langue avec le bout de son doigt humecté dans l'eau froide, car cette flamme me dévore*¹ ? Quelle détresse ! Lui qui s'asseyait chaque jour à de splendides banquets , que ne satisfaisaient plus les boissons les plus rares , ce n'est pas une coupe pleine qu'il

¹ Luc, 16.

implore, ce n'est pas le contact d'une main baignée dans l'humble liquide, ce n'est pas même un doigt de cette main, mais l'extrémité seulement de ce doigt ! et il ne peut l'obtenir : la sentence d'excommunication, fulminée par Dieu, ne souffre ni exception, ni limites : les damnés ne doivent plus rien espérer de la miséricorde. De quelque côté qu'ils se tournent, qu'ils étendent les bras, qu'ils jettent les yeux, ils ne trouvent ni conseils, ni secours. Le naufragé dans l'océan agite en vain ses mains et ses pieds en tous sens, dans sa lutte suprême avec la mort : il ne frappe que l'onde moqueuse qui se rit de ses efforts. Ainsi le misérable, tombé dans l'océan de toutes les infortunes où il suffoque toujours sans jamais mourir, implore vainement ce qui l'entoure, et la mort elle-même. Personne ne répond. Mais est-ce que je dis vrai ? Qui me l'a appris ? Qui le raconte ? Homère, Platon, Virgile ? C'est Dieu... La foi est-elle toujours de ce monde ? La raison sait-elle se guider encore ? D'où vient donc tant de torpeur ? Nous sommes si diligents à prévenir les maux les plus légers, et nous ne nous inquiétons pas de ces effroyables malheurs ?

Le sens du toucher, l'instrument de tant de sacrilèges et de tant de crimes divers, sera rongé par une flamme si ardente, que celle de nos bûchers ne semble, en comparaison, qu'une peinture insensible. Quelle ne sera pas la véhémence, et quelle poitrine ne se rompra à l'éternité de ce supplice ? *Qui de vous, dit Isale, habitera avec ce feu dévorant ;*

*qui de vous habitera au milieu de ces immortelles ardeurs*¹? Pourquoi? Parce que d'autres tortures lui font cortège. A ces rigueurs, le froid joindra des rigueurs aussi intolérables, au témoignage de saint Basile. Un tyran, en quête de supplices inconnus pour tourmenter des martyrs, remarqua que l'hiver sévissait alors avec tant d'intensité que la terre n'était que glace. Il choisit une nuit où Borée soufflait avec violence pour exposer ses victimes sans vêtements aux injures de l'air, en attendant la mort. Saint Basile atteste que la souffrance de leur agonie n'eut rien de comparable. Eh bien! aller du feu ardent à une eau glacée, revenir de la région de l'hiver à celle de l'été dévorant, comme Job le raconte, telles seront les alternatives de plaisirs et les distractions joyeuses des damnés. Oui, ce ne sont pas là de fabuleuses poésies, c'est un oracle de prophète. *As-tu pénétré, dit Job, dans les trésors de la neige et dans ceux de la grêle que j'ai préparés contre mon ennemi au jour du combat et de la guerre?* — *Le feu, le soufre, dit aussi le Psalmiste, et le génie des tempêtes, voilà une portion de leur colère*². O misérables! qu'il eut mieux valu pour vous de ne pas être! O malheureux yeux, toujours tremblants à l'aspect des démons, toujours obscurcis par une vapeur épaisse et toujours ouverts pour contempler vos misères! O malheureuses oreilles que frapperont sans cesse les hurlements et les

¹ *Isaïe*, 33. — ² *Job*, 38. — ³ *Ps.* 10.

blasphèmes ! O sens de l'homme pécheur, quel égout que cette prison où la faim dévore, où la soif consume au milieu d'une fumée de soufre ! Jusques à quand durera donc ce supplice ! Dix, vingt, cent, mille années peut-être ? Il durera l'éternité et au-delà.

Après autant de siècles qu'il y a d'étoiles au firmament, de grains de sable aux rivages des mers et de gouttes d'eau dans leurs ondes, les peines des damnés recommenceront pour ne jamais finir. Tel est le caractère de l'éternité : sans elle, il n'est pas de torture si insupportable qui ne soit soulagée par l'espoir d'une délivrance certaine, comme avec elle il n'est pas de torture légère, parce que toute peine doit durer toujours. Il n'y a donc pas de peines légères aux enfers. *Les damnés y seront*, dit le Psalmiste, *comme des brebis sous la houlette de la mort*¹. Les brebis broutent l'extrémité des herbages, sans toucher aux racines, pour que celles-ci poussent de nouvelles tiges propres à la pâture. Ainsi dans les pacages de la géhenne, les brebis damnées paîtront leur pâture, qui est le supplice, sous la garde de la mort, leur pasteur : elles le paîtront toujours sans jamais épuiser la végétation du pâturage infernal ; aussi longtemps se maintiendra le royaume des anges, aussi longtemps se prolongera le royaume des démons : les tourments des uns égaleront la durée des joies des autres ; leur mort sera aussi longue que la vie de Dieu ; à moins que celui-ci ne

¹ Ps. 48.

cesse d'être Dieu, ils ne cesseront d'être ce qu'ils sont. O vie de mort, ô mort immortelle ! Dis-moi, quel est ton nom ? Es-tu la vie, es-tu la mort ? Si tu es la vie, pourquoi fais-tu mourir ? Si tu es la mort, comment donc peux-tu vivre ? Et qui es-tu si tu n'es ni la mort ni la vie ? La vie donne le repos, et la mort le néant. L'une et l'autre ont leur côté heureux. Toi, tu ne procures ni le néant, ni le repos. Qui es-tu donc, sinon l'accouplement monstrueux de tous les maux de la mort et de la vie ? L'une te prête ses tortures et l'autre sa durée. Dieu les a dépouillés tous les deux de leurs biens, et du reste il t'en a formée. O composé néfaste ! O assemblage amer !

La pensée de l'éternité des peines, si nous la méditons sérieusement, nous rendrait semblables à des moines et à des anachorètes. Souffrir dans des ténèbres profondes, sur des charbons en feu, toute cette longue nuit sans aurore qu'on appelle l'éternité ; nuit maudite de Dieu, nuit effroyable de l'abîme ! quel destin, et c'est celui des damnés ; et c'est celui où l'on court par les larges chemins, tandis que le petit nombre des élus s'engage péniblement dans le sentier étroit du ciel ! Pensons-y. Si nous ne le croyons pas, où est notre foi ? Si nous le croyons, où est notre raison ? Si nous sommes des hommes de foi et de raison, levons-nous donc, disons adieu à la crapule et à l'ivresse, et enrichissons-nous de la grâce pour obtenir avec elle la gloire, par celui qui est le béni des siècles.

QUATRIÈME SERMON.

Sur le Ciel.

PREMIER POINT.

Lorsque le Tout-Puissant promit à Abraham les champs de Palestine, il lui recommanda de les parcourir et de les visiter avec soin. *Je te donnerai, dit-il, la terre qui se déroule sous ton regard, à toi et à ta race pour toujours. Lève-toi donc, mesure-la dans tous les sens, puisqu'elle doit t'appartenir*¹. Nous devons croire que ces paroles sont également adressées aux héritiers de la Palestine des cieux. L'entrée de cette contrée heureuse ne peut s'ouvrir, en effet, que devant celui qui aura longtemps soupiré après elle. Mais qui brûlera de cet ardent désir, s'il n'a rien entendu raconter de ses perfections et de ses beautés? Levons-nous donc, arrière les pensées de la terre, envolons-nous sur les ailes de l'Esprit à ses régions splendides, et mesurons dans tous les sens l'éternité bienheureuse. Nous choisirons dans ce vaste sujet deux points qui nous semblent répondre surtout à ce temps et à notre auditoire, premièrement la béatitude en elle-même, secondement les demeures, témoins de cette béatitude incomparable.

La nature de la béatitude me semble à la fois très-connue et tout-à-fait ignorée. Qui ne sait, en

¹ Gen. 13.

effet, qu'elle est le souverain bonheur, l'assemblage harmonique et parfait de tous les biens, comme parle Boèce ? Puisque l'homme porte en son cœur l'amour inné de pareilles joies, comme on n'aime pas ce qu'on ignore, il sent germer également dans son intelligence une certaine connaissance de ce bonheur. Mais en quoi consiste-t-il ? Les siècles passés se le demandaient vainement, leurs recherches n'ont fait qu'obscurcir cette question capitale, et multiplier à son sujet les perplexités de la philosophie. Pour les uns, c'était l'intuition des choses ; pour les autres, c'était la vertu ; ceux-ci réduisaient tout au plaisir, ceux-là à la possession des premiers principes de la nature ; enfin, comme le remarque saint Augustin, après Varron, l'antiquité compta deux cent quatre-vingt-six opinions divergentes sur ce point.

Deux causes surtout devaient faire errer la vieille philosophie bien loin de la vérité, quels qu'aient été d'ailleurs ses efforts pour jeter un peu de lumière dans ces profondeurs. Elle scindait d'abord en mille lambeaux la simplicité par essence. Elle avait bien connu que le souverain bonheur embrassait la possession de la richesse, de la puissance et de la gloire, puis la jouissance du vrai, du beau et du bien ; mais elle ne put comprendre qu'un être réunit par nature les conditions essentielles à cette félicité et que cet être fût précisément l'objet dont la possession devait rendre la créature éternellement heureuse. Elle s'égara donc, et de l'unité par ex-

cellence elle fit une aggrégation de biens divers.

Puis elle plaça le siège du bonheur dans les régions sublunaires, où tout est mortel, excepté l'âme humaine. Cette erreur engendra la première, à vrai dire. On ne put atteindre à la connaissance d'un être qui offrit dans la simplicité de son essence toutes les conditions nécessaires à la félicité, parce qu'on plaça cette félicité dans le temps, où elle ne pouvait résider, et non dans l'éternité! Certes, que sont les richesses de l'esprit et du corps, la puissance, la gloire et les voluptés de ce monde? L'ombre, tout au plus, de la véritable béatitude; du reste elles ne lui appartiennent point. Eh! comment une science qui, au témoignage des sages, n'embrasse qu'une portion minime des choses que nous ignorons et consiste surtout à savoir qu'on ne sait rien; comment des richesses qui peuvent bien exciter nos passions, mais qui sont impuissantes à les assouvir, qui font fuir le sommeil, qui n'enrichissent ceux-ci que pour ruiner ceux-là, comment tout cela ferait-il partie du véritable bonheur! Parlerai-je de notre puissance à la vue de ces faiblesses illustres des trônes qui ne se maintiennent que grâce à leurs armées, à leurs machines de guerre et à des frais gigantesques? Les vrais heureux, sans doute, n'ont pas besoin de l'appui de tout ce qui les entoure; ils se suffisent à eux-mêmes pour résister victorieusement aux chocs ennemis. Quant à nos honneurs et nos titres, autant de jouets pour la fortune moqueuse! Ce n'est souvent qu'un tréteau

où l'homme étale ses misères et se cloue au pilori du ridicule. Parce qu'on est exposé en un lieu élevé, parce qu'on devient le point de mire de tous les regards, on n'en est pas plus beau pour cela, on montre seulement ce que l'on vaut par soi-même. Oui, les magistratures et les dignités manifestent uniquement la valeur de l'homme et son prix. Alors, il arrive souvent que le citoyen, estimé dans la vie privée pour sa prudence, ne fait preuve en haut lieu que de légèreté, de sottise, et devient un objet de risée. Que dirai-je, enfin, de ces voluptés terrestres qui font rebrousser la raison, obscurcissent l'intelligence, émoussent la pénétration de l'esprit, et traînent à leur suite le remords et la douleur ?

Mais supposons un instant que, dans ces régions inférieures, tout soit éclatant et auguste ; y rendrait-on l'homme heureux, puisque cet éclat manquera toujours de l'éternité ? L'homme vraiment heureux, dit saint Augustin, est celui qui possède ce qu'il veut, et ne veut pas le mal. Mais l'homme, dont parle la philosophie ancienne, est sujet à la mort ; meurt-il malgré lui, il ne possède pas ce qu'il veut ; meurt-il volontiers, il veut le mal, c'est-à-dire la mort, le plus grand des maux, puisque Dieu rejette loin de lui, comme un outrage, la création de ce fléau. Dans l'un et l'autre cas, l'homme n'est donc pas vraiment heureux.

Cherchons donc la béatitude au-delà de notre sphère, de nos astres, de notre ciel, par-delà les

limites du temps. Les sages de la terre ne l'ont pas rencontrée, parce qu'ils se sont opiniâtrés à sa recherche dans les lieux où elle ne pouvait habiter. Et où la rencontrer, si ce n'est en Dieu même ? Nous serons heureux quand nous serons semblables à lui ; nous serons semblables à lui quand nous le verrons dans sa nature. *Mes amis*, dit le grand théologien de l'Évangile, *nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais nous ne savons pas encore ce que sera notre état un jour ; nous savons seulement qu'alors nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons selon sa nature*¹. Qu'une logique pointilleuse ne s'étonne point de l'alliance de ces pensées, sous prétexte que nous voyons beaucoup d'êtres selon leur nature sans pour cela devenir leurs semblables. Le raisonnement de saint Jean est irréfragable. Ce qui rend heureux, soit Dieu, soit l'ange, soit l'homme, c'est la vision sans voile de la suprême vérité. Dieu est heureux parce qu'il se voit lui-même ; la créature sera heureuse, dans ses limites, parce qu'elle sera semblable à lui, c'est-à-dire contemplatrice de son essence. Si les astres deviennent semblables au soleil, qui leur projette la lumière dans laquelle ils le contemplent, les élus seront de bien plus parfaites images de la divinité, qui leur prodiguera la lumière incréée dans laquelle ils doivent la contempler face à face. La vraie béatitude consiste donc dans la claire vision du Sei-

¹ *Jean*, 3.

gneur, selon ces divins témoignages : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. — La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*¹.

Telle est la béatitude si vainement définie par les philosophes. Une, essentiellement simple, elle n'en renferme pas moins tous les biens divers rêvés par les sages : les richesses, les honneurs, la puissance et les voluptés dont la vieille philosophie avait émaillé son ciel. Avec cette différence immense, que les biens de notre béatitude sont si élevés au-dessus des appétits terrestres, que le désir même ne peut souvent y atteindre.

Mais descendons un peu dans les détails.

Imaginez les richesses des élus dont Dieu sera lui-même la nourriture, le vêtement et la demeure. Que pourraient-ils envier désormais ? *C'est l'âme seule*, a dit Tullius, *qui mérite d'être appelée riche*. C'est pourquoi les richesses de ce monde ne sont pas dignes de leur nom, puisque la capacité de l'âme est plus vaste que les univers. Prétendez-vous recouvrir la surface d'un triangle en lui superposant une boule ? Ce serait une folie, les extrémités resteront toujours vides. Comment donc les mondes combleraient-ils la capacité de notre âme, triangle immense dont l'intelligence, la mémoire et la volonté resteront toujours inoccupées aux trois angles ! Elle ne sera satisfaite que lorsque la Trinité elle-

¹ *Matth. 5 ; Jean, 17.*

même, le triangle éternel, se superposera sur cette âme et la comblera de sa plénitude. C'est alors que nous mériterons d'être appelés riches. *Je serai rassasié*, a dit le Psalmiste, *quand apparaîtra votre gloire, car alors vous me mettrez à la tête de tous vos biens*¹. Oui, celui-là seul pourra compter les richesses des élus qui pourra nombrer celles de Dieu; car, *en vérité*, je le répète, *il les établira sur tous ses biens*².

Qui pourra nuire à ces poitrines recouvertes de la cuirasse de l'immortalité dans la citadelle de Sion, à ces volontés désormais toute-puissantes? Faire tout ce qui plaît sans éprouver de résistance, voilà sans doute le caractère du souverain pouvoir. Dieu seul agit ainsi par nature, il est vrai, *il fait sa volonté au ciel et sur la terre, et personne ne peut lui résister*³. Mais la volonté des bienheureux s'identifiera tellement à la sienne qu'elles ne feront plus qu'une. C'est de la sorte que tous les désirs des saints seront réalisés, parce qu'ils ne désireront que le bon plaisir de Dieu. Ils seront donc tout-puissants en vérité. Aussi écoutez les chants du Psalmiste : *Ils s'exalteront dans la gloire, ils se réjouiront sur leurs sièges, la louange de Dieu toujours sur leurs lèvres, et le glaive à deux tranchants dans leurs mains, pour tirer vengeance des nations et réparation des peuples, pour enchaîner les rois à leurs pieds et les princes avec des liens de fer. Exercer*

¹ Ps. 16; Luc, 6. — ² Matth. 24. — ³ Ps. 113; Esth. 13.

sur ceux-ci le jugement, c'est la gloire commune à tous les saints ¹.

Les honneurs seront au niveau des richesses et de la puissance. Ces rois du ciel, ces familiers de Jéhovah, ces fils du Seigneur, ces autres dieux seront assis sur les marches du trône du Très-Haut, tout radieux de gloire. *Le vainqueur prendra place sur mon trône*, a dit Jésus-Christ, *comme je me suis assis sur celui de mon Père, parce que j'ai vaincu*². O incroyable splendeur! qui songera aux épreuves de la terre, quand il recevra la palme de la victoire, le diadème, le sceptre étincelant, donnés des mains de Dieu même, sur les marches de son trône, en face des légions des anges! Oui, *les combats de ce temps ne sont pas dignes de l'éclat qui sera révélé en nous*³. Oui, vous dites vrai, ô David! quand vous vous écriez confus : *Vos amis, Seigneur, sont trop glorifiés, leur puissance est trop bien établie*⁴. Ah! tournons en dérision ces guerriers intrépides, ces rois renommés, ces écrivains habiles, ces sculpteurs fameux, ces architectes infatigables qui consomment leur vie à courir après la vaine réputation humaine! Que leur servira d'être loués ici-bas après la mort, s'ils sont couverts d'outrages aux enfers? Et puis, qui les assure de ces louanges posthumes, qui leur promet qu'ils ne sont pas le jouet d'une folle espérance! Saint Antoine et saint François, hommes simples et sans lettres, fuient la gloire; ils méprisent

¹ Ps. 149. — ² Apoc. 3. — ³ Rom. 8. — ⁴ Ps. 138.

les titres, ils foulent l'or à leurs pieds comme une fange ; et cependant quelques jours passent à peine, qu'ils obtiennent, jusque chez les profanes, une renommée où ne peuvent atteindre tous les efforts de ces sages du monde. Combien ignorent les noms de César et d'Alexandre, de Cicéron et d'Aristote, qui savent les détails les plus infimes de la vie de ces saints illustres ! Quel respect entoure à nos yeux familiers avec les lettres anciennes les noms vantés par l'antiquité ? Aucun, souvent ; tandis que nous honorons chaque jour les grands hommes de la pauvreté chrétienne par des statues et des autels, et que les pontifes, les empereurs se découvrent le front devant leurs images qu'ils implorent. D'où vient cette différence ? De ce que les mondains ont jeté le fondement de leur gloire sur l'arène mouvante, sur des molécules d'air mobile ; l'un attend sa réputation des livres qu'il compose à grandes veilles : mais quoi de plus facile que de brûler ces feuillets épars ; l'autre l'espère de la statue qu'il cisèle : mais quoi de plus aisé que de briser ce marbre fragile ! Vanité des vanités ! Mais nos saints, notre François, notre Benoît, notre Antoine, ont bâti sur la pierre solide de la foi, de la charité, de la douceur, de la chasteté, de la tempérance, du mépris du présent et du désir du ciel, seuls biens des âmes vraiment supérieures. Voilà tout le secret de leur gloire !

Quelle parole assez abondante, assez variée pourrait redire maintenant les voluptés qui vien-

dront se joindre à tous ces éléments du bonheur éternel!

Trois choses constituent la volupté, la capacité du sujet, — les sens et l'intelligence chez l'homme, — l'objet qui l'attire, enfin l'union du sujet avec l'objet de son plaisir.

Plus la capacité du sujet se dilate ardente, plus l'objet se présente séduisant et complet, plus leur conjonction est étroite, universelle, plus la volupté a de force et de charmes.

Expliquez maintenant, si vous le pouvez, l'expansion de notre intelligence, de notre sens de la volupté, en face de Dieu, expliquez leur conjonction ineffable, le bonheur qu'elle enfante! O quel baiser! quel embrassement! quel festin nuptial! Contemplez cette face auguste que chante l'astre du matin et que le soleil et la lune admirent! Posséder ce bien suprême, ce monde des mondes! quelle joie, quelles délices! A la vue de Salomon, la reine de Saba s'écriait dans l'étonnement de son admiration : *Bienheureux tes guerriers et tes serviteurs, parce qu'ils sont toujours debout près de toi, parce que leurs oreilles sont toujours ouvertes pour recueillir les oracles de ta sagesse*¹. Que sera-t-il des élus en face du Salomon du paradis! Ah! peuplez de houris votre ciel, prodiguez à ces jardins voluptueux les sources de miel et les ombrages frais, menteuse poésie d'Orient! Et vous, les sages, les philosophes

¹ 3. Rois, 10.

du vieux monde, imaginez le bonheur qui réponde le mieux aux sens de l'humanité... Je me ris de vos chimères : un jour je contemplerai du même regard les merveilles intérieures de mon Dieu, et, dans mon Dieu, les merveilles de toutes ses œuvres. Que ne verra-t-il pas, en effet, celui qui *intuera* le Voyant ! Plus de désirs impuissants de la science, tout ce qui peut être compris sera déroulé sous ses yeux ; plus de désirs inassouvis de jouissance, il nagera dans l'océan de la félicité. O repos ineffable de l'esprit et du cœur dans la possession du bien par excellence, qui pourrait ici-bas célébrer vos douceurs ! Il me faudrait ces harpes séraphiques qui accompagneront le cantique toujours nouveau, quand la vision succèdera à la foi, la jouissance à l'espoir et l'amour parfait à l'imparfaite charité de la terre. Alors plus de vieillesse ni de décrépitude ; mais une jeunesse éternelle, des corps toujours brillants, des plaisirs toujours verts et fleuris.

SECOND POINT.

Je me propose de vous parler dans mon prochain discours des misères humaines. Vous comprendrez mieux que ce ne sont pas seulement les maux futurs qui vous engagent à pourvoir à votre salut, mais aussi les infortunes de la vie elle-même. J'espère que ces considérations ne vous seront pas moins utiles, vous seront plus utiles, peut-être, que la méditation de nos fins dernières. Celles-ci, sans doute, nous crient de ne pas nous laisser séduire

aux caresses ni aux chants des sirènes, à la volupté, qui endort pour tromper; mais elles nous semblent à des horizons si lointains, leur voix nous arrive si affaiblie par cette apparente distance, qu'il faut réveiller notre esprit et nous tenir dans le silence, en dressant les oreilles, pour saisir les accents salutaires. Mais les calamités présentes vivent avec nous, cheminent sur nos pas, comme des compagnes fidèles qui n'abandonnent jamais. Comment donc ne pas entendre leurs cris! A moins que ces continuel gémissements n'aient déjà frappé de surdité nos sens éperdus, comme il arriva, dit-on, pour le fracas des eaux à plusieurs près des cataractes du Nil.

Mais revenons.

Dieu avait adopté Isaac, et pour Isaac il voulut bien bénir Ismaël. De même, pour les mérites de nos âmes, il orne nos corps de ses dons dans le ciel. — L'âme est initiée à la science et à la sagesse divines; le corps revêt une force, un tempérament, un éclat immortels, au sein des contrées les plus heureuses. L'âme participe à l'omnipotence du créateur; le corps, sous son armure d'immortalité, brave toutes les épreuves; son agilité égale la promptitude de la pensée; sans effort il parcourt les espaces des cieux: lui qui ne pouvait gravir sans fatigue la colline la plus douce, il franchit l'immensité avec la rapidité de la foudre. L'âme éclate de toutes les magnificences de la gloire; le corps projette de telles splendeurs que le Seigneur a écrit: *Les justes*

brilleront comme le soleil au royaume de mon Père ¹.

Si un soleil suffit à illuminer les mondes jusqu'au-delà de leurs derniers confins ; si sa majesté semble si imposante que beaucoup l'adorèrent comme un dieu ; si les anciens l'appelaient le père de la joie, l'œil du monde, la source de lumière, que dirons-nous des corps des élus qui resplendiront comme autant de soleils aux lambris de la céleste Jérusalem !

— L'âme, enfin, nage dans les délices les plus pures ; mais le corps a ses délices aussi, ses délices propres où il s'enivre pour l'éternité dans une jouissance toujours nouvelle.

Ses yeux, d'abord, ne reposent que sur la beauté ; beauté des campagnes, des palais et de leurs habitants glorieux. Là se pressent, en effet, les patriarches, les prophètes, les apôtres, et les martyrs sous leurs palmes, et les vierges sous leur lis, et les anachorètes, et les confesseurs à l'éclatant diadème. S'il est vrai, comme le pense saint Augustin, que les plaies des victimes de l'arène seront autant de foyers d'où rayonnera quelque signe de gloire, quel spectacle que cette armée victorieuse, dont les blessures de la terre rediront au ciel la vaillance et la splendeur ! Saint Etienne est le porte-drapeau de la troupe triomphante ; les marques de la pierre meurtrière resplendent sur son corps comme de radieux diamants. Saint Laurent le suit, la face plus brillante que la flamme du bûcher. Puis viennent

¹ *Matth.* 13.

saint Barthélemy, plus éclatant que la pourpre précieuse, saint Jean-Baptiste et saint Paul, au collier d'or, et saint Jacques, sainte Agnès, sainte Thècle, sainte Cécile, sainte Catherine, et les innombrables martyrs que la terre a donnés au ciel. Quelles délices, quel banquet, pour ces yeux fortunés ! Surtout, lorsqu'au-dessus des chœurs des anges, ils contemplent leur reine, la mère de Dieu, et lorsque, au-dessus encore, ils s'arrêtent enfin sur le Christ, assis sur son siège de gloire ! Quel enivrement éternel ! Contempler notre frère, notre chair, trônant sur les mondes ! Contempler, sous une face d'homme, le Créateur des hommes ! Quel éblouissement ! Comme nous nous confondrons joyeusement avec les anges, quand nous verrons la forme humaine du père et du roi de la sainte famille !

Les oreilles ne sont pas moins flattées que les yeux. Saint François, raconte saint Bonaventure, fut saisi d'une telle extase, aux accords d'une harpe qu'un ange fit résonner près de lui, qu'il se crut transporté au paradis. Qu'est-ce donc quand, mêlé aux chœurs des Séraphins, on chante avec eux le cantique de Sion !

Le sens de l'odorat est récréé par les odeurs les plus exquises ; celui du goût par les saveurs les plus douces, selon la mesure et la nature de notre transformation au ciel.

C'est ainsi que Dieu glorifie le corps avec l'âme, et les fait participer tous les deux au souverain

bonheur. Il est bien juste que les pauvres volontaires pour le Christ deviennent les riches du palais des cieux. Il est bien juste que les faibles, les victimes de la verge, de la bête des arènes, du fer et du feu, deviennent les tout-puissants au paradis, les dominateurs des mauvais et des démons. Il est bien juste que les humbles, les méprisés, les baffoués de ce monde deviennent là haut les glorieux et les illustres. Il est bien juste enfin que ceux qui vécurent dans le jeûne, la faim, la soif, le cilice, les privations de tout genre, jouissent à jamais des voluptés de Dieu.

Mais qu'est-ce que le pays fortuné où se distribueront les prix éternels ? Qu'est-ce que le ciel, en un mot ? Qui pourrait le dire dignement ! Qui pourrait raconter, comme il convient, les magnificences que l'œil n'a point vues et que l'oreille n'a point entendues !

Autant les habitants de la Jérusalem céleste l'emportent par la perfection de leur état sur les habitants de la terre, autant cette Jérusalem l'emporte sur cette terre et les sphères étoilées. Voulez-vous concevoir une idée de sa sublime élévation ? Regardez le soleil et la foule des astres. D'où vient que leur surface nous paraisse si étroite, tandis qu'en réalité elle est plus étendue que celle de ce globe ? C'est qu'entre eux et nous sont jetés d'immenses espaces. Jugez donc de l'élévation de la cité de gloire, bâtie au-dessus des montagnes, au-dessus des éléments, loin des regards humains,

par-delà les cieux, sa faible image, et le monde des étoiles, et les limites du temps. Jugez de ses vastes enceintes. Avez-vous jamais soupçonné les amples campagnes qui se déroulent aux astres lointains ; est-il un prince ici-bas qui se vante d'un empire égal en étendue au dernier de ces points d'or ? S'ils scintillent innombrables au firmament, si, malgré leur masse pesante, ils pourraient aisément s'y multiplier encore, je vous demande l'ampleur majestueuse du paradis des élus, dont ils ne sont que la matérielle image, et s'il n'est pas juste de s'écrier avec Baruch : *O Israël ! que la maison du Seigneur est grande, que le lieu de son héritage est immense* !¹ Que pourrais-je dire de sa beauté et de ses charmes. Ce globe, pâture des bêtes, leur demeure, cet exil, cette vallée de misères et de larmes, a pu, sous les mains de l'artiste suprême, revêtir les couleurs d'un délicieux jardin ; qu'a-t-il donc fait du ciel, le chef-d'œuvre de son art ! Le firmament est sa voûte d'or, et la terre son pavé de fleurs. O magnifiques campagnes, ô cités splendides ! une mer d'azur vous ceinture, et des lacs bleus vous émaillent. Quels fleuves vous sillonnent, quelles forêts vous ombragent, douces vallées, collines verdoyantes ! Aux premières haleines du printemps, quand l'air s'épure et que ses souffles s'attiédissent, la terre revêt son frais manteau, le pré se couvre de ses étoiles, mille couleurs croisent

¹ Bar. 3.

et recroisent leurs feux sur ce tapis fleuri, tandis que l'arbre pousse sa feuille, la vigne sa pampre et le champ ses moissons. Imaginez donc le perpétuel printemps de la demeure par excellence de l'architecte-Dieu, du palais des princes de sa cour, du paradis de leurs voluptés, réservé aux élus seuls et caché aux yeux profanes qui ne se repaissent en ce monde que de ses vestiges dans le sensible ; ou plutôt écoutez le prophète de l'Apocalypse : *Les murs sont de pierres de jaspe et la cité est d'un or pur, transparent comme un verre délicat. Sur les fondements brillent toutes les pierres précieuses ; les portes sont autant de diamants, et les places rayonnent comme une glace polie. Je n'y ai point aperçu de temple ; le Seigneur et l'Agneau voici son temple. Point de soleil ni de lune, le Seigneur est sa lumière et l'Agneau son flambeau. Et à leurs splendeurs les peuples marcheront, et les rois apporteront le tribut de leur gloire. Les portes ne seront point closes le jour, et il n'y aura point de nuit. Les nations l'enrichiront de leurs dépouilles ; rien de souillé... ni de trompeur ne pénétrera dans son sein, mais ceux-là seulement dont les noms sont écrits au livre de l'Agneau. Et puis écrivez-vous avec le Prophète-roi : Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur ! mon âme se consume de désir à leur seuil : Bienheureux les habitants de ces demeures, ils vous loueront dans les siècles des siècles ¹.*

Mais ce qui fait la gloire d'une cité, c'est avant

¹ Apoc. 21 ; Ps. 83.

tout le nombre de ses enfants , leur noblesse , leur quiétude et leur paix.

Or quelles cohortes innombrables dans les champs du paradis ! *Peut-on compter ses guerriers ?* dit Job en parlant des anges de Dieu. David et Daniel le répètent encore en des paroles magnifiques, et saint Denis l'Aréopagite a écrit que leurs armées dépassaient les limites de nos chiffres humains. Tel est aussi le sentiment de saint Athanase, de saint Jérôme, de saint Grégoire et des saints Pères les plus illustres. Mais qui pourra compter encore la foule des saints confondus avec les légions angéliques ? *J'ai vu*, dit l'Apocalypse, *une grande foule, personne ne pourrait la nombrer, elle était composée de toutes les nations, de toutes les tribus, de toutes les langues, et se tenait debout devant le trône, en face de l'agneau, avec des robes blanches et des palmes en ses mains* ¹.

Les habitants du ciel ne sont pas moins illustres par la noblesse que par le nombre. Ce sont des triomphateurs, des rois, des princes, ce sont les fils de Dieu, d'autres dieux ; c'est enfin la fleur de l'humanité cueillie par les anges. Quand le souverain Pontife s'avance pour les supplications, à la tête des élus de la pourpre, on se presse sur ses pas, on admire. Considérez par la pensée les âmes heureuses à la suite de Dieu, et dites, si vous le pouvez, la pompe de cette marche triomphale à travers les cieux, la dignité des chefs de cette ar-

¹ Apoc. 7.

mée glorieuse, la splendeur de leur fonction, l'éclat de leurs soldats, dont le dernier surpasse en noblesse toute la noblesse de ce monde.

Quel calme sur ces visages, quelle paix sur ces fronts, quel ordre merveilleux dans ces rangs pressés! Oui, Jérusalem est bien la *vision de la paix*. Point de cet orgueil qui fait tomber le mépris du regard du maître sur l'esclave; point de ces jalousies qui poussent l'inférieur contre son prince, mais un amour, une universelle charité. Le bonheur de l'un y fait le bonheur de tous, et le bonheur de tous y fait le bonheur de chacun : il n'y a qu'un seul corps, un seul cœur, une seule âme : Dieu seul est tout en tous. Le citoyen préfère son concitoyen à l'étranger; le frère aime mieux son frère qu'un ami, le corps chérit son pied plus que l'œil de son voisin : pourquoi? Parce que des citoyens ont une commune patrie, des frères la même mère, et les membres d'un corps une vie identique. Quel est donc l'amour qui unit les bienheureux dont le Seigneur est à la fois la patrie, le père, le vêtement, le chef, la nourriture, la vie! Ma parole renonce à la peindre. Si l'amitié de deux sages est si douce qu'on a pu dire : enlever l'amitié à la terre, c'est enlever le soleil au monde; jugez de l'amour qui confondra au ciel, dans ses liens, tous les sages, tous les patriarches, tous les prophètes, tous les apôtres avec les martyrs, les docteurs et les pontifes.

Oh! quel jour fortuné, pour l'âme qui a vécu saintement, que celui où elle passe de la mort à

l'immortalité! A son premier pas au seuil des demeures heureuses, où s'agite la pompe des éternelles fêtes en l'honneur des vainqueurs, elle voit accourir à sa rencontre tous ces princes des cieux. Ils lui font cortège, ils la couvrent de leurs baisers, ils célèbrent la venue de leur sœur, qu'ils conduisent aux symphonies des cythares jusqu'au trône du Très-Haut. Là ils vantent ses combats, ses victoires, ils glorifient ses aumônes, ses oraisons, ses jeûnes. Oh! quelle volupté inondera cette âme à ce récit de ses œuvres! et qu'elle comprendra bien alors toutes les douceurs de la vertu! Surtout quand, du port tranquille, ses yeux se reporteront de nouveau sur l'océan de la vie, quand elle se rappellera ses navigations orageuses, les écueils de la mer, les pirates et les écumeurs de ses ondes; quand elle se souviendra de ses compagnons, la proie de la vague, tandis qu'elle est parvenue au terme du terrible voyage. Oh! quelles actions de grâces! Plus de combats, désormais, de tentations, d'embûches. Son glaive est une palme, et sa cuirasse un diadème. Plus de veilles austères, ses yeux peuvent reposer en paix. Saint Jérôme a tari la source de ses larmes, il n'a plus de pénitence à subir. Saint Paul et saint Antoine ont déserté les solitudes arides, et, sans craindre l'occasion de péché, ils se promènent au forum des cieux. O joyeuse patrie, douce gloire, société fortunée! O Jérusalem, notre mère, qui es assise au-dessus des saintes montagnes, où ne peuvent voler les traits de l'ennemi, où ne peut

s'élever le sifflement du serpent antique, ni les tourbillons, ni les nuées, ni les orages : quelle présomption de soupirer après tes demeures ! eh, comment ne pas les désirer comme le cerf soupire après la source des eaux ! *Malheureux que je suis, mon exil se prolonge, j'habite dans Cédar, et mon âme y rit comme une étrangère* !

Fils d'Adam, c'est là votre patrie ; brebis du Christ, c'est là votre bercail et votre pâturage ; colombes, qui avez laissé séduire votre cœur, c'est là votre nid de repos. Que faites-vous donc ? où vous précipitez-vous ? où se dispersent vos désirs ? Pourquoi perdre pour si peu le plus grand des biens, au lieu de combattre avec vaillance pour ce prix magnifique ? C'est aujourd'hui le jour de la lutte, demain sera celui du triomphe. Voulez-vous triompher, semez la semence de victoire. Pourquoi cueillir le raisin amer ? Pourquoi vous abandonner à la joie avant l'heure ! N'entendez-vous pas le Prophète qui crie : *Celui qui mangera le raisin avant sa maturité grincera des dents* ¹. Les frimas sévissent maintenant et la vigne est amère. Sachons supporter ces frimas pour recueillir au ciel les joies de la vendange d'automne. Quoi d'étonnant si celui qui ravage la vigne avant sa maturité grincera des dents aux enfers : *Il est inutile de se lever avant la lumière* ! Notre lumière s'est assise, elle s'est obscurcie sur les chemins de la terre, elle a fui les honneurs, les plai-

¹ Ps. 119. — ² Jérém. 31.

sirs, et ne s'est levée qu'après la mort pleine de gloire pour aller au paradis. *Il nous est donc inutile de nous lever pour le bonheur avant elle; il ne faut donc nous lever qu'après le pèlerinage où nous aurons mangé le pain de la douleur*¹. C'est pourquoi, acceptons nos humiliations, nos labeurs d'ici-bas; asseyons-nous sur ces sentiers de la souffrance. Puis, *lorsqu'on nous enverra le sommeil* de la mort, nous nous lèverons à *la rencontre de l'héritage du Seigneur*, et nous entrerons dans la région de volupté et de gloire par notre lumière, le Christ, le béni des siècles.

CINQUIÈME SERMON.

Sur les Misères humaines.

PREMIER POINT.

Il n'est rien pour faire toucher au doigt les déceptions de ce monde et la vanité du présent comme la considération diligente de nos incertitudes, de nos fragilités et de nos malheurs. Puisque toute notre superbe a son fondement dans cette vie, elle ne peut durer plus que cette vie elle-même. Si les richesses, les dignités, tout ce qui est ici-bas l'objet des poursuites de l'homme, l'abandonne si souvent dans sa route, tout cela ne se prolongera jamais au-delà de la tombe. Le fondement de l'édifice s'affaissant, il est nécessaire que l'édifice croule en

¹ Ps. 126.

entier. S'il faut penser comme ce noble poète, pour qui la vie n'était que le songe d'une ombre, que sera-t-il donc de la pompe de notre gloire, pompe, sans doute, plus fragile encore, plus éphémère que notre vie? Ces réflexions ont ouvert les yeux de beaucoup sur l'aveugle démenche du commun des hommes. Pour qu'elles produisent cet heureux effet sur vos âmes, je viens, selon ma promesse, vous parler brièvement, avec toute la clarté et le soin dont je suis capable, des misères de notre pauvre vie humaine. Et pour que mes paroles soient confiées plus sûrement à la garde de votre mémoire, elles ne seront que le commentaire de ces paroles de Job : *L'homme né de la femme pour vivre quelques jours, est débordé par les misères ; il s'élève comme la fleur, il se fane comme elle, fuyant comme l'ombre sans jamais se ressembler à lui-même*¹.

C'est surtout la matière, dont l'artiste les façonne, qui fait la gloire ou la honte de la statue et de l'édifice. Aussi Job, ce sage docteur rempli de la science de l'humaine misère, que lui avait enseignée l'expérience, maîtresse sans égale de la vie, pour qu'aucun trait ne manquât à son tableau de nos calamités, débute-t-il par la matière même dont l'homme fut créé : *Homo natus de muliere*. L'homme en effet est composé de deux parties, l'une très-noble et l'autre très-abjecte : de même il est appelé de deux noms, que les latins expriment

¹ Job, 14.

par ces deux substantifs *vir* et *homo*. Le premier paraît désigner sa noblesse, sa *forme*, le second sa *matière*, c'est-à-dire son abjection. Or, c'est de ce dernier dont Job se sert pour stigmatiser de la sorte l'ignominie de la matière de cet être superbe : *homme*, c'est-à-dire *filz de la terre*. Dieu lui-même appela notre premier père Adam, nom qui, d'après saint Grégoire, signifie simplement *terre rouge*, pour consacrer notre bassesse. De plus, il ne construisit pas seulement son corps avec la terre rouge, la moins estimée des terres, mais encore avec le limon de cette terre, avec sa partie la plus sordide. Ainsi l'homme est tiré de la substance la plus vile qui soit au monde. Incompréhensible mystère que célébraient les anciens Egyptiens, quand, à l'anniversaire du jour natal, ils agitaient dans leurs mains des touffes de ces herbes qui poussent aux bords des marais fangeux. Cette cérémonie antique signifiait notre étroite parenté avec les roseaux de ces lieux immondes, fils comme nous de la boue et du limon.

Que dis-je donc ? Certes, notre éclosion dans le sein maternel est autrement sordide que celle de ces herbages. Songez aux misères infinies de l'homme, à cette époque de prison ténébreuse, où il traîne les commencements d'une existence sans cesse en péril dans la fange des flancs étroits de sa mère.... Et puis souvenez-vous que celui qui ne regarda pas comme un déshonneur d'être conspué, frappé, torturé sur la croix, crut tout-à-fait indigne de sa majesté d'être conçu à la manière des hommes. Et

ce ne fut pas d'une femme, mais d'une vierge, ce ne fut pas de Joseph, mais de l'Esprit qu'il voulut naître! Misères inénarrables, Job vous exprimait d'un mot quand il dit : *Homo natus de muliere!*

Le jour de la naissance vient enfin. La chaîne de nos calamités se déroule. Que vous semble d'abord de cette inexplicable infortune qui force trop souvent l'infime créature d'être parricide en naissant et de ravir le jour à celle qui le lui donne? Et si cela n'arrive pas toujours, du moins la femme éprouve dans l'enfalement des douleurs qu'elle n'avait jamais soupçonnées : douleurs si atroces, qu'elles servent de terme de comparaison aux Lettres sacrées quand elles parlent des suprêmes angoisses.

L'homme est né à travers ces vicissitudes terribles. Que vous en semble encore? Si la femme est un roseau pliant, sans force ni courage, comment le rejeton de cette femme serait-il fort? Aussi paraît-il en ce monde, nu, infirme, ignorant, inhabile à assurer ses pas, à formuler une parole, à implorer d'autrui un secours qu'il est impuissant à se donner lui-même; rien ne lui va comme les pleurs, sans doute pour nous exprimer ses misères. Que de misères, en effet, d'innombrables misères encore! Les labeurs, l'exil de la patrie, l'inimitié de Dieu, quelques jours de vie sans joie ni repos! L'animal naît avec des vêtements qui le protègent. Celui-ci s'abrite sous l'écaille, celui-là dans son plumage, cet autre revêt une véritable cuirasse : l'homme seul vient nu en ce monde, jouet de toutes les in-

jures de l'air. L'animal cherche sa nourriture dès l'heure de la naissance : il nage ou il vole, rampe ou bondit ; par la force de l'instinct il accourt se suspendre aux mamelles maternelles : l'homme seul ne peut rien de tout cela, pas même se nourrir, s'il ne l'a appris de sa mère. Je le répète, il ne sait bien qu'une chose, il ne sait que pleurer. Les larmes, voilà sa science à lui, ce qu'il puise abondamment au fond de son être, le cri de sa nature, son expression déchirante. Aussi, dès le premier pas en ce monde, pour donner un échantillon de son art, débute-t-il par gémir. Zoroastre rit le jour de sa naissance, a dit l'antiquité ; mais ce rire monstrueux, remarque saint Augustin, fut de funeste présage, puisque Zoroastre est l'inventeur de la magie.

Tel est le cortège de misères qui accompagne à son début cet être vil qui se croit né pour la gloire, trouble, bouleverse, dompte la terre, fatigue la mer, et semble ne pouvoir borner son activité dévorante aux limites du vaste univers. Tandis que, d'autre part, il est incapable d'apaiser ses colères ; de refréner ses passions, de comprimer son âme tumultueuse, de se vaincre, en un mot, de triompher de Satan, sans doute pour qu'il se souvienne toujours qu'il *est né de la femme*, c'est-à-dire de l'infirmité même.

Mais nous ne sommes qu'au commencement de nos infortunes. L'homme né de la femme *ne vient au monde que pour quelques jours*.

La nature tout entière a consumé longuement

son énergie à construire ce corps d'homme, et à peine l'édifice est parvenu à son faite que, lézardé, il penche vers sa ruine, qu'il se précipitera, croulera sûrement, au dire du prophète. L'homme n'a fait encore qu'un pas, et, pour qu'il y songe toujours, on l'avertit de sa mort prochaine. Il a fait ce premier pas péniblement au milieu des larmes, et on lui prédit qu'il sera contraint de mourir au milieu des angoisses. Que personne ne doute de la brièveté de la vie. Job vécut cent quarante ans encore après ses épreuves, et pourtant il la constate. Jacob appelle devant le Pharaon les cent trente années de son existence, quelques jours mauvais, et cette existence elle-même un pèlerinage. Comment donc l'homme se vanterait-il de son éternité, quand désormais, au témoignage de David, la vie ne dépasse plus quatre-vingts ans chez les forts? Retranchez de cette période éphémère les jours de l'enfance où, loin de vivre de la raison, nous obéissons comme la brute à nos instincts; retranchez l'espace absorbé par le sommeil, inférieur à l'existence des brutes, l'image de la mort, son frère, comme l'appelle un élégant poète; retranchez tout cela, et cette courte carrière s'amointrira jusqu'à des proportions infimes. Quarante années de vie, voilà proprement l'existence humaine. Quoi de plus petit en regard de l'éternité! C'est l'étincelle qui file rapide dans une chambre obscure, puis s'éteint. Des ténèbres en avant, des ténèbres en arrière; une faible lumière au milieu qui brille, voltige un peu, puis s'en-

fuit sans laisser d'autre trace qu'un ténébreux sillage; voilà cette étincelle, voilà notre vie d'homme! Celle-ci se compose, dit-on, du passé, du présent et de l'avenir. Mais, qu'est-ce que le passé? Néant. — Et l'avenir? Néant encore : temps obscur que la mort roule, ensevelit dans ses ombres. — Le présent seul possède un peu de lumière qui s'évanouit à sa première lueur. Rapide conversion de l'homme sur lui-même, vapeur légère, halte insensible, flamme trompeuse, errant sur l'abîme, bouillonnement de la pluie frappant à la surface des fleuves, fleur aimée d'un unique soleil, herbe flétrie, vain songe, ombre vague, voilà vos images, ô brièveté de la vie, chez les poètes, les philosophes et les saints! Pindare ne la compare pas même à une ombre ou à un songe, il l'appelle le songe d'une ombre. Quoi de plus illusoire qu'un songe, de plus voisin du néant qu'une ombre? Eh! qu'est-ce donc que l'existence humaine, si elle n'est pas même une ombre, mais le songe d'une ombre? Ce n'est pas là une amplification de rhéteur : Si une masse aussi gigantesque que notre globe ne paraît qu'un point dans l'espace immense, que voulez-vous donc que soit la vie en face de l'éternité?

Prodigieux, monstrueux mystère, pourtant : l'homme commence à peine à vivre qu'il meurt, et cet homme a une forme immortelle! Les autres êtres persévèrent autant que leur forme; l'édifice ne croule pas tant que se maintient la sienne; la brute ne meurt pas que son âme ne soit morte..... Eh!

L'homme qui a une forme impérissable , l'homme n'éclot à la lumière que pour quelques jours ! Mais, ô mystère plus monstrueux encore ! cet être raisonnable se donne tout entier à cette vie qui ne sera plus demain , à ce *songe d'une ombre* , sans souci de la vie future , la seule éternelle.

C'est que , peut-être , il trouve le bonheur dans ce songe fugitif , songe d'Orient aux douces ivresses. En effet , écoutez le Prophète : *Homo, natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletur miseriis*. Chaque mot porte avec lui son pléonasme énergique. *Repletur*, il est débordé , dit le saint homme , plus de place dans son âme. — Et par quoi ? *Miseriis*, par les misères. — Et par combien ? Il n'ose pas les nombrer , il ne suffirait pas à la tâche , et il dit brièvement *multis*. Et , vraiment , fussent-elles peu nombreuses , qu'elles suffiraient à absorber notre âme humaine. Les vases étroits s'emplissent facilement jusques au bord. Notre cœur , si largement dilaté pour la jouissance que toutes les créatures ne pourraient rassasier ses ardeurs , se resserre pour les souffrances à ce point qu'une seule le déborde. Telle est notre nature : l'animalcule imperceptible qui tourmente nos nuits suffit à nous enlever le sommeil. L'homme est facilement absorbé par une petite misère. La fierté d'un Mardochée détruit la félicité du fier Aman ; le premier , le plus honoré , le plus splendide de la cour du grand roi. Pour guérir cette blessure , il ne fallait rien moins que la ruine totale de la nation de l'offenseur. Compre-

nez-vous combien peu suffit à gâter le bonheur de ce favori de la fortune ? Combien légère fut la goutte de fiel qui remplit d'amertume cette masse de miel ? Oui , l'homme est facilement absorbé par une seule misère.

Mais , est-ce pour cela seulement qu'on raconte qu'il est rempli de misères ? Non , certes , car , en vérité , ces infortunes sont grandes et nombreuses. Notre vie , si indigente de toutes choses , est opulente en calamités ; nos jours , si rapides d'ailleurs , sont souvent trop prolongés pour la douleur qui a le loisir de torturer sous toutes ses faces notre pitoyable humanité. Sans parler de celles des pécheurs , si immenses cependant , si largement maitresses de leur cœur , il n'est pas en nous un membre , un sens , une faculté qui n'ait ici-bas sa géhenne. Tous les éléments , en un mot , tout ce qui vit , les démons , les anges , Dieu lui-même conspire et guerroye contre le fils d'Adam infirme et solitaire.

Voulez-vous descendre dans les détails des souffrances multipliées de nos corps ? Que de plaies fiévreuses , d'ulcères , de contagions dont l'histoire remplit des volumes à côté de la description des remèdes pour les guérir ? Remèdes plus atroces encore que le mal , si bien que je ne m'étonne plus que beaucoup aiment mieux souffrir et mourir que d'en user. Que de tourments pour une extrême chaleur ou pour un froid intense ! Aujourd'hui c'est une sécheresse insupportable , ce sera demain une humidité trop abondante. Que de besoins inassouvis !

Tantôt la faim dévorante, tantôt la soif inextinguible. Que d'odeurs pestilentielles ! Que d'injures, de malédictions, de nouvelles néfastes qui aiguillonnent l'oreille comme des pointes acérées ! Que de choses, enfin, fuient le regard qui les poursuit, ou s'opiniâtrent sous les yeux qui s'en détournent en vain ?

L'âme n'est pas plus heureuse que le corps dans ses organes.

Que de fois l'imagination est le jouet des songes, des spectres, des fantômes ! Qu'un homme, par un accident quelconque, reste solitaire en un lieu obscur : que d'efforts pour empêcher la vagabonde de chevaucher à la suite des monstres hideux et formidables ! Sa violence est telle, en ce sens, que, sans danger apparent, la chevelure se hérisse, la sueur froide se précipite, qu'on fuit en poussant de confuses clameurs devant un ennemi qui ne nous poursuit pas.

Que de fois l'intelligence a pris le faux pour le vrai dans ses investigations impuissantes ! Quand je songe aux sectes innombrables de la philosophie, à ses discordes irréconciliables sur les points les plus futiles, l'âme me paraît s'agiter vainement comme cet enfant fragile qui s'épuise après un nœud inextricable, crie, saute, gesticule quand le nœud trompeur se détend d'une part, sans s'apercevoir, l'étourdi, qu'il se resserre plus étroitement d'ailleurs. Dieu, en effet, après avoir construit les univers, les a déroulés au regard de notre âme et lui a

dit : Cherche la raison des choses , scrute leurs secrets , si tu peux , lui soufflant de la sorte le noble désir de la science. Dès lors le génie de l'homme s'efforça de pénétrer la nature des êtres. Mais comme leur vérité gît à des profondeurs trop obscures pour que l'âme , prisonnière du corps , l'en fasse jaillir , la philosophie s'est égarée en des écoles sans nombre , en des disputes sans fin. D'où vient le monde ? Du feu , répond Héraclite. — Non , reprend Anaximènes , mais de l'air. — Vous vous trompez , réplique Thalès , l'eau est cette matière première. — Oh ! votre erreur à tous est plaisante , crie alors Démocrite , les atomes seuls sont le principe du monde. C'est ainsi qu'ils se disputent , jouets tout ensemble de l'erreur à la face menteuse. C'est ainsi qu'ils justifient la parole du Sage : *Dieu a livré le monde à leurs disputes pour qu'ils ne comprennent rien à son œuvre éternelle*¹. Et n'est-ce pas le Sage qui s'écrie encore : *Voilà la tâche pleine de labeurs et de larmes que Dieu a imposée aux fils de l'homme pour qu'ils s'y consomment*.

Que sera-ce maintenant si je considère notre raison dans les actes extérieurs de la vie pratique ? Que de voies explorées , en effet , pour monter , grandir dans l'opinion humaine ! *Nos années*, dit le Psalmiste , *sont calculées comme la toile de l'araignée*², qui passe sa vie à tirer de ses entrailles l'embuscade qu'elle tend aux mouches imprudentes.

¹ Eccl. 3. — ² Ps. 89.

Mais, comme il arrive souvent qu'un serviteur inaperçu la balaie avec ses filets et la jette au feu avec ses espérances ; de même, lorsque l'homme a consumé ce qu'il a de vie, de talent et de puissance à tendre ses filets sur la route des honneurs, alors qu'il se glorifie de ses magnifiques captures, et se promet désormais d'heureux loisirs, voici que se présente soudain, au milieu de son hideux cortège, la mort, serviteur de Dieu, qui précipite dans la géhenne cet insensé si sûr de l'avenir.

Enfin, que de tendances contraires dans notre volonté ? Que d'amour, que de haines, de soupçons, de jalousies, de vaines espérances, de vaines craintes, d'envies, de tortures ! Elle n'ose rien sans frayeur. Fait-elle mal ? Elle redoute le juge, l'exil, l'ignominie, la croix. — Fait-elle bien ? Elle craint la médisance ; que dira celui-ci, que pensera cet autre ? Sainteté, criera le premier, hypocrisie, murmurerà le second. Si l'on est riche, on se garde des voleurs, si l'on est pauvre, on fuit les créanciers. Aimez-vous ? La jalousie vous consume. Haissez-vous, votre haine vous dévore. Avec quelle inexplicable ardeur nous nous envions mutuellement nos positions en ce monde ! Il n'est personne qui ne regarde son voisin comme plus heureux que lui-même. Le laboureur vante la félicité du marchand, le marchand la tranquillité du laboureur. Le simple citoyen soupire après les pouvoirs du magistrat, le magistrat après les doux loisirs de l'homme privé. Le clerc félicite le laïque, et le laïque glorifie le bonheur du clerc.

Que conclure, sinon qu'il n'est personne ici-bas qui ne soit malheureux en quelque point, puisqu'il n'est personne qui soit content de son lot, et ne vante ceux qui suivent les voies différentes, comme un malade qui se tourne et se retourne sans cesse sur son lit de douleur sans trouver jamais le repos!

L'homme, né de la femme pour vivre quelques jours, est débordé par les misères. Misères innombrables, misères pour chacun de nos sens, pour chacune des facultés de notre âme, misères variées, multipliées pour chaque âge. Voyez comme l'enfance est ignorante, l'adolescence frivole, la jeunesse impétueuse, la vieillesse lourde et chagrine. Qu'est-ce qu'un enfant? une brute à face humaine. — Un jeune homme? un cheval indompté. — Un vieillard? le rendez-vous de toutes les douleurs, de toutes les infirmités. Et puis, que de misères communes à ces phases diverses de la vie! Manger, boire, dormir : nécessités quotidiennes dont nous sommes les esclaves; besoins sauvages qu'il nous faut satisfaire au prix de nos sueurs et de la majeure partie de notre existence. Je ne m'étonne plus de la conduite de Démocrite et de celle d'Héraclite. Les ridicules de l'homme, d'une part, ses infortunes de l'autre, suivant qu'on considère celles-ci ou ceux-là, ne peuvent que provoquer chez les sages, ou des larmes sans fin ou un rire inextinguible.

SECOND POINT.

Telles sont nos calamités que l'Ecclésiaste a pu dire : *Une occupation immense a été créée à chaque homme et un joug cruel s'est appesanti sur la tête des fils d'Adam, du jour de la naissance jusqu'au jour de la sépulture dans le sein de la mère universelle* ; que saint Bernard a osé écrire : La vie présente me paraît seulement un peu moins malheureuse que l'existence des damnés dans les prisons de l'enfer.

Ce n'était pas assez, en effet, des misères de la naissance, des misères du corps et de ses organes, de l'âme et de ses facultés, de toutes ces misères intimes qui germent d'elles-mêmes sur notre nature et la consomment : tout ce qui nous entoure, sévit, se précipite contre le genre humain abandonné à ses faiblesses : tout conspire et guerroye contre cette misérable vie qui s'affaisse trop lentement sur la pente de sa ruine au gré des éléments conjurés.

Voulez-vous embrasser d'un regard les détails de cette conjuration que j'indiquais plus haut, de cette inimitié universelle des êtres contre le fils de l'homme ?

Cette éclatante lumière, qui s'appelle le soleil, le père commun des vivants, tantôt nous brûle de ses rayons, tantôt nous laisse en proie aux mortelles

¹ Eccl. 40.

froidures. La terre, notre mère, que d'hommes elle engloutit chaque jour dans ses tremblements, ses précipices et ses abîmes! Qu'avons-nous donc à attendre des étoiles et des éléments ennemis? Que de calamités la lune, Saturne, Mars et Mercure répandent sur nos têtes! Et les mers, que de victimes pour leur pâture quotidienne! Si nombreux sont les rochers, les Syrtes, les Charybdes qui les hérissent, qu'il est presque impossible d'échapper au naufrage. L'épaisseur du sapin dont est construit le navire, voilà toute la distance qui sépare de la mort ceux qui s'aventurent sur leurs flots. Notre atmosphère, enfin, se corrompt pour la cause la plus insensible, engendre les nuées et les brumes, les maladies et les pestes.

L'animal se révolte aussi contre l'homme. Et ce n'est pas seulement le lion, l'ours, le tigre, le dragon, la bête farouche des grandes espèces; c'est la mouche, le puceron, l'animalcule imperceptible qui, chose étrange, le torture, l'irrite, le crucifie avec une incroyable rage.

Mais plût à Dieu que la matière et la brute seules nous eussent déclaré la guerre, et que l'homme n'eût point à redouter l'homme! Que se veulent, en effet, ces glaives, ces traits innombrables, ces amas de poudre meurtrière, ces machines de destruction qu'a créées l'industrie humaine? Qui a décimé le plus l'humanité, du fer ou de la maladie? Un Jules César, *le très-clément*, dit-on, fit, pour sa part, égorger onze cent mille soldats dans ses

combats divers. Si le guerrier très-clément est allé jusque-là, je vous demande jusques où se seront avancés dans le massacre les tyrans les plus cruels. Mais que dis-je ? Est-il un coin de terre, une mer, une solitude qui soit à l'abri du filou, du voleur et du pirate ? Est-ce que la dévastation des campagnes, le ravage des cités, le pillage des fortunes, l'incendie, la mort, enfin, ne sont pas l'œuvre de l'homme, son œuvre quotidienne et fraternelle ? Et c'est là l'être qui vient en ce monde, capable de la loi, sociable, sans cornes menaçantes ni griffes crochues, mais à face humaine, pour faire fleurir la charité et la paix ! Bien plus, ces barbaries contre nature sont exécutées souvent au nom de la justice. Demandez aux préteurs, aux gouverneurs des cités : que de prisons, d'entraves, de supplices, de gibets, d'instruments cruels, de roues prêtes à broyer ! Et pourquoi ces engins de mort ? Pour venger la justice outragée. — Et contre qui s'exerce cette vengeance ? Contre l'homme lui-même. O homme, asile des calamités ! Eh, tu ne te laisseras pas dompter, tu seras superbe, tu t'exalteras encore ! Mais pourquoi continuer cette énumération lugubre ? Pourquoi parler des chagrins qui l'oppressent pour une épouse, des enfants, des frères, une famille ? S'il les hait, cette haine le torture ; s'il les aime, cet amour le dévore ; manque-t-il de fils, le désir d'en posséder le tourmente ; en a-t-il, la crainte de les perdre le remplit d'angoisse.

Il est possible, sans doute, d'échapper parfois à

cette inimitié des mondes sensibles, à ces embûches de la terre et du ciel. Mais comment fuir les ennemis invisibles qui nous pressent de toutes parts ?

Les démons nous tentent, nous trompent, nous précipitent chaque jour par milliers dans la géhenne éternelle.

Les anges, eux aussi, s'arment contre nous. Qui a détruit Sodome et Gomorrhe dans le soufre et le feu ? Les anges. Qui égorgea cent quatre-vingt mille hommes des soldats de Sennachérib ? Les anges. Qui combattit avec Josué contre les Chananéens, avec les Machabées contre Lysias et ses guerriers ? Les anges encore. Qui, enfin, lorsque l'empereur Théodose guerroyait contre les Sarrasins et les Perses, précipita cent mille de ses ennemis dans les flots de l'Euphrate ? Les anges toujours.

Dieu lui-même se lève parfois contre l'homme. *Pourquoi cacher ta face, lui crie Job, et me traiter comme ton adversaire ?* Quoi donc, Seigneur Dieu, toi aussi, mon père, mon vigilant gardien, tu me declares la guerre et te comportes avec moi comme avec un ennemi !

L'homme enfin se déchire de ses propres mains. Lequel n'a éprouvé les inimitiés qui se dressent entre la volonté et les instincts, la raison et les sens ? Lequel n'a ressenti un jour cette lutte intestine se glisser jusque dans nos sens qui entraient en guerre, jusque dans notre raison qui se combattait elle-même ? De

¹ Job, 13.

sorte que l'homme ne peut plus se comprendre ; qu'il ne sait plus ce qu'il se veut. Et, on ne s'écrierait pas avec Job : *Homo repletur miseriis!* Et l'on ne comprendrait pas que ce vermisseau, décoré du nom d'homme, a été placé au centre des sphères pour que les misères pleuvent sur lui de toutes parts, pour qu'il soit le point de mire de tous les traits de la calamité!

L'homme né de la femme pour quelques jours est débordé par les misères. Mais continuons d'énumérer les magnifiques privilèges de notre existence. Jusque-là le saint docteur nous l'a montrée rapide et riche de toutes les infortunes. Il va maintenant nous en exposer la fragilité, le mensonge et l'inconstance.

L'homme s'élève comme la fleur, il se flétrit comme elle. Certes, la fleur est d'une délicate beauté; mais elle est aussi ce qu'il y a de plus éphémère au monde. De même l'homme, aux jours de l'adolescence, est admirable d'apparence et de grâce. Mais pourquoi faire cas d'une beauté plus fragile que le verre! Celui-ci pourrait encore se conserver des siècles si on le gardait avec diligence; mais l'homme, qu'on le garde, qu'on ne le garde pas, ne saurait durer longtemps, puisqu'il porte en ses entrailles le germe de sa mort. Quoi de moins solide que cette maison de chair qu'un coup d'œil peut abattre et détruire! Les bulles, qui apparaissent sur les eaux, s'évanouissent sous un souffle léger, jamais au seul regard. Mais, si un œil vénéneux se repose sur nous, nous nous affaissons peu à peu dans une continuelle langueur.

Oh , l'inexpugnable forteresse que le regard peut précipiter sans le secours du canon et de ses foudres ! Si tel était le destin de la tendre enfance , dont le corps est de structure nouvelle , ce serait un destin vulgaire. Mais que des hommes mûrs périssent pour un accident inaperçu , quoi de plus capable d'inspirer une juste épouvante ? Un peu de chaud , un peu de froid , une piqûre , la morsure d'un petit serpent , voilà des causes de mort. Etes-vous curieux de savoir comment périt Crassus , le premier orateur de son âge ? M. Tullius vous enseigne que , pour s'être trop abandonné à sa véhémence ardeur , il prit un point de côté dont il mourut le septième jour. Mais qui assignera le plus souvent une cause palpable à la mort de l'homme ? Au concile de Florence , Joseph , patriarche de Constantinople , se couche le soir plein de vigueur , et le lendemain ce n'est plus qu'un cadavre. Ne croyez pas que ce soit là un de ces événements singuliers qui se produisent une fois tous les cent ans. Je ne suis certainement pas un vieillard , et j'ai tant connu de ces hommes frappés à l'improviste par la mort , que je pourrais remplir de leurs noms un catalogue immense.

Nous ne nous étonnerons donc point que cette vie caduque soit semblable à la fleur. Nous nous étonnerions , au contraire , si elle paraissait plus durable. Seriez-vous surpris qu'une poussée légère jetât sur le sol une maison de boue sillonnée de fissures ? Or , qu'est-ce qu'un corps d'homme ? un amas de boue récente. Voyez l'horloge. Qui embarrasse si

fréquemment sa course ? Qui la fait aller follement , ou l'arrête soudain ? Ce sont ses roues nombreuses, entremêlées avec tant d'art, que si l'une heurte à un obstacle , toutes s'y heurtent ensemble. Que sera-t-il donc de cette horloge humaine , façonnée avec autrement d'artifice , non du fer mais de la fange ? Non , n'admirons pas la caducité de notre nature , mais notre sottise qui s'épuise à bâtir des tours élevées sur un si fragile fondement.

Si la vie se présentait à nous dans la nudité de ses misères et de ses fragilités , nous saurions au moins sur quoi nous devons compter en ce monde. Mais , chose étrange et qui nous est signifiée par la comparaison du Prophète , elle s'offre à nos regards sous les dehors les plus trompeurs. La fleur s'épanouit le matin rose , brillante , et annonce un éclat vif et durable. Cependant peu à peu elle s'incline malade , pâlie , et perd toute apparence de beauté. Souvent aussi ce bel éclat promet une odeur suave , et il n'exhale qu'un parfum mortel. Voilà la beauté humaine : décrépite , elle vante sa fraîcheur , changeante , elle proclame sa constance , rapide et sans lendemain , elle promet l'éternité , pour que ses dupes s'imaginent avoir tout loisir de satisfaire leurs passions , puis du temps de reste encore pour une commode pénitence. C'est aujourd'hui un brillant adolescent qui frappe vos regards ; demain , jouet d'une fièvre insensible , ce ne sera plus qu'un squelette pâle et tremblant. Pourquoi ? parce que *l'homme s'élève comme la fleur et se brise comme*

elle ; parce qu'au moment même où il fleurit pour nos yeux, qui ne touchent qu'à la superficie des choses, ce n'est déjà plus qu'un sépulcre blanchi pour Dieu qui regarde au fond de notre être. Car, qu'est-ce que l'homme, après tout ? Un vase fétide, où tout se corrompt. Savez-vous un cloaque aussi immonde, qui vomisse par tous les pores autant d'exhalaisons morbides ? Il est des herbes, des arbres, des animaux même à l'haleine odorante. Mais ce serait déjà bien beau de la part de l'homme de ne pas semer la peste autour de lui.

De plus, *il fuit comme l'ombre sans jamais se ressembler à lui-même*. Voilà pour sa stabilité et sa constance.

L'ombre du soleil indique sur le cadran le nombre des heures. Mais cette ombre se meut toujours, change de place, en accomplissant sa tâche, quoiqu'elle paraisse immobile au regard. De même notre vie change, se transforme sans se reposer jamais. Ceux qu'entraîne le navire, qu'ils dorment ou veillent, marchent ou s'assoient, font toujours leur chemin et franchissent les espaces. De même notre vie approche à chaque instant du port qui est la tombe. Aussi Job se plaint-il que ses jours sont plus rapides que la course. Si la course, en effet, se hâte pour les grandes affaires de ce monde, elle a ses instants de repos pour satisfaire aux besoins de la nature. Mais nos années se précipitent sans faire de halte à un seul point de la durée. C'est ainsi que l'homme *fuit comme l'ombre sans se ressembler ja-*

mais à lui-même. Enfant, il est infirme d'esprit et de corps : adolescent, il est robuste de corps et faible d'esprit : dans l'âge mûr, il est fort dans les deux substances : vieillard, il est robuste d'âme et impuissant d'ailleurs : parvenu à la décrépitude, il tombe en ruine de toutes parts : *C'est ainsi qu'il fuit comme l'ombre.* Sage quelquefois, le plus souvent insensé, aujourd'hui joyeux, morose demain, ou malade s'il était vigoureux, haineux s'il aimait, craintif s'il était plein d'espérance, baigné de pleurs s'il nageait dans la joie, toujours ballotté entre des volontés contraires : *C'est ainsi qu'il ne se ressemble jamais à lui-même.* La lune n'a pas de caprices plus nombreux, Protée de métamorphoses plus variées, le caméléon de couleurs plus changeantes. *Et tu daignes jeter les yeux sur cet être misérable, et le traduire en jugement devant toi !* Eh ! mon Dieu ; n'est-ce donc pas assez que ce vermisseau vive une vie courte, malheureuse, caduque, menteuse, inconstante. Tu ajoutes encore à ce comble de calamités, tu ne le perds jamais du regard, tu nombres ses pas, tu pèses ses paroles, tu scrutes ses pensées, rien ne passe impuni, tu es pour lui un juge impitoyable ! Quels tourments pour la pauvre petite créature, qui ne sait pas même tracer une ligne droite, de sentir son maître toujours auprès d'elle, verge levée, suivant chacun de ses mouvements des yeux ! Telle est ta conduite à notre égard : tu

¹ Job, 14.

as ouvert tes yeux et tu nous traduis en jugement devant toi. Que nous sommes malheureux , si nous y songeons , mais que nous sommes plus malheureux encore si nous ne savons pas le comprendre ! Et c'est ce qui arrive à la plupart. Comme si la masse de nos calamités n'était pas assez pesante , on y ajoute , en vivant comme des frénétiques , sans chercher à les connaître. J'apprécie maintenant pourquoi saint Grégoire a prétendu que nos premiers parents purent seuls mesurer l'immensité de nos misères , parce qu'ils avaient goûté seuls au bonheur de l'innocence. Mais nous , nés dans l'exil , grandis dans la vallée de l'infortune , si nous n'avons rien connu de leur félicité , nous soupçonnons une bien faible portion de nos malheurs. Bien plus , chacun est tellement satisfait de son étoile que , s'il le pouvait , il ferait volontiers sa patrie de l'exil et de la prison sa demeure.

Mais on y tâcherait vainement : la mort , comme épilogue de cette scène de misères , vient conclure toute vie humaine.

Voici l'extrême , l'ultime calamité que nul ne peut ni éviter ni fuir : celui qui vit dans les labours mourra dans les larmes. Certains se vantèrent de posséder la recette de l'immortalité ; mais les dupes de leurs promesses ont péri comme eux , les prometteurs effrontés , et prouvé le mensonge par leur propre ruine. Quoi ! les patriarches sont morts , et les prophètes , et les apôtres , et la Vierge , mère de Dieu , et le Christ lui-même ; les rois , les empereurs ,

les pontifes meurent aussi, et on oserait espérer de ne jamais mourir ! Mais , à peine conçu à la lumière, l'homme est condamné au trépas ! Et quand il sort des flancs de sa mère, ce n'est pas pour être libre, mais pour marcher de la prison au lieu de son supplice ! C'est ainsi *que nous fuyons tous comme l'ombre*, pour aboutir au gibet de la mort, dressé pour chacun à des bornes différentes sur la route, mais dressé pour chacun à son heure.

O folie ! ô absurdité humaine ! Nous marchons au gibet, et nous dansons sur le chemin, nous rions joyeusement comme dans une marche nuptiale ! Notre vie n'est que le trajet rapide, une course du cachot au trépas des criminels, et nous usons cette vie si fragile, nous la précipitons encore, par des excès sans nombre, à cette catastrophe lugubre ! Eh pourquoi ? Parce que nous ne songeons jamais à cette mort à laquelle nous courons par les plus larges sentiers. Le paon glorieux, lorsqu'il déroule la roue magnifique de son plumage étoilé, se regarde, se réjouit, se félicite, se pavane, en s'admirant dans tous les détails de sa parure. Mais si son regard s'abaisse sur ses pattes noires et difformes, il pousse soudain un cri aigu et plaintif, rabat ses ailes et reploie sa roue. Comme lui, beaucoup se prennent d'un bel amour pour les honneurs et les richesses dont ils abondent : ils se contemplent, ils s'admirent, ils peuplent de leurs projets les années nombreuses qu'ils se promettent. Cette année, disent-ils, j'exercerai telle magistrature,

telle autre la suivante, puis je gouvernerai cette province, je bâtirai dans cette cité un palais au milieu de ces vignes et de ces jardins. C'est ainsi qu'ils projettent leurs pensées dans les profondeurs d'un immense avenir. Mais qu'ils regardent seulement à leurs pieds, qu'ils songent à leur fin dernière, la Mort, qu'ils se disent une fois : j'exercerai des magistratures, je gouvernerai des provinces, je bâtirai des palais..... et puis ? Et puis je mourrai certainement. Oh, avec quelle précipitation ils rabattront leurs ailes, ils dépouilleront l'orgueil, et changeront de desseins et de mœurs !

Car, enfin, ce peu de vie qui leur échoit, en sont-ils si sûrs qu'ils sachent de science certaine l'époque de leur mort ? Personne, excepté Ezéchias, n'a pu disposer à ce point d'un seul instant de la durée, personne ne peut affirmer que le moment sur lequel il compte le plus ne sera pas le moment de son trépas. Nous sommes donc toujours en péril. Voilà pourquoi le Seigneur nous crie si souvent : *Veillez, car vous ignorez l'heure du fils de l'homme*; c'est-à-dire, puisque vous ignorez cette heure, veillez donc toutes les heures; puisque vous ignorez ce jour, veillez donc tous les jours; puisque vous ignorez ce mois, cette année, veillez donc tous les mois et toutes les années.

Si votre serviteur vous avertissait secrètement qu'un plat mortel est mêlé aux plats du festin où vous êtes assis, tous ne vous seraient-ils pas également suspects ? J'affirme que, malgré votre faim

dévorante, vous ne toucheriez à aucun, de crainte de rencontrer le mets fatal. Je vous demande maintenant combien d'années vous comptez pouvoir vivre ? Trente ou quarante, sans doute. Mais je veux agir libéralement, et vous en accorde soixante. Vous tenez donc pour certain que la Mort est à l'affût, contre vous dans l'une de ces soixante années que vous pouvez vivre, et que vous ignorez complètement le rang de cette année lugubre. Et chacun de vos jours ne vous est pas redoutable ? et vous ne veillez point à toute heure ? Vous n'osez manger parmi tant de plats divers, parce qu'un mercenaire, qui peut mentir et tromper, vous a donné un avis sinistre, et vous ne vous gardez pas à chaque instant de la vie, quand Dieu, la vérité même, vous crie que l'un de ces instants qui passent vous donnera certainement la mort ? Que répondrez-vous, je vous prie ?

Pourquoi, dans la guerre, le soldat est-il toujours debout sur les remparts ? Sans doute parce qu'il ignore l'heure de l'attaque. Il veille, toujours prêt, toujours en armes, de crainte que les ennemis ne se précipitent précisément pendant son sommeil. Nous aussi, nous avons reçu une citadelle en notre garde, et quelle citadelle ! Celle que le Fils de Dieu a affranchie par sa mort, qu'assiège éternellement un infatigable ennemi. Et, nous serions imprévoyants et dissolus ! L'ennemi veille sans cesse, et nous dormirions toujours ! Il ne rêve ni au lucre ni à la gloire, il concentre toutes ses puissances au

siège de notre âme , et nous serions diligents pour toute chose, excepté pour la défense de cette âme ! Ah ! veillons , veillons , car nous ignorons le jour et l'heure.

Puisqu'il n'y a pas de remède contre le venin de la mort , par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et au nom de votre salut , je vous conjure de mettre sagement ordre à vos affaires. Puisque nous ne pouvons prudemment placer nos espérances en ce monde , je vous conjure de diriger vers les biens futurs vos vœux et vos efforts. Fixez votre cœur où résident les joies vraies , et , comme des hommes qui désespèrent de cette vie , résolvez-vous hardiment à forcer l'entrée du royaume des cieux. Vous ne manquerez pas de général pour vous conduire à cet assaut magnanime. Voici que dans huit jours nous verra Jésus , le chef d'Israël. Il viendra nu vers son troupeau. Courez donc à lui , débarrassés des vains bagages de cette terre , pour pénétrer plus promptement dans le royaume promis avec lui et par lui , le Béni des siècles.

DEUXIÈME SÉRIE.

SERMONS SUR LA SAINTE VIERGE.

PREMIER SERMON.**Sur la Nativité.****PREMIER POINT.**

La femme, selon l'opinion commune, est incapable des choses magnanimes, soit parce qu'elle manque de grandeur d'âme, de prudence et de conseil, soit parce qu'elle est de sa nature timide, lente et légère. Toutefois, si j'ouvre les saints livres, je trouve que beaucoup parmi les femmes y sont élevées même au-dessus des illustres parmi les hommes. Il ne faut donc pas se hâter dans ses jugements sur l'espèce. Quoi de plus beau, en effet, que l'éloquence, que la victoire, que la conquête, que la royauté sage, habile, toute-puissante; quoi de plus grand que de commander à la douleur, aux tortures et à la mort? Voilà la gloire des hommes, à leur dire, les hauts faits dont ils se vantent comme d'exploits réservés. Mais j'interroge la Bible, je lis le discours d'Abigail à David en courroux: quel orateur fut plus éloquent que cette épouse inspirée par le

danger des siens? David se précipitait contre Nabal avec une troupe de guerriers; mais Abigail se jette intrépidement sur son chemin, elle écarte les armes menaçantes, elle se pose en face du monarque irrité; pendant que Nabal tremble et se tait, elle se comporte, elle parle avec une éloquence si entraînante que David s'apaise, pardonne, et l'appelle à partager le trône après la mort de son époux. Que dirai-je de Débora, la prophétesse, le juge, le général de son peuple? Que dirai-je de Judith, la veuve chaste; le vainqueur d'Holopherne, cet orgueilleux soldat qui ne parlait que de conquérir la terre? Que dirai-je de la belle et sainte Esther dont la prudence triompha de la haine d'Aman. Et pourrais-je célébrer comme il convient Thècle, Agnès, Cécile, Catherine, cette innombrable légion des vierges qui vainquirent la chair, le monde, le démon, la bête des arènes, la croix, la roue, le bûcher, le glaive et le bourreau? Aborder ce sujet, ce serait entreprendre un discours sans fin.

D'ailleurs; l'espèce des femmes serait assez glorifiée quand elle ne compterait en fait d'illustre que la Vierge dont l'étoile apparaît aujourd'hui sur l'univers. Comme Dieu, comme le Christ, celle-ci est sans égale dans la création. Telle est sa splendeur; qu'en face, l'éclat de l'ange paraît sombre, et la gloire des hommes une profonde nuit. C'est pourquoi, si rien ne me plaît comme de louer Marie, rien ne m'effraie comme d'entreprendre ce panégyrique redoutable. La parole sera toujours au-dessous de

l'opinion des hommes sur ce sujet ; elle n'en célébra jamais les grandeurs comme le cœur sait les comprendre. Aussi je m'adresse à toi, Vierge bienheureuse, qui te lèves aujourd'hui sur le monde comme l'étoile de la mer ; je m'adresse à toi, dis-je, notre guide, notre reine ; je t'implore ; donne à mon âme des inspirations et à ma lèvre des paroles dignes de Dieu, de ta gloire et de notre destinée.

Quelle est donc cette femme qui s'avance comme une aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée en bataille ? C'est Marie, c'est la femme qui doit être la Mère de Dieu. Ces paroles mesurent l'abîme qui sépara dès l'origine la Vierge du commun des hommes. Ainsi elle ne naquit point dans les ténèbres du péché, elle se leva pleine de grâces comme une naissante aurore ; elle rutila, elle illumina le monde dès son premier matin ; elle ne fut point souillée de la faute originelle, elle s'élança belle comme une lune sans tache ; elle ne vint point à la vie obscurément comme un de la foule, elle éclata comme un astre d'élite, comme un soleil choisi ; elle ne fut jamais l'esclave des démons, elle leur fut terrible dès son premier souffle comme une armée guerroyante.

Qu'est-ce qu'une aurore ? C'est la transition de la nuit au jour, c'est la gracieuse courrière du soleil prochain. Cette image charmante du Cantique re-

¹ Cant. 6.

trace admirablement l'apparition de Marie dans l'humanité ténébreuse. Elle fut la transition de la loi à la grâce, la Mère du Soleil de justice, l'aurore du monde nouveau. Quand les ténèbres que la nuit horrible, pleine d'épouvante, a jetées sur la terre commencent à s'enfuir devant l'aube, la nature tressaille, bondit, éclate joyeusement ; elle chante, elle s'enivre aux rayons du jour. Comme les petits oiseaux célèbrent ce retour de la lumière ! Comme le ciel avec ses astres, ce globe avec ses ruisseaux, ses bois, ses vallées, ses montagnes, mêlent heureusement leurs grandes voix à ces notes harmonieuses des bocages ! Que serait-ce donc si l'aurore oubliait ses chemins, si le roi du jour restait caché derrière les horizons, si la nuit perséverait des semaines, des années, plusieurs siècles ! Quelles angoisses pendant cette longue nuit, quelles incertitudes cruelles, quel universel gémissement ! Qui songerait au plaisir, au festin, à la joie au milieu de ce deuil des êtres ? Que de fois nous tournerions nos yeux en pleurs vers l'Orient toujours noir ! Et quand l'aurore si désirée s'élancerait enfin, qui ne saluerait cette messagère du jour, qui ne se réjouirait, qui retiendrait ses transports ! Comprenez maintenant, si vous le pouvez, ce qu'éprouvèrent les patriarches, les prophètes, tous les justes des vieux temps, des temps ténébreux, quand ils apprirent que Marie apparaissait dans le monde comme une aurore naissante. Comprenez les applaudissements du ciel, des séraphins, au lever de cet astre radieux. Contem-

plez la nature entière, le soleil, la lune, les étoiles, les éléments acclamant cette aurore tant attendue, avec les hommes et les anges. Car la Vierge est la parure de l'universalité des êtres, car le Christ est l'exaltation sublime de la matière comme de l'esprit. C'est donc aujourd'hui que les patriarches chantent avec admiration ces paroles : *Quelle est cette femme qui s'avance comme une naissante aurore* ; c'est aujourd'hui que l'enfer les murmure en tremblant, c'est aujourd'hui que les harpes d'or les jettent à tous les échos des cieus. Il nous appartient de répondre à cette question qui descend d'en haut, qui monte de l'abîme, qui s'échappe de toutes les bouches, de tous les torrents : cette femme, cette naissante aurore, ce germe, cette fleur d'un monde nouveau, inconnu, étincelant, éternel, c'est la Fille de David, la Mère du désiré des nations, c'est Marie.

Elle s'élève comme une aurore naissante, elle s'avance *belle comme la lune*. Regardez cette voûte incrustée de points d'or, que Dieu a étendue comme un pavillon sur la terre émaillée. Bien des astres y scintillent, la parent comme les fleurs parent les prés ; cependant aucun de ces luminaires ne brille de lui seul : c'est au soleil, l'œil du monde, la source du jour, que tous s'allument. Mais la lune participe entre tous à cette dispensation de la lumière ; elle est traitée par le soleil comme une épouse aimée, et ses splendeurs font pâlir les splendeurs des étoiles. Eh bien ! comme elle brille au firmament, Marie brille au ciel parmi les saints au rayon-

nement que projette le Christ : comme elle et les astres empruntent leur principal éclat au soleil , Marie et les saints doivent leur éclat au Christ , quel que soit d'ailleurs cet éclat en étendue et en intensité ; mais comme elle dépasse en grandeur, en clarté , les autres satellites du roi du jour, Marie l'emporte sans comparaison sur tous les élus.

Et ne me parlez point des astronomes qui décident que la lune est la plus petite des étoiles. D'abord ils ne le démontreront jamais ; si je veux le nier, où sera donc l'hérésie, surtout après les paroles de Moïse ? Si j'aime mieux croire, comme saint Augustin, à la lettre de l'Écriture, aux deux grands luminaires de la Genèse qu'aux hypothèses savantes ? N'a-t-on pas dit que le soleil est d'un volume inférieur à certaines étoiles ? ce qui est absurde, au dire du saint docteur. Saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ambroise sont pour saint Augustin contre les astronomes. Quoi qu'il en soit, car je n'ai jamais songé à me brouiller avec la science, j'affirme avec certitude que la Vierge l'emporte en éclat sur les élus, comme la lune semble l'emporter en grandeur sur les autres astres qu'elle domine et efface effectivement à nos regards.

Je me hâte d'aborder une objection plus grave que je veux combattre à outrance. Luther, cette fange¹ à forme humaine, qui ne se trouvait à l'aise que dans la fange, s'est permis au jour même de

¹ Homo planè luteus.

cette fête cet infâme blasphème : *Nous, chrétiens, nous sommes grands et saints à l'égal de Marie.* O langue criminelle ! ô blasphème inouï ! Daignez faire que je vous loue , Vierge sainte , donnez-moi la victoire contre vos ennemis. Tu serais l'égal de Marie , toi , moine apostat , qui , après avoir fait vœu de chasteté , de pauvreté , d'obéissance , convolas à des noces sacrilèges , pillas les temples , brisas les chaînes sacrées de l'obéissance , combattis contre Dieu , les sacrements , les autels , les saints , les images , détruisis l'autorité des pontifes , déshonoras la pureté des livres canoniques , et précipitas des milliers de misérables dans la géhenne éternelle ! En vérité , quelle folie de se combattre si cruellement soi-même , en se disant l'égal de la Vierge qu'on osait célébrer devant le peuple ! Le proverbe grec dit bien : *Aux mauvais corbeaux les mauvais œufs* : les fils ressemblent à leurs pères , et tu descends bien de ce Jovinien dont parle saint Jérôme , de ce disciple d'Aristipe et d'Epicure , qui gourmandait l'abstinence , rabaissait la virginité , soutenait dans son christianisme égalitaire que Marie n'est pas plus glorieuse que l'enfant qui vole au ciel. Carpocrates avait avancé déjà ta thèse , comme l'atteste saint Irénée martyr. Voilà les maîtres , les docteurs de Luther. Car s'il eût prêté l'oreille à leurs antagonistes , s'il fût allé à l'école des saints Pères , ces lumières de l'Eglise qui dissipèrent leurs ténébreuses erreurs , il n'eût pas amoncelé tant d'orages sur la malheureuse Germanie.

Ecoutez, en effet, saint Chrysostôme : *Nous vous glorifions, Mère de Dieu, comme il convient de vous glorifier, vous toujours très-heureuse et immaculée, plus honorée que les chérubins, et plus éclatante que les séraphins* ¹... Que signifie ce langage, ô Luther? Entends-tu cet oracle divin, cette bouche d'or, l'ornement de la Grâce, affirmer que Marie est plus honorée que les chœurs angéliques. Comment donc serais-tu saint à l'égal de cette Vierge glorieuse? Es-tu plus éclatant que les chérubins, plus vénérable que les séraphins des cieux? Que dirai-je de saint Epiphane qui doute, tant il est pénétré de l'excellence de la Vierge, que celle-ci ait été soumise à l'empire de la mort!

Le propre de l'hérésie est de se jeter dans les extrêmes; elle ne suit jamais cette ligne prudente qui se garde des exagérations et où la vertu se maintient seule. Ce qu'un hérétique avance, l'autre le nie; ce que celui-ci rabaisse, l'autre l'exalte.

Sabellius ne reconnaît qu'une nature et une personne en Dieu, comme un juif arriéré. Arius établit trois personnes et trois natures, comme un fils de paten. Pélagé divinise le libre arbitre, Luther le détruit: le premier nous élève au-dessus des anges, le dernier nous ravale au-dessous des brutes. Les Collyridiens honorent Marie comme un Dieu, et le prédicateur de Vittemberg la met à son niveau. Cette doctrine est donc la seule vraie qui, toujours

¹ Dans la Liturg.

semblable à elle-même, enseigne la trinité des personnes dans l'unité de nature, unit la grâce à la liberté sans les confondre, et honore Marie comme la mère du Christ et le membre le plus illustre de l'Eglise. Telle est la doctrine de saint Chrysostome, de saint Epiphane, de tous les Pères de l'Orient que dédaigne Luther pour étudier les impies et les hérésiarques.

Descendons vers le midi, cherchons-y de nouveaux témoignages en l'honneur de notre Vierge. Rendez, saint évêque d'Hippone, rendez témoignage à Marie : *Excepté la Vierge, dont, pour l'honneur de Dieu, je ne veux pas qu'il soit question quand il s'agit du péché, car nous savons qu'il lui a été accordé des grâces singulières pour le vaincre sous toutes ses faces, à elle qui mérita d'enfanter celui qui ne fut jamais pécheur; donc, excepté cette bienheureuse Vierge, si vous pouviez rassembler tous les saints... et leur demander s'ils sont sans souillure, quelle serait, croyez-vous, leur réponse? ... Je vous l'affirme, quelle que fût leur sainteté... ils crieraient tous d'une voix : Si nous disions que nous sommes immaculés, nous nous séduirions nous-mêmes et la vérité n'habiterait pas en nous*¹. Ces paroles d'Augustin constatent trois degrés dans la hiérarchie des élus. Le Christ, que sa propre nature défendait du péché, est seul au premier; la Vierge, qui ne faillit jamais, comme son fils, mais

¹ Liv. 1. sur la Nat. et la Grâce, c. 36.

par un privilège, occupe le second ; puis viennent les saints. Mais pourquoi, noble pontife, excepter la Vierge quand il s'agit du péché, pourquoi la distinguer de la foule ? Ne savez-vous pas que tous les chrétiens sont ses égaux, comme le dit Luther ? S'il en est ainsi, répond Augustin, je l'ignore, et plutôt à Dieu que l'Angleterre ne l'eût jamais appris.

Montons vers l'aquilon ; interrogeons saint Ambroise et saint Jérôme. Rendez, illustre évêque, l'honneur de l'Italie, rendez témoignage à notre Vierge : *Qui est plus noble que la Mère de Dieu ! qui est plus splendide que la femme où habita la splendeur substantielle ! Qui est plus chaste que celle qui enfanta sans des contacts grossiers ! Telle fut Marie pour que sa vie fût la règle de tous*¹. Rendez, savant Docteur, rendez témoignage à notre Vierge. Rien ne vous est caché, vase d'érudition, linguiste habile, et il ne convient pas que l'hôte de la grotte de Bethléem se taise dans ce concert universel : *Je ne dis rien, s'écrie donc saint Jérôme, d'Anne, d'Elisabeth et de tant d'autres pieuses femmes, que les splendeurs de Marie effacent, comme le soleil absorbe les astres du firmament*². O témoignage magnifique et surabondant ! Donc tous les chrétiens ne sont pas les égaux de Marie, puisqu'ils ne sont en comparaison que de petites étoiles qu'éclipse ce radioux soleil.

Revenons vers l'Occident : là aussi s'élèvent des

¹ Liv. 2 sur la Vierge. — ² Prolog. sur Sophonias.

voix éloqu岸tes pour confondre l'imposture et glorifier la Mère de Dieu. J'entends les accents de saint Bernard ; j'écoute les oracles de saint Anselme. Rendez, ô saints glorieux, rendez témoignage à notre Vierge : *Rien ne me charme , dit saint Bernard , et rien ne m'effraie comme de louer Marie. Sans parler de ses privilèges et de ses prérogatives ,..... on l'entoure d'une dévotion telle... que , quoique tous s'efforcent de traiter cet ineffable sujet , ce qu'on me dit , par cela même qu'on a pu le dire , ne saurait me plaire*¹. — Il fut convenable , ajoute enfin saint Anselme , la lumière de l'Occident , *que la pureté de la Vierge fût telle qu'il n'y en eût pas de comparable après la pureté de Dieu*². En est-il ainsi, bienheureux Anselme ? Qui donc , si ce n'est le dernier des mortels , ose se comparer à la plus grande des créatures ? Mais que dis-je ? La nature entière se lève pour confirmer ce témoignage. Plus on s'élève dans l'échelle des êtres , plus la matière s'ennoblit et s'épure : telle est la loi ; l'eau est plus limpide que la terre , l'air plus transparent que les eaux , le feu plus subtil que l'air , le firmament plus pur que le feu , les anges plus immaculés que le ciel. Et la Vierge , Mère du Christ , qui , s'élevant au-dessus de la terre , des espaces , du paradis , des chérubins , s'approche le plus près de Dieu , reconnaîtrait d'autre supériorité que la supériorité de Dieu ! Quelle vanité , quelle outrecuidance , et quelle sottise !

¹ Serm. 3 sur l'Assompt.— ² Chap. 18 sur la Conception.

Il me semble entendre Dieu se plaindre de la sorte de la stupide perfidie des luthériens, et de la sottise suprême qui porta tant de misérables à embrasser leur doctrine : comment avez-vous pu croire que moi, votre Seigneur, la sagesse éternelle, j'aie abandonné tant de Saints, puissants en prodiges, les astres de mon Eglise, les colonnes de ma demeure, les yeux de mon corps mystique, pour m'approcher d'un Luther, pour me livrer à cet infâme corrupteur de vierges, qui avilit mon nom, souille mes temples et ravage mon troupeau ! Certes, qui ne serait ému de ce touchant langage, qui n'abhorrerait Luther, ses actes, ses paroles, ses mœurs ? Qui ne confesserait que la Vierge l'emporte sur les Saints, autant que la lune l'emporte sur les étoiles au firmament !

On désire savoir peut-être comment Luther est tombé dans ce blasphème. Je le dirai d'autant plus volontiers que je découvrirai de la sorte la source de toutes les erreurs de cet hérésiarque.

La justice réside à proprement parler dans le Christ seulement, tel est son principe, et nous ne sommes justes que parce que cette justice nous est imputée.

Il suit de là que nous sommes justifiés de la même manière, par la foi ; que le péché n'est pas détruit mais couvert et point recherché ; que le doute ou l'impiété font seuls perdre la justice ; que nous sommes tous également justes, également saints, au niveau de la vierge Marie, comme dit enfin

Luther. Le philosophe avait raison, l'absurdité admise entraîne à sa suite une foule d'absurdités. La vérité, au contraire, conduit logiquement à la vérité. Les conclusions de Luther eussent été bien différentes, s'il fût parti de l'inégalité de la justice, principe si clair, si tangible en quelque sorte, depuis les paroles de l'Apôtre. Est-ce qu'en effet la clarté du soleil ne diffère pas de la clarté de la lune, est-ce que les étoiles entre elles ne brillent pas avec des splendeurs diverses ? C'est-à-dire, est-ce que les Saints, ces astres des cieux, ne projettent pas des splendeurs inégales, quoiqu'ils soient tous justes, sans tache, et cette inégalité éternelle n'est-elle pas la conséquence de l'inégalité de leurs mérites en ce monde ? Il s'ensuit que chacun doit sa justice au Christ, mais que cette justice est personnelle à chacun. La lune et les étoiles reçoivent la lumière du soleil, et pourtant la lumière qu'elles projettent n'est pas la lumière de ce dernier, elle appartient vraiment à la sphère qui l'envoie. Les saints, de même, reçoivent leur justice du Christ, sa charité pénètre les cœurs, comme l'éther les espaces ; ils sont justes par lui, mais ils ne sont pas justes de sa justice. La lune doit bien ses aptitudes au soleil, mais c'est la lune qui rayonne, sa lumière n'est point l'éclat du roi du jour, elle brille quand il va visiter les horizons lointains. C'est pourquoi la justice de l'homme n'est pas la justice de Dieu ; elle en est l'image, le vestige, le signe, elle prouve la communion ineffable, qui nous unit avec le ciel,

comme la lumière des astres prouve leur sublime commerce avec le soleil et l'unité du système ; mais elle nous appartient, elle nous est personnelle. Marie fut donc la plus juste des créatures par la grâce de Dieu et par son propre mérite.

Elle est plus juste que tous les élus, elle est plus pure que la lune, car des taches se distinguent sur cette planète ; elle est plus belle, car elle est toute belle, tandis que ce flambeau ne s'allume qu'à mesure, pour se voiler progressivement encore et disparaître ; elle est plus majestueuse, car elle étincelle comme *un soleil choisi*. Avec quel bonheur le Cantique dépouille pour ainsi dire les mondes de toutes leurs beautés pour en parer la vierge ! Le temps se compose de la nuit, du jour et du crépuscule du matin. Quoi de plus beau dans la nuit que la lune, quoi de plus glorieux dans le jour que le soleil, quoi de plus gracieux au matin que la première lueur qui monte à l'orient ! Elle est donc toute belle, celle qui s'avance comme une aurore naissante, comme une lune sans tache, et s'élançe comme un soleil choisi. O que le roi du jour est magnifique ! Quel spectacle quand il apparaît au-dessus des collines et dissipe d'un rayon les ténèbres victorieuses de tous les luminaires de la nuit ! Que serait la vie sans ce disque radieux, qui, non-seulement dispense la chaleur et la lumière, mais qui donne encore aux champs leurs moissons, aux prés leur parure, aux arbres leur feuillage, à la vigne ses raisins, et s'appelle le père des vivants. Aussi saint

François louait-il Dieu avec exaltation quand il voyait se lever ce bienfaiteur de la nature.

Mais il est un autre soleil plus splendide qui ravissait autrement en extase le pieux enfant d'Assise. C'est le Soleil de justice, la Splendeur de la gloire, le Verbe du Père, la lumière des hommes, l'honneur des anges, c'est le Christ. La bête fauve contemple le jour, l'esprit pur seul peut contempler ce Soleil spirituel. On dit que saint François répondit à son médecin qui lui défendait de pleurer sous peine d'être privé de la lumière : *Ce n'est point, médecin mon frère, pour l'amour de ce soleil qui nous est commun avec les mouches, qu'il faut éloigner la vision de la lumière intérieure et éternelle*¹. Or, tel est le Soleil à qui l'Écriture compare Marie. Le Christ fut l'Élu par excellence parmi les hommes, et la Vierge parmi les femmes : le Christ fut le plus grand des hommes, et la Vierge la plus grande des femmes. Le Christ s'élève *comme le pommier parmi les arbres des jardins*, et Marie fleurit *comme un lis au sein des épines*. Le Christ est la tête de l'Église, Marie est comme le canal qui fait communiquer cette tête avec son corps. Tous les dons, toutes les grâces, toutes les effluves célestes descendent du Christ à l'Église par la Vierge. Il y a plusieurs mains, plusieurs pieds, plusieurs épaulés dans ce corps : les apôtres, les martyrs, les confesseurs ; mais il n'y a qu'une tête, le Christ, et, si je puis dire, une gorge, Marie.

¹ Vie de St. Franç. par St. Bonav.

Approfondissons davantage cette comparaison.

L'Eglise est donc un corps dont le Christ est la tête. Quels sont les privilèges de la tête ? C'est de jouir de tous les sens, tandis que les autres organes ne possèdent que le plus abject, le sens du toucher. Le Christ possède donc les yeux de la providence qui nous regarde, les oreilles de la bonté qui nous exauce, les narines du jugement qui distingue les bons des méchants, le palais de l'expérience qui reconnaît la nature des œuvres. Quelles sont les fonctions de la tête ? C'est de prêter le sentiment et le mouvement aux autres membres. Le Christ accorde donc libéralement aux fidèles le sentiment et le mouvement, c'est-à-dire la foi, la charité et les vertus ; telle est sa fonction dans l'Eglise, fonction réservée qu'il ne partage avec personne, tandis qu'il accorde aux docteurs le sens de la vue, aux prédicateurs celui de la parole, aux pasteurs le don des oreilles et des narines.

Le cœur, c'est l'Esprit saint. Il répand la chaleur et la vie dans le corps où il réside invisiblement. Ils mentent, ils mentent ceux qui prétendaient que Melchisédech ou Manès étaient cet Esprit. L'Esprit est invisible, le Verbe seul s'est fait chair, ce qui n'empêche pas le Cœur de l'Eglise de la vivifier admirablement.

La vierge Marie est comme la gorge¹ de ce corps, elle l'unit à son chef.

¹ *Collum.*

Les apôtres, les évêques et les autres pasteurs peuvent en être regardés comme les épaules. L'Eglise est fondée sur Pierre, les apôtres en sont les colonnes, les évêques la soutiennent de leurs reins. Aussi les Pères n'appelaient pas l'épiscopat un honneur, mais un fardeau. Aussi le Pontife suprême s'appelle-t-il le serviteur des serviteurs de Dieu. Aaron portait écrit sur son manteau les noms des fils d'Israël, et nos pasteurs chargent nos âmes sur leurs épaules pour les conduire aux cieux.

Les martyrs et les docteurs sont les bras. L'Eglise a deux espèces d'ennemis, le paganisme et l'hérésie. Les martyrs armés du bouclier et du glaive combattirent avec vaillance le premier, ils mirent en fuite, ils dissipèrent, ils exterminèrent ses armées en tombant sur les arènes. Les docteurs combattent la dernière. La lutte des martyrs est plus atroce, mais la leur est plus périlleuse. Toutes les deux d'ailleurs sont glorieuses, et réservent le laurier et le triomphe aux vainqueurs.

Les prophètes sont la poitrine. Ils ont comme les secrets du cœur, ils manifestent l'avenir, ils sont la demeure de l'Esprit, ses organes. C'est pourquoi saint Jean fut seul prophète parmi les apôtres, parce qu'il avait reposé seul sur le cœur de son Dieu.

Les pénitents sont les reins, la pénitence s'attaque au siège principal de la puissance de Satan qui réside dans cet organe, au dire de Job.

Les vierges sont les entrailles, elles sont gardées, chéries de Dieu, elles adhèrent à lui comme les en-

trailles adhèrent au cœur. O si le vil troupeau des hérétiques, des adorateurs de Vénus, comprenait le mérite de la virginité, ses récompenses prochaines, ses privilèges inénarrables ! O si ces chiens impurs flairaient un seul instant les parfums de cette précieuse fleur, la parure de l'Eglise ! O si ces loups ravissants savaient qu'ils déchirent les entrailles de Dieu en poussant les vierges à des noces odieuses ! Ils ne se déchaîneraient pas sans doute avec tant de furie contre cet objet des prédilections du ciel.

Les moines et les anachorètes sont les genoux.

Le mariage, l'époux et l'épouse sont les pieds. C'est par là que l'Eglise touche et se mêle à la terre : c'est par là qu'elle se recrute et arrache à Satan ses victimes.

Mais où placerons-nous l'estomac ? Peut-être eussé-je oublié cet organe essentiel, si je n'apercevais autour de moi un clergé aussi nombreux. Les clercs sont donc l'estomac qui approche le plus près du cœur, qui digère la nourriture et alimente le corps dans toutes ses parties. Les clercs doivent donc être cachés comme lui, c'est-à-dire séparés de la terre ; ils doivent être unis à l'Esprit saint, pour emprunter à sa flamme l'ardeur qui transforme les aliments ; ils doivent veiller aux besoins des autres membres. Ce serait le moment d'entrer ici dans des enseignements salutaires, mais le temps me contraint de précipiter mes paroles. Qu'on y songe donc. La santé du corps dépend de l'estomac. La sollicitude du médecin se porte d'abord sur ce

point, et Dieu, en entrant à Jérusalem, s'occupa avant tout de purifier son temple. Or, *il est temps que le jugement commence par la maison du Seigneur*¹. Qui n'aperçoit les langueurs de l'Eglise! ses atroces souffrances, la débilité, la lassitude de ses membres divers! D'où vient cet affaissement plein de tristesse? De la paresse de l'estomac, de son aridité, de ses ignorances. Quoi de plus universel que l'accusation de corruption portée par l'hérésie contre les prêtres au tribunal du monde! Ah, si nous avons été l'occasion de ses chutes, fournissons-lui au moins l'occasion du retour! Conservons, conservons le feu de la charité, veillons à notre tâche, et l'Eglise recouvrera bientôt sa primitive vigueur.

Telle est la constitution de l'Eglise. Il n'est personne qui ne soit frappé de la position éminente que la Vierge y occupe. Ce qui se détache le mieux dans un corps d'homme, et qu'on embellit des plus riches atours, c'est bien la tête et le cou qui la soutient; à la tête les beaux diadèmes, à la gorge les colliers d'or, les diamants, les topazes; au Christ la plénitude de la gloire, à Marie ses plus purs reflets. Le peintre Zeuxis, dit-on, s'entoura un jour de vierges jeunes et belles, et prenant à chacune sa fleur de beauté, il en composa une merveilleuse peinture, une femme incomparable. Eh bien! s'il m'est permis, comme au poète, de comparer les petites choses aux grandes, le peintre n'a été que

¹ S. Pierre, 4.

le copiste sensuel de Dieu. Pour orner Marie, la tige où devait se reposer notre chef, Dieu lui donna toutes les splendeurs qui avaient brillé ou devaient briller dans ses saints ; il la rendit pleine de grâces. Elle est l'arche d'alliance au vêtement d'or, le temple sans pareil de Salomon, le sanctuaire du Très-Haut, la cité sainte, le siège de la sagesse, la demeure de l'Esprit-Saint. Elle est plus belle que Rébecca, plus prudente qu'Abigail, plus courageuse que Judith, plus sage que Débora. Elle est la fille des patriarches et des rois, la reine des apôtres, la force des martyrs, le soutien des confesseurs, et la gloire des vierges. Elle est une douce lune pour le chrétien qui commence, une gracieuse aurore pour le chrétien qui progresse, un soleil éblouissant pour les parfaits, et une armée terrible pour les cohortes des démons. On invoque Marie et le tartare tremble, on invoque Marie et le ciel s'exalte, on invoque Marie et le cœur des saints se fond de tendresse. O malheureux sont les hommes qui refusent de confesser ses grandeurs ! Comment communiquer avec notre Chef sans la Vierge pour intermédiaire. Aussi ces infortunés s'affaissent, ils périssent comme des membres desséchés. Ce n'est pas ainsi qu'agirent nos saints Pères : ils furent tous des adorateurs ardents de Marie, belle comme la lune, aimable comme l'aurore, éclatante comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille ; de Marie la mère miséricordieuse et la reine puissante.

J'aurais beaucoup à dire à ce sujet , mais je ne puis qu'effleurer. Tout fils d'Adam a des sens , des facultés, des puissances sans nombre , mais désormais sans règle. La raison commande, il est vrai, mais on n'obéit point. De là ces déroutes désastreuses des forces humaines devant les attaques de Satan. La Vierge ne connut pas ce désordre , elle apparut dans ce monde comme une armée en ordre de bataille. La raison parlait , les sens étaient soumis ; pas de révolte de la matière contre l'esprit, de l'esprit contre Dieu. Son attirail de guerre était complet, ordonné, invincible : la justice renversait l'impunité, la tempérance étouffait la volupté, la force faisait fuir la lâcheté, la prudence luttait contre la témérité, la pudeur contre la turpitude, la foi contre l'incrédulité, la piété contre le crime, toutes les vertus contre tous les vices. Aussi Satan, après s'être rué vainement avec ses cohortes contre cette armée terrible, s'enfuit-il en s'écriant avec effroi, *c'est le camp du Seigneur, fuyons Israël* ; celle-ci n'est pas comme ses compagnes, serait-ce la femme victorieuse qui doit écraser ma tête ? C'est elle, je le sens, ma défaite commence.

Nous tirerons un grand fruit de ce discours, si nous nous appliquons à considérer ce que fut Marie sur cette terre. Elle vécut pauvre, elle gagna son pain, elle jeûna, elle se mortifia quoique innocente ; qui comptera ses voyages, ses souffrances, ses angoisses pendant la vie de Jésus, et les jours qu'elle passa encore seule ici-bas ? Qui expliquera

la douleur que lui fit le glaive dont parla Siméon? Pourquoi ces mortifications, ces tortures? Dieu ne pouvait-il pas les changer en délices? N'aimait-il pas notre Vierge? Il l'aimait sans doute. Que dirons-nous donc? O pauvreté opulente, ô noble humilité, ô tribulations enchanteresses! combien peu comprennent le trésor caché dans votre sein! Nous sommes le jouet de l'erreur, d'une ignorance prodigieuse, et c'est de cette erreur, de cette ignorance que la méditation sur la vie de Marie peut nous guérir. Qui pourra croire, en effet, à la valeur des richesses, à la vue de la détresse de la créature la plus chérie de Dieu? De même des honneurs et des plaisirs. Dieu dit en quelque sorte : ces biens que je donne le plus souvent aux pécheurs, ne les croyez pas choses précieuses, je ne jette point les perles en pâture aux immondes, mais la nourriture grossière des pourceaux. Apprenons donc à connaître par là la vraie richesse ; ne nous chargeons pas d'un fardeau superflu pour le peu de chemin qui nous reste à parcourir. Quel est l'insensé qui se chargerait, pour aller à la ville voisine, d'un bagage suffisant à défrayer trois années de courses lointaines? Cet insensé, c'est chacun de nous quand il entasse trésor sur trésor. Que nous serions plus sages si nous rassemblions les pauvres et disions : Partagez cet or, mes frères, asseyez-vous à ces banquets, revêtissez ces fourrures, il ne sera plus besoin de ces biens dans la patrie où nous allons.

Pensons donc à Marie, surtout dans nos épreuves,

nous comprendrons que le propre du chrétien est de faire le bien et de supporter le mal. Et vous, Marie, qui pouvez tout ce que vous voulez, gouvernez-nous comme notre reine, aimez-nous comme notre mère, protégez-nous comme notre patronne, éclairez notre route sur l'océan du monde comme l'étoile des mers, afin que nous parvenions heureusement, à travers les vents et les écueils, au port de l'éternité.

DEUXIÈME SERMON.

Sur l'Annonciation.

PREMIER POINT.

L'hiver a passé, la pluie s'est éloignée, elle se retire, et les fleurs ont apparu sur notre terre¹.

Telle fut l'efficacité de la malédiction primitive, que cette parole, *la terre sera maudite*, ferma le ciel, voila le jour, frappa le monde comme de la foudre, obscurcit les airs, et livra les mers à l'ouragan. L'épine étouffa la rose, le printemps universel s'enfuit devant l'hiver austère; plus d'atmosphère sereine, de soleils caressants, de fleurs messagères de la première saison : rien que des nuées noires, des pluies pressées, des neiges, des tempêtes.

Mais aujourd'hui, ô jour radieux, jour étince-

¹ Cant. 2.

lant, voici qu'une voix joyeuse résonne sous les tentes des pécheurs ; voici qu'elle chante : *L'hiver a passé, la pluie s'éloigne, elle se retire, et les fleurs ont reparu sur notre terre.* Levez la tête, fils de l'exil, que la joie succède à la tristesse, que le sourire sèche les pleurs : *Je vous annonce un grand sujet de réjouissance pour tout le peuple*¹, car l'hiver a passé, la pluie s'éloigne, elle se retire ; le Dieu des vengeances n'est plus que le Père des miséricordes ; notre ennemi, notre juge est devenu désormais notre avocat, notre ami ; l'anathème antique est rétracté ; la terre, la terre maudite frémit sous une bénédiction réparatrice et féconde ; le rude hiver s'épanouit en une gracieuse saison ; la ronce et l'épine font place aux roses et aux lis. Malgré les aquilons conjurés, cette fleur blanche et rougissante qui s'appelle elle-même dans le Cantique d'amour, la *fleur des champs*, la chaste fleur *des vallons*, s'est déroulée enfin sur le rameau prophétique de la tige de Jessé, à Nazareth, la bourgade fleurie, dans le mois de mars, le mois du premier printemps.

L'espérance de l'humanité renaît avec elle, le germe du monde nouveau. Si la tige n'eût fleuri en ce jour, donnerait-elle dans neuf mois son fruit ? Sans l'Annonciation, nous n'aurions ni Noël la désirée, ni la radieuse Epiphanie, ni Pâques la magnifique, ni l'Ascension glorieuse ; nous n'au-

¹ *Luc*, 2.

rions ni les fêtes de Jésus, ni les fêtes de Marie, ni les fêtes des saints : toutes sont contenues dans l'Annonciation comme dans leur fleur : toutes naissent d'elle. O jour heureux qui a enfanté tous les jours chers aux chrétiens ! O fête bénie, mère de nos plus joyeuses fêtes ! O fleur féconde qui a porté les fleurs dont l'Eglise s'émaille à ses diverses saisons ! C'est à la fois la fête de Dieu le Père qui célèbre les fiançailles du Verbe avec l'homme ; la fête de Dieu le Fils qui s'unit joyeusement à notre nature pour l'éternité ; la fête de Dieu l'Esprit saint qui élève son temple le plus pur ; c'est la fête des anges qui commencent dès ce jour à réparer leurs ruines ; c'est la fête de Marie qui, par un privilège singulier, est à la fois vierge et mère, mère d'un homme et d'un Dieu ; c'est la fête de l'humanité, de tous les enfants d'Adam, rappelés désormais de l'exil, inscrits parmi les citoyens du ciel, parmi les héritiers du royaume éternel ; c'est la fête du paradis, de la terre, des éléments insensibles, des animaux qui bondissent, des forêts, des vallons, des montagnes : l'homme est un petit monde, l'image animée, vivante de l'univers, et sa félicité, sa gloire rejailit sur le vaste ensemble, et en devient la légitime parure : Tel est le jour dont nous allons approfondir le mystère.

Quel est l'événement que l'Eglise célèbre aujourd'hui, et quelle en est la fin et l'utilité ?

Que se passa-t-il dans les entrailles de Marie, dans ce sanctuaire bien-aimé de l'Esprit saint ? *Des choses*

*glorieuses sont racontées de toi, cité de Dieu*¹ ; quelles sont donc ces choses glorieuses ?

C'est la formation du plus beau des corps ;

C'est la création de la plus puissante et de la plus magnifique des âmes ;

C'est l'union ineffable de Dieu le Fils avec cet homme incomparable ; voilà le prodige que l'ange admire , que la nature contemple avec stupeur ; le prodige qui s'accomplit à la gloire de la Vierge , et qui fait chanter le Psalmiste.

Ce corps est le plus beau des corps , car il est l'œuvre de l'artisan suprême , de l'Esprit ; il est formé de la matière la plus pure , du sang de la Vierge ; il est destiné à être le temple vivant de la divinité , du Verbe éternel ; et il est formé en un instant , rapide comme l'éclair qui brille et fuit. Avec un artiste pareil , avec une matière aussi illustre , avec un but si sublime , une facilité de création si puissante , cette œuvre ne peut être qu'admirable , une merveille unique , bien mieux que ce trône fameux de Salomon dont *le semblable n'existait dans aucun royaume de la terre*².

Qui , en effet , est plus habile que Dieu ? *Ses œuvres sont grandioses , exquises , achevées au gré de ses désirs : ce sont des œuvres parfaites*³. Or , l'Incarnation est la première entre toutes : il y a travaillé seul. Comme l'architecte , le sculpteur et le peintre qui abandonnent les travaux de petite valeur

¹ Ps. 86. — ² 3. Rois , 10. — ³ Ps. 110 ; Deuté. 32.

aux novices et se réservent les œuvres capitales qu'ils dessinent, sculptent et colorent de leurs mains, Dieu abandonne à la nature la formation des autres corps, au soleil, aux étoiles, aux hommes, ses apprentis, ses imitateurs dans les arts; mais il se réserva exclusivement la formation du corps de Jésus, le futur palais du grand Roi : *l'Esprit descendit sur la Vierge, la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre, et le fruit de ses entrailles fut un fruit saint*¹. Et ce fruit ne serait pas merveilleux de formes, lui, l'œuvre de la Beauté souveraine, de la Lumière éternelle! Oui, oui, le Christ est beau; il est *le plus beau des enfants des hommes*²; le bien-aimé mérite les apostrophes ardentes de l'épouse du Cantique. Certes, Adam eut des formes radieuses, Eve eut des grâces infinies, Absalon fut beau, Hélène fut belle; mais nul, si ce n'est le Christ, n'a *surpassé tous les enfants des hommes*. En vérité, près de lui, ces fameuses beautés ressemblent à des satellites obscurs autour d'un soleil éblouissant : ils projettent quelques modestes splendeurs sur la nuit, mais ils semblent donner des ombres plutôt que de la lumière quand le grand astre rayonne à son zénith. Aussi comme Dieu l'aime, comme il se complait dans cet objet de ses affections éternelles! Les œuvres d'un homme, quelque inférieures qu'elles soient, dépassent de la tête, à son sens, les œuvres de ses pareils. L'arbre que vous avez planté, arrosé,

¹ Luc, 1; Matth. 1. — ² Ps. 44.

émondé de vos mains sera toujours plus magnifique que ceux qui l'entourent. Sa tige semble plus élancée, ses rameaux plus nombreux, ses fleurs plus gracieuses, ses fruits plus suaves. Qu'il est doux de s'asseoir à son ombre, de cueillir de ces fleurs dont il s'étoile, de goûter à ces fruits sous lesquels il s'incline ! Qui de vous ne vante la beauté supérieure de ses enfants ? Qui ne les chérit comme de parfaites créatures ? Eh bien ! ces sentiments Dieu les éprouve à un degré sublime en face de son Fils, le type de la beauté, de la grâce, l'Etre aux formes sensibles les plus exquises, sans illusion, sans aveuglement paternel.

Ce corps, il est vrai, n'est pas de métal précieux, c'est un peu de terre. Quoi ! un pareil palais pour asile au grand Roi ! Les illustres de ce monde, qui ne sont en vérité qu'un peu de fange, dédaignent une demeure qui rappellerait leur origine. Ils font venir à grands frais, de l'extrême Orient, le marbre, les colonnes, les pierres précieuses ; ils étendent la pourpre sous leurs pas, ils incrustent les perles sur leurs lambris, et le Dieu que *la terre et le ciel ne peuvent contenir* se contentera d'une maison de boue ! C'est stupéfiant, sans doute, c'est à faire perdre le bon sens à un Manès et à un Valentin ! mais c'est vrai, c'est l'enseignement de la foi : le corps du Christ ne fut pas un lumineux fantôme, un élément éthéré, de l'air condensé en une forme humaine, mais un composé d'os et de chair, un corps vulgaire sillonné de nervures, de vaisseaux

sanguins comme tous les corps d'homme; il n'y a qu'à l'écouter parler pour s'en convaincre : *Touchez et voyez*, dit-il de lui-même, *un esprit n'a pas des os et des chairs comme moi*¹. Quoi de plus clair? Je n'ajoute point que saint Jean a dit : *Le Verbe s'est fait chair*; que saint Paul écrivait aux Romains : *Le Christ est de la race de David*; et aux Galates : *Le Christ est sorti de la femme* : je me contente du témoignage de Jésus, cela suffit à confondre l'impudence de l'hérésie ancienne, comme pour confondre Calvin il suffit de citer le texte de la consécration.

Le corps du Sauveur fut donc composé de terre. Mais ne vous étonnez plus : cette terre était sainte, choisie de toute éternité pour cette œuvre; cette terre immaculée était plus précieuse que les diamants de l'Orient, que les perles des pays du matin : la fleur de la création, Marie, reçut le Verbe dans ses chastes entrailles, elle fournit à l'Esprit son sang le plus pur; Dieu naquit de la Vierge, la Vierge enfanta Dieu; Dieu ne pouvait naître que d'une vierge, et une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu.

Voilà le palais que le Très-Haut choisit pour sa demeure, l'asile que se bâtit la Sagesse². Elle l'éleva de ses mains, et elle l'éleva pour elle seule; comment donc ne surpasserait-il pas en magnificence toutes les habitations de ce monde! L'humble la-

¹ Luc, 24. — ² Ps. 131; Prov. 9.

boureur se retire sous un toit de chaume ; le plébéien s'abrite dans des lieux plus commodes ; il faut aux praticiens de plus confortables demeures ; mais les rois ne se contentent pas même des plus vastes enceintes : qu'était-ce donc que le corps du Christ, ce temple vivant de la Sagesse de Dieu, sinon le plus magnifique et le plus beau des corps !

O inexplicable puissance ! Ce corps glorieux, ce palais splendide, cette demeure sans pareille, fut achevée en un instant, sans effort ! L'arche exigea de Noé un siècle de labeurs ; le temple de Salomon demanda sept années de travaux assidus, et celui de Zorobabel quarante ans ; la nature entière, avec son soleil, ses étoiles, ses éléments empressés, consume quarante jours à former un corps d'homme, et elle le forme lentement, par partie, à mesure : le cœur d'abord, puis les autres organes à leur rang ; et la vie n'anime pas tous ces membres d'un même coup, elle se concentre au cœur, du cœur elle s'étend, elle envahit peu à peu les parties voisines ; et cette vie n'est pas immédiatement la vie proprement dite, c'est d'abord la vie de la plante, puis la vie de l'animal, c'est enfin la vie de l'homme. Le corps du Christ, au contraire, fut formé en un instant, avec tous ses organes vivants de leur propre vie. Ô admiration, ô prodige, ô merveille inimitable ! Oui, vous êtes, mon Dieu, l'architecte souverain, tout-puissant, sans rivaux ; un mouvement de vos lèvres, un signe de vos yeux, voilà les artisans de vos œuvres, artisans rapides que n'arrêtent ni le

temps , ni le lieu , ni la grandeur de vos projets. Où est donc votre semblable sur la terre et dans les cieux ? Quelle gloire pour ceux dont il est le Père ; quelle consolation pour ceux dont il est l'appui ; quel bonheur de contempler la beauté de son Christ et de se reposer dans son amour !

SECOND POINT.

Des choses glorieuses sont racontées de toi, cité de Dieu. Voyons donc ces choses glorieuses par rapport à l'âme du Sauveur.

Car le Verbe ne prit pas seulement notre chair, comme le prétendait l'impiété ancienne ; il prit notre chair, animée par l'esprit, selon les définitions des conciles et l'enseignement des saints Pères. Si saint Jean a dit le Verbe s'est fait chair, c'est que l'Incarnation est l'anéantissement de Dieu, et que ces paroles mettent en relief ce mystère d'humilité d'une manière plus saisissante.

J'ai d'ailleurs peu de choses à dire sur ce nouveau point.

L'âme est la partie la plus élevée de l'homme, elle le constitue dans sa royauté à la tête de la création inférieure. Cependant cette âme est enclin au mal dès son premier pas, et la proie de l'ignorance. Qu'elle soit enclin au mal, la foi l'affirme : nous naissons dans l'iniquité. Qu'elle soit ignorante, aveugle, soumise à tous les instincts dans le premier âge, incapable de se produire sans des efforts inouïs, des études prolongées, et si pénibles que,

sans la crainte du châtimeut, ou renonceraut à cette culture, tant il est dur de lutter contre l'ignorance : c'est ce qui ressort d'une expérience quotidienne.

Eh bien, dès son premier souffle, dans les lauges, sur le sein de sa mère, le Christ s'occupait des plus vastes projets ; il agitait les plus profonds problèmes, et il songeait déjà au Calvaire. Il avait pris la forme de l'esclave ; il s'était assujéti à la souffrance et aux labeurs ; mais son âme fut riche dès son essor de tous les trésors de la science ; elle fut ornée de toutes les vertus. Il n'arriva point par degré, par l'instruction humaine, à cet apogée de la sagesse, mais il en prit possession de plein droit, dès la première heure. *Comment connaît-il les lettres qu'il n'a point apprises ?* s'écriaient les pharisiens étonnés. *C'est la doctrine de celui qui m'a envoyé,* répliquait le Christ, *de mon Père ;* c'est-à-dire, cette doctrine, je la tiens du ciel. Il la possédait en effet sans limites, sans mesure, *car il était plein de grâces et de vérité* : car il était l'Incaruation de la Sagesse éternelle.

Que dirai-je de l'union de cette âme avec son corps ? Il n'est pas de pierre précieuse qui convienne aussi bien à l'anneau d'or où elle s'enchâsse, que cette âme splendide ne convenait à son corps radieux. En s'unissant avec son enveloppe charnelle, l'esprit contracte avec lui une indissoluble amitié. Toutefois la souffrance, les besoins, la maladie, la mort viennent troubler, attrister ces doux liens.

Mais l'âme du Christ posséda si bien son corps , elle le gouverna , le conduisit tellement à son gré , que ni la mort , ni la maladie , ni la disette n'auraient pu s'en emparer.

Il mourut , cependant ; ces deux amis se séparèrent , et le corps descendit au tombeau. Mais il mourut volontairement , sans contrainte ; l'âme feignit d'être faible et de fuir pour attirer la mort par ce stratagème et l'immoler sur sa tombe. Voyant cette âme s'enfuir , la mort , en effet , s'empara de son corps comme d'une proie ; elle se crut victorieuse , elle y suspendit ses insignes ; elle convoqua autour d'elle le froid , la pâleur , tout son lugubre cortège. Or , qu'arriva-t-il ? L'âme revint subitement après trois jours. Le Seigneur fort , puissant dans les combats , après avoir triomphé de l'abtme , se présenta soudain devant son corps ; il en fit le siège , il ne permit pas à son ennemie de s'en retirer ; il la dompta , il l'extermina , il l'anéantit dans sa prétendue victoire ; c'est ainsi que par une ruse de guerre toute nouvelle , il triompha de la mort en mourant.

Que dirai-je enfin de l'union de cette âme et de ce corps avec la divinité ? Quelle langue pourrait exprimer ce mystère ? Qui saurait faire comprendre cette conjonction inénarrable , où Dieu et l'homme se rencontrent dans un seul être , sans multiplication des personnes , sans confusion des natures ? Tout ce que je puis en dire me semble renfermé dans la comparaison suivante. La trinité , depuis l'Incarnation , me paraît semblable à un poirier à

trois rameaux égaux sur l'un desquels serait greffée une tige de pommier. Comme ce branchage est uni au poirier, mais non à ses trois rameaux, l'humanité est unie à Dieu, mais non aux trois personnes. Comme le rameau, qui supporte la greffe, peut s'appeler de deux noms, et donner deux espèces de fruits, le Verbe est Dieu et homme tout ensemble. Comme la mort de la tige entée n'entraînerait point la mort de l'arbre, puisqu'elle est sous sa dépendance, la mort de l'homme dans le Christ n'atteignait point à Dieu. De même la résurrection se fit à côté de la divinité, si je puis dire, sans plus la transformer que les feuilles nouvelles, que donnerait la tige desséchée, ne changeraient la condition d'être du poirier. Mais que cela suffise, et parlons maintenant des résultats de l'Incarnation qui nous concernent.

Quel est le but et l'utilité de l'Incarnation : pourquoi Dieu se fait-il homme aujourd'hui ?

Qui n'aimerait un maître si libéral ; qui ne se fondrait en d'ineffables tendresses dans la contemplation de l'abîme de bonté que signale ce fait étrange ! Apprends, ô homme, apprends quelle charité brûle ton Dieu. Aux seules excitations de son amour, au commandement seul de son cœur, il nous communiquait autrefois par la création son essence, dans une certaine mesure : qu'est-ce, en effet, qu'une nature créée, sinon une participation, petite et obscure sans doute, mais une participation réelle à la divinité ? Et, pour qu'il ne possède rien

qu'il ne nous ait communiqué , le Verbe se fait chair aujourd'hui , il établit par ce moyen entre la création et le Créateur cette admirable communion qui complète les rapports de l'infini et du fini , en faisant participer l'homme à l'essence et à la personnalité divine ! Par l'humanité ce bienfait s'étend , il se déroule , descend jusqu'au dernier échelon des êtres en même temps qu'il monte , s'élève jusqu'à l'ange : il embrasse l'universalité des choses avec lesquelles la nature humaine est en relation par sa double substance. L'ange est tout esprit , les corps tout matière : l'homme seul est esprit et matière , et ce n'était qu'en revêtissant sa chair , qu'en s'assimilant l'homme , cet épilogue sublime des mondes , que Dieu pouvait ennoblir et diviniser tous les êtres. Aussi l'Apôtre ne dit point , *Dieu a aimé l'homme* , mais bien *le monde jusqu'à lui donner son Fils*.

Or qui dira les avantages qui résultent de cette merveilleuse union ! Que ne donne-t-il pas celui qui donne son fils ? Nous gisions dans l'abtme des misères , nous soupirions après le cordage du salut : le Verbe se fait homme , il se fait lui-même ce cordage salutaire , — cordage d'une triple tresse *qu'on ne saurait rompre* , matière , esprit et Dieu à la fois , — et descendant vers nous , les pauvres naufragés , il nous ramène facilement au port. Nous gisions dans l'abtme du péché , nous avons besoin d'une victime expiatoire pour apaiser un Dieu ; le Verbe se fait chair , il est tout ensemble le prêtre et l'hostie , —

prêtre saint, innocent, sans souillure, étranger au commerce des pécheurs, hostie agréable, toute puissante, immaculée. Nous étions tombés dans la haine de Dieu, nous avions besoin d'un arbitre pour mener à bon terme cet épouvantable procès; l'homme était incapable de cette œuvre, car il était suspect à Dieu puisqu'il était lui-même en cause; Dieu était suspect à l'homme, car Dieu avait à venger ses injures : que fait le Verbe ? Il se fait chair, le médiateur, l'arbitre, le juge est homme et Dieu à la fois. L'homme n'a plus à craindre de la sévérité de Dieu, et Dieu n'a plus à craindre de la partialité de l'homme; le Christ évidemment jugera selon la justice; s'il se souvient des droits de son Père, il n'oublie pas les intérêts de l'humanité; il ne le peut, il est notre avocat par nature, il plaide pour lui-même en plaidant pour nous. Nous avons besoin d'un traité d'alliance qui confirmât la paix conclue, et la rendit immortelle : le Verbe se fait chair, la Divinité se fiance à l'humanité, la paix perpétuelle préside à ces noces éternelles. Nous avons besoin d'un sentier, d'un pont qui reliât la terre au ciel. Le péché avait repoussé celui-ci; entre le paradis et le monde régnaît un chaos immense : le Verbe se fait chair, la Divinité descend, l'humanité s'élève, la montagne s'incline, la vallée bondit, le ciel s'abaisse, la terre s'élance, le chemin de Dieu à l'homme est rétabli désormais, il est libre, il est facile. Nous avons besoin de pressants remèdes; blessés sur la route de Jérusalem à Jéricho, nous gissions aux

prises avec une agonie mortelle : le Verbe se fait chair, pour remède il nous donne son sang. Nous avons besoin de nourriture pour nous soutenir jusqu'au jour de la tombe ; la nourriture charnelle est indigne de ce nom, la parole de Dieu est la nourriture des forts : le Verbe se fait chair : douce pâture, le pain et le lait, le remède et le miel tout ensemble ! Nous avons besoin d'être rachetés de la servitude ; non-seulement nous étions vendus, mais incapables de reconquérir la liberté : le Verbe se fait chair, il devient notre frère, et ce frère opulent nous rachète à ses frais du servage. Nous avons besoin d'une preuve évidente des miséricordieux desseins de la Providence sur l'humanité : qui croirait facilement que son roi l'appelle, l'adopte, lui promet le trône, quand il vient d'être condamné pour crime de lèse-majesté au supplice des parricides, et qu'il s'avance déjà sur la route du gibet ? Mais le Verbe se fait chair, le Fils de Dieu devient le fils de l'homme, pour que les fils de l'homme ne doutent plus qu'ils peuvent devenir les fils de Dieu. Ô Verbe suave, ô véritable Evangile, ô Messenger fortuné qui promet salut aux malades, pardon aux criminels, rachat aux captifs, liberté aux esclaves, et résurrection aux victimes de la mort !

Voici le jour, le grand jour de la bonne nouvelle. L'archange descend ; que les pécheurs espèrent, que les justes s'exaltent, que les cieux chantent, que le divin message vole de sphère en sphère jusqu'aux limites des mondes. Pour fêter ces

splendeurs nouvelles, il faut des réjouissances nouvelles. O gloire, ô noblesse du genre humain ! Le Verbe ne nous apparaît pas sur la nue, au milieu d'un éclair, au bruit de la foudre : il se fait chair, on le touche, on le voit, c'est le Christ le fils de Marie, notre frère ; celui qui siège à la droite du Père, qui tient les rênes des mondes, c'est un homme, et cet homme c'est un Dieu ! O dignité humaine, ô saint et humble orgueil des élus ! Rougissons donc de nous mêler aux parvres, aux mendiants, aux dégradés de la terre, de peur de faire injure par notre abjection à la gloire du Christ notre frère aîné. En changeant d'état, on change de mœurs, de nourriture, d'amis : les princes ne se confondent pas avec la foule, ils n'exercent pas les arts vulgaires, ils n'avilissent point la noblesse de leur rang par les travaux manuels. Nous ne sommes plus maintenant les dissipateurs de la gentilité, nous ne paissions plus les pourceaux dans la solitude : nous pouvions nous mêler autrefois sans déroger aux bouviers incultes, aux courtisanes impudiques : il n'était pas étrange de nous voir désirer les voluptés infâmes, envier les glands à l'animal qui s'en sature. Mais nous sommes devenus plus que des princes, plus que des fils de roi, nous sommes devenus des fils de Dieu. Ferons-nous injure à notre Père, ferons-nous rougir le front du Christ notre frère ? Ah, si nous pouvions comprendre quel outrage l'adultère, la fornication, le péché de la volupté fait à la chair innocente du Verbe, comme nous nous hàterions

de vivre chastes ! Quoi , ce corps que Dieu honore aujourd'hui jusqu'à l'élever au-dessus des anges , je le ravalerais au-dessous de la brute , au-dessous des esprits de l'abîme ! Quoi , j'arracherais au Christ ses membres bien-aimés pour en faire les membres d'une femme impure ! Non , non : que le monde flatte , que la chair caresse , torture , aiguillonne , embrase , que Satan se précipite avec ses cohortes innombrables , je n'outragerai pas mon Dieu qui m'a enlevé au gibet pour me donner le ciel , qui m'a arraché de l'esclavage pour m'appeler son fils . Je me souviendrai de Joseph , de sa réponse à l'épouse infidèle : il ne pouvait , disait-il , offenser un maître qui l'avait accablé de tant de bienfaits . Or , quelle comparaison établirai-je entre les bienfaits de Putiphar et les bienfaits de Dieu ? Dieu m'a donné l'être , il m'a accordé la grâce , promis la gloire , envoyé son Verbe comme otage , son Esprit comme gage de mon patrimoine ; il a ordonné à ses anges de veiller sur mes chemins , à l'univers de me servir : lui-même me poursuit sans cesse des yeux de sa tendre providence : comment donc pourrais-je pécher contre un maître si bon , surtout quand il exige seulement que je conserve la dignité de ma vocation nouvelle ! Je me souviendrai donc de ma noblesse , je me couvrirai de la charité comme d'un vêtement d'or , je me nourrirai du pain des anges , je converserai avec les princes célestes , je rechercherai les distinctions dignes de ma race ; ambitieux de la vraie gloire , avare des vrais trésors , désireux des vraies voluptés ,

je dédaigne, je méprise le monde, je le foule comme une fange. Regarder toujours au ciel, avoir pour unique souci de faire honneur à mon Père, à mon frère aimé; pour unique crainte de le voir rougir de moi, devant ses anges; pour unique passion le désir, l'espérance d'être avoué par lui, au dernier jour, en face de Dieu, des élus, des esprits, des démons, du ciel, de la terre et de l'abîme, d'être reçu au paradis, dans la Jérusalem éternelle, comme un fils, un frère, un compagnon, un citoyen chéri : voilà mon but, mes occupations, ma vie entière.

TROISIÈME SERMON.

(Cinq sermons explicatifs du texte qui racontent l'histoire de l'Incarnation en saint Luc, 1.)

PREMIER POINT.

J'entreprends d'expliquer devant vous, dans une suite de discours, le texte où saint Luc raconte en quelques paroles l'histoire de l'Incarnation. J'ai trouvé ce sujet opportun. Nous commençons le temps de l'Avent, nous célébrons l'anniversaire de l'époque où, après la salutation angélique, Marie conçut de Dieu le Verbe éternel. Quoi de plus convenable de reporter notre pensée à cette époque mystérieuse où la Vierge mère concentrait sur elle seule toute l'attention des cieux, et d'en commenter la magnifique et touchante histoire !

Mais avant de descendre dans les détails, je veux

embrasser du regard l'ambassade divine dans son ensemble, et résumer, pour ainsi dire, en un faisceau, toutes ses beautés et ses grandeurs. Cet aperçu vous fera mieux comprendre quelle attention vous devez à ce mystère, et quelle admiration il doit exciter dans vos âmes étonnées.

Toute ambassade se recommande par l'autorité de celui qui l'a députée, par le caractère de l'ambassadeur, par l'importance de son message et par la dignité de celui qui le reçoit.

Or, ici, quel est celui qui députe ? C'est Dieu. Et qui est Dieu ? *Le Seigneur suprême, souverain de tous les dieux ; celui qui, d'un signe, donne aux princes le vertige et inspire la terreur aux maîtres de la terre ; c'est le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs*¹ ; sa sagesse, sa puissance, sa miséricorde et sa majesté ne connaissent pas de limites, elles excèdent toute mesure, elles dépassent la conception de l'intelligence humaine. — Quelle est celle vers laquelle Dieu députe ? C'est une Vierge illustre de naissance, car elle est fille de patriarche, de prophète et de roi, mais plus illustre encore par une noblesse intérieure qui laisse loin derrière elle la noblesse des aïeux. Le passé ne posséda rien de pareil, l'avenir ne connaîtra point son égale. C'est l'honneur et la lumière du monde, le sanctuaire de la vertu et de la sainteté ; c'est la fleur de la terre. — Quel est l'ambassadeur qui la visite ?

¹ Ps. 94, 75 ; Apoc. 19.

C'est l'ange Gabriel, moins orné qu'elle, sans doute, des dons de la grâce, mais plus riche de sa propre nature, car sa nature est supérieure. Il est un de ces princes puissants, de ces sénateurs magnifiques de la cour des cieux qui, toujours devant le Très-Haut, participent au grand mystère. — Quelle est, enfin, l'importance du message qu'il apporte ? C'est un message qui va décider du sort du genre humain. Il s'agit d'unir Dieu à l'homme par des liens infrançhissables, et d'arracher, au nom de cette parenté ineffable, l'humanité à l'empire de la mort pour la ramener vers le ciel sa première patrie. Connaissez-vous une affaire plus sérieuse traitée entre des êtres plus glorieux ? Qui est plus grand que Dieu, plus immaculé que Marie, plus illustre que Gabriel ? Et qu'y a-t-il de plus important dans ce monde que l'affaire de l'éternité ?

Que ce résumé rapide suffise à réveiller votre piété, et puissiez-vous vous écrier déjà avec saint Paul : *Que Dieu donne la sagesse à notre esprit pour le connaître, et sa lumière à nos cœurs*¹, pour goûter le sacrement divin que l'ange a révélé, que l'évangéliste raconte, que les apôtres ont prêché et que l'univers adore !

Dans le sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à Nazareth de Galilée vers la Vierge, épouse de Joseph, de la race de David. Or, la Vierge s'appelait Marie, etc.

¹ Ephés. 1.

Ce court exorde nous fait connaître clairement l'époque, le lieu et les personnages de l'histoire de l'Annonciation. L'évangéliste venait de raconter la conception du précurseur, il avait écrit : *Elisabeth conçut et se cacha pendant cinq mois, disant : Le Seigneur a agi de la sorte à mon égard pour me délivrer de l'opprobre devant les hommes. Et, pour faire apprécier la différence qui existe entre ce prodige et celui qu'il voulait manifester au monde, il ajoute aussitôt : Mais au sixième mois.... de la conception de saint Jean-Baptiste, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, etc.* C'est comme s'il avait dit : je vous ai fait connaître une grande merveille, la fécondité d'une femme âgée et stérile, mais je vais publier un événement plus miraculeux encore, la fécondité d'une vierge. La fécondité d'Elisabeth, en effet, n'était pas sans exemple. Sara, Rébecca, Rachel, Anne avaient conçu après une longue stérilité; mais il n'y avait jamais eu, il ne devait plus y avoir désormais de vierge-mère, et un poète chrétien a pu dire avec raison de Marie :

Nec primam similem visa est, nec habere sequentem.

Dieu n'avait pas choisi ce sixième mois sans un secret dessein. Il arriva, en effet, de ce choix, que le Sauveur et son Précurseur furent conçus et naquirent aux quatre principales époques de l'année. Saint Jean avait été conçu dans l'équinoxe d'automne, et il devait naître au solstice d'été. Jésus fut conçu de la sorte dans l'équinoxe du printemps,

et il naquit au solstice d'hiver. Ce ne fut pas le hasard, je le répète, qui amena ces coïncidences, mais la sagesse divine. Jean rappelait la loi et Jésus annonçait l'Évangile. Or, l'équinoxe d'automne est l'époque où l'on cueille les fruits mûrs, où les arbres laissent tomber leurs feuilles, et où les champs séchent et jaunissent. La conception de Jean était donc bien venue dans cette époque symbolique, car, du jour où Elisabeth fut féconde, la loi de Moïse partagea l'agonie de la nature ; son fruit désormais était mûr, il allait être cueilli ; ses cérémonies légales, ses sabbats, ses néoménies et ses sacrifices n'avaient plus de raison d'être, et se dispersaient comme des feuilles séchées aux souffles de la saison nouvelle : *La loi et les prophètes devaient dominer jusqu'à Jean*. Quand le printemps s'avance, au contraire, une nouvelle année s'inaugure, le pré repousse, la fleur renaît, la vigne s'épanouit, l'arbre bourgeonne, et la terre revêt une épaisse verdure ; la conception de Jésus était donc à sa place au printemps, car un autre peuple et une autre loi commençaient avec lui. Jean, de plus, était la figure de l'homme de l'ancien testament, et Jésus celle de l'homme nouveau : le solstice d'été convenait donc à la naissance du premier, et le solstice d'hiver à celle du second. Au solstice d'été, en effet, le soleil s'incline peu à peu à l'horizon, et les jours s'amoindrissent à mesure ; il se relève, au contraire, au solstice d'hiver, et les jours grandissent progressivement. De même, depuis la nais-

sance du fils d'Elisabeth, l'homme de l'ancienne loi allait diminuant peu à peu, tandis qu'après la naissance de Jésus l'homme nouveau crut en proportion de cet abaissement. Jean n'a-t-il pas dit du Sauveur et de lui-même : *Il faut que celui-ci croisse et que je diminue?* Aussi, touchant et triste mystère, sa parole s'est-elle vérifiée jusque dans la mort; le précurseur eut la tête tranchée par un sicaire d'Hérode, et le Christ fut élevé en croix! Ce ne fut donc pas sans motifs que le vingt-cinquième jour de mars, le jour où le monde fut probablement créé, notre Sauveur s'incarna par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une Vierge, quand l'ange Gabriel se fut acquitté du message que lui avait confié Dieu le père.

Mais au sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé. L'ange est une essence spirituelle, éternelle, céleste et presque divine. L'empyrée est sa demeure; Dieu l'y a placé pour gouverner de là l'univers; il est riche d'une sagesse infinie; chérir Jéhovah, admirer sa beauté, louer sa grandeur et répéter sans cesse ce cantique immortel : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*, voilà sa douce tâche. Ses formes sont si belles, que le suprême éloge, ici-bas, c'est de dire à un homme qu'il a le visage d'un ange, et que saint Ambroise l'appelle la fleur de la création. Sa puissance est si redoutable qu'il précipita en un instant dans la mort cent quatre-vingt-cinq mille guerriers. Un tel messager ne peut donc être député que pour annoncer de grandes

choses. Aussi l'ange fut député vers Marie pour nous faire comprendre l'autorité de celui qui l'envoyait et l'importance de sa mission. Il fut député pour que les circonstances de la régénération répondissent à celles de la chute. L'enfer entier s'était ligué pour notre perte ; il avait envoyé le mauvais ange vers Eve au paradis terrestre, et, par elle, il avait frappé à mort le vieil Adam en nous enveloppant tous dans sa ruine. Le ciel entier s'émut à son tour pour nous sauver ; il députa vers la nouvelle Eve un des bons anges, et le messager céleste, après avoir salué respectueusement la Vierge, lui annonça la naissance de l'Adam nouveau et notre résurrection. Il fut encore député pour que la nature angélique, la seconde par son excellence, annonçât à la terre, comme il convenait, l'incarnation de la seconde personne de la Trinité, et la destruction du second péché de la créature contre son Dieu. Il fut député, enfin, parce que la virginité est sa vie, parce que vivre dans la chair sans obéir à ses instincts, c'est vivre ici-bas comme lui, parce qu'il convenait par conséquent que l'ange si pur fût député vers une vierge aussi chaste. Marie appartenait à l'humanité par sa nature, mais elle appartenait à l'espèce angélique par sa vie ; son corps habitait la terre, mais son âme résidait au ciel : quoi de plus convenable que l'ange du ciel fût choisi de Dieu pour porter son message à l'ange de la terre !

Un ange fut donc envoyé. Et ce ne fut pas un ange ordinaire, ce fut Gabriel, l'ange gardien de

Marie, un des plus grands du ciel, selon la pieuse croyance de saint Bernard. Cela n'étonne point. La Mère de Dieu méritait bien, sans doute, d'être confiée à la garde d'un puissant archange, et l'annonce de l'Incarnation du Fils de Dieu n'était pas indigne d'un pareil messager. Le plus souvent, il est vrai, ce sont les anges d'un ordre inférieur qui descendent vers les hommes. Mais toutes les essences heureuses n'en sont pas moins aux ordres de Dieu et au service de l'humanité. Un séraphin parla avec Isale, et saint Paul a écrit dans une épître : *Est-ce que tous les anges ne sont pas les dispensateurs des grâces, et Dieu ne les envoie-t-il point pour servir ceux qui doivent obtenir l'héritage du salut ?* Seulement, comme le Pontife suprême, le chef de la hiérarchie catholique, qui confie les messages ordinaires à ses serviteurs obscurs, et n'honore que les princes de la pompe des ambassades, Dieu, le chef de la hiérarchie des cieux, n'envoie ses séraphins et ses archanges que dans les occasions solennelles.

Le nom de l'archange député à Marie répondait d'ailleurs parfaitement à la nature de son message. Gabriel, en effet, signifie la force du Seigneur. Or, la force du Seigneur n'a jamais éclaté d'une manière aussi saisissante que dans l'Incarnation. Féconder une vierge, créer en quelque sorte le Créateur, faire naître l'Éternel, livrer aux bourreaux Celui qui ne peut souffrir, abandonner l'Immortel à la puissance de la mort, enfermer dans le sein d'une femme

Celui qui soutient le monde de son doigt : quel prodige, quel mystère ! Oui, c'était bien à Gabriel de l'annoncer à la terre, à lui qui avait révélé déjà le nombre des semaines mystérieuses au prophète Daniel, et au pontife Zacharie la naissance et la vie du Précurseur.

L'ange Gabriel fut donc envoyé de Dieu : il reçut sa mission de Dieu même.

Quelque sens que vous donniez à ce dernier mot, il sera vrai de répéter avec saint Luc : *Missus est angelus Gabriel a Deo.*

Dieu, en effet, peut dériver de *κατα*, courir, ou de *κατα*, brûler, ou de *κατα*, voir et prévoir.

Or, nous pouvons accepter à la fois ces trois étymologies, car elles s'adaptent très-bien à la conduite de Dieu envers nous dans l'histoire de l'Incarnation, en se complétant les unes les autres. Voyez plutôt.

Quand est-ce que Dieu s'est plus hâté que pour revêtir la nature humaine, alors qu'*il se leva comme un géant pour parcourir sa voie*, et qu'*il vint comme un cerf agile, bondissant sur les montagnes, et franchissant les collines* ? Quand manifesta-t-il davantage ses ardeurs qu'au jour où il descendit *pour embraser la terre* et allumer cet incendie d'amour qui brûle les saints jusqu'au milieu de l'océan glacé de leurs tribulations ? Quand est-ce, enfin, qu'il mérita à plus de titre le nom de Dieu prévoyant que lorsqu'il ménagea un libérateur à notre infortune ? La sagesse de la Providence n'éclata ja-

mais, en effet, d'une manière plus évidente qu'au jour de l'Incarnation, comme le remarque très-bien saint Clément d'Alexandrie. Appelle, le premier des peintres, se révéla, par un seul trait de pinceau, à l'œil exercé de Protogène, au dire de Pline, mais Dieu se révéla avec autrement d'éclat dans la venue de son Fils en ce monde. Qu'a-t-il pu faire qu'il n'ait pas fait pour nous ? Il s'est livré lui-même, que pourrions-nous demander encore ? Qui oserait dire : *Le Seigneur a abandonné la terre.... Il ne s'inquiète pas des hommes ?* Il ne s'inquiète pas des hommes, lui qui s'est fait notre concitoyen, notre frère, notre chair pour nous délivrer de nos misères ; qui nous a tout donné ; qui est devenu fils de l'homme pour nous rendre fils de Dieu ; qui est descendu du ciel sur la terre pour nous élever de la terre au ciel ? Oui, l'ange Gabriel fut bien l'envoyé de Dieu, dans tous les sens, dans toute la plénitude et la triple acception du terme.

Quant à nous, si nous sommes sages, nous tirerons un grand profit de ces interprétations diverses, et, désormais, notre confiance se ranimera à ce nom de Dieu, nous secouerons la torpeur et nous observerons une grande vigilance sur nous-mêmes. La pensée que Dieu est si prompt à descendre au secours des affligés qu'il a pris un nom qui le signifie à l'univers, nous maintiendra, en effet, calmes et tranquilles au sein de la mauvaise fortune. Quelle crainte, d'ailleurs, pourrait affaiblir notre espérance ? Il n'ignore pas nos tribulations, puis-

qu'il voit tout ; il connaît leurs remèdes , son nom l'atteste encore ; il peut nous secourir, puisque sa puissance est infinie et qu'il est *le feu qui dévore* ; il le veut, puisque, je le répète, sa célérité à prêter appui à l'infortuné est proclamée par le nom qu'il porte chez les hommes. Ouvrez les divines Ecritures, que de fois vous y lirez de ces maximes : *J'ai espéré en vous , Seigneur, je ne serai pas confondu pour l'éternité. — Celui qui a espéré dans le Seigneur n'a jamais été confondu. — Je le délivrerai puisqu'il a espéré en moi. — Placez toute votre confiance en celui qui prend soin de vous.* Une expérience toute récente a réalisé pour nous une fois de plus ces oracles divins. La patrie en péril ; dans ces derniers mois, n'a pas trouvé d'arme plus sûre contre l'ennemi que la confiance en Dieu. Oui, nous avons un défenseur toujours armé, toujours prêt à combattre pour nous, et dont les bataillons épais, les flèches et les boulets, les vallées et les montagnes, les fleuves et les mers, les fossés et les remparts, ne retarderont jamais la course protectrice.

Nous secouerons la torpeur, nous réveillerons l'énergie chrétienne qui sommeille. Dieu est notre père et sa chair est la manne de notre exil : mais Dieu c'est *le feu qui consume*, et sa chair c'est la flamme spirituelle. Comment donc rester froid, dormir dans la tiédeur à ce nom paternel ? Les fils doivent ressembler à leur père, et s'assimiler l'aliment de sa vie. D'ailleurs, l'élément qui nous

attire, où nous devons nous élever pour trouver le bonheur, c'est le ciel : or la flamme seule s'élève. Pourquoi Dieu disait-il aux Juifs : *Vous ne pouvez aller où je vais* ? Parce qu'il montait en haut, et que ces âmes de marbre et de bronze ne pouvaient que descendre. Voulez-vous donc connaître où vous en êtes de votre parenté divine, sondez-vous ; la main sur la poitrine, interrogez votre cœur. Brûle-t-il ? Le sentez-vous s'élançer vers la région du feu ? Quels sont ses désirs, ses pensées, son langage et ses œuvres ? Sauver autrui, plaire à Dieu et procurer sa gloire, est-ce là l'ambition qui le dévore ? Cette flamme s'épanche-t-elle pour consumer à l'entour, et vos paroles jaillissent-elles de vos lèvres, fidèles messagères de votre cœur, comme autant d'étincelles du divin amour ? Si vous êtes vraiment les fils de Dieu, oui, je l'affirme sans crainte ; mais si vous vous sentez une âme froide, toujours courbée vers la terre, sans jamais penser au ciel, si vous glacez les cœurs loin de les réchauffer, vous êtes bien malades, et, si vous ne vous hâtez, je l'affirme aussi, c'en est fait de vous ; car cette glace qu'est-ce autre chose que le signe de la mort ?

Nous observerons une grande vigilance sur nous-mêmes. Les dieux du paganisme sont visibles et ne voient point, mais notre Dieu voit en restant invisible. C'est le témoignage des saintes Lettres, et Dieu a voulu que son nom nous rappelât cette clairvoyance infinie. Les anciens Egyptiens, pour exprimer sa nature, peignirent un œil sur un sceptre ;

cet emblème est frappant. La vieille Egypte comprenait bien que Dieu sait tout et qu'il agit avec les hommes d'après cette science de leurs œuvres. Vous, chrétiens, seriez-vous moins convaincus? Ah! si vous aviez gravé dans votre cœur l'image que l'antiquité nous a transmise! Si vous imitiez Abraham dans sa fidélité à cette parole de Dieu : *Marche devant moi et sois parfait*; si vous imitiez l'illustre prophète Elie répétant sans cesse : *Le Seigneur Dieu d'Israël, qui me voit, est vivant*; comme votre vie serait pure sous un si puissant regard! Quelle serait votre honte si, perçant la profondeur de la nuit, mon œil pénétrait les secrets impurs de votre couche solitaire? Et qui suis-je, pourtant? Un homme, un pécheur, votre frère, qui ne doit qu'à Dieu de ne pas partager votre crime, qui ne peut vous condamner aux flammes de l'enfer ni vous infliger la peine la plus légère. Qu'arriverait-il donc si vous aviez gravé dans votre cœur l'œil de Dieu reposant sur son sceptre, de Dieu votre créateur, le maître de la vie, l'implacable vengeur du péché et votre juge? Un saint ermite pria une courtisane, qu'il voulait convertir par cette pieuse ruse, de le conduire dans une chambre écartée où ils pussent s'abandonner l'un à l'autre sans témoins. Elle se rendit à ce désir; mais il demanda un réduit encore plus retiré, en affirmant qu'il aimerait mieux mourir que d'être surpris dans cette faute; elle y consentit de nouveau, et lui dit : Voici un lieu où nul ne pourra nous voir, si ce n'est Dieu. — Est-ce

donc si peu , répliqua le saint ? et il continua avec tant d'onction sur ce sujet que la pécheresse se convertit sincèrement. Veillons donc sur nous-mêmes , car le Seigneur voit tout ; secouons notre torpeur , car nous ne serions plus les fils de celui qui dévore ; soyons pleins de confiance dans le secours d'en haut , et le nom de Dieu sera de la sorte le gage de notre salut.

SECOND POINT.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à Nazareth en Galilée.

Comment Dieu fit-il choix de Nazareth , entre toutes les villes de la Palestine , pour être la patrie terrestre de son Fils ? J'en assignerai trois raisons.

Nazareth était une petite cité obscure qui n'avait produit ni roi , ni prophète , ni guerrier fameux. Les pharisiens pouvaient dire à Nicodème : *Feuilletez les Ecritures , vous apprendrez que nul prophète ne s'est levé en Galilée ;* et Nathaniel avait le droit de s'écrier devant Philippe : *Est-ce que quelque chose de bon peut sortir de Nazareth ?*

Elle était peuplée de Juifs et de Gentils ; Isale , en effet , l'appelle la *Galilée des nations* , et saint Matthieu le répète après lui.

Son nom , enfin , signifie la sainteté , la vertu qui croît à part , une fleur.

Tels furent , à mon sens , les titres de Nazareth au choix de Dieu :

Il voulut être conçu à Nazareth , la bourgade

obscur, parce qu'il ne venait point pour régner, mais pour servir, mais pour supporter le mépris du monde, la persécution et la mort ; parce qu'il voulait nous enseigner l'humilité et nous convaincre, dès le premier instant de son existence, qu'il *résiste aux superbes*, et qu'il glorifie les humbles.

Il voulut être conçu dans la Galilée des nations, parce qu'il devait fonder une Eglise où Juifs et Gentils seraient confondus.

Il voulut être conçu à Nazareth, la ville sainte, la ville des fleurs, parce qu'il est *saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs*, et paré de tous les charmes de la vertu ; parce qu'il est *la fleur blanche et rose, la fleur des champs et le lis des vallées du CANTIQUE DES CANTIQUES*. Son innocence, animée par sa charité, n'est-elle pas, en effet, cette blanche fleur qui rougit au feu du jour, et que le Prophète avait prédite dans ce passage : *Un rameau poussera sur la souche de Jessé, et sur ce rameau une fleur s'élèvera, et sur cette fleur l'esprit de Dieu descendra se reposer* !¹ Et puis, si Dieu ne rebute personne, s'il accepte et paie largement les ouvriers de la dernière heure, il a cependant ses préférences, et ce qu'il préfère par-dessus tout, c'est de cueillir la fleur de la virginité, c'est de respirer le parfum suave qui s'exhale d'une vertueuse jeunesse. Voilà pourquoi il voulut être conçu à Nazareth et pendant le mois qui fait germer les premières fleurs.

¹ *Isaïe, 11.*

L'ange Gabriel fut donc envoyé de Dieu à Nazareth en Galilée vers la Vierge, épouse de Joseph, de la race de David ; or le nom de la Vierge était Marie.

Quand le serviteur d'Abraham eut demandé la main de Rébecca pour Isaac, les parents de celle-ci répondirent : *Appelons la jeune fille et sachons sa volonté.* Dieu se conformait à cet antique usage en députant un de ses serviteurs vers Marie pour obtenir son consentement à l'union de la nature humaine avec le Verbe. Il pouvait négliger ce détail, sans aucun doute, et passer outre. Mais pour le plus grand mérite de la Vierge et pour manifester davantage les effets de la grâce en elle, il voulut attendre la décision de sa volonté.

L'ange Gabriel se présentait donc à Marie pour la consulter sur l'Incarnation du Verbe. Bien des raisons expliquent ce choix d'une Vierge de la part de Dieu. D'abord il répugnait que le Verbe eût un père au ciel et un autre sur la terre. Il répugnait encore que le destructeur du péché naquît dans le péché. Il convenait, d'autre part, que sa mère le conçût comme homme, seule, de la manière que le Père l'avait engendré comme Dieu. Adam n'avait eu ni père ni mère ; Eve avait eu un père, mais n'avait pas eu de mère ; nous, nous avons tous un père et une mère : il convenait, pour compléter la série des vicissitudes subies par le mode de la génération humaine, que le Verbe eût une mère mais n'eût pas de père. Il convenait aussi, dit saint Au-

gustin, que le chef du corps mystique de l'Eglise naquit miraculeusement d'une Vierge pour signifier que ses membres naîtraient par l'esprit de cette Eglise vierge¹. Et quoi de plus convenable, en vérité ! Est-ce que Dieu ne façonna pas seul avec de la boue le corps du premier Adam. Est-ce que la terre eut besoin de semence pour obéir à cette parole : *Que la terre pousse ses verts herbages* ? A plus forte raison, Dieu devait façonner seul le corps de l'Adam nouveau avec le sang d'une Vierge intègre, et commander au monde, qui renaissait, de porter son fruit sans semence. Oui, le Prophète avait prédit juste : une Vierge allait concevoir et enfanter un Fils.

Les Juifs, il est vrai, prétendent que le mot d'Isale, que nous exprimons par ce mot vierge, signifie jeune fille. Mais cette objection est puérile. Il n'était pas la peine, en effet, qu'un prophète prédit, comme un miracle, ce que nous voyons arriver tous les jours, s'il avait voulu signifier seulement qu'une jeune femme concevrait de l'homme et enfanterait. Puis saint Jérôme, bon juge en cette matière, a montré que le mot hébreu *alma* ne signifie pas simplement jeune fille, mais une jeune fille cachée, loin du regard des hommes, une jeune fille gardée avec soin, et qu'il n'est jamais employé dans les saintes Ecritures pour désigner une jeune fille devenue femme. Les soixante et dix Interprètes

¹ Livre sur la Virg. c. 6.

euvent donc raison de le traduire par le mot vierge; le Prophète avait donc prédit vrai; et nous pouvons comparer la Mère glorieuse du Verbe à cette plante étrangère qui porte son fruit au sein même de sa fleur.

Dieu avait voulu cependant qu'elle prît un époux, du nom de Joseph et de la race de David.

Saint Ignace, Origène, saint Basile, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Bernard, etc., donnent à ce mariage des motifs très-graves et très-plausibles. Il convenait, disent ces Pères et ces Docteurs, que la Mère de Dieu ne fût point accusée d'adultère dans le temps que l'Incarnation devait rester secrète; il était nécessaire qu'elle eût un soutien dans sa fuite prochaine en Egypte; la généalogie de saint Joseph servait à établir l'origine du Christ selon la chair; il fallait à Marie un témoin de sa chasteté; il était bien que les jeunes filles de mauvais renom ne trouvassent point une ombre d'excuse dans le soupçon d'infamie qui aurait peut-être plané sur la Vierge, sans cette union providentielle. Enfin il était utile que l'Incarnation fût inconnue quelque temps au démon; le mariage de Marie avec saint Joseph pouvait le tromper sur ce point, car, quelle que soit la puissance de Satan, Dieu a bien pu lui dérober la connaissance de l'ambassade de l'archange et de tout ce qui concernait le secret de l'Incarnation.

Telles sont les raisons de la Tradition pour expliquer le mariage de Marie avec saint Joseph. Jamais mariage, d'ailleurs, ne fut mieux assorti. La pru-

dence humaine, si scrupuleuse sur ce point, ne peut égaler celle de Dieu. Quelle harmonie, en effet, quelle égalité, quelle sympathie d'âge, de mœurs, de vertu et d'origine? Si Marie descend d'une tige royale, saint Joseph en descend de même; si Marie est une faible adolescente, saint Joseph est dans la maturité de la jeunesse; il a la force qui protège, et la gravité du témoin qui dissipe les soupçons. Il est sage comme son épouse, il est vierge comme elle. Si l'une peut appeler le Christ son fils, l'autre encore peut l'appeler ainsi, non pas au même titre, puisque Marie est vraiment sa mère, mais à un titre plus auguste que celui de père adoptif, puisqu'il est le véritable époux de la véritable mère de Jésus. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un de vous s'inquiétait peu de savoir pourquoi saint Joseph peut et doit être appelé le père de Dieu, j'ignore en vérité ce que celui-ci trouvera grand et magnifique.

Et cette vierge s'appelait Marie. Je termine mon discours par l'analyse de ce nom mystérieux, le plus doux, et le plus salutaire après le nom de Dieu et celui du Christ.

Marie signifie une reine, une lumière, un océan d'amertume. Ce nom convenait donc parfaitement à la vierge de Nazareth.

Ne devenait-elle pas, en effet, par la Conception, la reine des anges, le foyer d'où le Soleil de justice allait rayonner sur le monde? Les enfants d'Israël ne purent supporter l'éclat de la face de Moïse,

après son entrevue de quarante jours avec Dieu. Mais qu'est-ce que cette entrevue en comparaison du commerce sublime qui s'établit entre la Vierge et son Fils, du jour de la Conception à celui du Calvaire ? Puis, quel océan d'amertume que la vie de la Mère de Dieu en ce monde ! Partager les labeurs de Jésus, ses souffrances, sa pauvreté, le suivre dans ses voyages, être sa compagne assidue dans la persécution, et le voir mourir sur un gibet, telle a été cette vie ! Dieu afflige dans le siècle pour glorifier au ciel. La Vierge est glorifiée maintenant, il est vrai ; elle ne s'appelle plus un océan d'amertume, mais l'étoile qui rayonne des cieux, sur cette mer où nous naviguons encore ; elle est la boussole qui nous guide dans cette navigation périlleuse et navrante, où le cœur est sans cesse ballotté entre l'écueil et le désespoir. Songeons-y donc. Si nous ne voulons pas sombrer sur ces eaux noires, regardons notre étoile et invoquons Marie. Si nous ne voulons pas nous briser à la roche de la tribulation, regardons notre étoile et invoquons Marie. Si nous voulons résister à l'avarice, à l'ambition, à la luxure qui nous tente, regardons notre étoile et invoquons Marie. Si nous voulons triompher de la sombre tristesse qu'enfante le crime, regardons notre étoile et invoquons Marie. Regardons toujours ce doux astre, invoquons sans cesse cette tendre Mère. Etes-vous vierge ? adressez-vous à la Reine des vierges. Etes-vous engagé dans le mariage ? implorez l'Épouse et la Mère de Dieu.

Etes-vous noble et riche ? jetez-vous aux pieds de la Reine des anges. Etes-vous pauvre, attristé, crucifié par la douleur, Celle qui fut un océan d'amertume, et qui est devenue désormais l'étoile radieuse, scintillant sur cette mer lugubre comme le phare qui guide vers le port, vous tend les bras, elle vous appelle.

QUATRIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Les saints de la terre ont loué Marie ; les esprits les plus ingénieux se sont exercés à sa gloire ; la dévotion la plus tendre s'est épuisée à l'embellir comme il convient. Mais toutes les louanges de ce monde n'ont jamais égalé le langage de Gabriel. Rien de grand, rien de magnifique, rien de gracieux pour la Vierge, comme le salut qu'il lui porta de la part de son Dieu : *Je vous salue, dit-il, vous qui êtes pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Cette salutation se présente aujourd'hui même à son rang dans l'histoire évangélique que nous commentons ensemble. Je saisis donc une occasion si opportune d'honorer la fête que nous commencerons aux supplications de ce soir, en faisant hommage à Marie de ce discours, et en m'empressant, pour ma pieuse offrande, de lui répéter avec l'archange : *Je vous salue, vous qui êtes pleine de*

grâces, le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénies entre toutes les femmes.

L'archange Gabriel pénétra auprès de la Vierge, il la salua d'abord avec respect comme la Mère de Dieu et la Reine future du ciel; puis il lui décerna la triple louange que vous venez d'entendre. De plus, le mot grec *χαίρει*, que la *Vulgate* a rendu par *ave* en traduisant saint-Luce, n'a pas seulement le sens de ce dernier verbe, mais aussi le sens de *gaudere*. Certes, l'ange ne pouvait commencer son message par un mot plus convenable et plus opportun que celui qui exprime à la fois le salut et la joie. Quoi de plus convenable, en effet, que d'aborder de la sorte la Mère du Sauveur, la femme bénie qui allait changer en une réjouissance éternelle la tristesse immense qui, depuis Eve, pesait sur la postérité d'Adam. Puis, par un à propos des plus heureux, cette première parole, qui fut comme la première joie du monde et l'aurore de son salut, se compose exactement dans un ordre inverse des lettres que renferme le nom de la Mère du genre humain. Evidemment cela signifiait déjà qu'une autre Mère, l'opposée en beaucoup de choses de la première Eve, nous était donnée. Celle-ci, en cueillant le fruit défendu, avait fermé le paradis, ouvert l'enfer, suscité la mort et déchaîné sur la terre le travail, la douleur et tous les maux; celle-là, au contraire, en portant le fruit béni, devait rouvrir le ciel, refermer l'abîme, détruire la mort, bannir les labeurs et guérir nos misères. L'une

était la mère des infortunés et des mourants, l'autre allait être la mère des vivants et des heureux. La première reçut son nom d'Eve d'un homme, la seconde fut saluée du mot *ave* par un ange. *Salut*, dit-il, car vous n'avez pas été soumise à l'anathème lancé contre les fils d'Adam, pour que je ne puisse vous dire, *salut*. Et de plus, *réjouissez-vous*, Mère très-heureuse, car voici que je vous annonce un sujet de grande joie, pour vous d'abord, pour tout le peuple bientôt : de vous naîtra le Pontife suprême qui doit lever l'excommunication portée par Dieu contre les hommes. Le ciel tressaille déjà à votre nom, la terre tressaillera de même dans quelques jours. *Salut donc et réjouissez-vous*, car les anges se réjoignent aujourd'hui; vos frères se réjouiront à leur tour, et toutes les générations vous béniront et vous diront bienheureuse. *Salut donc, vous qui êtes pleine de grâces*.

Marie est pleine de grâces, c'est-à-dire, d'abord, pleine de mérites naturels, la plus gracieuse des créatures de Dieu qui la choisit pour cette cause. L'Ange ajoute, en effet : *Ne craignez pas, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, voici que vous concevrez et enfanterez un fils*. Et pourquoi craindriez-vous, Marie? Dieu ne vous chérit-il pas plus que toute la terre, puisqu'il vous a prise de la foule pour vous rendre la mère de celui dont il est le Père, puisque vous concevrez seule, à l'ombre de ses ailes, celui qu'il enfanta seul au sein de l'éternité?

Marie est encore pleine de grâces, parce qu'elle

C'est l'Eglise qui enseigne que la Vierge a évité les fautes vénielles par une assistance particulière de Dieu. Ce sont les saints Pères les plus illustres qui le proclament. Ecoutez saint Augustin : *Je ne veux pas, pour l'honneur de Dieu, qu'on parle de la Vierge Marie, quand on parle du péché. Nous savons en effet que des grâces plus abondantes ont été accordées à la mère de celui qui fut toujours sans tache, pour triompher des embûches du démon*¹. Ecoutez saint Bernard : *Je pense que la bénédiction s'est reposée sur elle plus abondante que sur aucun des enfants des femmes, non-seulement pour purifier sa naissance, mais encore pour garder toute sa vie. Il convenait que la reine des vierges, qui devait enfanter le destructeur de la mort et du péché, et obtenir pour les hommes, ses frères, le don de la justice, menât une vie toute pure*². Ecoutez saint Ambroise, saint Athanase, saint Chrysostôme, et tant d'autres, exalter l'intégrité de Marie, l'élever au-dessus des vertus des cieux. Ecoutez le saint vieillard Ephrem ; quel luxe, quelle splendeur, quelle pompe de langage ! *Vous êtes immaculée, ô Vierge mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, Espérance de ceux qui n'ont plus d'espérance, Notre Dame très-glorieuse ! Vous planez au-dessus des habitants des célestes demeures, plus pure que la splendeur du jour, plus honorée que le chérubin, plus sainte que le séraphin, plus magnifique, sans comparaison, que toute la milice divine*³. Quoide

¹ Liv. sur la Nat. et la Grâce, c. 36. — ² Lettre aux Chan. de Lyon. — ³ Orat. de laud. Deip.

plus convenable, enfin, comme le disait en d'autres termes saint Bernard, que la mère du Vainqueur de l'enfer n'ait jamais été l'esclave du démon ! L'intégrité de Marie est donc au-dessus de la controverse. Il est donc sûr qu'elle fut ornée de toutes les vertus, puisqu'il est sûr que, dans la vie spirituelle, les dons d'en haut remplissent la place que le péché n'occupe pas dans les âmes.

D'autant plus que *s'il les refuse aux superbes, Dieu les accorde toujours aux humbles* ¹. Ce ne sont pas les hauteurs, mais les vallées qui se comblent : *les ruisseaux, dit le Prophète, s'écoulent entre les collines* ². Ainsi ce n'est pas le mont élevé mais la vallée profonde qui sert de réservoir aux eaux ; et plus cette vallée est profonde, plus la masse liquide s'amoncelle abondante. Comment donc la grâce n'aurait-elle pas débordé Marie, dont le cœur, vide de vanité, ouvrait aux influences divines ses humbles profondeurs ? Que nous, pétris de péchés, nous ne recevions que quelques gouttes de cette mer de grâces, immense, inépuisable, infinie, toujours prête à nous envahir, si nous lui faisons place, depuis la venue du Christ, il n'y a là rien d'étrange : la vanité nous absorbe, elle emplit jusqu'au bord la capacité de notre âme. L'un ne songe qu'à la toilette ; il s'avance peigné, paré comme une jeune femme avec des coquetteries incroyables ; il s'informe sans cesse des modes nouvelles pour sa chaussure, ses manteaux

¹ 1. Pierre, 5. — ² Ps. 103.

et ces autres vêtements pour qui la langue est encore sans nom ; que tout soit coupé, façonné, galonné dans les formes, autrement il aurait froid et se croirait sans habits s'il n'était enterré sous trois ou quatre par-dessus. Cet autre est fort en musique, il connaît encore l'art du gladiateur, il sait les danses les plus variées, et chante de mémoire les romances d'amour. Ne l'appellez ni fat, ni frivole : il n'est qu'élégant et poli... Comme si l'homme naissait pour ces passe-temps futiles, et non pour pleurer ; comme s'il habitait la patrie, et non le lieu d'exil et le pays ennemi ; comme si le Christ ne criait pas à haute voix : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* ¹ un jour ; comme si la mort ne le suivait point pas à pas dans les salles joyeuses, et ne glaçait point déjà son sang sous sa froide haleine ! Que dirai-je de ces ambitieux qui ne rêvent que gloire, de ces voluptueux immondes qui suent par tous les pores la fange de leurs pensées de chair, et répandent cette bave contagieuse sur les faibles à l'entour ? O insensés ! *jusques à quand hâterez-vous de vos désirs votre propre ruine* ² ! Dieu a les mains pleines, il attend que vous vous débarrassiez du plomb vil qui vous surcharge vainement ; il tient la coupe du vin généreux que la balsamine parfume ; il attend que vous purgiez votre cœur de la boue qui le souille : et vous passez distrait devant ces richesses opimes, vous dédaignez les productions célestes qu'on vous

¹ Luc, 6. — ² Ps. 4.

offre à vil prix, pour courir aux biens de la terre, pour vous empresser auprès de leurs enseignes menteuses; et vous les enlevez au prix d'un Dieu, sans disputer avec les ignobles vendeurs! *J'ai acheté une campagne, il faut que je sorte et la voie*¹, disait-on dans l'Évangile au messager du père de famille; je l'ai achetée sans la connaître, il est vrai, mais je l'aime néanmoins tellement que je renonce pour la visiter à votre cène divine. Nous aussi nous avons acheté une villa; c'est le monde, c'est cette grande mer où les fleuves des vanités se sont donné rendez-vous. Nous ne la connaissons pas encore, nous ignorons ses amertumes, les périls, les écueils que dissimulent ses eaux caressantes, mais nous l'aimons, cependant, du fond de notre âme, et pour la visiter nous disons adieu au ciel, à la vie bienheureuse. Dieu crie : *Pécheurs, rentrez en vous-mêmes*²; nous répondons : *Je l'ai achetée, il faut que je sorte et la voie*. Et quelle est cette nécessité? Qui est-ce qui vous pousse et vous presse? Vous n'avez pas de cœur, car votre salut est une nécessité plus urgente, et vous n'y songez plus. Ah! si vous aviez du cœur, vous obéiriez dès aujourd'hui à la pression divine, vous purgeriez votre poitrine des désirs frivoles, et Dieu qui, comme la nature, a le vide en horreur, y verserait cette coupe de vin balsamique que sa main tient toujours prête, et une douce expérience vous apprendrait le bonheur de la femme bénie

¹ Luc, 14. — Is. 44.

qui fut saluée *pleine de grâces* par l'archange.

Salut, vous qui êtes pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, continua le messager de Dieu. C'est-à-dire, vous pouvez être joyeuse, Vierge très-sainte, non-seulement votre cœur est le sanctuaire de la vertu et de la grâce, mais encore le Seigneur vous assiste particulièrement dans vos paroles et dans vos œuvres. Il dirige lui-même vos pas, et la Providence vous suit toujours du regard pour éclairer vos chemins.

Tel est le sens, en effet, de ces dernières paroles dans les Lettres sacrées. Quand Samuel dit à Saül : *puis l'Esprit entrera en vous et vous transformera, faites alors selon votre inspiration, le Seigneur sera avec vous*¹; il voulait dire, tout vous réussira, car ce sera le Seigneur qui agira en vous. Quand Moïse dit au peuple qui voulait combattre Amalech : *Ne vous levez pas, car le Seigneur n'est point avec vous*², il voulait dire, vous seriez vaincu, car le Seigneur ne combattrait pas avec Israël. Quand Gabriel dit à Gédéon : *Le Seigneur est avec toi, le plus fort des guerriers*; Gédéon comprit bien ces paroles dans le même sens, puisqu'il répondit : *Si le Seigneur est avec moi, pourquoi donc, je vous prie, tous ces maux qui m'accablent*³?

Salut donc, ô Marie, le Seigneur est avec vous, à vos côtés, dans votre cœur; il éloigne les périls; il déjoue l'enfer, il vous inspire, il est de moitié dans

¹ 1. Rois, 10. — ² Nomb. 14. — ³ Jug. 6.

vos pensées et vos œuvres. Si les autres saints tombent, il leur tend la main, il les relève, et cette assistance paraît déjà merveilleuse. Mais il ne permettrait pas de votre part une chute vénielle, il ne souffrirait pas en vous l'ombre d'une tache, car *il est avec vous*, seul à seul pour accomplir dans votre sein un grand mystère, sans témoins, loin des profanes; car *il est avec vous* pour que vous conceviez l'auteur de toute pureté et de toute justice.

Salut donc, ô vous qui êtes pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, et c'est pourquoi vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Non-seulement Marie fut bénie plus que tout son sexe, elle fut encore bénie d'une manière spéciale, en échappant seule à la malédiction qui pesait sur lui, et en jouissant de privilèges dont ne jouit plus aucune fille d'Eve. La femme en effet étoit stérile ou enfantait dans la douleur; Marie échappa à ce double effet de la malédiction originelle: elle ne fut pas stérile, elle n'enfanta point dans la douleur. Si Eve amoindrie, abaissée jusqu'à terre par les prétentions de son orgueil, sentit son fruit gémir dans ses flancs rétrécis, et si elle ne put le porter ni le mettre au jour sans pleurer, Marie, élevée jusqu'au ciel par les abaissements de son humilité, plus robuste que la terre, plus vaste que le monde, conçut Celui qui supporte l'univers, renferma dans ses flancs élargis Celui que les cieux ne peuvent contenir, le porta sans fatigue et l'enfanta dans la joie. Enfin, la bénédiction des femmes s'entend ou de leur fécondité

ou de leur virginité. L'une exclut nécessairement l'autre : l'arbre perd sa fleur en portant son fruit. Or Marie cumula ces deux gloires, ces deux bénédictions ; elle resta vierge en devenant mère, son fruit s'épanouit au milieu de toutes les grâces de sa fleur. Elle fut donc vraiment bénie comme ne le fut jamais aucune femme. Et puis quelle fécondité ! Savez-vous le nombre de ses fils ? Un seul, soit. Mais quel fils ! Le plus grand des enfants des hommes. Dieu l'emporte sur la créature parce qu'il a engendré, non des fils nombreux, mais un Dieu comme lui. De même Marie l'emporte sur toutes les mères au même titre. D'ailleurs, si les saints sont les frères de Jésus-Christ, ils sont les enfants de Marie, ils viennent de son sein, ils se sont allaités à ses mamelles. Aussi saint Matthieu et saint Luc n'appellent pas Jésus l'enfant unique de Marie, ils l'appellent son premier-né. Saint Paul l'appelle de même le premier-né de son Père. Marie fut donc bénie plus que toutes les femmes, elle fut la plus féconde des mères, comme la plus immaculée des vierges, et sa postérité s'est multipliée comme les étoiles du ciel et les grains de sable aux rivages des mers.

Cinq femmes sont dites bénies dans les Lettres sacrées : Marie, sœur de Moïse, Anne, mère de Samuel, Ruth, Judith et Abigail. Or, chose admirable, en réunissant les premières lettres de ces noms on compose celui de la Vierge. Cela signifie, sans aucun doute, que cette dernière résume en elle seule tous les mérites des femmes, ses figures dans l'au-

cienne loi. Ainsi elle est cette *Marie* qui franchit, la première, la mer rouge du siècle, sans souiller sa chaussure au limon des rives voluptueuses, et put chanter à la tête des chœurs des vierges : *Chantons le Seigneur, il s'est manifesté glorieusement en ce jour, il a submergé dans les eaux le cheval et son cavalier*¹. Elle est cette *Anne* fortunée, la mère du Samuel de la foi nouvelle, consacré dès l'enfance à son Dieu. Elle est cette *Ruth* oublieuse de son peuple, oublieuse des jeunes hommes pour le Seigneur d'Israël, pour l'époux des anciens jours. Elle est cette chaste et courageuse *Judith* qui a foulé sous ses pieds la tête du dragon que figurait Holopherne, et elle mérite d'entendre ce concert harmonieux qui s'élève à sa louange de l'église des saints : *Que Dieu vous bénisse sous toutes les tentes de Jacob, vous la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple, parce que vous avez aimé la chasteté. Aussi la main du Seigneur vous a fortifiée, et vous serez bénie dans tous les siècles*². Elle est enfin cette *Abigail* aussi prudente que belle, notre avocate au ciel, qui adoucit la juste colère de Dieu contre Nabal le pécheur, et recueille pour prix de son intercession ces paroles de la bouche même de l'époux : *Bénie soit ta prière, et bénie sois-tu, ô toi qui as retenu ma vengeance et ma main prête à se baigner dans le sang*³!

¹ Exod. 15. — ² Judith, 13-15. — ³ 1. Rois, 25.

SECOND POINT.

Je terminerai ce discours en me proposant successivement trois questions qui ne sont point étrangères à mon sujet.

Je me demande d'abord pourquoi les sermons commencent par la Salutation angélique ? J'en donnerai deux raisons.

A partir du jour où elle fut saluée de la sorte, Marie donna un corps au Verbe substantiel, dont la divinité, invisible jusque-là, devint ainsi tangible pour les sens de l'homme. *Nous ne racontons du Verbe de vie*, dit saint Jean, *que ce que nous avons entendu de nos oreilles, vu de nos yeux et touché de nos mains*¹. Or si le Verbe substantiel ne s'incarne pas en personne dans la prédication, c'est du moins le Verbe-parole, le Verbe de l'Evangile et des prophètes. La prédication est la forme tangible de celui-ci, comme la chair, prise au sein virginal, est la forme tangible du Verbe éternel. Les prédicateurs saluent donc Marie, pour qu'à sa prière puissante leurs paroles manifestent à l'auditoire la Parole divine dont elles sont l'enveloppe humaine, comme la chair du Christ manifestait sa divinité au monde. De plus, la prédication est un message céleste. Si l'ange Gabriel fut envoyé à Marie, épouse de Joseph, pour qu'elle conçût et enfantât un Fils, le prédicateur est envoyé à l'Eglise, épouse du Christ, pour qu'elle

¹ 1. Jean, 1.

conçoive par la foi, et enfante par la charité un Fils qu'elle nourrira du pain des œuvres. Les prédicateurs saluent donc encore Marie, pour que Celle qui conçut dans la chair le Verbe, après le message divin, obtienne pour eux la pureté de l'ange dans leur délicate fonction, et pour l'Eglise la conception et l'enfantement spirituel de Jésus dans les âmes.

Je me demande en second lieu sous quelle forme l'archange se présenta à Marie ? L'homme voit de l'œil du corps, de l'œil du cœur et de l'œil de l'esprit. A laquelle de ces trois vues s'offrit l'archange ? Pour s'offrir directement à la dernière, il aurait fallu que le messenger de Dieu se présentât dans sa propre nature. L'esprit saisit l'esprit, et c'est de la sorte que les bienheureux saisissent, sans intermédiaires, ces essences spirituelles qui s'appellent les anges. Evidemment Gabriel ne se présenta pas ainsi à Marie. L'histoire de l'Incarnation indique clairement qu'il lui apparut sous une forme visible et parlante. Puis il convenait que ce courrier du Verbe prît la forme que son Maître devait glorifier bientôt en la prenant lui-même. Mais enfin comment se présenta-t-il ? L'œil du cœur, c'est ce sens intérieur auquel les anges se sont manifestés souvent dans les songes. C'est ainsi qu'ils se manifestèrent à saint Joseph, aux rois Mages et à beaucoup d'autres. Les Grecs appellent ce sens *φαντασία* ; c'est notre imagination, où les anges se dessinent pour ainsi dire en peinture. Evidemment encore, Gabriel ne se manifesta pas de la sorte à Marie. L'Evangile ne ra-

conte pas leur entrevue comme on rapporte un songe, il en parle comme d'un événement ordinaire. D'ailleurs la nature même de son message s'y opposait ; il était nécessaire que Marie fût bien certaine de la nouvelle extraordinaire qui lui venait du ciel, qu'elle la vît en quelque sorte de ses yeux et l'entendit de ses oreilles attentives. Il reste donc que l'archange s'offrit aux yeux de Marie, le jour, sous une figure humaine et réelle. Je ne veux pas dire que son corps fut un véritable corps d'homme, au contraire. L'ange ne peut revêtir notre nature ; Origène l'a prétendu, mais saint Jérôme le combat fortement. Dieu seul s'est réservé ce miracle, impossible à la créature, dans son Incarnation : lui seul a pu à la fois rester ce qu'il est et devenir un homme parfait. Je veux dire seulement que l'archange apparut sous une figure réelle, sensible, avec les apparences de l'humanité. C'était un corps pris aux particules de l'air condensées, avec l'art et la puissance merveilleuse dont les esprits du ciel disposent, en une masse solide, colorée, assouplie, et façonnée à l'image de l'homme. Il apparut donc de la sorte à Marie ; ses traits étaient jeunes et beaux, et ses formes gracieuses ; mais sa démarche grave et ses vêtements augustes tempéraient cette grâce et cette beauté juvéniles, et annonçaient dès le premier regard à la Vierge émue que cette enveloppe splendide renfermait un être plus grand que l'homme.

Je me demande enfin où se fit cette solennelle

rencontre dont l'issue décida du sort du monde ?

Ce ne fut pas sur les places publiques, dans une promenade oiseuse ; la Vierge n'errait pas à l'aventure par les rues et les chemins. Ce ne fut pas dans un banquet nuptial, au milieu d'une danse frivole ; la Vierge ne fréquentait pas les festins, et il n'y avait pas encore de licenciés et de docteurs pour former à la danse les chœurs de jeunes gens et de jeunes filles, exciter les voluptés endormies et allumer l'incendie de la concupiscence. Les anges d'ailleurs ne visitent pas de tels lieux. Gabriel trouva Marie dans sa solitude virginale, *seule*, dit saint Ambroise, *dans son sanctuaire où l'homme n'avait jamais jeté un regard, et où l'ange seul la pouvait rencontrer*¹. — *Ne croyez pas*, ajoute saint Bernard, *que l'ange trouva ouverte la modeste porte de la Vierge. Cette Vierge prudente l'avait refermée sur elle, mais pour les hommes et non pour les anges. C'est pourquoi, si l'ange a pu pénétrer jusqu'à elle, l'accès de sa demeure n'en était pas moins difficile à l'homme*². Saint Luc parle dans le même sens quand il dit : *L'ange pénétra jusqu'à elle*. L'époux du Cantique des Cantiques le signifie de même quand il s'écrie : *Ma sœur, mon épouse, est un jardin bien clos, une source bien scellée*³. On expose dans des serres bien gardées les plantes précieuses venues des latitudes lointaines, et non dans les campagnes ouvertes aux vents et aux frimas. De même Marie

¹ Liv. 2 sur saint Luc. — ² Troisième Serm. sur le même texte de saint Luc. — ³ Cant. 4.

ne s'exposait point aux regards du monde, et la plante *précieuse des latitudes lointaines*¹, qui renfermait le fruit du salut, se gardait dans le silence de son sanctuaire.

Que dois-je conclure ? Que nous devons imiter Marie.

Voulez-vous donc jouir des visites angéliques, voulez-vous concevoir Jésus par le désir et l'enfanter par les œuvres ? aimez la solitude, fuyez l'assemblée des hommes, des mondains surtout, renfermez-vous dans votre cœur, et là conversez avec Dieu et ses anges des grandes choses de l'éternité. Et ne me dites point : vous nous prêchez la perfection et nous ne pouvons être tous parfaits. Je vous prêche le christianisme et la voie du salut, *afin que vous soyez les fils du Père du Christ qui est dans les cieux*. Les clercs et les hommes de science composent la majorité de cet auditoire. Or, quoi de plus convenable à un clerc d'habiter avec lui-même et de méditer jour et nuit la loi divine, pour comprendre comment il pourra le mieux plaire à la *Part de son héritage et de son calice* ? Quoi de plus nécessaire au savant d'entremêler à ses études des oraisons fréquentes en l'honneur du Dieu de la sagesse et de la science ?

Imitez donc Marie, vous surtout, jeunesse ingénue qui vous pressez autour de moi. Eloignez-vous des banquets, fuyez les danses comme la flamme qui dévore. Saint Paul déclare les vaines causeries

¹ *Dern. Proc.*

indignes des saints; que n'eût-il pas dit de ces réunions voluptueuses, où l'innocence trop souvent a fait un si funeste naufrage! L'ange qui veille nous attend dans la solitude, à l'heure de l'étude ou de l'oraison; les démons tentateurs fréquentent seuls les festins tumultueux et les fêtes mondaines. *Le démon préside aux danses lascives et se mêle aux danseurs*, a dit saint Jean-Chrysostôme. Oh! si nos yeux se dessillaient soudain au milieu de ces assemblées infâmes! S'ils apercevaient les cohortes damnées se précipitant dans ces tourbillons maudits pâle-mêle avec leurs victimes! S'ils pouvaient pénétrer les mystères de ce monstrueux mélange, les pièges multipliés sous les pas d'une imprudente jeunesse! Dans cette fournaise ardente, la concupiscence de l'homme pour la femme s'allume à la concupiscence de la femme pour l'homme. Que résulte-t-il de ce choc impur dans l'entraînement de la ronde infernale, où les précipitent avec eux les démons empressés, triomphants, s'écriant joyeux : *Courage, courage, dévorons-les, dévorons-les!*¹ Que de fleurs s'y sont fanées, que de talents s'y sont abrutis, que de douces espérances s'y sont dissipées sans retour! Que de familles y ont perdu leur honneur et leur gloire! Pourquoi tant de crimes, tant de jeunes filles mères avant le temps? C'est le fruit de la danse, pour le profit de l'enfer et la ruine de l'humanité. *Que la fille de l'adultère s'y livre donc,*

¹ Ps. 34.

s'écrie saint Ambroise, *mais que la fille chaste et pudique la fuie pour apprendre sa religion*. Ne me dites point : je m'y livre pour la santé de mon corps. N'avez-vous pas mille moyens de développer votre vigueur ? Imitiez Assuérus , prenez une bêche et remuez vous-même la terre de vos jardins. Ou quittez la cité tumultueuse , enfoncez-vous dans les campagnes ouvertes , courez , sautez dans leurs rudes sentiers , et vous n'aurez plus de raison de vous mêler aux chœurs des jeunes filles. Imprudents, vous ne risqueriez point votre tête pour sauver un de vos membres , et vous risquez votre âme pour l'avantage imaginaire de votre corps ! Ne me dites point encore : je me connais , je n'ai rien à redouter de la danse. Vous vous connaissez ? Soit , quoique la chose paraisse étrange. Mais , dans cette matière , le passé ne répond pas de l'avenir. Et puis connaissez-vous aussi bien votre danseuse ? Savez-vous ses pensées , avez-vous sondé ses désirs et ses ardeurs ? Saint Paul aurait renoncé à se nourrir de chair plutôt que de scandaliser un de ses frères ; il nous est ordonné d'arracher notre œil s'il est pour nous une occasion de chute ; et vous ne vous priverez pas d'une chose légère , d'un plaisir douteux , cause de chute pour beaucoup , cause de chute prochaine pour vous-même ! Où est donc votre christianisme ? Que vous êtes loin de ressembler à ce jeune homme , dont parle saint Augustin , qui se déchira le visage pour que sa beauté ne scandalisât plus les faibles femmes ? Voulez-vous donc vivre comme des

chrétiens, voulez-vous jouir des visites de l'ange ? imitez Marie, aimez la solitude, fuyez le monde, et vous mériterez de concevoir les bons désirs, fils de l'Esprit saint à qui tout honneur et toute gloire appartiennent, comme au Père et au Fils, dans les siècles des siècles.

CINQUIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Mille textes de l'Écriture, mais surtout celui que nous venons commenter aujourd'hui, démontrent la vérité et la sagesse de cette maxime de saint Ambroise : *Marie fut telle pour que sa vie soit la règle de la nôtre*¹. Nous voulons expliquer en effet cette partie de l'histoire de l'Incarnation où saint Luc expose la manière dont la Vierge reçut le salut de l'Ange : passage qui exprime plus de vertu à l'honneur de notre mère qu'il ne contient de paroles.

Lorsqu'elle eut entendu ces choses, dit l'évangéliste, elle se troubla à ce discours, et se demandait ce que signifiait cette salutation.

Je vois briller dans cette émotion silencieuse, dans cette réflexion si opportune, la tendre pudeur de la Vierge, une prudence toujours attentive, une mâle constance, et une humilité vraie et profonde.

¹ Liv. 2 sur la Virgin.

La pudeur inspira le trouble de son cœur virginal, la constance et la prudence amenèrent la réflexion silencieuse de son âme, l'humilité, enfin, put contribuer à la fois à ce trouble délicieux et à cette réflexion pleine de sagesse. Aspirons tour à tour le parfum de ces fleurs du parterre de Marie.

Marie n'avait pas la coutume de converser avec les hommes, surtout avec les jeunes, et encore moins chez elle, seul à seul. De là les inquiétudes de sa pudeur, quand l'Ange avec ses formes juvéniles et belles se présenta soudain devant elle et la salua avec grâce. Jamais homme ne l'avait saluée de la sorte; puis elle n'ignorait pas le sens de la bénédiction donnée aux femmes. N'avait-elle pas lu dans la Genèse : *Dieu créa l'homme à son image... il créa l'homme et la femme, et il les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, et peuplez la terre?* et plus loin : *Dieu dit à Abraham : Tu n'appelleras plus ton épouse Sarai, mais Sara, et je la bénirai, et je te donnerai un fils d'elle... Je t'ai exaucé également sur Ismaël; voici que je le bénirai, et que je multiplierai sa race : et enfin, Je te bénirai, je multiplierai tes fils comme les étoiles et comme les grains de sable qui sont au rivage des mers?* Quand donc Marie entendit la salutation de l'Ange, que put-elle soupçonner, sinon que ce jeune homme lui promettait une postérité nombreuse? Or, comment le titre de mère pouvait-il convenir à la femme qui avait voué sa virginité au Seigneur? Sa pudeur s'inquiéta donc à cette salutation mystérieuse; et, *troublée à*

ce discours, elle se demandait : Pourquoi me saluer comme bénie entre toutes les femmes, moi qui depuis longtemps ai renoncé à la bénédiction des femmes ? Et qu'ai-je à faire de la fécondité, moi qui ne veux plaire qu'à Dieu et ne jamais connaître les hommes ?

Toutefois, ce trouble virginal n'affaiblit pas la force de son âme et ne dissipa point sa prudence. Au contraire, recueillie en elle-même, elle songeait silencieusement à la signification de cet étrange salut, et elle examinait avec soin chacune des paroles de l'Ange. Saint Jacques n'avait pas encore écrit : *Soyez prompt à écouter et lent à répondre*. Mais la Vierge prudente pratiquait déjà ce conseil de l'Esprit saint. Eve n'avait pas eu cette sagesse ; cependant ce ne fut pas un habitant du ciel, mais le serpent qui l'aborda dans le paradis terrestre ; et quand il lui promit, non pas qu'elle serait féconde, mais qu'elle ressemblerait à Dieu, elle le crut sur parole, et nous précipita avec une légèreté incroyable dans cette vallée de misères. Zacharie, non plus, ne se tint pas dans ce prudent milieu, il se troubla grandement aux promesses angéliques, et la crainte, dit saint Luc, *s'empara fortement de son âme*, et fit oublier à sa prudence tant de vieillards devenus pères par la grâce de Dieu. Aussi ne reçut-il pas comme il convenait le messager divin. La Vierge, forte et sage, n'imita ni cette étourderie audacieuse, ni cette défiance sénile ; elle resta dans le vrai ; elle se troubla sans doute, mais sans s'a-

bandonner elle-même, car *elle songeait à ce que signifiait cette salutation de l'Ange.*

L'humilité, je le disais plus haut, contribua à ce trouble silencieux et réfléchi. Son humilité, en effet, était grande. Ornée de toutes les vertus, chérie de Dieu, elle seule ignorait ses mérites; plus elle était élevée, plus elle se croyait méprisable. Comment donc ne se serait-elle pas troublée à des louanges qui la proclamaient pleine de grâces, et supérieure aux autres femmes? Et comment ne se serait-elle pas demandé ce que lui voulait cette salutation étrange? Louer le juste en face, c'est le flageller dans le cœur. *Le creuset éprouve l'argent, dit le Sage, la fournaise éprouve l'or; de même la louange éprouve l'homme.* Voilà surtout pourquoi Marie ne répondit pas immédiatement à l'Ange. Voulez-vous apprécier avec moi toute la délicatesse de l'humilité rare qu'exhale, comme un parfum, ce trouble virginal, descendons dans quelques détails.

L'humilité a trois degrés, qu'on peut appeler l'humilité naissante, l'humilité en progrès et l'humilité parfaite.

Ceux qui commencent à connaître leurs vices et à les regarder avec horreur, sont au premier degré. Je place au second ceux qui ne se contentent point de se voir tels qu'ils sont, mais qui se réjouissent d'être connus comme ils se connaissent eux-mêmes. Ceux-ci n'excusent point leurs défauts; ils repoussent les éloges menteurs; ils éloignent la flatterie; ils

acceptent les reproches fondés ; méprisables à leurs yeux, ils désirent d'être méprisés par les autres comme le rebut du monde. Enfin, le troisième degré est occupé par les humbles parfaits, par ces hommes comblés de tous les dons du ciel, et qui recherchent toujours les dernières places de la terre, par ces rares natures qui s'abaissent d'autant plus qu'elles sont plus riches en vertus, comme ces arbres qui s'inclinent d'autant plus vers le sol que leurs rameaux sont plus chargés de fruits.

C'est là le degré supérieur, le sommet de la perfection humaine. C'est là que Marie est parvenue seule, ou du moins suivie d'une cour bien peu nombreuse. Voilà la haute philosophie que le Fils de Dieu descendit enseigner aux hommes. Trois années suffirent à la prédication de toute sa doctrine, et il passa trente ans à prêcher cette unique vertu. Que pensez-vous, en effet, de la conduite de notre Seigneur jusqu'au premier jour de sa vie publique ? Il n'instruisait pas les peuples, il ne faisait point de prodiges ni d'actions éclatantes devant les foules ; et il ne pouvait en vérité devancer son Précurseur qui ne quitta le désert, comme on sait, que la veille de la promulgation de l'Évangile. Saint Jean, d'ailleurs, a dit que le miracle de Cana fut son premier miracle. Autrement, qui pourrait expliquer l'obscurité de son nom jusqu'à sa huitième année ? Pourquoi tous le prenaient-ils alors pour le fils d'un artisan, tandis que les aveugles eux-mêmes l'appelèrent fils de David, quand aux pre-

miers bruits de ses prodiges la Palestine entière apprit sa renommée! Eh bien, que fit-il donc pendant cette période obscure? Restait-il oisif, lui qui était descendu du ciel pour notre salut? Non, il travailla toujours, au contraire, à sa mission divine. Que fit-il donc durant ces années inconnues? Il forgea le glaive de l'humilité pour trancher la tête du Goliath de l'orgueil; il se rendit le modèle parfait de cette vertu, pour pouvoir dire à bon droit, *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*; lui, Dieu et homme tout ensemble, ayant conscience de sa majesté, de sa science, de sa valeur infinie, il voulut vivre, en un mot, comme le premier veau de la foule, et passer pour un artisan simple et sans lettres. Supposez un homme de naissance et de doctrine abondant à une terre lointaine. Si une multitude ignorante le traite comme un être vulgaire, quelles tortures secrètes déchirent son âme. Comme il soupire ardemment après l'occasion de se prouver lui-même! O illustres, ô sages de ce monde, considérez cette terre étrangère où Jésus, loin du ciel son royaume, vécut trente ans ignoré, dans une nullité apparente, au milieu des dédains de tous à l'entour! Est-ce là, disaient-ils sans doute, cet enfant qui donna de si belles espérances? Comme il a trompé notre attente! Il annonçait qu'il serait fameux un jour; il a grandi et il ressemble au dernier de la foule. Or de qui parlait-on de la sorte? D'un Dieu.— Et combien de temps? Pendant de longues années.— Et pourquoi? Pour que vous

comprenez, ô illustres, ô sages de ce monde, la vanité de l'orgueil et l'efficacité de son divin remède. L'homme orgueilleux, en effet, est une grande misère ; mais un Dieu humble est une miséricorde plus grande encore. Mais, le plus souvent, cette miséricorde ne suffit pas à vous convaincre de votre misère. Combien sont devenus petits à l'école de Jésus? Êtes-vous en grand nombre, vous les humbles du premier degré? Comptez ceux qui savent s'apprécier eux-mêmes, qui se méprisent, parce qu'ils ont sondé leur abjection et leur perversité. Mais où sont-ils? Que votre troupe est peu nombreuse! Pourtant l'Apôtre s'écrie : *Celui qui s'estime quelque chose est son propre séducteur, puisqu'il n'est rien*¹; et le Seigneur ajoute : *Quand vous aurez observé mes préceptes, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir*². Il n'est point écrit, si vous vous croyez illustre, vous êtes votre propre séducteur, mais, si vous vous estimez quelque chose : ce n'est point les transgresseurs de la loi qui sont appelés des serviteurs inutiles, mais les observateurs religieux des préceptes, mais ceux qui pratiquent cette humilité élémentaire consistant à se connaître et à se haïr soi-même. Or, si ceux-ci sont déjà une minorité infime, ceux du second degré sont donc moins nombreux encore. Où les chercher, ces humbles de cœur qui seraient heureux que tous les connussent et les méprisassent

¹ Galat. 6. — ² Luc, 17.

comme ils se connaissent et se méprisent? Une expérience quotidienne le prouve : on a beau nous orner de mérites absents, notre nature s'émeut d'aise à cette louange menteuse, et notre gravité se compose pour avoir l'air, au moins, des vertus que nous ne possédons pas. Qu'au contraire, une voix légère s'élève du dehors pour persiffler les défauts que nous tenons cachés au fond de nous-mêmes, nous nous redressons aussitôt, pleins d'indignation et de courroux, et nous tournons et retournons le trait malin dans la blessure dont nous ne pouvons guérir. Quelquefois, il est vrai, nous déclinons notre éloge, ou nous l'atténuons, ou même nous publions nos vices en regard; mais c'est encore de la vanité; ou plutôt, c'est le raffinement d'un orgueil supérieur en quête d'une réputation d'humilité. Que de fois, en effet, au pied du confesseur, après s'être avoué coupable du crime de lèze-divinité, après avoir nommé scrupuleusement ses fautes, et quelquefois les avoir grossies, après avoir versé des larmes et donné tous les signes d'une contrition amère, que de fois on revient sur ses pas, on s'irrite comme après une injure, on s'excuse, on s'explique, ou se rétracte même pour peu que le ministre de Dieu s'indigne contre des péchés reconnus ou s'anime contre le pécheur! O superbe, ô malice humaine! ô duplicité du cœur! Oui, nous sommes des hypocrites, notre conscience le crie. Oui, les enfants des hommes *mentent pour tromper à l'avantage de leur orgueil*. Oui, nous ne marchons pas de

la sorte au flambeau de la vérité, mais dans les ténèbres du mensonge. Oui, *le cœur de l'homme est mauvais ; il est un insondable mystère ; nul ne pourrait l'approfondir*¹. Et comptez donc maintenant ceux qui parviennent jusqu'au troisième degré de l'humilité chrétienne? Il y en a peu qui détestent leurs crimes, très-peu qui les avouent, moins encore qui se refusent à l'éloge immérité, et quelques-uns seulement qui ne se glorifient pas des vertus dont ils possèdent à peine l'ombre : quel sera donc le nombre de ces humbles parfaits qui, riches de toutes les richesses de Dieu, s'estiment les plus pauvres et les derniers des mortels? *Cependant il est nécessaire*, dit saint Augustin, *que notre humilité se mesure à la taille de notre mérite, selon cette maxime du Sage : Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier devant tous ; la superbe est périlleuse à la grandeur ; plus on est élevé, plus elle multiplie ses embûches*². Et c'est justice. Qu'est-ce qu'un homme illustre, à n'importe quel titre, sans l'humilité qui tempère l'arrogance et l'éclat fatigant de sa gloire? Qu'est-ce que la science, la sagesse, la chasteté, la force, la miséricorde; qu'est-ce que la vertu, en un mot, sans cette basse opinion de soi-même? Un arbre gigantesque sans racines, un palais sans fondement que le souffle de l'aquilon renverse et que le torrent balaie avec sa vague. La lumière éclaire en se consumant elle-

¹ Ps. 61, 17. — ² Liv. sur la Virg. c. 34.

même : plus on excite cette flamme, plus elle brille, plus sa ruine s'avance. De même, sans l'humilité, la science et la vertu s'usent vainement à éclairer et à sanctifier le monde. Elles peuvent éblouir, ramener les égarés dans leur voie, mais elles se damnent. Comme la source qui lave aux dépens de la pureté de ses eaux, elles sauvent le prochain en se souillant de la fange de l'orgueil et en se précipitant dans la géhenne éternelle.

Mais, quoi qu'il en soit des autres mortels, Marie du moins résida constamment sur ce sommet de la perfection. Elle fut vraiment pleine de grâce, vraiment bénie entre toutes les femmes : Gabriel ne commença pas son message par un mensonge flatteur. Elle pouvait donc se glorifier à bon droit, avec plus de droit qu'aucun autre parmi les anges et parmi les hommes. Mais elle n'y songea jamais, car elle s'ignora toujours ; *son humilité se mesurait à la taille de son mérite*. Aussi s'étonna-t-elle grandement au magnifique langage de l'archange, et *se demandait-elle ce que signifiait cette salutation*. Bien plus, quand elle eut conçu de l'Esprit le Verbe éternel, elle ne s'exalta point dans son âme ; mais, *se levant, elle se hâta vers la région des montagnes* où demeurait sa cousine Elisabeth. Là, pendant trois mois, la mère du Messie servit la mère du Précurseur, la reine s'humilia devant sa suivante. Et quand Elisabeth la louait, quand elle s'écria confuse : *Qu'ai-je fait pour mériter que la mère de mon Seigneur me visite ?* ou bien : *Vous êtes bénie entre*

toutes les femmes et votre fruit est béni ; ou encore : Vous êtes bienheureuse, vous avez eu la foi, et les promesses du Seigneur se sont accomplies en vous ; que répondit l'humble vierge à ces louanges, à ces félicitations empressées ? *Mon âme glorifie le Seigneur*, disait-elle simplement, *et mon esprit a tressailli en Dieu, mon salut, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.* Ce ne fut point à sa virginité, à ses mérites propres, ce ne fut pas même à la vertu d'humilité qu'elle attribua la paix du Seigneur, mais à la petitesse de son être, à sa bassesse, à son néant ! *Mon âme glorifie le Seigneur* qui ne voyant rien de digne en moi a daigné regarder mon abjection. Voilà le sens de ces paroles, voilà l'humilité vraie, l'humilité parfaite du cœur. Voulez-vous donc exalter Dieu, imitez Marie, abaissez-vous vous-même. Plus le plateau d'une balance s'incline, plus l'autre s'élève : de même, moins l'homme s'attribue, plus il donne à son Dieu ; plus il s'abaisse, plus Dieu l'exalte. Le superbe au contraire ne se grandit qu'aux dépens de la grandeur divine. Or, comme Dieu honore ceux qui l'honorent, et méprise ceux qui le méprisent, il élèvera jusqu'aux cieux ceux qui se seront profondément humiliés, et il abaissera jusqu'au fond de l'abîme ceux qui se seront élevés jusqu'aux cieux.

SECOND POINT.

Troublés à ces discours, Marie se demandait ce que signifiait cette salutation. Gabriel s'aperçut facile-

ment de ce trouble et de ces réflexions de la Vierge. *Ne craignez rien, Marie*, ajouta-t-il pour chasser tout soupçon de son âme, *vous avez trouvé grâce auprès de Dieu*. Il l'appelle de son nom, il lui dit de ne rien craindre, pour lui persuader qu'il est un ami dont elle n'a point à redouter d'embûches. Les bons anges, dit saint Antoine, terrifient quelquefois par leur soudaine apparition, mais ils rassurent bientôt et pénètrent l'âme d'une joie douce. Les mauvais, au contraire, inspirent une horreur qui redouble, loin de se dissiper, frappe de stupeur et prépare à la damnation : c'est à ce signe qu'on distingue les démons des purs esprits. Les premiers se servent ordinairement dans l'Écriture de cette formule : *Ne craignez pas*, pour préparer au calme qu'ils apportent. Ainsi Raphaël dit aux parents de Tobie, *la paix soit avec vous, ne craignez pas* ; Gabriel dit à Daniel : *Ne crains point, Daniel* ; et à Zacharie, *Ne crains pas, Zacharie* ; et aux pasteurs : *Ne craignez point*. Ce fut donc pour annoncer la divinité de son caractère et de sa mission que ce même Archange dit à la Vierge : *Ne craignez pas, Marie*, je ne suis pas un trompeur, et ne vous étonnez point que je vous salue pleine de mérites et bénie entre toutes les femmes, *car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu*. C'est lui qui vous a fait ce que vous êtes, et c'est à lui seul que j'en rapporte la gloire.

Les inquiétudes de Marie se dissipèrent aussitôt, le calme se fit dans son âme, et l'Ange exposa de la sorte son message :

Voici que vous concevrez et enfanterez un fils. et vous l'appellerez du nom de Jésus. Celui-ci sera grand, on l'appellera le fils du Très-haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de son père David, et il régnera pour l'éternité dans la famille de Jacob, et ce règne n'aura pas de fin.

Commentons aujourd'hui la première partie du message divin, *Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus.*

Je remarque d'abord que l'Ange se servit des paroles d'Isaïe sur ce sujet, pour que la Vierge se reconnût immédiatement dans la femme prédite par le Prophète, et pût chanter déjà : *Toutes les générations me diront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant, dont le nom est saint, a fait en moi de grandes choses.* Quelle dignité, en effet, quel titre que la dignité et le titre de Marie ! Entre une mère et un fils il y a toujours communauté de noblesse et de gloire. Si donc la qualité de fils de Dieu est un bien infini, la qualité de mère de Dieu est d'une excellence ineffable. D'autant plus que Marie jouit seule de cet honneur. Les patriarches furent nombreux, les prophètes aussi, et l'on compte douze apôtres ; il y a eu beaucoup de rois, beaucoup de pontifes, beaucoup de vierges, beaucoup de martyrs, mais il n'y a eu qu'une mère de Dieu, vierge et mère tout ensemble. La plus grande louange que le Sage a pu adresser aux saints, c'est d'avoir possédé une âme assez pure pour servir de sanctuaire à la Sagesse. Que dirait donc le Sage de la pureté de la

Vierge dont la chair elle-même a été ce sanctuaire ? Que dirait-il de la femme intègre à qui l'Ange a porté ce message : *Voici que vous concevrez et enfanterez un fils* ; de la femme qui pouvait chanter d'elle-même sans jactance : *Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie avec le Dieu vivant... la soif de mon âme et la nourriture de mon corps*¹ ?

De plus, ces paroles : *Voici que vous concevrez et enfanterez un fils*, réfutent péremptoirement Marcion, Apelles, les manichéens et les anabaptistes de nos jours, qui prétendent que le Christ n'a rien pris à Marie. Elles réfutent surtout Valentin, qui disait que le corps de Jésus descendit du ciel dans la Vierge comme dans un tabernacle temporaire. Elles réfutent enfin l'empereur Copronyme, qui comparait Jésus à l'or, et Marie à la bourse qui le contient et n'a d'autre valeur que celle que lui donne le métal précieux. Toutes ces impiétés, tous ces blasphèmes, tout ce délire des hommes de perdition, l'ange Gabriel les réduit à néant par ces mots seuls : *Vous enfanterez un fils*. Le Christ a donc pris quelque chose de Marie ; il ne séjourna pas dans ses entrailles, comme il séjourne dans nos vases sacrés, ou dans le cœur des fidèles qui le reçoivent au banquet divin ; lui, vrai Dieu et vrai homme, ne traita pas sa Mère comme un simple tabernacle ou comme cette bourse ridicule dont parlait Copronyme : il séjourna dans ses entrailles

¹ Ps. 83.

comme le germe dans la vigne féconde, comme la fleur et le fruit dans la sève de l'arbre, comme un enfant dans le sein maternel. *Voici que vous concevrez et enfanterez un Fils* : voilà la prédiction du Prophète, le message de l'Archange, le témoignage de l'Évangile, et telle est notre ferme croyance. Honorons donc Marie. Les mères des rois de la terre ne sont pas bénies seulement dans les jours où elles conçoivent, mais l'éclat de la couronne filiale rejaillit toujours sur leur front, et comme de nouvelles Bethsabées, elles s'assoient encore sur le siège royal. Honorons donc Marie, aujourd'hui surtout où Jésus, vainqueur du prince de ce monde, a fait asseoir sa mère près de lui sur son trône de gloire, d'où ils dominent ensemble les chœurs des anges.

Et vous l'appellerez du nom de Jésus. Isale avait dit *Emmanuel* ; mais ces deux noms se répondent. Le Seigneur ne pouvait nous sauver sans s'appeler à la fois Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu est avec nous*, et Jésus ou Sauveur, c'est-à-dire homme et Dieu. Il s'agissait, en effet, d'exterminer la mort, qui tyrannisait le genre humain depuis Adam, par la mort d'une victime, et de réparer la vie appauvrie, par sa résurrection. Or l'homme seul pouvait mourir ; il fallait donc que cette victime fût homme. Mais si l'homme pouvait mourir, il était impuissant à réparer nos pertes et à exterminer la mort dont il était l'esclave de naissance : Dieu seul était capable de cette œuvre. Il fallait donc que la victime fût Dieu et qu'elle s'appelât Emmanuel, s'il fallait encore

qu'elle fût homme et s'appelât Jésus pour mourir comme homme , afin d'exterminer la mort , en réparant la vie , comme Dieu. Voilà le Jésus de l'Archange , l'Emmanuel du Prophète : voilà le vrai Sauveur du monde.

Et vous l'appellerez du nom de Jésus. Quoi de plus juste que Marie donnât la première ce doux nom à son fils ? Elle le lui devait à plus de titres que toutes les autres créatures ? Ne l'avait-il pas conservée dès avant sa naissance ? Ne la garda-t-il pas pendant sa vie pure de souillure , par un privilège singulier qu'il n'accorda plus à personne ? Ne fut-il pas , en un mot , au degré suprême , son Sauveur , son Jésus ? Oui , Marie , vous l'appellerez la première du nom de Jésus , de ce nom aussi doux sur la terre que majestueux au paradis , aussi touchant sur votre lèvres que terrible aux enfers. — Trois hommes l'ont porté , d'après nos Ecritures : Jésus , fils de Syrach , Jésus , fils de Jézédech et Jésus , fils de Nun ; et tous les trois furent les figures du Libérateur : le premier pour sa sagesse , le second pour son sacerdoce , et le troisième pour avoir conduit les Hébreux du désert à la terre promise. Ce dernier me paraît surtout ressembler à notre Sauveur. L'un , en effet , est le fils de Nun , c'est-à-dire le fils de l'éternel , l'autre est le fils de Dieu , c'est-à-dire de celui qui jouit de la véritable immortalité. Celui-là circoncit le peuple après la mort de Moïse , celui-ci , après avoir abrogé l'ancienne loi , circoncit nos oreilles et nos cœurs , et rendit nos corps les temples de

l'Esprit saint. Le premier renversa les murs de Jéricho aux seuls bruits des trompettes sacerdotales, le second joncha la terre des débris des idoles aux seuls bruits de la parole des apôtres et des martyrs. Le chef d'Israël arrêta la course du soleil et de la lune pour mieux combattre les Gabaonites, le chef des chrétiens, en combattant sur la croix les démons de l'air, jeta sur la face de ces astres un voile de ténèbres. Dieu précipita sur les ennemis du fils de Nun une pluie de pierres et de grêle, et il précipitera au dernier jour sur les ennemis de son Fils *une pluie de feu, de grêle, de neige, de glace, et tous les esprits des tempêtes*. Enfin, le Sauveur d'Israël partagea aux douze tribus la terre promise, en se contentant de la part que lui offrit la reconnaissance de son peuple, et le Sauveur du genre humain, après avoir distribué les richesses du ciel à sa fidèle armée, à ceux-ci la palme du martyr, à ceux-là l'auréole des docteurs, à ces autres le lis des vierges, se suffira à lui-même, et, heureux de la joie des siens, se contentera du tribut de leurs actions de grâces.

Et vous l'appellerez du nom de Jésus. Les vertus de ce nom sont vraiment innombrables. Il est notre force : *Le nom du Seigneur est une tour inexpugnable*, a dit le Sage. Il enfante les prodiges : *A ce nom, dit saint Marc, ils chasseront les démons, ils parleront les langues inconnues, ... ils guériront les malades en leur imposant les mains.* Il est un gage sûr de la générosité divine : *En vérité je vous le dis,*

s'écrie le Christ dans saint Jean, *mon Père accordera tout ce que vous lui demanderez en mon nom*. Il remet les péchés : *Les prophètes le témoignent*, dit saint Pierre, *les pécheurs reçoivent l'indulgence en son nom*. Il est le principe des œuvres saintes : *Tout ce que vous ferez*, dit saint Paul, *soit en parole, soit en action, faites-le au nom de notre Seigneur Jésus-Christ*. Sa douceur est si grande, sa suavité si délicate, il est si salutaire et si vénérable que souffrir pour lui c'était le bonheur des apôtres, que leur bouche ne pouvait se rassasier de le redire, que saint Paul le répète deux cent vingt fois dans ses épîtres et saint Jean plus souvent encore dans son évangile, que l'époux du Cantique le compare à *l'huile répandue*, qu'il n'y a pas d'autre nom sous le ciel qui puisse nous sauver, et qu'enfin tout genou fléchit devant lui seul, au ciel, sur la terre et dans les enfers!

Le nombre des lettres qui le composent est lui-même un suave mystère. Ces cinq lettres indiquent d'abord l'union de Dieu et de l'homme dans le Christ; les quatre premières représentent sa nature divine en représentant les lettres du mot Dieu, et la cinquième désigne son humanité. Puis elles indiquent que ce mot Jésus exprime à la fois les cinq noms qu'elle donne au Sauveur. Notre Jésus, en effet, fut vraiment admirable dans ses miracles, un sage docteur dans sa prédication, un Dieu fort dans sa lutte contre l'enfer, le Père du siècle futur en engendrant des fils nombreux, et le Prince de la paix en rétablissant

l'harmonie entre l'homme et Dieu. Ou, si vous aimez mieux, il fut admirable par sa naissance, un docteur par sa vie, un Dieu fort par sa mort, le Père du siècle futur par sa résurrection, et le Prince de la paix par sa médiation au ciel. Eh, mon Dieu ! est-ce qu'une expérience quotidienne ne nous le montre pas sous toutes ses faces dans sa conduite envers les pécheurs ? Qui opère ces conversions soudaines qu'admire la terre, sinon l'*Admirable* ? Qui dirige si sagement ces convertis ardents, qui leur fait discerner la vocation divine, qui les y fait marcher d'un pas sûr, sinon le *Docteur* du Prophète ? Qui les soutient dans le combat, qui leur donne la constance du guerrier, sinon le *Dieu fort* ? Qui les fait vivre comme des anges au milieu des hommes, qui de ces enfants du monde a fait des enfants des cieux, sinon le *Père du siècle futur* ? Qui les conserve, enfin, dans la quiétude du cœur, qui les rassasie de la manne du désert au milieu des angoisses du pèlerinage, sinon le *Prince de la paix* ?

Il est vrai, notre Sauveur n'est pas cela pour tous, mais pour ceux-là seulement qui, à l'exemple de la Vierge, le conçoivent, l'enfantent et l'appellent du nom de Jésus.

Beaucoup, en effet, ne veulent pas concevoir, ils fuient les églises à dessein, ils résistent à la grâce. Ceux-ci ne sont rien à Jésus ; ils marchent, bien loin de ses traces, dans la nuit : les infortunés, puisqu'ils le veulent, ne concevront jamais le germe du salut.

Beaucoup conçoivent, mais n'ont pas la force d'enfanter. Ce sont les hommes aux bons désirs ; aux pensées salutaires : ils savent que le monde est un trompeur et les plaisirs un mensonge ; ils redoutent la mort ; ils redoutent le souverain Juge ; ils soupirent après la vie facile et suave des élus au paradis ; ils conçoivent donc le désir de renoncer à la vanité et de se jeter au pied d'un prêtre. Mais ils conçoivent à la manière de ces femmes imprudentes, qui ne veillent pas sur elles-mêmes, ne s'abstiennent point des aliments nuisibles, qui courent, dansent, folâtrent étourdiment et tuent le fruit de leur sein. Or, quel outrage à l'Esprit ! Quel crime que cet avortement de Jésus dans une âme qui ne devait d'être féconde qu'à un bienfait immérité ! Eh, malheureuse, si Dieu vous abandonne désormais à votre stérilité native, s'il ne daigne plus vous couvrir de ses ailes, si vous avez perdu sans retour le ciel en détruisant le fruit sacré, quelle sera votre désolation éternelle !

D'autres conçoivent et enfantent, mais ils ne savent pas nourrir et conserver leur fils jusqu'au huitième jour ; ils ne lui donnent donc pas le nom de Jésus. Ceux-ci obéissent aux bons désirs ; ils se confessent, ils communient, ils brisent avec l'ivresse et l'adultère..... Mais combien de temps ? Jusqu'au jour où Hérode chercha l'enfant pour le perdre, jusqu'à l'heure de la tentation. Que leur a donc servi de concevoir et d'enfanter laborieusement un fils pour l'offrir au cruel Hérode avant de l'avoir appelé Jésus ?

Heureux les mortels qui imitent Marie , qui conçoivent le désir, enfantent par les œuvres, et appellent leur fils du nom de Jésus en persévérant jusqu'à la tombe. Et puissions-nous tous partager ce bonheur par le moyen de Celui qui est le béni des siècles.

SIXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Nous avons commenté la première partie du message, où l'ange Gabriel annonce la conception, la naissance et le nom du Sauveur. Expliquons maintenant les titres et le rang du fils de Marie.

Celui-ci sera grand, ajoute l'Ange, et il sera appelé le Fils du Très-Haut. Et le Seigneur Dieu lui donnera le royaume de son père David. Et il régnera dans la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin.

Celui-ci sera grand. Que signifient ces paroles ? Le Christ, sans doute, était grand avant de naître, puisque *le Verbe était au commencement et qu'il était en Dieu, et que lui-même était Dieu.* Si le Christ est Dieu, il était grand à coup sûr. Car qui est grand comme notre Dieu ? Ici-bas, on s'élève au-dessus de la foule par l'éclat d'une vertu supérieure. Alexandre et Pompée furent appelés grands pour leurs qualités guerrières ; saint Athanase et saint Basile sont appelés grands pour leur caractère et leur science :

Dieu, lui, est grand de toute manière, par sa nature et ses attributs. Il est l'Infini, l'Immense, le Juste, le Tout-Puissant, la Sagesse, la Bonté, la Beauté par excellence; le paradis est sa demeure, et sa vie a nom l'éternité. Telle est la grandeur du Fils au sein du Père. Il ne descendit point évidemment pour grandir, mais pour s'abaisser; l'Apôtre appelle cette Incarnation un anéantissement, David un amoindrissement, et Isale a écrit : *Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné*. Que signifie donc cette parole, *celui-ci sera grand*, au lieu de cette autre, plus véridique en apparence, *celui-ci était grand et il se fera petit*? C'est que l'Ange parle du Christ comme homme. Le Verbe fut et sera toujours un grand Dieu, mais le Christ, en un sens, n'a pas été de toute éternité : il a pris notre chair, il est descendu dans le temps pour que lui, le Dieu suprême, devint aussi un grand homme, un grand roi, un grand pontife, un *grand prophète, puissant en paroles et en œuvres*, et acclamé par les foules. Voilà pourquoi l'Ange dit : *Hic erit magnus*.

Cette grandeur a bien des figures dans l'ancien testament, bien des symboles dans la vie des patriarches, et elle a été prédite à la terre par bien des oracles. Le Christ n'est-il pas ce fruit de la femme qui devait écraser la tête du serpent; ce Melchisédech qui offrit en sacrifice le pain et le vin dans un rite nouveau; cet Isaac qui porta sur ses épaules l'instrument de son supplice; ce Joseph vendu par ses frères à l'instigation de Juda, puis

salué par l'Égypte comme le sauveur du monde; ce Josué qui conduisit, après la mort de Moïse, le peuple de Dieu dans la terre de promesse; ce Samson, nazaréen dès le bas âge, plus fort que le fer, mais que son amour pour Dalila, c'est-à-dire pour l'Église, livra comme un enfant à la risée de ses ennemis, qu'il extermina cependant à sa dernière heure? N'est-il pas ce David, ce tendre adolescent, aux gracieuses formes, qui, malgré la jalousie et l'opposition fraternelles, combattit contre le superbe Goliath et le vainquit? N'est-il pas enfin l'*Emmanuel* d'Isaïe, le *Germe saint* de Jérémie, le *Pasteur unique et dominateur* d'Ezéchiel, la *Pierre de la montagne que n'a pas taillée la main humaine* de Daniel, le *Roi juste de Sion et le Sauveur* de Zacharie, le *Maître d'Israël* de Michée, le *Désiré des nations* d'Aggée, le *Docteur de la justice* de Joël et le *Soleil* de Malachie? L'Ange avait donc raison de dire : *Celui-ci sera grand parmi les hommes.*

Il ajoute immédiatement : *Et il sera appelé le Fils du Très-Haut.* Rien ne manque à cette réfutation angélique des hérésies futures de Simon le magicien, de Paul de Samosate, d'Arius et de Nestorius. Il n'était plus possible d'abuser de ces paroles, *Hic erit magnus*, pour en conclure que Jésus n'existait pas avant sa mère, ou qu'il n'était pas Dieu, ou qu'il n'était pas le fruit de Marie comme Dieu. *Il sera appelé le Fils du Très-Haut*, a dit l'Ange en prévision de ces abominations prochaines. Le Verbe, en effet, était déjà le Fils du Très-Haut; son humanité seule

et son titre de grand homme appartenait à l'avenir. Il était le Fils du Très-Haut de toute éternité, mais la terre ne le reconnaissait pas comme tel, elle ne l'appelait pas encore de ce nom. Voilà pourquoi Gabriel ne dit point, il sera le Fils du Très-Haut, mais il sera appelé de la sorte. Il parle évidemment du Verbe, et non de je ne sais quel autre, comme l'a rêvé Nestorius, quand il déclare : *Celui-ci sera grand et appelé le Fils du Très-Haut*. Le Christ exista donc avant sa mère dans le sein paternel : ainsi Ebion s'égare, Paul de Samosate divague, Arius délire et Nestorius sommeille. Le Père n'engendre point dans le temps ; *Et toi, Bethléem, s'écriait le Prophète, tu n'es pas la dernière des cités de ton peuple ; voici que de toi sortira le chef d'Israël, et son essor date du premier jour de l'éternité*¹ ; Ebion et Paul de Samosate sont donc confondus. Comme l'homme engendre l'homme, comme le lion engendre le lion, Dieu, le tout-puissant, l'infini, le très-haut, engendre de même le très-haut, l'infini, le tout-puissant, Dieu, en un mot, le Verbe qui ne croira pas commettre un larcin en s'égalant à son Père ; l'impiété d'Arius croule donc par la base. Le Fils qu'a conçu et enfanté Marie, est encore le Fils de Dieu ; celui-ci, c'est-à-dire le fils de la Vierge, sera grand et appelé le Fils du Très-Haut ; a dit l'Ange ; où donc Nestorius a-t-il appris le contraire, et d'où lui vient sa doctrine ?

¹ Michée, 5.

Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de son père David, et il régnera dans la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin.

Ces paroles annoncèrent clairement à la Vierge que celui qu'elle concevrait était le Messie promis aux Juifs, et elles prévinrent l'étonnement où l'aurait jetée cette brusque nouvelle de l'enfantement du Fils du Très-Haut par une simple femme. Tout s'expliquait de soi-même désormais. Elle attendait comme son peuple le Messie ; elle savait qu'il devait sortir de la race de David et que son royaume serait éternel ; elle avait lu dans Isaïe : *Il s'assemblera sur le trône de David, il régnera sur son empire pour le fortifier dans la justice durant l'éternité*¹. Cette connaissance de la venue du Messie était, d'ailleurs, vulgaire. La foule s'écrie dans l'Évangile : *Est-ce que le Christ doit sortir de Galilée ? Est-ce que l'Écriture ne dit point qu'il doit naître de la race royale, à Bethléem, où était David ? La loi nous a appris, réplique-t-elle ailleurs au Christ, que le règne du Messie sera éternel... Pourquoi dites-vous, il faut que le fils de l'homme soit élevé ? Quel est ce fils de l'homme ?* Mais Marie avait médité pieusement cette promesse antique, mieux que la foule ; son âme soupirait plus ardemment que personne après cette venue, l'espoir de son peuple ; et à cette parole, *Dieu lui donnera le trône de son père*, elle comprit quel était le fils que lui promettait l'Archange.

¹ Isaïe, 9. — ² Jean, 7 et 12.

On se demande peut-être comment Gabriel a pu dire du Christ qu'il succéderait à David. Est-ce que son royaume était de ce monde ? Est-ce que le Christ ne se dérobait pas à l'empressement de la foule, de crainte d'être fait roi ? Est-ce qu'il ne fut pas désavoué et condamné par son peuple ? Sans doute. Aussi l'Ange ne parle-t-il point d'une domination terrestre, de ce trône où passèrent Salomon, Josias, et tant d'autres. Quand Dieu dit à David : *Je mettrai à ta place un rejeton de ton sein, son royaume brillera devant ma face comme une lune sans tache et un soleil éternel*¹, il n'entendait point cette puissance fragile que les Assyriens allaient dompter, qu'Hérode usurpa, que les Romains anéantirent et que les Turcs absorbent à leur tour. Il parlait, comme l'Ange, de la royauté divine dont celle de David fut le symbole ; car il y a deux royaumes de David et deux maisons de Jacob, comme il y a deux Jérusalem, deux circoncisions et deux races d'Abraham.

Si un roi disait à un des grands de sa cour, en montrant la carte d'une portion de ses états, je confierai à ta garde ces villes fortes, ces bourgades, ces ports, toute cette province, il ne parlerait pas évidemment de l'image insensible déroulée sous leurs yeux, et il ne s'agirait point pour son serviteur d'un gouvernement en peinture. L'Ange, en disant *Dieu lui donnera le trône de son père*, désignait de même la réalité sous le symbole. Et, en vérité, nul

¹ Ps. 131, 88.

royaume en ce monde n'a mieux représenté le royaume du ciel que celui de David. David reçut enfant l'onction royale, mais il n'arriva au pouvoir qu'à travers les labeurs et les combats : le Christ fut l'Oint du Seigneur dès le jour de sa conception, les mages de Perse vinrent saluer roi dans son berceau *ce petit enfant qui nous est né*, dit le Prophète, *ce fils qui nous est donné et qui est établi le dominateur* des nations ; mais que de douleurs pour obtenir son empire ! sa vie fut un long supplice achevé sur une croix ! *Et n'a-t-il pas fallu que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire ?* David commença de régner sur les malheureux, les débiteurs insolubles, les pauvres, les exilés, les fugitifs, sur tous ceux qui protestaient contre les vices de l'organisation sociale de ce temps : des courtisannes, des pécheurs, des publicains repentants, abandonnant les affaires, fuyant le monde, voilà le premier cortège triomphal du Christ. David conquit son royaume par la force, il l'augmenta de même ; mais aux jours de Salomon, une paix magnifique succéda à cette lutte glorieuse : le Christ conquit le ciel en arrosant les arènes du sang des martyrs ; il l'augmente chaque jour à travers les sophismes des sages, la tyrannie des forts, les perfidies de l'hérétique, les trahisons de ses propres enfants, en combattant à outrance le Protée infernal qui se métamorphose sans cesse pour le surprendre et le vaincre. Quelle vie que la vie du chrétien digne de son titre ! Toujours debout, toujours en armes, il lui faut lutter, avec la justice

pour cuirasse, la foi pour bouclier et la parole de Dieu pour glaive, sans trêve ni repos; la paix de Salomon n'est pas de ce monde; elle nous attend au ciel. Alors surtout il sera vrai de dire avec l'Archange : *Le Seigneur Dieu lui donnera le royaume de David.*

Pourquoi, dira-t-on encore, circonscrire ce royaume dans la famille de Jacob, c'est-à-dire dans l'Eglise des fidèles? Est-ce que le Christ ne domine point dans la famille d'Esau, sur les patens, les impies et les scélérats? Quels sont donc ceux qu'il gouverne avec la verge de fer, et qu'il brise comme un vase de potier? Est-ce que toute puissance ne lui a pas été donnée au ciel et sur la terre? Est-ce qu'il n'est plus le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs¹? Oui, le Christ règne dans la famille d'Esau comme dans la maison de Jacob. Mais il règne dans la famille d'Esau comme le juge qui flagelle et renverse, impose à la transgression libre des préceptes le frein fatal des peines amères, appesantit, sur ceux qui se dérobent à la main de la miséricorde, la main de la justice qu'ils ne peuvent secouer, et ramène pas à pas ces esclaves fugitifs dans les prisons de l'éternelle géhenne. Tandis que, dans la maison de Jacob, il règne par la grâce qui assouplit doucement les cœurs sous son sceptre et leur fait payer d'eux-mêmes le suave tribut de l'amour. Or, comme cette manière de régner est proprement le règne du Christ,

¹ Ps. 2; Matth. 28; Apoc. 19.

l'Ange dit à Marie : *Et il règnera dans la maison de Jacob.*

Quel royaume ! quand surtout, au paradis, l'al-léluia éternel retentira dans toute l'étendue de cet empire ! Ce n'est pas de la sorte que régnerent Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre et Auguste ; ce n'est pas de la sorte non plus que régnerent David et Salomon, Constantin, Théodose et Charlemagne. Tous ceux-ci commandaient seulement au corps, et ils ne pouvaient punir la révolte de l'âme que dans la chair. Mais le Christ règne dans le cœur ; c'est l'âme qu'il remue à son gré, qu'il plie à ses désirs, et qu'il abreuve de délices au banquet de la foi, de l'espérance, de la charité, de la paix et de la justice ; mais ces élus règnent avec lui ici-bas comme au ciel, car *servir Dieu c'est être roi*¹. Eh, quoi de plus vrai ! Plus on obéit à la volonté de Dieu, plus on sent la nature extérieure ployer sous la sienne, comme si l'homme regagnait sa domination perdue à mesure qu'il se relève, qu'il revient à sa première innocence. Pourquoi saint Antoine, saint Benoît, saint Hilarion, saint François d'Assise, se servaient-ils des éléments, des animaux et des démons eux-mêmes comme d'esclaves soumis ? Pourquoi la flamme respecta-t-elle les trois enfants dans la fournaise ? Pourquoi Daniel vécut-il au milieu des lions comme au milieu de douces brebis ? C'est que le Seigneur régnait en eux et les faisait régner

¹ Apoc. 5.

avec lui. Le don des miracles était pour ces saints comme le signe extérieur de cette commune royauté; mais qui saurait dire les splendeurs cachées, les jouissances intimes, cette justice, cette paix qui résidait au fond de leur âme, le palais et le trône du Christ! *La gloire de la fille du roi est tout à l'intérieur*, a dit le Prophète, car, ajoute l'Évangéliste, *le royaume de Dieu est au-dedans de nous*¹. A l'extérieur, en effet, sauf ces éclairs d'une puissance qui se révèle par la prophétie et le miracle, c'est plutôt l'ignominie que la gloire, la souffrance que la joie, la persécution que le pouvoir. Celui qui porte un trésor se couvre de vêtements sordides pour tromper le voleur des bois. Les saints, revêtus de la pauvreté volontaire, traversent de même la dangereuse forêt de ce monde : qui, des enfants du siècle, eût soupçonné un grand prince dans le sac troué où saint François se roulait comme un vil mendiant? Mais, parvenus au seuil de l'éternité, libres alors de crainte, ils jettent au loin leurs lambeaux, ils se vêtissent de lumière, et ils apparaissent glorieux dans leurs corps comme dans leurs âmes. Alors seulement le royaume du Christ sera dans la plénitude de son éclat, surtout au dernier jour, quand le Seigneur glorifiera nos humbles apparences à l'image de sa gloire, et nous dira : *Venez les bénis de mon Père*, réglez dans le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.

¹ Ps. 44; Luc, 17.

Alors ce royaume, commencé seulement sur la terre ; nous sera acquis pour l'éternité. *Le règne du Christ*, en effet, *n'aura point de fin* ; le règne des élus, de même, durera toujours, puisqu'ils doivent partager sa puissance.

O royauté splendide, royaume de paix, règne immortel ! Nous pouvons l'obtenir sans peine, et nous le dédaignons pour acheter à prix d'or des distinctions d'un jour ! Qui aimeriez-vous mieux être, saint Antoine ou César ? Que préféreriez-vous, les épreuves terrestres du premier avec leur récompense au ciel, ou les félicités mondaines du second avec leur châtement aux enfers ? Souffrir quelques soleils avec le calme de l'âme, encourir le mépris de quelques-uns pour gagner, sans y songer, la vénération du grand nombre, renoncer à des plaisirs qui ruinent, à des excès qui déshonorent, pratiquer la pauvreté qui délivre des soucis de la richesse, puis jouir de la béatitude au milieu des élus et des anges ; ou bien tenir dans ses mains le sort du monde, nager dans les délices de la fortune et les enivremens de la gloire pour se réveiller soudain dans la mort, passer quelques moments de joie, d'une joie qui ne fut pas sans tristesse, pour être précipité dans l'abîme où le feu dévore : qui de vous hésiterait dans cette alternative, et qui n'aimerait mieux être saint Antoine que César ? Eh bien ! il s'agit de choisir maintenant, sinon entre saint Antoine et César, du moins, ce qui revient au même, entre la famille de Jacob et celle d'Esau, entre le règne de la justice,

le règne de la verge de fer et des supplices, ou le règne de la grâce et du bonheur; et vous hésitez, vous ne vous hâtez point de devenir ce que vous voudrez être un jour? Quelle folie étrange! Infortuné que je suis, la figure de ce monde s'efface, le temps s'envole, l'homme meurt à chaque heure qui fuit, et je touche à ma tombe; bientôt, dans mon agonie, je ne désirerai qu'une chose, avoir vécu comme un chrétien, et je ne secoue pas la torpeur où je sommeille, je ne m'écrie point, j'ai assez dormi!

SECOND POINT.

*Or Marie répondit à l'Ange, comment cela peut-il se faire, puisque je ne connais point d'homme? Réponse aussi judicieuse que son silence avait été sage. Jeune homme, dit l'Ecclésiastique, parle à peine dans ta cause. N'ouvre la bouche qu'à la seconde interrogation; le plus souvent fais comme celui qui ignore, écoute en silence et cherche à apprendre¹. La Vierge avait observé ce précepte: elle n'avait rien répondu au salut de Gabriel, et elle s'était demandé, dans une réflexion silencieuse, le sens de cette salutation étrange; elle parla seulement à la seconde interpellation du messager de Dieu, et ses paroles ne furent pas nombreuses; quelques mots suffirent à interroger l'Archange sur ce qu'il était important de savoir: *Comment cela se fera-t-il,**

¹ Ecclési. 32.

dit-elle, *puisque je ne connais point d'homme*? Heureuse Eve, si elle eût répondu aux promesses du trompeur, comment se fait-il qu'en mangeant d'un fruit défendu nous devenions des dieux? Sa folie rendit la Vierge prudente, et elle ne craignit point de dire à Gabriel : *Comment cela se fera-t-il?*

Quel amour singulier de la virginité! Quel zèle pour le vœu qu'elle avait fait au Seigneur! Car ces paroles révèlent clairement que ce vœu était accompli. C'est l'explication qu'en donnent saint Augustin dans son livre sur la Vierge, et saint Bernard dans son quatrième sermon sur le texte *Missus est*. Marie s'exprima à la manière des religieux de nos jours, qui disent, par exemple, nous ne mangeons point de chair, pour signifier, nous avons fait vœu de ne point manger de chair. Or, quelle gloire pour Marie! *Où trouver une femme forte* comme cette fille de roi qui, dans sa première jeunesse, offrait aux vierges futures une vocation inconnue dont elle sera désormais la douce étoile! S'il est beau de se vouer à la chasteté, aujourd'hui, après les leçons du Christ; les conseils de l'Apôtre, les louanges des Pères, les exemples innombrables semés à tous les points de l'histoire de l'Eglise, qu'était-ce donc d'entreprendre cette tâche ardue, sans conseil qui fortifie, sans exemple qui aiguillonne, sans appui dans la loi et au milieu du dédain des hommes! On comprendrait que Marie eût fait une promesse semblable après l'Annonciation. Comment la Mère de Dieu aurait-elle pu consentir, en effet, à enfanter désormais à la

manière des autres mères ! Comment l'épouse du Saint-Esprit aurait-elle dérogé jusqu'à descendre au rang des épouses vulgaires ! Comment la femme qui s'inquiétait de sa pureté au moment qu'il s'agissait de concevoir le Christ, aurait-elle déchu à ce point de l'amour et du zèle virginal qu'elle avait montrés à l'Archange ! On n'en peut douter, Marie resta toujours pure, quoi qu'en aient dit quelques rêveurs. Mais elle ne resta pas seulement toujours pure, elle en avait fait le vœu avant même de connaître sa future grandeur ; tel est le sens de ces paroles : *Virum non cognosco*. Elle a donc eu tous les mérites de la vierge. Comme le Christ est le premier des ressuscités, comme les apôtres sont les prémisses de la foi, de même Marie est la primeur de la virginité, le premier bouton éclos sur cette tige sainte, la plus chérie de Dieu, par conséquent, la plus odorante, la plus précieuse, la plus rare des fleurs de l'Eglise à sa première saison.

C'est l'Esprit qui lui avait appris, dans ses communications mystérieuses et fréquentes, le prix inconnu de la chasteté. Il n'avait pas encore dit dans l'Evangile : *Il y a des eunuques volontaires pour gagner le ciel ; que celui qui peut y parvenir y parvienne*¹ ; il n'avait pas encore inspiré à l'apôtre saint Paul cet enseignement décisif : *Celui qui marie ses jeunes vierges fait bien, mais celui qui ne les marie pas fait mieux*² ; il n'avait pas encore révélé à

¹ Matth. 19. — ² 1. Cor. 7.

l'apôtre saint Jean que les vierges seules suivraient l'agneau et chanteraient le nouveau cantique; saint Cyprien n'avait pas encore écrit ces gracieuses paroles : *L'assemblée des vierges c'est la fleur de la sève chrétienne, c'est la beauté de la grâce spirituelle, ... c'est la portion la plus brillante du peuple de Jésus; il se réjouit dans elles et par elles; plus leur nombre s'augmente, plus l'Eglise est glorieuse, plus sa fécondité s'épanouit largement, plus sa joie maternelle se dilate : une récompense magnifique les attend au ciel, car le prix d'une pareille vertu est grand*; et ces trompettes éclatantes du sacerdoce, saint Athanase, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme, n'avaient pas encore entonné leur hymne de gloire en l'honneur de la virginité. Mais l'Esprit avait découvert ses secrets à l'âme de Marie, il lui avait découvert le sens de ces paroles de David : *Ecoute, ma fille, vois et incline ton oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père : un roi désire ta beauté, et ce roi est le Seigneur ton Dieu*¹; il lui avait enseigné le mystère de ces lignes du Prophète : *Dieu dit aux eunuques : Je leur donnerai une demeure dans ma demeure, je leur donnerai un nom plus beau que celui de fils, un nom qui demeurera pour l'éternité*²; il lui avait révélé la grandeur de son titre pour lequel on préparait au ciel des palais nouveaux et des noms inconnus; il l'avait abreuvée à ces parfums suaves qui s'élèvent des

¹ Ps. 44. — ² Is. 56.

fontaines où l'Agneau de Dieu se désaltère , et des prés où il se promène au milieu de son troupeau aimé ; prairies mystérieuses dont les joies , mais des joies que nul autre ne goûte au ciel , dont les joies des vierges sont l'éternel gazon ; quoi d'étonnant que , tout entière à ses délices secrètes , l'oreille encore enivrée de ces bruits venus sur les ailes de la brise des cieus , la Vierge ait répondu à l'Archange : *Quomodo fiet istud , quoniam virum non cognosco ?*

Mais que dis-je ? Je parle de virginité à ce siècle pervers ! Et plutôt à Dieu qu'il s'abstint seulement de l'impudicité ! Plût à Dieu que l'enfant se conservât chaste , que l'adolescent se montrât digne , par ses mœurs , de la pureté qu'il exige dans son épouse , que les maris apprissent à leurs compagnes la pudeur qui convient à la femme chrétienne ! Plût à Dieu que le sacrilège ne souillât pas la table sainte , et que des ministres indignes ne portassent pas sur le Christ des mains impures ! Celui dont le père est Dieu , dont la mère est Marie , et dont les serviteurs sont les anges , prêtre infâme , oses-tu le faire descendre de son trône dans ton cœur ? Ce n'est point assez de déshonorer ton corps , le temple de l'Esprit saint , quand seul , sur ta couche , loin du regard , dans les ombres , tu accomplis l'horrible mystère , le mystère sans nom qui met en fuite ton ange , et fait gémir les murs insensibles. Tu appelles Dieu , tu le forces à s'incarner de nouveau dans tes mains et à devenir la ruine de ton âme ! Crois-tu que les té-

nèbres ont dérobé ton crime à ses regards ? Tu t'abuses, impudique, tu t'abuses ; au jour du jugement, à la lueur de l'incendie des mondes, en face de tous les peuples et des cieux, ce mystère de la nuit sera publié à ta confusion éternelle, et ta sainteté prétendue ne s'appellera plus qu'hypocrisie sur les lèvres frémissantes des hommes que tu trompes aujourd'hui. Mais peut-être que ces prêtres infortunés n'existent point parmi nous ; je le désire ardemment ; toutefois je maintiens mon langage, pour qu'il n'y en ait pas non plus dans l'avenir, et que nous comprenions bien quelle doit être la pureté des ministres de Dieu.

Eux surtout doivent imiter Marie, puisque, comme elle, ils doivent servir de guide à la foule dans la voie de la chasteté. Puisseons-nous tous accomplir notre devoir sur ce sujet délicat ! Le jour de la Nativité approche. Quand le soleil se lève, la bête fauve regagne sa tanière et s'enfonce dans ses profondeurs ténébreuses : l'anniversaire du lever du Soleil de justice va luire sur le monde : que l'impudicité regagne ses repaires obscurs. Purifions-nous ; puisque nous ne pouvons nous dérober aux regards du ciel dans cette fête joyeuse, rendons-nous dignes de paraitre au milieu des anges qui se mêleront à la foule des fidèles dans nos temples ; imitons Marie, et nous régnerons un jour avec elle et avec celui qui est le béni des siècles.

SEPTIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

L'Esprit de Dieu se reposera en vous , et la vertu du Très-Haut vous ombragera. Et ce qui naîtra de vous sera saint et appelé le Fils de Dieu.

Telle fut la réponse de l'ange Gabriel à cette parole de Marie : *Quomodo fiet istud , quoniam virum non cognosco?* Elle contient toute l'économie de l'Incarnation dont je veux vous entretenir dans ma première partie.

Distinguons d'abord , dans ce mystère , ce qui est commun aux trois personnes de la sainte Trinité , et ce qui est propre à la personne du Verbe. Ce qui est commun à la Trinité , c'est la cause efficiente de l'Incarnation. Dieu agit par sa puissance, sa sagesse et sa volonté. Or il n'y a en Dieu qu'une volonté, une sagesse, une puissance, comme il n'y a qu'une nature. Mais l'Incarnation en elle-même est propre au Verbe ; seul il a pris l'humanité ; c'est lui qui *s'est fait chair*, et non le Père et l'Esprit. S'il y a en Dieu une substance ; une volonté, une sagesse , il y a encore trois personnes, ou, pour parler comme la théologie, trois *subsistences*, trois *hypostases*, et c'est la seconde de ces personnes qui s'est incarnée.

Cela dit, revenons à la réponse de l'Ange.

L'Esprit de Dieu se reposera en vous.

Ces premières paroles désignent la cause efficiente de l'Incarnation.

Quand l'homme veut être compris des autres intelligences, quand il veut manifester son verbe, il applique toutes ses puissances et incarne ce verbe par le souffle de la bouche dans une forme aérienne. Quand la Trinité voulut manifester son Verbe, elle s'appliqua de même et créa, par le *souffle de sa bouche*, la forme charnelle qui devait le rendre accessible à l'humanité. Tel est le sens de ces paroles : *L'Esprit de Dieu descendra en vous*, et de ce langage de l'Eglise, le Verbe s'est fait homme par l'opération du Saint-Esprit. Il y a d'ailleurs d'autres raisons pour que l'Ecriture et l'Eglise attribuent spécialement l'Incarnation à l'Esprit. Comme elles attribuent au Père les actes du pouvoir, par exemple la création et la conservation des êtres, comme elles attribuent au Fils les actes de la sagesse et de la providence, par exemple la disposition, la forme et le gouvernement des mondes, elles attribuent à l'Esprit tous les actes de la miséricorde divine. Est-ce à dire que l'Esprit et le Fils n'ont pas créé avec le Père, que l'Esprit et le Père n'ont pas disposé, façonné l'univers avec le Fils, et que le Fils et le Père sont étrangers aux œuvres de l'Esprit? Non, évidemment. Dieu, je le répète, agit par sa puissance et sa volonté; or il n'y a qu'une puissance et une volonté en lui, comme il n'y a qu'une nature. Mais le Père n'a de principe, mais le Fils est la forme substantielle des idées, mais l'Esprit est l'amour du Père et du Fils, voilà le motif du langage de l'Ecriture et de l'Eglise. Or l'Incarnation fut, je pense,

le chef-d'œuvre de la miséricorde de la Trinité. Donner son Fils pour un esclave fugitif et rebelle qui errait, depuis Adam, loin d'elle comme son rival, restaurer de ses mains cette ruine vivante en l'incorporant à la divinité, quelle miséricorde ! Elle frappe d'étonnement Dieu lui-même, et lui arrache ces paroles : *Dieu a aimé le monde jusqu'à donner pour lui son Fils unique !* Des grâces signalées furent accordées à distance aux patriarches et aux prophètes comme des gages de l'affection divine. Mais les cataractes du ciel se sont ouvertes avec l'Incarnation ; l'amour de Dieu s'est répandu comme un déluge sur la terre. Qui a fui le contact de ses impétueuses effluves ! Tous les trésors de la grâce ont été prodigués à l'homme, et, en vérité, *comment celui qui a donné son Fils n'a-t-il pas tout abandonné avec lui ?*

O amour, ô mystère ! L'homme se plait dans les vêtements splendides, et Dieu fait naître son Fils nu dans une étable pour cette vaine créature ! L'homme s'oublie aux longs banquets, et Dieu châtie le corps innocent de son Fils par les tortures de la faim et de la soif pour expier ces excès de l'intempérance ! L'homme aime les chants et les rires, les jeux frivoles et les conversations oiseuses, et Dieu envoie son Fils réparer cette perte d'un temps précieux par les labeurs, les voyages, les prédications, la prière et les veilles ! L'homme, cette misérable poussière, ne peut dévorer la plus légère injure, et Dieu lui donne son Fils pour souffrir tous les

supplices, du soufflet jusqu'à la mort de la croix! Ah! puisque les œuvres de l'amour sont attribuées à l'Esprit, puisque Dieu a aimé l'homme dévasté par ses propres crimes jusqu'à faire mourir son Fils; puisque l'Incarnation est le chef-d'œuvre de cet amour, répétons pieusement, avec l'Archange, à Marie : *L'Esprit saint se reposera sur vous.*

Et la vertu du Très-Haut vous ombragera. Ces autres paroles désignent ce qui est propre au Verbe dans le mystère de l'Incarnation.

Qu'est-ce en effet que la vertu du Très-Haut, sinon le Verbe lui-même, celui qu'Isaïe appelle *le bras du Seigneur*, et saint Paul *la vertu et la sagesse de Dieu*? *Lève-toi, lève-toi*, s'écrie le Prophète, *revêts ta force*, ô bras du Seigneur! — *Nous prêchons*, dit l'Apôtre, *le Christ crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les gentils, la vertu et la sagesse de Dieu pour les élus de la nation juive et de la gentilité.* Ainsi, ce fut le Verbe qui ombragea la Vierge comme d'une nuée lumineuse pendant le grand mystère ¹.

Et la vertu du Très-Haut vous ombragera, c'est-à-dire le Verbe descendra en vous dans un secret impénétrable, il vous enveloppera, pendant l'opération, du *souffle de Dieu*, de *cette lumière inaccessible*, qu'il habite, comme d'une ombre que le re-

¹ L'auteur explique ensuite comment la Vulgate a pu dire *obumbrabit tibi* et non *obumbrabit te*. Le mot de saint Luc, *σκιαν*, qu'elle traduit par ce verbe, gouverne en grec les deux cas, et saint Luc répète lui-même son équivalent en latin, avec l'accusatif au chap. 9, *obumbrabit nos*.

gard de l'Ange lui-même ne saurait percer. *Et la vertu du Très-Haut vous ombragera*, c'est-à-dire encore, le Verbe ne descendra pas dans votre sein à la manière des enfants des hommes, il sera en vous et vous serez en lui, votre chair sera le vêtement de sa substance, et lui vous vêtira de sa gloire, vous serez comme le voile de ce soleil de justice, et ce soleil vous inondera de ses rayons. *Et la vertu du Très-Haut vous ombragera*, c'est-à-dire enfin, pour que vos yeux supportent son éclat, pour que votre faible nature ne soit pas consumée par *ce feu qui dévore*, le Verbe sera lui-même votre ombrage. *Quoi d'étonnant*, dirai-je avec saint Bernard, *à l'abri sous un tel ombrage, une pareille splendeur !*

C'est pourquoi, continue l'Archange, *ce qui naîtra de vous est saint et sera appelé le Fils de Dieu.*

C'est pourquoi, c'est-à-dire *puisque le Verbe vous ombragera*, et non *puisque l'Esprit saint se reposera en vous*. L'Esprit n'est que l'artisan de l'œuvre, je le répète, l'architecte du corps divin, la main de la Trinité dans la réalisation du mystère ; le fruit de ce mystère, le Christ ne reconnaît qu'un Père au ciel et une Mère sur la terre ; c'est donc puisque le Verbe a ombragé Marie, que le Fils de ses entrailles est *saint*, comme il n'a été donné de l'être à nul parmi les mortels.

Les élus naissent pécheurs ; quelques-uns, comme Jean-Baptiste et Jérémie, ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, mais ils furent conçus

dans le crime ; Marie , selon une pieuse croyance , a pu échapper à la tache originelle , mais par un bienfait gratuit : le Christ seul entra en possession de la sainteté de plein droit , et par sa nature et par le mode de sa conception. Aussi Daniel l'appelle-t-il le *Saint des saints*. De plus , comme le Christ est encore le Verbe à l'ombre duquel reposa la Vierge , le Fils de cette Vierge *devait être appelé le Fils de Dieu*.

Quand je songe à toutes les magnificences accumulées dans ces quelques paroles de l'Archange , et à ce nom ineffable de Fils de Dieu qui les couronne , j'admire , d'une part , mais , de l'autre , je m'étonne et je suis plein d'épouvante. Quoi ! celui que Daniel appela le Saint des saints , que Gabriel ne peut nommer dignement qu'en employant cette périphrase divine : *Ce qui naîtra de vous sera saint et appelé le Fils de Dieu* , l'enfant de Marie , le Christ , on le blasphème chaque jour , en se jouant ! On ne réfléchit point à la majesté infinie qu'on outrage , à la cour des cieux qu'on attriste , à l'enfer , implacable vengeur de cette offense ! Quoi ! celui que Gabriel lui-même n'ose nommer qu'en le désignant de la sorte : *Ce qui naîtra de vous ,... sera appelé le Fils de Dieu* , on le recevra bientôt , peut-être à la fête prochaine , avec tiédeur , pour le chasser , après quelques instants , à la voix d'une volupté trompeuse ; ce trésor de la grâce , ce chef-d'œuvre de l'Esprit , cette humanité du Verbe , le Verbe lui-même , on le vendra pour une femme , une coupe

pleine, une danse frivole ! Judas, au moins, le vendit à plus haut prix, et cependant *le néant eût mieux valu pour cet homme que le don de l'existence*. Quoi ! le mystère vénérable qui s'accomplit sur nos autels, au milieu des anges tremblants autour de la Trinité recueillie et attentive, le mystère qui rappelle toute l'histoire prédite par Gabriel, du jour de la Conception au jour du Calvaire, des prêtres légers, distraits, le précipitent froidement ! L'araignée tisse sa toile autour d'un tabernacle sordide, des linges, rebut d'une table de valets, enveloppent le Saint des saints ! Est-ce que l'*Esprit de Dieu* ne se repose pas sur cette hostie symbolique, est-ce que le Verbe ne doit pas l'*ombrager* sous ses ailes ? Pour flambeau un débris de cierge qu'un souffle insensible renverserait sans peine, pour ministres des enfants dissolus, pétulants, effrontés, au regard toujours mobile, à la posture déshonnête ou impudente ; ils répondent sans y songer, ils servent en s'occupant d'une malice, et le sacrificateur, témoin de cette indévotion scandaleuse, ne leur fait aucun reproche. Voilà comment des prêtres honorent le Dieu pour lequel ils sont honorés chez les hommes. Or le Seigneur aura son tour. Prêtres tièdes, écoutez les paroles qu'il vous adresse par son prophète, vous *avez déserté votre voie, vous avez scandalisé plusieurs dans votre maintien, c'est pourquoi je vous livrerai au mépris et à l'opprobre des nations*. Mais je ne veux point découvrir davantage la nudité paternelle ;

que ne puis-je l'abriter tout-à-fait, comme d'un manteau discret, sous mon respect filial. Je ne le puis, le scandale est public, les murs, les autels parlent d'eux-mêmes. Il faut que les prêtres dignes de ce nom, et ils sont nombreux parmi nous, se lèvent contre ces négligences indignes, qu'ils les châtient de la parole, qu'ils n'épargnent pas le reproche, Dieu leur tiendra compte de ce zèle pour sa demeure.

SECOND POINT.

Le sacrement de l'Incarnation est exposé, la Vierge est croyante : cependant, pour confirmer sa foi, pour ajouter à son bonheur, pour être le premier, comme il convenait, qui lui annonçât la nouvelle qu'elle devait communiquer ensuite avec plus de certitude, dans ses moindres détails, aux Ecrivains sacrés, pour offrir au Précurseur l'occasion de se réjouir dans le sein de sa mère, et de présenter à son Dieu, avant l'heure de la naissance, les premières de son dévouement, l'Ange ajouta ces dernières paroles : *Voici qu'Elisabeth votre parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse. Ce mois est le sixième depuis le jour où celle qui était stérile est devenue féconde, car rien n'est impossible à Dieu.*

On se demandera peut-être comment Elisabeth était parente de Marie? La première sortait d'Aaron, et la seconde était fille de David. Cette origine de la Vierge est certaine, car elle était nécessaire à l'accomplissement des prophéties. L'Ange, saint

Matthieu et saint Paul, font sortir le Christ de David. Le Seigneur lui-même s'appelle, à ce sujet, dans l'Apocalypse, l'*Etoile du matin*; or il est sûr que le Christ ne fut fils de David que par Marie. Cela posé, puisqu'il était ordonné aux femmes, dans les *Nombres*, de ne se marier que dans leur tribu, comment Elisabeth était-elle parente de la Vierge ?

La loi dont parlent les *Nombres* ne regardait que les jeunes filles qui n'avaient pas de frères; héritières du patrimoine paternel, elles devaient le conserver à leur tribu pour ne pas dénaturer les anciens parages. Telles étaient les filles de Saphaad à l'occasion desquelles cette loi fut portée. Les autres étaient libres; aussi le promulgateur même de ce précepte, Moïse, épousa une Madianite, Aaron une fille de Juda, Booz une Moabite, David une fille de Benjamin, Salomon une fille de Pharaon, et Joïada, le grand-prêtre, une sœur d'Ochosias. Il n'est donc pas étrange que Marie et Elisabeth fussent parentes. Une sœur de sainte Anne a pu se marier dans la tribu d'Aaron comme elle-même se maria dans celle de David, et, de la sorte, le Christ se trouva allié à la famille royale et à la famille sacerdotale.

L'Ange avait donc bien dit : *Voici qu'Elisabeth votre parente a conçu dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième depuis le jour où celle qui était appelée stérile est devenue féconde.* Ces paroles, de plus, annoncent clairement que la Conception du Précurseur fut un miracle. Elisabeth, en effet, était dans la vieillesse où l'on ne conçoit plus, et à cette

vieillesse venait se joindre une stérilité notoire, puisqu'elle était appelée la femme stérile.

Mais *tout*, dit enfin l'Archange, *est possible à Dieu, quia omne verbum non erit impossibile apud Deum*. Ce mot *verbum* a pu être employé, ou bien, selon la coutume des Hébreux, pour la chose qu'il signifie, comme dans ce passage : *Transeamus ad Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est* ; ou bien dans le sens de promesse, de sorte que ces dernières paroles voudraient dire, Dieu fait tout ce qu'il promet, l'effet suit toujours sa parole, au rebours de l'homme qui parle souvent en vain, et ne peut agir.

Marie avait écouté attentivement ce message, et sûre désormais de la mission de l'Archange, rassurée sur sa chère virginité, elle répondit aussitôt : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*. Que de vertu cette réponse révèle ! Quelle sobriété de langage, quelle humilité profonde, quelle foi forte, quelle ardente charité ! *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !* Quoi de plus concis, de plus respectueux, et de plus sage ! On rend à Dieu l'obéissance qui lui est due et l'on n'oublie point l'honneur qui revient à l'Archange.

Voici la servante du Seigneur. Quelle humilité ! On ne connaissait point encore de prêtres qui se confessassent indignes au moment de participer au banquet sacré ; ces belles paroles : *Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir*, n'avaient pas encore retenti dans l'Eglise : Marie, la première, en

fit entendre en quelque sorte les prémisses quand elle répondit à l'Archange : *Voici la servante du Seigneur.*

Qu'il me soit fait selon votre parole. Quelle foi ! Marie ne doute de rien, elle croit, comme Abraham, contre toute espérance ! que dis-je ? qu'est la foi d'Abraham en présence de la foi de notre Vierge ? Il y a entre le patriarche et la fille de David toute la différence qui se trouve entre le Christ et Isaac, entre Sara concevant à la manière des femmes, et une jeune fille qui devait concevoir par l'opération de l'Esprit saint en conservant sa virginité. Abraham croit, sur la parole du ciel, que son épouse concevra de lui malgré sa stérilité ; Marie croit sur la parole de l'Ange qu'elle concevra un enfant-Dieu en restant toujours vierge.

Voici la servante du Seigneur. Quelle obéissance ! Elle ne songe point aux soupçons qui peuvent naître dans l'esprit de saint Joseph, elle ne songe point aux besoins de sa pauvreté, elle est prête à tout supporter, le mépris et la misère, pour obéir à son Dieu.

Qu'il me soit fait selon votre parole. Quelle charité pour Dieu et pour l'humanité déchue ! *Qu'il me soit fait selon votre parole,* je le désire ardemment, je l'appelle de toutes les forces de mon âme.

Alors, sans doute, l'*Esprit saint vint se reposer* sur cette vierge si obéissante, si humble, si pleine de foi, si ardente ; il prit le plus pur de son sang, il en forma un corps beau et gracieux, il anima ce corps d'une

Âme douée de tous les dons, puis la *Vertu du Très-Haut descendit l'ombrager*, et, dans ce lieu mystérieux où s'opère la conception, la divinité s'unit à notre humanité. Alors le Christ fut conçu : le fondement de notre délivrance était posé. Alors la Vierge, inondée d'une joie inconnue, au milieu des transports des cieux, chanta ces sublimes paroles que l'Eglise répète si souvent dans ces jours. *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* Le Verbe s'était fait chair, l'homme nouveau allait naître, et la grâce et le bonheur allaient bannir de l'univers transformé le règne du péché et de la désolation.

Je cherche dans la nature une image qui vous rende saisissante cette délivrance miraculeuse de l'humanité déchue. Mais où trouver cette image fidèle ? Dirai-je qu'Adam fut comme un beau cèdre planté dans un jardin délicieux par une main royale, et qui, desséché aux feux d'une tempête soudaine, laissa tomber à terre ses fruits verts encore ? Comparerai-je l'Esprit saint à l'artisan habile qui saurait créer un cèdre tout semblable au premier, mais tout verdoyant, tout parfumé, tout plein d'une sève nouvelle, d'un véritable miel ? Dirai-je que le Christ est cet arbre nouveau que l'artisan éternel offre à la Trinité ; plante miraculeuse qui n'a rien pris à la semence corrompue de l'homme, plante si odorante et si pure qu'elle enchantait le regard de Dieu ; et que nous, les fruits tombés avant l'heure du cèdre desséché, nous fûmes recueillis pour participer à sa

sève, venir à maturité, et goûter enfin à la source miel où il baigne ses racines dans les cieux?

Mais, pour continuer cette image, afin de participer à la pureté du Christ, d'appartenir à cette tige de l'humanité nouvelle et de mûrir pour la gloire d'éternité, il faut avant tout laver nos souillures cicatriser les plaies hideuses qu'a creusées notre chute si prolongée du tronc fraternel. Le baptême avait accompli cette œuvre, sans doute; mais depuis le baptême combien sont retombés de l'arbre vigoureux dans la boue où ils gisaient naguère sur le chemin? Ceux-là voudraient bien s'abreuver à la source du miel qui arrose les pieds de l'arbre céleste, en un mot, parvenir à la gloire du paradis; mais combien parmi eux songent à acheter cette gloire au prix des larmes de la pénitence, ce vinaigre et ce sel symbolique où les fruits corrompus sont purgés de leurs souillures? Rien de plus rare dans ce siècle que la contrition. Et quoi de plus facile cependant? Etes-vous misérables? ne vous abandonnez pas vous-mêmes dans les angoisses de la misère; comprenez la conduite de Dieu à votre égard; la pauvreté, c'est le sel qu'il vous envoie pour préparer votre guérison, pauvre nature perdue, et vous ouvrir l'accès à la gloire. Point de murmures, de basses envies, soyez patients, et cet état si dur, si herisse d'épreuves, procurera bientôt à votre âme une tranquillité inconnue. Etes-vous riches? Pratiquez la miséricorde; l'aumône est pour vous le moyen d'expiation, comme la patience

gnée est la pénitence de l'indigent. Sachez que vous êtes nés dans l'aisance , c'est parce que ce Dieu a eu pitié de votre faiblesse , et qu'il vous a connus incapables de la force d'âme qu'exige le métier de la pauvreté. Votre voie est facile , ne craignez rien , donnez toujours ; le ciel est comme ces dépouilles livrées au pillage après la victoire ; ses diadèmes , ses richesses , ses trésors sont vendus pour un moment dans l'ivresse de l'armée triomphante ; achetez , ne craignez rien , achetez encore l'éternité qui se donne à vil prix. Bientôt , après la mort , vous n'aurez plus cette fautive fortune. Dieu ne donnera rien , il rendra à chacun ce qui lui est dû. Hâtez-vous donc et faites-vous avec le Mammon d'iniquité des amis qui vous abandonneront le ciel.

HUITIÈME SERMON.

Sur l'Assomption.

PREMIER POINT.

Si les fêtes des saints doivent être autant d'aiguillons qui nous poussent à imiter leur vie pour partager leur gloire , la solennité d'aujourd'hui paraîtrait entre toutes élever nos esprits et réveiller nos ardeurs. La Vierge , en effet , n'était pas un ange ; ce n'était pas un ange ; c'était un être mortel , elle était une femme. Or qui ignore que la nature de femme est inférieure à celle de l'homme ? Et cependant cette femme , cette mortelle , cette fille des

sève, venir à maturité, et goûter enfin à la source de miel où il baigne ses racines dans les cieux?

Mais, pour continuer cette image, afin de participer à la pureté du Christ, d'appartenir à cette tige de l'humanité nouvelle et de mûrir pour la gloire de l'éternité, il faut avant tout laver nos souillures, cicatrizer les plaies hideuses qu'a creusées notre chute si prolongée du tronc fraternel. Le baptême avait accompli cette œuvre, sans doute; mais depuis le baptême combien sont retombés de l'arbre vigoureux dans la boue où ils gisaient naguère sur le chemin? Ceux-là voudraient bien s'abreuver à la source du miel qui arrose les pieds de l'arbre céleste, en un mot, parvenir à la gloire du paradis; mais combien parmi eux songent à acheter cette gloire au prix des larmes de la pénitence, ce vinaigre et ce sel symbolique où les fruits corrompus sont purgés de leurs souillures? Rien de plus rare dans ce siècle que la contrition. Et quoi de plus facile cependant? Etes-vous misérables? ne vous abandonnez pas vous-mêmes dans les angoisses de la misère; comprenez la conduite de Dieu à votre égard; la pauvreté, c'est le sel qu'il vous envoie pour préparer votre guérison, pauvre nature perdue, et vous ouvrir l'accès à la gloire. Point de murmures, de basses envies, soyez patients, et cet état si dur, si hérissé d'épreuves, procurera bientôt à votre âme une tranquillité inconnue. Etes-vous riches? Pratiquez la miséricorde; l'aumône est pour vous le moyen d'expiation, comme la patience

résignée est la pénitence de l'indigent. Sachez que si vous êtes nés dans l'aisance, c'est parce que ce Dieu a eu pitié de votre faiblesse, et qu'il vous a reconnus incapables de la force d'âme qu'exige le rude métier de la pauvreté. Votre voie est facile, donnez, donnez toujours; le ciel est comme ces villes livrées au pillage après la victoire; ses dignités, ses richesses, ses trésors sont vendus pour rien dans l'ivresse de l'armée triomphante; achetez, achetez encore l'éternité qui se donne à vil prix. Bientôt, après la mort, vous n'aurez plus cette heureuse fortune. Dieu ne donnera rien, il rendra à chacun ce qui lui est dû. Hâtez-vous donc et faites-vous avec le Mammon d'iniquité des amis qui vous ouvrent le ciel.

HUITIÈME SERMON.

Sur l'Assomption.

PREMIER POINT.

Si les fêtes des saints doivent être autant d'aiguillons qui nous poussent à imiter leur vie pour partager leur gloire, la solennité d'aujourd'hui devrait entre toutes élever nos esprits et réveiller nos ardeurs. La Vierge, en effet, n'était pas un Dieu; ce n'était pas un ange; c'était un être mortel, c'était une femme. Or qui ignore que la nature de la femme est inférieure à celle de l'homme? Et cependant cette femme, cette mortelle, cette fille des

hommes, sujette comme le dernier de la foule, pendant son pèlerinage, aux fatigues, aux besoins, aux douleurs, cette femme franchit aujourd'hui les montagnes, les espaces, les cieus, les chœurs des saints, et va s'asseoir auprès du Très-Haut, comme le proclame l'Eglise dans un chant triomphant. Non-seulement son âme est plus radieuse qu'un Séraphin, mais son corps est plus éblouissant que le soleil. Je ne doute pas que ce prodige n'attire puissamment vos esprits et qu'il ne les embrase. Mais comment atteindre à cette félicité ? Qui nous montrera les chemins suivis par la Vierge prudente ? Les hauteurs du ciel se jouent de nos faibles entreprises, la corruption de notre nature nous entraîne au fond de l'abîme : qui nous donnera les ailes de la colombe pour sonder ces sentiers inconnus ?

Après y avoir réfléchi longuement, il m'a semblé que Marie monte aujourd'hui les degrés du ciel, moins par ses propres forces que portée doucement, pour ainsi dire, sur les bras de son Fils. Cela paraît convenable. Quand le Verbe descendit, les siens refusèrent de le recevoir : Marie accourut seule à sa rencontre et lui ouvrit joyeusement sa demeure : elle le porta dans son sein et elle guida ses premiers pas dans la vie terrestre. Quoi d'étrange que son Fils accoure à sa rencontre, aujourd'hui qu'elle aborde les régions où commence une vie nouvelle, et qu'il lui facilite l'accès de cette patrie heureuse ? Les lois de l'hospitalité l'exigent, ce semble, et c'est pourquoy, peut-être, l'Eglise a choisi pour ce jour

le récit évangélique de la visite de Jésus à Marthe et à Marie : *Jésus entra dans un castel, dit saint Luc, où le reçut une femme du nom de Marthe qui avait une sœur appelée Marie.* Ces deux noms, en effet, conviennent à la Mère de Dieu, elle fut Marie par la contemplation, elle fut Marthe par son empressement à honorer le Verbe. Examinons donc comment elle le reçut autrefois, et nous comprendrons mieux comment il la reçoit aujourd'hui.

Quand le Verbe descendit dans son héritage, il trouva les demeures des hommes, ou occupées par les démons, ou en ruine, ouvertes, nues et désolées. La demeure seule de la Vierge Marie se présentait à lui comme une citadelle fortifiée et bien pourvue; il s'y retira.

Quelle était donc cette demeure, et quelles en étaient les colonnes et la toiture? *La maison de Dieu, dit saint Augustin, est fondée sur la foi, elle s'élève par l'espérance, elle s'achève par l'amour.* La foi, l'espérance, la charité, voilà donc la base, les murailles et le toit de la maison de Marie. Certes, l'Eglise ne demande pas autre chose pour les fidèles dans l'oraison de cette semaine : *Dieu tout-puissant et éternel, dit-elle, augmentez notre foi, notre espérance et notre charité.* Voici votre demeure. Et dans quel but? *Afin que nous méritions d'obtenir ce que vous nous avez promis.* Qu'est-ce que Dieu a promis et qu'est-ce qu'il ordonne? Il ordonne de lui préparer un asile sur la terre, si vous voulez être reçus dans l'asile qu'il promet au ciel : donc, pour

que nous méritions d'obtenir cette faveur sans égale, faites, mon Dieu, que nous vous recevions dans nos âmes comme il convient. Heureux les hommes qui s'y préparent à l'exemple de Marie ! Leurs âmes sont le siège de la sagesse, le Très-Haut les a choisies pour sa demeure. Et à quoi tendent les sermons, les sacrements, les préceptes, les conseils, les Ecritures, les saints Pères, si ce n'est à bâtir la maison de Dieu dans nos cœurs, pour l'y accueillir durant la vie, afin qu'il nous ouvre ses tabernacles éternels après la mort ?

Mais prenons garde de bâtir sur une arène mouvante : l'architecte habile fouille le sol jusqu'à ce qu'il rencontre le rocher pour servir de fondement à ses constructions. Que le fleuve se déborde, et celles-ci se riront de la colère de ses eaux. Mais les édifices élevés par l'insensé sur le sable mobile s'abandonnent à tous les caprices du torrent. Voyez le juif, l'hérétique, le païen ; ils prient, ils jeûnent, ils font l'aumône, ils croient, ils espèrent, ils aiment, et l'enfer les attend. Pourquoi ? parce qu'ils ne bâtissent pas sur le rocher. Quel est ce rocher ? Le Christ, voilà le fondement unique, voilà pourquoi la foi chrétienne, la foi dans le Christ est appelée, par saint Augustin, la base de la maison de Dieu ; voilà pourquoi le juif, l'hérétique, le païen, s'épuisent vainement en des constructions inutiles, mortelles, qui ne leur serviront de rien pour l'éternité. La foi doit être le principe de toutes les œuvres et l'autel de tous les sacrifices ; sans elle

on ne saurait plaire à Dieu. Le paganisme sacrifie , le judaïsme de même , l'hérésie encore , mais ils sacrifient sur l'autel de l'impiété , du sacrilège et du blasphème.

Mais les hérétiques croient au Christ , ils ne parlent que de l'Évangile : comment donc ne bâtissent-ils pas sur le rocher ? Ils pensent bâtir de la sorte , mais ils s'abusent étrangement , ils ne bâtissent que sur la molle arène. Pesez diligemment mes paroles. La maison de Dieu repose sur deux rochers , le Christ et saint Pierre , voici comment. Le Christ est le fondement premier , Pierre repose sur lui ; Pierre est soutenu par le Christ ; il en est de même de l'Église qui s'élève sur Pierre. Le Christ est donc la base proprement dite de l'édifice dont parle l'apôtre saint Paul , mais après lui et par lui c'est Pierre qui supporte toute la masse.

Je m'explique encore. Le Christ est le premier fondement de la foi , parce que nous croyons à la Trinité , à l'Incarnation , au jugement , à la révélation par lui seul. Pourquoi tenons-nous ces vérités pour certaines ? Est-ce parce que Pierre , Jean ou Paul les ont prêchées ? Non , c'est parce que le Verbe a daigné les révéler aux hommes , le Verbe , la vérité infallible , le Christ. L'hérésie marche du même pas avec nous jusque-là. S'il ne s'agissait que du caractère de la révélation , il n'y aurait pas de divergence , tous sont d'accord sur ce point. Mais quelle est cette révélation , quels en sont les dogmes ? Voilà où les querelles commencent. On avance comme

venant de Dieu des maximes vomies , à notre sens , par Satan sur le monde. Nous professons des articles de foi qu'on regarde, d'autre part, comme de véritables mensonges. Qui sera juge? A qui recourir? Le Christ a-t-il abandonné son peuple? N'a-t-il pas institué un représentant de sa puissance, un magistrat revêtu de ses fonctions au milieu de son royaume? Quel est donc ce juge, ce magistrat souverain? Que les hérétiques s'indignent, ce magistrat n'est autre que saint Pierre. Le Christ l'a établi son Vicaire, le Fondement de l'Eglise après lui, le Docteur de tous les chrétiens. La Trinité a donné le Christ pour base à l'édifice nouveau, et le Christ, en unissant Pierre à lui, l'a donné pour seconde assise à cet édifice inexpugnable; il lui a dit de paître les agneaux et les brebis de la parole de vérité. Voilà comment saint Pierre est le fondement de l'Eglise; voilà pourquoi l'hérésie se flatte vainement de bâtir sur le Christ. On ne peut bâtir sur ce dernier sans bâtir sur le premier, puisque celui-ci repose sur celui-là. Prétendre qu'on croit au Christ, sans confesser que l'enseignement de Pierre est la révélation même du Christ, c'est une chimère, une folie, c'est bâtir sur la molle arène.

Qu'on ne s'y trompe point. Rejeter un seul point de notre doctrine, c'est partager le sort de ces infortunés révoltés. On se flatterait vainement de n'être point hérétique parce qu'on admet à peu près tous nos dogmes. Beaucoup ont des doutes sur le purgatoire, ou sur le culte des images, ou sur l'autorité

des papes, et ils marchent sans s'inquiéter de ces doutes volontaires; ils s'abusent follement : il ne leur servira de rien d'avoir cru au Christ s'ils se refusent au dernier point de notre croyance, car ils ont bâti sur le sable. Il n'y a qu'un Dieu, une foi, un baptême; ou la foi est intègre, ou elle n'existe plus. Revêtiriez-vous une chaussure, quelque achevée qu'elle soit, qui ne serait pas à votre mesure? Vous la rejetteriez au loin comme inutile, quand même il ne lui manquerait que quelques lignes. Il la fallait égale à votre pied : elle ne l'est pas, elle est rebutée. Ainsi de la foi, s'il m'est permis de la comparer à cette chaussure grossière; ou elle embrasse toutes les vérités révélées, ou elle est inutile. Que personne donc ne s'y méprenne.

Le fondement de la maison de Dieu est jeté, il faut maintenant en élever les murailles.

L'espérance jaillit de la foi comme les colonnes d'un édifice jaillissent de sa base. On croit à l'existence de Dieu, à l'Incarnation, aux promesses faites à l'amour, et aussitôt on espère de parvenir, de degrés en degrés, jusqu'à la possession de la gloire. Quels prodiges cette espérance enfante-t-elle point? Elle triomphe des plus grands labeurs, elle donne les ailes de l'aigle; on court sans fatigue, on vole sans lassitude, comme l'affirme le Prophète. Le travail est désormais sans peines, la douleur sans amertume, la calamité sans tristesse. L'âme ne connaît plus l'abattement, elle est forte, elle est vaillante, elle regarde toujours au ciel : vaque-t-elle aux

bonnes œuvres, elle semble courir légèrement plutôt que de vaquer à un labeur ; s'abandonne-t-elle à la contemplation , elle plane sans jamais être lassée ; l'espérance comble toute vallée , elle abaisse toute montagne, elle adoucit toute aspérité, car elle a la confiance de posséder Dieu , l'océan des biens , là-haut dans cette région sereine où l'on foule les astres sous ses pieds , entouré des cohortes des archanges. Comment s'arrêter aux tribulations de la vie avec un pareil espoir ? Sont-elles dignes de tant de splendeurs et de voluptés ?

Mais prenons garde encore. L'espérance sans les œuvres est une autre folie , hélas ! trop commune , qui aboutit à un désenchantement cruel. Le pécheur espère , il ne doute pas même de son salut à travers ses projets de fortune et d'ambition : vain espoir ; faible duvet , jouet du vent , écume légère dissipée par l'orage , petite fumée disparue dans les airs , il ne laisse pas plus de trace que le passage d'un hôte d'un jour ; à l'heure du trépas , il fera place à un désespoir immortel. Et comment ne pas le comprendre ? On veut gagner le ciel par la richesse , par les honneurs , par la faveur des grands : quelle vanité , quelle chimère ! On veut gagner le ciel par l'avarice , par la fornication , par l'adultère : quelle présomption , quel crime ! La véritable espérance ne se sépare pas de la charité , *espère et fait le bien* , dit l'Écriture ; et celle-ci ne sera pas confondue parce qu'elle est la compagne de l'amour dont l'Esprit saint remplit les cœurs purs. Est-ce que les co-

lonnes de l'édifice ne cèdent pas enfin sous les efforts de l'orage, si la voûte ne les couronne point pour qu'elles s'appuient mutuellement dans leurs résistances ?

La toiture est donc indispensable à la construction de la maison de Dieu. Comme la charité mérite bien d'être appelée de ce nom ! *Heureux ceux dont les iniquités sont remises et dont les péchés sont couverts.* Or qui est-ce qui couvre les péchés ? C'est la charité, dit saint Pierre ; qui est-ce qui remet les iniquités ? C'est l'amour, dit saint Luc, l'amour, la partie la plus apparente, la plus sensible, la plus grandiose de l'édifice ; car si la foi est grande, si l'espérance est élevée ; la charité est plus sublime encore, c'est toute la loi. C'est donc à bon droit que la maison de Dieu, fondée sur la foi, élevée par l'espérance, se couronne des œuvres de la charité.

SECOND POINT.

La cité du grand roi, Jérusalem se compose de maisons pareilles.

Mais si l'Eglise mérite d'être appelée Jérusalem ; que sera Marie, sinon la citadelle de Sion, le temple magnifique d'Israël ? Si le juste est la demeure de la sagesse, que sera Marie, la plus juste des créatures, la Mère du Soleil de justice ? *Dieu l'a donc choisie d'une manière toute spéciale pour son sanctuaire*, car la foi, l'espérance et la charité éclatent en elle au degré suprême. *Vous êtes heureuse d'avoir*

cru, s'écrie Elisabeth, *les promesses du Seigneur s'accompliront en vous.*

Oui, sa foi fut immense. Elle, l'humble servante, comme elle s'appelle, ne douta pas de l'incompréhensible mystère, de son commerce admirable avec l'Esprit, du choix divin, de sa virginité et de sa maternité. Elle fut vraiment la fille d'Abraham ; *elle offrit son fils pleine de confiance*, sur la montagne funèbre, *sachant bien que Dieu peut ressusciter les morts* ; elle n'accourut point au tombeau le troisième jour avec les saintes femmes, car elle croyait fermement à la résurrection. Qui, en effet, l'aurait détournée de ce pieux devoir, si telle n'eût pas été sa croyance ? On ne peut l'accuser d'une vaine terreur, elle qui aima son Fils jusqu'à se tenir au pied de la croix, tandis que les disciples fuyaient, que la foule hurlait, que les bourreaux s'apprêtaient à consommer le sacrifice. La foi brilla donc en Marie d'une manière splendide, *et c'est pourquoi Dieu la choisit pour sa demeure.*

Oui, son espérance fut incomparable, les colonnes de l'édifice répondent à sa base, cela convient. J'entendrai donc de la Vierge ces paroles du Psalmiste : *Vous m'avez établie dans l'espérance d'une manière singulière.* Eh, comment en irait-il autrement après tant de gages d'amour prodigués à Marie ! Comment la gloire que, nous les serviteurs, nous attendons de notre Maître, cette Mère chérie de Dieu ne l'aurait-elle pas espérée de son Fils ? Comment n'aurait-elle pas attendu les biens éternels,

elle, si dédaigneuse des biens fragiles de la terre? L'espérance brilla donc en Marie d'une manière splendide, et c'est pourquoi Dieu *la choisit pour sa demeure*.

Oui, sa charité fut infinie : la toiture de la maison divine fut digne de la magnificence de ses colonnes et de ses fondements. Comment la Reine des vertus n'aurait-elle pas été la plus belle parure de la Reine des mondes? Si la charité parfaite se connaît surtout dans le malheur, quelle ne fut pas la charité de cette Mère éprouvée, compagne assidue des douleurs de son Fils, jusqu'au Calvaire, où elle reçut pour lui l'atteinte de la lance meurtrière, car son âme habitait dans ce corps crucifié, et ne voulait plus l'abandonner, selon la croyance touchante de saint Bernard? *Si la charité parfaite bannit la crainte*, quelle ne fut pas la charité de Marie qui se tint au pied de la croix, au milieu des soldats armés et de la populace sanguinaire! *Si la charité parfaite consiste à donner sa vie pour ses amis*, quelle ne fut pas la charité de la Vierge qui donna, pour le salut des hommes, un Fils qu'elle chérissait plus que sa vie! Si, enfin, la charité parfaite est l'accomplissement de tous les préceptes, quelle ne fut pas la charité de Marie qui se voua à la virginité avant la promulgation de l'Évangile, aux seules provocations du divin amour. Oui, elle est la *Mère du bel amour*, la *femme que le soleil entoure comme un vêtement*, elle est *pleine de grâces*, elle est *l'amie*, la *colombe mystique*, elle est la *sœur et l'épouse que le roi a*

introduite dans son cellier, et en qui régna la charité ; elle est la maison de David, l'arche d'alliance, elle est cette Marthe empressée que l'Eglise célèbre aujourd'hui dans tout l'univers, qui ouvre sa demeure au Dieu banni de la demeure des siens, et c'est pourquoi ce Dieu *la choisit pour son sanctuaire*.

Il se prépare en ce jour à rendre à sa Mère la glorieuse hospitalité qu'elle lui offrit sur la terre.

La Vierge, depuis l'Ascension, ne désirait que la mort pour rejoindre Jésus. En attendant cette heure fortunée, elle allait, sans doute, de pèlerinage en pèlerinage dans les lieux habités naguère par son Fils, ou sanctifiés par ses miracles et ses souffrances. C'était sa consolation la plus douce ; elle descendait tantôt à Bethléem, elle montait tantôt à Jérusalem, ou elle s'arrêtait sur le Golgotha, elle pénétrait dans le sépulcre, elle visitait Béthanie ; elle gravissait le mont des Oliviers d'où Jésus s'était envolé au ciel, et son âme soupirait alors ces paroles ardentes : *Comme le cerf se hâte vers les sources d'eaux vives, mon âme, ô Dieu, a soif de vous*. L'abbé Silvain, après avoir contemplé les beautés divines par l'oraison, avait coutume de fermer les yeux ; il ne voulait plus voir, disait-il, les infimes beautés de cette terre. Que dirai-je donc de la Vierge que l'oraison perpétuelle ravissait au paradis ? Que lui importait ce monde désormais ? Quelle jouissance pouvait-il offrir à une âme et à des organes accoutumés au commerce du Christ et à la contemplation des magnificences éternelles ? Elle disait donc, cette

Vierge solitaire : *Mon âme a soif de Dieu , la source des eaux vives , quand le verrai-je , quand paraîtrai-je devant sa face ? Les larmes me servent d'aliment jour et nuit , tandis que je répète , où est ton Dieu ? Hélas ! mon pèlerinage se prolonge ; qui me donnera les ailes de la colombe pour que je m'envole au lieu de mon repos ? C'est ainsi que la Vierge , embrasée d'amour , passait les jours qui s'écoulèrent de l'Ascension jusqu'à sa mort.*

Il arriva enfin , ce jour tant désiré , et elle entendit les anges descendre vers elle en chantant : *L'hiver désormais est passé , la pluie s'éloigne , elle se retire , levez-vous , mon amie , et venez.* Joyeux message , qui ne l'effraya pas comme celui de Gabriel , j'en suis sûr , et qui pénétra plutôt son cœur d'une ineffable tendresse. Je renonce à peindre les transports de cette Mère à la vue de Jésus venant à elle avec ses cohortes célestes , et recevant lui-même son âme ; je renonce à décrire l'entrée triomphale de cette Reine dans son royaume , appuyée sur son Fils , accueillie par la Jérusalem des cieux , comblée de délices et de gloire , aux acclamations des apôtres , aux applaudissements des anges , à l'effroi de l'enfer et à la joie des mondes.

Mais l'âme de Marie monta-t-elle seule au ciel ? Délaissa-t-elle son corps ? Où gît-il ? Quel lieu recèle ce trésor ?

Le corps précède l'âme ici-bas. Citoyen de la terre , il prépare , cela convient , l'accès de cette région inconnue à l'âme qui est étrangère. Celle-ci

précède à son tour le corps dans l'autre monde. Fille du pays des esprits, elle va préparer l'accès de cette patrie nouvelle au compagnon de ses pèlerinages, qui en est banni néanmoins jusqu'au jour du jugement. Mais si telle est la condition des citoyens vulgaires, le roi et la reine des univers ne sont pas soumis à ces formalités établies pour la foule. Ils n'ont pas besoin d'être patronés dans leur royaume. C'est pourquoi le Christ prit possession de son trône comme Dieu et comme homme, c'est pourquoi le corps de Marie ne resta que peu de temps dans le sépulcre. Et ne répugne-t-il point que ce sanctuaire de l'Esprit, que cette chair virginale qui porta le Verbe ait été le jouet des vers ? D'ailleurs, où est le corps de Marie ? Quoi, l'Orient, l'Occident, les pays de l'auster et la patrie de l'aquilon envoient des pèlerins sans nombre visiter le tombeau des apôtres ; les reliques des saints sont recouvertes d'or et de pourpre, Dieu découvre chaque jour les restes de ses serviteurs les plus inconnus à la vénération des fidèles, et il permettrait que le corps de la Vierge restât inconnu, abandonné dans les solitudes, sans culte, sans autel ? Cela répugne. Dieu ressuscita donc le corps de sa Mère, il l'enleva au ciel, et les anges s'empressèrent pour cette fête nouvelle, et les harpes divines exhalèrent de nouveaux accords. Jérusalem se transportait joyeuse au-devant de l'arche du Seigneur ; avec quelle joie les cieux n'accueillirent-ils point l'arche bénie, l'arche aimée où avait reposé le Christ ?

Mais que dirai-je de la joie de la Vierge elle-même, quand son pied se posa pour la première fois sur le seuil de ce beau paradis, quand son regard parcourut ces magnificences inconnues ! Oh, quel jour ! Qu'il différait de la lugubre journée du Calvaire ! Que voyait-elle, en effet, au pied de la croix ? Le Golgotha assombri, des insignes de mort à l'entour, le soleil et la lune attristés, une atmosphère ténébreuse, une soldatesque impie, une foule déicide, des disciples en fuite, sauf l'apôtre aimé qui partageait ses douleurs ; elle voyait son Fils mourant, sur la croix, son Fils qui lui était plus cher que sa vie. Tandis qu'aujourd'hui c'est le ciel qui se déroule à ses yeux, c'est la cité royale, aux portes d'or, aux places pavées de perles ; ce sont les anges, princes illustres de la cour du grand roi, ce sont les patriarches, ce sont les prophètes, ce sont les vierges, c'est son Fils, plein de gloire, couronné de rayons, commandant à la terre, aux enfers et à la Jérusalem éternelle ; ce sont les plaies qu'il reçut sur le Calvaire qui étincellent aujourd'hui comme les signes les plus glorieux de sa beauté ; c'est elle, enfin, elle, la reine de l'empire dont son Fils est le roi, reine magnifique revêtue du soleil, couronnée d'étoiles, appuyée sur la lune. Quel éclat, quelle majesté, quel sujet de joie ! *Allez, filles de Sion, contempler votre reine sous le diadème dont son Fils la couronne*, votre reine que les astres du matin célèbrent et que le soleil et la lune admirent.

Saint Jean la contempla un jour dans un de ses

extatiques transports. *Un grand prodige*, dit-il, *apparut sur la nue; une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et couronnée de douze étoiles.* Qu'est-ce que ce soleil, sinon la gloire du Verbe dont celui-ci enveloppe sa Mère comme elle l'enveloppait naguère dans sa chair virginale? Qu'est-ce que cette couronne d'étoiles, sinon tout ce qui brille dans les douze ordres de l'Eglise triomphante? La foi des patriarches, la science des prophètes, la charité des apôtres, la force des martyrs, l'intelligence des docteurs, la patience des confesseurs, la sainteté des prêtres, la contemplation des anachorètes, l'humilité des moines, la pureté des vierges, la continence des veuves et la fécondité du mariage; qui niera que ces vertus n'aient formé la couronne terrestre de Marie en ce monde? Comment donc sa couronne céleste ne se formerait-elle pas de toutes les fleurs éparses sur ces ordres bienheureux au paradis? Elle est donc *couronnée de douze étoiles*, et la *lune est sous ses pieds*. Quelle est cette lune? Est-ce le symbole de l'inconstance, du changement? La lune, dans ce sens, est vraiment sous les pieds de Marie. Est-ce l'Eglise universelle? Mais Marie est le cou de ce corps mystique, elle est l'intermédiaire entre la tête et les membres, et dans cet autre sens, la *lune* est vraiment *sous ses pieds*. Est-elle l'humanité pécheresse, *qui se transforme comme cet astre*, au dire du Sage, tandis que le juste reste permanent comme le soleil? *La lune*, dans ce sens encore, est, *sous les pieds* de la Vierge, l'avocate, la

patronne du pécheur. Est-elle enfin le démon, le roi des criminels, qui se transforma vraiment comme cette planète changeante quand il échangea son éclat d'archange contre les ténèbres de l'abîme, *la lune* n'est plus seulement alors *sous les pieds* de la Vierge, mais elle est foulée par cette reine victorieuse.

Voulez-vous contempler, comme saint Jean, cette reine, imitez Marie. Elle a été reçue au ciel parce qu'elle offrit au Seigneur une demeure convenable en ce monde : bâtissez au Seigneur une semblable demeure. Fondez-la sur la pierre solide, sur la foi, ne vous laissez pas aller à tout vent de doctrine, n'imites pas ces insensés qui changent de croyance chaque jour. Le Christ est le fondement de notre Eglise, bâtissons sur le Christ. Saint Pierre nous apprend ce qu'il faut croire, bâtissons sur saint Pierre. Réfugions-nous dans le sein de l'Eglise, colonne de la vérité ; espérons dans les biens immortels, et dédaignons les richesses périssables ; aimons Dieu, aimons le prochain ; n'épargnons pas notre or, nos travaux, notre vie pour couronner l'édifice du toit de la charité par les œuvres. Mais comme Dieu est l'architecte principal de toute maison durable, comme nous travaillerions vainement sans lui, jetons-nous aux pieds de la Vierge ; que notre avocate l'implore, qu'il daigne pour elle se bâtir lui-même son sanctuaire dans nos cœurs.

TROISIÈME SÉRIE.

SUR LA FOI ET LES MOTIFS DE CRÉDIBILITÉ.

PREMIER SERMON.

Sur la lumière de la Foi.

Si j'ai toujours regardé comme la grande affaire de la vie de persévérer à jamais dans l'Eglise, d'où rayonne la foi orthodoxe, qui honore le vrai Dieu, remet les péchés et possède seule le gage du salut et de l'éternel héritage : c'est surtout à cette heure, où l'hérésie multiplie les sectes, où l'erreur condense ses ténèbres épaisses et ensevelit l'univers presque entier dans sa nuit profonde. De telle sorte qu'il semble qu'on est arrivé à ces temps périlleux dont le Seigneur a dit dans son Evangile : *Les faux prophètes surgiront nombreux, et nombreuses seront leurs victimes ; et, parce que l'iniquité aura abondé, la charité de beaucoup sera refroidie. — Lorsque viendra le Fils de l'homme, croyez-vous qu'il trouve la foi sur la terre ?*

Regardez, en effet, demandez à la terre. Que d'athées, de juifs et de païens ! Que de régions, de

provinces, de royaumes que l'apostasie a arrachés au Christ pour les donner à Mahomet! Le schisme, les hérésies de Photius, des Jacobites et des Nestoriens, l'erreur, en un mot, est-ce qu'elle n'absorbe pas, pour ainsi dire, l'universalité de l'Orient? Le septentrion n'est-il pas déshonoré par l'infamie arienne, les crimes de Sabellius et de Luther, et aussi, sur une vaste surface, par la doctrine corrompue des Grecs? Et cette Afrique, cette ancienne patrie d'un épiscopat si nombreux, si resplendissant, les Maures, adorateurs du prophète, et les Ethiopiens, chrétiens de nom, mais séparés depuis des siècles de l'Âme de l'Eglise, l'ont envahie tout entière. Que dire de l'Occident? Qui nombrera les sectes protestantes? Est-ce que, dans les cinquante dernières années, il n'a pas surgi presque autant d'hérésies que des siècles apostoliques jusqu'à notre ère? Et puis, l'avarice, la superbe, la luxure, l'ambition, le dol, la fraude et l'astuce, toute la cohorte des vices, toute la légion des crimes a rivé à sa chaîne déshonorante le cœur dépravé des mortels, à ce point qu'il y a péril, *si faire se pouvait, que les élus eux-mêmes ne soient séduits*, et qu'ils ne commencent à pousser ce cri du doute : possédons-nous un Dieu, sommes-nous bien l'héritage et le troupeau du Seigneur?

Mais, quoique cela ne soit que trop vrai, cette parole de l'Evangile n'en est pas moins éternelle : *Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé*; ces sentences du bienheureux Cyprien n'en sont pas

moins certaines : *Quel qu'il soit, et quels que soient ses titres, celui qui n'est pas de l'Eglise du Christ n'est pas chrétien. — Quiconque en est séparé comme l'adultère, il n'appartient pas aux promesses, à l'héritage du fils de l'homme, parce qu'il a délaissé son épouse. C'est un étranger, un profane, un ennemi; il ne peut avoir Dieu pour père, puisqu'il n'a pas l'Eglise pour mère.*

Donc, puisqu'au dehors de la véritable Eglise du Christ il n'y a ni salut, ni rémission des péchés; puisque cependant nous sommes menacés de cet immense péril par les assassins des âmes qui nous pressent de toutes parts, et qu'il n'y a rien de plus facile, pour les imprudents errants à l'aventure loin du sanctuaire, que de tomber dans le piège de l'infidélité; j'ai cru avantageux et opportun de traiter, dans nos entretiens de cette année, de quelques raisons qui montrent que la religion, — la nôtre, — par la grâce divine, — l'emporte à bon droit, pour les sages, sur les sectes ennemies, qu'elle est la seule qui honore Dieu pieusement et saintement, et qui conduise ses fidèles au port de la félicité éternelle.

Mais comme ces discussions rouleront sur la confirmation de notre foi, et qu'il faut bien pourtant accorder quelque chose à la morale, nous diviserons ces entretiens en deux parties : dans la première nous développerons proprement notre sujet, dans la dernière nous commenterons le début de l'épître qui aura été lue à l'office solennel pour l'édification des bonnes mœurs.

Ce qui nous porte à croire, c'est la lumière intérieure de la foi, et ce qu'on peut appeler les motifs de crédibilité. Ceux-ci sont au nombre de douze : la vérité, de la religion, sa pureté, son efficacité, son antiquité, son ampleur majestueuse, sa stabilité, la lumière prophétique, la splendeur des miracles, la probité des mœurs, le témoignage des ennemis, la vie de l'Église primitive et celle des anciens hérétiques. Saint Augustin nous apprend lui-même en ces termes l'effet que quelques-unes de ces raisons puissantes produisirent autrefois dans son âme : *Bien des motifs me retiennent dans l'Église catholique : le consentement des peuples, une autorité inaugurée par les miracles, nourrie de l'espérance, dilatée par la charité, affermie par les siècles et la chaîne du sacerdoce qui se déroule du siège de Pierre jusqu'à nous.* Cet homme, aussi favorisé des inspirations de la foi que de son propre génie, était sans doute le meilleur juge des caractères qui distinguent la saine doctrine des dogmes de l'hérésie.

Mais cela trouvera place plus tard. Pour l'heure, traitons seulement de la lumière de la foi. Nous tâcherons de vous dire brièvement combien ce don est magnifique, combien il est nécessaire, et avec quelle sollicitude nous devons veiller à sa conservation.

La foi n'est pas moins nécessaire pour croire aux dogmes chrétiens que la lumière de la raison pour connaître les principes des sciences. De même que

chaque homme est doué naturellement d'un rayon lumineux, où il voit sans raisonnement la vérité de ces premiers principes, et qu'il n'est personne qui réclame la preuve de ces axiomes : deux et deux font quatre, pratiquez la vertu, fuyez le mal; de même chaque fidèle, doué d'un rayon surnaturel, confesse à sa clarté la certitude et la vérité infinies des principes de notre croyance, quelque difficiles et obscurs qu'ils soient pour la raison. Pourquoi ne pouvez-vous instruire les brutes qui paissent? Prenez un animal, adressez-vous au cheval, au faucon : essayez de lui persuader une vérité quelconque. Certes, ce serait en vain, quand vous épuiseriez l'art de la dialectique et les figures du rhéteur. Pourquoi? c'est que la brute manque de la lumière naturelle de l'intelligence. De même notre raison ne saurait persuader aux païens ni aux hérétiques les vérités surnaturelles, si Dieu ne descend lui-même remplir les fonctions de docteur, et éclairer leurs esprits de son divin rayon.

Les Pélagiens, contempteurs de cette grâce céleste, et superbes louangeurs de leurs propres puissances, ne craignaient pas d'affirmer que cette lumière n'est pas indispensable, et que si la foi, dans les Lettres sacrées, s'appelle un don de Dieu, c'est simplement en ce sens que nous possédons les Ecritures et la prédication de l'Evangile par l'effet d'une *grâce divine*. Mais ce ne sont pas là les leçons du Christ et des apôtres, ni les enseignements de l'expérience. Pourquoi, en effet, l'aveuglement des

Juifs qui virent et entendirent le Christ lui-même, le Verbe et la Sagesse du Père conversant avec les hommes au milieu des prodiges? Et cependant c'est d'eux que parle l'apôtre bien-aimé quand il raconte : *Quoique Jésus eût accompli de si grands signes en leur présence, ils ne croyaient point en lui.* Or, qui sera plus éloquent que le Verbe, plus sage que la sagesse, plus saint que Celui qui a pu dire : Qui de vous me convaincra de péché? plus fécond en miracles, plus digne d'être cru, enfin, que le thaumaturge qui, d'un mot ou d'un signe, arrachait à la tombe les victimes que depuis quatre jours elle avait dévorées! C'est que le Seigneur avait bien dit : *Celui qui l'a appris de mon Père vient vers moi. Il y en a parmi vous qui ne croient pas; c'est que personne ne peut me croire, s'il n'a reçu ce don de mon Père.* L'apôtre saint Paul avait au moins entendu le bienheureux Etienne parlant aux foules sous l'inspiration de l'Esprit, si bien que nul ne pouvait résister à la sagesse qui s'exprimait par sa bouche; il l'avait contemplé réalisant des prodiges grandioses sur le peuple. Et, malgré tout, si forte était la haine du persécuteur de la foi, qu'un jour, respirant la menace et le carnage des fidèles, il sollicita du prince des prêtres des lettres pour la synagogue de Damas, afin d'y saisir les chrétiens et de les conduire enchaînés à Jérusalem.

Mais la lumière qui l'enveloppa d'éclairs en tombant du ciel, qui frappa d'aveuglement ses yeux en illuminant son âme, le transforma soudain. Et celui

qui, naguère, persécutait le nom du Christ, celui-là, devant les rois, les princes, à la face du monde, le confessa avec hardiesse ; celui qui ravageait l'Eglise de toutes ses puissances, celui-là se consuma plus que tout autre en d'héroïques labeurs pour fonder des églises ; celui qui ridiculisait la sottise chrétienne, celui-là, enfin, proclama hautement que la seule doctrine de Jésus est la colonne et le fondement de la vérité. Quelle fut la cause de ce changement merveilleux et immense ? Qui, sur l'heure, persuada Paul, quand ni les paroles, ni les miracles n'avaient pu le persuader encore ? Et que serait-ce, sinon l'onction de l'Esprit, onction sacrée qui l'enseigna, lui donna pour maître et témoin intérieur celui dont l'Apôtre disait : *Quiconque croit au Fils de Dieu possède son témoignage en lui-même.* Et ne savez-vous pas ce que dit quelque part saint Augustin de ce divin témoignage ? Il se suppose d'abord en face de Moïse qui lui découvre les secrets des origines du monde, et il ajoute : *Mais comment connaître si Moïse dit vrai ? Et si je le connais, est-ce lui qui me l'enseigne ? C'est la vérité qui n'est ni juive, ni grecque, ni latine de naissance, la vérité qui me crie au fond de moi-même, sans le secours des lèvres, sans le frémissement des syllabes, il dit vrai. Et moi, soudain, je dirais, confiant en votre prophète, tu dis vrai ?* Eh bien, ce divin témoignage qui résonne de la sorte dans l'intime du cœur, c'est la lumière de la foi, c'est l'argument des choses cachées qui nous fait

croire à ce que nous ne voyons pas, ou mieux, comme parle saint Augustin, *qui nous fait voir avec certitude que nous ne voyons pas encore l'objet de notre foi*. Or cet argument, ce témoignage, cette lumière unie aux motifs de crédibilité, rend si manifestes et si péremptoires la certitude de nos dogmes et leur supériorité sur les décrets de l'erreur, qu'il n'est personne qui ne doive s'écrier. *Vos témoignages, Seigneur, sont on ne peut plus rationnels.*

Il n'est donc pas besoin de vous exhorter longuement à mettre toutes les précautions de votre âme à la garde de ce don magnifique, surtout aux heures qui passent, où nous l'avons vu s'évanouir si souvent, chez beaucoup, dans les ombres apportées par les vents de l'aquilon. Certes, s'il est misérable et amer de perdre la charité du Seigneur, combien plus misérable et plus amer est le naufrage dans la foi? La foi, n'est-ce pas la semence, la racine, le fondement de la justice? Qui nuit le plus au chêne, celui qui en coupe le tronc ou celui qui l'arrache de fond en comble? Qui ravage le plus l'édifice, celui qui en enlève la toiture ou celui qui en bouleverse la base? Certes, il a payé largement son tribut à l'œuvre, l'artiste qui en a jeté les fondements. Voyez les arbres des bois. Les racines, sans tronc, sans branchages, sont veuves de fleurs et de fruits; sans doute; mais que le regard du soleil tombe encore sur elles, que les eaux des cieux descendent les arroser, et un tronc et des rameaux

sans nombre jailliront de nouveau de cette ruine. De même la foi est morte sans la charité, ce n'est plus qu'une racine impuissante à produire des fruits agréables à Dieu : je le veux ; mais qu'un rayon du soleil de justice, un regard miséricordieux du Christ tombe sur le champ de notre cœur, que descende l'enivrer encore la pluie volontaire, — la rosée de l'Esprit, les larmes de la componction sainte, — oh, avec quelle rapidité merveilleuse la charité se précipitera par toutes les fissures de cette ruine pour les couronner de ses fleurs et de ses fruits ! Oui, la foi sans les œuvres est encore un don magnifique dont la conservation mérite tous nos efforts.

Mais comment conserve-t-on la foi ? Il est vrai, c'est par les œuvres. — Et comment la perd-on ? C'est par les œuvres, encore, les œuvres mauvaises. Je ne veux point dire, comme les luthériens imposteurs, que toute faute est une infidélité, et que la foi ne peut résider en un pécheur. Je ne tiens pas ce langage. L'Eglise, je le sais, est comme ces filets qui capturent indistinctement les poissons des eaux, et je n'ignore point que quiconque est renfermé dans ce filet divin possède nécessairement la foi ; ce qui précède l'indique assez clairement. Que dis-je donc, si ce n'est que la multiplication des crimes, la facilité croissante à les commettre, l'habitude de la vie corrompue sont la voie et comme les étapes successives qui mènent droit à l'impiété ? Car telle est la nature humaine qu'elle croit volontiers à l'objet de ses désirs. Est-il difficile de per-

suader les voluptueux de la nécessité du mariage des prêtres, de l'impossibilité de la continence, de la vanité du jeûne, de la superstition de l'abstinence? L'avare excusera volontiers ses usures, l'ambitieux ses simonies, le luxurieux ses fornications. Lisez l'Évangile de saint Luc : *Les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient toutes ces choses et les tournaient en dérision.* Ils ne pouvaient croire à cette parole : *Personne ne peut servir deux maîtres, vous ne pouvez être à la fois les fidèles de Dieu et de Mammon; bien plus, ils la tournaient en dérision.* Pourquoi? parce qu'ils étaient avares. Ce langage du Seigneur aux ambitieux : *Comment pourriez-vous croire, vous qui quêtez des honneurs les uns des autres, et vous mettez peu en peine de la seule gloire qui vienne de Dieu?* Ce langage, que veut-il dire, sinon : je ne m'étonne point de votre incrédulité, j'admèrerais plutôt votre foi, vous que la superbe aveugle à ce point que vous ne savez plus comprendre une démarche modeste ni le mépris des honneurs. Croyez que les pharisiens eussent acclamé volontiers le Christ, si, au lieu des humiliations de la croix, il leur eût promis *les premières places aux festins, dans les synagogues, au forum, des honneurs et la gloire.*

Ne nous étonnons donc point si, aux jours de Mahomet et de Luther, de si grandes multitudes se sont précipitées à la suite de ces apôtres de la chair en démente, de ces indulgents complices des passions déchaînées. A ces deux époques, comme l'at-

teste l'histoire, les mœurs des chrétiens étaient corrompues partout. Les sacrements, la doctrine, la discipline méprisée, conspuée, cédaient le pas au vice audacieux. Aussi Dieu permit que ces hommes, *incapables et indignes d'être les champions* de notre religion sainte, se vautrassent à la suite des docteurs *qui flattaient leurs oreilles*. Il n'y avait pas d'hérétiques, faute de prédicants d'hérésie. Mais l'humanité n'était que trop préparée à ce crime. Le bois était desséché, propre à concevoir la flamme qui dévore, appelant en quelque sorte de tous ses vœux l'incendie. Le démon ne manqua pas à l'appel : il excita soudain ses ministres. Et cet incendie, si rapidement répandu partout sur la face de la terre, nous avons vu que ni le nombre des années, ni des travaux immenses n'ont encore pu le dompter.

Aussi, instruits par l'expérience, *marchez pendant que vous possédez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous entourent* ; travaillez, faites des œuvres, gardez-vous de la tiédeur, de crainte que l'infidélité n'embarrasse vos pas dans ses ombres. La nuit, quand sifflent les vents, on chemine la main devant la lumière qui nous guide. De même, mettons l'égide des bonnes œuvres devant notre foi, pour qu'elle ne s'évanouisse point aux souffles qui commencent à ébrauler nos régions, et que nous ne devenions pas la proie des ténèbres. Voulez-vous conserver la foi dans nos sacrements ? honorez les sacrements, usez de leurs bienfaits,

Fréquentez la confession , ayez un commerce assidu avec les saints mystères. Voulez-vous conserver votre croyance aux jeûnes , aux indulgences ? aimez la mortification , gagnez l'indulgence , exercez-vous chaque jour aux bonnes œuvres. Autrement quoi d'étrange que Dieu vous laisse naufrager dans la foi ?

Quand j'y songe , notre conduite me semble insensée et notre langage plus absurde que le paradoxe. Nous affirmons hautement que la sainte Eucharistie est la source de la grâce , et c'est à peine si , chaque année , nous approchons une fois du sacré banquet sous la pression d'une force extérieure. Que signifie cette conduite ? Qui donc nous croira ? Si nous disions que dans telle partie de la cité gît un trésor ouvert à qui voudra y puiser à pleines mains , qui ne s'y précipiterait pour s'enrichir ? Les voies publiques ne pourraient suffire au flux et au reflux de la foule. Et , voici que nous crions aux hérétiques que la sainte Eucharistie contient le Christ , Dieu et homme tout ensemble , et qu'en attendant nous nous comportons de telle sorte à son égard qu'il n'est rien au monde à quoi nous paraissions moins croire nous-mêmes ! Dans les temples , la poussière souille l'autel , l'araignée sème sa toile immonde , les corporaux , les purificateurs , les vases sacrés , sont tellement sordides qu'ils provoquent le vomissement. Bien plus , à voir la précipitation irrévérencieuse du sacrificateur , dans ces mystères qui font trembler les anges , on dirait qu'il crie à la foule qu'il ne croit ni à la présence de Jésus , ni à celle

des esprits des cieux. Oh , quels châtimens atroces Dieu prépare à ces prêtres qui perçoivent scrupuleusement les fruits de leurs bénéfices , et ne dépensent pas une obole au service de l'Eglise!

Aussi ne vous étonnez plus si le royaume du ciel s'en va de nous aux peuples nouveaux nés au Christ, en Orient , en Occident , jusque dans les régions de l'Amérique lointaine. La conduite de Dieu à notre égard est celle-ci : vous méprisez le sacrement de Pénitence , dit-il , je vous en prive ; vous dédaignez l'Eucharistie , je vous la retire ; vous faites peu de cas du prêtre , je vous l'enlève ; vous traitez ces institutions comme si elles n'existaient pas , je permettrai qu'il se lève parmi vous des hommes qui l'affirmeront hautement et vous le persuaderont pour votre ruine et la damnation de vos âmes. Je soufflerai sur la faible lumière qui languit au milieu de vous , je vous laisserai en proie aux ténèbres , et vous vivrez dans leur sein , vous mourrez dans leurs plis ; et de ces ténèbres de l'âme vous serez précipités dans les ténèbres de la géhenne éternelle. Quant à la Foi , elle n'en peut souffrir dommage ; si elle s'affaisse ici , la voilà qui se propage et brille là-bas.

Eh , qui ne voit que telles sont en effet les voies providentielles ? Que de multitudes converties chaque jour en Orient , sur les confins éloignés des Indes , au septentrion , dans les plaines japonnaises , en Occident , dans la jeune Amérique , au Midi , au Brésil , et sur la terre africaine ! La foi se retire ,

elle s'en va, mais non pour sa ruine, elle s'épanouit puissamment là-bas : c'est pour la nôtre seule ; les ténèbres vont nous ensevelir. Ah ! *marchez donc pendant que vous possédez encore la lumière, de peur que les ténèbres ne vous entourent.*

DEUXIÈME SERMON.

Sur l'antiquité de l'Eglise.

Je vous le disais dans mon précédent entretien, ce qui confirme la foi que nous avons reçue au baptême et développée au commerce de l'Eglise, c'est la grâce intérieure de l'Esprit et ce qu'on appelle les motifs extérieurs de crédibilité.

Nous allons aborder aujourd'hui ces derniers, et ils nous montreront, à mesure, combien le fondement de notre religion est solide et combien peu il redoute les vents furieux qui soufflent de l'aquilon.

Le premier qui se présente dans l'ordre logique, c'est l'antiquité de notre Eglise et de sa doctrine.

Soit que nous considérions cette doctrine en elle-même, soit que nous considérions les livres qui la contiennent, l'antiquité de la loi chrétienne est manifeste.

Dieu est antérieur à Satan, le bien précéda le mal, la vérité le mensonge. De même l'Ecriture, la cité et la religion de Dieu précéderent en ce monde les livres, la cité et la religion de Satan. C'est ce

que démontrent jusqu'à l'évidence Tertullien et saint Augustin. Les écrits de Moïse devancèrent de beaucoup de siècles les écrits du paganisme, et non-seulement ces écrits, mais encore les dieux, les oracles et les temples de la gentilité. Plusieurs des philosophes de la Grèce furent contemporains de nos prophètes, aucun ne fut leur aîné. Si Orphée, Musée et Sinus, les premiers auteurs des fables poétiques, fleurirent avant ceux-ci, ils furent de beaucoup postérieurs au législateur des Hébreux. La superstition grecque est donc, en comparaison, d'origine récente. La science des sages de l'Égypte éclatait, je l'avoue, au temps de Moïse, qui, disent les actes, fut initié à ses secrets. Mais ces sages naquirent après les patriarches, mais leur science était fille de la sagesse de ces illustres voyageurs. Ne sait-on pas que Isis, l'auteur des lettres égyptiennes, florissait quand vivaient encore les petits-fils d'Abraham? Et que dirai-je d'Enoch? n'était-il pas un membre vivant de notre Eglise, dont il a prophétisé, au témoignage de saint Jude?

Mais pourquoi remonter à des époques aussi lointaines? Donnons seulement l'âge de notre culte du jour où, rassemblant en un seul troupeau les enfants de Dieu çà et là dispersés, le Christ a fondé dans la Palestine la religion qui de là rayonna rapidement sur toute la terre. Il y a déjà 1570 années. Ce fut l'accomplissement de cette prédiction du prophète : *La loi sortira de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem... Ce n'est pas assez que tu sois mon ser-*

viteur pour réveiller les tribus de Jacob... Voici que je t'ai donné pour flambeau aux nations, afin que tu sois mon salut sur toute la face du monde.

Cette origine est certaine. Or, qui ignore que les hérésies datent des siècles qui suivirent? Les Ariens, sans doute, n'existaient pas avant Arius, les Macédoniens avant Macédonius; Nestorius est bien le père des Nestoriens, Pélage, le chef des Pélagiens, les Mahométans se réclament bien de Mahomet, et les Luthériens se donnent chaque jour pour les disciples de Luther. Or, qui ignore que tous ces hérésiarques s'échelonnent, dans l'histoire de l'Église, du troisième au seizième siècle de cette ère? Quel argument péremptoire en faveur de notre cause! Nous pouvons assigner l'origine, désigner l'auteur, l'année, le lieu, le prétexte de ces dogmes nouveaux; ne savez-vous pas, par exemple, les commencemens de Luther? Ce fut l'an 1517 du Christ, à Wittemberg, ville de Saxe, que ce moine augustin s'éleva pour la première fois contre nous, à l'occasion des indulgences prêchées par les ordres de Léon X. Avant cette date, on n'avait pas même rêvé le nom de Luthérien; et même, à cette date, Luther se donnait encore pour un des plus fidèles au Pontife de Rome, et il se glorifiait de son sacerdoce. Quand il commença à former une église séparée, il ne lui trouva point d'ancêtres, il ne succédait à personne dans son ministère. Les sectes, il est vrai, étaient nombreuses alors. Il y avait des Juifs, des Patéus, des Grecs, des Jacobites, des Arméniens, des Viclé-

fites et des Hussites. Mais il ne voulut se réclamer d'aucune de ces erreurs. Il se posa donc comme le fondateur d'une nouvelle Eglise ; sinon, qu'on nous dise ses origines, qu'on assigne ses aïeux, qu'on nous apprenne les siècles où ils vécurent, et qu'on nous indique les lieux où ils prêchèrent.

Il dira, sans doute, qu'il n'a fait que raviver la doctrine du Christ et des apôtres. Mais il est clair comme le jour que cette prétention audacieuse est en contradiction flagrante avec les enseignements de notre libérateur. Soutient-il, en effet, que cette doctrine avait disparu et qu'il la rappela de la région des morts à la lumière ? Que signifie alors cette affirmation divine : *Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* ; et cette autre : *Je bâtirai sur cette pierre mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* ? Qu'est devenue désormais cette promesse : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point* ; et quel est le sens de ces paroles : *Son règne n'aura pas de fin* ? Saint Cyprien était donc dans une erreur étrange quand il écrivait : *L'infidélité ne peut trouver accès auprès de l'Eglise de Rome*. Saint Jérôme se trompait également. De même de saint Bernard, qui osait dire au pape Innocent : *C'est surtout le siège, dont la foi ne peut faillir, qui me semble digne de réparer les pertes de notre foi*. Soutient-il au contraire que cette doctrine n'avait pas disparu de la terre et qu'il n'a fait que la recueillir ? Où donc résidait-elle quand il l'a formulée à la lumière de son siècle ? Etait-ce

chez les Juifs ou chez les Turcs, chez les Arméniens ou chez les Grecs? ou bien la trouva-t-il dans J. Hus et dans Vicleff? Lui-même déclare le contraire avec horreur. Mais alors elle résidait donc dans l'Eglise romaine. Comment pourrait-il le nier?

Voici comme je raisonne. Ou la vraie religion avait péri quand vint Luther, ou elle existait encore. Avait-elle péri? Les promesses du Christ ont péri, la vérité n'est que mensonge. Existait-elle encore? Elle existait dans un lieu apparent, dans une des Eglises de ce temps. Donc elle existait à Rome, puisque, au propre témoignage du novateur, elle ne se trouvait dans aucune des sectes dissidentes. En se séparant de Rome, Luther lui dit donc le dernier adieu, et il n'a fondé qu'une église menteuse.

Qu'il recherche d'ailleurs les origines, qu'il indique la patrie, qu'il nomme les patrons de cette foi romaine qu'il ose appeler nouvelle et mensongère, et que nous vénérons à bon droit comme la foi catholique, fille des apôtres. Que les Luthériens, s'ils le peuvent, convainquent d'erreur les Papistes sur ce point. Notre grande hérésie, sans doute, consiste à reconnaître le pontife romain pour chef de toute l'Eglise, des évêques comme des fidèles. Eh bien, dites-nous, fils de Luther, quand le papisme se substitua au christianisme? Peut-être que son règne date de celui des théologiens de l'école, ces grands louangeurs de Rome, de ce concile de Latran, célébré sous Innocent III, lequel reconnut solennellement les enfants de saint François et de

saint Dominique, en même temps qu'il décernait pompeusement à l'Eglise romaine les titres de mère et de maîtresse de toutes les églises ? Mais un saint illustre par ses miracles, sa science et la pureté de sa vie, saint Bernard écrivait longtemps auparavant au pape Eugène : *Il y a d'autres gardiens des portes du Ciel, d'autres pasteurs à la tête du troupeau; mais vous avez un héritage bien plus glorieux que ceux-ci... Chacun d'eux, en effet, a sa portion dans le bercaïl, tandis que tous vous sont soumis, ne forment qu'une seule bergerie sous votre houlette, les brebis et les pasteurs... Les autres sont appelés à partager votre sollicitude paternelle; vous, vous possédez la plénitude de la puissance. Celle de ceux-là ne franchit pas certaines limites; votre pouvoir s'étend jusque sur eux qui dominent sur les fidèles. Est-ce que, pour une cause légitime, vous ne pouvez pas fermer le Ciel à un évêque, le précipiter du faite de l'épiscopat et le livrer à la puissance de Satan?*

Ce sera sans doute saint Bernard qui, pour flatter dans le pape un moine de son ordre, aura introduit le premier ce papisme maudit. Il est vrai que saint Grégoire avait écrit déjà à l'empereur Maurice : *Tous ceux qui savent l'Evangile savent aussi que le gouvernement de toute l'Eglise a été confié par Dieu même à saint Pierre, le prince des apôtres.* Il est vrai que saint Léon disait, dans un jour anniversaire de son exaltation à la tiare : *Seul Pierre est choisi dans la foule pour être préposé à la conduite des nations, des apôtres et de tous les pères de l'E-*

*glise : de sorte que , quoique les prêtres soient nombreux dans le peuple fidèle , et qu'il s'y trouve plusieurs pasteurs , Pierre les a tous sous sa garde , comme le Christ les possède tous sous sa houlette souveraine. Mais saint Grégoire et saint Léon étaient des papes , ils défendirent leur cause : ce seront eux , et non saint Bernard , qui suscitèrent cette hérésie. Le concile de Chalcédoine , cependant , appela Léon le patriarche universel , et son siège la tête de toutes les Eglises. Que répondra Luther à cette assemblée auguste ? Que répondra-t-il au concile de Nicée , le premier des conciles , ordonnant aux évêques d'en appeler au pape comme au juge suprême , et de se réfugier auprès de lui comme sous les ailes de leur mère ? Combien d'évêques chassés de leur siège par la persécution suivirent le conseil œcuménique. Que répondra Luther à ces illustres exilés que l'histoire nomme Athanase , Paul , Théodoret et Chrysostôme ? Le grand Athanase n'a-t-il pas d'ailleurs écrit à Marcus que le pape est le pontife universel ? Et saint Chrysostôme n'a-t-il pas prononcé , dans la chaire de vérité , ces paroles admirables : *Le Christ a préposé Pierre au gouvernement de l'univers entier... Le pécheur est devenu le père et le chef des Eglises.* Mais les témoignages de l'antiquité abondent contre le novateur sacrilège. Ecoutez saint Optat de Milève : *On ne peut nier que Pierre n'ait fondé le siège de Rome et que le prince des apôtres ne se soit assis sur ce siège.**

Ecoutez saint Irénée , martyr : *Il faut que toute*

l'Eglise, c'est-à-dire que tous les fidèles convergent vers l'Eglise romaine... pour la prééminence de son pouvoir. Ecoutez Anaclét, disciple des apôtres : *Cette sainte et apostolique Eglise romaine a reçu du Seigneur lui-même la première place et la souveraine autorité sur toutes les églises et le peuple chrétien.* Nous pourrions accabler nos adversaires de mille autres témoignages, et, pour un texte obscur dont ils se prévalent, leur en opposer cent des plus expressifs et des plus clairs.

Mais, diront-ils, qu'est-ce que cela prouve ? que beaucoup, dans l'antiquité, se firent les adulateurs des papes, voilà tout. O impudence hérétique ! saint Irénée, saint Cyrille, saint Chrysostôme, saint Optat, et tant d'autres Pères d'une vie aussi intègre et d'une science aussi éminente, ne furent que les flatteurs de la cour romaine ! Et pourquoi, je vous prie ? Pour en obtenir des richesses ? Mais, s'ils étaient riches en vertu, les pontifes de ce temps manquaient d'ailleurs de toutes choses. Pour briguer l'épiscopat ? Mais l'épiscopat d'alors c'était le vestibule de la mort : les évêques furent les prémisses des martyrs. Oui, loin de flatter un pape, les saints Pères leur eussent plutôt résisté en face s'il se fût conduit comme un usurpateur. Mais soit, ils ne furent que des flatteurs. Et que direz-vous du Christ ? Se fit-il l'adulateur de saint Pierre quand, le séparant des autres apôtres, il lui conféra le souverain pouvoir sur les agneaux et sur les brebis, après avoir répété jusqu'à trois fois ce doux et mys-

térieux appel : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Quoi de plus clair, de plus expressif que les paroles de notre Libérateur ? Ceux donc qui refusent de marcher sous la houlette de Pierre, refusent de marcher sous la houlette du Christ, et seront rangés parmi les boucs à la gauche du souverain Juge.

On dirait vainement que les évêques de Rome n'ont pas hérité du pouvoir de Pierre. Est-ce que le Christ fondait une Eglise pour qu'elle ne vécût qu'une vie d'homme ? Et s'il était besoin d'un chef, même du temps des apôtres, pour prévenir le schisme, d'après le raisonnement de saint Jérôme contre Jovinien, comment l'Eglise se serait-elle passée d'une tête dans les temps postérieurs, où les évêques n'étaient pas infallibles, où les fidèles étaient innombrables ? Est-ce que le navire peut s'aventurer sur les flots sans pilote ? Et depuis quand le troupeau va-t-il à sa pâture sans pasteur ?

C'est donc le luthéranisme qui est une secte nouvelle. Et que nous importe que les hérétiques nous appellent tantôt homousiens, tantôt papistes ? Ils prouvent par-là même notre antique noblesse. En effet, si le Christ est homousien avec son Père, il possède donc sa nature divine, et le nom qu'on nous donne comme une injure est pris de sa propre substance. Enfin, si nous sommes appelés papistes du mot pape, comme les Luthériens tirent leur nom de Luther, puisque saint Clément, puisque saint Pierre, puisque le Christ lui-même sont des papes,

quelle gloire pour nous que cette insulte de l'hérésie! Qu'on nous appelle donc homéusiens et papistes; on ne nous appellera pas du moins Luthériens ni Calvinistes.

Livrons donc à la dérision ces hommes nouveaux, disons-leur avec Tertullien : *Qui êtes-vous et d'où venez-vous? Où vous êtes-vous tenus cachés si long-temps? Jusqu'à ce jour nous n'avons rien entendu dire de vous.* Disons-leur avec saint Hilaire? *Vous vous êtes levés trop tard : nous savions déjà ce que nous devions croire du Christ, de ses sacrements et de son Eglise ; c'est un mauvais signe que vous n'apparaissez qu'aujourd'hui, l'ivraie fut toujours semée après le froment.* Disons-leur avec saint Jérôme : *Qui que tu sois, prédicateur de dogmes nouveaux, épargne nos oreilles romaines..... Pourquoi prêcher une doctrine que ne connurent pas saint Pierre et saint Paul? Le monde a été chrétien sans elle jusqu'à ce jour : ma vieillesse sera fidèle à la foi de mon enfance.* Répétons avec le même docteur : *Lorsque vous entendrez des chrétiens se réclamer non de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais de n'importe quel autre, sachez qu'ils n'appartiennent point à l'Eglise, mais à la synagogue de l'antechrist.* Puis répétons ces paroles de saint Paul : *Quand même nous vous enseignerions un autre évangile que celui que nous vous avons enseigné, quand ce serait un ange du ciel qui prêcherait cette doctrine nouvelle, qu'il soit anathème.*

Quoi de plus propre, en effet, à nous faire com-

prendre avec quelle religion nous devons conserver les doctrines anciennes? Quand bien même nous vous enseignerions un autre évangile, dit l'Apôtre; de qui parle-t-il? de saint Pierre, de saint André, de saint Jean, de lui-même, de tout le Collège apostolique sur lequel il appelle l'anathème s'il altérerait un seul point de l'Évangile prêché. Et ne croyez pas que cette parole soit une parole légère et irréfléchie. Voici que l'Apôtre la répète : *Comme je vous l'ai déjà dit : Si quelqu'un proclame un nouvel évangile, qu'il soit anathème.* Si donc il n'est pas permis, même aux anges, de toucher aux dogmes anciens, et de produire au jour une nouvelle croyance, cela, je pense, est défendu à plus forte raison à Martin Luther.

TROISIÈME SERMON.

Sur l'universalité et la stabilité de l'Église.

La conversion de l'univers est, à la fois, un argument invincible contre l'hérésie et une admirable confirmation de notre doctrine. Le caractère d'universalité qui résulta, pour l'Église, de cette transformation merveilleuse, forme le second motif de crédibilité dont je dois vous entretenir aujourd'hui.

Convertir une multitude immense, de toute nation, de tout rang, de tout sexe, et de tout âge; lui faire désertier ses vieux autels, ses coutumes de la

chair, pour la loi de l'esprit : la loi mystérieuse qui, en échange de ses voluptés, lui tendait une croix ; lui inspirer l'amour de ce dogme étrange jusqu'à mourir ; réaliser en quelques jours ces oracles du Prophète : *Les rois l'adoreront et les peuples le serviront... Il dominera d'une mer à l'autre, et des rives du fleuve jusqu'aux extrémités du monde ;* quel rêve ! Et ce fut la simple histoire de la promulgation de l'Évangile, par quelques pêcheurs, sans éloquence et sans lettres, qui, avant de se disperser pour achever le grand œuvre, offrirent à la terre une image saisissante et prophétique de ce qu'ils allaient accomplir. Le jour de la Pentecôte, ils prièrent ensemble, sous le même toit, dans toutes les langues connues, puis, remplis de l'Esprit saint, ces hérauts de Dieu se répandirent dans Jérusalem, prêchant la bonne nouvelle aux représentants des nations les plus diverses, confondus comme un seul peuple dans les murs de la sainte cité.

Que le paganisme et l'hérésie entraînaient après eux les foules, ce ne serait pas un miracle. Leur morale est de pratique facile, et leurs dogmes ne dépassent pas la raison. On sait suffisamment qu'ils ouvrent à leurs disciples les larges sentiers sur tous les terrains. Mais persuader à l'univers qu'un seul Être renferme, dans l'unité de sa nature, trois personnes égales et distinctes ; qu'un crucifié de Palestine est une des trois personnes de cet être indivisible ; que ce crucifié est né d'une vierge ; que l'homme ressuscitera dans sa chair, quel que soit le genre de son trépas ;

qu'il faut rendre le bien pour le mal, aimer les calamités, pardonner les injures, mépriser la gloire : qui l'a pu, si ce n'est Dieu? Saint Augustin le proclame : *Qui ferait embrasser à une si grande multitude, dit-il, une loi si contraire aux instincts charnels, si ce n'est Dieu?* Il démontre clairement ailleurs que le dogme de la résurrection est presque incroyable, mais que la conversion du monde entier à cette doctrine, en quelques années, à la parole de quelques pêcheurs, est plus incroyable encore. Dieu seul a donc pu opérer ce prodige en renversant les idoles et les trépieds des sybilles.

On a vu l'homme à l'œuvre ici-bas : on sait jusqu'où va sa puissance, surtout comme législateur et maître de doctrine. Ouvrez le livre de saint Athanase sur l'humilité du Verbe, ou bien le sermon de Théodoret sur les lois, vous connaîtrez ce qu'ont pu, dans la Grèce, le génie, l'éloquence et les efforts des plus grands philosophes. Quelques-uns à peine ont fait des prosélytes, en petit nombre, et dans leur propre patrie, *tandis que*, continue Théodoret, *cette poignée de pêcheurs porta la foi chez toutes les nations, non-seulement à Rome, chez les peuples ses sujets, mais dans la Scythie, la Sarmatie, et jusqu'aux Indes,..... qu'elle soumit aux lois du crucifié.* Théodoret n'exagère rien ; car saint Léon, prêchant sur la nativité de saint Pierre et de saint Paul, s'exprime de la sorte dans cette magnifique apostrophe à la ville de Rome : *Grâce au siège de Pierre, tu es devenue la capitale du monde, et*

ta domination spirituelle va au-delà des bornes de ta domination terrestre. Tes innombrables victoires ont étendu ton empire sur terre et sur mer, mais l'empire que t'ont subjugué tes travaux guerriers voit ses barrières franchies par celui que t'a gagné la paix chrétienne.

Ainsi, du temps de saint Léon, l'univers chrétien débordait les limites de l'ancien empire. Mais, ce qu'il y a de plus prodigieux encore, c'est ce que saint Irénée, martyr, et presque le contemporain des apôtres, écrivait contre les hérésies de son siècle : *L'Eglise, dit-il, a accepté cette foi, elle la garde diligemment, quoiqu'elle soit disséminée à tous les points de la terre, comme si elle habitait la même demeure; elle la professe unanimement, comme si elle n'avait qu'un cœur et qu'une âme; elle la prêche constamment, elle l'enseigne, elle la transmet, comme si elle n'avait qu'une bouche; l'Eglise de Germanie ne croit que ce que croit l'Eglise des Espagnes..... Comme il n'y a qu'un seul soleil pour toutes les créatures de Dieu, de même il n'y a qu'une lumière spirituelle, une prédication qui brille partout, illumine tous les hommes qui veulent voir à ses rayons.* Tel est le tableau que le saint martyr trace de l'Eglise de son temps. Mais que dis-je ? Est-ce que le prodige qu'il raconte n'était pas accompli déjà du vivant de saint Paul?... *Persévérez, disait l'Apôtre, dans la foi, soyez inébranlables, ne vous départez pas de l'Evangile que vous avez reçu et qui a été prêché à toute créature.*

Le témoignage de la tradition reçoit une force singulière de cette affirmation apostolique. Il n'y a plus à douter maintenant de la rapidité avec laquelle l'Église a envahi le monde, relié entre elles les contrées les plus lointaines, et confondu dans son sein les races les plus diverses. Eh bien ! je le répète, qui a pu réaliser cet œuvre gigantesque, si ce n'est celui qui l'avait prédit par son prophète, si ce n'est Dieu ? Quelle est l'hérésie qui, malgré ses avances à toutes les passions, peut se vanter d'un pareil essor ? Quelle est celle qui a occupé sans rivale une seule province ? Sans doute, la multitude des Valentiniens et des Marcionites était grande ; mais ces sectaires n'avaient de commun que le nom ; on aurait trouvé à peine, dit saint Irénée, parmi eux, deux ou trois hommes ayant même croyance et tenant même langage. Les Ariens, nous le savons, se répandirent sur presque toute la terre, mais qui ne sait aussi l'histoire de leurs divisions intestines ? On peut dire qu'ils ne s'entendaient que sur un point, celui de leur naissance ; ils s'avouaient tous, j'en conviens, fils d'Arius. L'islamisme, nous le reconnaissons, s'étendit sur une immense surface en Afrique et en Asie ; mais lui, encore, se subdivisa dès l'origine ; puis il n'a jamais dominé en France, en Allemagne, en Italie, et dans les autres régions chrétiennes, tandis que la foi catholique a régné et règne encore au sein des peuples qu'il abuse. Que dirai-je, enfin, des hérésies de cet âge ? Connaissent-elles les campagnes de l'Asie, ont-elles jamais traversé la mer

africaine? Quand est-ce que le nom de Luther a résonné au pied des Pyramides, dans les déserts de la Libye ou dans les montagnes éthiopiennes? Et dans ce coin ténébreux du monde, où il a fait son nid sinistre, que de discordes, que de querelles ridicules ou sanglantes? Disons-lui donc avec saint Augustin : *Vous êtes si peu, si nouveaux, si turbulents, qu'il n'est douteux pour personne que votre parole ne mérite pas de créance.*

Ainsi l'unité dans le dogme et la morale ne s'est jamais rencontrée que dans l'Eglise catholique, et cette Eglise seule peut être appelée universelle. L'hérésie n'a fait que constater une fois de plus l'impuissance humaine, quand elle a voulu se grandir à la taille de Dieu, imiter ses œuvres, et l'insuccès de ses efforts n'a fait que rendre plus frappante l'assistance que le Christ a toujours donnée à son véritable peuple.

D'autant plus que l'unité et la catholicité de notre doctrine n'ont pas été un prodige passager. L'Eglise n'a pas traversé l'humanité comme un fleuve majestueux, mais rapide, qui ne laisse après lui qu'un faible ruisseau. Elle a jeté des racines si profondes qu'elle seule demeure, et toutes les croyances ont passé, et toutes les hérésies se sont dissipées. Saint Irénée comptait vingt sectes de l'Ascension jusqu'à lui, Tertullien vingt-neuf, saint Epiphane quatre-vingts, Théodoret soixante-seize, saint Augustin quatre-vingt huit, saint Jean Damascène cent et Philastrius cent vingt-huit : quelle est celle de

celles-ci qui est encore debout, quel est le débris qui nous parle aujourd'hui de sa ruine? Il n'en reste que le nom, et ce nom nous ne l'avons lu que dans les livres des saints Pères. Les erreurs contemporaines ont ressuscité quelques-unes des erreurs disparues. Mais cette résurrection atteste leur mort. Nous racontons une incontestable histoire : Théodoret affirmait déjà que les hérésies, qui lui étaient antérieures, s'étaient évanouies, et le monde, un jour, ignore jusqu'au nom de la secte d'Arius, la plus universelle des sectes, celle qui pouvait le mieux, entre toutes, se promettre l'immortalité. Mais qu'avons-nous besoin de fouiller cette ignoble poussière? Qu'est devenue, je vous prie, l'hérésie de Luther? Beaucoup s'appellent de son nom, mais combien ont conservé la doctrine du maître? Certes, si Luther revenait en ce monde, il désavouerait les Luthériens pour ses fils, et pas un, peut-être, de ceux-ci ne le reconnaîtrait pour son père.

Oui, les hérésies ont passé, elles passeront encore; les royaumes, fondés par la victoire, se sont affaîsés par la défaite; et la religion chrétienne, établie sur la roche solide, demeure seule; l'Eglise, mère de toutes les églises, est toujours restée debout, au sein d'un sacerdoce, d'un peuple et d'un épiscopat fidèles. Les vicissitudes de Rome furent diverses; elle fut prise et saccagée souvent, elle obéit tour à tour à des princes idolâtres, à des empereurs chrétiens et à des rois esclaves de l'hérésie d'Arius : sa foi resta toujours inébranlable. La capitale d'Au-

guste est tombée, la chaire de Pierre n'a jamais failli ; la série de ses empereurs fut interrompue, la succession de ses pontifes ne s'est jamais brisée, pas un anneau ne manque à sa chaîne. Et, chose plus merveilleuse encore, les églises qui l'ont reconnue pour centre, sont les seules qui aient persévéré comme elle dans la vraie croyance du Christ. Où donc se trouve le patriarcat d'Alexandrie, et celui d'Antioche, et celui de Bysance, et celui de Jérusalem ? Où sont les sièges des évêques d'Afrique ? Que sont devenues les églises d'Ephèse, de Corinthe, de Thessalonique, toutes les églises que les apôtres avaient fondées eux-mêmes ? Elles se sont dispersées ; du jour où elles se retirèrent de Rome, elles se desséchèrent et périrent comme des rameaux arrachés à leur tronc. Ces dernières considérations paraissent si péremptoires aux anciens Pères, qu'elles reviennent à chaque instant dans leur réfutation de l'hérésie. Quand celle-ci se vantait de posséder la pure doctrine, ils lui demandaient qui la lui avait transmise, et quels étaient ses ancêtres ? l'hérésie se taisait. Alors un saint Irénée énumérait triomphalement la succession des pontifes romains, de saint Pierre à saint Eleuthère qui vivait à cette époque, et il ajoutait : *C'est par eux que la tradition apostolique s'est conservée dans l'Eglise et que la prédication de la vérité est parvenue jusqu'à nous ; cette démonstration est convaincante.* Alors un Tertullien s'écriait avec ironie : *Que les hérétiques produisent leurs origines, qu'ils déroulent la suite de leur épiscopat, qu'ils*

nomment celui de leurs pontifes qui a vécu aux temps apostoliques et qui forme le premier anneau de leur tradition. C'est de la sorte qu'agissent les vraies églises ; c'est pourquoi celle de Rome indique saint Clément comme le successeur de saint Pierre. Eh pourquoi l'hérésie n'inventerait-elle pas quelque chose de pareil ? Que ne peut-elle pas se permettre après ses blasphèmes ? Alors un saint Cyprien écrivait : *Quel pasteur que l'étranger et le profane , qui ne succède à personne , qui commence à lui-même , en face du Pasteur qui préside à l'Eglise en vertu d'une succession légitime !* Alors un saint Optat rétablissait, en la complétant, l'histoire de l'épiscopat romain des souverains pontifes, et disait aux hérétiques : *Rendez compte de votre origine , vous qui vous donnez comme la véritable Eglise.* Alors un saint Augustin déclarait : *Ce qui me retient dans la foi de Pierre , à qui le Seigneur ressuscité a confié ses brebis , c'est la série non interrompue de ses pontifes.* Que reste-t-il donc à conclure, si ce que concluait le grand saint Jérôme : *Je vous ouvrirai , disait-il , mon âme en peu de mots : restez dans l'Eglise qui , fondée au temps des apôtres , a persévéré jusqu'à nous.*

Nous ajouterons seulement que si la succession claire et certaine des papes a été pour les saints Pères une réfutation sans réplique des hérésies de leurs siècles, elle prouve plus victorieusement encore contre Calvin et Luther, aujourd'hui que deux cents pontifes ont passé sans interruption sur le

siège de saint Pierre pendant une période de 1570 années.

Plus on examine de près cette stabilité merveilleuse, plus on contemple l'immobilité de ce rocher sur lequel le Christ a fondé son culte, au milieu des orages et des persécutions, plus l'évidence, déjà faite, s'accroît et abonde. Jamais, en effet, tempêtes plus furieuses ne se sont déchaînées pour détruire, jamais ennemis plus puissants, plus nombreux, plus implacables n'ont réuni leurs forces pour vaincre et triompher. Les Juifs d'abord, les empereurs ensuite se levèrent à la voix de Satan contre l'Eglise. Mais ces empereurs terribles qui renversaient les villes fortes, qui mettaient en fuite les armées des barbares, qui domptaient les nations indomptables, furent vaincus par la foi, par la patience et l'empressement à mourir des chrétiens. Le martyr fatigua le bourreau, il émoussa le fer, tandis que les fidèles se multipliaient dans l'empire. Le sang, dit Tertullien, devint une semence, et la persécution, ajoute saint Léon, la rosée qui fit germer, en la centuplant, cette semence féconde. Dix conversions pour un martyr, cent conversions pour dix martyres, mille conversions pour cent martyres, tel était le fruit de la fureur païenne. Comme l'arche de Noé, qui surnageait au-dessus des palais des rois envahis par les eaux, l'Eglise grandissait avec la persécution qui détruit les peuples et les royaumes. Les philosophes eurent beau se liguier contre elle; les efforts de Porphyre, l'apostasie

de Julien, la rhétorique de Libanius, la dialectique de Celse et de Proclus, les scélératesses de Lucien, et les actes prétendus de Pilate échouèrent en se dissipant comme une fumée vaine. Les hérésies ont repris vainement l'œuvre de ruine que le paganisme et la science n'avaient pu accomplir. Autant de fois elles se ruèrent sur l'Eglise, autant de fois l'Eglise cueillit la palme de la victoire. Les Sabelliens furent vaincus, les Ariens furent vaincus, les Nestoriens furent vaincus, les Eutychiens furent vaincus, et les Luthériens seront vaincus, soyez-en sûrs, par cette sainte Eglise romaine, la seule contre laquelle *les portes de l'enfer ne prévaudront pas*, la seule *dont le royaume ne sera pas détruit*, ... *dont le pouvoir ne passera pas à un autre peuple*, la seule *qui demeurera pour l'éternité*, *et dont le règne n'aura pas de fin*.

QUATRIÈME SERMON.

Sur la vérité de la doctrine.

L'unité d'une doctrine est le signe de sa vérité, comme le chaos qui règne au sein de l'erreur est la preuve de son mensonge.

Ce qui distingue le bien du mal c'est l'accord qui relie entre elles toutes les vertus, et la discorde qui bouleverse le camp des vices. Celles-là forment comme un chœur harmonieux, où toutes les parties sont consonnantes, se complètent et s'embellissent;

ceux-ci marchent seuls, se heurtent, se brisent, se détruisent, et se font un piédestal des vaincus : l'avarice lutte avec la prodigalité, la lâcheté avec l'audace, la vengeance avec la peur : c'est la guerre sans trêve, tandis que la paix règne inaltérable dans le royaume des vertus.

Eh bien, le vrai se comporte comme la vertu et le faux comme le vice. La vérité orne la vérité ; ses doctrines forment toutes un seul corps uni dans ses parties par des liens infrangibles : point de luttes intestines, la paix est la loi de ce merveilleux ensemble. Les erreurs, au contraire, se combattent ; pleines d'orgueil, elles ne peuvent vivre côte à côte, elles se renversent, elles se succèdent ennemies : la contradiction est l'essence de leur être. Ne connaissez-vous pas ce proverbe vulgaire : *Il faut que le menteur ait bonne mémoire* ? Les fables multipliées peuvent, en effet, se contredire à la longue. L'éminente raison de Martin Luther vient corroborer ce témoignage du bon sens : *Vous ne pouvez, dit-il, mieux reconnaître le mensonge qu'aux contradictions qu'il recèle. C'est l'ordinaire de Dieu de laisser les impies se confondre eux-mêmes, en répandant des erreurs dissonantes et prouvant contre elles.* Nous userons largement de l'autorité de l'hérésiarque dans ce que nous avons à vous dire sur la vérité de notre sainte religion.

La preuve de cette vérité, ai-je dit déjà en d'autres termes, c'est la consonnance des Ecritures et de la tradition.

Les Ecritures s'accordent entre elles. On sait que les écrivains sacrés furent nombreux et divers, qu'ils usèrent de langues variées, et qu'ils écrivirent, à distance, selon l'occasion, le lieu et le temps. Eh bien, quel désaccord trouverez-vous dans nos codes sacrés, de la première ligne de la Genèse au dernier mot de l'Apocalypse ? Il est beau qu'un homme, qui a beaucoup écrit, soit toujours d'accord avec lui-même. Il est prodigieux que plusieurs traitent les mêmes questions sans jamais se combattre. Mais de quel terme me servir pour caractériser cette unité minutieuse qui relie en un tout compacte les moindres parcelles de livres si divers, de productions si étrangères les unes aux autres par le temps et les goûts de leurs auteurs ? De tous les points de la durée, de tous les horizons du monde, dans toutes les langues connues, ces auteurs ont parlé la même doctrine, comme si un seul cœur battait dans toutes ces poitrines. Et cet accord ne consiste pas seulement dans l'absence des contradictions ; le nouveau Testament est l'histoire des faits dont l'ancien fut la prophétie. Comme ces deux séraphins qui se répètent l'un à l'autre dans le Prophète : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées* ; comme ces deux chérubins qui couvraient de leurs ailes le propitiatoire, en se regardant toujours : les deux testaments se regardent, l'un réalise les promesses de l'autre, et ils tiennent de la sorte un langage identique. Voulez-vous un exemple de cette consonnance divine ? Je ne puis mieux choisir que le

Christ lui-même, la Fin et le Commencement de l'œuvre entière. L'ancien testament a dit : *Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils* ; le nouveau lui répond : *Ce qui est né de cette Vierge est saint*. L'ancien reprend : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière des cités de ton peuple : de toi sortira le chef d'Israël* ; le nouveau réplique : *Lorsque Jésus fut né à Bethléem de Juda*. L'ancien continue : *Une étoile se lèvera sur Jacob* ; le nouveau s'écrie : *Nous avons vu son étoile en Orient*. L'ancien ajoute : *Ils viendront de Saba, avec de l'or et de l'encens* ; le nouveau dit : *Ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe*. L'ancien écrit : *Il recevra un nom inconnu de la bouche du Seigneur* ; le nouveau écrit à son tour : *Il fut appelé Jésus, nom que l'ange avait désigné avant sa conception*. L'ancien dit : *Voici que le Seigneur montera sur une nuée légère et entrera en Egypte* ; le nouveau dit : *Prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte*. L'ancien reprend : *La mer est ton chemin, et tes pas s'affermissent sur ses flots* ; le nouveau reprend : *Jésus vint en marchant sur la mer*. L'ancien ajoute : *J'enverrai des pêcheurs, et ils les pêcheront* ; le nouveau réplique : *Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes*. L'ancien annonce : *Le Seigneur vous suscitera un prophète parmi vos frères* ; le nouveau proclame que le Christ est vraiment le prophète qui devait venir en ce monde. L'ancien prédit la vie miraculeuse et la passion du Sauveur ; le nouveau raconte cette vie et cette pas-

sion dans tous les détails prédits. L'ancien reprend : *Et le peuple qui doit le nier ne sera pas son peuple* ; le nouveau s'écrie : *Les pontifes répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César*. L'ancien dit : *Et il sera confondu avec les scélérats* ; le nouveau écrit : *Deux larrons furent crucifiés avec lui*. L'ancien annonce les circonstances du crucifiement ; le nouveau affirme l'accomplissement de ses prophéties sur ce point. L'ancien ajoute : *Vous ne laisserez pas mon âme dans les lieux inférieurs et vous n'abandonnerez point votre élu à la corruption* ; le nouveau ajoute aussi : *Dieu le ressuscita des morts*. L'ancien reprend : *Il monte leur frayant le chemin* ; le nouveau réplique : *Il s'éleva à leurs yeux , puis une nuée le déroba au regard*. L'ancien a dit : *Je répandrai mon esprit sur toute chair* ; le nouveau dit à son tour : *Il a répandu celui que vous voyez et entendez*. Enfin , l'ancien écrit : *Je te donnerai pour flambeau aux nations , afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre* ; et le nouveau répond : *En entendant ces choses , les nations pleines de joie louaient les paroles de Dieu , et tous les prédestinés crurent*.

O admirable harmonie des lettres divines ! Quel est celui qui ne s'écrierait , à ce tableau seul de la vie du Seigneur Jésus , le doigt de Dieu est là ; c'est l'Esprit saint qui a guidé la plume des écrivains de ces livres impossibles ! Et que serait-ce encore si nous comparions tout ce qui est ici figure et symbole avec sa réalité dans l'Évangile ? Mais le jour ne

suffirait pas à cette comparaison des deux testaments.

Eh bien , cet accord , que nous avons reconnu entre les saintes Lettres, existe entre toutes les parties de notre vénérable tradition. Les conciles , les décisions romaines , du concile de Nicée au concile de Trente , de saint Pierre au Pape d'aujourd'hui , ne forment qu'un seul tout homogène , malgré la diversité des temps , des lieux , des besoins et des personnes. La première preuve que j'en donne c'est la vénération dont les entoure l'Eglise catholique. De là je conclus avec raison à cet accord parfait. Puis , je vois bien dans l'histoire les conciles s'appuyer sur les conciles supérieurs , les décrets pontificaux rappeler les décrets précédents , la tradition , en un mot , relier fortement entre eux les anneaux de sa chaîne ; mais je ne trouve nulle part que quelques-uns des conciles approuvés , que quelques-unes de nos décisions doctrinales aient été réformés ou révoqués , en tout ou en partie. Enfin , nos adversaires n'ont encore pu formuler aucune contradiction dans les enseignements dont je parle. Ne dites point qu'ils n'y ont pas songé. Ils ont feuilleté les manuscrits les plus poudreux , ils ont fouillé dans les coins les plus ignorés des bibliothèques pour réfuter notre thèse , mais en vain ; comme le criminel du Prophète , ils ont vu leur impuissance et ils se sont irrités , et leurs dents ont grincé , et leurs lèvres ont blanchi : *rage inutile , peine perdue , le désir des pécheurs périra*. Elle ne peut faillir , l'Eglise , *colonne et armement de la vé-*

rité. Elle ne peut faillir, l'Eglise qui s'avance sur les pas de celui auquel la Vérité a dit dans l'Évangile : *J'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille point.*

On a ressuscité, je le sais, de sa poussière, où il gisait peut-être au milieu des teignes rongeuses, un concile de Francfort qui dit anathème à je ne sais quel conciliabule de Constantinople, à l'occasion de je ne sais quel décret sur les images. De là des cris de triomphe, des invectives de cette force : voilà bien les conciles des papistes, ils s'anathématisent ; à Francfort on condamne le septième général qui approuvait le culte des images ! Pauvre découverte, en vérité ! il ne fallait pas dépenser tant de forces et de recherches pour arriver à prouver une fois de plus son ignorance ou sa méchanceté. On sait en effet que le deuxième général de Nicée fut le septième général, et on n'ignore plus que ce prétendu concile de Constantinople, condamné à Francfort, n'était qu'un conciliabule d'Iconoclastes. Or, ou la chose était connue de nos adversaires, ou non ; dans le premier cas, leur imputation est perfide, dans le second, elle est l'indice de leur ignorance, et nous pouvons leur dire avec saint Hilaire : *O criminels ! c'est ainsi que vous voulez faire de l'Eglise votre jouet.*

Ils opposent, je le sais encore, Rimini à Nicée, Ephèse à Chalcédoine, et Carthage au saint Siège. Mais qu'ils se contentent de faire résonner des objections pareilles aux oreilles des enfants ou des femmés. Est-ce que les conciles dont ils parlent sont

des conciles catholiques? Où est le décret des souverains pontifes qui les sanctionne? Où est la pratique de l'Eglise qui les légitime? Nous disons que les conciles catholiques sont d'accord entre eux : voilà notre thèse. Les objections précédentes ne l'ont point entamée, les suivantes ne l'entameront pas davantage.

Et pourquoi rapporterais-je les divagations de l'hérésie sur le premier, le quatrième et le septième concile œcuménique, sur le concile de Rome, sous Nicolas II, sur celui de Constance, et jusque sur l'assemblée apostolique de Jérusalem? La parole s'y refuse et la rougeur en monte au front. Je ne veux, pour vous en convaincre, que vous en citer une seule en exemple. Savez-vous pourquoi ces amateurs de la chasteté gourmandent les Pères de Chalcédoine? Parce que ces Pères s'opposèrent à la violation des vœux des moines et des vierges! Je vous le demande, les hommes qui reprochent comme un crime ces précautions chrétiennes aux princes du plus majestueux des conciles, sont-ils des impudents ou des insensés, sont-ils ivres ou à jeun, veillent-ils, dorment-ils? Que devait donc régler le saint synode? L'Eglise a-t-elle réprouvé cette morale? Je sais bien que Luther eût désiré le contraire. Mais la religion, mais la nature, mais le sens commun se révolte contre ces instincts de brute. Je puis donc conclure que la concordance de nos Ecritures et celle de notre tradition est un témoignage éclatant de leur vérité.

Voulez-vous, maintenant, placer l'ombre à côté de

la lumière, pour rendre plus sensible les splendeurs de celle-ci ? Comparez l'hérésie à l'Eglise catholique, comparez Babylone à Jérusalem.

O Babylone, ô camp désordonné où les furies agitent toujours leurs serpents, où la discorde souffle sans cesse la guerre ! La philosophie s'y déchira de ses propres mains ; les hérésies, nées à peine, s'y scindèrent en mille sectes. Simon le magicien parait, et il suscite Menandre, Basile et Saturnin. Les Gnostiques se répandent, et ils enfantent les Carpocratien, les Séthéens, les Valentiniens et tant d'autres. De ceux-ci sortent encore les Sécundiens, les Ptoloméistes, les Marcites et leurs nombreux frères. Cerdon dogmatise, et les Marcionites, les Lucianistes, les Appellistes et les Manichéens se lèvent. L'hérésie des Cataphrygiens se propage, et avec elle les hérésies d'Eschine, de Florin et de Tertullien. On sait d'après saint Augustin les divisions et les subdivisions des Donatistes. On sait de même celle des Ariens. Les origines du mahométisme et ses vicissitudes sont connues des moins versés dans l'histoire. Les querelles intestines des Hussites ne sont point ignorées. De nos jours, enfin, Luther, avec sa famille, s'accroitra d'une prodigieuse manière et s'étendra rapidement jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, grâce à ses transformations innombrables. Les hérétiques se ressemblent donc toujours, et si la paix et l'unité sont les liens de la religion catholique, la guerre et l'incohérence sont l'élément de la synagogue de Satan.

Que les Luthériens ne nous objectent pas les querelles de l'école. Les infortunés, si soucieux d'arracher la paille des yeux de leur voisin, ne s'aperçoivent donc pas de la poutre qui les rend aveugles. Sans doute les docteurs, hommes saints d'ailleurs et irréprochables, ne sont pas toujours d'accord entre eux. Thomas et Bonaventure se combattent comme autrefois Augustin et Jérôme, Chrysostôme et Epiphane, Cyprien et Etienne, Anicet et Polycarpe, saint Barnabé et saint Paul. Mais la charité est toujours sauve, l'humilité toujours en honneur, et il s'agit d'opinions et nullement de nos dogmes catholiques. Les docteurs n'ont jamais été opposés sur les questions définies, et tout en discutant sur les points de controverse, ils discutent en se soumettant d'avance à l'Eglise. Celle-ci sépare sans peine le vrai du faux, l'or du clinquant, le froment de l'ivraie, et tous adhèrent, à son heure, au divin triage. Il y a donc au milieu de cette guerre de plume, unité, paix, charité. Les hérétiques discutent-ils de la sorte? Quel langage! il renferme, pour ainsi dire, plus d'injures que de paroles. Leur discussion n'est pas un exercice d'esprit, une préparation lointaine à une définition d'un dogme; elle formule un symbole, elle dogmatise comme un apôtre. Parcourez l'Allemagne, vous trouverez là autant de religions que de bourgades. Que dis-je donc? Il n'est pas de bourgades, il n'est pas de maison, il n'est pas de réduit, seulement habité par deux sectaires (je dis deux sectaires, car le sec-

taire redoute l'isolement ; par crainte , sans doute , des voleurs , il habite toujours avec une compagne), il n'est pas de réduit qui ne soit une véritable tour de Babel. Ils en conviennent d'ailleurs sans peine.

Si au moins le sectaire s'accordait avec lui-même. Mais son cœur est en proie à la discorde qui déchire sa synagogue. Voyez Simon le Magicien , tantôt il proscrit l'ancien Testament comme l'œuvre du diable , tantôt il en assume la paternité , et se donne comme le Dieu du Sinai. Voyez les Ariens , ces architectes moroses , qui , au dire de saint Hilaire , défaisaient le lendemain leur édifice de la veille , si bien qu'il ne fallait plus dire : ainsi l'enseigne la foi apostolique , mais ainsi l'enseigne la foi de telle année , ainsi l'enseigne la foi de telle autre , comme le même docteur le faisait remarquer si judicieusement à l'empereur Constance. Et , que de transformations a subies cette pauvre confession d'Augsbourg ! Sa foi n'a-t-elle pas été caduque comme les années qui s'enfuient , et non point immuable comme l'Évangile ? Ses auteurs ne furent-ils point ces architectes moroses ou maladroits qui bâtissent pour détruire ensuite ?

Mais peut-être que cette divagation est particulière aux disciples , et que le maître , qui a si bien défini le caractère du mensonge , n'est pas tombé dans ces déplorables aberrations. Luther a plus émis de contradictions que personne. Il existe des livres qui les ont recueillis. Sur le mode de la communion il a publié trente-six opinions contraires. Il a admis

tantôt sept sacrements, tantôt trois, deux une autre fois, puis un seul. Il appela la messe le *compendium* de l'Évangile, et il se déclara ailleurs son ennemi acharné. Il exébra J. Hus, et puis il le nomma un saint martyr. Il damna Wicleff, et il en fit ensuite un chérubin. Il reconnut la suprématie du saint Siège, et il le flétrit après les plus sales injures. Ecoutez-le s'écrier dans sa *Captivité de Babylone* : *Le chrétien, l'homme baptisé est si riche que, malgré les crimes les plus volontaires, il ne peut être damné s'il conserve la foi,..... il n'est pas d'autre chemin pour aller de l'homme à Dieu,.... Dieu n'a souci des œuvres.* Ecoutez-le maintenant renverser ce fondement de sa doctrine¹ : *Beaucoup... s'imaginent que la foi efface leurs péchés et les rend purs. Cela les rend téméraires et tranquilles ; mais cette tranquillité charnelle est la pire de toutes les erreurs déjà parues.* Cela ne suffit-il pas à ruiner la base de la doctrine du novateur ? Bien plus, il a pris à tâche, en ce lieu, de contredire toutes ses précédentes affirmations. Ainsi l'homme est déclaré libre ; les œuvres sont proclamées nécessaires, l'obéissance est une vertu, le jeûne un précepte, l'abstinence du carême un devoir, la confession une obligation, la guerre est déclarée aux Turcs ; il traite de la messe, de la psalmodie, des fêtes, de l'excommunication, des cloches, des évêques, du *Te Deum*, du *Benedictus*, des matines, il entasse

¹ *In visitatione saxonica.*

plus de préceptes, inconnus aux Ecritures, que tous les papes ensemble. Les enfants eux-mêmes savaient pourtant que Luther avait prêché naguère le contraire. Le libre arbitre n'était-il pas pour lui un titre sans réalité? La foi la voie unique du salut? L'égalité chrétienne et l'abolition du corps ecclésiastique n'étaient-elles pas décrétées? La turcomanie n'était-elle pas sa passion? Que de moqueries, qui ne dataient que d'hier, sur la messe, les cloches, la psalmodie, les excommunications? Qui donc hésiterait à lui appliquer la règle qu'il posa lui-même, et à lui infliger par suite le titre d'imposteur?

Le cinquième ange, dit l'Apocalypse, donna de la trompette, et je vis une étoile tomber du ciel en terre, et la clef de l'abîme fut livrée, et on ouvrit cet abîme, et une fumée épaisse s'échappa du cratère; on aurait dit la fumée d'une immense fournaise; et le soleil devint ténébreux, et l'air fut obscurci. Avant Luther la paix régnait, l'Occident n'avait qu'une foi, la chrétienté était une. Mais quand cette étoile fut précipitée du ciel de l'Eglise où elle avait jeté quelque éclat, elle ouvrit l'abîme de l'erreur, elle la déchaîna sur le monde; l'Allemagne fut ensevelie dans sa fumée sordide, et elle n'aperçoit plus le soleil de justice; ses enfants se méconnaissent entre eux. L'Egypte fut séparée d'Israël. Quelles horribles ténèbres d'une part, mais quels flots de lumière dans la terre de Jessé! Nous nous reconnaissons tous, quelque lointaines que soient les régions que nos frères habitent; de l'Inde à Rome, de l'Orient à

l'Occident, nous nous répondons, nous participons à la même vie spirituelle. Conservons cette lumière précieuse, travaillons, par nos bonnes œuvres, à nous rendre dignes de briller comme des flambeaux ardents dans l'Eglise, et prions Dieu que le païen et l'hérétique ouvrent enfin les yeux et abandonnent le pays des ombres en se convertissant à la vraie foi.

CINQUIÈME SERMON.

Sur la pureté de notre doctrine.

Notre religion a eu pour berceau le paradis terrestre; elle est universelle, immuable; elle forme une unité majestueuse, homogène dans toutes ses parties: nous le démontrions, dans nos discours précédents, et de cette démonstration, suffisante, je l'espère, vous avez conclu que cette religion est la seule véritable. Poursuivons et abordons un autre chef de preuves.

Notre religion est pure et sincère, elle est vraiment *immaculée*.

La philosophie, le paganisme et l'hérésie sont un mélange bizarre et monstrueux de vérité et de mensonge, de bien et de mal. La *loi du Seigneur* seule est *immaculée* à tous les points de vue. Elle est à l'image de Dieu qui la promulgua, elle est parfaite comme lui. Il ne pouvait en être autrement, sans doute; si l'œuvre de l'homme est défectueuse, si

les doctrines rêvées par la créature ne sont pas cohérentes et pures, l'œuvre divine doit réunir ces caractères au suprême degré. Une seule erreur démontrée suffit, de l'aveu de nos adversaires eux-mêmes, à prouver que la doctrine qui la renferme ne vient pas de Dieu mais des hommes. Luther a dit de lui-même : *Si j'étais surpris en flagrant délit de mensonge et de fausseté, mon honneur, ma foi, ma fidélité ne seraient plus crus à bon droit, chacun me prendrait, comme il convient, pour un scélérat et un infâme histrion.* Il a écrit des paroles aussi claires sur le même sujet dans sa dispute avec Henri d'Angleterre et ailleurs. Il est donc nécessaire que la loi de Dieu soit parfaite, et qu'elle brille par la pureté comme par la vérité.

Il est facile, même aux médiocres, de faire ressortir le caractère que j'entreprends de mettre en relief aujourd'hui.

Lisez les divines Ecritures, les canons et les décrets des papes et des conciles, les règles de saint Benoît, de saint Basile, de saint Augustin et de saint François : Dieu y est proposé pour fin à toute créature, la paix et la charité sont érigées en code, la vertu est honorée et le vice maudit. Les saints qui s'inspirèrent à ces sources célestes sont les témoins vivants de leur angélique pureté. Observer ponctuellement ces lois, c'est marcher à pas de géant à la perfection. Quoi de plus décisif ! Notre religion est au-dessus de la raison, mais elle ne la combat point, comme saint Thomas et d'autres le dé-

montrent victorieusement. Il faut être insensé pour ne pas admettre que Dieu, l'intelligence infinie, dépasse notre portée, quand nous marchons ici-bas de mystère en mystère, et que nous sommes à bout de science devant le plus petit phénomène. Connaissons-nous bien la nature de l'abeille; avons-nous pénétré l'essence de la fourmi; savons-nous le rôle que joue le vermisseau dans ce monde? Pourquoi donc prétendre, par exemple, que l'amour des ennemis, le célibat, la pauvreté volontaire, sont opposés aux bonnes mœurs? Soyons étonnés, si vous voulez, mais inclinons-nous, et prenons garde de mépriser ce que nous ne pouvons comprendre.

Il faut bien pourtant que je me résolve à examiner de près les reproches de nos adversaires sur ce chef. Cela me répugne, je ne voudrais pas remuer cette fange, exciter ces exhalaisons pestilentielles. Il est bon cependant de montrer, au moins du doigt, la sincérité hérétique sur ce point comme sur tous les autres.

Les crimes des papistes, selon eux, sont innombrables, ceux des ecclésiastiques surtout; l'ambition est leur mobile, l'avarice les ronge, la luxure fleurit dans leur sein, l'usure, la simonie, le concubinage y sont en honneur: le monstre de la calomnie a tout souillé de sa bave immonde.

Je ne veux point nier la corruption de certains membres de l'Eglise. Mais qu'est-ce qu'elle prouve? Vient-elle de notre doctrine? Cette doctrine a-t-elle attendu que l'hérésie se lève pour flétrir et con-

damner les infâmes ? Ces mœurs détestables font horreur aux disciples de Luther ? Les lois , les préceptes de l'Eglise , qui les proscrivent et les punissent , sont donc l'objet de leur admiration ? Mais non , ils répudient ces lois comme ce qu'ils appellent nos mœurs. Est-ce donc que celles-ci ne leur déplairaient pas aussi fort qu'ils le crient sur les toits ? Car , enfin , il y a ici contradiction flagrante. Brûler la loi qui punit le crime , c'est , évidemment , lâcher les rênes à ce crime ; condamner , au contraire , ce dernier , c'est légitimer la loi qui le poursuit ; mais répudier les deux , cela ne se comprend plus.

Ainsi ces mœurs ne sont pas les nôtres. Examinons de plus près encore , et rendons à chacun ce qui lui revient.

Théodoret nous enseigne que les lois les plus vantées de l'antiquité contenaient toutes , plus ou moins , un germe de ruine pour les peuples. L'inceste était permis aux Perses. Les Hircaniens et les Bactriens abandonnaient leurs vieillards à des chiens dressés à cette pâture. Les Scythes s'enterraient vivants avec leurs amis morts. Chez les Massagètes , chaque famille égorgeait et dévorait ceux de ses membres qui parvenaient à un âge fixé , pour qu'ils ne fussent point ensevelis dans une froide tombe , mais dans un sépulcre vivant. Les Carthaginois massacraient leurs propres enfants. Lycurgue permettait l'adultère qui causa la ruine de Sodome et de Gomorrhe. Platon enseignait la communauté des femmes ; il les autorisait à s'exercer

nues dans les luttes, comme les athlètes, et d'apprendre l'art de l'équitation; exercices honteux, ignobles pour des femmes; il leur recommandait de ne pas concevoir passé l'âge convenable, de satisfaire leurs passions à leur gré, mais de faire périr leur fruit plutôt que de contrevenir à son précepte; il préconisait, comme Lycurgue, les vices contre nature, et leur promettait une magnifique récompense après la vie. Aristote, enfin, répétait ces leçons sur les femmes. Voilà la morale du divin Platon. Croyez-vous que je n'estime pas davantage la foule ignorante qui se précipite aux pieds de Jupiter adultère, de Vénus courtisane, de Mercure voleur, du boiteux Vulcain, du soleil, de la lune et des étoiles? Et puis les philosophes ont raconté plus d'absurdités sur la nature de Dieu que le vulgaire n'en pratiquait dans ses temples. Celui-ci adorait au moins des réalités. Ceux-là s'inclinaient devant leurs propres chimères. *Ils se sont évanouis dans leurs pensées, dit l'Apôtre, leur cœur insensé s'est obscurci, ils se disaient sages, ils sont devenus stupides. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de la concupiscence, à l'ignominie, aux outrages qu'ils prodiguent à leur chair; il les a livrés à leur sens réprouvé pour qu'ils s'abandonnent à ce qui répugne.*

La loi de Mahomet est opposée à la morale la plus élémentaire. C'est, d'après saint Jean Damascène, un assemblage monstrueux, un accouplement bizarre, informe, effrayant de mille superstitions. Le judaïsme lui a donné son horreur

du porc , la polygamie , le divorce , la circoncision et les ablutions multipliées. L'arianisme lui a transmis son impiété sur le Verbe , le nestorianisme lui a prêté son hérésie sur le Christ. Manès lui a appris que le Fils de Marie n'était pas mort et qu'il fallait s'abstenir de vin. Aristippe et Epicure lui ont enseigné que le bonheur suprême consistait dans la possession de beaux jardins , de nombreuses épouses , et dans toutes les jouissances charnelles. Le Mahométan jeûne avec religion , il est vrai , du lever du soleil à son coucher. Mais la nuit , que le soleil ne le voit point et ne peut plus l'accuser auprès de son dieu , il se dédommage largement. Puis ce jeûne singulier tombe aux jours de la canicule : prescription ridicule , contraire à la santé de l'homme dont les forces éternées demandent alors une réparation soutenue et substantielle. Enfin , comble d'absurdité , il vénère Moïse et Jésus comme deux prophètes , et il les contredit en tout par sa conduite. Le but de Mahomet , évidemment , a été de tourner toutes les difficultés du christianisme pour se créer une doctrine facile qui n'offrirait point les rudes aspérités de l'Évangile , et aurait plus de chance de faire des prosélytes. Il lui parut qu'il était difficile de se contenter d'une femme , il emprunta la morale juive. Il lui parut qu'il était difficile de croire à une seule personne dans deux natures , il adhéra à la foi de Nestorius. Il lui parut difficile de rejeter Moïse et le Christ , si vénérés des peuples , mais il lui paraissait également difficile d'accepter leurs

préceptes, il s'en tira en recevant les législateurs et en répudiant la législation. Et ainsi des autres points que je notais plus haut.

L'hérésie a des apparences plus sévères que le paganisme et le manichéisme, parce qu'elle touche de plus près au catholicisme. Mais elle contient toujours, de quelque nom qu'elle s'appelle, des erreurs frappantes. Les sectaires ressemblent aux lunatiques : leur vie est un délire entremêlé de moments lucides. Ne parlons pas de ceux qui sont bien morts, et commençons avec Wicleff, le patriarche de nos hérétiques contemporains.

Il a prétendu, le concile de Constance en fait foi, que Dieu doit obéir au diable. Le diable en personne a pu seul tenir ce langage. En proclamant Wicleff un apôtre, J. Hus approuvait par-là même cette impiété de frénétique. Il en est de même de Martin Luther dont l'admiration pour ces deux évangélistes est connue. Mais ici leurs erreurs, leurs folies, se présentent, pour ainsi dire, à mes yeux, comme une forêt si immense, si inextricable, que je crains bien de ne plus en sortir si je m'y engage. Essayons cependant.

Il est convenu d'abord dans la morale luthérienne, que la fornication n'est pas un crime ; que la violation du vœu de virginité est une bonne œuvre, et ce vœu un péché ; que la manière de se conduire est indifférente, pourvu qu'on ait la foi, et que, ce qui est pire, il n'est pas permis de s'adonner au bien en contrariant sa nature, car c'est manquer à la grâce.

Il est convenu que les épîtres de saint Jacques et de saint Jude, entre autres, et les évangiles de saint Marc, de saint Matthieu et de saint Luc sont livres de peu de valeur. Il n'y a qu'un évangile, dit Luther, l'évangile de saint Jean. On n'a qu'à lire les trois autres pour se convaincre que leur morale est le motif secret de ce dédain superbe.

Il est convenu que le libre arbitre est un vain titre, et la fatalité la réalité qui gouverne.

Il est convenu, cela résulte d'une discussion de Luther avec Zwingle, que le Christ a souffert comme Dieu. Il s'ensuit, il est vrai, que Dieu est mort, comme l'a conclu un autre sectaire. Mais qu'importe les conséquences absurdes à l'hérétique !

Il est convenu qu'avant le septième siècle on n'invoquait pas les saints, en dépit des témoignages contraires de Jérôme, d'Ambroise, de Maxime, d'Augustin, de Grégoire de Nazianze et de Basile le Grand.

Il est convenu, d'après Calvin, que le nombre des ordres mineurs est une création de la Sorbonne, en dépit de saint Ignace, de saint Clément, successeur de saint Pierre, du quatrième concile de Carthage, et de l'énumération que fait Eusèbe des clercs de l'Eglise de Rome vers le milieu du troisième siècle. Mais laissons ces points culminants de la doctrine des hérésiarques de cette époque. Il suffit de les avoir notés en courant pour en indiquer la fausseté insigne et l'inexcusable perfidie. Descendons dans quelques détails, aussi instructifs, peut-

être, et, prenant corps à corps ces docteurs fameux, mesurons-les à la règle que l'un d'entre eux nous a laissée lui-même pour discerner la vérité du mensonge.

Luther permet, si on le surprend une seule fois en flagrant délit d'erreur, de le traiter comme un histrion.

Or Luther, dans son livre sur *le libre arbitre*, Calvin dans le premier livre de ses *Institutions*, et Mélanchton, dans ses *Notes* sur l'épître aux Romains, soutiennent opiniâtrément, après Wicleff, que Dieu est la cause efficiente du péché. Quoi de plus clair et quoi de plus infâme ! Le manichéisme est dépassé. Il admettait, pour cause du crime, un Dieu, mais un Dieu mauvais par nature, un Dieu qu'il appelait matière ou démon, et non le Dieu de la lumière, le Dieu pur. Ces nouveaux docteurs en Israël font retomber la responsabilité des turpitudes humaines sur la Trinité chrétienne. L'âme s'épouvante, l'esprit s'abandonne en songeant à ce blasphème. Est-ce que les Juifs déicides, est-ce que les Turcs cruels, est-ce que les nations barbares se sont jamais déshonorées à ce point ? Certes, ces faux docteurs sont ou des ignorants effrontés, ou des contempteurs sacrilèges, ou des révoltés superbes. Que dirait saint Hilaire, s'il vivait encore ? Ne s'écrierait-il pas comme autrefois : *Que je suis infortuné d'avoir entendu le son de ces voix maudites ?* Que dirait saint Irénée s'il revenait en ce monde ? Ne s'écrierait-il point de nouveau : *Ces dogmes ne sont*

pas la saine doctrine ; ils se séparent de l'Eglise ; ils précipitent dans l'abîme de l'impiété ceux qu'ils séduisent , et jamais hérétique n'aurait osé les proclamer. Que dirait saint Polycarpe , s'il pouvait entendre ces horribles leçons ? Ne s'écrierait-il pas encore : *O Dieu bon , pourquoi me faire vivre pour entendre ces accents ! Dieu est l'auteur du péché , le mensonge vient de la vérité , le mal du bien , les ténèbres de la lumière , l'absinthe du miel ! Pourquoi donc saint Irénée , saint Basile et les autres Pères ont-ils écrit le contraire ? Pourquoi l'Écriture dit-elle : Dieu n'a ordonné à personne d'agir avec impiété , et il n'a donné à personne la licence de pécher ; l'impie lui est odieux avec son crime ? Pourquoi l'Apôtre s'écrie-t-il : Est-ce que l'iniquité est en Dieu ? non¹.* Autrement , comment jugerait-il le monde ? Comment punir sa propre œuvre ? Si la trahison de Judas vient de lui comme la conversion de saint Paul , comment osera-t-il damner Judas et sauver saint Paul ? Quel tyran que ce Dieu qui flagelle et-torture pour l'éternité la malheureuse créature qu'il a poussée au crime ? Voilà les conséquences de ce dogme insensé ? Et l'Esprit saint a parlé par la bouche de ces hommes pires que des hérétiques , au témoignage de saint Irénée , dans sa réfutation de Florin , le premier inventeur de cette croyance ?

Etonnez-vous qu'une pareille doctrine ait ressuscité la morale païenne. Ils l'attestent eux-mêmes ,

¹ *Eclés. 15 ; Sag. 14 ; Rom. 9.*

les hommes, sous leur évangile, sont plus dépravés qu'ils ne l'étaient naguère. Qui a écrit ces lignes : *Vous verrez un abus honteux de la religion et de la liberté chrétienne, le mépris négligeant du saint mystère, les disputes profanes, le pillage des biens de l'Eglise, l'ingratitude envers les ministres fidèles, le relâchement de la discipline, une jeunesse incorrigible et effrénée, la moisson des vices croître de jour en jour. A la vue de ce déluge de maux, votre âme sera émue, elle fléchira sous les assauts du doute, et se demandera si cette masse confuse, discordante et vicieuse est bien l'assemblée de l'Eglise?* Qui a écrit ces lignes, sinon Paul Huber, le grand-prêtre de la synagogue après Mélanchton? Et de quelle église retrace-t-il le tableau, si ce n'est de l'église luthérienne?

Que les fils de Luther se taisent, qu'ils ne nous reprochent plus des crimes qui appartiennent à eux seuls et à leurs aïeux. Ils ont détruit la paix du monde, ils ont déchaîné les tempêtes : le pillage, le meurtre, le sacrilège, l'adultère, ont envahi l'Europe sur leurs pas. Dieu n'exige pas les bonnes œuvres, ont-ils dit, et les corrompus se sont hâtés, pour faire écho, de s'écrier que la chasteté est impossible. Ils ont prêché l'égalité absolue, et les peuples se sont révoltés. Ils ont proclamé la fatalité des actes de l'homme, et toutes les passions se sont précipitées à leur voix. De là ce déluge de crimes que déplore le naïf Huber. Luther en fut témoin, il s'efforça vainement de s'opposer au torrent débordé;

de là ces préceptes innombrables dont nous parlions dernièrement. Vains efforts, la mauvaise semence poussa sa moisson. On connaît l'arbre à son fruit : voilà les fruits de Luther, ils suffisent , sans le secours du raisonnement, à le convaincre de mensonge , et nous n'avons qu'à lui infliger, comme juge , les titres qu'il décerne lui-même aux imposteurs. Luther est donc un homme méchant et un vil histrion.

SIXIÈME SERMON.

Sur les miracles.

De même que Dieu a placé dans les espaces le soleil et la lune pour faire resplendir la beauté de l'univers , et pour qu'aux feux de ces deux yeux du monde les créatures vivantes puissent admirer et louer le Créateur dans ses œuvres ; de même que Dieu a créé l'homme à l'image de cet univers , et a fait briller sur son front comme deux astres qui le révèlent en même temps qu'ils contemplent les sphères semées à l'entour ; de même Dieu a formé l'Eglise à l'image d'un corps , il lui a donné le don des miracles et celui de la prophétie qui la révèlent, qui l'inondent de lumière , qui sont ses astres radieux, de sorte que les aveugles seuls ne la reconnaissent point pour la véritable Eglise du Christ. *Lève-toi*, dit le Prophète, *illumine Jérusalem*, *car voici que les ténèbres couvrent la terre, et que les*

peuples sont ensevelis dans la brume. Mais la gloire du Seigneur se lèvera sur toi, ô Jérusalem, et ta gloire apparaîtra dans ton sein. Voilà ce qui distinguera toujours Jérusalem, l'Eglise du Christ, la cité du Seigneur, la cité sainte, la cité du grand roi, la cité bâtie sur la montagne, du paganisme et de l'hérésie. Pendant que ceux-ci végètent dans d'épaisses ombres, Dieu se lève sur elle, il l'illumine, le miracle et la prophétie resplendent, projettent leur lumière à tous ses horizons, éclairent les yeux des chrétiens et aveuglent les hérétiques.

Je dois vous entretenir à ce sujet dans ce discours et dans les deux suivants. Le miracle sera traité dans les deux premiers. J'établirai d'abord qu'il a toujours existé dans l'Eglise, puis j'examinerai l'explication de ce fait d'après les hérétiques, et je terminerai, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, par un exposé rapide des prodiges que nos adversaires se vantent d'avoir accomplis.

L'Eglise compte déjà près de seize siècles d'existence. Interrogez chacune des périodes de cette longue carrière, il n'en est pas une seule qui ne vous raconte des merveilles dignes des plus beaux jours du Christ. Je ne vous parlerai point du premier siècle, son histoire est vulgaire, grâce à l'Evangile, aux actes des apôtres et aux récits d'Hégésippe et d'Eusèbe. Je me contenterai de jeter un coup d'œil sur les faits les plus saillants de ceux qui le suivirent.

Le second siècle est illustre par les miracles des

martyrs. Le feu et la dent des lions respectaient, sur toutes les arènes, ces intrépides confesseurs, si souvent, que saint Ignace le rapporte comme un fait ordinaire. Je ne signalerai qu'un seul de ces prodiges. Sainte Blandine est une des plus célèbres victimes connues sous le nom de martyrs de Lyon. Cette faible femme, qu'on croyait voir défaillir aux premières atteintes de la torture, triompha des cruautés de ses bourreaux : ces mots seuls, je suis chrétienne, la remplissaient d'une vigueur divine ; les bêtes fauves, plus humaines que les persécuteurs, refusèrent constamment de la déchirer. Ce fut encore à cette époque que Marc-Aurèle, enfermé avec ses troupes dans des gorges étroites et dans un cercle de Marcomans, de Quades, de Vandales, de Sarmates et de Suèves, qui se rétrécissait toujours : torturé par la faim, brûlé par la soif, abandonné de ses idoles de bois et de pierre qui n'entendaient pas ses vœux, ordonna aux chrétiens de son armée de prier le Christ, et fut miraculeusement délivré par leur intercession. Ceux-ci s'étaient à peine précipités à genoux qu'une pluie abondante tomba sur le camp romain, tandis qu'une tempête effrayante frappait les barbares de vertige et les mettait en fuite. Marc-Aurèle, profitant de ce désordre, se jeta sur leurs bataillons débandés et en fit un horrible carnage. Tertullien, Eusèbe, Béroise et Marc-Aurèle lui-même sont les historiens de ce fait prodigieux qui valut aux chrétiens de l'armée romaine le nom de légion fulminante.

Le troisième siècle vit fleurir entre tous ses saints Grégoire de Néocésarée que les Grecs ont surnommé le Grand. On raconte qu'il transporta des montagnes, dessécha des lacs, arrêta la course des torrents, ressuscita un mort, fit taire et parler tour-à-tour un oracle d'Apollon, et que son bâton fiché en terre se couvrit de feuilles et devint un arbre. Ce ne sont point des inventions de Ruffin, comme on l'a rêvé à Magdebourg; saint Basile, saint Grégoire de Nice, saint Jérôme, entre autres, se portent les garants de ces miracles.

Le quatrième siècle est célèbre dans l'histoire de l'Eglise comme sa plus belle saison. Ce fut le siècle de saint Antoine, de saint Hilarion, de saint Martin de Tours, de saint Ambroise de Milan et de tant d'autres, que nous ont fait connaître saint Athanase, saint Jérôme, Pallade, Théodoret et Socrate.

Le cinquième siècle vit naître la persécution des Vandales. L'Eglise d'Afrique jeta dans ce temps les plus vives splendeurs. Saint Eugène rendit publiquement la vue à un aveugle, dit Victor d'Utique, en invoquant, par le signe de la croix, la Trinité que blasphémaient alors les Ariens. Saint Augustin rapporte, dans sa cité de Dieu, vingt-deux miracles opérés en quelque sorte sous son regard, en ajoutant qu'il ne rapporte qu'une faible partie des miracles de son temps, et qu'il faudrait des volumes pour énumérer ceux-là seuls qui, dans l'espace de deux ans, avaient illustré les reliques de saint Etienne.

Je sais qu'on plaisante, parmi les hérétiques, sur les récits de saint Grégoire de Tours et les dialogues de son homonyme romain. Le sixième siècle n'en sera pas moins un des âges les plus merveilleux de l'Eglise, et il y aurait sujet non-seulement de plaisanter, mais encore de pleurer sur ces pitoyables dérisions. Tous les signes apostoliques reparurent à cette époque. Saint Grégoire le Grand en parle comme témoin oculaire. Un saint Jean, pape, rend la vue à un aveugle en présence de tout Constantinople ; un saint Agapit, un autre pontife de Rome, guérit un sourd et un boiteux dans la même capitale ; un moine, du nom de Marc, remue les rochers à son gré ; un saint Maur marche sur les eaux ; un saint Benoît fait des miracles chaque jour, il ressuscite d'un mot un enfant brisé par la chute d'un pan de muraille, et le rétablit dans la vigueur et la souplesse de son premier état ; des évêques africains parlent sans langues, et l'un d'eux, pour un péché d'impudicité, perd cette faculté miraculeuse que lui avait valu sa constance de confesseur.

Le septième siècle vit fleurir saint Augustin et ses quarante compagnons. La Bretagne commença dès-lors à mériter son nom d'île des saints. Lisez, d'ailleurs, le vénérable Bède, et vous verrez les prodiges qu'il rapporte grandir encore dans le siècle suivant avec saint Cuthbert et saint Jean. Je ne parle ici que de l'Eglise d'Angleterre, parce que, je le répète, je cite seulement les faits les plus connus.

Les trois siècles suivants furent surtout remar-

quables par leurs écrivains sacrés. Toutefois le miracle ne laissa pas d'y éclater d'une manière retentissante. Le neuvième fut illustré par les prodiges de Thrusius, patriarche de Constantinople, selon saint Ignace de Nicée, et les guérisons de toute sorte qui accompagnèrent la translation du corps de saint Remy. Le dixième cite avec orgueil saint Venceslas de Bohême, saint Conrad, saint Ulric et saint Romuald de Ravenne, dont saint Pierre Damien a écrit l'histoire. Le onzième siècle fut glorifié, en Angleterre, par saint Edouard, roi et vierge, par saint Anselme; en Italie, par saint Pierre Damien et saint Jean Gualbert.

Les cinq derniers siècles, que les hérétiques affectent de mépriser, furent, au point de vue où nous nous plaçons, d'une fécondité admirable.

Je ne nommerai, parmi les saints du douzième, que saint Malachie et saint Bernard; leur fidélité à Rome est reconnue des hérétiques, et leurs miracles sont au-dessus de toute attaque. Saint Bernard atteste lui-même la sainteté de Malachie. Quant à lui, le treizième apôtre, comme quelques-uns l'ont appelé, sa vie ne fut qu'un prodige continuel. J'ai essayé vainement d'énumérer ses miracles, j'ai succombé à la tâche, et j'ai abandonné mon travail. Vous le comprendrez sans peine : dans un seul jour, dans la même bourgade, au diocèse de Constance, il guérit, par l'imposition des mains, onze aveugles, dix manchots et dix-huit boiteux.

Saint Dominique et saint François furent les deux

flambeaux de l'Eglise du treizième siècle, et leurs enfants ont depuis couvert la terre de prodiges. Saint Dominique avait ressuscité trois morts pendant sa vie, et il fut encore thaumaturge dans la tombe. Saint François posséda la même puissance, il a rappelé huit morts du tombeau, et ses autres miracles sont innombrables. Mais le plus grand de tous, sans contredit, fut les stigmates de la passion, que Dieu imprima sur son corps. Ses mains et ses pieds portaient les traces des clous, dont les têtes et les pointes se distinguaient avec tous les détails du crucifiement au Calvaire. Le côté droit offrait le stigmate de la lance et laissait écouler du sang. Certes, il faut appartenir à la légion de Satan pour ne pas croire que cet homme, qui portait sur son corps une preuve vivante de son intimité avec Dieu, ne pratiqua pas la vraie foi. Or sa foi fut la foi romaine, comme le prouve son testament, et l'on sait qu'il comparait aux pharisiens, qui ne voulurent pas reconnaître le Fils de Dieu dans son corps d'homme, les impies qui refusent d'admettre la présence réelle dans l'Eucharistie.

Sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne furent les héroïnes de l'Eglise au quatorzième siècle. Sainte Catherine avait choisi le Christ pour son époux dès la première enfance; ses miracles sont nombreux : on sait combien elle opéra de conversions par ses éloquents entretiens. J'en citerai une entre autres. Elle entreprit un pécheur qui avait résisté à toutes les exhortations et dont le salut semblait dé-

sespéré. Cet homme parut d'abord froid comme le marbre. Mais, après une oraison fervente de la vierge, Dieu toucha soudainement cette pierre insensible et en fit jaillir une source de larmes. A sa promesse de faire pénitence, Catherine répondit en souriant : Voyez la différence qui existe entre la douceur de Dieu et la dureté des hommes ; vous n'avez voulu rien entendre à mon long sermon, et Dieu, lui, m'a exaucé après quelques mots de prières.

Je citerai dans le quinzième siècle saint Vincent de l'ordre des prêcheurs, et saint Bernard de l'ordre de saint François. L'archevêque Antonin, qui vivait de leur temps, s'est fait leur historien. Mais les hérétiques ne daignent pas même lire cet écrivain nouveau. Il ne leur faut que des auteurs anciens, comme s'il appartenait aux morts de revenir en ce monde pour écrire les gestes des vivants. Mais pourquoi ajouter foi, dans ce cas, à ces imposteurs nés d'hier ?

Notre siècle enfin offre déjà à l'Eglise une belle moisson. Je veux opposer à Luther, qui le déshonore, ce François qui a fondé l'ordre des mineurs ou des bons hommes, dont l'Italie est fière, à juste titre, car il égale nos plus grands saints du passé. Ces deux hommes naquirent presque à la même époque, Luther en Allemagne et François en Italie. L'un jette le froc, l'autre le revêt. Le premier maudit le jeûne et l'abstinence, le second fonde un ordre où le jeûne est fréquent et l'abstinence perpétuelle. Celui-là proscrit le célibat, l'obéissance et la pau-

vreté volontaire comme des inventions humaines , celui-ci les remet en honneur comme des conseils du Christ. Luther fait le vide dans les couvents , et François les remplit. Luther appelle Jean X l'antechrist , François lui avait prédit le pontificat , et il lui soumet son ordre comme au légitime vicaire de Dieu en terre. Qui se trompe de ces deux hommes , car l'un d'eux se trompe nécessairement ? Mais que dis-je ? Dieu lui-même a répondu à cette question en donnant à l'un le don des miracles , et en frappant son adversaire d'une stérilité spirituelle dont il y a peu d'exemples , en faisant un saint de François , et en permettant que Luther se vautrât dans la fange des vices. Qui donc hésiterait entre François et Luther ? François prêche l'obéissance au pape , les jeûnes fréquents , l'invocation des saints , le culte des reliques et des images , et confirme sa prédication par des prodiges ; Luther prêche le contraire en tous points , et il ne peut ressusciter un moucheron pour prouver son droit à notre créance ; et nous hésiterions entre François et Luther , comme si Dieu , en se rangeant du côté du fondateur des Minimes , n'avait pas anathématisé le raisonneur augustin ?

Mais les miracles éclatent sur tous les points du globe pour confondre l'imposture et nous guider dans notre route. A l'extrême orient , au nord , dans les Indes , au Japon , nos missionnaires les multiplient pour propager la foi maudite par Luther et Calvin. On connaît les prodiges de François

Xavier. Le nouvel apôtre a semé le miracle à chaque pas dans ses pérégrinations gigantesques , et quand il n'a pu suffire à son œuvre , il a opéré par le ministère de jeunes enfants récemment baptisés, qu'il envoyait guérir les malades par la récitation de quelques prières. Cet homme de Dieu , ce thaumaturge puissant , ce corps tout parfumé encore de sa sève virginale, a été respecté des vers du sépulcre , où il resta quinze mois , et il est toujours intègre. Quel est l'hérétique qui a triomphé de la sorte de la pourriture de la tombe ? Voilà les œuvres des missionnaires de Rome , voilà les convertisseurs du monde à la foi du saint Siège. Où sont les miracles des prêcheurs luthériens , quels sont les peuples convertis par leurs prodiges ? Si nous errons , c'est vous , Seigneur, qui nous avez abusés , pouvons-nous dire avec Richard de Saint-Victor : notre doctrine est scellée de votre sceau , elle nous promet votre héritage , elle s'est prouvée par le miracle , nous y serons fidèles , et nous n'irons pas à cette présomptueuse nouveauté qui prétend être l'Evangile ; évangile de mort , évangile de l'enfer , son témoignage ici-bas , qui est pour les hérétiques ce qu'étaient pour Urie l'Héthéen les lettres qu'il portait , c'est-à-dire leur condamnation au supplice éternel.

SEPTIÈME SERMON.

Sur les miracles des hérétiques.

Les hérétiques se sont efforcés vainement de jeter des ombres sur les miracles de l'Eglise. Cette brume légère se dissipe au premier souffle de la vérité.

Que disent-ils, en effet ?

Ils affirment d'abord que saint Jérôme et saint Athanase ont dit des choses fabuleuses sur saint Antoine et saint Hilarion ; que saint Jérôme a écrit un morceau de rhétorique à l'occasion de Paul et de Malchus, au lieu d'une page d'histoire ; que saint Grégoire a menti dans ses dialogues, et que Pallade a raconté les aventures de personnages qui n'ont jamais vécu. Le procédé est expéditif et hautain. Que voulez-vous répondre à des raisonneurs qui se débarrassent aussi cavalièrement d'une difficulté qui paraissait grave ? Quel est l'argument qu'ils ne réfuteront pas par ce tour de force ? Nous leur exposons la vie de saint Paul dont la fosse fut creusée par deux lions devant saint Antoine : ils nous répondent que cette histoire de lion est une fable, et la vie de saint Paul une fiction. Mais saint Jérôme l'affirme, ajoutons-nous. Saint Jérôme, répliquent-ils imperturbablement, a écrit pour se distraire, à la manière d'un rhéteur. Mais saint Jérôme, insistons-nous, exprime, à la fin de son récit, le désir de posséder la tunique de saint Paul et ses mérites. C'est un artifice d'éloquence, continuent-ils sur le

même ton. Mais saint Jérôme se plaint quelque part de ceux qui révoquent en doute l'existence de saint Paul. — Nous appuyons inutilement sur ce chef ; c'est toujours pour eux une rubrique, une couleur de rhétoricien.

Mais, puisqu'on procède de la sorte, s'il nous plaisait de dire que cette histoire de Magdebourg, qui nous a mis au courant de tous ces artifices de rhétorique, n'est qu'une fable, une *couleur*, comme ils disent, et qu'Illyricus et ses compagnons l'ont inventée en se jouant ? Car, enfin, nous ne croirons pas un saint Athanase, un saint Basile, un saint Jérôme, un saint Augustin, ni les deux Grégoire, ni Bède, ni Bernard, ni Bonaventure, qui narrèrent les prodiges de leur temps, et nous croirions les historiens de Magdebourg, dont les mensonges se découvrent à chaque heure, à l'occasion d'événements passés il y a quinze siècles ? Quelle folie de douter d'un saint Bernard, dans le témoignage qu'il porte de saint Malachie son contemporain, et d'accepter sans contestation ce qu'en avancent des hommes postérieurs de quatre siècles et mal famés dans le monde !

Si le miracle qu'on objecte aux hérétiques est tellement constaté qu'il est impossible au plus osé de le révoquer en doute, ils disent alors que ce miracle vient de l'enfer. La réponse est commode, mais elle rappelle un peu trop de fâcheux souvenirs, et puis elle est absurde. Ils disent donc que saint Martin de Tours fut un nécromancien et sainte Brigitte une

magicienne , car le démon , prétend Calvin , peut faire de vrais miracles , et il cite à l'appui de sa thèse les prodiges opérés par Satan sur le tombeau de Jérémie , que les Egyptiens honoraient comme une idole.

Voulez-vous que je vous dise ce que ces grands esprits prouvent par une explication aussi ingénieuse ? Ils prouvent qu'ils descendent bien directement des Juifs , des Palens , et des anciens hérétiques. Est-ce que les pharisiens ne dirent pas du Christ : *Il chasse les démons au nom de Belzébuth leur prince ?* Est-ce que les idolâtres n'appelaient pas magiciens nos martyrs , quand la bête de l'arène refusait de les mettre en pièces ? Est-ce que tel n'était pas le langage d'Eunomius et de Vigilantius à l'endroit des saints , d'après saint Jérôme ? Est-ce que les Ariens ne se conduisirent pas de la sorte , au témoignage de saint Ambroise ? Est-ce que saint Victor d'Utique ne rapporte pas que le miracle de saint Eugène , dont je vous ai parlé dans mon précédent entretien , fut attribué au démon par les Ariens qui tourmentèrent plus , de leurs questions , l'aveugle devenu voyant , que les pharisiens n'avaient tourmenté l'aveugle de l'Évangile. En vérité nos hérétiques n'ont point dégénéré de leurs ancêtres.

Puis cette réponse est absurde. Comment le démon pourrait-il rappeler les morts à la vie et guérir les aveugles ? Comment travaillerait-il pour l'utilité du genre humain , pour la sanctification des fils d'Eve ; car , enfin , on ne va pas en enfer , je pense , par le

chemin du jeûne et de la chasteté ? Que les œuvres de l'ange déchu ne dépassent pas les limites du pouvoir d'un être créé, cela est incontestable. Qu'elles tendent à la ruine et à la perdition de l'homme, cela est incontestable encore. Voilà la nature de sa puissance et la sphère où elle s'exerce. L'histoire de Job nous fournit des échantillons de l'action de Satan sur le monde, et ce que dit saint Paul de l'Antechrist vient à l'appui de cette démonstration du caractère de l'intervention diabolique, qu'on peut définir ainsi : prodige borné, nuisible et menteur. Or tel n'est pas le vrai miracle ; il dépasse les forces de la créature, quelle qu'elle soit, et il tend à sanctifier les hommes en les soulageant.

Quant à ce que Calvin avance sur Jérémie, c'est simplement un de ces mensonges effrontés dont les écrits des sectaires sont remplis. Saint Epiphane et saint Isidore parlent de la vénération qui entourait, en Egypte, la tombe du prophète, et des miracles qui s'y produisaient ; mais Calvin est le seul qui ait avancé que cette tombe était honorée comme un temple d'idoles. Ce fait me fournit l'occasion de raisonner de la sorte : Si Dieu, pour les mérites de son prophète, a répandu ses bienfaits sur des païens, il n'est donc pas incroyable que, pour les mérites de ses martyrs, il se montre aussi généreux envers ses fidèles.

Les hérétiques, forcés par l'évidence, ont reconnu dans certains cas la divinité de nos miracles, mais alors ils en ont contesté la nécessité et la force pro-

bante. Est-ce que saint Jean-Baptiste, disent-ils, a fait des miracles, *signum quidem fecit nullum*, et pourtant saint Jean fut *un homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la vérité*? Est-ce que les miracles prouvent en faveur de celui qui les opère, ajoutent-ils, puisque c'est parfois un homme indigne? *Beaucoup me diront en ce jour, lit-on dans l'Évangile, Seigneur, Seigneur, est-ce que nous n'avons pas prophétisé, chassé les démons et accompli maints prodiges en votre nom? Et je leur répondrai, je ne vous ai jamais connus*!

Mais alors pourquoi le Christ a-t-il dit : *Si je n'avais pas fait en leur présence des prodiges, que nul autre n'a fait avant moi, ils seraient sans péché*? Pourquoi a-t-il dit aux apôtres : *Allez, prêchez, disant : le royaume des cieux approche, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons*? Pourquoi ce langage, si les miracles ne sont pas nécessaires? Pourquoi, s'ils n'ont pas force probante, distinguer, comme le fait Isaïe, le Christ d'entre les faux prophètes par les miracles qu'il devra accomplir : *Le Seigneur viendra lui-même et il nous sauvera, et... et les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds se dilateront, et le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée*? Pourquoi Jésus se contenta-t-il de répondre par des prodiges sur le peuple aux disciples de Jean qui lui demandaient

s'il était le Messie : *Allez, dit-il ensuite, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés?* Pourquoi gourmande-t-il en ces termes les Juifs incrédules : *Si vous ne me croyez pas, croyez donc à mes œuvres,...* *j'ai un témoignage plus imposant que celui de Jean : les œuvres que j'accomplis au nom de mon Père, voilà mes témoins?* Pourquoi ces menaces de l'Apôtre : *Comment échapperons-nous à sa colère, si nous négligeons la doctrine du salut qui nous a été annoncée par Dieu, confirmée par ceux qui l'entendirent, au milieu des signes d'en haut et des effusions de l'Esprit saint*¹? Pourquoi Dieu rappelle-t-il si souvent aux Juifs ses prodiges d'Égypte? Non, non, les miracles ne sont pas superflus, ce ne sont pas des hors-d'œuvre inutiles et de petite valeur. Dieu me garde toutefois de dénigrer la foi luthérienne qui s'en passe si facilement. Certes, cette foi est immense, qui pourrait le nier? Croire au sein de tous les crimes qu'on est l'ami de Dieu, quelle croyance robuste! Ce serait une sottise de diminuer le mérite de ces hommes qui, sur la simple parole d'un apostat, ont cru que le noir est blanc et réciproquement. Mais nous avouons humblement que nous, gens de peu de foi et de quelque mémoire, nous nous en tiendrons à la doctrine qui se prouve

¹ *Jean, 15; Matth. 10; Isaïe, 35; Luc, 7; Jean, 10 et 5; saint Paul aux Hébr. 2.*

par le miracle, au souvenir de cette parole de l'Écclésiaste : *Celui qui croit promptement est léger de cœur*¹.

Mais saint Jean-Baptiste n'a pas fait de miracle ? Cela prouve seulement que la chose n'était ni nécessaire ni opportune. Elle n'était pas opportune, car le précurseur aurait obscurci de la sorte la réputation du Sauveur, et amoindri les influences de Jésus sur les foules; elle n'était pas nécessaire, car la sainteté et l'innocence du fils de Zacharie suffisaient à accréditer sa mission. Ne le prit-on pas pour le Messie des Ecritures; tous ceux qui restaient fidèles à la loi ne le vénéraient-ils point dans la Palestine ?

Mais les pervers ont réalisé des prodiges ? Qu'importe, je vous prie, et en quoi cela nuit-il à la force de la preuve ?

Le vrai miracle ne peut venir que de Dieu, donc il n'arrive jamais en vain. Ne prouve-t-il pas la sainteté de celui qui l'opère, il prouve du moins la vérité de la doctrine qu'on enseigne, et de toute manière la foi catholique est confirmée. Que les Luthériens choisissent : ou bien les miracles des saints, qu'on nous abandonne, prouvent leur foi, ou ils prouvent la pureté de leur vie ; dans le premier cas, la foi luthérienne est donc un mensonge, dans le second, saint Benoît, saint Bernard, saint Malachie, saint François furent donc les amis de

¹ Eccli. 19.

BIBLIOTHÈQUE

Dieu qui mettait à leur service son témoignage en ce monde ; mais *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* ; la foi vraie est donc le principe de toute justice , de toute amitié avec Dieu , la foi des saints de l'Eglise romaine a donc été toujours la vraie foi. De quelque côté que se tourne l'hérésie , elle est vaincue et bafouée.

Mais je veux lui fournir un bon moyen de sortir d'embarras, et ne me reprochez pas ma miséricorde : c'est un devoir d'être charitable envers ses ennemis.

Que me répondrait-elle donc, si elle était habile ? Elle opposerait miracles à miracles. Est-ce que les siens ne sont pas admirables et prodigieux ? Je ne parlerai point de ces prophètes de Baal qui avaient si bon désir de faire descendre le feu du ciel pour confondre Elie, et qui eussent réussi certainement, si leur dieu ne s'était malencontreusement endormi dans ce moment même ; je ne rappellerai pas cet effrayant prodige qui précipita vivants au fond de l'abîme Dathan et Abiron, avec leur fortune et leur famille ; je tairai les miracles des magiciens d'Egypte. qui purent bien transformer leurs baguettes en serpents, mais ne purent jamais exciter une mouche. Laissons de côté l'ancien temps, et ne parlons que de l'ère contemporaine. Eh bien ! qui n'admirerait le célèbre Simon, le premier en date des hérésiarques qui, pour se venger de n'avoir pu ressusciter un mort, se vanta de voler dans les airs ? Vous savez ce qu'il en advint. L'apôtre saint Pierre se mit à prier Dieu, et soudain le démon laissa choir

rudement son ministre sur le sol? Simon y perdit l'usage des pieds. Qui n'admirerait Manès appelé auprès du fils du roi de Perse, malade légèrement, et qu'il conduisit en quelques jours au tombeau par ses remèdes miraculeux? Ecorché vif pour ce prodige, il devint la pâture des chiens. Qui n'admirerait avec tremblement les miracles accomplis par les mains des Donatistes, bien malgré eux, il est vrai, au témoignage de saint Optat? Ils jetèrent une hostie à des animaux immondes qui la respectèrent et se précipitèrent sur les sacrilèges; ils lancèrent l'ampoule du Saint-Chrême sur les cailloux pour la briser, mais un ange la reçut dans sa main et la posa doucement sur la pierre.

Arius, comme les saints illustres, commença ses miracles avec le jour de sa mort. Accompagné d'un cortège d'évêques, il venait de forcer l'entrée du temple pour être reçu à la communion des fidèles. Mais, surpris par un besoin impérieux, il s'écarta de la foule, et l'on connaît sa triste fin dans un lieu ignoble.

Saint Grégoire de Tours rapporte qu'un évêque arien, du nom de Cyrolle, gagna avec de l'or un homme inconnu pour qu'il feignit d'être aveugle sur son chemin, et lui fournit l'occasion d'un facile miracle. Celui-ci y consentit. Un jour que l'hérétique passait avec saint Eugène qui avait guéri naguère un véritable aveugle, et dont il voulait contrebalancer les influences, son complice se mit à l'apostropher sur ce ton lamentable : Bienheureux

Cyrolle, écoutez-moi, saint prêtre de Dieu, ayez pitié de mon état : que j'éprouve votre puissance comme tant de lépreux, tant d'aveugles, et les morts eux-mêmes l'ont éprouvée avant moi. Cyrolle était trop charitable pour se faire prier longtemps ; il s'approcha donc, et, posant la main sur les yeux de l'imposteur : Par la foi que nous tenons de Dieu, dit-il, que tes ténèbres se dissipent. Mais il avait achevé à peine que le malade prétendu devint réellement aveugle au milieu de douleurs atroces : Malheur à moi, s'écriait-il, qui ai voulu tenter Dieu pour de l'argent. Voici ton or, rends-moi la lumière que tu m'as ravie ; mais Cyrolle, honteux, l'aurait tenté vainement. Alors Eugène, à l'éternelle confusion de l'hérésie qui avait voulu singer son miracle, guérit le malheureux aveugle repentant et maudissant les Ariens.

Saint Macaire somma, vers la même époque, un nommé Eunomius, qui séduisait les catholiques d'Égypte par les syllogismes d'Aristote, de prouver son hérésie par un miracle. Eunomius y consentit ; mais avant le jour fixé il avait pris prudemment la fuite, et il ne reparut jamais dans ces contrées.

Rappellerai-je les infructueux efforts de Polycrone pour ressusciter un mort au profit des Monothélites ? Le mort resta dans son linceul, et Polycrone partit honteusement pour l'exil.

Cet iconoclaste qui se renferma dans un tombeau fut au moins plus habile. Sa voix s'élevait de temps en temps pour vanter l'orthodoxie de Copronyme,

et ceux qui l'entendaient croyaient que les morts confirmaient les doctrines du pieux empereur. Je ne contesterai point le fait, et je confirme volontiers le prodige.

Nos hérésiarques de cette époque n'ont dégénéré en rien de leurs pères. On sait dans le monde que Calvin, nouveau Cyrolle, fit périr un homme plein de vie qu'il voulait avoir l'air de ressusciter. La mort de Luther fut aussi riche en miracles que sa vie. Il vidait à chaque repas six mesures d'un vin généreux, sans compter les vins étrangers et les liqueurs. Il ne resta malade que quelques heures, et mourut la bouche contournée et l'un des côtés noir comme le charbon. Malgré le froid intense, son cadavre fut corrompu après quelques jours. Quel miracle! Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, resta, il est vrai, soixante-dix-sept jours dans un état de conservation parfaite, suave comme un parfum, et frais comme la jeunesse; mais cela était bon pour un papiste et un moine.

Ne savez-vous pas comment Luther se tira des griffes du démon qu'il voulait exorciser devant Staphyle? Il fut tellement effrayé de sa propre audace qu'une diarrhée pressante le saisit. Mais comment sortir de l'appartement, le démon tenait les portes closes? Il fallut que Staphyle les brisât pour ouvrir une issue à la fuite du puissant exorciste.

Finissons par ce récent prodige d'un de ses disciples. Ce fut près de Cracovie. Embrassé du désir

de propager sa foi, même avec l'aide de l'imposture, ce disciple fidèle persuada à un nommé Matthieu de faire le mort, et à sa femme de suivre en pleurs les prétendues funérailles. Les choses se passèrent comme il avait été convenu. Le cercueil est placé dans le temple. Alors, comme illuminé par le Saint-Esprit, notre sectaire s'écrie que, pour confirmer sa doctrine, Dieu lui a donné pouvoir de ressusciter les morts, et il interpelle soudain Matthieu : Lève-toi, dit-il au nom du Christ. Tous regardent : mais Matthieu ne bougeait pas. Le thaumaturge élève la voix plus fortement; mais il se serait épuisé en vain, Matthieu était mort.

Qui pourrait douter maintenant de l'infortune des hérétiques de bonne foi, et de la perversité de leurs séducteurs? Le miracle, quoi qu'en disent ces derniers, les préoccupe tellement, qu'ils le revendiquent pour eux-mêmes, et que, dans son vertige, un Luther ose décorer de ce nom la fuite infâme d'une nonne de son couvent. O ténèbres palpables, ô aveuglement, ô péché contre l'Esprit : attribuer à Dieu l'œuvre de Satan! Cela convient d'ailleurs; puisque les miracles de Dieu, on les attribue à Satan, il faut bien attribuer à Dieu les prodiges de l'enfer. Malheureuses victimes de la colère du ciel! Quand le péché fit de Lucifer un ange de ténèbres, il commença la série de ses miracles infernaux qui transforment le mérite en crime, l'innocence en perversité, la douce vierge du Seigneur en courtisane. Voilà les vrais miracles de Satan. Luther avait raison.

HUITIÈME SERMON.

Sur le don de prophétie.

Les miracles et les prophéties sont comme les deux yeux magnifiques du corps mystique de Jésus-Christ, qu'ils illuminent de leurs éclairs jusque dans les plus lointaines régions. Comme il ne suffisait pas à notre charité de se réjouir dans la contemplation de ces brillantes lumières, et de s'embraser de plus en plus d'amour à leurs feux pour la beauté de l'Eglise, comme nous désirions encore faire participer à ce bonheur nos frères, les hérétiques, surtout, victimes infortunées de l'astuce de Satan, nous avons entrepris de vous entretenir à ce sujet. Notre tâche est accomplie à moitié : il reste seulement à vous parler brièvement du don de prophétie.

Dieu seul et ceux qu'il inspire peuvent annoncer l'avenir. Nous ne parlons point ici de l'existence future des choses nécessaires en elles-mêmes ou dans leur cause. Cet avenir, en effet, peut être pénétré par la science dans une certaine mesure. Mais l'avenir qui dépend de la liberté, de telle manière qu'il peut être ou ne pas être, cet avenir n'est connu ni de l'intelligence de l'homme, ni de celle de l'ange. La volonté divine est l'unique cause où résident tous les êtres futurs, nécessaires ou libres. *Or, qui a connu le sens du Seigneur, ou qui a été son confident*¹ ? L'Esprit de l'homme voit seul l'in-

¹ Rom. 11.

térieur de l'homme : de même personne ne connaît l'intérieur de Dieu, si ce n'est son Esprit, et ceux à qui cet Esprit le révèle. Oui, *ce n'est pas la volonté humaine qui prophétise*, comme l'atteste saint Pierre : *les hommes de Dieu ont parlé sous l'inspiration de l'Esprit saint.* — *Béni soit donc le Seigneur d'Israël*, dit saint Luc, *qui a bien voulu l'exprimer par la bouche de ses Prophètes !* Mais le Seigneur n'avait-il pas écrit déjà dans Isaïe : *Annoncez les événements de l'avenir, et nous saurons que vous êtes des Dieux ?* N'avait-il pas ajouté plus loin : *Moi, je ne donnerai à personne mon nom et ma gloire. Voici que le passé s'est accompli : je prédis maintenant les choses nouvelles, et je vous les ferai connaître avant qu'elles n'arrivent.* Ainsi la gloire de Dieu, celle qu'il se réserve, qu'il ne communique pas aux divinités mensongères, et que les faux prophètes n'usurpent point, c'est la prédiction de l'avenir. Ecoutez son Esprit s'écrier au chapitre dix-huitième du Deutéronome : *Le Prophète arrogant qui voudra parler en mon nom, malgré mes ordres, ou au nom des dieux étrangers, sera puni de mort. Vous vous demandez peut-être comment vous pourrez discerner mes paroles. Vous connaîtrez que ce n'est pas moi qui ai parlé par sa bouche, mais l'orgueil de son âme, si l'événement ne justifie pas la prophétie. Dans ce cas vous n'aurez point à le craindre.*

Si donc, il est bien établi que nul être, pas même l'ange, ne peut jouir de ce don supérieur que par une concession divine, il est également incontes-

table que la véritable Eglise est celle qui s'éclaire aux inspirations des vrais voyants. Que les synagogues des démons multiplient donc leurs clameurs, l'Eglise catholique, et elle seule, possède les Prophètes.

Elle les possède dès les origines du monde. Qui pourrait le nier : chaque siècle pour ainsi dire a porté sa prophétie. Adam, Enoch, Noé furent des prophètes, comme le montrent saint Jérôme, saint Prosper, saint Pierre et saint Jude. Adam prédit l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, Enoch connut les événements des derniers âges, et Noé, par ses paroles et ses œuvres, prouva sa mission au milieu de l'incrédulité universelle. Il n'est peut-être pas un chrétien qui ne sache qu'Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Salomon, les quatre grands Prophètes, les douze petits et une foule d'autres, ont laissé des prédictions nombreuses sur le Christ, sur l'Eglise, les hérétiques et le jugement dernier. Ainsi, pour nous borner, tout ce que le nouveau Testament raconte de notre Sauveur, se trouvait déjà prédit dans l'ancien. Qui n'admirerait ce merveilleux accord ! C'est lui que proclamaient les deux Séraphins qui *se disaient l'un à l'autre*, dans Isaïe, *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu de Sabaoth*. C'est lui que signifiaient les deux Chérubins de l'Exode, qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes et se regardaient toujours. Voilà les deux Testaments qui se contemplent, qui se répondent en parlant le même langage : seulement, ce sont ici

des promesses, et là ce sont des faits; ce que le premier annonce pour l'avenir, l'autre le déclare accompli dans le présent. Le Christ est conçu d'une vierge, dit l'Évangile? Isale le savait : *Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils*. Le Christ est né à Bethléem de Juda? Michée ne l'ignorait point : *Et toi, s'écria-t-il, Bethléem de Juda, tu n'es pas au dernier rang parmi les princes de ta race : de toi sortira le chef qui doit gouverner mon peuple d'Israël*. Les rois, prémisses des nations, déposèrent leurs dons au pied de la crèche? David l'avait lu dans l'avenir : *Les rois de Tharsis et des îles offriront des présents, ceux des Arabes et de Saba apporteront leurs offrandes*. Jésus a été présenté au temple? Entendez Malachie : *Le Dominateur que vous cherchez, l'Ange du testament que vous demandez, se rendra aussitôt à son temple*. Il a fui en Égypte? *J'ai appelé mon fils de l'Égypte*, a dit Osée. Il parlait en paraboles? Écoutez David : *J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles*. Enfin, il guérit les aveugles, les sourds et les boiteux? Isale l'a prédit : *Dieu lui-même viendra, il nous sauvera; les yeux des aveugles verront, les oreilles des sourds entendront, le boiteux bondira et se tiendra droit, et la langue des muets sera déliée*. Il marcha sur les eaux? David l'a prédit : *Tu chemines sur la mer, et tes pas s'assurent sur les vagues tumultueuses*. Il s'assit sur l'ânesse et son poulain? Zacharie l'a prédit : *Voici que ton roi, le Juste et le Sauveur vient vers toi, pauvre, sur une ânesse et sur le poulain fils de*

l'âne. Il fut vendu par un disciple, vendu trente pièces d'argent, couvert de crachats et d'outrages ; il fut flagellé, et sa mort fut le but de la conspiration des rois de la terre et des princes des Juifs ? Zacharie, Jérémie, Isale et David l'avaient raconté d'avance avec une exactitude minutieuse.

Mais nous entreprendrions une énumération sans fin, si nous voulions comparer tout ce qui est ombre et figure dans l'ancien Testament avec son expression réelle et sensible dans le nouveau. Ce que nous avons déjà dit suffit à prouver notre force contre les Juifs et les Palens, et nous pouvons nous glorifier dès à présent avec l'apôtre saint Pierre de posséder *des prophéties inébranlables qui nous guident, comme le flambeau qui luit dans un lieu ténébreux.*

Ce qui nous reste à dire s'adresse surtout aux hérétiques. Les Prophètes n'ont pas manqué à la loi nouvelle établie par le Maître et le Docteur de tous les prophètes. Jésus-Christ a annoncé en termes très-clairs la chute de Jérusalem, qui arriva quarante ans après comme il l'avait prédit. Nous n'aurions pas, pour l'attester, Egésippe et Josèphe qui décrivent longuement cet événement fameux, que nous en trouverions un témoin irrécusable dans l'arc de triomphe de Vespasien et de Titus, debout encore à Rome au milieu des autres trophées en ruine. On y voit, en effet, gravés sur le marbre, pour notre enseignement, des Hébreux enchaînés, l'arche, le flambeau, et les ornements du temple. Les apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean et saint Jude ont prédit sur

les hérésies ce que nos yeux ont vu s'accomplir. Et Agab, et les filles du diacre Philippe, et d'autres encore, ne brillèrent-ils pas aussi de l'éclat prophétique dans ces temps prédestinés ? Plus tard, saint Basile reconnaît ce divin caractère dans saint Grégoire de Néocésarée ; saint Athanase rapporte que saint Antoine prédit les abominations ariennes ; Pallade et Théodoret racontent que Théodose n'entreprit jamais une guerre sans avoir consulté un saint anachorète, du nom de Jean, qui avait alors la célébrité d'un voyant : saint Benoît, au témoignage de saint Grégoire, découvrit au roi Totila ce qui arriva après la prise de Rome ; saint Malachie, évêque en Irlande, florissait dans la prophétie, au dire de saint Bernard. Et saint Bernard lui-même ne fut-il pas un illustre Prophète ? Je citerai seulement une de ses nombreuses prédictions. Il annonça à un homme du monde qu'il le verrait bientôt avec ses moines à Clteaux. Celui-ci, qui non-seulement n'avait jamais songé à la vie monastique, mais encore professait pour elle de l'horreur, lui répliqua avec colère : Je vois que vous êtes faux prophète ; je veux publier vos confidences à la cour et à la ville pour que tous apprécient par les faits votre imposture. Et il se retira furieux, le blasphème à la lèvre et dans le cœur un implacable désir de voir ensevelis dans la même ruine le monastère et sa paisible vallée. Mais qu'arriva-t-il ? O prodige ! La nuit n'avait pas achevé son cours, et déjà il attendait à la porte du cloître le premier rayon de

soleil pour demander humblement l'habit des moines. Que répondra l'hérésie ? car qui changea ce blasphémateur en quelques instants : qui fit connaître à Bernard cette transformation merveilleuse ? Evidemment c'est Dieu. Que vous dirai-je maintenant de saint François ? Je choisis parmi les traits innombrables que rapporte saint Bonaventure. Un jour de bataille entre des chrétiens et des païens, le saint, qui savait par révélation l'issue du combat s'il avait lieu, fit tous ses efforts pour éloigner les premiers de l'action. Ils s'obstinèrent et ils furent vaincus comme François le leur avait prédit. Enfin, sainte Catherine de Sienne ne connut-elle pas avant l'événement le schisme horrible qui divisa l'Eglise entre Clément et Urbain ? Mais ce serait entreprendre encore une énumération sans fin que de continuer cette liste de nos prophètes. Constatons seulement, de l'aveu des hérétiques, que ces hommes divins ont été les membres de l'Eglise romaine, et ajoutons sans emphase que leur nombre est immense. J'ai lu en effet une bonne partie des vies des Saints, et je crois pouvoir affirmer sans mentir que, parmi ceux qui fleurirent, surtout dans les cinq derniers siècles objets de tant d'horreur pour la scrupuleuse hérésie, on n'en trouverait peut-être pas un seul qui ne fût gratifié du don de prophétie. Et combien furent encore honorés des visions célestes ? Combien furent doués de la grâce de connaître les cœurs et de discerner les esprits ? Je ne veux citer parmi tous ceux-là que saint François d'Assise, le fondateur

des frères mineurs, et saint François Xavier, de la société de Jésus, l'Apôtre des Indes. Ce ne sont pas là des prophètes et des faiseurs de miracles de l'ancien temps, ils appartiennent pour ainsi dire à notre siècle.

Je le demande maintenant : la synagogue des démons peut-elle raconter une pareille histoire ? Quoi, nous, papistes, idolâtres, nous, les ennemis de Dieu, nous prophétisons, nous faisons des prodiges, et eux, les fils de l'Évangile, se reposent et ne prévoient rien ? Les démons affectèrent toujours de prédire l'avenir pour mieux se donner les airs de Dieu. L'Apollon Pythien, l'Apollon de Délos, et celui de Dodone étaient célèbres dans l'antiquité palenne. Mais tous ces oracles fameux se turent soudain quand le Verbe se fut fait homme. Nos saints le constatèrent, et Théodoret nous apprend que Plutarque composa un livre sur ce mutisme miraculeux. Quel miracle en effet que ce profond silence qui s'étendit en un instant sur tous les autres des Sybilles, comme si un rocher désormais en scellait éternellement l'entrée !

Quoi qu'il en soit, qu'étaient ces prophéties de l'antiquité ? Quels détours, quel labyrinthe de paroles pour se ménager en tous cas une issue et faire retomber l'erreur sur les interprètes ! Elles furent claires quelquefois, je l'avoue, et sans ambages. Mais l'oracle prédisait alors ce qu'il devait lui-même accomplir, ou bien ce qui s'accomplissait déjà à l'insu des autres hommes. Maintenant, les prophé-

ties des hérétiques sont-elles plus authentiques et plus sincères ? Il est facile de nous en convaincre , car il nous suffit pour cela de consulter la vie des hérésiarques de notre âge.

Eux aussi , comme l'Apollon antique , voulurent passer pour des prophètes. Martin Luther , par exemple , se vante comme tel , et ses disciples l'honorent à ce titre. Il a écrit en effet : *Vous ne devez point vous inquiéter de ce que quelques-uns se glorifient d'être inspirés, et s'occupent peu des écritures. Mon bon ami , l'Esprit souffle ici , il souffle là. Et moi aussi j'ai été animé de son souffle, et j'en ai été plus favorisé que tous ceux-ci ne sauraient l'être dans l'année.* Ecoutez-le affirmer audacieusement que sa bouche et ses paroles sont la bouche et les paroles du Christ , et que sa doctrine lui vient en droite ligne du ciel. Voyons donc ce qu'a révélé le Saint-Esprit à ce prophète illustre.

Le Saint-Esprit lui a d'abord révélé que deux ans après sa prédiction il ne resterait plus de l'Eglise romaine ni pontife , ni cardinaux , ni évêques , ni prêtres , ni moines , ni nonnes , ni temples , ni cloches , qu'il n'en resterait plus pierre sur pierre. Luther consigna cette révélation formidable dans son livre contre Thomas Muncer. Et n'a-t-il pas écrit dans sa réponse à Henri VIII d'Angleterre : *Mes dogmes demeureront et le pape tombera malgré les portes de l'enfer, les puissances de l'air, de la terre et de la mer !* Eh bien , qu'arriva-t-il ? Quarante-six ans ont passé , et le pape est toujours sur son siège , et les

cardinaux, les évêques, les prêtres, les moines et les religieuses croissent en nombre; et les temples se restaurent ou se multiplient, et je ne sache pas qu'ils tombent en ruine, si ce n'est peut-être une partie de la tour de Saint-Pierre à Louvain. La doctrine de Luther, au contraire, est à peu près disparue. Où sont, en effet, les vrais Luthériens? Qui sont ceux de ce nom qui n'exècrent pas à l'égal des Catholiques les préceptes du maître? *Ce n'est donc pas le Seigneur qui a parlé par la bouche de ce prophète, c'est l'orgueil de son âme, et vous n'avez pas à le craindre*¹.

Le Saint-Esprit lui a encore révélé, dans sa préface sur l'Alcoran, que les Turcs ne tarderaient pas à se faire Luthériens. O véridique prophète, j'ai bien vu baptiser à Rome des Mahométans, je sais que beaucoup se convertissent dans les Indes, mais qu'on me cite ceux qui ont réalisé la prédiction de Luther? *Ce n'est donc pas le Seigneur qui a parlé par sa bouche, mais l'orgueil de son âme, et vous n'avez pas à le craindre.*

Le Saint-Esprit lui a révélé, enfin, que Dieu lui-même combattrait pour les campagnes qu'il avait soulevées contre la noblesse en les séduisant par ses allures de prophète. On sait l'issue de la révolte; la noblesse s'éleva de plus en plus sur les ruines de ses ennemis. Que fit alors Luther? Son front sut-il rougir? Nous avoua-t-il son mensonge? Encore

¹ Deutér. 18.

moins. Il se mit à maudire les faibles, comme s'il ne leur avait pas promis peu de temps auparavant la victoire, et, comme les prédictions de l'avenir ne lui réussissaient pas, il se mit à prophétiser le passé. *Je crois, dit-il, que tous les démons sont sortis de l'enfer pour posséder ces paysans séditeux et perfides. Ce n'est donc pas le Seigneur qui a parlé par sa bouche, mais l'orgueil de son âme, et vous n'avez pas à le craindre.*

Luther ne fut pas d'ailleurs le seul faux prophète de ces querelles malheureuses. Th. Muncer avait promis lui aussi la victoire aux paysans abusés qui le suivaient ; il s'était donné pour un nouveau Gédéon : il se vantait d'arrêter avec la main, sans la moindre blessure, les boulets de l'ennemi. On sait encore ce qui arriva et s'il put supporter sans blessure un seul coup de glaive. *Ce n'est donc pas non plus le Seigneur qui parlait par sa bouche, mais l'orgueil de son âme, et vous n'avez pas à le craindre.*

On a vu de nos jours en Calabre, je le tiens de témoins très-graves, des anabaptistes condamnés à être précipités du haut d'une tour, affirmer que des anges les recevraient dans leurs mains pour les garder de la pierre meurtrière. Hélas, les malheureux furent précipités, et non-seulement leurs pieds, mais leur corps entier fut brisé, et les anges ne songeaient pas à les secourir. Les exemples de ce genre abondent. Il faut bien que les fausses prophéties des hérétiques égalent le nombre des prédictions véritables de l'Eglise catholique. Ainsi que de pré-

tendus martyrs bravaient la flamme *qui ne devait pas les dévorer* ! et un instant après ils n'étaient plus qu'un peu de cendres ? Que d'autres se vantèrent que le bûcher les consumerait sur le champ , sans les faire souffrir ! et malgré la poudre cachée sous leurs vêtements , ils ne rendirent l'âme qu'après d'intolérables tortures. Ah ! si leur cœur n'eut été endurci , ils eussent compris certainement que l'esprit de vérité les avait abandonnés , et qu'ils étaient le jouet pour leur ruine de l'esprit de séduction.

NEUVIÈME SERMON.

De la probité des docteurs catholiques et des crimes des hérétiques.

L'Eglise , comme Dieu , brille à tous les regards du triple éclat de la sainteté , de la sagesse et de la puissance. Elle brille de l'éclat de la puissance , puisqu'elle a le don des miracles ; elle brille de l'éclat de la sagesse , puisqu'elle possède le dépôt de la révélation et le don de prophétie ; elle brille enfin de l'éclat de la sainteté , puisque les siècles l'affirment tous d'une voix , ainsi que je vais vous le démontrer aujourd'hui , en retraçant à mesure , comme ombre à ce tableau splendide , les mœurs et les vices des hérétiques.

Regardez d'abord aux temps de l'Eglise primitive : quels hommes divins que les apôtres ! Etrangers au

monde, dédaigneux de la richesse, ennemis des honneurs, brûlants de charité, en paix avec tous, dévoués au salut des hommes, ils parcouraient les provinces et les empires, ils se hasardaient au milieu des barbares, ils s'aventuraient sur les mers inconnues, prompts à souffrir pour la régénération de leurs frères, à supporter les labeurs, intrépides dans le péril, impassibles en face de la mort, multipliant les prodiges sur leurs pas et autour de leurs tombes. L'amour de Dieu les entraînait comme un char de feu à tous les bouts du monde; ni la vie, ni le trépas, ni les menaces, ni les obstacles, ni les hommes, ni les démons ne purent ralentir cette course merveilleuse, entreprise au nom de la gloire de Jésus-Christ et du salut des âmes. Voilà nos aïeux, voilà les hérauts de notre foi, voilà nos maîtres. Formés à leurs leçons, ces hommes, que nous appelons les Pères et les Docteurs, ces brillantes étoiles de notre firmament dont la lumière dissipe l'hérésie ténébreuse et nous guide sur nos chemins, se levèrent ensuite dans l'Eglise. Quels hommes que saint Irénée, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Athanase, saint Basile, les deux Grégoire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Cyrille et saint Bernard ! Leurs livres sont le miroir de leur vie, *la bouche y a parlé de l'abondance du cœur*. Là vous trouverez une science immense, mais surtout une incomparable humilité, une pureté admirable, une modération angélique; rien d'obsécène, rien d'arrogant, ni ruse ni suffisance; partout

l'Esprit saint, qui guidait leur plume, se révèle et exerce ses salutaires influences ; qui pourrait lire saint Cyrille sans désirer le martyr ? qui approfondirait saint Augustin sans chérir l'humilité ? qui étudierait assidument saint Jérôme sans partager son zèle pour la virginité et le jeûne ? Il s'exhale des écrits des saints un parfum de religion, de chasteté et d'innocence qui pénètre et rend meilleur. Voilà les pasteurs qui après les apôtres prirent soin de l'Eglise, labourèrent ce champ fertile et lui firent porter une si belle moisson. Regardez encore aux Thébaïdes, parcourez ces retraites où les anachorètes vivaient comme les fleurs du désert, visitez ces couvents innombrables où les enfants de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique et de saint François d'Assise mènent la vie commune ; interrogez ces ordres de moines que Dieu a posés à diverses époques comme des colonnes solides dans son Eglise vieillissante : vous trouverez partout la gravité des mœurs, la perfection de l'obéissance et la sainteté de la vie. Leur dédain du plaisir et de la gloire bouleverse comme le miracle ; leur plaisir c'est l'outrage, leur gloire c'est la croix, leur repos c'est l'oraison continuelle, et leur bonheur c'est Dieu, dont l'amour les embrase et les attire. Là les querelles, les clameurs, les paroles inutiles sont inconnues ; la tempérance et les mortifications y devinrent si prodigieuses qu'il fut question de mettre un frein à ces ardeurs surhumaines, comme l'atteste saint Augustin. Lisez la vie de ces anges de la terre.

Et plût à Dieu que les chrétiens connussent et que les hérétiques ouvrissent ces merveilleuses légendes ; leur salut me semblerait assuré ! Ces simples histoires persuadent mieux que de nombreux sermons. Je connais des hommes qui restèrent insensibles aux discours les plus habiles et aux dissertations les plus péremptoires, et qui se convertirent à la lecture de la vie des Saints. Telle est la puissance de cet évangile en action. Saint Athanase, saint Jérôme, Sulpice, Pallade, Théodoret, saint Grégoire de Tours, Bède, Métaphraste et dernièrement encore Lippomane et Surius ont rédigé les édifiantes annales de la catholicité. Consultez-les. Votre âme y trouvera une nourriture solide, votre foi se fortifiera ; si la théologie réfute l'hérésie par des arguments, la vie d'un saint la réfute par des faits ; elle montre du doigt et de la voix le vrai chemin, où elle nous presse de nous engager sur ses pas.

Voulez-vous maintenant examiner avec moi les apôtres du paganisme et de l'hérésie, et scruter leur vie ? C'est chose facile. Commençons par le paganisme.

Une troupe de poètes, c'est-à-dire d'hommes légers, menteurs et vicieux, voilà les hérauts des fables anciennes. Pour déifier les turpitudes humaines, ces rhapsodes mirent en scène des dieux faits à leur image, dont ils ont transmis dans des vers les hauts faits, c'est-à-dire les adultères, les querelles, les larcins, les ruses, les mensonges, afin que celui qui désormais commettrait quelques-unes de ces

infamies fût honoré comme l'imitateur de ces divinités. Je pourrais raconter du propagateur de l'islamisme des choses déshonorantes ; mais comme cette secte est le produit monstrueux du judaïsme, de l'arianisme, du nestorianisme et du manichéisme, je n'en veux rien dire directement.

L'hérésie n'est pas mieux partagée que le paganisme. Les hérésiarques furent donc des ambitieux, des superbes, des impudiques, des hommes couverts de vices. Ils vécurent comme des infâmes et moururent comme des misérables. Il suffira de vous indiquer rapidement combien cela fut vrai pour les principaux d'entre eux, et vous serez convaincus que leur doctrine ne peut venir du Ciel.

Le premier des hérésiarques fut Thébule, disent Egésippe et Eusèbe. Or, quelle fut l'origine de son erreur, qui la première chercha à altérer la pureté de l'Eglise ? Le dépit de n'avoir pu obtenir l'épiscopat. L'hérésie est fille de l'orgueil et de l'ambition, la superbe l'a fait naître en ce monde.

Simon le Magicien vint ensuite. Il inventa sa doctrine parce qu'il ne put acheter à prix d'argent le pouvoir de communiquer le Saint-Esprit.

Valentin leur succéda. La jalousie le fit hérétique, dit Tertullien ; il avait brigué l'épiscopat, et un autre plus digne avait été élevé à la place qu'il rêvait.

Marcion parait après lui. Chassé de l'Eglise pour son impudicité, il osa aller à Rome demander non-seulement l'absolution de sa faute, mais encore des dignités. Rebuté comme il convenait, Marcion me-

naça les prêtres romains de diviser l'Eglise, et il inventa en effet sa pernicieuse hérésie. Tertullien et saint Epiphane nous ont transmis ces détails instructifs.

Montan obéit à l'orgueil, en propageant ses nouveautés. C'est le témoignage de Tertullien.

Novatien se fit hérétique parce qu'on lui refusa le titre d'évêque, à ce que rapporte Eusèbe.

Arius, d'après Théodoret, furieux de voir saint Alexandre, son collègue, élevé à l'épiscopat, se sépara violemment de l'Eglise.

Macédonius se fit chef de secte pour se venger des Ariens, qui l'avaient chassé du siège de Constantinople.

L'hypocrite Nestorius voulait être patriarche de cette dernière cité. Pour arriver à ses fins, dit Théodoret, il simula la piété, exténua sa face, composa son langage et ne se couvrit que de vêtements sombres. Cette hypocrisie aboutit à l'apostasie.

Que dirai-je enfin de Martin Luther, le père de toutes les hérésies modernes? Que dirai-je de l'homme qui s'est vanté de ne point combattre Rome pour Dieu, et que pour Dieu il ne cesserait point de la combattre? N'a-t-il pas déclaré dans une lettre fameuse que ce n'était pas l'amour du Christ qui le consumait, mais sa haine pour les papes? Quoi de plus clair et de plus significatif? De plus, quelle a été l'origine de cette haine sauvage? L'avarice, le dépit d'être frustré du gain et de l'honneur

que la prédication des indulgences eût valu à son monastère. De là ces diatribes contre les indulgences, puis contre Rome, puis contre la foi de l'Eglise.

Je n'ajouterai à cette esquisse sommaire de l'histoire de l'hérésie que quelques traits qui se détachent d'une manière plus saillante sur l'ensemble, et qui me paraissent propres à fournir les éléments d'un jugement définitif et complet.

Je signalerai d'abord la jactance qui a été commune à tous les hérésiarques. Simon le Magicien se vantait d'être un Dieu ; son disciple Ménandre se donnait pour le Messie, Montan pour l'Esprit saint, Noet pour Moïse et son frère pour Aaron ; Manès affichait les prétentions de Montan ; Nestorius avait compris seul les Ecritures, et les conciles avec l'Eglise n'y avaient rien entendu ; Arius, Dioscore, Eutychès méprisaient superbement les Pères ; Luther s'appelle la bouche du Christ et un troisième Elie, Osiandre un second Enoch, Muncer un Gédéon, Servet le seul prophète du monde, et il n'est pas un petit novateur qui ne se donne au moins pour un évangéliste. Ecoutez Luther : *Avec la grâce de Dieu, je ne m'inquiète point, quand même mille Augustins, mille Cypriens, mille Henris d'Angleterre entre-raient en lice contre moi. Augustin et Cyprien, comme tous les élus, ont pu errer, et ils ont erré.— A tous les écrits des Pères, ajoute-t-il ailleurs, des hommes ou des anges, j'oppose, non point les antiques usages de l'Eglise, mais l'Evangile et la parole de*

*la Majesté éternelle*¹. O serpent venimeux ! Comme si les saints Pères, les anges et l'Eglise pouvaient contredire l'Évangile et la parole divine ! Tel est le style vain, emphatique, superbe du patriarche de Vittemberg. Calvin ne reste point en arrière. Il constate quelque part que la primitive Eglise appelait la messe un sacrifice, et il ajoute impudemment : *ego minime probo*. Il traite de fable la descente du Sauveur aux enfers. Il s'écrie ailleurs que saint Jérôme est un âne. O le savant homme qui a vu plus loin que les Pères et que l'Eglise, et en comparaison duquel saint Jérôme n'est qu'un âne ! O le grand ami de Dieu qui a appris par une révélation spéciale que la croyance catholique n'était qu'une fable vaine !

Il existe un livre sur les actes de l'assemblée de Worms où Luther comparut devant Charles V et les autres princes d'Allemagne. Ce livre est une louange continuelle en l'honneur du novateur, qu'il appelle *le docteur Martin Luther, un homme d'une bonté et d'une douceur incroyables, un père très-excellent*, tandis qu'il donne simplement le nom de Charles au tout-puissant empereur. Eh bien, ce livre est l'œuvre de Luther. La chose ne paraît pas vraisemblable, mais elle est certaine. L'auteur s'est trahi lui-même dans ce passage : *Après cela, le procureur impérial m'apostropha rudement, disant que je n'avais rien répondu à la question..... et qu'il attendait de moi*

¹ Liv. contre Henri d'Angleterre.

que je disse simplement et clairement si je renonçais, ou non, à mes erreurs. Je répliquai de la sorte. Quoi de plus concluant ? Le Thrason des poètes est-il de la taille du docteur Martin Luther ? La parole peut-elle outrer cette superbe, exagérer cette arrogance ? L'esprit qui l'anime n'est-il pas l'esprit qui règne sur tous les fils de l'orgueil, puisque l'Esprit saint ne se repose que sur les humbles ?

Je signalerai de plus le mauvais langage, les termes ignobles et injurieux que l'hérésie a mis dans tous les temps au service de sa jactance. Les porcs, les ânes, les diables, la boue, la fange, voilà les fleurs ordinaires du style de Luther. On dirait que la poitrine de cet infâme est une sentine vivante d'où s'exhalent des odeurs fétides, et on le nomme avec raison le prophète ordurier. Certes, saint Paul et les saints Pères n'ont pas employé le nom de Dieu aussi souvent que Luther a répété celui de Satan. Mais il n'y a là rien d'étrange ; *la bouche parle de l'abondance du cœur.*

Or, Luther a eu avec le démon des intimités qu'il a pris soin lui-même de nous faire connaître ; il a été son élève en beaucoup de points et il a mangé avec lui le sel de l'amitié. Zwingli n'a pas été moins bien partagé : un ange, selon lui, lui donna des arguments contre l'Eucharistie, et il ne sut pas distinguer si cet ange était noir ou blanc. Mais qui donc douterait parmi nous de la nature de cet être malfaisant ! Les esprits de la lumière ne se cachent point et n'enveloppent pas de ténèbres ceux qu'ils visitent.

Calvin, de son côté, ne fut pas privé de ce commerce infernal : c'est la coutume de *mon génie*, écrivait-il à Bucer, de procéder par l'injure et la malédiction.

Je signalerai encore l'impudence du mensonge, l'imposture des faux miracles et la corruption des Ecritures. On connaît la ruse des Ariens pour tromper les Pères de Rimini peu versés dans les lettres grecques. A qui voulez-vous croire, disaient-ils, au Christ ou à *Ὁμοούσιος* ? Et les Pères voulurent croire au Christ. C'est ce que raconte Ruffin au livre x de ses histoires. Le même, dans son apologie d'Origène, rapporte que les Appollinaristes, après avoir altéré un livre de saint Athanase, reçu par eux et les catholiques, osèrent soutenir que leurs adversaires l'avaient falsifié à leur avantage. Saint Ambroise a écrit que les Ariens avaient retranché de l'Evangile de saint Jean ces mots : *Spiritus est Deus*. Mais je viens à Luther. Il parait qu'il a mêlé perfidement à la Bible quatorze cents hérésies ou erreurs, d'après l'examen de Jérôme Embser. Par exemple, il a retranché de l'épître d'aujourd'hui ces mots : *ut abstinéatis vos a fornicatione*. Il a bien fait, en vérité ; rien de plus contraire à cette morale : *Si non vult uxor, veniat ancilla*. De ces mots de saint Jacques : *ostende mihi fidem tuam sine operibus* ? il a composé ce texte : *Ostende mihi fidem cum operibus* ? Il a corrigé saint Paul : *arbitramur hominem justificari per fidem*, a dit l'Apôtre ; *arbitramur hominem solùm justificari per fidem*, a dit Luther.

Et à l'un de ses amis, qui demandait la raison de cette correction, il répondit arrogamment : *Si ton papiste veut bavarder sur ce terme (solium), réponds-lui aussitôt : Le docteur Martin Luther veut qu'il en soit ainsi, et il dit que le pape et un âne ne font qu'un. Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. Nous ne voulons point être les disciples des papistes, mais des maîtres et des juges.* Puis, qui énumérera les calomnies répandues par les sectaires sur l'Eglise romaine ? Nous croyons au culte des saints, aux images, aux ordres inférieurs : songe, invention, disent-ils, en dépit de saint Basile. Qui dira les faux miracles qu'ils mirent au service de leurs impostures ? Foxe a inventé un martyrologe à leur usage. Je veux vous raconter l'histoire d'un de leurs confesseurs. Un certain Guillaume figure parmi ceux-ci. Or, cet homme s'est donné pour l'ennemi du Christ, qu'il appelle le trompeur du monde ; il a dit que son nom était un nom infâme, et qu'il l'effacerait de tous les livres s'il le pouvait. Voilà l'un des saints de ce martyrologe, jugez des autres. Je le demande maintenant, si la véritable Eglise était dans l'hérésie, l'hérésie aurait-elle recours à de pareilles perfidies ? L'Eglise romaine a-t-elle agi de la sorte ? et le doigt du démon n'apparaît-il pas dans ces œuvres d'une manière éclatante ?

Aussi la fin des hérésiarques a-t-elle été digne de leur vie. On connaît l'horrible sort de Simon, d'Arius et de Manès. On sait que Luther mourut dans le vin et les facéties, comme il avait vécu, la bouche gri-

maçante et contractée. Calvin expira rongé par les vers, comme Antiochus et Hérode. Zwingle périt misérablement dans la guerre qu'il avait suscitée, et trois jours après la nouvelle de cette mort, OÉcolampade rendit son âme au démon. On a prétendu que Satan avait tué lui-même Carlostad. Voilà la vie et le trépas des docteurs de l'hérésie. Le jour ne ressemble pas plus à la nuit, la lumière aux ténèbres, Dieu au démon, le Christ à Bélial, le bien au mal, la vérité à l'erreur et l'or au charbon, que l'Eglise romaine à la synagogue de Satan.

DIXIÈME SERMON.

De la comparaison des hérésies quant à la foi.

L'empereur Théodose, à ce que raconte l'historien Socrate, pour mettre un terme aux divisions qui désolaient l'Orient, appela auprès de lui les principaux sectaires, et leur demanda s'ils étaient prêts à reconnaître la foi que professaient, avant l'hérésie d'Arius, les docteurs, orthodoxes de l'aveu de tous. Cette demande jeta le trouble dans la troupe hérétique. La conscience de leurs nouveautés éloignait les sectaires des propositions impériales, mais leur jugement cherchait en vain un prétexte pour colorer ce refus.

Je veux, dans cet entretien et le suivant, établir la parenté qui relie les hérésies contemporaines à

ces vieilles hérésies sous tous les rapports. Cela fait, nous dirons aux novateurs : Voilà votre famille, voilà les aïeux de votre doctrine et de votre morale. Que vous acceptiez, ou non, cette lignée, elle est la vôtre, et nous vous enveloppons à juste titre dans l'anathème qui pèse sur ces premiers efforts de l'erreur, et qui les a voués à l'exécration du genre humain.

Etablissons aujourd'hui les rapports qui existent entre les dogmes des hérésies que nous comparons.

Luther enseigne que *la foi sans les œuvres suffit au salut, et que telle est l'efficacité de cette foi, que le chrétien ne peut encourir la damnation pour les péchés les plus graves et les plus volontaires, tant qu'il y reste fidèle*. Or, c'est l'enseignement des faux apôtres et des Eunomiens. Saint Augustin l'atteste dans son livre sur la foi et dans son livre sur les hérésies. Saint Epiphane, également, attribue cette erreur à Eunomius, et saint Irénée a écrit que Simon le Magicien l'avait préconisée.

Luther enseigne avec Calvin que *l'homme n'a pas le libre arbitre et que tous ses actes sont le produit de la nécessité*. Simon le Magicien, au témoignage de saint Clément, et les Manichéens, au témoignage de saint Jérôme, le disaient aussi.

Luther, Mélancthon et Calvin, après Viclef, enseignent que *Dieu est la cause efficiente du péché*. Telle fut encore la doctrine de Simon, au rapport de Vincentius, et de Flavius, selon Eusèbe.

Les Libertins et Servet enseignent que *la résur-*

rection des corps est une chimère. Saint Paul reproche la même erreur à Himène et à Philète, et saint Epiphane à Simon.

Les Sacramentaires enseignent que *l'Eucharistie n'est pas le vrai corps du Seigneur.* Saint Ignace, disciple de saint Jean, réfute la même hérésie, déjà formulée dans son temps.

Certains Anabaptistes enseignent que *le Christ n'est qu'un homme et qu'il n'existait point avant de naître.* C'était, autrefois, la prétention impie des Ebionites, de Paul de Samosate et de Photinus.

Les Anabaptistes enseignent que *le Christ n'a rien pris à la Vierge, et que son corps, composé d'éléments célestes ou aériens, passa dans le sein de Marie comme dans un moule.* Cela rappelle les fureurs de Valentin et d'Appelles, leur délire affreux et terrible. Tertulien, en effet, rapporte qu'ils avancèrent ces monstruosité. Voilà les Pères de ces effrontés sectaires qui ont osé, dernièrement encore, soutenir dans une cité d'Allemagne cette thèse de l'antique impiété. Où en sommes-nous venus ! Des chrétiens disputent, devant un auditoire curieux, sur la question de savoir si le Christ est homme et fils de Marie !

Les sectes récentes enseignent l'inutilité de la pénitence et de la confession. Les Montanistes et les Novatiens leur en avaient donné l'exemple. Lisez saint Jérôme sur *les erreurs de Montan* et Théodore sur *les fables hérétiques.*

Servet enseigne que la Trinité chrétienne n'existe pas ; le Dieu que les séraphins adorent, cet homme

de blasphème ose l'appeler un triple monstre, un cerbère, un fantôme de l'enfer, une illusion de Satan, un bien imaginaire, le monstre de Gérion. On rencontre encore en Transylvanie des ministres qui flétrissent saint Augustin et les Pères défenseurs de la sainte Trinité du nom de trinitaires et de sophistes. Ils imitent les Sabelliens, que l'Eglise ancienne a frappés d'anathème.

Luther et Calvin enseignent que le baptême de l'eau n'est pas nécessaire au salut. Ainsi dogmatisaient les Manichéens, dont Théodoret raconte les orgies et les incantations diaboliques dans le livre déjà cité. Orgies renouvelées de nos jours par les Anabaptistes. On connaît, en effet, leurs mystères impurs, leurs machinations avec l'enfer, auquel ils se livrent et s'abandonnent, à ce point, que ce sont les plus opiniâtres des hérétiques, en même temps qu'ils sont les plus dégoûtants et les plus absurdes.

Luther enseigne que *les enfants et les femmes elles-mêmes sont prêtres*, et la secte anglicane a placé à la tête de son église non-seulement une femme, mais une femme déshonorée et hérétique. Les Pépusites d'autrefois enseignaient la même énormité. Lisez le *Catalogue des hérétiques* de saint Augustin.

Les hérésies nouvelles enseignent qu'*il ne faut pas prier pour les morts ni observer les jeûnes prescrits*. Il y a mille ans que les Ariens tenaient le même langage.

Luther enseigne que *la virginité ne l'emporte pas*

sur le mariage, que les péchés sont tous égaux et les hommes également saints. Jovinien, que saint Jérôme réfute, ne disait pas autre chose.

Les Luthériens, les Calvinistes, les Zwingliens répudient le culte des saints. Ce Vigilance, dont saint Jérôme brisa l'audace et réfuta si vigoureusement l'impiété, pensait de même. On a prétendu pourtant, à Magdebourg, que Vigilance, ou plutôt l'ivrogne *Dormitantius*, était plus dévotieux aux saints que Jérôme, et que celui-ci a été réfuté par lui, loin de l'avoir confondu. La prétention est étrange. Qui, depuis mille ans, a entendu dire que saint Jérôme est hérétique et Vigilance un bon chrétien ? Et pourquoi n'ajoute-t-on pas à Magdebourg que saint Léon est hérétique et Eutychès catholique, que saint Augustin est hérétique et Pélagie catholique, que saint Cyrille est hérétique et Nestorius catholique, que saint Basile est hérétique et Eunomius catholique, que saint Athanase est hérétique et Arius catholique, que saint Irénée est hérétique et Valentin catholique, que saint Cyprien est hérétique et Novatien catholique, que saint Pierre, enfin, est un hérétique et Simon le Magicien un fervent chrétien ? La métamorphose serait au moins complète. Mais laissons de côté cette plaisante histoire.

Zwingle et Calvin enseignent que *les fils des chrétiens naissent sans péché, et que l'homme peut gagner le Paradis par les seules forces de la nature.* C'est l'hérésie pélagienne.

Luther enseigne que *le Christ n'est pas un homme*

tout-puissant, et qu'il renferme deux personnes. C'est l'hérésie nestorienne.

Les Luthériens enseignent que le corps du Seigneur n'est dans l'Eucharistie qu'au moment de la communion. On le disait du temps de saint Cyrille.

Luther enseigne que *la divinité du Christ a souffert.* C'est l'hérésie eutychienne.

Les Calvinistes proscrivent les images et la croix. C'est l'hérésie des Iconoclastes.

Enfin, il m'est facile de démontrer que l'hérésie d'Arius, qui veut que le Christ ne soit pas semblable en nature avec son Père, c'est-à-dire ne partage pas son essence divine, est renouvelée par les sectaires de nos jours. Luther n'a-t-il pas écrit, en effet : *Mon âme hait ce mot semblable (en nature).* Mais ce mot est celui qui a livré l'Eglise au ravage et à la désolation, et, si Arius ressuscitait, il ne tiendrait pas un autre langage. Ce mot a concentré sur lui toute l'attention et les travaux des anciens Pères. Ce mot signifie que le Fils est égal et consubstantiel avec son Père. Haïr ce mot, c'est donc haïr la divinité du Christ. De plus, pour ajouter la calomnie à l'impunité, Luther prétend que saint Jérôme a répudié ce terme comme renfermant un venin caché. Que voulez-vous répondre à des hommes qui ne savent se défendre que par le mensonge ? Dans le passage auquel Luther fait allusion, saint Jérôme accepte, au contraire, avec joie, ce mot catholique et consolant, et celui qu'il répudie, *parce qu'il renferme un venin secret*, c'est le mot hypostase, que les Ariens

voulaient substituer au terme que *hait Luther*. Mais il ne hait pas seulement ce terme fameux, il hait encore celui de Trinité. Si bien que les litanies germaniques ne contiennent plus cette sainte formule : *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis*.

Calvin imita Luther sur ce chef. Il altéra d'abord les textes qui servent à établir notre foi en la sainte Trinité et à la divinité de Jésus. Puis, dans un synode à Lausanne, il ne voulut jamais avouer que celui-ci fût Dieu et vint de Dieu, c'est-à-dire de la substance du Père. Il appela une absurde et ridicule battologie ces paroles du Symbole : *Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero*. Il rejeta le mot de Trinité, parce que Cicéron ne le connaissait pas; il ne reçut pas la foi du concile de Nicée; il ne voulut pas se prononcer sur le Symbole de saint Athanase. Enfin, s'il fallait une autre preuve, Calvin prétend que ces paroles de saint Paul : *Alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui s'est tout soumis*, s'appliquent aux deux natures du Christ, c'est-à-dire que la divinité du Christ (si tant est qu'il y ait chez lui de la divinité) est inférieure à celle du Père. Quoi de plus évident, je vous prie ?

Vous voyez où vont les novateurs. Ils commencèrent par les indulgences, et ils finissent par l'hérésie d'Arius. Plus de Trinité, plus d'Incarnation, plus de Sacrements, le Père seul est Dieu, et, comme ils disent agréablement, le Symbole d'Athanase est le Symbole de Satanase. Mais de l'arianisme au paganisme il n'est que la main. En Pologne, déjà, on

soutient qu'il y a trois Dieux, trois essences éternelles. Du paganisme à l'athéisme le chemin est moindre encore. Voilà le but de Satan, voilà le progrès de l'erreur. Quel progrès, grand Dieu, après dix-huit siècles de civilisation chrétienne; revenir au point de départ, au nom même de la civilisation! Carlstadt, le père des Sacramentaires, ne croyait plus en Dieu, au dire de Luther. Et l'Allemagne, et la France n'ouvriraient pas les yeux! Elles ne verraient pas l'abîme où l'erreur les entraîne! Elles supporteront qu'on revienne aux plus détestables hérésies, aux impiétés révoltantes contre lesquelles se levèrent leurs nobles aïeux, et cela au nom de la vérité! Satan est-il donc débarrassé de ses chaînes? Il livre à la dérision le Christ, il combat en rase campagne, à découvert, Dieu, le Ciel et les saints, il triomphe et foule l'Eglise à ses pieds; il relève de leur poussière les hérésies vaincues, il travaille de toutes ses forces au *mystère d'iniquité*, et ses fidèles sont vraiment les précurseurs de l'Antechrist.

Mais finissons-en. Vous savez maintenant que les erreurs des hérétiques d'aujourd'hui sont bien les erreurs des hérétiques des premiers âges. Elles ont toutes le même père, l'esprit de mensonge; Luther, Zwingle et Calvin, s'ils ont un peu de pudeur, ne peuvent répudier cette parenté; et nous, si nous sommes sages, nous envelopperons dans la même réprobation les sectaires de ce temps et les sectaires d'autrefois.

ONZIÈME SERMON.

Des mœurs des hérétiques.

Il y a des rapprochements qui brillent comme le ciel. Quoi de plus instructif, par exemple, que le spectacle, déroulé sous les yeux de la pensée, dans l'histoire de l'Eglise et des hérésies ? D'une part même foi, même sagesse, même doctrine, même probité, même droiture, même vertu, même humilité, depuis le Christ jusqu'à nous. De l'autre même impiété, mêmes erreurs, même ignorance, mêmes menées perfides, mêmes vices, mêmes infamies, depuis Simon le Magicien jusqu'à Luther. Les adversaires de la première ont loué son innocence à tous les points de la durée, les dernières se sont vantées seules et nul écho ne leur a répondu. Comment donc Luther aura-t-il raison, si Simon le Magicien a eu tort ? Comment l'Eglise romaine serait-elle infâme si l'Eglise primitive était sainte ? Si la foi luthérienne est orthodoxe, les Donatistes étaient dans leur droit, les Ariens aussi, et nous avons toujours erré. Si nous avons condamné avec justice les anciennes hérésies, les doctrines prétendues nouvelles, sont, au contraire, depuis longtemps confondues. Puis, qu'est-ce que la vertu ? Est-ce l'humilité ou l'orgueil, la pureté ou la débauche, l'innocence ou la corruption ! Si l'humilité est un vice, le luthéranisme, à coup sûr, est vertueux ; si la pureté est une chimère, les Anabaptistes sont cer-

tainement les vrais fidèles. Mais on était fidèle de la sorte du temps des Manichéens, par exemple, et ce christianisme, nous l'avouons, ne fut jamais le nôtre. Il faut donc choisir entre l'Eglise romaine et apostolique, d'une part, et les hérésies de toutes les époques, d'autre part. Il n'y a pas de milieu, nous ne souffrirons point que l'erreur contemporaine répudie ses ancêtres, et pour achever de constater clairement ses origines, nous allons aujourd'hui comparer ses mœurs avec celles des hérétiques de tous les siècles.

Ce qui frappe au premier regard jeté sur l'histoire de l'hérésie, c'est l'implacable haine du sectaire contre Rome, haine du voleur contre son juge, haine du démon contre le fondement de l'Eglise qu'il voudrait renverser, contre la source de la grâce qu'il voudrait tarir; car c'est toujours là que Satan fait effort et concentre ses légions.

Je choisis au hasard dans les saints Pères et dans nos récents souvenirs des témoignages de cette fureur des sectes contre l'Eglise romaine.

Saint Augustin a dit aux disciples de Petilianus : *Que vous a donc fait cette chaire romaine où saint Pierre s'est assis, où Anasthase s'assoit aujourd'hui? Pourquoi appeler le Siège apostolique une chaire pestilentielle? Est-ce parce que les hommes qui l'occupent ne pratiquent pas, selon vous, la parole qu'ils prêchent? Mais est-ce que jamais Jésus a fait injure à la chaire des pharisiens desquels l'Evangile dit cependant, ils disent et ils ne font point? Motse*

avait honoré cette chaire, et le Sauveur réprimanda ceux qui l'occupent sans manquer à l'honneur qui lui est dû. Si vous y songiez, vous ne blasphémerez point à l'occasion des hommes la chaire de saint Pierre.

Saint Optat a écrit contre Parmenianus : *Nous savons que saint Pierre a reçu les clefs du ciel ; d'où vient donc que vous prétendez les usurper, ô Donatistes qui vous insurgez en sacrilèges audacieux contre la chaire apostolique ?*

Saint Ambroise, dans l'oraison funèbre de son frère Satyre, appelle les Evêques catholiques ceux qui sont en communion avec Rome, en même temps qu'il indique que l'hérésie combat le Siège apostolique.

Saint Jérôme raconte que saint Athanase et saint Pierre, tous les deux successivement Patriarches d'Alexandrie, cherchèrent à Rome un appui contre les Ariens triomphants. La fuite de ces deux adversaires illustres de l'Arianisme, et leur arrivée auprès du saint Père, donnèrent les mesures de la haine qui animait leurs ennemis contre Rome. Guilmonde assure que Béranger professait une haine si profonde contre les Papes, qu'il se laissait aller aux plus dégoûtantes injures. On sait comment il traitait Léon IX, ce *miroir de l'Eglise*, a dit Guilmonde, dont voici le texte : *Sanctissimum et reverendissimum Ecclesiæ Dei speculum, summum non pontificem, sed pontificem atque pulpificem contumeliose vocaret.* Dignes héritiers de cet héré-

siarque et de ses prédécesseurs, les Luthériens et les Calvinistes nous appellent aujourd'hui Papistes; et leur raison c'est notre fidélité à la foi romaine d'Athanase, d'Ambroise, de Jérôme, d'Augustin et d'Optat. Les adversaires de ces saints illustres n'en avaient pas d'autres. Mais que prouve cet accord entre Martin Luther et Arius dans leur haine contre Rome ? Il anéantit leur œuvre, il prouve contre eux que notre Eglise est la véritable Eglise catholique. C'est ainsi que raisonne saint Augustin : *Celle-ci est la vraie Eglise, dit-il, qui combat contre tous les hérétiques, et contre laquelle tous les hérétiques se lèvent vainement, parce que fondée sur la pierre solide, elle ne chancelle jamais, et que les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle.* Or, cette Eglise qui combat toutes les hérésies, et contre laquelle toutes les hérésies se brisent impuissantes, l'histoire en main, c'est l'Eglise romaine. Vous n'avez qu'à interroger cette fureur que tous les hérésiarques ont exhalée contre elle. Déroulez leurs livres, les conciles ; vous verrez qu'il n'est pas une seule hérésie qui ne se soit séparée du Pape, et que le Pape n'ait impitoyablement anathématisée ; vous verrez surgir, au-dessus de cet océan d'erreurs, cette roche inébranlable dont parle saint Augustin ; vous verrez la chaire de saint Pierre briller comme un phare sur cette masse où se heurte vainement le flot ennemi ; l'hérésie de Simon s'est précipitée sur elle, vague immense, sans doute, et hurlant d'une horrible manière, mais la roche reste debout et l'héré-

sie a passé. Arius se déchaina à son tour, il se brisa de même. Nestorius vint ensuite, puis Eutychès, puis Pélage, puis Bérenger, et tous les autres, mais ils ont eu le même sort, ils se sont lancés à grand fracas contre le roc indomptable, et tous les bruits de leurs attaques obstinées n'ont fait que rendre leur ruine plus célèbre. Plus l'hérésie s'acharne contre l'Eglise de Rome, plus elle crie, au sens des sages, que celle-ci est la véritable Eglise, plus elle nous pousse vers le saint Siège, plus elle nous affermit dans notre obéissance. *Est-ce que nous hésiterions*, dirons-nous avec saint Augustin, *de nous réfugier dans l'Eglise qui, malgré les hurlements des hérétiques, a toujours obtenu le premier rang ?*

Ce qui frappe le plus, après cette haine de l'erreur contre les successeurs de saint Pierre, c'est le rejet de la tradition et des conciles de la part de toutes les hérésies. L'écriture, la parole écrite, voilà leur seule règle de foi. Valentin et Marcion agirent de la sorte, ont écrit saint Irénée et Tertullien. Arius, a dit saint Epiphane, Nestorius, Eutychès, Dioscorus, les imitèrent. Voulez-vous écouter un évêque arien exposer ses principes sur ce chef ? c'est saint Augustin qui le met en scène, et vous croirez entendre Luther lui-même : *Maximinus dixit : Si quid de divinis scripturis protuleris, quod commune est cum omnibus, necesse est ut audiamus. Hæ vero voces, quæ extra scripturam sunt, nullo casu a nobis suscipiuntur, cum ipse Dominus moneat nos et dicat : sine causa colunt me, docentes man-*

data et præcepta hominum. En vérité, l'hérésie a toujours tenu le même langage à toutes ses époques diverses. On gravait dernièrement en Allemagne sur les monnaies publiques ces mots : *La parole de Dieu demeure pour l'éternité*, et l'on proscrivait les conciles et les saints Pères. C'est toujours la même audace doublée de la même absurdité. La parole de Dieu est nécessairement renfermée dans les livres, d'après nos hérésiarques. Mais qu'est-ce donc que les Apôtres enseignèrent à leurs églises, comment appeler les souvenirs de cet enseignement infail-
liblé ? Est-ce que les nations barbares qui ont été évangélisées par nos prêtres ne possèdent pas la parole de Dieu ? D'où vient leur foi, sur quoi repose cette croyance, car elles ne connaissent pas la Bible ni les manuscrits des saintes Lettres ? Et si les Apôtres, comme a dit très-bien saint Irénée¹, ne nous avaient point laissé d'évangiles ni d'épîtres ? quelle eût été notre règle de conduite ? Est-ce qu'évidemment nous ne nous serions pas souvenu de la parole écrite dans les cœurs et la conscience des peuples convertis au christianisme, et qui s'appelle la tradition ? La tradition a sur les livres cet avantage qu'on ne peut pas l'altérer. Bien plus, comme le remarque saint Basile, sans elle nous ne reconnat-
trions point l'authenticité des Ecritures, nous n'aurions pas su distinguer entre les Evangiles véritables et les Evangiles apocryphes. En deux mots, où il

¹ Liv. 3, chap. 4.

faut rejeter toutes les écritures, ou il faut toutes les admettre, si nous n'interrogeons pas la tradition pour faire un discernement judicieux et fondé.

L'Eglise catholique a toujours admis la tradition selon la doctrine de saint Basile. Ce grand esprit a distingué parfaitement les deux sources où Rome puise, et qui toutes les deux découlent de la révélation. En un mot, saint Basile établit qu'il y a une parole écrite et une parole transmise, il reconnaît à l'une et à l'autre les mêmes droits, et déclare qu'on ne peut rejeter celle-ci sans détruire celle-là. Le signe de la croix, la bénédiction de l'eau, celle des huiles, les trois immersions, l'onction du saint Chrême, les genuflexions, l'élévation de l'hostie, le temps pascal, l'orientation des temples sont, d'après lui, des traditions apostoliques. Que dira Luther qui prétend que ce sont des superstitions qui datent d'hier? Il en est de même, selon Tertullien, de la coutume de prier pour les morts, de l'usage de ne pas jeûner le dimanche, et des précautions que le prêtre doit prendre pour ne pas laisser tomber à terre le sacré Corps de Notre-Seigneur. Il en est de même du jeûne du Carême, selon saint Jérôme. Il en est de même du culte des images, selon saint Jean Damascène. Il en est de même enfin de toutes les coutumes de notre Eglise. En les admettant, nous sommes donc encore sur ce point avec les Apôtres, tandis qu'en les rejetant, les Lu-

¹ Liv. 1 sur l'Esprit-Saint, c. 27.

thériens démontrent une fois de plus leur parenté avec les vieux ennemis de la sainte tradition.

La logique de l'erreur ne devait pas permettre à l'hérésie de s'arrêter en si beau chemin. La tradition et les écritures contiennent le dépôt de la révélation, disions-nous en d'autres termes. Ce n'était pas assez à Satan d'avoir entamé ce dépôt sacré ; il avait fait rejeter la tradition, il lui fallait anéantir les écritures ; la guerre contre la parole de Dieu avait éclaté au nom de cette même parole, elle devait continuer en l'effaçant de plus en plus de nos saints livres, en rejetant ceux-ci, en altérant ceux-là, en faisant partout reculer le Verbe devant les inventions de cette parole humaine que seule on voulait proscrire, disait-on, quand on répudiait les Conciles et les Pères. Il est facile de vous en convaincre. Ouvrez saint Augustin, saint Irénée, Eusèbe, et écoutez la voix de Luther qui résonne encore. Chaque fois qu'un texte a contrarié un des dogmes de l'hérésie, on l'a retranché ou corrompu. Chaque fois qu'un livre a gêné le novateur, on l'a déclaré indigne de figurer dans le Catalogue des écritures inspirées. Les Cerdoniens proscrivirent l'ancien Testament, et les Manichéens de même ; saint Matthieu seul a trouvé grâce devant les Ebionites, parmi les quatre Evangélistes, tandis que les Marcionites ne reçurent que saint Luc. On sait comment Luther traita Moïse en 1526 dans une diatribe à Wittemberg ; un Turc, ou, du moins, un disciple de Manès, ne dirait pas mieux. On aperçoit sans

peine la signification de ses éloges de l'Évangile de saint Jean , quand on songe au peu d'estime qu'il affiche pour saint Marc, saint Matthieu et saint Luc, à la dérision qu'il s'est permise sur le pharisien et le publicain dont parle ce dernier. On n'ignore point qu'il a désavoué publiquement les Machabées , l'Épître de saint Jacques, celle aux Hébreux , la seconde de saint Pierre , et la seconde de saint Jean. On connaît les altérations , les mutilations qu'il a fait subir aux livres qu'il conserve. Et il parlera toujours de la parole de Dieu ! Imposteur. La parole de Dieu , quand on veut sa gloire , on la respecte , on la consacre scrupuleusement comme l'Église, comme les conciles de Florence et de Trente. On ne change rien à l'héritage des apôtres , on ne prétend point l'expliquer par ses propres lumières, car on s'expose justement au reproche de battre en brèche cette parole sacrée, quoique on l'ait toujours sur les lèvres. Rejeter une à une les Écritures après avoir rejeté la tradition , c'est , en présence de la conduite contraire de l'Église romaine , la preuve la plus évidente qu'on obéit à la logique fatale de l'erreur ; *l'Abîme appelle l'abîme.*

Etonnez-vous maintenant que , pour accréditer de pareilles menées , on ait eu recours au pillage des églises, au massacre des prêtres, au sacrilège et à la sédition. Saint Athanase dans la vie de saint Antoine et dans son Apologie, Théodoret au livre iv de ses histoires , et saint Victor dans ses trois livres de la persécution des Vandales , nous ont ra-

conté les cruautés ariennes. Après avoir profané les cimetières, violé les vierges, tué les clercs fidèles, on répandait le sang de notre Seigneur sur la pierre des temples déshonorés. Après le sacrilège l'infamie. On prêchait nu le libertinage dans le lieu où retentissait naguère la parole divine. Après l'infamie le pillage : la soif de l'or dévorait les sectaires, et pour en arracher à leurs victimes, ils inventaient mille tortures.

Saint Optat et saint Augustin nous ont appris les fureurs des disciples de Donat¹. C'est, d'ailleurs, toujours même conduite. Ravager les églises, enlever les vases sacrés pour le boudoir d'une courtisane, maltraiter les évêques jusqu'au pied de l'autel, assaillir de nuit les demeures paisibles, appeler à son aide la révolte et l'incendie, telle fut la conduite des Donatistes fidèles imitateurs des Ariens, telle fut le mode de prédication et de propagande des anciennes hérésies.

Eh bien, changez les noms, et rappelez vos souvenirs. Que s'est-il passé dans les régions voisines ? Luther n'a-t-il pas soutenu que l'Évangile avait pour mission d'allumer la guerre ? La guerre, en effet, a éclaté terrible ; le Mahométisme a pu espérer d'envahir l'Europe entière à la faveur de ces luttes fratricides ; ses hordes ont poussé jusque sous les murs de Vienne épouvantée : la Hongrie a perdu sa foi, cent mille paysans ont été anéantis ; la Fran-

¹ Opt. l. 6 contre Parménien ; Aug. sur le Ps. 10.

conie, pour sa part, a vu piller plus de trois cents couvents, et l'Helvétie a été couverte de sang et de ruines; l'*Evangile veut du sang*, s'écrient de toute part les disciples de Zwingle aux échos des vallées et des montagnes. Que dirai-je des Calvinistes français? Il y a dix ans à peine qu'ils parcouraient les rues de Paris, glaive levé, en vociférant *l'évangile, l'évangile*. Que de monastères détruits! Que d'autels profanés! Que de villes pillées! Les débris des saintes images jonchent le sol; les lambeaux des corps de saint Irénée, de saint Martin et de saint Hilaire gisent dans les cloaques immondes; le sang du Christ baigne la terre, et l'hostie sert de pâture aux oiseaux des cieux. Que de massacres pour venger un outrage, ou extorquer de l'or, ou satisfaire une luxure de hyène! On coupa des enfants en deux parts, on se fit des colliers des oreilles des prêtres, on arracha lentement les entrailles à des femmes respirant encore, on précipita les clercs dans les puits, on les enterra vivants, on brûla vives de petites créatures. Que d'horreurs, en un mot, ont désolé cette malheureuse France, en proie à l'hérésie furieuse qui rappelle les abominations des Vandales! Je raconte ici l'histoire contemporaine, et mes paroles, vous le savez, sont au-dessous de la réalité. Souvenez-vous, et puis dites-moi si la poésie tragique, si la cruauté des tyrans ont inventé ou accompli des monstruosité pareilles. Visitez la tanière des ours, l'ancre du tigre, la caverne du lion: les débris qui les recouvrent ne pourraient

vous raconter rien de comparable à ce que proclament les ruines amoncelées en France. Les anthropophages sont plus humains que les disciples de Calvin. Dernièrement encore, ceux-ci criblèrent de blessures et précipitèrent à la mer, une première fois quarante, et une seconde quinze membres de notre compagnie, entre le Portugal et le Brésil, parce que ces pères se dirent missionnaires de la société de Jésus.

Je me trompe cependant : après les événements de Munster, les Anabaptistes l'emportent en cruauté sur les Calvinistes eux-mêmes.

DOUZIÈME SERMON.

Des mœurs des hérétiques (suite). De l'efficacité de notre religion et du favorable témoignage de ses ennemis.

Il nous reste, pour épuiser la matière de notre précédent discours, à examiner rapidement quelques points, qui rendront de plus en plus évidente la note d'erreurs, que les mœurs des hérétiques ont inscrite elles-mêmes au frontispice de leur église.

L'unité, dans la doctrine et la conduite de la vie, leur fut toujours inconnue. Nées à peine, les vieilles hérésies se scindèrent en mille sectes ennemies. Il n'y avait pas deux Valentiniens d'accord sur les articles les plus secondaires, au témoignage de saint Irénée. Nous savons tous que les Ariens se subdivi-

sèrent aussitôt en Acaciens, en Eunomiens et en Macédoniens. Nous savons encore que les enfants de Manès s'appelèrent, après quelques jours, Cataristes, Machariens et Manichéens proprement dits. *Que les Donatistes*¹, s'écriait saint Augustin, *nous disent combien leur hérésie a enfanté d'hérésies par toute l'Afrique, dans la Numidie et la Mauritanie.* Le saint docteur affirme dans un autre passage que leur secte s'était divisée promptement en une multitude de fractions imperceptibles. Les hérésies nouvelles, sur ce point encore, sont bien les filles des vieilles hérésies. Qui ne connaît l'histoire de la famille de Luther? Elle s'est fractionnée déjà en une centaine de branches rivales. Certes, jamais la note d'infamie que je signale n'appartint à l'erreur d'une manière plus frappante. La postérité ne pourra croire à ces querelles intestines, qui, dans l'espace de cinquante ans, ont dispersé le troupeau de Luther. S'il suffit, selon la remarque de saint Basile, pour réfuter les philosophes, de les mettre en présence et d'opposer les unes aux autres leurs assertions contradictoires, cela suffit, à plus forte raison, pour réfuter les hérétiques anciens et modernes.

Ils furent toujours d'accord, par exemple, dans leur tactique contre l'Eglise catholique. A bout d'arguments, ils se contentaient d'affirmër avec impudence que cette Eglise avait erré avant eux. Tel était le langage de Nestorius, au dire de Vincentius. *Ces perfides*, disait saint Augustin en par-

lant des Donatistes¹, ramassent çà et là dans l'Écriture les passages qui concernent les pécheurs..... ou la ruine des Juifs, et les jettent à la face de l'Église comme si elle avait failli et disparu de la terre. Tel est enfin le langage des Luthériens et des Calvinistes. Demandez-leur où se trouvait la vraie Église avant la naissance de Luther. Ils vous répondront effrontément qu'elle gisait ensevelie je ne sais plus dans quelles ténèbres, sans prendre plus de souci de ces paroles du Christ : *Pierre, j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille point ; ni de cette autre promesse : Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* Mais que les hérésies s'accordent pour vomir la calomnie contre l'Église du Christ : cet accord étrange, mis en regard de leurs divisions intérieures, est une nouvelle preuve contre elles.

Elles s'entendirent encore pour poursuivre les moines d'une haine commune et immense. Les Ariens parcouraient les solitudes pour les massacrer, dit Ruffin quelque part. Les disciples de Donat les avaient en horreur, atteste saint Augustin. Voilà les dignes ancêtres de cette génération hérétique, qui ne peut entendre ce nom de moine sans entrer en fureur. Elle est bien la fille d'Arius, de Donat et des autres hérésiarques : leur communauté de haines indique leur communauté d'origine. Elle n'est point la fille de cette vieille Église qui vénérât pieuse-

¹ Sur l'unité de l'Église, c. 12.

ment la vie monastique ; elle n'est point la fille de cette antique tradition qui en exaltait les mérites jusqu'aux nues. *Qui donc ne les admirerait, s'écriait saint Augustin, qui ne célébrerait ces contempteurs et ces déserteurs du monde, pour mener la vie commune, la vie de la chasteté, de la lecture et de l'oraison. L'orgueil ne contracte point ces visages. Modestes, pudiques, paisibles, les jours s'écoulent dans la contemplation de Dieu et une perpétuelle concorde..... Là, point de propriété importune, et personne n'est à charge à autrui.* Mais ces éloges retentiraient vainement aux oreilles hérétiques. Et pourquoi ? Que leur ont fait ces hommes inoffensifs ? Si on était sage pourtant, on les bénirait, loin de les maudire. Quand ils ne nous auraient valu que Luther, avec tant d'autres prophètes et évangélistes de ce temps, cela mériterait un peu de reconnaissance. Mais je sais bien le principe de l'implacable haine qui aveugle l'hérésie. Elle obéit docilement à l'esprit de mensonge qui la possède, lequel, comme dit saint Antoine, exécra, entre tous, les moines et les vierges, parce qu'ils sont les anges gardiens de la terre.

Les hérésies de cet âge ont cela de particulier qu'elles ont banni les clercs de leur sein. Les anciennes, en effet, avaient leurs évêques et leurs prêtres, et conservaient au moins les apparences d'une église. Les nouvelles ont proscrit ces apparences. Elles ont fait des chrétiens des Luthériens et des Calvinistes, et de nos prêtres elles ont fait des

ministres. Les actes, cependant, et les épîtres de saint Paul ont répété plus d'une fois ces noms d'évêques, de prêtres et de diacres. La tradition ne les ignorait pas. Ecoutez un disciple des apôtres, saint Ignace, écrivant à son peuple d'Antioche : *Je salue vos prêtres, dit-il, vos diacres, vos sous-diacres, vos lecteurs, vos chantres, vos portiers, vos exorcistes et vos confesseurs ; je salue vos vierges pudiques, tout mon peuple, du plus petit jusqu'au plus grand, et toutes mes sœurs en Dieu.* Eusèbe témoigne que l'Eglise de Rome comptait au temps de saint Corneille, pape et martyr, vingt-quatre prêtres, sept diacres, autant de sous-diacres, quatre-vingt-quatorze clercs des ordres inférieurs, et une foule de pieuses veuves consacrées au soin des malades. Il n'est pas une page dans les saints Pères qui ne fasse une mention honorable des noms proscrits par les hérétiques, du nom de prêtre, entre autres, qu'ils paraissent surtout avoir en horreur. Pourquoi donc cette proscription étrange ? La raison en est simple. La logique de l'erreur repousse successivement les dogmes, la morale, les mœurs, le nom, la forme et jusqu'aux apparences de la doctrine qu'elle abjura un jour. Les erreurs d'aujourd'hui sont de la famille des erreurs d'hier. Mais le principe de mort, qu'elles tiennent de leurs aïeux, a ses exigences, son progrès, il se développe donc à mesure ; et, comme son développement complet c'est sa rupture finale avec la vérité, plus les siècles avancent, et plus l'erreur s'éloigne de l'Eglise. C'est

la dernière indication que je veuille vous offrir de la fausseté des doctrines nouvelles, dans l'ordre de démonstration que j'ai abordé dans mon précédent entretien.

• Jusqu'ici nous avons parcouru successivement dix de ces chefs de preuves, appelées motifs de crédibilité, et nous les avons parcourues, j'espère, au profit de notre foi. Abordons, pour conclure, l'efficacité de notre doctrine et le témoignage favorable que lui rendent ses propres adversaires, les deux derniers dont je veuille vous entretenir.

La loi immaculée du Seigneur convertit les âmes, ce fidèle témoignage donne la sagesse aux enfants... et cette parole vivante pénètre comme le glaive à deux tranchants¹.

Les lettres profanes sont comme une statue travaillée avec art et colorée par un pinceau habile. Mais c'est une lettre morte; l'esprit ne l'anime point de son souffle ni de son mouvement, et ses apparences de beauté remuent à peine les sens de l'homme. *La loi immaculée du Seigneur*, au contraire, convertit, éclaire, subjugué, non par la pompe des mots, par l'harmonie de leur nombre et le brillant de leur éclat, mais parce que l'Esprit saint est son âme. Combien, en effet, se convertirent parfaitement à la lecture ou à l'audition d'un seul passage des Lettres sacrées? L'histoire range parmi ceux-ci saint Antoine, saint Augustin, saint Benoît,

¹ Ps. 18; Hébr. 4.

et beaucoup d'autres encore. N'avez-vous pas senti vous-mêmes, en parcourant les dernières feuilles de l'évangile de l'apôtre bien-aimé, votre cœur se fondre en des larmes douces comme le miel? Qui vous touchait de la sorte? Qui communique à nos saints livres une pareille puissance? Et qui serait-ce, sinon l'Esprit de Dieu? La rhétorique de Tullius n'est pas ici de saison. L'Esprit n'a pas besoin des artifices du langage, de ses images, de son nombre, pour émouvoir les cœurs. Cette rhétorique, après tout, est vide; elle est tout extérieure, tout superficielle, comme la sagesse elle-même du monde où elle vibrait. L'éloquence divine, au contraire, est tout intérieure, elle s'adresse à l'âme et non aux sens. La perle, estimée à un si haut prix, nait sous une vile écaille, et y grossit au fond des eaux; le diamant, destiné à resplendir au front des rois, jaillit à grand peine d'une pierre grossière; l'or se cache d'abord dans la poussière, et plus tard, quand il est frappé au coin royal, il est enseveli le plus souvent dans une bourse de cuir; l'âme humaine, le premier des êtres après l'ange, ne reçoit pas de Dieu un corps sidéral ou aérien, mais une prison de boue; le Verbe, enfin, s'incarna dans le sein d'une femme.... De même l'éloquence de la parole divine se cache; elle dédaigne le clinquant des mots et les périodes laborieuses; aussi beaucoup l'ignorent parce qu'ils ne la comprennent point, parce que son efficacité se révèle surtout au cœur des simples.

Quoi qu'il en soit, l'efficacité de cette parole et sa supériorité sur la rhétorique des sages sont, Dieu merci, des faits immenses, incontestables et permanents. Qui a produit, en effet, le christianisme? Quelles ruines lui ont servi de piédestal pour se grandir? Pourquoi les siècles, qui ont suivi le Christ, s'appellent-ils l'ère nouvelle et se datent-ils de la crèche, en se vantant d'une civilisation supérieure au passé? Comparez, je vous prie, notre âge avec l'époque où florissaient les philosophes. Si un Epictète se rencontrait dans celle-ci, la terre entière apprendrait sa renommée, et, au dire de Lucien, l'admiration, qu'on professait pour sa vie, cotait à trois mille drachmes la valeur de sa lanterne. Or, combien d'Epictètes chrétiens ne sont pas même connus, de nos jours, dans leur propre cité? Si quelques-uns des anciens se fussent imaginés de garder le célibat, on les eût regardés comme des prodiges. Or, combien de célibataires, pour l'honneur du Christ, se rencontrent aujourd'hui dans tous les rangs et dans les deux sexes, sans exciter l'attention du vulgaire? Si un païen affrontait la mort avec calme pour une cause juste, tous étaient frappés de stupeur et célébraient ses louanges. Or, combien nombreux sont nos martyrs; combien, depuis le Christ, ont bravé les tortures, non pas avec calme seulement, mais avec joie, sur toutes les arènes du globe, sous la dent des bêtes et le glaive des bourreaux? Pourquoi donc cette différence entre les deux âges! Pourquoi ces rares vertus, ces fausses

vertus , souvent exaltées ici comme des œuvres incomparables; et pourquoi, d'autre part, ces vertus multipliées, ces exploits quotidiens devenus des actes ordinaires et d'impérieux devoirs? N'est-ce pas le chef-d'œuvre de la parole divine, de l'efficacité de la doctrine de l'Évangile? Cette doctrine a repêtré en quelque sorte l'âme de l'homme, elle a relevé son énergie et sa vaillance jusqu'au niveau d'où elles étaient descendues pendant toute la période païenne, et de chaque chrétien digne de ce nom elle a fait désormais un héros. Que la synagogue païenne compte ses grands hommes, et qu'elle les mesure à cette taille. Que les synagogues hérétiques comptent les leurs, et qu'elles me nomment ceux qui, parmi elles, désertent famille, patrie, pour suivre la vocation de Dieu; qu'elles me montrent les eunuques volontaires qui se produisent dans leur sein. Elles ne le pourraient; les héros du paganisme se nomment Mars, Jupiter, Vénus, Zoroastre, ou Socrate, et ceux de l'hérésie s'appellent Arius, Calvin et Luther. C'est que la parole divine perd sa fécondité sur les lèvres des ministres de l'erreur, et ne la recouvre qu'en tombant de celles des successeurs des apôtres. Voilà la gloire de l'Église catholique, sa preuve parlante. Ses prêtres, ses moines, ses religieuses sont une argumentation vivante qui prouve victorieusement sa divinité, et la réfutation par des actes des blasphèmes de l'hérésie. Dans la seule ville de Florence, on compte six cents couvents de femmes, et, dans chacun, deux ou trois

cents vierges qui rivalisent de pureté avec les anges¹.

Cette divinité est d'ailleurs si évidente, que nos adversaires n'ont pu lui refuser un certain témoignage. *Car notre Dieu n'est pas comme leurs dieux, et nos ennemis eux-mêmes en sont juges.*

On connaît la lettre de Pline le Jeune à Trajan. Elle atteste l'innocence des chrétiens qu'il persécutait par les ordres de l'empereur, elle réfute les absurdes calomnies qui couraient dans le peuple, et elle ne nous reproche que notre fidélité inébranlable dans la foi.

On connaît la lettre de Marc-Aurèle au sénat romain. Le sage empereur y accuse fortement l'impuissance de ses dieux et y reconnaît au contraire le pouvoir du Christ dont il avait éprouvé lui-même les effets dans ses guerres en Germanie.

Les témoignages de cette sorte abondent. Tertulien a écrit dans son *Apologétique* que les persécuteurs étaient tellement convaincus de l'innocence de leurs victimes, qu'ils les livraient au supplice sans vouloir les entendre. La discussion publique rendait en effet manifeste l'injustice de la condamnation.

¹ Il est inutile de faire remarquer l'actualité des deux derniers alinéas. Il est fâcheux que Bellarmin les ait écrits sans songer à la question en elle-même, à laquelle nous faisons allusion : on aurait connu l'opinion claire, et déflant toute interprétation de mauvaise foi, de l'éminent Jésuite... Il est bien entendu que le traducteur n'est ici qu'historien, et qu'il constate sans prendre parti.

(Note du trad.)

Les païens eux-mêmes vénéraient saint Antoine et saint Hilarion , au témoignage de saint Athanase et de saint Jérôme, et un sultan mahométan accabla saint François, venu vers lui pour prêcher l'Evangile , des marques d'un respect si profond , que le saint homme aurait pu s'écrier : *Vraiment notre Dieu n'est point comme leurs dieux, nos ennemis en sont juges.* Aujourd'hui encore, sur la terre américaine, à la vue du contraste qui existe entre nos prêtres et les prêtres de leurs idoles, les païens admirent, s'étonnent et se convertissent en disant : Il n'y a pas de Dieu comme le Dieu des chrétiens. Personne, en un mot, ne s'est rencontré qui n'ait loué notre religion après l'avoir connue, comme il n'y a eu personne qui ne l'ait embrassée de préférence à l'hérésie, pour peu qu'il fût soucieux de son salut.

D'où vient donc, cependant, que beaucoup la haïssent et s'en éloignent avec violence ?

La corruption de plusieurs parmi nous en est la cause principale. Si nous vivions tous selon notre foi, les païens et les hérétiques, convertis ou confondus, n'ouvriraient plus la bouche contre l'Eglise. Mais à la vue de nos débordements, beaucoup s'imaginent que notre loi les tolère, et ils la méprisent.

Les mensonges que l'enfer vomit contre elle, par ses ministres, contribuent ensuite grandement à cet éloignement haineux. Pourquoi plusieurs persécutèrent-ils ardemment l'Eglise naissante ? Parce que le démon avait fait répandre dans la foule que

les chrétiens adoraient la tête d'un âne. Pourquoi des hérétiques crédules regardent-ils, de nos jours, le pape comme l'antechrist et l'Eglise comme la Babylone maudite ? Parce que les prédicateurs du nouvel Evangile ont persuadé à ces infortunés que nous avons prévarié de la foi apostolique. Qui de vous ne connaît tous les mensonges mis en œuvre pour accréditer cette calomnie ? Mensonges si effrontés, et si palpables, qu'on pourrait en quelque sorte les toucher de la main. Ils sont pourtant si bien enracinés dans l'esprit de leurs dupes, que nous aurions beau crier et jurer que telle n'est pas notre foi, que nous aurions beau exposer notre croyance et la prouver clairement par l'Ecriture et la tradition ; ces victimes des faux docteurs resteraient incrédules et croiraient nous avoir réfuté sans réplique en raisonnant de la sorte : *Tu es papiste, donc tu es un âne. Or un âne ne sait pas argumenter, donc ton argumentation ne vaut rien.* Les insensés ! qu'ils ouvrent donc enfin les yeux et ils verront l'abîme où leurs faux prophètes les entraînent.

Je suis arrivé à la fin de ma tâche. Je ne sais s'il se trouve parmi vous des hommes qui hésitent dans la foi. Mais, s'il en est ainsi, je les conjure de mettre de côté les préjugés, et, par amour pour leur Sauveur et pour la vérité, au nom de leur salut, je les supplie d'examiner diligemment les douze chefs de preuves que nous avons parcourus, et que je vais résumer à leur intention.

Nous avons montré clairement que l'Eglise ca-

tholique et apostolique , dont l'Evêque de Rome est le pasteur, a pour auteur Dieu seul ;

Qu'elle s'est répandue du Calvaire sur la face du monde, et qu'elle règne encore aujourd'hui dans la majeure partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ;

Qu'elle a survécu aux persécutions des tyrans, des juifs, des païens, de l'hérésie et de la philosophie ;

Qu'elle ne s'est jamais contredite, malgré le nombre de ses conciles et de leurs définitions ;

Qu'elle n'a prêché rien de contraire à la saine raison et aux bonnes mœurs ;

Qu'elle a toujours fait des miracles ;

Qu'elle a toujours prophétisé ;

Que la sainteté de ses apôtres a été si incontestable, qu'ils furent nécessairement des hommes de Dieu ;

Que l'Eglise romaine tient sa foi de cette antique Eglise ;

Que nos mœurs d'à-présent sont les mœurs d'autrefois ;

Que notre doctrine est efficace ;

Que ses ennemis mêmes ont rendu témoignage à sa pureté et à sa vérité ;

Qu'on songe encore qu'à fur et mesure que nous développons nos thèses, nous prouvions en regard :

Que les dogmes nouveaux ne commencent qu'à Luther ;

Qu'ils n'ont jamais dominé dans une vaste région ;

Que toutes les anciennes hérésies se sont éteintes ;

qu'elles se sont toujours combattues elles-mêmes ; qu'elles ont toujours blessé la raison et les mœurs, qu'elles n'ont jamais fait que de faux miracles, et émis que de fausses prophéties ; que les hérésiarques ont été des pervers, le refuge des hommes sans aveu et sans frein, et le rebut du monde ; que les hérésies modernes ont ressuscité les erreurs de Simon le Magicien, d'Arius, de Nestorius et des autres hérésiarques ; qu'elles ont imité et surpassé l'infamie de leurs mœurs et de leur vie ; que leur doctrine est stérile, et que seules elles se donnent des louanges, car personne ne leur rendra un favorable témoignage.

Que les hésitants parmi vous, je le répète, y réfléchissent avec soin, et il est impossible qu'on ne comprenne pas que ceux qui marchent en dehors de notre Eglise marchent à l'éternelle damnation.

Quant à vous, chrétiens fidèles, je vous rappelle ce que je vous ai dit souvent : veillez sur votre foi comme sur une épouse belle et chérie. Saint Antoine recommandait à ses disciples de s'écarter des hérétiques comme on s'écarte des pestiférés : pratiquez le conseil de saint Antoine, et imitez les Pères de l'Eglise qui n'osaient converser avec les disciples de l'erreur. Fuyez tout ce qu'a touché l'hérésie, et haissez-la d'une haine implacable.

Théodoret vous propose un bel exemple. L'hérétique Valens chassa de son siège un saint évêque du nom d'Eusèbe pour y placer un arien nommé Eunomius. Mais le peuple d'Eusèbe, pratiquant les conseils de son vrai pasteur, évitait toujours Eunomius,

400 DISCOURS SUR LES MŒURS DES HÉRÉTIQUES.

et se gardait même de le saluer, quoique ce fût un homme doux et humain. L'hérétique prêchait, mais pour les murailles, dans son temple désert. Bien plus, il fallut un jour vider complètement les bains publics où il s'était introduit, car personne ne voulait se servir de l'eau qui avait été mêlée à celle dont il avait fait usage. Eunomius, ne pouvant supporter cet isolement, céda la place à un certain Lucius, arien comme lui. Même conduite de la part du peuple fidèle. On raconte que des enfants firent brûler publiquement, sur le forum, la balle dont ils jouaient auparavant, parce qu'elle avait frappé, dans un écart, l'âne sur lequel Lucius traversait la ville en ce moment. Tel était le zèle, telle était la ferveur des premiers chrétiens. Si la France, la Bohême, l'Allemagne et l'Angleterre se fussent souvenues de nos pères, que la situation de notre Eglise serait différente ! Du moins, n'imitons pas leur folie. Que la jeunesse surtout se garde. L'hérésie est une peste contagieuse que les livres propagent et que la parole communique. Qu'elle fuie les livres mauvais, qu'elle évite les entretiens des hérétiques, pour conserver à Dieu la foi qu'elle lui a promise au baptême, et recevoir de sa main pour récompense la gloire et la béatitude éternelles.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

DÉDICACE A MGR. DE MARSEILLE.	page v
LETTRE DU P. VENTURA.	VII
AVANT-PROPOS.	IX

PREMIÈRE SÉRIE.

Les fins dernières et les misères de cette vie.

PREMIER SERMON. Sur la mort.	1
DEUXIÈME SERMON. Sur le jugement dernier.	22
TROISIÈME SERMON. Sur l'enfer.	44
QUATRIÈME SERMON. Sur le ciel.	72
CINQUIÈME SERMON. Sur les misères humaines.	93

DEUXIÈME SÉRIE.

Sermons sur la sainte Vierge.

PREMIER SERMON. Sur la Nativité.	120		
DEUXIÈME SERMON. Sur l'Annonciation.	142		
Cinq sermons explicatifs	}	I ^{er}	159
du texte <i>Missus est</i> , en		II ^e	179
saint Luc, 1.		III ^e	199
		IV ^e	219
		V ^e	236
HUITIÈME SERMON. Sur l'Assomption.			249

TROISIÈME SÉRIE.

Sur la foi et les motifs de crédibilité.

PREMIER SERMON. Sur la lumière de la foi.	266
DEUXIÈME SERMON. Sur l'antiquité de l'Eglise.	279
TROISIÈME SERMON. Sur l'universalité et la stabilité de l'Eglise.	289
QUATRIÈME SERMON. Sur la vérité de la doctrine.	299
CINQUIÈME SERMON. Sur la pureté de notre doctrine.	312
SIXIÈME SERMON. Sur les miracles.	323
SEPTIÈME SERMON. Sur les miracles des hérétiques.	333
HUITIÈME SERMON. Sur le don de prophétie.	345
NEUVIÈME SERMON. De la probité des docteurs catho- liques et des crimes des hérétiques.	356
DIXIÈME SERMON. De la comparaison des hérésies quant à la foi.	367
ONZIÈME SERMON. Des mœurs des hérétiques.	375
DOUZIÈME SERMON. Des mœurs des hérétiques (<i>suite</i>). De l'efficacité de notre religion et du favorable té- moignage de ses ennemis.	386

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Bellarmino, Roberto Francesco Romolo, Saint

LES

DISCOURS

DE ROBERT BELLARMIN,

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA 5^{ME} EGLISE ROMAINE,

SOIGNEUSEMENT REVUS ET CORRIGÉS PAR L'AUTEUR.

Traduits du latin

PAR ELIE BERTON.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1855.

BX
1756
.B433

v.2

631938-128

DISCOURS

DE

ROBERT BELLARMIN.

QUATRIÈME SÉRIE.

SUR LA TRIBULATION.

PREMIER SERMON.

PREMIER POINT.

Aujourd'hui même, quand mon humble prière suppliait Dieu de m'inspirer de consolantes paroles au milieu du deuil immense de cette infortunée région, il m'a semblé que la considération attentive des maux que je voulais amoindrir pouvait devenir notre consolation la plus certaine. Est-ce qu'il n'est pas écrit : *Votre verge et votre joug m'ont consolé. — L'humiliation m'a été bonne, elle m'a enseigné vos justifications. — La mesure de mes souffrances est devenue la mesure de mes joies*¹ ? Dieu ne frappe

¹ Ps. 22, 118, 93.

que pour guérir, il ne perd que pour sauver. Il frappe la chair et il guérit le cœur, il perd le corps et il sauve l'âme. Osons donc regarder nos calamités en face ; osons dominer nos défaillances, et, raidis contre l'épreuve, oublieux de la souffrance, demandons à la tribulation ce qu'elle veut à l'homme, d'où elle vient, où elle va, et quelle est sa portée chrétienne. Vous verrez que l'analyse du mystère, qui plane lugubrement sur toute vie humaine, deviendra le remède le plus sûr aux maux accumulés de cette époque maudite ; vous verrez que le jour se fera dans l'épaisse brume, qui nous entoure, pour illuminer nos chemins ; vous verrez que, fortifiée par cette science de la douleur, notre âme saura désormais avec quelles armes elle doit lutter contre la calamité.

Les cœurs pusillanimes se décourageront peut-être à ces paroles. Pourquoi de si tristes discours, diront-ils ? n'est-ce pas assez de la réalité de nos malheurs : pourquoi nous en retracer l'image et donner des élans nouveaux à nos angoisses ? Relevez-vous, âmes faibles, secouez cette torpeur où vous voulez dormir pour mieux arriver à l'oubli. Dieu me garde d'irriter les plaies saignantes. Est-ce que je ne possède pas, comme le Prophète, *une langue puissante à soutenir celui qu'ont fatigué les vaines paroles* ? Les Ecritures, voilà cette langue, plus douce que le miel, qui dilate l'infortune. Vous n'êtes pas dans de plus imminents périls que Jonathas Machabée.

Or, ce grand homme n'eut pas d'autre appui dans ses combats, et, comme il l'écrivit aux Spartiates, c'était assez pour le conserver fier et tranquille. Relevez-vous donc, âmes faibles, car c'est à cette source que je vais puiser la substance de mes entretiens. Ne vous alarmez plus de ce sujet sombre. Il ne sera pas ingrat à la culture, il perdra bientôt de ses teintes lugubres. Et puis, ne sâvez-vous pas qu'il faut méditer quelquefois la tristesse, et qu'il est des douleurs salutaires. *Parce que je vous ai parlé de la sorte, s'écrie Jésus, vous êtes tristes. Je vous ai dit vrai; il vous est avantageux que je m'en aille. — Si ma lettre vous a contristés, ajoute saint Paul, je ne m'en repens point; et si je me repentais de cette affliction passagère, je me réjouirais encore..... pour la pénitence où elle vous mène. Cette tristesse, en effet, est selon Dieu..... Or, la tristesse selon Dieu engendre la pénitence, tandis que celle du siècle est le prélude de la mort¹.....* Et moi aussi je vous désire cette tristesse féconde qui rappelle de l'iniquité à la justice. Je me réjouirai si tel est le fruit de mes discours, car ce n'est point cette tristesse que je veux arracher de votre cœur, mais la tristesse du siècle qui conduit à la mort. Relevez-vous donc, âmes faibles, osez regarder fixement votre infortune, et vous serez tristes, sans doute, mais de cette tristesse sainte qui prépare par le repentir pour l'éternité.

¹ Jean, 16; 2. Cor. 7.

Oui, cette méditation sera bonne. Les habiles du siècle savent se tracer une ligne de conduite qui les guide à travers les écueils d'une vie de passion : cette étude deviendra le fil conducteur de votre vie de chrétien ; elle sera le pilote de l'adversité si puissante pour abattre l'âme, pour la plonger dans cette prostration coupable d'où naissent l'hérésie, le vol, l'adultère, l'homicide et tous les autres crimes ; elle sera la lumière qui éclairera de son vrai jour les misères dont l'humanité abonde, les grands comme les infimes, les génies comme les médiocres, les illustres comme les obscurs, les rois comme les citoyens ignorés. Depuis l'heure où la terre a été maudite dans ses rapports avec notre race, et où elle n'a plus poussé pour elle que l'épine et la ronce, il n'est pas de province qui ne se soit hérissée de cette herbe de malédiction. Le sol refuse souvent de féconder les semences, la vigne reste maintes fois stérile, l'olivier par intervalles ne donne pas son fruit : il n'y a jamais disette de misères. Sommes-nous mauvais ? Nos sentiers sont difficiles, la voie de l'iniquité et de la perdition nous accable de lassitude. Sommes-nous vertueux ? Il nous faut parvenir au ciel par des tribulations sans nombre. Est-ce qu'une tâche gigantesque n'a pas été imposée aux enfants d'Eve ; est-ce que ce joug ne pèse pas lourdement sur leurs épaules gémissantes ? Et depuis quand ? Depuis le jour de la naissance jusqu'à celui de la tombe. Et sur combien ? Sur le roi comme sur celui qui s'humilie sous la cendre, sur l'opulent

*qui use de l'hyacinthe comme sur le pauvre qui se vêtit d'étoffe grossière*¹. Oui, oui, il n'y a point ici de privilégiés, de castes affranchies : le plus heureux en apparence est quelquefois le plus largement partagé dans la malédiction universelle, et, pour chacun de nous, la somme des infortunes dépasse toujours la somme des félicités. Oh, que ces infortunes sont puissantes par l'énergie et le nombre ! Oh, qu'il est difficile, et qu'il est nécessaire pourtant, de se frayer une voie sûre à travers ces bataillons épais qui accourent de tous les horizons et pululent sur tous les chemins ! Relevez-vous, âmes faibles, regardez vos ennemis en face, ne vous effrayez point de leur multitude variée. Le temps presse, mettons-nous à l'œuvre ensemble. Qu'est-ce que la tribulation, quelles en sont les espèces, d'où vient-elle, où va-t-elle, et quels en sont les remèdes : voilà le sujet que je propose à vos méditations au début du saint temps du Carême. Je vous le répète, cette étude fera votre consolation en vous éclairant sur la mission de la douleur ici-bas, et les Ecritures deviendront pour vous comme un arsenal divin, où vous revêtirez l'invincible armure qui doit triompher de l'infortune pour l'éternité.

Le mot *tribulation*, que les auteurs profanes ignorent pour ainsi dire, se rencontre à chaque page de nos livres sacrés. Il peut dériver à la fois des noms latins *tribula* et *tribulus*. Le *tribulus* des anciens est

¹ *Eccli.* 40.

une plante hérissée d'épines, menues et raides, qui s'enfonçaient dans leurs pieds nus, et fit appeler tribulation la douleur aiguë compagne de la blessure. La métaphore s'en empara bientôt pour signifier une affliction quelconque, et ce mot devint de la sorte un mot générique qui signifia l'état des êtres, ou privés d'un bien réclamé par la nature, ou torturés par le mal contraire.

Chacun des sens a ses jouissances propres : pour la vue les belles couleurs, pour l'ouïe les notes harmonieuses, pour l'odorat les parfums suaves, pour le goût les fines saveurs, et pour le toucher les soyeux tissus. Donnez à ces sens de la matière ce qui convient, et ils s'élanceront par une dilatation sympathique vers cette proie légitime. Voyez le limaçon vulgaire, le vermisseau infime ; comme il s'étend, se dilate, se déroule sur la feuille verte dans un rayon de soleil. Mais comme il se resserre subitement, se contracte, se réduit en un point imperceptible pour échapper à l'ennemi qui le frappe. Voyez les sens spirituels de l'homme comme ils s'élargissent aux splendeurs de la raison, soleil des âmes, comme ils débordent, comme ils résonnent dans leurs fibres les plus secrètes. Mais comme ils se reploient, se rétrécissent, se retirent au fond d'eux-mêmes, faute d'une convenable pâture. Eh bien, ce rétrécissement de l'esprit, cette retraite de l'être dans ses solitudes, c'est la douleur, c'est la tribulation. Les Latins expriment cet état d'une manière plus complète par le mot *angustiæ*,

que le français rend imparfaitement par angoisses dans les passages suivants du Psalmiste et de l'Apôtre : *La tribulation et l'angoisse m'ont envahi.* — *La tribulation et l'angoisse résident dans l'âme du mauvais.* — *Je vous ai écrit dans une grande tribulation et une grande angoisse de cœur.* Au contraire, cette expansion des facultés à l'extérieur, ce déploiement, cette manifestation de l'être, c'est la joie de la nature au large dans la jouissance, et c'est pourquoi le Prophète royal s'écrie élégamment : *In tribulatione dilatasti mihi.* Puisque le bonheur dilate et que la tribulation resserre et comprime, on ne pouvait, en effet, exprimer d'une façon plus heureuse le passage de l'angoisse à la félicité, la transformation de la douleur en consolation.

L'état qui résulte de l'absence d'un bien réclamé par la nature, ou de l'action du mal contraire, s'appelle donc tribulation. Il suit de là que cette dernière est d'autant plus intense que le bien absent est plus indispensable; l'effet doit répondre à la cause; et, puisque Dieu est le premier besoin de notre être, la perte de Dieu serait donc l'occasion des plus grandes angoisses, si notre nature était droite et nos sens intègres. Qu'est-ce, en effet, que cet or que vous avez perdu? Un peu de boue brillante. Qu'est-ce que ces honneurs qui vous fuient? Un peu de fumée diaprée. Qu'est-ce que cette santé qui succombe? Un peu de fraîcheur qui se fane. Qu'est-ce que ce fils que va dévorer la mort? Un peu de terre animée à la seule condition de mourir. Et,

pourtant, quel désespoir pour ces insignifiants désastres ! Quel calme, quelle sérénité si l'on ne perd que Dieu, le Bien par excellence ! D'où vient cette disproportion étrange, je vous prie, dans les sentiments de l'homme, entre ces infortunes du temps et le malheur d'une éternité, sinon de la corruption de ses sens devenus semblables à ces palais blasés qui préfèrent l'absynthe à l'ambrosie ? Cette déviation contre nature est une des grandes causes qui précipitent et accumulent les tribulations. Dieu enlève richesses, titres, santé, famille ; il brise tous ces liens puissants qui sont notre bonheur, notre amour, notre vie ; pour que l'excès de la souffrance réveille enfin. Plus il frappe, plus il crie : s'il est si terrible de perdre une fortune, un fils, une femme aimée, que sera-ce donc de perdre Dieu ? Entendez-vous cette voix du ciel dominer la tourmente ? Tribulations d'un jour, après tout, tribulations éphémères qu'il envoie pour convertir et arracher aux tribulations éternelles.

Le mot *tribula* signifie l'instrument qui sépare le grain de la paille dans l'aire :

Tribuleque trahæque, et iniquo pondere rastra;

a dit un poète ; l'Écriture a employé également ce terme dans ses métaphores hardies et dans le sens littéral. D'après la définition du mot, il est clair que la tribulation en tire son nom à bon droit. Elle sépare la paille du grain, elle purifie à l'heure même qu'elle frappe et brise. Que se passe-t-il, en effet ?

Dans les temps prospères, tous paraissent chrétiens, tous louent Dieu ; mais dans les calamités , dans les pestes , les disettes , les débordements des eaux , le triage s'opère. C'est à cette pierre de touche que le ciel reconnaît les siens. Tandis que les méchants s'irritent, que l'imprécation et le blasphème témoignent de leur rage, les bons s'écrient comme Job : *Le Seigneur nous l'a donné, il nous l'a enlevé, que son nom soit béni. Nous recevons les biens de sa main, pourquoi refuserions-nous les maux qu'elle envoie ?* — Jetez de l'or et de la paille dans la flamme, *l'or rutilé*, dit saint Augustin, *et la paille fume : de même, dans l'affliction qui s'abat sur un peuple, les mauvais maudissent et les prédestinés s'épurent.* Les tribulations, en un mot, sont envoyées de Dieu pour purger son aire et préparer sa moisson. La paresse, la légèreté et la tiédeur envahissent peu à peu l'Eglise dans les longs calmes, ont remarqué Eusèbe et saint Cyprien, martyr ; la fornication, l'ivrognerie et la gourmandise se pressent à leur suite, et l'usure, la simonie, l'adultère et le sacrilège s'affichent bientôt impudemment en tous lieux. Que fait alors le ciel ? Il précipite la tribulation dans son aire, il donne licence à l'hérésie et au schisme, et la paille abandonne le froment, et les élus sont séparés des maudits. Ecoutez saint Cyprien : on dirait que cette lugubre peinture est l'histoire de notre âge retracée par la plume d'un prophète : *La censure d'en-haut s'est levée sur nous parce qu'une paix prolongée a corrompu la disci-*

plaine ancienne, et que la foi restait oisive, j'allais presque dire, dormait sur la terre. Chacun songeait à accroître son patrimoine, oublieux de ce qu'un croyant eût accompli du temps des apôtres, et de ce qu'on doit, d'ailleurs, toujours accomplir. Chacun s'abandonnait à la cupidité qui dévore. Plus de tendre dévotion chez le prêtre, plus de foi intégrale chez le clerc, plus de charité dans les œuvres.

Ce n'était pas assez de jurer témérairement, on jurait pour se parjurer. On méprisait superbement les supérieurs, on déversait sur eux le venin de la médisance, on s'abandonnait à la haine tenace et à la discorde fraternelle. Plusieurs, parmi les évêques, les ornements et les modèles de l'Eglise, désertant leur mission se mirent au service du siècle. Leurs sièges restaient vides, leurs troupeaux solitaires. Eux couraient les chemins des provinces lointaines; ils se mêlaient aux assemblées des marchands pour traiter des affaires de négoce. La tribulation se leva donc sur ces temps désordonnés, les persécutions éclatèrent, et le discernement des justes commença. Beaucoup abandonnèrent la foi, non point sous la violence de la torture, mais volontairement et de plein gré. On n'attendit pas l'interrogatoire pour nier, l'ordre du juge pour brûler l'encens. Vaincus avant le combat, renversés avant le choc, beaucoup ne cherchèrent point à abriter l'apostasie sous les apparences de la contrainte : ils coururent au forum accomplir d'eux-mêmes leur suicide spirituel comme s'ils l'eussent désiré depuis longtemps, et qu'ils ne

Assent que saisir l'occasion opportune de réaliser ce vœu. Eh bien, je le répète, n'est-ce pas là notre histoire ? Que de désordres dans l'Eglise avant Luther, que de pailles desséchées qui n'attendaient que le vent d'orage ! Qu'était devenue l'ancienne sévérité des tribunaux ecclésiastiques, la discipline des mœurs, la science des Ecritures et le respect des mystères. Il n'y avait plus de religion, peu s'en fallait que le Christ ne fût banni de l'assemblée des chrétiens. Le sacerdoce était profané. Jouet de la populace, méprisé, dédaigné, le prêtre était noté d'une légitime infamie. Cumuler les bénéfices, jeter les biens de l'Eglise en pâture à des meutes, à des coursiers et à des courtisanes, qu'était-ce pour lui, sinon des œuvres quotidiennes, taxées tout au plus de fautes légères ? On chantait l'ivresse, et on nommait hypocrite quiconque osait communier le Christ plus souvent qu'il n'était de précepte. Que dirai-je de l'indécence qui présidait à la célébration du saint sacrifice de l'autel ! Oui, oui, le crime appelait le châtement de tous les points de l'horizon. A ce mal immense il fallait un remède terrible. Et Dieu s'est levé enfin, et il promène sa tribulation dans son aire, et la paille séchée s'envole par tourbillons devant le souffle de l'épreuve. Elle s'écoule loin de Rome, vers Calvin, Zwingle et Luther. Le triage divin s'opère, l'aire se purifie et l'hérésie pullule à l'entour. Comme aux jours de Cyprien, les mauvais n'attendaient que l'occasion de l'apostasie ; ils étaient déjà prêts à se livrer à *tout vent de*

doctrine : seulement le vent se taisait. On adorait son ventre, on sacrifiait à Vénus; les jeûnes étaient une superstition, la virginité un crime, la pénitence une chimère, la satisfaction un hors-d'œuvre. Seulement personne n'érigeait en dogmes cette morale facile. Quoi d'étrange, si cet amas de pailles légères, s'agitant au souffle de l'aquilon, s'est envolé loin de l'aire de l'Eglise? Eh, plutôt à Dieu que nous fussions parvenus au terme de cette épreuve! Mais notre cœur s'endurcit à la grâce, notre esprit s'aveugle sous les flots de la lumière : nous ne voulons rien comprendre à ce qui se passe.... Dieu nous réserverait-il des calamités plus effrayantes!

SECOND POINT.

Nous avons examiné la tribulation dans sa nature; étudions-la maintenant dans ses variétés.

Deux espèces de tribulations sont réservées au pécheur d'après l'Écriture, l'une éternelle dans la géhenne, l'autre temporaire en ce monde. *La voie des coupables*, dit l'Écriture, *est remplie de pierres aiguës*, et ils trouveront au lendemain de la tombe *l'enfer avec ses ténèbres et ses châtimens*¹. Le condamné qui marche à la mort de la croix par un chemin ardu, souffre des épines du sentier avant que d'être étendu sur son gibet : le condamné à la géhenne subit cette double torture : *Sa voie est hérissée de cailloux*, c'est-à-dire, sa vie est pleine d'é-

¹ Eccl. 22.

preuves, voilà sa tribulation dans le temps ; puis *les ténèbres et les châtimens* l'attendent au bout de cette course douloureuse, voilà sa tribulation éternelle. L'Écriture exprime encore cette vérité au même lieu sous une image saisissante : *L'iniquité, ajoute-t-il, est comme un glaive à deux tranchants ; les plaies qu'elle creuse ne savent plus guérir.* Ainsi, une seule faute mortelle est un fer qui fait deux blessures du même coup, et la dernière, c'est-à-dire la damnation, *ne saurait guérir, car il n'y a pas de rédemption dans l'abtme.* Quelle puissance dans un crime ! Quelle catastrophe effrayante que l'iniquité que nous buvons comme l'eau !

Nahum reconnaît ces deux espèces de tribulations : *Pourquoi, dit-il, murmurer contre Dieu ? C'est lui qui présidera à la fin des choses, et la double tribulation ne se lèvera point sur vous.* C'est-à-dire, la tribulation éternelle ne sera pas infligée à ceux qui subissent la tribulation temporaire sans l'avoir encourue par leurs propres crimes. L'Évangile admet la même distinction : *Souviens-toi, mon fils, dit Abraham, dans saint Luc, au mauvais riche, que tu as joui de la part de bonheur dans la vie, tandis que Lazare a été dans la calamité. Maintenant celui-ci est consolé, et tu es dans les tourments.* Enfin, *Dieu te soutiendra dans six tribulations, a dit Job, et à la septième le mal ne s'approchera point de toi.* C'est-à-dire, Dieu sera ton soutien dans les calamités de ce monde, — représentées par le chiffre symbolique six dont l'E-

criture se sert pour indiquer le temps abandonné à l'homme, l'espace de la vie humaine, — et la tribulation éternelle, — représentée par le chiffre sept dont l'Écriture se sert pour indiquer le jour que Dieu se réserve, — s'éloignera de toi. *Sex diebus operaberis, et facies omnia opera tua ; septimo autem die sabbatum Domini est. Non facies omne opus in eo*, dit l'Exode. Tandis que les damnés iront se mêler au sabbat infernal, après la mort, au septième jour de la grande semaine qui s'appelle le temps, vous vous envolerez au ciel pour fêter le sabbat des saints.

Mais venons aux subdivisions.

Les tribulations du temps sont variées à l'infini. Il n'est pas de mathématicien qui puisse les compter. Les étoiles des cieux, les grains de sable des mers, les fleurs et les feuilles dont le pré et le bois se couvrent au printemps, le cèdent en nombre aux infortunes qui pullulent à chaque point de l'existence humaine. Mais si celles-ci dépassent le nombre des astres et des cailloux du rivage, elles sont dépassées à leur tour par la multitude de ces calamités inconnues, rivales de l'éternité, que nos chiffres ne peuvent atteindre et que le temps ne saurait contenir : par la multitude des calamités de l'abtme. O mystère ! l'homme est le jouet d'une tourmente gigantesque qui, du berceau à la tombe, de la tombe au jour de l'enfer, l'emporte éperdu dans son tourbillon sur les flots d'un océan de malheurs. Examinez attentivement cette créature fragile. De la plante des pieds aux cheveux de la tête, ce n'est qu'une souf-

france; souffrance aux aiguillons divers, multiples, innombrables; souffrance de l'âme et souffrance du corps; souffrance intime et souffrance extérieure. Il n'est pas une faculté, pas un sens, pas un point de la durée qui n'ait sa géhenne; et comme si ces tortures ne suffisaient pas à amener notre ruine, la terre, les eaux, le ciel, les étoiles, les saisons s'assemblent et guerroient contre nous. Qui dira les infirmités de la chair, les infirmités de l'esprit, les injures que prodiguent à leur roi les éléments conjurés? La mer le submerge, la terre refuse ses moissons, le soleil le dessèche, l'hiver le tourmente, l'air engendre la peste qui le dévore. Comme Tentale, au milieu de toutes les beautés, de toutes les richesses, de toutes les délices prodiguées au sol, aux océans, aux espaces, ce roi sans empire tend vainement la main vers elles, il ne saisit que le vide. Ou, si la nature, domptée par la science, est contrainte quelquefois d'adoucir ses maux, c'est à la condition de lui infliger une nouvelle douleur: le fer s'aiguise ou s'effile pour fouiller ses veines, ses chairs, et le réduire à l'état de tronc pâle et informe; la plante distille l'amertume, et le poison un suc délétère pour lui servir d'aliment et rappeler ses forces évanouies. Voilà l'ironique servage que les êtres subissent de la part de notre humanité. N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Marius: *Le mal n'est pas digne d'un pareil remède?* A cette conjuration de la matière, joignez, maintenant, les attaques du démon, les attaques de l'ange, les attaques de Dieu

qui se lève lui-même pour prendre part à la lutte de la création contre le pauvre vermisseau. Et puis, au milieu de cette guerre universelle, au centre des mondes, en butte aux traits ennemis que les êtres, les éléments, les sphères lui décochent sans paix ni trêve, le point de mire, en un mot, de l'inimitié du ciel, de la terre et de l'enfer, considérez le fils d'Adam avec sa raison obscure, son imagination vagabonde, son cœur faible, ses sens pervers, sa volonté indécise, au sein d'une famille qui se décime chaque jour, en proie aux dissensions, aux embûches fraternelles : et dites-vous, voilà le bonheur de ma race, voilà le roi des mondes, voilà l'homme !

Mais précisons davantage.

On peut assigner aux tribulations dont je viens de tracer une esquisse sommaire, trois principales sources, la peste, la famine et la guerre.

La peste change rapidement les cités en solitudes. Elle ne respecte ni la naissance, ni la fortune, ni le rang, elle franchit les remparts élevés, elle frappe comme la foudre, et ses victimes surprises succombent sans viatique comme des chiens sans âme.

La famine est également un grand fléau. On se sent mourir sans maladie, on défaille peu à peu, on meurt, et il n'y a pas de remède. Que de vols, d'homicides et de sacrilèges pour échapper à cette extrémité cruelle ! Que de jeunes filles ont vendu leur virginité pour un morceau de pain ! Que de courtisannes ont été poussées au début par la faim

dans l'infamie ! Fléau maudit , il a réduit des mères à dévorer le fruit de leur sein.

La guerre dévaste , ruine , décime , traîne à sa suite le viol , le massacre , l'incendie , et souvent la peste et la famine . Nous avons vu tous ces maux se précipiter , il y a une année à peine , sur cette malheureuse région . Que de familles , riches naguère , sont aujourd'hui la proie de l'affreuse pauvreté ! Que d'épouses en deuil , que d'orphelins , que de déserts dans cette terre désolée ! Dieu l'a permis pour nous apprendre à user saintement des biens dont lui seul est l'auteur . Au temps de la prospérité , nous nous attribuons souvent les biens dont il nous comble . Il nous les enlève donc pour que nous sachions par expérience ce que peut notre industrie . Souvent encore , nous détournons ces biens de leur fin légitime . Nous abusons de ce que Dieu nous avait donné pour nous faire des amis au ciel , et nous nous en servons pour nous précipiter plus vite dans l'abîme . Nous imitons ce marchand insensé qui emploie son or à acheter la corde qui doit le pendre . Dieu nous en prive donc pour que nous parvenions par la pauvreté au salut que nous refusons de gagner par la voie des honneurs . Telle a été la conduite du Seigneur à notre égard . Espérons bien , toutefois , de sa miséricorde toujours abondante sur ceux qui veulent se repentir . Vous savez ce qui arriva au patriarche Jacob . Il craignait d'encourir la malédiction paternelle , et il dut revêtir , selon le conseil de sa mère , les habits d'Esau pour

obtenir la bénédiction désirée. Imitons sa conduite. Tels que nous sommes, nous avons à redouter la colère divine, mais revêtons-nous des habits de Notre-Seigneur, de son innocence, de sa chasteté, de sa sobriété; et la malédiction qui menace se changera en bénédiction, et nous pourrons nous écrier bientôt, comme David : *In tribulatione dilatasti mihi.*

DEUXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Ce que nous avons à dire sur la tribulation, et ce que nous en avons déjà dit, peut se réduire à cinq points : la nature de la tribulation, ses variétés, ses causes, ses suites et ses remèdes. Nous avons traité les deux premiers, abordons aujourd'hui le troisième.

Quelle est la cause efficiente de la tribulation ?

C'est Dieu.

Les Ecritures le proclament : *Les biens et les maux, dit l'Ecclésiastique, la vie et la mort, la pauvreté et la vertu viennent de lui. — C'est moi le Seigneur, lit-on dans Isale, et nul autre, qui forme la lumière, qui crée les ténèbres, qui opère la paix, et permet le mal. C'est moi, le Seigneur, qui fais toutes ces choses. — Le malheur sévirait-il dans la cité, s'écrie Amos, s'il n'y était introduit par Dieu ? — Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a enlevé, que son nom soit béni, ajoute Job dépouillé de sa*

vigueur, de sa famille, de sa fortune, en un jour, par le feu et l'industrie de Satan; et il continue : *Si nous acceptons les biens de sa main, pourquoi refuser les calamités qu'elle répand?*

Ainsi, dans toute tribulation, c'est Dieu qu'il faut craindre, supplier, apaiser, parce que l'épreuve n'est qu'un instrument de sa puissance. Il arme les créatures pour se venger de son ennemi; l'univers combat pour sa cause contre l'insensé; le feu, la neige, la grêle, la glace, le génie des tempêtes sont ses ministres fidèles : quand ces maux sévissent, c'est pour exécuter ses ordres¹. Au dernier jour, dit saint Clément, il précipitera tous les maux contre tous les crimes. De ce choc formidable naîtra une tribulation unique, sans précédent dans le passé, sans égale dans l'avenir. Mais, en attendant, il prélude à cette dernière bataille du châtimeut temporel contre le péché qui l'attire, par des engagements partiels et successifs. Tantôt la peste surgit, se propage, enlève des milliers de victimes. Tantôt la guerre éclate avec ses suites navrantes. Ici les eaux grossissent par la fonte des neiges, comme naguère dans cette région, et ensevelissent des cités; là, déchâtné par l'aquilon, un nouvel hiver étend son manteau noir sur les arbres en bourgeons, sur les moissons déjà fleuries aux chaudes haleines du printemps. Que signifient ces désastres soudains? Un phénomène de la nature, un caprice de planète?

¹ *Sag. 5; Ps. 148.*

C'est ainsi, sans doute, que philosophe l'astronome qui ignore Dieu. Mais, les prophètes en sont témoins, ces bouleversements, non prévus de la science, sont les œuvres de la milice céleste qui s'exerce à la lutte contre nos vices. Si cette lutte n'est pas universelle, si elle ne s'engage qu'à des époques diverses, et dans des contrées différentes, au lieu de renverser la terre de fond en comble, c'est que son heure n'est point encore venue, et que nous ne sommes qu'aux escarmouches d'avant-poste. Les troupes légères donnent seules aujourd'hui. Sauterelles dévorantes, moucherons, animaux immondes vainqueurs des nations formidables, bruit des trompettes renversant les forteresses, voilà ces enfants perdus dont les lugubres exploits élèvent, dès ce monde, au-dessus de l'Égypte savante, de l'Assyrie guerrière, de Jéricho la ville forte, et des Madianites implacables, le grand Triomphateur dont saint Clément nous a prédit la terrible victoire. Je trouverais dans l'histoire de l'Église des faits nombreux qui confirment cette action directe de Dieu sur la tribulation. Je n'en citerai qu'un seul. Théodoret rapporte que saint Jacques, évêque de Nisibe, pressé par saint Ephrem, demanda au ciel de délivrer sa ville épiscopale assiégée par Sapor, roi des Perses, et que, sur sa prière, une nuée de moucherons enveloppa l'armée ennemie et la mit en déroute. C'est ainsi que Dieu brise l'orgueil de l'homme en lui infligeant les tribulations les plus grandes par les moyens les plus infimes.

Dieu est donc la cause efficiente de la tribulation. Mais qui a livré à celle-ci l'accès du monde, et, si je puis dire, quelles en sont les causes occasionnelles ?

La providence et le péché.

Des philosophes, — si toutefois je puis me servir de ce nom à leur endroit, — à la suite de Démocrite et d'Epicure, dit Lactance, avancèrent que Dieu ne se mêle point des affaires de ce monde, parce que, le repos absolu étant le souverain bonheur et Dieu étant souverainement heureux, il y avait contradiction entre la divine essence et le gouvernement de l'humanité. Ainsi, de crainte de rendre Dieu misérable, on le délivra du fardeau de la Providence. Luther et les siens, marchant sur les traces de ces illustres raisonneurs, ont prétendu que Dieu n'avait rien à démêler avec les préceptes de l'Eglise, l'abstinence, la chasteté monacale, la confession des péchés, et qu'au contraire ces prescriptions lui étaient déplaisantes. Philosophie perverse que celle qui mesure les volontés divines à la dépravation de ses instincts ! En argumentant de la sorte, la brute aurait bientôt rabaisé Dieu jusqu'à sa ressemblance. Mais cette logique désespérante n'est heureusement que la logique de l'erreur. Le Dieu des patriarches, des prophètes et des apôtres n'est pas le Dieu de la raison obscure. Celle-ci, comme le remarque saint Justin, sous une comparaison ingénieuse, ne l'a jamais vu, elle ne l'a connu que d'après elle-même, ceux-là l'ont vu, pour ainsi dire, et, du moins, ne l'ont révélé que

sur sa propre parole. Défiguré par la première réduite aux tâtonnements, aux conjectures, aux apparences, aux hasards des inductions ; nié, affirmé tour à tour par cette science errante, Dieu dut choisir ses historiens pour se manifester lui-même au monde, et dire que sa providence n'est pas une chimère, qu'elle gouverne tous les êtres, grands et petits, sans fatigue ni effort, au milieu d'une sérénité tranquille, au sein de ce profond repos que voulaient tant respecter Démocrite et Epicure. Ecoutez-le s'écrier dans Ezéchiel : *L'iniquité d'Israël et de Juda dépasse toute mesure : le sang remplit la terre, et les haines la cité. Car ils ont dit, le Seigneur a abandonné la terre, et ne nous voit plus. Aussi mon regard ne les épargnera point et sera sans pitié.* Ecoutez-le affirmer dans la Sagesse qu'il a fait le puissant et le faible et qu'il a un soin égal de tous ; qu'il déborde le temps et l'espace, qu'il dispose les choses en un tout harmonieux, et que sa providence gouverne la création dès le principe. Ecoutez son Verbe s'écrier dans saint Matthieu : *Que se vendent deux passereaux ? Une obole. Or un seul passereau ne périt pas sans la permission de votre Père. Les cheveux de votre tête sont eux-mêmes comptés.* Ecoutez la terre avec ses fleuves, ses vallées, ses montagnes, les cieux avec leurs sphères, la mer avec ses flots, écoutez la nature entière proclamer la providence par l'unité de ses mouvements à travers l'immensité. La lyre, qui murmure des notes régulières dans une grotte retirée, révèle à

l'auditeur lointain l'artiste invisible qui l'anime ; le char qu'on entrevoit à travers les tourbillons de la route poudreuse , le navire qui se dessine sur la brume de l'horizon , accusent , par l'habileté de leur course , la présence d'un guide attentif : comment donc les notes savantes qui s'échappent de ce clavier sublime qui s'appelle le monde , ne dénonceraient-elles pas l'action permanente de la Providence ?

La Providence est donc au-dessus de la controverse.

Comment ; maintenant , cette Providence , qui veille au maintien de l'économie des mondes , participe-t-elle à la tribulation ?

De deux manières.

Les êtres , disent saint Justin et saint Augustin , sont divisés en deux classes , les mortels et les éternels. L'ange , le ciel , le soleil , la lune , les étoiles , l'âme se conservent d'eux-mêmes. L'animal , au contraire , la feuille , la fleur , l'herbe des champs doivent naître , croître et mourir pour faire place à d'autres êtres leurs semblables , et former , par cette succession ininterrompue , les genres et les familles qui , seules , restent permanentes. C'est ainsi que mes paroles tombent de ma lèvre , pressées par les paroles qui les suivent , en formant toutes ensemble un discours continu. De plus , ces familles s'échelonnent de manière à ce que les inférieures deviennent la pâture des plus élevées. Telle est l'économie de cette partie de la création : la mort féconde de celles-là devient la condition essentielle de la conservation

de celles-ci. La loi de la force est la puissance exécutive de cette alimentation des êtres. Le lion est plus fort que la brebis qu'il dévore : il est donc dans son droit. La brebis est plus forte que l'herbe qu'elle broute au pâturage : elle est donc dans son droit. L'herbe est plus forte que la terre qu'elle épuise : elle est donc dans son droit, car telle est la loi de la création insensible, et cette loi est bonne.

Or, c'est la Providence qui maintient ces rapports. Quand donc la bête fauve dépeuple vos bergeries, quand la flamme consume vos moissons, quand les oiseaux dévastent vos jardins, ces calamités sont providentielles en ce sens que les agents inanimés qui les enfantent, obéissent à leur nature et à leur loi. Cette participation de la Providence à la tribulation est directe et immédiate, et elle est souvent motivée, — le péché à part, — par des nécessités d'équilibre entre les êtres. Tel est le premier mode de participation de la sagesse ordinatrice à la calamité.

En second lieu, la Providence produit la tribulation par le moyen des agents animés qui pèchent dans cet acte et violent leur loi, loin de l'accomplir. Il est facile de vous le faire comprendre.

Il n'est pas de mal qui ne renferme un peu de bien. Or tout ce qui est bien découle de Dieu. Regardez le boiteux : il marche d'une allure inégale, mais il marche, et cela est bon ; l'inégalité de ses pieds est un mal dû à la faiblesse de leur nervure ; la marche en elle-même vient de Dieu. Regardez

maintenant l'assassin du bois : il déploie son bras , il fait vibrer son glaive , et il tue un innocent. Cet homicide est un mal : c'est son fait , son crime. Mais ce déploiement vigoureux des muscles, ce sifflement du fer, c'est un bien , un phénomène naturel et convenable , et ce phénomène vient de Dieu. Sinon , comment justifieriez-vous le guerrier et le bourreau ? Il y a donc toujours dans le péché un bon côté qui relève du ressort de la Providence , et par lequel elle coopère à la tribulation que ce crime amène. Il est donc faux de prétendre que notre doctrine sur ce point répond à celle de Mélancthon et de Calvin , qui veut que Dieu soit l'auteur du péché. Arrière ce blasphème. Celui dont les *yeux sont purs* , dit Habacuc , *pour ne pas voir le mal et ne point regarder l'iniquité* ; celui , dit le Sage , à qui *l'impie et l'impiété sont odieux* ; celui qui condamne le crime , qui le poursuit , qui le punit , comment en serait-il l'auteur ? S'il coopère de la manière que j'ai dite à la tribulation qui en est la suite , sa providence ne coopère point à la faute elle-même , elle la permet seulement.

Elle pourrait s'y opposer , sans doute , et couper court de la sorte à toute iniquité. Mais elle a fait l'homme libre , elle dénaturerait la loi de la créature en comprimant son essor , comme le remarque saint Denis. Elle est assez puissante pour y atteindre , et c'est pourquoi je puis dire , à ce nouveau point de vue , qu'elle produit la tribulation , en laissant faire l'homme ; mais elle est assez prudente pour ,

en face de l'action humaine, rester passive, puisque la liberté est la loi primordiale de notre être, puisque cette loi est son œuvre, puisque cette loi est providentielle. Aussi la Providence *juge-t-elle meilleur*, dit saint Augustin, *de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal.*

C'est surtout à ce dernier point de vue qu'il est vrai de dire que la Providence coopère à la tribulation produite par le péché d'autrui. Pourquoi laissez-vous brûler le bois au foyer? Parce que cette perte légère est compensée par des avantages nombreux, par la lumière qui récréé, par la douce chaleur qui assouplit les membres et prépare leurs aliments. De même, Dieu laisse damner le pécheur, parce qu'il peut transformer la tribulation, fruit du crime, en des consolations ineffables. Il a laissé les martyres s'accumuler, il a laissé le déicide s'accomplir, parce qu'il réservait une gloire éternelle aux victimes de l'arène et une Eglise florissante au Crucifié du Calvaire. Il a laissé les épreuves surgir, se répandre, décimer cette Eglise, il a laissé le schisme déchirer son sein, il a laissé l'hérésie attaquer ses dogmes, parce que l'Eglise ne fut jamais plus pure et plus magnifique qu'au lendemain de la persécution. Espérons donc que s'il permet aujourd'hui les confusions étranges qui enfantent les synagogues nouvelles, c'est pour notre gloire et notre consolation prochaines.

SECOND POINT.

Le péché est une des causes occasionnelles de la tribulation.

L'homme, à ne considérer que sa nature, a dû, a pu, du moins, être créé sujet à la souffrance et à la mort, comme les êtres soumis à la loi du plus fort. Mais Dieu le gratifia du singulier privilège de dominer les calamités et la ruine. Sa grâce pénétra notre constitution fragile d'un sel divin qui devait la conserver intacte et immortelle. Une seule condition, de pratique facile, était mise à cette insigne faveur. Tel est l'enseignement de l'Esprit dans l'Écclésiaste¹. Mais Adam pécha contre ce précepte. Que fit alors Dieu ? Tu n'as pas voulu obéir à mon précepte, dit-il, *il ne te conservera pas*. Tu mourras, tu tomberas en pourriture comme le vulgaire des êtres ; *puisque tu es poussière, tu retourneras en poussière*. De ce jour, le genre humain en masse, foudroyé par cette seule sentence, fut condamné à mourir. Le châtement du Pharaon enseveli dans la mer Rouge avec son armée, fut terrible ; le châtement de Gomorrhe et de Sodome consumées par le feu du ciel, fut plus terrible encore ; le châtement des hommes engloutis par le déluge fut effroyable, immense ; mais la vengeance la plus complète que Dieu ait jamais tirée de la créature, c'est la condamnation de toute une race pour la faute d'un seul.

¹ Eccl. 15.

Ce n'est pas seulement un Pharaon et quelques milliers de soldats qu'il extermine ; ce n'est plus quelques cités qu'il renverse : c'est l'humanité sans exception qu'il condamne à naître pour mourir. Ici, point d'arche salutaire, point de Noé réparateur, point de famille privilégiée, mais une extermination universelle. Quel crime est-ce donc que cette désobéissance d'Adam à une prescription de simple discipline ; qu'est-ce donc que le péché qui provoqua de si cruelles représailles ? La plaie qu'il a faite à l'humanité est incurable. En vain, certains se vantèrent de posséder un remède contre la mort : leur trépas fut la preuve péremptoire de leur imposture. Ménandre est descendu dans la tombe malgré son baptême, qui, disait-il, donnait l'immortalité ; ses disciples aussi ; les patriarches, les prophètes, les apôtres ; Jean-Baptiste, *le plus grand des enfants des femmes* ; la Vierge, la plus parfaite des êtres ; le Christ, qui *ne connut jamais le péché, et en qui ne résida point la ruse* ; tous sont morts. Enoch et Elie vivent encore, mais ils doivent mourir. Sourions donc avec tristesse à ce délire de la raison en démence. Oui, le sépulcre est la tribulation la plus inévitable de l'homme. Quel qu'il soit, il y trébuche, il y tombe. Sa vie ressemble à ces agonies prolongées par les remèdes violents, pour donner aux moribonds le temps de dicter leurs volontés dernières et de se munir du viatique. Comme le malheureux matelot, surpris par les pirates, n'est séparé du gibet que par le

bras de mer qui le sépare de la rive où on l'entraîne rapidement, l'homme, saisi dès la naissance par la tribulation corsaire de Dieu sur la mer de ce monde, se précipite sur ses pas par un court sentier vers la mort, châtement de son crime. Qui ne le sait ? Et qui, cependant, ne chante, ne folâtre, ne s'enivre, ne danse, ne s'abandonne à la passion impure sur le chemin du gibet ? Ah ! malheur à nous, misérables. Eh ! que ferions-nous donc si la vie n'était qu'une marche joyeuse vers un festin nuptial ?

Ces ravages du péché adamique sont attestés dans maints passages de l'Écriture : *le péché est entré dans le monde par la faute d'un seul homme*, a dit saint Paul, et *par ce péché la mort est devenue le partage de tous*. — Dieu créa l'homme immortel, dit le Sage, mais la mort a apparue sur la terre par la jalousie de Satan..... Par suite, la maladie, la famine, le froid, toutes les misères avant-courrières du trépas s'emparèrent de l'humanité. *La mort est le salaire du péché*, dit l'Apôtre, et *ce péché*, disent les Proverbes, *a rendu les peuples malheureux*. Auparavant la rose croissait sans épines. Mais, depuis la malédiction de la terre, s'il y a des épines sans roses, il n'y a plus de roses sans épines. Ainsi, les joies humaines, qui s'épanouissaient comme des roses brillantes, se changèrent en tribulations ou ne portèrent plus que des fleurs épineuses. Chaque plaisir est gros désormais d'une tristesse ; chaque corolle brillante

est mordue au cœur par un insecte cruel, le chemin des cieux, semblable naguère à une plaine unie et florissante, s'est transformé en une montagne ardue, peuplée de brigands et couverte de ronces buissonneuses.

Mais, je me hâte de le dire, Adam n'est pas le seul coupable ; il n'a pas à lui seul accumulé toutes les infortunes qui encombrant la vie, et font de son histoire l'histoire de la calamité. Chacun mérite trop souvent pour ses propres péchés sa part de misères. Lisez les Juges, les Rois, Tobie, Judith, les Prophètes : ce fut toujours le péché d'Israël qui appela tour à tour le Philistin, le Madianite, l'Assyrien, le Romain, pour venger Dieu. Lisez saint Cyprien, Eusèbe de Césarée : ce fut toujours le relâchement du chrétien qui provoqua les Néron, les Domitien, les Dèce, les Dioclétien, les Valens. Lisez saint Augustin et saint Victor : ce fut toujours la corruption du peuple qui déchaîna les Huns, les Goths et les Vandales sur l'Afrique, l'Italie, l'Espagne et les Gaules. Lisez saint Basile et saint Grégoire de Nazianze : c'est toujours la même cause qui précipite la grêle et la foudre, qui sème les pestes et la famine, qui fait déborder les eaux, qui bouleverse le ciel et ébranle la terre. Qui a livré l'Église grecque en pâture à la férocité capricieuse de ces bêtes fauves qui conduisent les hordes musulmanes ? Ses blasphèmes contre l'Esprit saint, ses rechutes, ses retours à son vomissement à la manière des chiens immondes, malgré les rétracta-

tions solennelles de Latran, de Lyon et de Florence : son orgueil, qui ne pouvait se décider à plier devant Rome, sa gourmandise, ses péchés de la chair et ses frivoles plaisirs. Qui la maintient dans l'esclavage du Coran, qui la maintient humiliée sous les Turcs oppresseurs ? Sa persévérance dans le schisme et la corruption.

Mais, qu'ai-je besoin de parler du passé et de m'apitoyer sur les Grecs ? Je jette les regards autour de moi, et, à la vue des malheurs de cette région, je me demande pourquoi la guerre, la famine et la peste se sont liguées ensemble pour les couvrir de ruine. Est-ce une conjuration fortuite des éléments aveugles, une configuration accidentelle des planètes, la haine d'une nation jalouse qui ont causé ces désastres ? Non, non ! soyez-en sûrs, c'est notre vie dissolue, notre tiédeur, notre négligence à garder le dépôt de la foi. Ce qui arrive n'est que l'accomplissement de ces menaces prophétiques : *Si tes fils abandonnent ma loi, dit l'Esprit à David dans les Psaumes, et ne marchent pas dans la crainte de mes jugements ; s'ils profanent ma justice, s'ils ne gardent pas mes préceptes, je frapperai leur iniquité avec la verge et leur péché avec le châtement.* — *Le Seigneur des armées a dit, s'écrie Aggée, vous arrêtez votre cœur aux jouissances terrestres ; vous semez beaucoup et vous recueillez peu ; vous mangez et vous n'êtes pas rassasiés..... C'est pourquoi le Seigneur des armées a dit : puisque ma maison est déserte et que chacun se retire dans la*

sienne, je défends au ciel de répandre sa rosée, à la terre de porter ses fruits; le sol, les collines, le froment, la vigne, l'olivier, l'homme, l'animal, les productions et les œuvres des mains, tout sera frappé de stérilité et de sécheresse. Je vous le demande, en effet, comme ceux que le prophète apostrophait de la sorte, ne songeons-nous pas uniquement à nos affaires? C'était au lendemain de la captivité de Babylone; au lieu de tout abandonner pour relever le temple, chacun s'appliquait à réparer ses pertes : on *désertait la maison de Dieu, on se retirait dans la sienne.* Que fit alors Dieu? Il envoya la sécheresse sur la terre; il frappa de stérilité cette prudence injurieuse. Or qu'avons-nous fait et quel a été le résultat de nos œuvres? Il y a quelques années à peine, nous nous vîmes la proie des infortunes qui nous oppressent aujourd'hui. Ces infortunes disparurent soudain, et, le calme venu, loin de corriger nos mœurs, de travailler à convertir l'hérésie, de relever les ruines de l'Eglise, de faire disparaître les iniquités causes des récentes douleurs, chacun *se renferma dans sa demeure,* s'appliqua à guérir ses plaies temporelles, reconstruisant ses murs détruits, repeuplant ses bergeries vides, et replantant ses forêts dévastées. Pourquoi donc s'étonner que les maux anciens aient de nouveau surgi? Pourquoi s'étonner que Dieu ait redoublé ses avertissements, puisque nous n'avons voulu rien entendre aux premières épreuves? Qui, je vous prie, songeait à la restitution des

biens usurpés ; qui des bénéficiaires ecclésiastiques lisait seulement les heures canoniales ; qui ne célébrait les jours de fête par les danses lascives ? L'avarice, la luxure, la simonie, l'ivrognerie étaient-elles proscrites ; le carême était-il respecté, ou, du moins, l'est-il aujourd'hui ? Où sont les habitants de Louvain qui jeûnent pendant cette sainte quarantaine ?

Je les entends. Nous jeûnons, disent-ils, nous ne faisons qu'un repas par jour, et nous nous abstenons d'œufs et de chair. — Ils ne dînent qu'une fois, je l'avoue ; mais ils soupent une fois aussi. — Non point, répliquent-ils, nous faisons une collation au coucher du soleil. — Vous soupez, vous dis-je ; si je suis exactement informé, votre table est servie comme aux repas ordinaires, seulement les nappes ne sont point entièrement dépliées ; vous mangez du pain, des figues, des raisins, du poisson, des légumes, et vous croyez éluder la loi du jeûne par un peu moins de cérémonial ! Quelle dérision ! C'est ainsi que *pour votre nourriture*, vous damnez votre âme pour laquelle *le Christ est mort*¹. C'est pourquoi Dieu vous renvoie les épreuves anciennes pour vous réveiller enfin et vous convertir.

Donc, voulez-vous être délivrés des tribulations qui vous affligent ? Corrigez vos mœurs, expiez vos fautes, revenez à la vertu, et celui qui vous éprouve

¹ Rom. 12, 14 ; 1. Cor. 8.

pour vos péchés vous consolera au nom de sa miséricorde et de sa bonté.

TROISIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Nous avons à analyser maintenant les effets de la tribulation.

Ces effets sont divers.

Considérée dans sa nature, la tribulation ne peut avoir que des suites désastreuses, puisqu'elle est le mal, enfant du péché. *L'arbre mauvais ne donne pas de bons fruits*¹.

Considérée dans sa cause efficiente, dans la Providence qui *dispose toutes choses avec suavité*, elle produit des effets salutaires, puisque Dieu est la sainteté même. *Le bon arbre ne donne pas de mauvais fruits*².

Considérée dans son sujet, elle porte des fruits différents, selon la qualité de la terre où elle tombe : fruits suaves dans le cœur des élus, fruits amers dans l'âme des réprouvés. Nous envisagerons successivement la tribulation à tous ces points de vue.

Et d'abord, ses fruits sont amers aux méchants : ce sera notre entretien d'aujourd'hui.

¹ Matth. 7. — ² Ibid.

Il n'est pas une seule tribulation qui n'enlève ou la richesse, ou l'estime, ou la santé, ou une épouse, ou un enfant, ou un ami, ou, du moins, le repos. Or, ces pertes sont irréparables pour le mauvais; elles le remplissent d'angoisses; elles détruisent toute sa félicité. Les plus comblés des faveurs de la fortune, si ces désastres ne les frappent point, les redoutent toujours, et, à défaut de la réalité, se créent des peines imaginaires. Cette pensée les poursuit; ils la grossissent, ils l'exagèrent, et le fantôme chasse bientôt le sommeil de leur couche et la tranquillité de l'âme, sans laquelle il n'y a plus de vrai bonheur. Les Ecritures nous en fournissent un exemple illustre : la fierté de Mardochée empoisonna toutes les jouissances du glorieux Aman, et le poussa à sa ruine, à la mort et à l'ignominie.

Bouleversé, entamé dans ses affections charnelles qui sont sa vie, pour s'étourdir le mauvais se précipite bientôt, sous l'aiguillon de la douleur, de crime en crime jusqu'au fond de l'abîme du vice. L'hérésie, le vol, l'impiété, l'adultère, l'homicide, le sacrilège et le désespoir ont pour cause ordinaire l'impatience humaine sous l'épreuve. Pourquoi tant de patens nièrent-ils la Providence après Démocrite et Epicure? Parce qu'ils voyaient l'impie heureux et le sage méprisé, honni dans ce monde; parce que cette monstruosité apparente semble accuser l'absence de Dieu des choses de la terre. Comment, se dirent-ils, Dieu pourrait-il gouverner les hommes

de la sorte ? Ce Dieu n'est évidemment que le hasard ; *mangeons donc, nous aussi, buvons, car nous mourrons demain*¹. Parce que l'épreuve ferait douter le juste lui-même, si Dieu ne le soutenait dans cette crise difficile et mortelle au pécheur. Est-ce que les Hébreux ne s'écrièrent pas un jour dans leur affliction : *le Seigneur est-il, ou non, parmi nous*² ? Est-ce que Gédéon, au milieu des dévastations des Madianites, ces Scythes, ces Arabes sauvages et vagabonds des anciens temps, ne répondit pas au salut de l'ange : *Si Dieu est avec nous, je vous prie, mon Seigneur, d'où viennent les maux qui nous accablent, et où sont les merveilles qu'ont racontées nos pères ? Est-ce qu'enfin le Prophète n'a pas écrit, sous l'inspiration de l'Esprit saint, à la vue de la prospérité des iniques, de ces êtres qui ne partagent pas, ce semble, les labeurs des hommes : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur et lavé mes mains parmi les innocents, que je me suis flagellé tout le jour dès l'aube blanchissante*³ !

Pourquoi les fausses doctrines se sont-elles déchaînées sur l'Eglise ? Vous n'avez qu'à vous souvenir des conférences du dernier carême, où j'exposai les origines des principales hérésies. Nous rencontrâmes toujours au début de chaque erreur une épreuve mal supportée. Combien d'hérésiarques, par exemple, dogmatisèrent parce qu'on ne

¹ 1. Cor. 15. — ² Exode, 17. — ³ Ps. 72.

les avait pas trouvés dignes de l'épiscopat ? L'orgueil ne put supporter cet échec ; en proie aux tortures qu'enfante le désir inassouvi de grandir , il n'écoula que ce brutal instinct, et il créa les sectes. O tribulation, épouvantable mystère , source empoisonnée pour le pervers ! Plus Dieu le frappe pour l'arracher à son fatal sommeil , plus il s'obstine. Si la pauvreté le presse , il dérobe , il vole ; si des ennemis le menacent , il tue , il se fait homicide ; si la chair s'insurge et le tente , il cède , il devient incestueux , adultère et sacrilège ; si la mélancolie le domine , si le dégoût de la lumière s'empare de son âme , il s'attaque à lui-même , il se suicide : comme le coursier ombrageux qui se jette dans un torrent pour éviter le caillou aigu du sentier , pour fuir la tribulation bornée de la vie il se jette dans la tribulation sans fin de l'abtme. O cœur du pervers , champ désolé et stérile ! O tribulation , plante lugubre qui s'épanouit dans cette terre pierreuse , sur la racine du péché , comme la fleur de la mort éternelle !

Brisé , anéanti sous l'épreuve , le méchant s'opiniâtre dans le crime. Plus le soleil rayonne sur la boue du chemin , plus cette boue durcit loin de mollir : de même , plus l'infortune redouble , plus son cœur est en butte à ces ardeurs dévorantes , plus le Pharaon s'endurcit , plus il veut mourir dans son iniquité.

Toutefois , si la tribulation tombée dans un sol maudit , produit des fruits mortels , il est vrai de

dire que, même dans ce cas, elle opère un triple bien. Elle prouve la providence à ceux que la prospérité du pervers scandalise; elle manifeste la justice et la bonté de Dieu, et elle fait disparaître pour un temps certains vices des plus graves.

Il y a deux espèces de péchés. Les uns, comme la haine, la colère, l'envie, l'homicide, le blasphème, se commettent surtout, en s'aggravant, à l'époque de la tribulation. Mais les autres ont besoin d'une liberté d'esprit et de cœur qu'on ne possède qu'aux jours de la prospérité. L'ivrognerie, par exemple, la luxure bruyante, la danse, les jeux publics, les chansons lascives, s'éloignent de l'infortune comme d'un censeur importun. Ces filles légères de la joie patenne fuient devant la face austère de la tristesse. Pourquoi Louvain et les autres cités de cette province n'ont-elles pas retenti cet hiver des bacchanales accoutumées? On ne heurtait point l'ivrogne à chaque coin des rues; les luths se taisaient, les théâtres restaient muets et sombres, les repas étaient rares et toujours sobres. Pourquoi? Qui a calmé cette fièvre de réjouissances dont la populace est si avide; qui a enseigné aux enfants de Louvain la sagesse et une sobriété inconnue; quelle est la cause d'un prodige que, certes, les prédicateurs les plus éloquents et les docteurs les plus diserts de cette région n'auraient jamais produit? Ce sont les infortunes qui nous accablent et remplissent cette terre désolée. L'arbre maudit, du moins, a porté un fruit salutaire, grâce

à Dieu qui sait tirer le *miel de la pierre et l'huile du rocher* ¹.

Qui, d'autre part, fait pousser à la foule témoin de la ruine retentissante d'un usurier célèbre, d'un prêtre concubinaire, d'un juge inique, d'un avocat perfide, d'un bénéficiaire simoniaque, ce cri : il y a un Dieu en ce monde, et sa justice ne dort pas toujours? C'est encore la tribulation qui manifeste la Providence et la rend visible à tous, en dissipant le doute qu'engendrait déjà chez plusieurs la fortune insolente de l'impie. Cette manifestation a deux résultats excellents : elle combat la contagion des exemples de ce dernier, et elle inspire l'épouvante à ses égaux dans le crime. La justice humaine, pour ramener les coupables à résipiscence, déploie un luxe solennel dans l'exécution de ses victimes. Elle attend le premier jour des grandes réunions commerciales ; elle dresse un échafaud sur la place publique ; au coup de midi, le bourdon de la cité s'ébranle plusieurs fois, et le condamné est produit aux regards, puis abandonné au bourreau. De même, Dieu s'attaque, de distance en distance, à un scélérat illustre ; il l'élève d'abord, pour que les bruits de sa chute prochaine retentissent au delà des limites de sa gloire ; puis il l'anéantit avec fracas, afin que les hommes voient et s'instruisent. Il submerge le Pharaon et son armée ; il châtie Coré, Dathan et Abiron ; il abat Jézabel, il dompte Antiochus et

¹ Deut. 32.

Hérode. Le secret de la prospérité du pervers s'explique de la sorte par la profondeur de sa ruine. Et ces ruines dans le temps attestent que la Providence atteindra du moins dans l'éternité, ceux qu'elle épargne ici-bas. Cet enseignement ne manque pas à l'humanité païenne. Le poète Ibycus, assassiné dans un lieu solitaire, prend à témoin du crime des grues qui traversaient le ciel. Après quelques jours, ses meurtriers se disent en riant dans un théâtre public de Corinthe, à la vue d'un vol de grues qui passaient : Voilà les vengeurs d'Ibycus. Cette plaisanterie est entendue, et Dieu permet qu'elle conduise les coupables au supplice. — Une loi condamnait le sacrilège à être jeté à la mer, ou précipité d'une tour, ou brûlé sur un bûcher. Dieu permet que Philome, Onomarque et Phaylus, les profanateurs du temple de Delphes, périssent de la mort voulue par la loi¹. L'un se laisse choir d'une falaise qu'il gravit, l'autre glisse avec son coursier dans la mer dont il parcourt le rivage; le dernier est consumé par le feu sacré.

Quoi, enfin, manifeste la bonté et la justice divines mieux que la tribulation ?

Le soleil fouille avec ses rayons les lieux les plus retirés ; il dispense généreusement à tous les êtres les flots de sa lumière : toutefois, il est doux aux yeux purs, et il irrite souvent les yeux malades ; ses bienfaits, parfois, deviennent une douleur pour

¹ Eus. lib. 8, *De la préparation évangélique*.

quelques-uns, et le feraient presque accuser de cruauté. Dieu, de même, visite tous les cœurs par sa grâce lumineuse et vivifiante, mais il arrive que cette grâce, si bonne aux élus, devient une occasion de torture pour le méchant. *Tu seras saint avec le saint et pervers avec le pervers*, a dit de Dieu le Psalmiste. C'est-à-dire que ce qui fait la joie du premier, amène le châtement du second et lui paraît pour cela une cruauté du ciel. Comment donc guérir cette nature dévoyée, comment la contraindre à accepter les biens d'en haut, à s'enrichir pour l'éternité? C'est la justice qui se charge de frayer le chemin à la bonté de Dieu. Elle frappe donc sur le pécheur, elle redouble ses coups. Telle est la loi; le châtement chasse le péché, comme le clou chasse le clou qu'il remplace, comme le poison guérit la maladie causée par le poison, et il se mesure au crime, comme le remède au mal qu'il doit anéantir. La tribulation du damné est immortelle, parce que son péché ne meurt point. *L'orgueil de ceux qui ont haï le Seigneur monte toujours*; il exhale sans cesse de fétides odeurs qui s'élèvent jusqu'au ciel. Aussi le ciel est-il sans pitié pour les tribulations de l'abtme. Abraham, qui pria six fois pour Sodome, est sourd aux supplications du mauvais riche.

SECOND POINT.

Il y avait cinq manières pour la Providence de dispenser les biens et les maux.

Elle pouvait réserver les premiers aux justes seuls, et déchaîner les derniers sur les pervers, ou réciproquement ;

Elle pouvait rendre également heureuse l'humanité, innocente ou coupable, et bannir à perpétuité l'infortune de la terre, ou réciproquement ;

Elle pouvait, enfin, mêler les biens et les maux, et faire puiser tous les hommes à ce mélange : c'est cette dernière marche qui a été suivie, et c'est la plus opportune (quoiqu'elles soient toutes légitimes).

Nous sommes, en effet, dans l'état de foi, milieu qui n'est ni le jour ni la nuit, où la raison voit assez pour se guider à la lueur de la révélation, l'astre de ce crépuscule matinal, mais pas assez pour se guider seule. Or, si Dieu, par exemple, comblait constamment les justes de biens et les pervers de calamités, cette aurore s'éclaircirait outre mesure, le soleil se lèverait déjà et ferait pâlir notre étoile du matin : car la Providence deviendrait visible, et il n'y aurait plus ni mérite ni foi dans l'abandon à sa conduite. De plus, une pareille distribution avait des dangers : l'impie, dont Dieu *ne veut pas la mort, mais la conversion et la vie*, pouvait tomber dans le désespoir, ou ne s'amender que par une peur servile, et n'obéir qu'à la manière des esclaves ; le juste pouvait s'attêdir dans ses jouissances continues, et laisser s'amortir son désir du Ciel ; il y avait à craindre, enfin, qu'on ne prît la tribulation et la joie terrestres pour la peine et la récompense dernières du péché et de la vertu. Les trois autres alternatives

n'atteignent pas mieux au but de Dieu dans la création de l'état de foi. Supposez, en effet, les bons et les méchants également heureux, ou également dans l'infortune, ou les méchants heureux seuls, tandis que les bons seraient la proie d'une continue épreuve : qui apercevrait le doigt de la Providence ? Si la dernière l'eût emporté, surtout dans les conseils divins, qui eût triomphé du doute, à la vue de l'affliction constante des élus et de la félicité permanente des mauvais ? Qui, parmi les affligés, eût supporté sans fléchir le poids écrasant de la vie ? Tous ne sont pas des Paul et des François. Certes, ce cri d'Israël troublé par la tribulation, *Dieu est-il, ou non, parmi nous ?* eût retenti souvent à travers la foule du peuple fidèle ; certes, plusieurs parmi les saints eussent répété avec le Prophète : *C'est donc vainement que je me suis justifié, et qu'avais-je besoin de laver mes mains parmi les innocents ?* Le partage des biens et des maux entre tous, quelque inégal qu'il soit, était donc la voie la plus sage, comme le remarque saint Augustin, et la plus propre à empêcher un discernement trop facile entre les justes et les méchants, comme l'indique saint Grégoire de Nysse.

Dieu accorda donc les biens de la terre aux impies. Outre la raison générale que j'en donne, il y a, à cette mesure providentielle, des motifs particuliers que je dois vous faire connaître.

Comme l'impie prospère le plus souvent par des voies iniques, il convient avant tout de rectifier notre

parole de cette manière : Dieu permet que l'impie acquière les biens de la terre. Cette rectification établie, pourquoi Dieu permet-il cette prospérité?

Il la permet, parce qu'il permet le crime, par respect pour la liberté.

Il la permet, parce qu'il aime ses ennemis, parce qu'il fait lever son soleil sur tous, parce qu'il veut nous apprendre le pardon des injures et à rendre le bien pour le mal, parce qu'il espère ramener de la sorte les ingrats. Avec la conscience de ses crimes, avec la certitude de ses infirmités et de ses impuissances, à la vue des calamités qui fondent sur le juste, tandis que tout prospère, à lui pécheur, un homme de sens, en effet, fondrait en larmes en présence d'un Dieu si bienfaisant et se hâterait de redresser sa voie.

Il la permet, parce que l'impie, avec ses impérieux instincts, amoncellerait dans la fuisette les vols, l'homicide, les fraudes pour se satisfaire et assouvir ses passions.

Il la permet, parce qu'il a l'éternité devant lui, parce que si l'impie abuse de la richesse comme de l'infortune, le juge aura son heure pour exercer sa justice : justice effrayante, qui laisse le coupable s'engraisser à loisir dans la vie, comme un porc immonde, pour le jour du sacrifice!

Il la permet pour récompenser les actes méritoires de l'impie. Il n'est pas de nature si dégradés qui n'ait conservé quelques vestiges de sa droiture originelle. De là certaines qualités, certains instincts

qui aboutissent de loin en loin à des actions bonnes et louables. Les biens temporels sont la récompense de ces actions. Elles reçoivent ici-bas ce qui leur revient. Le Romain recueille la gloire pour ses mœurs sévères; Nabuchodonosor triompha de l'Égypte pour sa conduite à Tyr.

Il la permet pour manifester sa justice. Un bénéficiaire qui peut vivre tranquillement et canoniquement de ses fruits, remue ciel et terre pour cumuler les offices; Dieu laisse le succès répondre à ses désirs, pour qu'accablé sous le fardeau dont il se charge, cet insensé descende plus rapidement aux enfers. Un avare se fait usurier : Dieu le laisse accumuler ses usures, puis il suscite un autre pervers qui le dépouille par les mêmes moyens illicites. Réduit à la détresse où il a plongé tant de victimes, le coupable ouvre quelquefois les yeux; l'énormité du crime de celui qui usurpe ses richesses, lui fait comprendre l'énormité de son propre crime, et la justice divine se change ainsi pour lui en miséricorde.

Il la permet enfin pour le plus grand avantage des élus. Outre que cette prospérité exerce la foi et la patience de ceux-ci, elle leur montre que les biens de ce monde sont de petite valeur. Comment Dieu les accorderait-il autrement, avec tant de prodigalité, à l'avare, à l'impudique, à l'ivrogne, au voleur, au tyran, à tous ses ennemis? N'est-il plus le Dieu juste et sage? N'est-il plus le Dieu qui conseille *de ne pas semer les perles devant les pourceaux*? Ces

biens ne sont qu'un pain grossier réservé aux esclaves, la nourriture qui engraisse la victime dévouée au glaive du sacrifice. Ce n'est pas là l'héritage des élus. O élus, dédaignez cet or qui étincelle, ces honneurs qui brillent : ce qui respandit surtout aux feux du jour, souvenez-vous que c'est la boue des chemins. Pauvres de la terre, futurs commensaux des cieux, réjouissez-vous, votre exil dégagé des embarras de la fortune vous conduira plus vite et plus sûrement à la patrie.

Les vrais biens et les vrais maux, d'ailleurs, sont les biens et les maux de l'âme. La grâce, la sagesse, la justice, la charité, les vertus, les dons de l'Esprit saint, voilà la vraie félicité. Que sont, en comparaison, cette beauté, cette opulence, cette vigueur et ces plaisirs dont le mondain se vante ? Le trouble, le remords, la cupidité, l'envie, la haine, le soupçon, l'orgueil, la colère, le désespoir, le doute, voilà les vrais maux ! Que sont, en comparaison, la pauvreté, le mépris des pervers, la maladie, les besoins qui affligent si souvent les justes sur la terre ? Eh bien, ces félicités et ces calamités spirituelles, Dieu ne les a point mélangées, il donne les premières aux prédestinés seuls, tandis que les dernières accablent et torturent le cœur des réprouvés. Songez à Lazare, à Job sur son fumier, couvert de plaies, assailli par toutes les infortunes terrestres ; entrez dans leur âme : quelle joie tranquille, quelle patience pleine d'amour ! Songez à Paul et à Silas, battus de verges, chargés de chaînes ; pénétrez dans la prison

ténébreuse où ils gisent sur un lit de fange : quels doux cantiques, quels psaumes résonnent dans la nuit, quelles hymnes joyeuses ! *Ils sont remplis de bonheur, ils surabondent de joie au sein de cette épreuve ; si le Christ les comble de souffrances égales aux siennes, il les comble aussi de ses consolations*¹. Songez, d'autre part, au mauvais riche, à un Néron, à un Dèce, à un Maximin, maîtres de tous les trésors du monde, repus de toutes les jouissances possibles, fatigués pour ainsi dire de prospérité ; jetez un regard dans leur cœur : quelles inquiétudes, quelle superbe soupçonneuse, quel malaise, quelle arrogance, quelle mélancolie sombre, quelle sentine sordide, quel sépulcre blanchi ! Où est donc la vraie joie, où se trouve donc la véritable infortune ? Il est donc juste de dire que Dieu n'accorde la première qu'aux bons. Il est donc évident que cette fortune grossière abandonnée en partage aux passions humaines n'est qu'une ombre, une apparence, une vanité, un jouet du vent comme le paganisme lui-même l'appelle.

C'est pourquoi, dédaigneux de cette fausse félicité, recherchez le bonheur durable, appliquez toutes vos puissances à l'acquisition de la fortune spirituelle. C'est l'époque, c'est l'heure : que les épreuves que nous réserve cette sainte quarantaine nous trouvent forts et nous préparent dignement à la pâque, figure et gage de la pâque éternelle.

¹ 2. Cor. 7 et 1.

QUATRIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Demandez à l'enfant ce qu'il pense de la verge du maître ; il répondra que rien ne lui est plus odieux. Or, d'où vient cette injuste appréciation ? De l'ignorance de sa paresse native et des fruits de sagesse et de science que la correction portera à une époque plus ou moins prochaine. Aussi, à mesure qu'il avance dans la vie, quand il entend vanter sa doctrine et ses mœurs, qu'il se voit comblé de distinctions et de richesses pour cette réputation de gloire, et qu'il songe que, sans la crainte de la verge, il aurait végété sans moralité, sans éducation, sans lettres, qu'il serait devenu, peut-être, un voleur et un assassin, il bénit alors la férule autrefois maudite, et accorde à ses vieux maîtres le tribut tardif mais sincère de la reconnaissance.

Que son exemple nous instruisse. La vie est le rude apprentissage du ciel : c'est l'enfance des élus ; on n'y sait que gémir et pleurer, et la science divine s'apprend péniblement sous la férule du Pédagogue suprême. Mais la saison du châtiment passée, après la mort, chaque prédestiné lira dans le livre de la Providence que la tribulation lui vaut la gloire, et que sans elle il brûlerait au milieu des flammes de l'enfer. Alors il comprendra le prix de cette souffrance si odieuse ici-bas, il chantera ces paroles du Psalmiste : *Nous nous réjouissons pour les jours de*

notre abaissement, pour les années où nous avons connu le mal : vous nous avez conduit par le feu et l'eau au lieu du rafraîchissement. C'est donc avec raison que saint Paul a dit : Toute règle semble sur le moment une cause de chagrin, mais plus tard elle portera un fruit de paix et de justification pour ceux qu'elle aura disciplinés.

Il suit de là que nous n'apprécierons qu'au paradis les fruits de la tribulation quand elle tombe dans une terre bien préparée. Toutefois, comme il importe d'y penser souvent pour accroître notre foi dans leur efficacité et nous exciter à courir dans la voie de la perfection, je vais entreprendre d'en parler de mon mieux.

J'établis d'abord une distinction importante. Quand je dis, la tribulation porte de bons fruits dans une bonne terre, je veux dire, qu'à l'occasion de cette épreuve, Dieu et les saints produisent de bons fruits. La tribulation ne peut donner que ce qu'elle possède, le mal. Mais de même que le bien est une occasion de péché pour le méchant, la tribulation qui s'adresse aux élus leur est une occasion de sanctification. Voyez les martyrs : leur trépas n'est pas un bien en lui-même, au contraire. Mais quels résultats magnifiques ! Dieu ouvre le ciel aux témoins de son Evangile, et les bourreaux, étonnés de leur courage, se convertissent en foule. Dieu *tire le miel de la pierre et l'huile du rocher*, tout en laissant la pierre et le rocher dans leur dureté originelle.

Cela posé, quels sont les fruits de la tribulation quand elle tombe dans une bonne terre? Il y en a trois : elle purifie l'âme, elle l'éclaire et elle la perfectionne : tels sont les trois degrés hiérarchiques de la vie chrétienne dont parle saint Denis dans son livre *De la hiérarchie de l'Eglise*.

D'abord, comment la tribulation procure-t-elle la purification de l'âme? De trois manières : en effaçant les souillures des péchés anciens, en diminuant les peines qui leur sont dues, en fortifiant contre les tentations à venir.

Elle efface les souillures des péchés anciens. Qui l'atteste? L'Écriture. *Votre nom est béni, Dieu de nos pères, dit Tobie, vous qui faites miséricorde quand vous êtes irrité, et remettez les péchés dans la tribulation à ceux qui vous invoquent. — Parce que Dieu est pieux et miséricordieux, dit l'Ecclésiastique, il remettra les péchés au jour de la tribulation.* Mais comment, direz-vous? Il est facile de vous le faire comprendre. La tribulation a cela de propre qu'elle fait rentrer l'homme en lui-même, tandis que la prospérité le pousse en quelque sorte à l'extérieur de son âme. La matière, elle aussi, se resserre sous le fardeau qui pèse sur elle, et se dilate à l'action d'une douce chaleur. Ecoutez David : *Je me suis converti. Et quand? Dans ma détresse, sous le piquant de l'épine.* Ecoutez l'enfant prodigue; riche il s'en était allé vers les régions lointaines, pauvre il s'écrie : *Combien de mercenaires ont le pain à discrétion dans la maison paternelle, et moi*

je péris ici de faim. Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Regardez ce jeune adolescent : riche, noble, vigoureux, fleuri, il ne fait qu'apparaître dans sa demeure ; à la chasse aujourd'hui, au banquet demain, ou à la danse, ou à la salle d'armes, il est sans cesse en chemin, et son esprit, errant comme son corps, ne se replie jamais sur lui-même pour songer à Dieu, à la mort et au jugement. Mais que la tribulation survienne, une maladie, un désastre de fortune, ou, ce qui est très-possible, une tentation qui le pousse dans un crime et de là dans un cachot ; qu'il soit condamné à la mort ; alors il commence à se regarder en face et à se repentir : *J'ai crié vers le Seigneur, s'écrie-t-il avec le Psalmiste, dans mon affliction, et il m'a exaucé. Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la mesure de votre miséricorde. J'ai péché contre vous seul, et fait le mal en votre présence.* Non content de ce retour, il appelle un prêtre, il se confesse, il reçoit la pénitence et regagne la grâce perdue. Dis-moi, ô pécheur, qui t'a forcé à cette rétractation salutaire de ton crime, si ce n'est la tribulation ? Tu étais naguère si superbe, si arrogant, si obstiné, si éloigné de confesser tes fautes, que tu aurais dévoré vivant quiconque eût osé douter tout haut de ta vertu ? C'est pourquoi Dieu t'a envoyé le bourreau ; il t'a mis à la question pour t'arracher, par la douleur, l'aveu de ton péché, non pour te condamner au supplice de la

croix , après cet aveu , mais pour t'absoudre et te sauver. Dieu n'est pas un prêteur, en effet. Celui-ci fait périr le coupable qui se manifeste lui-même , et il l'absout dans le cas contraire. Dieu absout qui s'accuse, et fait périr celui qui nie. O le meilleur des amis de la race humaine qui nous torture pour nous contraindre à revenir de l'enfer au ciel ! O suave contrainte , ô douleur bienheureuse qui nous vaudra l'immortalité ! Quel bienfait ! Qui saura l'apprécier dignement ? Car qui saura jamais la grandeur du péché et du châtiement qu'il encourt en chassant violemment Dieu de l'âme de l'homme ! Si la trahison du sujet qui renverse son roi du trône est horrible ; si la trahison de la femme qui expulse de sa couche, par l'adultère, son époux légitime, est atroce ; si l'expulsion d'un père et d'une mère par un fils de leur propre demeure est un crime inouï ; de quel nom appellerai-je l'audace de ce petit ver de terre qui bannit Dieu de la maison qu'il a façonnée de ses mains , relevée par sa mort , cimentée par son sang , et purifiée , pour son usage , par le saint baptême ? Oui , la tribulation qui purge d'un pareil crime est d'un prix inestimable.

Elle amoindrit de plus la peine réservée à ce péché dans le purgatoire.

Deux voyageurs entrent dans une taverne où ils mangent et boivent jusqu'à satiété. Mais le soir venu, l'un se dérobe et laisse la dette à payer à son compagnon. Qu'arrivera-t-il ? Il arrivera que ce dernier acquittera le mémoire de l'hôtelier, si cela

est nécessaire , aux dépens de son propre manteau.

L'âme et le corps sont ces deux voyageurs. Ensemble ils sont entrés dans ce monde : ils ont bu et mangé ensemble : le corps a participé à l'orgueil de l'âme , et l'âme s'est abandonnée à la luxure du corps ; leur dette, la dette du péché, est évidemment commune ; cependant , la mort venue , le corps se dérobe , il s'enfuit se cacher au fond d'une tombe , tandis que l'âme est chargée des chaînes du purgatoire et jetée dans une prison de flammes , pour y acquitter jusqu'au dernier obole le mémoire inexorable de Dieu. Or, pour amoindrir cette disproportion entre les destinées de l'âme et du corps, qu'a fait le Créateur ? Il envoie la tribulation qui force le corps d'acquitter la portion de sa dette avant l'heure de sa séparation d'avec l'âme. Cette contrainte, certes, est un grand bienfait. Toute dette est sacrée, mais les dettes contractées avec la justice du ciel, qu'on ne s'abuse pas sur ce point, sont, surtout, rigoureusement exigées. Avez-vous donc contracté des souillures ? Purifiez-vous. Avez-vous mangé et bu ? Débarrassez-vous de cette dette. Avez-vous péché avec bonheur ? Acceptez une punition douloureuse. Vous ne voulez pas des tribulations de la vie, ni des tribulations que Dieu envoie, ni des tribulations que la conscience s'impose, et qui s'appellent le jeûne et l'aumône ? Prenez garde : vous paierez tout avec usure au jour du purgatoire. Pourquoi cette tribulation universelle qui doit fondre sur le genre humain avant le jugement dernier,

sinon , comme l'indique saint Irénée , pour que les élus en profitent comme d'un moyen de payer leur dette et de monter tout droit au paradis ? Après le jugement , en effet , il n'y aura plus de purgatoire . Puisque vous ne pouvez échapper à votre créancier , usez donc sagement de l'épreuve , forcez le corps à expier en commun avec l'âme une faute qui leur fut commune . Tout vous y engage . Le marchand cède à bas prix à l'acheteur qui le paie argent comptant : Dieu agit de même , et ce qu'il fait payer sans pitié dans le purgatoire , il le pardonne pour une satisfaction légère en comparaison , en faveur de la bonne volonté du débiteur qui s'acquitte volontairement dès ce monde .

La tribulation , enfin , prévient les rechutes .

Qu'est-elle , en effet ? Un remède qui guérit du péché et en préserve . Les heureux s'abandonnent à l'oisiveté , qui , dit l'Ecclésiastique , *enseigne une grande malice* . — L'homme fortuné , avait déjà écrit Moïse dans le Deutéronome , *engourdi , repu , dilaté par la jouissance , a abandonné Dieu son créateur , s'est éloigné de Dieu son salut* . — Voici *l'iniquité de Sodome* ; ajoute Ezéchiel , *la superbe , l'abondance , la plénitude des richesses , l'oisiveté et l'oisiveté de ses femmes* . Le livre des Juges nous apprend que Dieu ne voulut pas exterminer complètement les Chananéens pour ménager des ennemis aux Juifs , qui les tinsent en haleine et les gardassent des vices qu'enfante un repos prolongé . Les Romains doutaient s'il fallait détruire

Carthage. Caton y poussait. Mais Scipion Nasica , l'un des sénateurs les plus sages , s'y opposait fortement , de crainte que la jeunesse , délivrée de cette rivale , ne négligeât les armes , et ne s'adonnât à l'oisiveté et à ses conséquences désastreuses. L'événement a donné raison à Scipion Nasica. La corruption des vieilles mœurs , les intrigues du forum et les guerres civiles qui s'élevèrent , datent du jour où Rome , enrichie des dépouilles des nations , n'aperçut plus d'ennemis redoutables à sa frontière. L'histoire vient donc se joindre à l'Écriture pour nous enseigner que la tribulation contient l'homme , qu'elle réveille sa torpeur , occupe sa vigilance , maîtrise son attention et chasse au loin l'oisiveté et la luxure.

Mais comment ?

En exténuant cette bête féroce que l'Apôtre entendait hurler au fond de son âme , la concupiscence , mère de tous les vices , cette hydre , cet autre Cerbère infernal qui lève toujours sa triple tête pour chercher une pâture.

Et quelles sont ces trois têtes ?

Écoutez l'apôtre saint Jean : *Tout ce qui est de ce monde est ou concupiscence de la chair , ou concupiscence des yeux , ou orgueil de la vie.* Voilà les trois têtes du Cerbère , l'impudicité , l'avarice et la superbe. La première vomit la crapule , l'ivrognerie , la fornication , l'adultère et la légion de crimes qui marche sur leurs pas ; la seconde , le vol , la rapine , l'usure , les contentions , les procès , les haines fra-

ternelles, les fraudes et la cupidité insatiable qui entasse trésors sur trésors; la troisième, l'ambition, la simonie, l'outrage, l'homicide, le duel, la prodigalité, ses vanités et ses pompes. Eh bien, c'est contre cette hydre que la tribulation descend combattre; elle attaque l'impudicité par la maladie, l'avarice par la pauvreté, l'orgueil par une note publique d'infamie. Elle terrasse pour nous l'ennemi que nous ne saurions dompter. Comprends donc, ô mortel, la bonté et la sagesse de Dieu. Tu dis, je ne nuis à personne, je m'applique à mes affaires, je suis charitable quand il faut, pourquoi la tribulation me visite-t-elle, pourquoi ces désastres, ces désolations qui se succèdent dans ma demeure? Pour te préserver du péché, homme aveugle. Dieu t'aime, il sait ta bonne volonté, il apprécie tes œuvres, mais il voit l'hydre de la concupiscence agiter sa triple tête au-dessus de ton âme, et il veut la combattre. Es-tu meilleur que l'apôtre saint Paul? Est-ce que cet intime ami de Dieu n'a pas dit quelque part : *Je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair*? Il ressentait donc les morsures de l'hydre, il entendait les trois têtes du Cerbère s'agiter, aboyer dans sa poitrine, et, non content des souffrances que Dieu envoyait à son secours, il affligeait son corps : *Je le châtie*, disait-il, *et le réduis en servitude, de peur que je ne devienne réprouvé en prêchant aux autres.*

Ne nous étonnons donc plus si Dieu a préparé des remèdes pour le mal qui nous consume depuis

Adam. Certes, personne, comme le remarque saint Basile¹, ne s'irrite contre le médecin et contre le fer qui torturent le corps pour le guérir. On est reconnaissant, au contraire, et on escompte sa gratitude au poids de l'or. Le médecin, en effet, n'en veut pas au corps mais à la maladie. Agissons de la sorte. Dieu n'en veut qu'à la concupiscence. Rendons-lui donc grâces ; offrons-lui avec reconnaissance le salaire des bonnes œuvres ; bénissons la tribulation, c'est, dans les mains divines, le fer qui fouille notre mal et le détruit à mesure. Quelle qu'elle soit, qu'elle vienne de l'élément insensible, ou de l'homme, acceptons-la, remercions celui qui nous l'apporte, aimons-le, cet ennemi prétendu est un bienfaiteur insigne, et le pardon que nous devons lui accorder pour ce qu'il croit une injure doit nous être par suite une générosité facile.

SECOND POINT.

La tribulation éclaire l'âme et la perfectionne.

L'ange Raphaël rendit la vue à Tobie en touchant ses yeux avec le fiel d'un poisson. Il voulut user de ce corps amer et imbreigné de sels, afin de nous apprendre l'utilité de la tribulation sortie de l'océan de ce monde pour guérir les yeux de notre âme par son âcre amertume. Ces paroles de l'Apocalypse renferment le même enseignement. *Baigne tes yeux dans le collyre*, dit le Seigneur, *afin que tu voies*,

¹ Discours sur : *Dieu n'est pas l'auteur de nos maux.*

car je réprimande et je châtie ceux que j'aime. Comme le collyre absorbe par sa nature les humeurs qui fatiguent les yeux du corps, la tribulation attaque et détruit les affections mauvaises qui obscurcissent singulièrement la vue de notre âme. L'homme, la philosophie le dit elle-même, juge au gré des instincts qui le dominant. Que fait alors Dieu? Tes yeux sont obscurcis, dit-il, accepte la tribulation que j'envoie, et elle les rétablira dans leur pureté primitive. Ne doutez point que tel soit le sens des paroles de l'Apocalypse que je citais plus haut, car le Seigneur ajoute immédiatement : *Je réprimande en effet, et je châtie ceux que j'aime.* Osée a signifié la même chose sous une autre image quand il a écrit : *Voici que je la conduirai dans la solitude et que je parlerai à son cœur.* Qu'est-ce que cette solitude, sinon la tribulation? Vous le savez,

Tempore felici multi numerantur amici.

Regorgez-vous de richesses, êtes-vous le favori de la gloire, les flatteurs tourbillonnent autour de vous, ils vous obsèdent sans cesse. Dieu voudrait vous entretenir de l'affaire de votre salut, mais il ne peut obtenir d'audience. Que fait-il donc? Il dépoussède les puissants de leur siège, il appauvrit le riche, il obscurcit la gloire, et les faux amis s'enfuient soudain, et vous restez seul; Dieu s'approche alors, il parle à votre cœur et illumine vos yeux intérieurs de la lumière de sa sagesse.

Mais que voit-on à cette lumière ?

On voit dans leur vrai jour ce qui est au-dessous de nous, l'enfer et le monde des corps; ce qui est au-dessus de nous, Dieu et l'ange; ce qui est à l'entour, les autres hommes; on se voit, enfin, soi-même.

Nous habitons comme un milieu entre la région des esprits purs et la région de la matière. Celle-ci est au dessous de nous, l'enfer aussi. La patrie des esprits nous domine, et nos pareils nous entourent. Tel est le panorama qui se déroule à nos regards éclairés de la lumière de la tribulation; parcourons-le rapidement, puis nous nous examinerons nous-mêmes à la splendeur de ce précieux rayon.

La moindre douleur, à la tête, aux dents, à l'estomac, nous inspire cette réflexion : si une si petite souffrance torture de la sorte, que sera le feu de la géhenne ? Si une si mince portion de notre corps exige tant de soins, excite tant de soucis, que sera-ce dans l'enfer où le corps entier sera en proie à un ineffable tourment qui n'aura ni médecin ni remède. En vérité Isaïe a bien dit : *Qui de vous pourra habiter avec le feu dévorant ? ou qui de vous habitera au milieu des ardeurs éternelles ?*

Dans la prospérité, nous méconnaissions la nature des biens temporels, ou nous n'en comprenons pas toute la valeur et l'origine ; nous sommes prodigues de la fortune, prodigues de la santé, nous ne rendons pas grâces à celui qui nous les

donne ; mais, la tribulation venue, — la ruine et la maladie, — nous les estimons à leur valeur, nous nous tournons vers Dieu, qui les donne. D'autres fois, dans le bonheur, nous en exagérons l'importance, nous les traitons comme des dieux. C'est alors que l'avarice est une *servitude d'idolâtrie* et que notre *ventre est une divinité*. Mais quand cet or, quand toutes ces délices s'évanouissent en un instant, on s'aperçoit de sa folie et de la vanité de cette poussière qui n'a de valeur que relativement au salut, et qu'il faut bien se garder d'estimer selon son étiquette à l'étalage des pompes humaines. Biens fugitifs, rêve d'une nuit, navire qui effleure l'horizon : nous ne devons en jouir qu'en passant comme on se rafraîchit aux oasis dans la course à travers le désert. Mais qui le conçoit ? Celui seulement que la tribulation éprouve. J'ai connu des hommes illustres, fortunés, glorieux, qui ne se sont aperçu de cette vérité qu'au jour de la ruine de leur position mondaine. Heureuse tribulation, ils lui durent de mourir comme des saints.

Le malheur pressant élève immédiatement l'âme vers Dieu. Celui-ci se dresse comme un sauveur devant la pensée épouvantée du fracas d'une fortune qui croule ou d'une santé qui s'éteint. On invoque sa bonté, on invoque l'ange, tous les habitants du Paradis. On comprend que Jésus est notre avocat, que Marie est notre mère, que les saints sont nos patrons dévoués. On se hâte vers eux. On récite les litanies, on épuise le calendrier de l'E-

glise, on ne néglige aucun des bienheureux. Israël adorait Baal, le veau d'or, Astaroth, dans les jours de calme; il revenait toujours à Dieu dans la tribulation. L'idolâtre, lui-même, couronne, fleurit, encense ses fausses divinités dans le moment de sa joie, mais dans l'infortune il lève les mains au ciel, il crie miséricorde, il implore un Dieu comme s'il ne se souvenait plus du paganisme. Oui, David avait raison : *Jetez, Seigneur, l'ignominie à la face des coupables, et ils invoqueront votre nom..... Quand vous les exterminerez, ils vous supplieront, ils rebrousseront chemin, et viendront dès le matin à vos pieds.* Je n'en veux plus citer qu'un exemple frappant. On sait que Julien l'apostat, effrayé du succès des incantations de ses magiciens, fit le signe de la croix, et qu'aussitôt les spectres apparus s'évanouirent et que le calme revint dans son cœur. Il rétracta ensuite cet acte de christianisme, et rappela de nouveau par la magie les démons de l'abîme; mais, succombant encore à l'effroi, il répéta le signe sauveur, et les fantômes rentrèrent de nouveau dans leurs ténébreuses demeures. Ainsi, l'ennemi le plus cruel de Dieu fut contraint par la tribulation de recourir à lui¹.

Elle nous apprend encore à discerner les vrais amis et les hommes de probité. Tant que vous êtes heureux, les parasites vous entourent. Êtes-vous

¹ Voir Lactance, *Orig. des erreurs*, et Grég. de Naz., *Premier discours sur Julien*.

malheureux, comme ces pailles qui abandonnent le froment que frappe le fléau dans l'aire, les parasites se retirent et vous laissent seul. Alors encore vous reconnaissez les hommes probes. Ceux-ci s'élèvent toujours dans la souffrance; les mauvais descendent vers les enfers. La tribulation est, dans ce cas, une nouvelle échelle de Jacob. Elle est encore la fournaise qui rend à chaque métal son brillant ou son obscurité naturels¹.

La tribulation nous ouvre les yeux sur nous-mêmes. Qui êtes-vous, que valez-vous, que pouvez-vous seul, que pouvez-vous avec Dieu? Que pouvez-vous par vous-même? Rien; votre pensée, elle-même, n'est pas vôtre, dit saint Paul. Que pouvez-vous avec Dieu? Tout; il n'y a pas d'impossibilité pour vous dans ce cas; c'est le même apôtre qui l'assure. Or, c'est la tribulation qui nous donne ce discernement; c'est la tentation qui nous donne la mesure de nos forces dans l'une et l'autre occurrence. Plus d'orgueil alors, de présomption; notre néant apparaît; mais nous savons aussi qu'avec l'alliance de Dieu notre faiblesse peut triompher de Satan.

Enfin, la tribulation perfectionne l'âme.

Je ne puis dire que peu de choses sur ce point, car le temps fuit. Abrégeons. En quoi consiste surtout la perfection? Dans la charité. Interrogez saint Paul. Quelle est la *plénitude de la loi*? La charité.

¹ Voir S. Aug., la Cité, l. 1, chap. 8.

Quel est la *fin du précepte*? La charité. Quel est le *lien de la perfection*? Toujours la charité. Or, que fait la tribulation? Elle nous force à l'amour de Dieu. Heureuse nécessité. Vous avez vu le forgeron jeter de temps en temps un peu d'eau sur le fer qui chauffe pour le faire rougir plus promptement : Dieu agit de la sorte, pour exciter dans notre cœur son amour affaibli par nos préoccupations pour une épouse, une fortune, une position, une famille; il verse de distance en distance l'eau de la tribulation; il enlève ces objets étrangers aux affections du ciel pour donner des ailes de flammes à l'amour divin. Vous avez vu les nourrices baigner dans l'absynthe l'extrémité de leurs mamelles pour dégouter leurs nourrissons et les préparer à une nourriture solide : Dieu agit de même; il trempe le plaisir dans l'amertume pour nous amener à accepter la nourriture de la vertu chrétienne. Vous avez vu le chasseur réduire au jeûne ses chiens et ses faucons pour les exciter à dévorer la proie; vous avez vu le cavalier stimuler sa monture de l'épéon, du fouet et de la voix, pour accélérer sa course; Dieu agit ainsi : il nous sèvre des jouissances terrestres pour nous rendre avides de celles du ciel; il nous frappe pour que nous marchions avec précaution dans le chemin difficile de la vie : nous nous reposerons dans l'éternité. Malheur donc aux mondains qui veulent faire de la carrière de l'épreuve un paradis voluptueux.

CINQUIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Si la sainteté se plaît surtout à fleurir au milieu de la pauvreté, du dédain, de l'abaissement et des souffrances, on la rencontre quelquefois riche, honorée, glorieuse et sans angoisses en ce monde.

J'ouvre la Bible. Je vois le Père des patriarches et des prophètes, celui que le Dieu du ciel et de la terre aimait si singulièrement qu'il se fit appeler le Dieu d'Abraham, je le vois comblé de richesses, à la tête d'une famille de serviteurs nombreuse comme une armée, affronter et vaincre les rois en passant. Je vois Jacob, heureux dans ses affections et dans ses entreprises malgré les intrigues de Laban, parvenir à une vieillesse sainte et fortunée à travers quelques épreuves. Je vois Joseph vendu par ses frères, puis gouvernant l'Égypte comme un autre Pharaon. Et David, enfin, et Salomon, et Josias, et Ezéchias, et les Machabées, ne furent-ils pas tout à la fois les amis de Dieu et des princes puissants?

J'ouvre l'histoire de notre ère. Qui ne sait la vie de Constantin le Grand, que *Dieu combla de félicités si immenses que personne n'eût osé les désirer*, au dire de saint Augustin? Qui n'a lu dans Eusèbe de Césarée ses victoires, si miraculeusement faciles, sur l'odieux Maxence? Qui n'a lu dans Théodoret les exploits du pieux Théodose sur les Goths

de Thrace et les usurpateurs Eugène et Maxime ? Qui n'a lu dans Socrate la défaite des Perses par Théodore le Jeune, pour qui les anges combattirent ? Qui n'a lu dans saint Augustin qu'Honorius extermina en un jour plus de cent mille Goths envahisseurs, et s'empara de leur roi et de sa famille pour les faire périr, tandis que les soldats de l'armée romaine revinrent tous sains et saufs de la bataille ? La piété de Charlemagne et ensemble sa puissance, sa gloire, sa fortune et ses triomphes sont un fait vulgaire. Que ces citations suffisent. Il est bien établi que la sainteté fleurit à tous les degrés de l'échelle sociale, dans l'ignominie comme dans les honneurs, sur le trône comme dans la crèche, et que Dieu répand l'or et les titres sur les élus comme sur les réprouvés ; saint Louis en France, saint Henri en Allemagne, saint Edouard en Angleterre, saint Vincelas de Bohême et saint Etienne de Hongrie en témoigneraient encore au besoin.

Mais, maintenant, pourquoi cette prospérité ? La question est naturelle après notre précédent discours où nous avons énuméré les motifs de la tribulation des saints.

J'assigne à cette prospérité cinq causes.

Elle manifeste la providence ; elle réfute l'erreur manichéenne ; elle montre que la possession des richesses n'est pas un mal en soi ; elle indique l'excellence des biens futurs ; elle enseigne l'emploi de la richesse et son but en ce monde.

Elle prouve évidemment la Providence.

Les manichéens ont prétendu que la matière est le mal créé par celui que les Ecritures appellent le prince des ténèbres, et le Dieu du siècle, comme si nous ne lisions pas dans Daniel, au sujet de Nabuchodonosor : *Ton royaume te sera enlevé; banni du milieu des hommes, confondu avec les bêtes du pré et du bois, tu brouteras l'herbe pâture des bœufs. Sept années passeront de la sorte, afin que tu apprennes que Dieu domine sur les sceptres et les distribue à son gré.* Comment donc Dieu aurait-il chassé son superbe ennemi, pour le châtier, de l'empire satanique; comment donc domine-t-il sur les sceptres et les distribue-t-il à son gré; pourquoi cette action sur des corps qui relèvent directement du mauvais principe? Comment ses serviteurs, Abraham, David, Théodose, Charlemagne, ont-ils présidé aux provinces et aux armées du démon?

D'autres ont prétendu que la possession de la richesse est un mal, parce qu'elle est contraire à la pauvreté apostolique obligatoire pour tout fidèle. Ils firent de la sorte un précepte du conseil. L'apostat Julien abrita hypocritement ses persécutions sous ce prétexte, le bien-venu pour sa haine. Pour forcer les chrétiens à vivre selon l'Évangile, il les chassa des magistratures et des écoles, dit saint Grégoire de Nazianze, et leur défendit de se défendre contre les attaques injustes ou violentes. Mais Dieu, en élevant ses serviteurs, avait réduit déjà à sa valeur cette absurde hérésie, et démontré clairement que, si beaucoup de riches se

damnent, c'est leur faute et non point celle de la fortune dont ils se firent les vils esclaves, au lieu d'en user comme des hommes. Le martyrologe de l'Eglise prouve surabondamment cette vérité. On applaudit dans un chœur les voix brillantes, la basse comme le soprano ou la haute-contre : on siffle, au contraire, les pitoyables chanteurs, sans s'inquiéter de leur rang. L'Eglise agit de même ; elle exalte ses saints, quel que soit leur état, partout où elle les rencontre, tandis que le sifflet de Dieu se fait entendre sur les pervers, sur le Lazare révolté comme sur le mauvais riche.

Dieu, d'ailleurs, montre, par cette conduite, que tout ce qui arrive à ses serviteurs est un effet de son amour. S'il accorde la tribulation à ceux-ci, la prospérité à ceux-là, c'est une preuve que leurs besoins sont différents. *Ne touchez pas à mes Christs*, a-t-il dit, et dans un autre passage : *Celui qui vous touchera me blessera à la paupière de mon œil*. Sa sollicitude pour les siens est infinie, il les suit à chaque pas, il les gouverne, il ne néglige rien ; les nuances les plus légères, dans les accidents qui surviennent, ont été calculées par sa tendresse. Est-il nécessaire de nous faire passer par la souffrance, il nous prodigue le malheur ; convient-il de nous grandir dans l'opinion des hommes, il nous envoie la gloire. Boèce a dépeint cette aimable Providence dans une apologue ingénieux.

¹ Ps. 104; Zach. 2.

Un médecin visite deux malades dans une même famille ; il prescrit à l'un une potion amère , et il permet à l'autre, débilité par une longue secousse, l'usage des viandes délicates et des vins généreux. Le premier lui dit alors : Pourquoi me traitez-vous avec tant d'injustice ; quel mal vous ai-je fait, pour me réduire à l'abstinence et à l'amertume, tandis que mon compagnon vit dans les délices ? Et que m'importe votre nourriture , réplique le sage médecin, je vous permettrais tout à votre gré, si votre maladie n'exigeait pas un régime rigoureux ; le mal qui vous consume n'est pas le mal de votre frère ; aux maux différents, les remèdes divers ; et c'est le même mobile, votre guérison à tous deux, qui dicta mes prescriptions. Tel est le langage que tient Dieu quand on s'impatiente de son mal à la vue du bonheur d'autrui. Cette impatience, d'ailleurs, prouve sa sagesse, car elle justifie l'isolement où il nous laisse ; avec quelle avidité désastreuse nous aurions usé de ces plaisirs qui, heureusement, nous fuient, puisque la privation nous torture à ce point. Dieu agit donc avec amour en comblant les uns et en châtiant les autres parmi ses fidèles. Le bonheur, pour tous, sera le bonheur du paradis, après notre guérison. Quel bonheur ! Puisque Dieu, quand il convient, prodigue tant de richesses terrestres dès ce monde, dans cet antre où nous vivons parmi les bêtes fauves, non pour jouir, mais pour faire pénitence ; dans ce souterrain ténébreux où nous sommes condamnés aux travaux

des mines, comme l'oiseau est créé pour voler, quelle sera donc la félicité des élus ! La prospérité des bons est donc un bien, elle manifeste l'amour de Dieu, et elle est le signe de la prospérité des cieux.

De plus, il fallait bien, ici-bas, un représentant visible de la Providence des pauvres. Si Dieu a voulu que le plus grand nombre des saints sortent des rangs de ceux-ci, parce qu'on navigue mieux sur la mer du monde, vers le port du salut, au souffle de l'adversité qu'au souffle de la fortune; s'il a permis qu'il y ait des pauvres, il a voulu qu'il y ait des riches parmi eux pour amoindrir leurs peines et soulager leurs besoins. Le riche est le père du pauvre. Prétendre que la pénurie des misérables est agréable à Dieu en elle-même, et qu'il veut les tortures de la faim et de la soif pour son plaisir, c'est une impiété diabolique que saint Grégoire de Nazianze réfute éloquemment dans son beau discours *sur la charité*. Dieu a voulu qu'il y ait beaucoup d'indigents, c'est vrai : mais pour que vous, riches, ayez l'occasion d'exercer la miséricorde. Voyez, il n'est rien qu'il recommande aussi fréquemment dans l'Écriture que la charité du prochain. Ne dites donc point : si Dieu voulait, tous seraient riches. Il aime donc la misère, il se plaît aux cris de détresse qu'il n'exauce pas : faisons comme Dieu, que le pauvre se désespère, qu'il implore, que nous importe ? ne lui donnons rien. C'est une impiété, c'est un crime, et c'est parce qu'un grand nombre fait la sourde oreille à l'infortune, que Dieu a choisi parmi les

siens quelques hommes dont il a fait, en les comblant de richesses, les économes des malheureux. Que deviendrait le monde, s'il n'avait agi de la sorte? Malgré les bons riches, les pauvres pullulent; que serait-ce si la fortune était restée le partage exclusif de l'égoïsme? O riches, si vous pouviez comprendre votre rôle providentiel sur la terre! Comme les grandes artères portent le sang qui les inonde jusqu'aux vaisseaux les plus tenus; comme le soleil distribue la chaleur et la lumière à tous les êtres; comme la source alimente les fleuves qui arrosent le globe, vous êtes chargés par Dieu du soin de faire participer vos frères à l'opulence qu'il vous donne à cette condition seule. Ainsi faisait saint Grégoire pape; il ne lui suffisait pas de nourrir trois mille vierges et de veiller sur les pauvres innombrables de Rome : son infatigable charité trouvait des moyens ingénieux de soulager, pour ainsi dire, tous les misérables de l'univers. Ainsi doivent être les vrais disciples de Jésus qui, un jour, ordonna à ses apôtres de distribuer à la foule les cinq pains qu'ils possédaient pour toute nourriture. Ne craignez point de ne pouvoir subvenir aux besoins de tous, ou de manquer pour vous-mêmes : ces cinq pains suffirent à rassasier cinq mille hommes, et il en resta pour les apôtres douze corbeilles pleines. Car rien ne manque à cet enseignement sur la charité; il indique d'abord le précepte, puis il montre les merveilles et les fruits de l'aumône qui enrichit à la fois le pauvre et son bienfaiteur. Ce que je dis de la richesse, je le répète

nités et les titres. La noblesse et le crédit accordés à plusieurs au bénéfice de l'infortune ; et si Dieu a choisi quelquefois ses saints dans les rangs élevés, c'est pour équilibrer les influences de l'impie noble et puissant. Celui-ci ne néglige rien pour intéresser à sa cause le juge et le prince, il va à son but *per fas et nefas*, mais il s'inquiète médiocrement des intérêts du pauvre, ou il ne s'en inquiète pas du tout. C'est pourquoi Dieu a établi dans ce monde des saints nobles et puissants pour être les avocats de la veuve et de l'orphelin. Plût à Dieu que cette leçon fût comprise de tous les grands du siècle ! Plût à Dieu qu'on se demandât la raison d'être de son opulence et de son crédit. Plût à Dieu qu'on réfléchît quelquefois à cette terrible apostrophe du grand Juge : *Rends compte de ta fonction sur mes domaines* ¹. La pauvreté serait plus honorée, les querelles moins fréquentes, et Dieu meilleur pour nous : l'égoïsme l'endurcit et la générosité le désarme.

Tels sont les motifs de la prospérité des bons. J'ajoute que cette prospérité est une confirmation admirable de la puissance du Seigneur. Le salut du riche est difficile : on connaît cette célèbre sentence de l'Évangile : *Facilius est camelum transire per foramen acus, quam divitem intrare in regnum cælorum* ². Quelle prodigieuse vigilance pour se diriger, contre le vent, droit au port de la félicité !

¹ *Luc*, 16. — ² *Luc*, 18.

La tribulation, quoi qu'on en dise, est véritablement le souffle prospère qui enfle la voile des élus pour les conduire doucement à leur rivage. Je n'ai plus besoin d'insister sur ce chef. La prospérité, au contraire, les attire toujours au fond de cette mer qu'ils ne doivent qu'effleurer. Ecoutez encore le Sauveur : *Quàm difficile qui divitias habent, in regnum cœlorum intrabunt* ¹ ! Ecoutez saint Paul : *Scio abundare, scio et penuriam pati*. C'est que la science de la richesse, comme la science de la douleur, est le privilège de quelques-uns. Tous peuvent être riches, mais qui saura être riche ? Tous peuvent souffrir, mais qui saura souffrir ? L'homme parfait seulement. Aussi, les Ecritures louent-elles avec emphase l'homme qui ne transgresse pas le précepte qu'il peut facilement enfreindre. Que le pauvre respecte la loi placée au-dessus de son bras, c'est bien. Mais que le riche soit chaste, par exemple, quand il lui est possible d'être infâme, *quel est celui-ci ?* demanderai-je avec l'Ecclésiaste, *et nous chanterons ses louanges, car il a fait une merveille*. Or, cette merveille est opérée par la grâce. Au milieu du naufrage des mauvais riches et des princes pervers, elle conduit les élus à travers les écueils de la fortune jusqu'au port de l'éternité. *Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu* ². Elle fait d'un saint Edouard, par exemple, un modèle de réserve au milieu de toutes les jouissances, et le conserve

¹ Luc, 18. — ² *Ibid.*

vierge dans la fleur de sa jeunesse et auprès de sa noble épouse.

Mais comment ?

Voulez-vous connaître le secret des saints pour jouir de la fortune selon Dieu ? Il est accessible à l'intelligence de tous : servez-vous de la richesse comme d'un degré pour monter au Ciel, et ne la chargez pas sur votre tête comme un fardeau qui précipite dans l'abîme. Que diriez-vous à celui qui placerait sur ses épaules le siège destiné à le faire atteindre à un lieu placé hors de la portée de sa main ? Vous ririez de sa sottise et vous lui enseigneriez l'usage d'un marchepied. Le mauvais riche est cet insensé : ne l'imitiez pas, et si vous n'osez point fouler l'or et les honneurs sous vos pieds, tenez-les au moins à distance de votre cœur. Que répondriez-vous à un ami qui confierait à votre garde un manteau, avec prière d'être prêt à le lui remettre à sa première demande, quelle que soit l'heure de son retour ? Vous accepteriez le dépôt, mais vous le mettriez dans l'antichambre pour n'être point importuné dans la nuit, s'il plaisait à votre ami de choisir ce moment pour réclamer son bien. Telle a été la conduite des saints à l'égard du dépôt de la richesse ; ils ne lui ont point ouvert leur cœur : ils la mirent à leurs pieds, et c'est là que Dieu la retrouve, et la reprend quelquefois sans troubler leur quiétude. Dans ce cas, ils se contentent de répéter les paroles de Job : *Le Seigneur me l'a donné, il me l'a enlevé, que son nom soit béni.* ..

SECOND POINT.

Nous avons analysé la nature de la tribulation, ses variétés, ses causes et ses effets; parlons maintenant de ses remèdes.

Saint Paul nous les indique dans le passage suivant : *Revêtissez*, écrivait-il aux Ephésiens, *l'armure divine pour pouvoir résister dans les jours mauvais, et vous tenir parfaits en toute chose. Restez debout, les reins ceints dans la vérité, couverts de la cuirasse de la justice, et vos pieds préparés à aller annoncer l'Évangile. Ayez la foi pour bouclier, afin d'éteindre les traits de feu du démon; prenez le casque du salut et le glaive de l'esprit, — la parole de Dieu, — priez et suppliez à toute heure.*

C'est-à-dire, nous marchons à travers des jours turbulents et périlleux; des ennemis cruels nous font face, nous poursuivent, nous enveloppent; revêtons l'armure divine, non pas seulement le bouclier et la lance, mais l'armure complète¹, pour combattre victorieusement dans le jour de la tribulation, qui est appelé *le jour mauvais* parce qu'il est noir et plein de fracas, et pour vous tenir parfaits en toute rencontre, dans la peste comme dans la famine et dans la guerre. Un philosophe compare ingénieusement le sage au dé ou à la balle qui conservent toujours leur même forme, quelque part qu'ils tombent. Le chrétien doit être comme ce sage,

¹ Tel est le sens du mot πανοπλια, employé par l'Apôtre.

toujours le même, toujours tranquille. Tel était saint Paul, et ce que ce philosophe sublime écrivait aux Philippiens¹, il le pratiquait réellement, il ne formulait pas une vaine sentence. Tels il veut que nous soyons tous, *pour que nous puissions résister dans les jours mauvais...* Sa sollicitude nous indique les pièces diverses de notre armure, le ceinturon, la cuirasse, la chaussure, le bouclier que porte la main gauche, le glaive que brandit la droite, et le casque qui protège la tête, pour que nous affrontions sans crainte notre ennemi avec la certitude de la victoire : pour que nous l'affrontions, non pas en silence, mais à grands cris comme les guerriers de Gédéon, car l'Apôtre veut que le soldat qu'il a instruit et armé de sa main *prie et supplie à toute heure*. Mais reprenons ce passage de saint Paul et faisons ressortir chaque détail.

Restez debout, dit-il, *les reins ceints dans la vérité*. Ici les docteurs donnent des explications différentes. Quoi qu'il en soit, il me semble que ce passage peut signifier la vertu de chasteté.

Comme le ceinturon resserre et amincit, de même la chasteté comprime la concupiscence de la chair, dont le siège est principalement dans l'organe qu'indique le contexte. Saint Grégoire a dit, en effet, dans son explication de ce passage de saint Luc, *sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* : *Nous nous ceignons les reins quand*

¹ *Ego, enim, didici in quibus sum sufficiens esse, etc.*

nous réprimons la luxure par la continence. Or, il y a deux espèces de ceintures dans ce genre, pour continuer l'image, l'une large et longue, l'autre courte et étroite. La première est la chasteté du mariage, adaptée aux natures puissantes, épaisses et paresseuses, qui ne pourraient supporter une ceinture de petite dimension. La seconde est le célibat; elle va bien aux natures sveltes et élancées, comme les vierges, qui se ceignent étroitement avec joie pour paraître belles aux saints, à l'ange et à Dieu. Il est nécessaire que le soldat chrétien choisisse entre les deux, car il n'y a pas de troisième ceinture pour l'équipement du combat. Déposer sa ceinture, chez les anciens, c'était déposer le glaive et renoncer au titre de guerrier. Julien l'Apostat défendit simplement de donner le ceinturon militaire aux fidèles, quand il voulut les bannir des armées. Cet insigne était donc à la fois le symbole et l'ornement de la vertu guerrière. De même la chasteté est l'ornement et le signe de la vertu du chrétien militant. Le Juif avec sa polygamie et son divorce, le Turc avec son sérail, l'hérétique avec ses moines et ses nones impures, n'appartiennent donc point à notre sainte milice : l'Eglise du Christ, si soigneuse de conserver polie et brillante sa chaste ceinture, est seule cette *armée rangée en bataille* dont parle le Cantique. Donc, que l'impudique se taise, puisqu'un seul de ses désirs lui fait déposer le symbole de son titre et le rend déserteur du camp de Dieu.

De plus, c'est au ceinturon que s'agrafe le glaive;

et n'est-ce pas la chasteté qui retient et conserve le *glaive spirituel*? On entasse les commentaires pour expliquer la parole divine, et on fait bien; mais le commentaire le meilleur est la pureté de l'âme. La sagesse refuse d'entrer dans un cœur sordide, et *les purs sont heureux, car ils verront le Seigneur*. Saint Antoine disait ordinairement à ceux qui s'étonnaient d'entendre les démons prédire l'avenir: *Que le chrétien soit chaste, et je ne doute pas que sa science ne dépasse celle de Satan*. La vie de ce grand saint en est d'ailleurs une preuve éclatante. Non-seulement il avait l'intelligence des Ecritures, il voyait le passé et l'avenir comme le présent, mais il apercevait souvent les âmes des élus s'envoler après leur mort au ciel. Ceignez donc vos reins, et la méditation seule vous dévoilera mieux les saints mystères de nos livres sacrés que tous les commentaires des docteurs.

Plus je considère le langage de l'Apôtre, et plus je découvre de la similitude entre les deux termes que je compare.

L'homme, dit saint Basile, est composé de deux natures; comme le centaure, il offre à mes regards la forme humaine dans la partie supérieure du corps, et il me découvre dans la partie inférieure les instincts de la cavale indomptée et sauvage. Ces deux parties sont en lutte; pour empêcher que les instincts ne franchissent leur barrière, et ne rendent l'homme semblable à *ces coursiers brûlés par les ardeurs des sens*, dont parle Jérémie, *qui se précipitent en*

hennissant vers la compagne d'un frère, il faut les refouler dans leur domaine, il faut un ceinturon infrangible qui sépare les deux natures. Or, quel est ce ceinturon salutaire, sinon la chasteté ? *Ceignez vos reins*, dit l'Apôtre, c'est-à-dire soyez chastes. Jamais expression n'a été employée avec plus de justesse dans le sens figuré, car la chasteté, dans ce cas, est une véritable ceinture. Saint Basile se sert encore d'une autre image pour signifier la dualité qui est dans l'homme. Il le compare à la lampe où l'huile se superpose sur l'eau sans se confondre avec elle. Maintenez cet état, et la flamme se conserve à la surface du premier liquide ; mêlez, au contraire, et la flamme s'éteint dans une âcre fumée. Tel est l'homme ; il est aussi facile de rendre son âme charnelle que de confondre l'huile avec l'eau dans la lampe symbolique : mais alors la lumière de la sagesse divine s'éteint au milieu des noires vapeurs du vice. Il est donc bien important de marquer les limites de ses deux natures, de poser une barrière aux envahissements de la chair. Ceignez donc fortement vos reins : soyez chastes, c'est le seul moyen de maintenir les parties diverses de votre être dans leurs positions respectives.

D'autant plus, quesi la ceinture accélère la course, il est vrai de dire, à ce point de vue nouveau, que la chasteté nous allège et nous rend plus propres à courir après le Christ avec la rapidité qui emportait autrefois le prophète Elie devant Achab. Ainsi la chasteté dans le mariage nous délivre de la corrup-

tion conjugale et de la jalousie. Que de fois ce dernier obstacle a troublé les ménages et attardé le salut ! Sa pensée poursuit l'époux, et lui fait interpréter en mauvaise part toutes les démarches de son épouse. Affligée de ces soupçons injurieux, celle-ci se tourmente à son tour, et se demande s'il ne vaut pas mieux se conduire de manière à ce que son mari ne se trompe plus en suspectant sa vertu. Que de désordres enfante le libertinage conjugal ! Que de maladies, de chagrins, de querelles, de remords amène l'infidélité d'un époux adultère ! Ainsi la chasteté du célibat nous délivre, non-seulement de ces inconvénients si graves, mais encore du gouvernement de la femme et des soucis de la famille. Il est hors de controverse qu'il est plus facile de conduire dix hommes qu'une seule femme : puis, quels embarras que l'éducation et l'établissement de nos fils et de nos filles ! Elle nous délivre, par suite, de l'avarice, du désir d'entasser, et nous porte peu à peu à consacrer à Dieu notre bien, notre santé, notre talent et notre vie. Etonnez-vous maintenant que le Christ, le général de la sainte milice, que les Apôtres ses tribuns, que les martyrs, que les vierges, que les moines et les veuves qui composent cette armée vaillante, aient revêtu ce ceinturon étroit qui accélère d'une manière si merveilleuse la course vers les cieux.

Restez donc debout, les reins ceints dans la vérité. Point de feintes indignes. N'allez point vous ceindre le corps en lâchant la bride à la licence de

l'âme. La chasteté matérielle sans la chasteté de l'esprit est un mensonge qui ne trompe pas Dieu. La chasteté du corps et de l'âme pour la satisfaction d'un fol orgueil, n'est pas la ceinture divine, c'est la ceinture de la milice satanique. La chasteté d'occasion, cette chasteté qu'on conserve pour courir après une autre passion plus ardente qui entraîne, comme l'avarice, la gloire, l'amour des lettres, cette chasteté n'est pas celle que Dieu désire et récompense. Ceignez-vous donc *vraiment* les reins : c'est-à-dire *faites de vous des eunuques volontaires*, non pour atteindre à la renommée, non pour conserver votre vigueur, non pour accumuler des richesses, non pour vous livrer aux belles-lettres, mais pour *gagner le royaume de Dieu*. Voilà ceux qui possèdent la véritable ceinture de la chasteté, ceux qu'attendent *au Ciel un palais à part et un nom plus beau que celui de fils, un nom éternel* ; voilà le cortège favori de *l'agneau sur tous ses chemins*, celui qui doit seul parmi les élus et les anges chanter *le nouveau cantique*.

Mais qui nous donnera cette puissante ceinture ? Quel en est le vendeur, et quel en est le prix ?

Le vendeur c'est Dieu ; laissons parler le Sage : *Quand j'ai su que je ne pouvais garder la continence qu'avec le secours de Dieu, — et cette connaissance était la sagesse, — je suis allé vers lui et je l'ai supplié* ; laissons parler Jésus lui-même ; à cette parole de ses apôtres, *si telle est la condition de l'homme avec la femme, il vaut mieux ne pas se marier, il*

répond : *Tous ne peuvent pas recevoir cette maxime, mais ceux-là seuls auxquels il l'a été donné*¹. C'est-à-dire, vous parlez bien, car qu'est-ce que le mariage, sinon des entraves aux deux pieds? Cependant tous ne peuvent pas ne point se marier, mais ceux-là seulement qui en ont reçu de Dieu la puissance. La chasteté vient donc de Dieu. Toutefois il faut une préparation de la part de l'homme. La ceinture militaire est faite du cuir d'un animal mort. Eh bien, ce cuir, dans la figure employée par l'Apôtre et interprétée dans notre sens, représente notre chair. Voulez-vous donc obtenir la ceinture de la chasteté? offrez-en la matière à Dieu, l'artisan de cette œuvre sainte : mortifiez-vous, châtiez vos sens, flagellez votre chair. Vous espéreriez vainement être chastes à des conditions différentes : *La mort, crie l'Écriture, est entrée par les fenêtres, et mon œil a pillé mon âme ; les femmes chastes, dit saint Basile, n'ouvrent jamais entièrement la fenêtre, elles regardent, comme par une fissure, ce qu'elles veulent voir, afin de pouvoir fermer immédiatement, si elles aperçoivent ce qu'elles ne veulent pas voir*². Cela suffit pour vous apprendre la nécessité de la mortification des sens et la conduite de l'âme chrétienne. Elle ne fait, pour ainsi dire, qu'entr'ouvrir ses sens, elle veille toujours autour d'eux pour les arracher à l'occasion ; elle fuit les entretiens des pervers, car *ces entretiens*

¹ S. Matth. 19. — ² Jérém. 9; Bas. l. de virg.

corrompent les bonnes mœurs ; elle recherche la compagnie des sages ; elle médite les Ecritures, car elle n'ignore pas cette parole de saint Jérôme : *Aime l'étude des Lettres sacrées, et tu n'aimeras pas les vices de la chair* ; elle parcourt les légendes, elle lit les Confessions d'Augustin, et par cette application des sens à des occupations austères, elle les redresse et les rassainit. Elle se confesse, enfin. La confession, voilà le grand moyen d'acquérir la chasteté. La Syrie ne put jamais dompter Israël tant que vécut Elisée qui découvrait toujours les projets de l'ennemi. Nouvel Elisée, la conscience déconcerte toutes les entreprises du péché impur en les dénonçant au prêtre. Fidèle à cette pratique, fidèle à la prière et à l'oraison, l'âme chrétienne reste impassible au milieu du tumulte des sens que Dieu lui envoie souvent, peut-être, pour sa gloire et la confusion de son ennemi. La lutte fut toujours l'état normal de la sainteté. Saint Benoît se roulait nu sur un lit d'épines, saint François se plongeait dans la neige au cœur de l'hiver, saint Bernard se jetait dans un étang glacé, un autre serviteur de Dieu laissait brûler sa main à la flamme du foyer, tant que durait l'attaque de l'enfer. Vous n'êtes pas plus grands que ces saints illustres : marchez donc sur leurs traces, acceptez leurs épreuves et servez-vous de leurs armes, elles vous donneront une glorieuse victoire.

SIXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Comme la matière que je me suis proposé de traiter, en commentant le texte de saint Paul, est abondante et que la fête de Pâque est proche, j'imiterai le voyageur pressé entre la nuit et la longueur du chemin ; pour arriver au but, en temps opportun, tantôt je choisirai les traverses qui abrègent, et tantôt je précipiterai la course du discours.

La chasteté est le ceinturon de guerre du chrétien.

Le glaive s'agrafe au ceinturon ; il convient donc de se demander maintenant quel est ce glaive.

C'est la parole de Dieu ; l'Apôtre a répondu déjà.

Mais pourquoi ce nom de glaive donné à la parole divine, et quel en est l'usage, dans les combats de la tribulation comme dans le calme de la prospérité ?

Cette parole s'appelle un glaive, parce qu'elle tranche, blesse et tue. Et quels ennemis ? Les pécheurs, ou mieux, les péchés : l'idolâtrie, le schisme, l'avarice, l'ambition, l'hérésie et la luxure. Voilà le glaive que saint Jean vit sortir de la bouche de Dieu, et dont Isale écrivait : *Il frappera la terre de la verge, et il exterminera l'impie du souffle de ses lèvres*. Voilà le glaive avec lequel saint Pierre devait détruire toutes les bêtes du monde, — c'est-à-dire

les vices, — les quadrupèdes surtout, les reptiles et celles qui volent, — c'est-à-dire la volupté, l'avarice et l'orgueil. La volupté, en effet, regarde toujours le sol comme le quadrupède; l'avarice rampe et embrasse la terre dans les anneaux de ses désirs, à la manière du reptile; l'orgueil s'élanche dans les régions élevées d'où il s'admire comme un oiseau superbe. Or, ces bêtes immondes sont exterminées, quand elles se transforment et deviennent des vertus. Quand le voluptueux devient chaste, l'avare charitable, l'orgueilleux plein d'humbles sentiments de lui-même, cette transformation est accomplie; nous ne portons plus au front le signe de la bestialité, nous sommes désormais des hommes. Voilà le glaive dont furent armés les disciples de Jésus, au jour de la Pentecôte, pour opérer cette transformation miraculeuse. Voilà le glaive avec lequel saint Paul fit un si grand carnage, parmi les bêtes symboliques de l'Écriture, de Jérusalem aux confins de l'Illyrie. Voilà le glaive, en un mot, que le Christ ceint aux docteurs, ses guerriers, pour décimer nos ennemis, le paganisme, le schisme, l'hérésie et la légion des vices.

De plus, pourquoi la parole de Dieu ne s'appelle-t-elle pas simplement un glaive, mais le glaive de l'esprit?

D'abord, parce que ce glaive est forgé seulement par l'Esprit saint. Les artisans vulgaires ignorent les secrets de son art, ils sont inhabiles à effiler les armes qui ont prise sur les êtres sans corps. C'est,

en effet, *sous l'inspiration de l'Esprit que les envoyés de Dieu ont parlé aux hommes*¹.

Parce que l'Esprit saint est celui qui se sert surtout de ce glaive. Guerroyer contre le vice, exterminer le vieil homme, ramener les pécheurs, c'est sa fonction par excellence. Nous ne sommes que ses ministres et ses écuyers. *Ce n'est pas nous qui parlons. C'est l'esprit de notre Père qui parle en nous*¹.

Parce que ce glaive combat pour l'esprit et non pour la chair. Composé de deux substances toujours ennemies, l'homme se donne à lui-même le spectacle d'une lutte gigantesque. D'un côté, la matière appuyée sur les vices, secondée par l'ivresse, la fornication, l'adultère; de l'autre, l'esprit armé du glaive de la parole de Dieu.

Parce que le résultat de cette lutte doit être l'avènement de l'Esprit saint sur les ruines du péché. C'est là le but unique, car tout se rapporte à lui, de la manifestation de la parole divine. *Pierre parlait encore*, dit saint Luc dans les Actes, *et l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui l'écoutaient parler*. Telle est la fin de la prédication, faire descendre sur l'auditoire l'esprit de vérité, l'esprit de douceur, l'esprit de piété et l'esprit de crainte, et non pas gagner de l'or, recueillir une vaine gloire, caresser les oreilles de sons agréables et offrir à la raison un amusement ingénieux.

Parce que personne ne saura manier ce glaive,

¹ 2. P. 1. — ² Matth. 10.

s'il ne l'a appris de l'Esprit saint. Qu'est-ce , en effet , que la parole contenue dans l'Ecriture , si vous la considérez en elle-même ? Ce n'est pas un glaive, ce n'est qu'un fourreau qui peut aussi bien renfermer du bois ou du plomb qu'une lame de fer. Le sens qu'y attache l'Eglise catholique, voilà le glaive de fer forgé par l'Esprit de Dieu ; le sens qu'y attache une raison orgueilleuse ou un hérétique présomptueux , voilà le glaive de plomb. L'enveloppe , dans les deux cas , appartient à l'Esprit , mais il n'en est pas ainsi de l'épée. Déception amère ! ils s'en vont répétant sans cesse : la parole de Dieu, la parole de Dieu, et ils ne brandissent, les insensés, qu'un sabre d'enfant dans un fourreau d'or. Aussi les coups qu'ils frappent , les frappent-ils en vain. Dites-moi les victoires qu'a remportées leur glaive. Qui a conquis l'Inde et la Grèce à la foi ? Simon , Arius , Pélage ou l'Eglise romaine ? Qui propage à cette heure la bonne nouvelle dans les plaines du Japon , au Brésil , et parmi les tribus américaines ? Luther , Zwingle , Calvin , ou les missionnaires de Rome ? Que l'hérésie affirme ses succès , si elle l'ose. D'où vient donc cette impuissance d'une part , et de l'autre tant de conquêtes , sinon de ce que l'erreur ne combat qu'avec le fourreau , tandis que la papauté guerroye avec le glaive. Dieu abandonne le premier à tous , mais il a réservé ce dernier pour l'Eglise catholique ; l'Esprit ne découvre le sens de l'Ecriture qu'à elle seule *colonne et fondement de la vérité, terrible comme une armée en*

bataille. La preuve sans réplique de ce fait providentiel, c'est le résultat de ses combats. Armée de la sainte parole, elle a renversé l'humanité rebelle et l'a conduite captive aux pieds de son général, Jésus-Christ. Elle possède donc le glaive, et c'est l'Esprit seul qui le lui donne.

Mais quel est l'usage de ce glaive ?

Il sert à la fois dans la tribulation et dans la prospérité.

Dans la tribulation il terrifie et il console.

Des exemples feront mieux ressortir ma pensée.

L'ambition vous tente-t-elle ; la crosse de l'Évêque ou la mitre de l'Abbé excitent-elles vos desirs : prenez votre glaive, ouvrez les saints livres, et lisez : *Un jugement sévère attend ceux qui commandent, et les puissants seront puissamment tourmentés*¹. L'avarice surgit-elle ; la passion d'entasser envoie-t-elle contre vous ses convoitises : prenez votre glaive, ouvrez les saints livres, et lisez : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, dans les pièges de Satan, dans les desirs inutiles qui plongent l'homme dans la mort et la perdition. Car la cupidité est la racine de tous les maux ; en s'abandonnant à ses instincts, plusieurs se sont éloignés du bon chemin et précipités dans les grandes douleurs*². La luxure s'agite-t-elle, la chair émue incline-t-elle vers le démon qui l'attire ; prenez votre glaive, ouvrez les saints livres, et lisez : *Dieu*

¹ Sag. 6. — ² 1. Timothée, 6.

*jugera les fornicateurs et les adultères..... Ne vous abusez pas : ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les voluptueux, ne posséderont le royaume du ciel¹. Le monde cherche-t-il à vous séduire par ses délices et ses pompes : prenez votre glaive, ouvrez les saints livres, et lisez : *Affligez-le, torturez-le autant qu'il s'est livré à la joie et à la vaine gloire*². Alors une terreur salutaire s'emparera de votre âme, et, à l'exemple de Jésus dans le désert, vous mettrez Satan en fuite avec le glaive de la parole de Dieu.*

Souffrez-vous de ces tribulations navrantes qui veulent être consolées ; votre fortune s'écroule-t-elle ; la mort ravage-t-elle votre famille : ouvrez encore les saints livres ; ils consolent l'infortune aussi bien qu'ils épouvantent le crime ; tout ce qui est écrit, dit saint Paul, est écrit pour nous inspirer l'espérance par la consolation des saintes lettres. Celles-ci suffisaient surabondamment à soutenir les Machabées dans leurs épreuves. C'est une mère dévouée, toujours prête à réjouir du lait de ses mamelles ses nourrissons en pleurs. Vous y lisez à chaque page que Dieu promet son appui à la misère qui l'implore. Vous y voyez ces promesses confirmées par des faits éclatants dans les histoires d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Job, de Moïse, de Tobie, de David et de tant d'autres. Tous ceux-ci furent en butte à de cruelles infortunes, et, grâce à la fidélité du Seigneur à sa parole, ces tri-

¹ Hébr. 13 ; 1. Cor. 6. — ² Apoc. 18.

bulations furent pour eux l'origine d'une félicité glorieuse. De ces maximes et de ces exemples, vous tirerez enfin, avec le Prophète-roi, cette consolante conclusion : *J'ai été jeune, je suis aujourd'hui un vieillard, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa race dans le besoin* ; et vous vous écrierez avec l'Ecclésiastique : *Regardez, mes fils, les nations des hommes, et sachez que nul de ceux qui ont espéré dans le Seigneur n'a été confondu.*

Dans la prospérité, le glaive de la parole de Dieu maintient les opulents de ce monde dans un sage milieu entre la crainte et l'espoir, et il affaiblit la concupiscence.

Il affaiblit la concupiscence, cet ennemi domestique qui nous prépare une mort effroyable sous le voile de l'amitié. *La parole de Dieu est vivante, efficace, plus éfilée qu'un glaive à deux tranchants; elle pénètre jusqu'à diviser la chair d'avec l'esprit*¹. Deux généraux qui réunissent leurs armées pour assiéger une place forte, taillent une rude besogne à cette cité ; mais qu'ils se divisent, et que l'un d'eux se retire avec ses soldats, les assiégés respirent et sont plus au large. De même, dans un homme vicieux les facultés de l'âme conspirent avec les instincts de la matière vers un même but, le bien-être de la chair et ses jouissances. Mais que le glaive de la parole frappe sur sa poitrine, qu'il pénètre et divise cette coalition inique, l'âme,

¹ Hébr. 4.

blessée de l'amour de Dieu, se réveille, s'irrite et dit en quelque sorte au corps : je ne veux plus combattre avec toi ; je veux m'acquitter de la tâche qui m'incombe, m'adonner à l'oraison, à la prière, à la lecture ; je déserte donc ta cause, et vais arborer mes couleurs. La séparation paraît d'abord indécise, peu tranchée ; mais elle se dessine bientôt et s'achève en puisant des forces toujours prêtes dans la parole divine. De la sorte, la chair s'affaiblit de plus en plus ; elle tombe quelquefois dans une prostration telle, que l'esprit, débarrassé de ses derniers liens, est plus fort qu'elle désormais ; il peut alors venger les anciennes injures, la réduire sous son joug, la contraindre à lui servir d'esclave. Dans la guerre, le soldat oblige le paysan surpris à porter ses bagages ; l'esprit, de même, impose le fardeau de la pénitence à son corps ; il l'oblige au jeûne, au travail, à la prière, aux bonnes œuvres ; il s'en sert comme d'un bouclier, pour parer les coups de l'ennemi et atteindre au ciel.

Maintenir les heureux du siècle entre la crainte et l'espoir, cela est sage et tout-à-fait opportun. Le désespoir, en effet, et la torture appartiennent aux damnés ; la possession, au contraire, et la gloire sont le partage des élus ; mais une espérance mêlée de crainte convient seule à la terre, et tel est l'enseignement des saints livres. Ils disent en quelque sorte : sois dans la crainte, ne t'abandonne pas à l'espérance au milieu des incertitudes de la richesse. Souviens-toi de Caïn, le premier riche, le premier

roi. Souviens-toi du Pharaon, des Nabuchodonosor, d'Antiochus et d'Hérode. Souviens-toi de Nabal et de ce riche insensé qui se disait encore : *Tu es opulent pour des années nombreuses; mange, bois, repose dans la joie*, quand une voix effrayante lui criait déjà : *cette nuit même on te redemandera ton âme*¹. Ils disent aussi, pour tempérer l'effroi que ces terribles exemples inspirent : aie confiance, espère, tu pourras te sauver malgré tes richesses car tu n'as qu'à le vouloir. Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; ils furent riches et ils plurent au Seigneur. Use de la fortune selon les vues de Dieu, comme ceux-ci tu parviendras au ciel. C'est ainsi qu'ils balancent le riche entre l'espoir et la crainte, de manière à l'exciter aux bonnes œuvres et à le conserver dans une continuelle vigilance sur lui-même.

A ces considérations particulières j'ajouterai une considération générale sur l'utilité de la parole divine dans tous les états. Je veux parler de la lumière qu'elle fait dans l'âme qui la reçoit. *Le témoignage fidèle de Dieu donne la sagesse aux enfants, et son précepte illumine les yeux*². Les disciples d'Epicure étaient nombreux en ce monde; leur foi ne s'élevait pas au-dessus de la nue et ne s'inquiétait ni du ciel ni de l'enfer. Que fit Dieu? *Il envoya son Verbe et il les guérit*. Et de quelle manière? En les éclairant, en leur enseignant une

¹ 1. *Timot. 6.*; *Luc, 12.* — ² *Ps. 18.*

autre vie bien supérieure, dans sa joie comme dans ses infortunes, à la vie de la terre. Le visible ne dure qu'un soleil, l'invisible durera l'éternité. Le cœur de l'homme s'élance vers ce qu'il connaît. Pourquoi le nourrisson n'aime-t-il que le lait? Parce qu'il n'a point fait usage d'une nourriture différente. Par la même raison, l'enfant circonscrit l'univers dans ses jeux, et le charnel ne voit rien au-delà de ce qui frappe ses regards et satisfait ses instincts. Le paysan mange avec délice un pain grossier sous un toit de chaume; mais s'il s'assoit un jour à une table de roi, il méprise sa cabane et sa nourriture quotidienne. Quand la parole de Dieu retentit en ce monde, quand elle eut découvert aux disciples d'Épicure les horizons éternels, beaucoup imitèrent ce dernier; une fois admis au banquet mystérieux où s'assoient les saints, ils dédaignèrent les mets de la terre et reconnurent leur perfide amertume.

Mais nous nous sommes entretenus assez longuement sur ce sujet.

Parlons du casque.

- Quel est ce casque du salut dont parle l'Apôtre? C'est la vertu d'espérance.

L'Apôtre le dit lui-même dans ce passage : *Revêtissez la cuirasse de la charité et l'espérance, casque du salut* ¹.

Ainsi la vertu d'espérance, l'attente de la félicité éternelle, voilà notre casque. Il protège la tête sans

¹ 1. *Thess.* 5.

s'occuper du corps. Mais quelle est notre tête? C'est le Christ : *omnis viri caput Christus est*, a dit saint Paul. En protégeant seulement notre chef, ce casque spirituel indique donc que la grande affaire du chrétien, c'est la conservation de la grâce aux dépens de la chair qu'il laisse sans défense. *L'œil du sage brille sur son front*, tandis que les yeux de l'insensé semblent fixés à sa chaussure car ils ne fouillent que la poussière; le sage consacre toutes ses lumières à la garde de ce membre précieux, comme le serpent abandonne son corps pour sauver sa tête; il le couvre du casque du salut; casque solide qui repousse les traits et durcit aux coups du marteau; noble armure, digne gardien de la foi éclosée dans notre âme. Mais qui nous l'enseigne? C'est encore saint Paul. *La tribulation, dit-il, produit la patience; la patience prouve ce que nous sommes, et cette preuve péremptoire engendre l'espérance, l'espérance qui n'est jamais confondue*¹. La tribulation produit la patience. La patience, en effet, ne s'apprend pas dans les livres comme la dialectique; elle s'apprend dans les tortures. Plus celles-ci se précipitent et plus cette science s'acquiert vite. La tribulation produit donc la patience, et la patience prouve ce que nous sommes. La constance et le calme dans l'épreuve indiquent en effet le mérite; c'est la pierre de touche de la vertu, c'est ce qui la désigne aux récompenses prochaines. Qu'est-ce

¹ Rom. 5.

qu'une armure splendide sans les qualités guerrières? Les actions hardies, les blessures reçues en face, voilà les titres du soldat aux attentions de son chef. Le potier façonne du même limon des vases sans nombre. Mais la fournaise choisit parmi ces produits de l'art, elle brise les uns avec sa flamme, tandis qu'elle polit les autres et les durcit. La tribulation est pour les hommes cette fournaise intelligente qui tantôt glorifie et tantôt réproouve. La patience montre donc ce que nous sommes, et cette preuve péremptoire engendre l'espérance. Il est impossible, en effet, que l'esprit de Dieu ne rende pas intérieurement témoignage aux infortunés magnanimes, et ne fasse pas germer dans leur cœur la douce fleur d'espérance, l'espérance qui ne sera jamais confondue, car la générosité de Dieu n'est pas circonscrite dans les limites des désirs humains.

Tel est le casque que saint Paul veut placer sur le front du chrétien. Mais comment s'en servir? Je vais l'expliquer en quelques mots.

Nous devons fixer notre cœur par l'espérance au milieu des biens éternels.

Cette vertu a des ressources merveilleuses pour atténuer les amertumes de notre pèlerinage vers le Ciel. Qui fait que l'avare affronte les voyages périlleux sur la terre et sur l'onde? C'est l'espérance, mais l'espérance charnelle. Qui fait que le laboureur travaille nuit et jour, sous la pluie, dans la neige, sous le soleil, et qu'il travaille en chantant? C'est l'espérance encore, mais l'espérance d'une moisson

terrestre. Qui fait que le soldat ne ressent point le fardeau de ses armes, qu'il ne se fatigue pas aux veillées prolongées du bivouac et qu'il sourit aux blessures et à la mort? C'est l'espérance toujours, mais l'espérance d'une gloire humaine. Comment donc l'espoir de gagner le paradis n'allégerait-il pas ce lourd fardeau de calamités qui pèse sur la race d'Adam du berceau à la tombe? Le valeureux soldat du Christ répète avec l'Apôtre au milieu des grandes luttes : *Les passions de ce temps seront toujours au-dessous de la gloire* qui m'est réservée dans le Ciel. Cette gloire viendra, je le sais; plus de combats alors, mais le repos dans le Seigneur. C'est ainsi que l'espérance console, élève l'âme, tandis que la parole des Ecritures résonne, fait entendre des promesses de gloire qui ne tromperont point, comme le consolateur extérieur, si je puis dire, du fidèle que l'espérance soutient au fond du cœur. Mais elle ne le soutient pas seulement; si elle élève ses regards jusqu'à Dieu, c'est pour les y fixer à tout jamais en dépit des tribulations et de leurs flots grondants. Le navire se réfugie dans la tempête vers la terre, la mère commune; il implore son appui, il tend les bras vers elle en jetant l'ancre au fond des eaux; et quand l'ancre a mordu le sol, le navire se balance tranquille sur les vagues qui l'agitent encore, mais qu'il brave, car il repose désormais sur le sein maternel. L'âme, voilà ce navire perdu; la vie, voilà cette mer d'orage; l'espérance, voilà cette ancre du salut. Quand l'âme a jeté une fois l'ancre au Ciel

d'où elle vient, elle n'a plus à craindre de sombrer. Et qui briserait le mystérieux cordage qui va de ce monde au sein de Dieu, notre Père ? Qui arracherait ainsi l'âme à son ancre immuable ? Le cordage qui les relie est fait d'une triple tresse, et chacune de ces tresses est infrangible. L'une s'appelle la vérité du Seigneur dans ses paroles ; l'autre s'appelle le serment du Seigneur, qui, pour accrottre nos joies, a confirmé de la sorte ses promesses¹ ; le dernier, enfin, est le sceau du Seigneur trempé dans le sang de son Christ, qui consacre le testament où sont contenus ces engagements solennels. Donc, que les tribulations redoublent, que les tempêtes se déchaînent, l'âme peut se reposer tranquille à l'ancre au port de l'éternité.

SECOND POINT.

Quelle est la cuirasse dont parle saint Paul et quel en est l'usage ?

Il s'agit ici de la vertu de charité ; vous vous rappelez cet autre texte de l'Apôtre : *revêtez la cuirasse de la charité et l'espérance, casque du salut*. Le passage de l'épître aux Ephésiens où il appelle la justice du même nom, ne contredit point ce commentaire, puisque la charité n'est que la justice parfaite. Il est clair, en effet, que les éléments essentiels de celle-ci se retrouvent dans celle-là. La justice consacre les obligations réciproques ; elle

¹ Hébr. 6.

exige le salaire des moindres œuvres, elle distribue à chacun ce qui lui revient, en tenant compte dans ses estimations judicieuses de la dignité des personnes et des actes : or par la charité l'homme se donne à Dieu pour le recevoir, en quelque sorte, en échange; le chrétien qui la possède *reste en Dieu et Dieu reste en lui*; elle rend à chaque être ce qu'elle lui doit avec des délicatesses infinies, selon son titre et son rang : à Dieu d'abord, à l'âme ensuite, puis au corps, à l'honneur et à la réputation. C'est donc à bon droit que ces deux vertus échangent leur nom quelquefois.

Venons maintenant à la question.

Saint Paul appelle la charité une cuirasse pour trois raisons principales.

La cuirasse recouvre la poitrine, siège du cœur et de la vie; la charité protège de même la vie de l'âme, car *celui qui n'aime pas réside dans les régions de la mort*. La cuirasse se compose d'anneaux enlacés; la charité, de même, est comme un tissu de merveilleuses vertus; écoutez saint Paul : *La charité est patiente, bonne; elle n'est point jalouse, elle ne s'enfle pas; elle n'est ni ambitieuse, ni égoïste, ni colère, ni soupçonneuse; elle ne se réjouit pas de l'iniquité, elle n'applaudit qu'à la vertu; elle supporte tout; elle est confiante, pleine d'espérance et de résignation*¹. Tels sont les anneaux entrelacés dans un ordre admirable par le ciseau de l'Esprit

¹ I. Cor. 13.

saint qui s'appellent la cuirasse de la charité. La cuirasse est faite de brônze, pour résister à la lance et à l'épée; la charité, de même, n'est point quelque chose de fragile; *elle est forte comme la mort, indomptable comme la jalousie de l'enfer*¹. Mais que dis-je? Elle est plus forte que la mort, plus indomptable que l'abîme. La mort, sans doute, est formidable; elle renverse les puissants, elle extermine l'ours et le lion. Mais le péché est plus terrible encore; il a franchi la porte du Ciel, il a décimé les anges qui sont immortels. Or la charité est plus forte que le péché; dans l'âme où elle pénètre, elle le consume comme la flamme consume la toile légère de l'araignée. Elle triomphe même du Créateur. Que n'ose-t-elle pas, en effet, dans ses saintes audaces? Elle reprend la Sagesse incréée, elle enchaîne le Tout-Puissant, elle blesse l'Immortel. Dieu veut un jour détruire Sodome; Abraham l'apprend, et sa charité s'exprime de la sorte : *Gardez-vous d'accomplir cette vengeance, d'exterminer le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable. Cela ne convient pas au Juge de la terre; vous ne réaliserez point ce projet*². Dieu s'irrite contre Israël qui se prosterne devant un veau d'or; il veut l'anéantir. Moïse l'apprend et sa charité s'écrie : *Pourquoi, Seigneur, votre colère s'allume-t-elle contre le peuple que votre bras fort a ramené d'Egypte? Prenez garde que les Egyptiens ne*

¹ Cant. 8. — ² Gen. 18.

*disent : il les a attirés par la ruse au milieu des montagnes pour les massacrer et les détruire. Et Dieu, comme enchaîné par la charité de son serviteur, répond : Laisse-moi ; que je m'irrite, que je les anéantisse, et que je te place à la tête d'une grande nation*¹. Mais la charité de Moïse ne le laissa point aller et Dieu fut vaincu. Quelle est donc la force d'une vertu qui ne craint pas de conseiller son Dieu et de s'opposer à ses desseins.

Quant aux avantages que l'âme en retire, ils sont infinis.

Le premier fruit que la charité porte, son enfant premier-né, c'est la patience. *La charité est patiente.*

La patience est une vertu bien belle ; elle ne repousse pas les traits ennemis, elle les reçoit, et pourtant elle les brise ; elle ne frappe pas, elle ne renverse pas ses adversaires, elle tombe, au contraire, sous leurs coups, et pourtant elle obtient la victoire : *L'homme patient vaut mieux que le guerrier, celui qui se domine est plus fort que le vainqueur des villes*². Il est beau de vaincre dans les combats, mais il est plus beau de triompher par la mort ; il est beau de dominer après la victoire, comme Abraham, Moïse, Gédéon, Josué, David et les valeureux soldats de l'Ancien Testament, mais il est plus beau de conquérir la terre par le martyre et au prix de sa vie comme les saints de la

¹ Ex. 32. — ² Prov. 16.

Nouvelle Alliance. Considérez le chef de la milice de l'Eglise ; qu'a fait le Christ ? Samson donnait une grande preuve de sa force en tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Mais quand il mit ses ennemis en fuite en brisant les liens dont il s'était laissé charger, il en donnait une plus éclatante encore. Le Verbe, de même, manifesta merveilleusement sa puissance en ordonnant les mondes ; mais il la manifesta dans sa plénitude au jour du Calvaire, sur cette croix où il laissait suspendre son corps d'homme, au milieu des bourreaux, sous les liens du sépulcre, qu'il allait briser comme un jeu d'enfant pour entrer dans sa gloire. Qu'ont fait les apôtres et les martyrs ? Ils ont imité leur général, ils ont combattu par la patience leurs tourmenteurs et leur supplice. Mort féconde qui nous vaut un empire que les armes n'auraient jamais conquis ; mort triomphante qui dompta les tyrans et renversa la Rome païenne. Tel fut l'éclat de la patience apostolique, tel fut le prestige que ses nobles souffrances jetèrent sur le monde, que le paganisme et l'hérésie ont affecté d'aimer les épreuves pour se targuer de cette vertu. Vains efforts : la patience est fille de la charité ; elle fleurit seulement dans le cœur du vrai chrétien ; elle n'a rien de commun avec l'erreur et l'impiété. Mais quels prodiges elle enfante dans l'Eglise ! Cassien rapporte qu'un saint vieillard d'Alexandrie, insulté, bafoué, maltraité par une bande d'infidèles, restait calme et insensible. Quel miracle a fait le Christ ? lui criait la foule moqueuse. Il en

a fait un prodigieux, répondit-il enfin avec fierté, puisque je brave vos injures et suis prêt à en braver de nouvelles.

La charité pénètre d'une douce chaleur l'estomac de l'âme, si je puis employer cette image, et lui rend facile la rude nourriture de la tribulation. Sans elle, cet estomac reste froid, il est inhabile à ses fonctions, il ne digère pas l'injure, il en est malade, il en meurt. L'aliment qui ne donne pas la vie, donne fatalement la mort. Avec elle, au contraire, cet organe spirituel s'assouplit; on digère toute nourriture, on s'engraisse de toute substance, on met à profit les insultes et les blessures comme si elles étaient des témoignages d'une familiarité intime. Vous avez lu dans Esdras ce passage étrange : *Je voyais la concubine du roi assise à sa droite, lui enlevant le diadème qu'elle posait sur son front; elle donnait des soufflets de la main gauche à son maître, et celui-ci la contemplait avec admiration.* Pourquoi cette bienveillance, cet accueil à des actes blessants? Parce que ce roi aimait. La charité, de même, accueille bien la tribulation, qu'elle vienne des hommes ou de Dieu, parce qu'elle aime. Des voleurs surprennent un saint abbé dans un sentier solitaire, ils lui enlèvent le cheval qui le conduit. Que dit le prêtre? Il leur tend joyeusement son fouet pour accélérer leur course, et ne se doute pas même qu'on lui fait un outrage. Les épreuves se pressent sur les pas du Sauveur; déjà la passion se prépare; déjà la croix s'élève; mais ce n'est pas pour son cœur un

calice d'amertume, c'est une coupe remplie d'un vin généreux par la main paternelle : *vous ne voulez pas que je boive*, s'écrie-t-il avec transport, *le calice que m'a donné mon Père*? On lapide saint Etienne, et les cailloux meurtriers lui semblent autant de pierres précieuses. C'était à bon droit. Envisagée comme un bienfait de Dieu, la tribulation devient un bienfait véritable : l'ignominie se change en gloire, l'insulte en ornement, la pauvreté en richesse et la mort en immortalité. Les hommes ne voient que notre croix, mais les anges voient la couronne qu'on nous tresse au Ciel. Aussi le Christ disait-il de ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Ils croyaient, en effet, détruire sa gloire, et ils lui ouvraient les cieux.

La charité nous enivre comme une liqueur exquise. *Le vin réjouit le cœur de l'homme*, dit David ; *donnez du vin*, reprend Salomon, *à ceux qui sont dans l'amertume*. L'ivrogne est toujours joyeux, il danse, il chante, il oublie pauvreté, dettes et misère : le vin chasse la tristesse. La sainte ivresse de la charité ne permet pas, de même, de sentir la douleur ; elle dilate l'âme, elle la maintient dans la joie. Jacob travaille quatorze ans, jour et nuit, dans les glaces de l'hiver et sous les feux de l'été, pour obtenir Rachel, et ces longs travaux lui paraissent légers, tant est grand son amour. Tobie se multiplie dans les œuvres de miséricorde, et, le soir venu, aux ardeurs de sa charité sublime, il oublie

ses infirmités et les rudesses d'une épouse pour consoler doucement son fils : *Nous sommes pauvres, c'est vrai, dit-il, mais nous serons assez riches si nous craignons Dieu, si nous fuyons le péché et faisons le bien.* Les apôtres, accablés d'outrages, *sortent joyeux de l'assemblée du conseil.* Paul et Syllas, battus de verges, chargés de chaînes, précipités dans une prison obscure, chantent des hymnes triomphantes. Laurent, sur la grille enflammée, déconcerte le bourreau. Pourquoi cette constance, cette sérénité, ce bonheur, si ce n'est un miracle du saint amour ? O boisson généreuse ! O sobre délire ! Puissez-vous régner dans cette malheureuse région, à la place des crapuleuses orgies qui ont déchaîné tant de maux ! L'ivresse de la charité dompterait sans peine la tribulation, fruit de l'ivresse d'un vin grossier.

La charité nous apprend, enfin, à nous servir de notre ennemi comme d'un bouclier, et à faire de nécessité vertu. Quel est notre ennemi principal ? La chair ; elle tue quand elle caresse ; elle rend le mal pour le bien et nuit d'autant plus qu'elle est plus chérie. Or, comment la charité use-t-elle de la chair comme d'un bouclier ? Elle en use de la sorte. Quand la tribulation se présente elle réprime les murmures, elle fait considérer l'épreuve comme la juste punition du péché et adresse à la chair cette apostrophe : ne te souviens-tu plus de tes fornications, de tes excès en tout genre, de tes transgressions de la loi du jeûne et de celle de

l'abstinence ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant si la peine suit le crime ? Fais donc de nécessité vertu. La révolte ne bannira pas la douleur, elle la rendra plus cuisante ; ta soumission seule peut l'amoindrir et réparer tes pertes spirituelles. C'est ainsi que la charité se sert du corps comme d'un bouclier pour parer les traits de la tribulation.

Que dirai-je de l'utilité de cette vertu dans la prospérité ? Elle est grande et merveilleuse. Désirez-vous des honneurs ecclésiastiques ou civils, elle vous force à peser attentivement votre valeur, vos aptitudes et votre mérite, et vous éloigne, si vous en êtes peu digne, de la magistrature rêvée ; car vous avez appris à son école à procurer en toutes choses l'honneur de Dieu. Aimez-vous les vêtements de pourpre ; vous plaisez-vous aux odorants parfums et aux banquets somptueux, elle vous pousse au sermon, elle vous jette aux pieds du prêtre, elle vous invite à la table eucharistique, parce que vous savez bien, d'après ses enseignements, que le salut de l'âme est préférable aux voluptés charnelles. Aimez-vous l'or, êtes-vous tenté d'avarice, elle vide vos coffres pleins, elle vous pousse à l'aumône, parce qu'elle vous a dit souvent que la vie du prochain est plus précieuse que le métal. Êtes-vous abbé, elle vous rappelle ce que sont vos bénéfices. Êtes-vous père de famille, elle vous enseigne l'économie, mais dans de sages limites. Que vos fils soient honnêtes, ils sauront se contenter de peu. S'ils abandonnent, au contraire, le droit chemin, il

vaut mieux qu'ils soient pauvres pour que la détresse les ramène. Il arrive trop souvent qu'un enfant prodigue dissipe en quelques jours une fortune injustement amassée, et que le père et les fils descendent de la sorte successivement dans l'abtme.

Revêtez donc la brillante cuirasse du combat ; marchez à l'ennemi sans redouter les traits de la tribulation et de la prospérité ; une victoire certaine vous attend, avec l'aide de Jésus-Christ qui est le béni des siècles.

SEPTIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Parmi les pièces de l'armure décrite par saint Paul, vous vous en souvenez, il est fait mention de la chaussure du soldat.

Dans notre demeure ou sur une douce verdure, il suffit d'une sandale légère. Mais quand il s'agit de franchir les grandes distances, à travers des montagnes rocheuses, pleines de ronces et de torrents, il faut une chaussure à l'épreuve du caillou aigu, du limon et de la morsure des bêtes venimeuses. La vie est ce pénible voyage : méditez donc ces paroles de l'Apôtre : *Calceati pedes in præparationem evangelii pacis*. Après la mort nous déposerons en sûreté cette arme défensive pour fouler la demeure paternelle du paradis, et errer, s'il nous plait, sur les fleurs et parmi les lis. *Ote les souliers de tes pieds,*

car le lieu où tu te tiens est une terre sainte, dit Dieu à Moïse dans leur entrevue de l'Horeb. Mais ce monde n'est pas le ciel; c'est le chemin montueux et inconnu qui mène à la patrie figurée par le buisson de feu. Dans cette saison de guerre, pour cette route à travers des ennemis si variés, au sein de la solitude vaste et horrible du siècle, dans cette boue, au milieu de ces rochers, parmi ces épines du scandale, de la terreur et de l'angoisse imprévus : ou bien, ce qui est plus dangereux encore, sur ces prés charmants de la volupté où les roses croissent en buissons : roses perfides, prés trompeurs, car l'épine meurtrière et l'insecte venimeux se cachent sous ces touffes vertes, sous ces gazons frais, au cœur de ces corolles étincelantes : dans cette vie, en un mot, il est urgent de vêtir la chaussure du guerrier qui part pour les expéditions périlleuses et lointaines. Comme les artisans vulgaires sont inhabiles à façonner cette pièce importante de notre attirail de guerre, je veux agir généreusement avec vous : je veux vous donner aujourd'hui deux paires de ces merveilleuses chaussures qui conduisent de la terre au ciel. Mais expliquons d'abord le sens littéral des paroles de saint Paul.

Ces paroles signifient que le prédicateur, pour évangéliser avec fruit, doit avoir les pieds, — c'est-à-dire les affections, — blancs et agiles. Il ne doit aimer ni les présents, ni la flatterie; il ne doit ni courir après la faveur des hommes, ni fréquenter les festins d'apparat; il ne doit se rechercher en

rien. Que le peuple ne le soupçonne même pas de s'abandonner à l'ivresse, à la fornication, à la simonie, à l'avarice et aux conversations licencieuses. Et, de quel front l'ivrogne oserait-il vanter la sobriété? Comment l'avare tonnerait-il contre l'avarice? Comment le concubinaire s'élèverait-il contre le libertinage? Comment l'ambitieux, à l'affût de la gloire et en quête d'hommages, se résoudrait-il à froisser les vices de ceux qu'il caresse? Ceux-ci sont les faux docteurs dont les actes détruisent les paroles, et auxquels Dieu dit par la bouche d'Ezéchiël : *Lorsque vous buviez aux sources limpides, vous troubliez le courant avec vos pieds, et mes brebis buvaient de cette eau souillée.* Le prédicateur, en effet, quand son intelligence est droite, puise abondamment au fleuve de la vérité pure, mais il le trouble de ses pieds quand il corrompt, par la licence de ses mœurs, les fruits de ses études; et les brebis se désaltèrent à cette eau bourbeuse en négligeant les paroles qui frappent l'oreille, et en imitant les mauvais exemples qu'elles ont sous les yeux. Eh bien, c'est pour prévenir ces désordres que l'Apôtre avertit le prédicateur *de tenir sa chaussure prête pour la prédication de l'Évangile.*

Jésus, aussi, quand il envoyait ses disciples porter deux à deux au peuple la bonne nouvelle, voulait les munir de sandales solides, de peur que la poussière des cupidités terrestres ne souillât leurs pieds, et les rendissent indignes des admirations de saint Paul qui a écrit : *Qu'ils sont beaux les pieds des*

hérauts de la paix, des prédicateurs de la gloire !

Mais nous expliquerons d'une manière un peu différente le langage de saint Paul, afin que cet entretien convienne à la fois au saint temps du carême et aux tribulations qui nous accablent. Nous dirons donc : tenez-vous prêts à célébrer la pâque, à manger l'agneau, à vous asseoir au banquet eucharistique. Les Juifs se ceignaient et revêtaient leur chaussure pour la célébration de la pâque symbolique; vous aussi, ceignez le ceinturon de la chasteté, agrafez-y le glaive de la parole, couvrez votre poitrine de la cuirasse de la charité; et revêtissez la sandale de la confession. Celle-ci est la première paire de ces chaussures que je vous ai promises.

Mais comment la confession peut-elle s'appeler de ce nom ?

Les similitudes entre les usages et les propriétés diverses de ces deux termes sont très-nombreuses.

En effet, si la chaussure conserve les pieds sains et les sépare de la boue, la pénitence conserve pures les affections qui sont comme les pieds de l'âme, et les tient à l'écart des passions honteuses. Si l'homme, accoutumé à la première, a les pieds tendres, délicats, sensibles à la moindre aspérité, tandis que le villageois, qui s'habille une fois l'an, possède un épiderme durci, sillonné et insensible, ceux qui se confessent souvent sont doués d'une conscience toujours active : un rien l'effarouche, elle frémit, comme la sensitive, à la seule approche du péché, et se tourmente aussi longtemps qu'elle

est dans le voisinage de cet hôte dangereux ; tandis que le chrétien qui se confesse une fois l'an possède une conscience rustique, accoutumée aux tumeurs, aux déchirures, et sourde à l'aiguillon du crime : son estomac spirituel est vaste ; ce chrétien digère facilement les bénéfices accumulés, les simonies, les usures, les adultères, les crapuleuses ivresses, puis il s'endort bien repu, dans une paix profonde que la conscience ne troublera pas de mauvais rêves. Il demandera peut-être si la fornication est un péché ; mais il n'aura pas le doute le plus léger sur l'innocence de ses désirs infâmes, tant les pieds de son âme se sont faits insensibles à la blessure qui les déchire. Chaussez donc vos pieds, ô malheureux ! vivez à la manière des grands, abandonnez les sordides usages du paysan grossier, si vous voulez gagner le royaume des cieux ; car là tous sont princes ou rois ; il ne s'y rencontre ni laboureurs incultes, ni esclaves ; confessez-vous, en un mot, fréquentez le sacrement salutaire que nous devons à l'incroyable bonté du Sauveur. *Si le prophète vous eût imposé une chose difficile*, disaient les serviteurs de Naaman à leur maître, *votre devoir eût été de l'accomplir ; à plus forte raison quand il vous dit simplement, lave-toi et sois pur !* Si le Seigneur vous eût imposé une œuvre difficile pour le salut de votre âme, dirai-je à leur exemple, ne devriez-vous pas l'accomplir ? Quelle excuse pouvez-vous donc alléguer, puis-

¹ 4. Rois, 5.

qu'il vous dit simplement : prends cette chaussure, je ne la vends pas, je la donne ; use de ces souliers que j'offre gratuitement ; aime la pureté, chéris l'innocence, apprends à sentir l'épine du péché et à l'arracher de ton pied avant qu'il ne s'allanguisse ; prépare-toi de la sorte à la pâque chrétienne, car la chaussure des Hébreux mangeant l'agneau, est bien le symbole de la confession des fidèles.

Mais comment se servir de cette chaussure, comment s'en servir dans la prospérité et dans la tribulation ?

Vous avez vu quelquefois de ces nacelles lézardées qui s'emplissent d'eau peu à peu et coulent si on ne les vide constamment à mesure. L'âme est cette nacelle vieillie. Il n'en est pas de si intègre qui n'ait quelques fissures par où elle reçoit l'eau du péché sur l'océan du siècle : car, *si nous disons que nous sommes sans tache, nous nous abusons nous-mêmes, et la vérité n'est pas sur nos lèvres*¹. Or la tribulation resserre ces déchirures et la prospérité les élargit. Le riche a plus de tentations que le pauvre, la félicité est plus pécheresse que l'infortune. N'est-ce pas David qui s'écrie dans les Psaumes : *Le riche ne partage pas les labeurs des hommes, il vit en dehors de leurs épreuves. Aussi la superbe l'envahit, l'iniquité et l'impiété le débordent ; le péché pullulle sur son âme comme sur sa propre tige*. Il faut donc, dans le bonheur, vider cette nacelle qui est toujours

¹ 1. Jean, 1.

menacée du naufrage, il faut la vider avec diligence par la confession, si l'on veut éviter un imminent sinistre.

La confession n'est pas moins salutaire dans les épreuves.

Quelle est la source de la tribulation? Le péché; c'est lui qui rend les peuples misérables; c'est lui qui précède toute humiliation; Dieu frappe de son glaive les prévaricateurs de sa loi. Et, ne disait-il pas au paralytique pour lui enseigner la racine de son mal : *Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis?* Ne disait-il pas au malade de la piscine : *Tu es guéri : ne pêche donc plus de crainte d'une rechute plus terrible?* Il arriva souvent que, dans les commencements de l'Eglise, Dieu frappa les sacrilèges de mort subite pour inspirer aux chrétiens un grand respect de l'Eucharistie. Saint Cyprien en rapporte quelques exemples. Or quel remède sera plus efficace que la pénitence contre la maladie de la tribulation, puisqu'elle s'attaque au germe même du mal, au péché qu'elle détruit? L'oraison est bonne, les supplications, les aumônes, les pieuses lectures sont bonnes, mais cela ne suffit pas; la racine subsiste toujours, et c'est à cette racine de l'épreuve qu'il faut appliquer la hache de la confession.

L'âme qui s'y décide renaît bientôt à la joie. La tristesse, maladie désastreuse, tue trop souvent ses victimes au témoignage de l'Ecriture, et ses victimes se trouvent surtout dans les rangs des infor-

tunés. *Comme la teigne ronge le vêtement , comme le ver creuse le bois , elle consume le cœur de l'homme* ¹. La teigne naît du drap qu'elle dévore , le ver sort du bois qu'il détruit , et la tristesse vient du cœur qu'elle ravage. Elle est la vie , elle est l'âme de la tribulation : sans elle celle-ci ne mérite plus son nom ; sous ses étreintes la prospérité ressemble à la détresse. Eh bien , la pénitence combat ce mal lugubre , elle le bannit. Le démon a possédé l'homme par le péché , et à sa suite , les mille furies , les soupçons , les terreurs , les angoisses et l'amère tristesse ont établi leur demeure dans notre âme. Or , en exterminant le péché , en chassant le démon et son cortège , la confession introduit la grâce que la justice , la charité , la paix et les saintes joies accompagnent. Vous avez connu des hommes aux digestions laborieuses et troublées. Quel malaise universel ! tout répugne , soulève , on ne sait ce qu'on veut , on est à charge à soi-même. Mais que l'estomac se redresse , que les humeurs noires se dissipent , et la sérénité revient avec la vigueur. Cet épanouissement de la matière se relevant de ses ruines , s'opère dans l'âme quand , sous l'action victorieuse du remède de la pénitence , elle vomit le venin du péché ; elle se réjouit alors , elle s'élève et la tristesse s'enfuit devant cette conscience rassainie. Lisez les vies des saints ; vous verrez leur douce paix que rien n'égale sur terre , et vous trou-

¹ *Prov.* 25.

verez leurs larmes plus suaves que les chants et les rires des mondains. Leur souffrance n'est qu'à l'extérieur ; sous ce vêtement de misère et de douleur le royaume de Dieu absorbe l'âme et ne permet pas à l'angoisse de l'atteindre.

Quelles forces cette âme ne rassemble-t-elle pas dans cet état pour vaincre les tribulations qui surgissent ! Mais ce qui contribue d'une manière singulière à dissiper l'orage , c'est la pénitence volontaire qu'elle reçoit du prêtre. Cette libre expiation retient le bras de Dieu. Réjoui par cette humilité , il retire la main étendue pour punir, et dit en quelque sorte : c'est bien , le pécheur reconnaît son crime et s'arme lui-même pour le châtier : que cela suffise ; je ferai cesser les tribulations que j'ai envoyées contre lui , je calmerai les tumultes et les combats, et je dirai à l'ange qui le frappe , c'est assez. J'ai honte de l'avouer, mais je dois reconnaître à ce sujet que nous sommes bien inférieurs aux Hébreux. Ils ne furent que les enfants , pour ainsi dire ; du peuple choisi dont nous sommes, nous, les hommes mûrs et les guerriers. Cependant quel zèle , quelle générosité dans leurs expiations ! Quelle lâcheté , au contraire , dans nos cœurs , aujourd'hui même qu'il s'agit d'écarter par les bonnes œuvres les calamités qui oppressent, et de raffermir la foi ébranlée dans une portion considérable de son empire ! Où sont nos fruits de pénitence ? Nous nous sommes humiliés une , deux fois , peut-être , — et avec quelle froideur ! — aux pieds des autels ? Il faut autre

chose, il faut absolument d'autres œuvres, vous dis-je, pour apaiser la fureur du ciel irrité; repentez-vous, et que votre repentir porte des fruits visibles, car la hache frappe déjà la racine de l'arbre stérile, le bûcher, qui doit le consumer, s'allume, et malheur à vous si vous n'avez à faire valoir que votre titre de fils d'Abraham. Vous vous rappelez, en effet, les paroles de saint Matthieu¹; il ne dit point, vous avez péché : ne péchez plus, cela suffit. Ce langage est bon pour Luther; il ne dit pas seulement *faites pénitence*, ce qui, pourtant, eût été déjà bien fort; mais il s'écrie : *Faites de dignes fruits de pénitence*. Il faut pleurer assez pour effacer son crime avec ses larmes; il faut que le repentir ne soit pas au-dessous de la faute. Tel est votre devoir à tous, qui que vous soyez, riches ou pauvres, nobles ou obscurs, car *tout arbre*, c'est-à-dire tout homme, le roi, le sujet, le prince, l'artisan, l'évêque, *tout arbre qui ne se couvre pas de bons fruits sera coupé et jeté à la flamme*. Dieu ne fait pas acception de personne, il n'admire pas la pourpre ni le sceptre; il ne respecte pas les grandes richesses; il ne s'effraie point des longues files des valets de l'opulent du siècle : il renverse et précipite dans l'abîme quiconque est resté stérile pour le ciel.

Renfermez-vous donc dans le secret de votre cœur, repassez vos jours dans l'amertume, fouillez avec soin les détours et les retraites de votre être,

¹ Chap. 3.

et confessez-vous : les tribulations de ce temps et les solennités prochaines vous y poussent ; vous recevrez volontiers la pénitence imposée par le prêtre, vous l'accomplirez avec joie , et votre âme s'embellira bientôt des bons fruits dont parle l'Apôtre. Ah, que ce jour luise enfin ! Que les parures deviennent modestes , que les conversations soient graves , que la sobriété règne en toute chose ! *Qu'y a-t-il de commun entre le jour et la nuit , entre le Christ et Bélial* ? Faire pénitence en ne rêvant que toilette ; faire pénitence en se mêlant aux propos badins et aux jeux tumultueux ; faire pénitence en fréquentant les bals et en n'obéissant pas au précepte de l'aumône : quels fruits pour le salut , quelle confusion , quelle supercherie ! Etait-ce de la sorte que les chrétiens des premiers âges pratiquaient la mortification évangélique ? Ils ne s'asseyaient pas devant des tables surchargées , ils ne montaient pas des coursiers fringants , ils ne connaissaient pas les chars moelleux , ils ne fréquentaient pas les bains qui assouplissent : de la terre et de la cendre , des vêtements modestes , sordides quelquefois , l'aumône , l'oraison , les jeûnes , les gémissements , les larmes , telles étaient leurs délices et leurs voluptés. Nous , chrétiens si sensibles et si délicats , imitons-nous au moins quelque chose de cette primitive rudesse ? Laissons donc reposer un peu ces serviteurs occupés sans cesse d'assouvir ce tyran implacable

¹ 2. Cor. 6.

dont l'homme a fait un dieu ignoble ; soyons sobres, enfin : le Christ se contenta de fiel et de vinaigre. Que la vanité disparaisse pendant la semaine où le Seigneur fut dépouillé de ses derniers vêtements, et préparons-nous à la Pâque qui la couronne.

SECOND POINT.

Je vous ai promis deux paires de chaussures pour vous aider à mener à bonne fin cette grande œuvre. Avec la grâce de Dieu je vais m'acquitter complètement de ma dette en vous proposant, après la confession, les exemples des saints.

On façonne les chaussures matérielles avec le cuir d'un animal mort : de même les affections, qui sont les pieds de l'âme, revêtent, en quelque sorte, les dépouilles des morts en s'entourant des souvenirs des saints. Ces souvenirs contribuent puissamment de trois manières à accélérer la route des âmes voyageuses, en éclairant l'esprit, en soulageant la mémoire et en excitant la volonté.

Ils éclairent l'esprit : ce sont comme des aqueducs qui l'arrosent des eaux de la vérité. Vous lisez dans l'Écriture : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite tendez la joue gauche*¹, et vous demandez ce que signifie cette maxime : prenez un exemple dans les vies saintes, et vous la comprendrez. Voyez, par exemple, ce qu'a fait Jésus lorsqu'on le souffleta dans sa passion. Offrit-il encore sa face à l'ou-

¹ Matth. 5.

trage? Non, mais il dit : *Si j'ai mal parlé, rendez-en témoignage; mais si j'ai dit vrai, pourquoi me frappez-vous* ¹? La maxime de l'évangéliste ne doit donc pas être prise à la lettre, et, grâce à cet exemple, elle signifie clairement que notre patience doit être préparée à accepter après une injure, s'il le faut, des injures nouvelles. Quelle nécessité, en effet, de fournir à un pécheur l'occasion de pécher encore? Oui, comme l'a dit saint Isidore, les exemples des saints sont le meilleur commentaire des Ecritures.

Ils aident à la mémoire : les faits s'apprennent mieux que les paroles, je n'ai pas besoin d'insister sur ce chef.

Ils excitent la volonté, et c'est là surtout leur plus belle victoire. La persuasion s'opère par l'écriture, la parole ou l'exemple. L'écriture est le moyen le moins efficace, ce n'est qu'une parole morte. N'êtes-vous pas émus de vos pieuses lectures, allez donc au sermon, vous entendrez une voix ardente, et la pâle peinture des livres revêtira les couleurs de la vie. Mais, quelle que soit la puissance de la voix humaine, quelles que soient les ressources de l'art du rhéteur, la puissance et les ressources de l'exemple sont plus développées encore. La parole, après tout, n'est que la parole; mais les exemples sont des réalités, des œuvres, des faits qu'on voit des yeux et qu'on touche de la main.

¹ I. Jean, 18.

Il y en a de deux sortes, les actes et les gestes proprement dits des saints, puis leurs souffrances. La force des premiers est grande, mais la force des dernières est incomparable. Les discours de Jésus m'émeuvent, ses miracles aussi : mais sa passion, ses causes et son but, mais sa croix, mais sa mort me trouble et m'entraîne. Il semble inactif à ce gibet où il est suspendu, et il n'a jamais accompli de plus grandes œuvres : il faisait tressaillir la terre, il fendait le rocher, il déchirait le voile, il obscurcissait le soleil, il ouvrait le ciel, il convertissait ses bourreaux, *il attirait tous les êtres* après lui. La philosophie enseigne beaucoup, mais elle ne persuade personne, parce que ses œuvres étaient nulles et sa patience de l'orgueil ; elle ignorait la rhétorique que les apôtres apprirent à l'école du Christ : ceux-ci, avec peu de paroles, mais par des actions multipliées et une patience à l'épreuve de la torture, persuadèrent aux hommes, non point les voluptés d'Epicure, mais les ignominies du Calvaire. Et à combien ? A tout l'univers, aux rois, aux tyrans.

Empruntons donc la dernière pièce de notre armure à cette matière précieuse. Mais n'oublions pas que nous avons deux pieds à défendre. Nous emprunterons donc aux exemples des saints et à ceux des méchants ; pour continuer notre image, les exemples des saints nous fourniront la chaussure du pied droit, et les exemples des méchants la chaussure du pied gauche. Commençons, si vous le voulez, par ce dernier.

Désirez-vous un soulier qui aille parfaitement à votre mesure, considérez avec attention votre matière, déroulez à vos yeux la république des pervers, dont le démon est le roi, et les ambitieux, les avarés, les charnels, les patens, les hérétiques et les schismatiques sont les membres.

Considérez d'abord le roi de cette foule impure. D'où vient-il, qui était-il autrefois, qui est-il aujourd'hui ?

Qui était-il, celui qui s'appelle Satan ? Il était Lucifer, il résidait au ciel où il rayonnait comme le plus noble des archanges, comme le chef-d'œuvre le plus beau des chefs-d'œuvre divins.

Et qui est-il aujourd'hui ? La sentine de toutes les misères, l'esprit de ténèbres, le jaloux, l'obstiné. Il ne pense, il ne fait que le mal ; éternelle proie des furies, il est oppressé, torturé, et le cri de sa torture s'élèvera dans les siècles des siècles.

Considérez encore le lugubre empire de ce déshérité fameux, la république des pervers, des scélérats et des perdus du monde. Nul n'y est oisif ; tous portent leur croix, une lourde croix ; tous la portent joyeusement. On ne se repose jamais, on est toujours en chemin, on progresse toujours sur la voie de la perte et de l'iniquité. Et pourquoi tant de labeurs ? Où tendent ces pénibles sentiers ? A acquérir un peu de poussière, un peu de fumée. Ah, que Satan a su faire de martyrs ! De martyrs insensés qui rempliront la géhenne jusqu'au comble ! Voyez l'avare : l'inquiétude perpétuelle le ronge ; il mange

combats : quelle valeur, quelle intrépidité, quelle insouciance ! Et pourquoi ? Pour conquérir un royaume, peut-être, un empire ? Non, ce but eût été trop digne de pareils labeurs : c'était pour mériter un salaire modique, que ce mercenaire livrait son existence au hasard.

Et nous, chrétiens, nous qui ne recherchons pas un peu de terre, comme l'avare, un peu de fumée, comme l'orgueilleux, un peu de science, comme le paten, le progrès d'un mensonge comme l'hérétique, un ignoble salaire comme le soldat qui se vend, mais le royaume du ciel, la vie heureuse, le commerce des saints, l'égalité avec les anges, la ressemblance avec Dieu, nous n'oserons rien souffrir pour une si noble conquête ? Oui, oui, ils se lèveront, ils se lèveront au dernier jour les serviteurs du monde, et ils nous jugeront, nous, les serviteurs de la croix, parce qu'ils ont obéi au tyran qui les accablait sous le joug en ne leur accordant qu'une faible récompense, avec plus de joie que nous n'obéissons à celui qui nous offre le paradis en échange d'un joug léger et suave. Ils se lèveront les fils de la philosophie patenne, et ils nous jugeront, nous chrétiens, parce qu'ils ont plus fait pour une vaine sagesse que nous ne faisons pour la sagesse véritable, parce que la curiosité seule de savoir les poussait à des labeurs que la vérité de Dieu ne peut nous faire entreprendre. Ils se lèveront les enfants de l'hérésie, et ils jugeront les enfants du catholicisme, parce que sans thaumaturges, sans

prophètes, sans sacrements, ces déshérités de la sainteté ont plus fait pour leur imposture que nous ne faisons pour la révélation avec notre passé, nos trésors, nos saints, nos apôtres, nos martyrs, nos docteurs et nos pontifes. *Rougis, ô Sidon, ô catholique, toi la cité fondée sur la pierre solide de la montagne sainte, s'écrie la mer, c'est-à-dire l'hérétique agité par mille doctrines diverses, comme une mer sous les vents, tandis que j'adhère opiniâtrément à ma foi jusqu'à mourir. Passez dans les îles de Céthim et voyez; envoyez à Cédar et considérez attentivement: se passe-il rien de pareil; ces peuples changent-ils de Dieux? Et pourtant ces dieux ne sont pas des Dieux. Mais mon peuple s'est fait des idoles. Cieux étonnez-vous, portes des éternelles demeures soyez dans la désolation*¹. Hélas! les paroles du prophète ne s'appliquent que trop à notre époque infortunée. Passez aux îles de Céthim, envoyez à Cédar: quelle obstination dans l'hérésie, quelle tenacité pour les faux dieux, quel aveuglement dans la perfidie, quelle hâte pour se damner certainement? Et, sans parler de l'hérétique, l'avare et l'ambitieux changent-ils facilement leurs mœurs? Abandonnent-ils leurs idoles? Et le peuple choisi a déserté ses glorieux étendards! Plût à Dieu, plût à Dieu que ce fût une calomnie! Mais cela n'est que trop sûr: pour une tribulation, une calamité infime, on a troqué la foi contre l'hérésie, la pu-

¹ Jér. c. 2.

deur contre l'impudicité, la religion contre le sacrilège; on a abandonné le Seigneur, *la fontaine des eaux vives, on s'est creusé des citernes toujours vides*. Quoi d'étrange, comme dit le Prophète, si ce peuple est châtié maintenant, *s'il est abandonné comme une proie aux lions qui rugissent*, si le ravage, la désolation, si le désert s'étend sur ses campagnes? C'est pour que nous comprenions combien il est amer de délaïsser le Seigneur notre Dieu.

Regardez d'autre part le chef de l'armée des saints, Jésus-Christ, puis les patriarches, les prophètes, les apôtres, les confesseurs, les vierges, les martyrs, toute cette plèbe sacrée qui peuple la cité de Dieu et compose la république des justes : pas un qui n'ait traversé les épreuves et les tribulations. Que dit l'Apôtre de leur Roi? *Débarrassez-vous du fardeau de l'iniquité; purifiez-vous du péché, combattez avec patience votre combat, le regard fixé sur Celui qui est le principe de votre foi et sa récompense, qui embrassa avec délices sa croix tant méprisée, et s'assoit maintenant à la droite de son Père. Songez à ce qu'il eut à soutenir contre les pécheurs pour que votre âme ne défaille point. Vous n'avez pas encore lutté contre l'injustice jusqu'à répandre votre sang*¹.

C'est-à-dire, confessez-vous, faites pénitence. Si cela ne suffit pas, songez aux exemples que Jésus-Christ vous donne. Il vaut mieux songer à lui qu'à

¹ Hébr. 12.

Alexandre ou à César, car Jésus est l'auteur, car il sera la couronne de votre foi; il est votre docteur, il sera votre rémunérateur. Songez donc à lui. Considérez ce serpent d'airain dont la vue guérit toute blessure, ce fidèle miroir qui retrace tous les traits de la patience chrétienne. Que fait-il? Il *soutient volontairement sa croix*... Il pouvait ne pas descendre dans l'humanité, ou y descendre comme un roi puissant, riche, heureux; il ne l'a pas voulu; il a accepté toutes nos misères, toutes nos calamités, pour marcher devant nous, pour être notre modèle sur tous nos chemins. Songez donc à ses luttes contre les pécheurs; souvent, toujours, car ces luttes furent infinies, ce que chaque homme peut souffrir, il l'a souffert à lui seul. Songez donc à lui, le roi, le pontife, le docteur de l'univers, dont une parole, un signe, un mouvement mettait en fuite les démons, apaisait la mer et les vents, guérissait les boiteux, les sourds, les muets, les aveugles et ressuscitait les morts. Songez à celui que le Prophète voyait assis sur un trône élevé, objet de la contemplation des séraphins, qui chantent dans une respectueuse terreur : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*. Voilà notre modèle dans toutes les tribulations. Et qu'a-t-il souffert? Qu'a-t-il éprouvé? Cette lutte contre les pécheurs que nous connaissons d'après l'Évangile. O chrétien, tu es orgueilleux et tu veux passer pour humble, tu es impudique et tu veux passer pour chaste, tu es avare et tu veux passer pour li-

béral, tu es ignorant et tu veux passer pour habile ; si quelqu'un t'apprécie à ta juste valeur, tu inscris son jugement comme une injure sur une tablette d'airain ! Songe donc, songe donc à ton Dieu. Il est le saint des saints, et les juifs le traitaient comme un pécheur ; il est la sagesse innée, et on le prenait pour un insensé furieux ; il est la sobriété même, et on le regardait comme un ivrogne ; il chasse les démons, et on l'appelait un envoyé de Béesébut ; il est la vérité, la voie et la vie, et on le méprisait comme un séducteur et un samaritain. Que faisait-il cependant ? Il acceptait patiemment ces épreuves. Il ne rendait pas le mal pour le mal ; maudit, il ne maudissait pas ; maltraité, il ne menaçait point : il endurait, il supportait, il souffrait doucement ; il se laissait vendre, saisir, flageller, injurier, condamner, crucifier, lui, descendu en ce monde non pour son avantage, mais pour nous. Il supportait des calamités telles que personne ne les avait jamais subies aussi nombreuses, aussi variées, dans un lieu si célèbre, dans un temps si fameux. Lui, si réservé, si sobre, faisait excès dans la souffrance, comme Moïse et Elie l'attestèrent au jour de la transfiguration. Et pourtant il ne perdait rien de sa grandeur d'âme, de son ineffable douceur, de sa constance incomparable ; si bien que Pilate s'étonnait, que le centurion confessait sa divinité. Il supportait enfin ces épreuves de la part des pécheurs, des derniers des hommes, des scélérats, des impurs ; il les supportait par eux, et il les

supportait pour eux. Plaiguez-vous donc, si vous l'osez ; comparez vos tribulations aux siennes ; cela est bon pour que *votre âme ne défaille point*, pour que votre pied ne se déchire pas aux épines et aux cailloux du sentier, et vous verrez que vous n'avez pas encore résisté jusqu'à mourir, et vous reprendrez votre course avec des ardeurs nouvelles.

Mais, dira-t-on, Jésus-Christ est Dieu ?

Soit ; mais les apôtres, les prophètes, les martyrs ? Isale est taillé en pièces, Jérémie est lapidé, Ezéchiel est massacré, Jean-Baptiste est décapité, Pierre et André sont crucifiés, Jacques et Paul périssent par le glaive. Le mépris, l'injure, le sarcasme, la prison, la mort, l'exil, la nudité, la faim, la soif, sont le partage des saints, au dire de l'Apôtre. Or tous ceux-ci sont-ils des Dieux ? Qui de nous a supporté rien de pareil ? Et pourquoi n'imiterions-nous pas nos aïeux ? Celui qui reconnaît ses faiblesses et se confie en Dieu seul est invincible aussi bien que les plus fameux martyrs.

Allons donc, courage. Revêtons la chaussure du guerrier chrétien, et répondons hardiment à la chair, au monde qui nous plaint pour nous conduire aux abîmes : Notre chef est descendu du ciel ; il a souffert, il est mort, et je refuserais la souffrance ? Nos frères, les saints, les martyrs, ont bravé le paganisme en courroux, les empereurs puissants, les bêtes furieuses, et je refuserais la souffrance ? Non ; non. Dieu m'a envoyé la maladie, je charge ma croix et je marche sur ses traces ; il m'a envoyé la

pauvreté, je charge ma croix et je marche sur ses traces; il m'a envoyé la calomnie, je charge ma croix et je marche sur ses traces; j'y marcherai toujours jusqu'à l'éternité.

HUITIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Si la fête de Pâques est la plus joyeuse des solennités du catholicisme, la paix est le don le plus précieux que le ciel ait fait à la terre. Elle réjouit l'âme, elle ranime les êtres, elle dilate la matière elle-même, les arbres, les moissons; elle fait tressaillir jusqu'aux éléments du monde, les sphères et les eaux. Il sera donc tout-à-fait opportun de traiter, au milieu des saintes joies de ce jour, de la plus douce faveur que Dieu ait accordée à sa créature.

La suite de notre commentaire m'y mène naturellement. Vous vous souvenez dans quel sens nous avons interprété ces paroles de l'Apôtre : *calceati pedes in preparationem evangelii pacis*. La confession a été pour nous la chaussure de guerre souhaitée par saint Paul au préparateur de l'Évangile. Je dois donc me demander aujourd'hui quel est cet évangile de paix qu'elle prépare.

C'est la Pâque elle-même, c'est l'Agneau eucharistique, comme je vous le disais naguère.

Pourquoi désigné-je l'Eucharistie sous ce nom,

et, en me conformant à l'ordre que j'ai déjà suivi, comment sert-elle au chrétien dans la tribulation et dans le bonheur? Je vais examiner successivement ces deux points.

Il importe, avant tout, de bien caractériser la nature de la paix.

Trois éléments la constituent : l'union des volontés et des cœurs, le bon ordre dans ce concert, la tranquillité inébranlable dans ce bon ordre.

Les signes extérieurs qui accompagnent la conclusion de la paix dénotent assez clairement que l'accord en est l'âme et l'essence. Les mains se touchent, les bras s'enlacent et les bouches s'unissent pour dire que les cœurs sont réunis par le pacte de l'amitié, comme les mains, les lèvres et les poitrines sont confondues dans le même baiser.

Pars mihi pacis erit, dextram totigisse Tyranni,

a dit un poète.

Cependant cette union, si elle n'est pas ordonnée comme il convient, ne sera pas la paix véritable. Si la femme commande à son époux, si le fils domine sur son père, si le maître obéit à l'esclave, l'âme au corps, l'esprit à la chair et la raison aux sens : si les rapports s'intervertissent de la sorte de bon gré, sans résistance, j'aperçois bien une union, mais cette union n'est pas la paix dont je parle ; elle n'est que la paix trompeuse qui faisait dire à Jésus : *Je n'apporte point la paix, mais la guerre.* La pacification véritable, en effet, vient de Dieu. Or tout

ce qui vient de Dieu est ordonné comme il convient, et, dans l'espèce, la pacification divine jouit d'un ordre stable et toujours tranquille. Saint Augustin la définit avec raison la tranquillité dans l'ordre.

Or la justice est la mère, la nourrice, la gardienne de la paix. La justice humaine produit et conserve la paix humaine, la justice du ciel enfante et maintient la paix du ciel. D'où viennent les querelles et les luttes entre les hommes? De l'injustice qui mine à son profit l'équilibre des conditions et des fortunes. Bannissez-la du monde, et les cités et les royaumes seront en paix. D'où viennent, d'autre part, les tribulations, les maladies, les disettes, les tremblements de terre, la foudre, la grêle et la sécheresse? De l'injustice qui détruit l'harmonie entre Dieu et l'homme, qui détourne le tribut que la créature doit au ciel, au profit des passions de la chair. De là l'inimitié entre le Seigneur et son peuple, de là les combats du droit contre l'injustice. Bannissez cette dernière de votre cœur; que la charité, qui est la parfaite justice, lui succède, et les tribulations seront amoindries, et la paix spirituelle renaitra dans les âmes. Car *la tranquillité n'est pas pour l'impie;... elle sera toujours le fruit de la justice :... elle se tient enlacée avec celle-ci dans un éternel baiser;... éloignez-vous donc du mal; faites des œuvres bonnes; recherchez la paix et poursuivez-la*¹. Vous la desirez, c'est bien car elle est belle et toute belle;

¹ *Is.* 48 et 32; *Ps.* 84, 36 et 32.

mais vous ferez de vains efforts, vous vous fatiguerez sans résultat dans la poursuite de ce calme ineffable, si vous ne le cherchez point dans la maison de sa mère ; *éloignez-vous donc du mal*, faites les œuvres de la justice, et puis *poursuivez la paix*, car vous serez sur sa voie. C'est l'enseignement de saint Augustin : *soyez juste*, dit-il dans son commentaire sur le quatre-vingt-troisième psaume, *et vous posséderez la paix. La mère et la fille s'aiment, elles se tiennent embrassées. Si vous n'aimez pas sa mère et sa meilleure amie, la paix ne vous aimera pas, elle n'accourra point à votre rencontre.* La désirez-vous : ne luttez donc plus contre la justice. Celle-ci vous crie : ne volez pas, et vous ne l'écoutez point ; ne soyez point adultère, et vous ne l'écoutez point ; ne faites pas au prochain ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, et vous ne l'écoutez point ; comment voulez-vous obtenir les bienfaits de sa fille chérie ? Tu es l'ennemi de ma mère, vous répond-elle, et tu crois m'avoir pour amie ? Tu t'abuses : partout où j'apercevrai la justice, je volerai lui donner un baiser.

Cela posé, il est facile, si je ne me trompe, de raisonner notre interprétation. L'Eucharistie est le signe d'une paix commencée déjà, et le gage d'une paix parfaite dans l'éternité. La fréquentation de la table sainte, la participation au mets royal de l'Agneau, est à coup sûr la preuve la plus évidente de l'amitié de Dieu. On ne convie pas à ses banquets un ennemi ; on n'invite pas à sa table les traitres. Or, si Dieu

nous presse de nous y asseoir, s'il prodigue à l'homme le pain de l'ange dans cette vallée de misères, cet exil, cette prison, dans cette étable ignoble, si je puis dire, où nous gisons pêle-mêle avec les animaux immondes, quelle ne sera pas la paix du ciel, notre patrie, notre paternelle demeure ? L'Eucharistie est donc vraiment le signe de la paix en ce monde, le gage de la paix dans l'autre; elle peut donc s'appeler à bon droit l'Évangile de la paix, d'autant plus que la mère de celle-ci, c'est la justice, encore une fois, et que l'Eucharistie engendre la justice dans notre cœur. Elle engendre la charité, elle la conserve, elle l'aggrandit; or qu'est-ce que la charité? n'est-ce pas la justice parfaite?

Voyez maintenant les effets suaves de ce pacifique Évangile.

Etes-vous dans la prospérité, prêtez l'oreille, écoutez attentivement ses leçons.

Il vous enseigne l'humilité.

Quand le Roi des rois admet indistinctement tous les hommes à son festin, quand il accueille magnifiquement l'infortune comme la richesse, qui sommes-nous pour mépriser nos semblables parce qu'ils végètent dans la misère? Jamais, je pense, le prêtre n'a dit aux chrétiens qui s'approchent de la table sainte: Qui êtes-vous? Un roi illustre? Que votre majesté daigne s'asseoir sur ce trône splendide. — Et vous, encore, qui êtes-vous? Un noble chevalier? C'est bien; prenez place auprès du mo-

narque, votre maître. — Et vous, enfin, qui êtes-vous, pour marcher si près de ces princes? Un mendiant obscur? Descendez là bas, à l'extrémité ténébreuse du temple, et attendez humblement qu'on vous donne les miettes du banquet préparé pour les grands. Non certes. Tous s'avancent confondus dans une même foule, dans un même recueillement, dans une même prière. Que signifie ce spectacle? Moi, noble, moi, comblé de richesses, je ne vaudrais donc pas ce que je m'estime? Cette fortune, cette naissance sur lesquelles je me grandis, ne sont donc plus la vraie noblesse et ne constituent pas une supériorité légitime? Car les mendiants me coudoient, me précèdent souvent au banquet de Dieu où ils reçoivent une part égale à la mienne. Est-ce que Dieu serait injuste ou jaloux? Il s'abuse donc, il s'abuse celui qui mesure la noblesse à ces biens éphémères que le ciel donna aux méchants comme aux saints, tant ils sont de petite valeur.

Douce humilité, humilité charmante! Comme elle resplendit du plus pur éclat dans l'Eucharistie. Voyez : ce sacrement représente à la fois l'abaissement du Christ souffrant et le triomphe du Christ ressuscité, comme l'expriment les paroles du prêtre après la consécration. Remonté des limbes, vainqueur de la mort et du péché, revêtu de sa gloire, au milieu de ses possessions éternelles, le Christ n'oublia pas ses amis comme un parvenu vulgaire. Il descendit vers eux, mangea à leur table, se pro-

mena au milieu des pêcheurs de Galilée avec la douce familiarité d'autrefois : *Va vers mes frères*, dit-il à Madeleine, *je monte vers mon Père et le vôtre, vers notre Dieu à tous*. Il reste maintenant parmi nous, dans nos temples, dans l'Eucharistie. Quel exemple touchant d'humilité et de condescendance ! Mais quelle preuve, éclatante aussi, des fruits de cette douce vertu ! L'Eucharistie, disais-je, représente l'abaissement du Christ ; mais elle représente aussi sa gloire, gloire voilée sous les apparences obscures, gloire conquête de l'humilité, de la souffrance victorieuse de l'orgueil et de la volupté. Voulez-vous donc partager son triomphe, imitez l'abaissement miséricordieux du Seigneur.

Etes-vous dans la tribulation ? Ecoutez encore.

L'Eucharistie représente la Passion avec ses circonstances navrantes. Le vrai chrétien se dit, en approchant de l'autel : Si le Fils de Dieu m'a appelé du néant, s'il m'a racheté par la croix, s'il me nourrit lui-même dans ce sacrement d'amour et m'y promet la vie éternelle au ciel, n'est-il pas juste que je souffre pour son nom et que je me sacrifie pour sa gloire. Il est mort et ressuscité pour moi, à la condition que je ne vivrai plus que pour lui. Saint Paul, saint Basile, saint Augustin et l'Eglise le proclament¹. Comment donc me révolterais-je contre une légère injure, une calomnie éphémère, un accident de fortune qui ne peut durer que

¹ 2. Cor. 5 ; S. Bas. l. 1, c. 3 et l. 2, c. 2. sur le Baptême ; S. Aug. tract. 84, in Joan.

quelques jours. Et alors, l'Eucharistie retrace bientôt à ses yeux, comme un fidèle miroir, tous les fruits de la patience de Jésus dans ses rapports avec les hommes. Il y contemple la trahison de Judas, trahison renouvelée, multipliée à l'époque pascale par ces convertis de circonstance qui vendront demain le Christ à la luxure, à l'avarice et à la crapule où ils se plongent jusqu'à la Pâque prochaine. Il y contemple l'humiliation du jardin des oliviers auprès de l'ovation des palmes; il entend les cris furieux de la foule déicide après l'hosannah triomphant : injustice, haine toujours vivante dans le cœur de ces chrétiens légers dont la ferveur, au jour de la Résurrection, disparaît dans la même semaine devant l'aveugle folie qui choisit Barabbas. Il y entend Dieu disant à l'homme : je veux te combler des dons de la fortune et de la gloire; je veux me donner moi-même à toi pour te contraindre à me servir; et il entend cet audacieux répondre : je dissiperai tes dons dans les débauches, je les jetterai en pâture aux courtisanes; oublieux de toi, du prochain, de mon âme, je m'endormirai dans l'ivresse et je traînerai ton hostie dans la fange. Et, au-dessus de cette douloureuse scène, au-dessus de tous les outrages, de tous les crimes de l'humanité en démence, il contemple enfin la douce figure de Jésus qui plane calme, patiente, attentive, toujours prête à provoquer avec un aimable sourire la conversion du pécheur et à encourager la pénitence. Oh, quel exemple pour son âme souffrante! Quel

modèle à suivre pour sa patience ? Quel aliment pour réparer ses forces éprouvées par la tribulation !

C'est le pain miraculeux qui soutenait Elie persécuté ; elle raffermirait, elle donne des forces nouvelles, elle console. Plût à Dieu que tous les affligés le comprissent ! Pourquoi leur révolte, leurs lugubres clameurs, leurs plaintes gémissantes au milieu d'une tribulation qui s'enfuit, tandis que les martyrs se livraient avec joie à la bête des arènes ? De leur négligence, soyez-en sûrs, envers l'Eucharistie. Saint Cyprien le sentait bien lorsqu'il écrivait à saint Corneille qu'il convenait de la distribuer aux pénitents publics dans le temps de la persécution. On n'est pas propre au martyre quand on n'est pas armé pour le combat ; le courage défaille quand il manque d'aliment. Le démon le sait bien. Aussi, que d'efforts pour faire tomber en désuétude la communion fréquente, afin de renverser facilement les âmes débilitées par une longue abstinence. Telle est la grande cause des infirmités d'une époque qui s'incline à tous les souffles de l'athéisme. Le démon la pousse aux vains spectacles, elle s'y précipite. Il lui envoie l'ivresse, elle s'y plonge. Il lui conseille les regards effrontés, elle obéit joyeusement. Il dessine aux yeux de son âme des images impures, elle les contemple, et bientôt elle se souille, elle devient infâme. Il lui recommande la constance dans la haine, elle se vante d'une rancune immortelle. Il lui ordonne d'être l'esclave de l'avarice et de l'ambition, elle se hâte

d'accepter cet ignoble servage. Voilà le siècle ; il va où Satan l'attire, il court où les ministres infernaux l'entraînent. Ah ! si la communion fréquente n'avait point été délaissée, *il s'élancerait comme un lion, sa bouche jetterait des flammes, effroi des démons ; il combattrait vaillamment les combats du Seigneur ; non-seulement il résisterait à l'ennemi, mais il le provoquerait, il le mettrait en fuite, il remporterait une palme glorieuse. Hâtez-vous donc, approchez fréquemment de la table eucharistique, si vous voulez, vous détruirez les puissances de l'enfer et tournerez ses propres traits contre le péché*¹.

SECOND POINT.

Le ceinturon de la chasteté, le glaive de la parole de Dieu, le casque du salut, la cuirasse de la charité, la chaussure de la pénitence, l'Évangile de paix et le bouclier de la foi, voilà les armes du guerrier chrétien, selon saint Paul ; il nous reste à dire quelques mots de la dernière pièce de cette armure mystique.

La foi est notre bouclier. *Servez-vous en toutes choses du bouclier de la foi*, a dit le même apôtre dans son épître aux Ephésiens. — *Votre ennemi, le démon*, ajoute saint Pierre, *tourne autour de vous comme le lion rugissant, il cherche une proie, résistez-lui de toutes les forces de la foi.* — La foi, continue saint Jean, *voilà le vainqueur du monde.*

¹ S. Chrys. hom. 84, in Joan.

La foi est donc notre bouclier. Ce nom lui convient. Le casque protège seulement la tête, la cuirasse la poitrine : le bouclier protège toutes les parties du corps au besoin. Or tel est le rôle de la foi; elle s'oppose à l'ennemi, quel qu'il soit, elle le combat n'importe d'où il vienne. L'Apôtre n'a pas écrit, *Servez-vous de la foi dans certains cas*, il a écrit, *en toutes choses*, et pour repousser *tous* les traits. *La vérité de Dieu*, a dit David, *nous enveloppera comme un bouclier*. Voilà le rôle de la foi dans la prospérité et dans la tribulation.

Mais comment se servir du bouclier de la foi ? En prêtant l'oreille à ses enseignements.

Elle est pour l'âme du riche ce que le télescope est aux yeux matériels. Abandonnés à eux-mêmes, ceux-ci n'aperçoivent que les corps placés convenablement en face. Mais s'ils sont munis d'une lunette puissante, ils découvrent les tours lointaines qui pointent à l'horizon avec leurs flèches élancées. De même, l'âme du riche ne franchit pas la matière qui l'entoure; elle est circonscrite, absorbée par les délices qui se pressent devant elle. Mais avec le secours de la foi, elle s'élève bientôt jusqu'à la contemplation de l'éternité. Elle dédaigne alors les biens grossiers de la terre, elle sait en apprécier la nature, elle en constate la valeur.

Que sont-ils, en effet, à la lumière de la foi ? Des biens fragiles, incapables de satisfaire la capacité de l'âme qui subira, pourtant, au dernier jour, une enquête sévère à leur endroit. Ce sont des biens

fragiles. Chaque jour le raconte , après les prophètes et les saints. *J'ai vu l'impie heureux , élevé comme un cèdre* , a dit David , *et j'ai passé , et il n'était déjà plus : je l'ai cherché , il n'y avait plus de trace de son séjour*. — L'homme fleurit le matin comme l'herbe , ajoute encore le Prophète , *et il s'incline sur le soir , et se dessèche*. C'est-à-dire , le matin , aux jours de la première enfance , il ressemble à l'herbe verdoyante : mais cette fraîcheur passe vite ; il arrive au midi de la vie , au temps de la jeunesse , et il ressemble à la moisson qui jaunit : mais cette saison nouvelle s'enfuit encore comme une ombre ; il arrive au déclin de la vieillesse , et il ressemble à la paille desséchée ; il meurt : ce n'est plus qu'un cadavre qui , de degré en degré , tombe en poudre , selon l'anathème primordial , *tu es poussière et tu retourneras en poussière*. Voilà la vie malgré ses instincts d'immortalité et ses prétentions à une jeunesse éternelle. Vie trompeuse et traître comme le bourreau. Ne crains point , dit ce dernier au condamné , au moment même qu'il assure son glaive et récite le *Pater* , je ne frapperai qu'après ta prière ; mais le patient commence à peine l'oraison dominicale , que le bourreau le frappe du coup mortel. — *Couronnez-vous de roses* , dit le monde à son exemple , *parfumez-vous de senteurs , que notre luxure soule tout pré fleuri , et y laisse les traces de son joyeux passage* ; la vie est longue , la mort est loin ; et le voluptueux qu'il abuse a déjà trébuché dans la tombe !

Comment ces plaisirs éphémères rassasieraient-ils une âme immortelle? Le temps égale-t-il l'éternité; les gouttes humides du matin rempliraient-elles le bassin des mers? Quel est l'heureux du siècle qui soit satisfait de son bonheur? Le mondain ressemble à l'hydropique qu'une soif inextinguible tourmente. L'hydre de la cupidité est insatiable, sa faim toujours inassourvie, ses besoins toujours renaissants. Cela est vrai, surtout, de la cupidité des honneurs. Qu'est-ce qu'un hommage? Un mérite, quelquefois, pour celui qui l'accorde, mais une fumée vaine pour celui qui le reçoit. Rassasiez-vous donc, si vous le pouvez, avec cette nourriture aérienne! Certes, il faut être un homme bien spirituel pour se contenter d'une substance si subtile. Laissons donc cette vapeur légère à ces hommes noirs qui nettoient nos cheminées, et recherchons les aliments solides qui conviennent seuls à notre âme. Quelle folie de dissiper sa vie en des acquisitions si frivoles, en des festins de fumée, et d'en courir la damnation éternelle pour des jouissances pareilles!

L'âme, en effet, rendra des plaisirs et des biens terrestres un compte rigoureux. Judas aborda Jésus, le baisa, et dit : Bonjour, maître. Puis, à ce signal, les Juifs se jetèrent sur le Sauveur pour le livrer au supplice. La volupté nous caresse comme Judas, les démons nous endorment; puis ils nous enchaînent sous les liens du péché pour nous précipiter dans la géhenne au jour du juge-

ment, si nous ne pouvons rendre un compte exact de l'emploi de nos richesses. Voilà le résultat certain d'une vie licencieuse. O riches infortunés ! Et vous vous glorifiez de ce qui sera peut-être votre ruine, vous vous épuisez à vous éclipser tour-à-tour par le faste et la parure, vous vous plaisez à constater aux yeux du monde et du ciel que vous êtes plus près que vos rivaux de rouler dans l'abîme !

La foi guide l'homme en proie à l'infortune comme le phare guide le navire ballotté par l'orage.

Elle lui enseigne que le péché est la plus grande des tribulations; que s'irriter contre celles-ci, les maudire, c'est, par conséquent, imiter ces poissons étourdis qui, pour échapper à l'huile bouillante où ils cuisent, se précipitent dans le foyer.

Elle lui enseigne que la tribulation vient de Dieu qui nous aime plus qu'une mère n'aime son fils unique; de Dieu qui veut notre bien, qui ne permet nos calamités que parce qu'elles sont nécessaires à notre salut. Si le démon, si la terre, si le ciel conspirent contre nous, restons calmes, car ils travaillent pour notre gloire prochaine.

Elle lui enseigne qu'à la manière des juges de la terre, Dieu instruit lentement les causes humaines; il ne précipite rien, il interroge, il pèse, il rassemble les matériaux du jugement; la vie n'est que l'instruction de ce procès dont l'issue nous ouvrira l'éternité. Pourquoi nous plaindre, murmurer, gémir? La prospérité de l'impie, les tribulations du juste, rien n'est définitif, tout est transitoire et figu-

raera comme pièce de conviction, à son rang, au jour solennel. Le potier ne façonne pas d'un seul coup les produits de son art; il pétrit le limon, il tourne sa roue : patience, dit-il à l'observateur curieux qui ne comprend pas ces préliminaires indispensables, le moment viendra bientôt. Bientôt, en effet, le limon prend une forme et les vases sont étalés aux yeux. Patience, dit la foi à tous les infortunés, laissez aller encore la roue du siècle, et les vases d'honneur, comme les vases d'ignominie, seront étalés sous tous les regards.

Elle lui enseigne que la tribulation est le fruit du péché, et, comme nous sommes tous pécheurs, elle lui enseigne la nécessité de la tribulation pour l'expiation des fautes. Nous ne sommes pas plus purs et plus privilégiés que Tobie, Daniel, Mardochee et tous les prophètes qui rapportaient invariablement leurs épreuves à leurs prévarications. Disons donc avec saint Augustin : *Brûlez-moi, desséchez-moi en ce monde, afin que vous m'épargniez dans l'éternité.* L'homme force l'homme, son égal par nature, à l'obéissance; il châtie l'esclave délinquant avec le fouet et la prison, et Dieu, le souverain des sphères, l'immortel, l'infini, ne pourrait châtier des coupables sans exciter nos murmures! Il a supporté notre offense, et nous nous refuserions au châtiment! *Dieu vous a supporté*, dit saint Bernard, *supportez donc Dieu. Soyez homme de courage, et vous verrez tout vous réussir à votre gré.*

Elle lui enseigne que la tribulation est devenue un honneur et un ornement depuis le Christ. *Sept femmes*, dit Isale, *prirent un homme et lui dirent : nous nous nourrirons de notre pain, nous nous couvrirons de nos vêtements, mais abrite-nous de ton nom, et détruis notre opprobre.* C'est ainsi que la tribulation, la famine, la soif, la nudité, la mort, les injures, les labeurs se sont comportés envers le Christ : nous nous nourrirons de notre pain, nous nous couvrirons de nos vêtements, lui ont-ils dit, c'est-à-dire nous resterons toujours nous-mêmes, nous ne changerons pas de nature, mais abrite-nous de ton nom et détruis l'opprobre où nous sommes parmi les hommes. Le Christ y a consenti ; en se soumettant à toute espèce de tribulation, il a rendu illustre et précieux ce qui était naguère une abomination et un tourment. Les martyrs et les confesseurs se sont hâtés de se précipiter dans cette voie. Le monde crie bien encore, fuyez les labeurs, recherchez l'oisiveté, fuyez l'ignominie, courez après la gloire, fuyez la pénitence et plongez-vous dans les voluptés ; le Christ crie plus haut du sommet du Calvaire, du gibet élevé de la croix, *Malheur à ceux qui sont dans la joie, ... bienheureux ceux qui pleurent, ... qui sont maudits, car ils posséderont le royaume des cieux.* Et cette voix retentissante résonne dans tous les espaces, au-dessus des vains bruits des passions déchaînées. Qu'un roi quitte la pourpre pour vêtir une étoffe grossière, la cour marchera bientôt sur ses traces, et la soie

éclatante deviendra le vêtement vulgaire des villageois ; imitons les flatteurs des princes ; notre Monarque a dit adieu aux pompes mondaines, laissons-les désormais aux enfants de perdition, et revêtons sans tarder les habillements royaux de Jésus-Christ, notre Sauveur.

D'autant plus, que c'est le seul moyen d'entrer dans sa gloire. Le ciel est à ce prix. Le Christ a souffert pour le conquérir, les apôtres aussi, les martyrs encore : nous n'y parviendrons point sans souffrir. *Immolons donc à Dieu les abominations de l'Égypte.* La tribulation, en effet, est exécrée du monde, cette Égypte vivante pour le peuple fidèle. Dites à l'avare que la pauvreté est un bien, et il s'indigne. Dites à l'ambitieux que le mépris est un grand avantage, et il s'indigne. Dites au voluptueux que la chasteté est le bonheur, et il s'indigne. Mais Dieu se réjouit à ce langage, il se délecte dans votre sacrifice, et bientôt il vous récompensera par des richesses infinies et des plaisirs ineffables de votre abnégation et de votre mortification d'un jour.

CINQUIÈME SÉRIE.

(Douze discours explicatifs du psaume xc.)

PREMIER SERMON.

PREMIER POINT.

La vérité est la nourriture de l'âme, mais la vérité révélée est l'aliment supérieur et indispensable.

Si vous le voulez, la science humaine, c'est le fruit d'or qui pend aux arbres des champs, et la science divine, c'est le pain, base et substance de l'alimentation.

Les fruits flattent agréablement le palais, mais ils ne rassasient pas; ils nuisent, même, à l'imprudent qui s'en contente, et le conduisent à la mort. Le pain peut suffire seul, au contraire; il fatigue le goût quelquefois, mais il produit une vigueur croissante.

De même, il est agréable à l'esprit d'errer dans le jardin de la science humaine et de goûter à ses productions suaves. Mais si ces fruits aimés le charment et lui procurent une douce fraîcheur, ils ne lui donnent point la vigueur qui maintient la

vie, et, sans le pain de la science divine, ils le conduisent à la mort. Pourquoi tant de savants curieux et superbes? Parce que *la science gonfle*, parce que ce fruit désastreux dérange l'économie de l'alimentation spirituelle et la détruit à la longue. *Les savants s'évanouissent dans leurs pensées vaines, et celui que Dieu a enseigné lui-même et qu'il a instruit de sa loi, possède seul la vraie nourriture de l'âme*¹.

Pourquoi donc dissiper vos ressources et perdre votre peine, non dans l'acquisition d'aliments substantiels, mais en des ornements vains et peu solides? La philosophie, l'éloquence, toutes ces études profanes où vous usez vos nuits, ne vous donneront pas le pain de l'existence; elles n'empêcheront pas la famine de se répandre et de ravager le monde. Que la raison multiplie ses conquêtes, que ce jardin tant chéri arbore toutes ses couleurs, produise tous ses fruits: sans le pain de la révélation, la famine, l'horrible famine dont parle le Prophète saisira la terre comme une proie, et la couvrira de ruines. Dans ce jour lugubre, le soleil s'éclipsera à son midi; la terre deviendra ténébreuse à l'heure où brille la lumière; l'angoisse en pleurs chassera la joie; les gémissements remplaceront les hymnes de fête; on revêtira le cilice; toute tête deviendra chauve. Jour lugubre comme le jour du deuil d'un enfant unique, jour amer comme une couronne d'é-

¹ 1. Cor. 8; Rom. 4; Ps. 93. — ² Is. 53.

pines... Voici qu'il vient; il entraîne la famine sur ses pas; non point la famine vulgaire, le besoin d'une nourriture terrestre, mais la faim et la soif de la parole de Dieu; on s'émeut d'une mer à l'autre, on court de l'orient à l'aquilon; on cherche cette parole, mais en vain¹.

Cela dit, il est inutile, je pense, de vous exhorter beaucoup à recevoir comme il convient la parole du prêtre, dans ce saint temps surtout, d'autant plus que, je le sais bien, si les fruits de la science sont cultivés et cueillis avec soin dans cet asile choisi de la sagesse, le pain de la vérité sur-naturelle y est estimé à sa valeur. Or, c'est ce pain que je veux vous distribuer, en commentant le quatre-vingt-dixième psaume, dans une série d'entretiens qui embrasseront cet Avent et le prochain Carême.

Ce psaume est tout élégant et fleuri, très-propre à former et à régler les mœurs; c'est à la fois le plus utile et le plus agréable des psaumes. Mais si quelqu'un d'entre eux a besoin de commentaire, c'est lui. Autant il attire par son utilité et sa grâce, autant il embarrasse par les difficultés qui le hérissent. Ses avantages sont attestés par l'Eglise, qui le chante chaque jour, et, plus souvent encore, dans la grande quarantaine. Mais son obscurité se prouve elle-même. Ce qu'il y a de plus avéré pour les autres psaumes reste enveloppé d'incertitude à

¹ *Amos, 8.*

son endroit. Quel en est l'auteur, le titre, le sujet ? On ne saurait l'affirmer. Puis les métaphores ténébreuses abondent, comme celle-ci, par exemple : *Il m'a délivré du filet des chasseurs et de la parole amère* ; comme cette autre : *Il t'ombragera sous son épaule, et tu espéreras sous ses ailes* ; comme cette autre encore : *Sa vérité t'environnera d'un bouclier*. De plus, les hébraïsmes pullulent, et ce n'est pas en faveur de la clarté. Ainsi que veut dire ce passage ? *Vous ne redouterez point les terreurs de la nuit, la flèche qui vole le jour, l'embûche qui se prépare dans l'ombre, et la rencontre du démon du midi*. Enfin, l'ordre des personnes qui prennent part au dialogue s'intervertit d'une manière si confuse, qu'on ne sait bientôt plus qui parle, si c'est Dieu, le juste ou le Prophète. Il faut donc expliquer ce psaume, trop obscur pour être goûté de tous ceux qui le chantent, et trop beau pour ne pas mériter de l'être.

Je me bornerai aujourd'hui à des généralités, si vous le voulez, aux prolégomènes qui ouvrent la voie à l'intelligence du texte du Psalmiste. D'abord que contient son livre et quel est l'ordre, la distribution des matières ? Puis quel est l'auteur, le titre et le sujet du psaume xc en particulier ? Je vais examiner successivement ces deux points, et, si le temps me le permet, j'expliquerai rapidement ensuite le nom et la signification du mot *psalterium* (psautier), donné à tout le recueil.

Ce livre me paraît l'épitomé des saintes Lettres

écrit en vers. Ce que celles-ci contiennent sous leurs formes simples et ordinaires, le psautier le renferme en substance sous une forme harmonieuse qui le rend propre au chant comme à la lecture. Ce livre, de la sorte, est le résumé poétique de la matière si largement développée par Moïse et ses successeurs, des faits historiques, des prophéties et des préceptes. Il contient l'histoire des Hébreux jusqu'à David. Il offre le tableau fidèle de l'avenir annoncé par les envoyés de l'Esprit; si bien que, dire simplement le Prophète, c'est désigner David. Considérez par exemple les prophéties sur le Christ. Notre Sauveur n'a pas fait un pas que le Psalmiste n'ait observé et décrit. Il chante sa naissance, sa vie, ses mœurs, sa doctrine, ses prodiges, sa passion, sa mort, sa sépulture, sa visite à l'abîme, son ascension au ciel, la gentilité présente, les Juifs obstinés, l'avènement de l'Eglise, ses progrès, ses luttes, ses victoires, ses couronnes et tous les mystères de notre heureuse délivrance. Il est, enfin, le guide de chacun des hommes, et il a des conseils pour chaque position en ce monde, des préceptes pour chaque époque de la vie, des reproches pour tous les vices, des encouragements pour toutes les vertus, et des remèdes pour les moindres blessures. Quoi de plus suave que cette exhortation? *Venez, mes fils, écoutez mes paroles; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Quel est l'homme qui veut vivre, et vivre des jours tranquilles? Ne parlez ni le mal ni le mensonge. Eloignez-vous de celui-ci,*

faites le bien ; cherchez , poursuivez la paix. Quoi de plus effrayant que cette menace : *Si vous ne vous convertissez , vous entendrez vibrer son glaive , siffler la corde de son arc qu'il tient prêt.* Faut-il gémir avec le pénitent , le psaume s'écrie avec des larmes : *Ayez pitié de moi , mon Dieu , selon votre grande miséricorde. J'ai péché contre le ciel seul , et j'ai fait le mal devant vous.* Faut-il initier l'âme au langage du saint amour , le psaume chante doucement : *Mon cœur a souhaité de désirer vos justifications à tous les âges.* Puis il s'élève avec les chrétiens déjà forts : *J'ai juré , j'ai décidé que j'observerais les préceptes de votre justice.* Il s'envole sur les ailes des affections parfaites : *Que me fait le ciel et que m'importe la terre , loin de toi ! Mon cœur , ma chair défaillent ; Dieu de mon âme , mon bien , mon Dieu éternel.* Il médite , il rend grâces avec le moine fervent : *Je me levais au milieu de la nuit , pour confesser ton nom , et je chantais tes louanges sept fois le jour.* Il enseigne aux princes les devoirs de la justice : *Dès le matin j'exterminais les pécheurs de la terre.* Il apprend aux pontifes les obligations du zèle : *J'ai vu les prévaricateurs , et je m'irritais , parce qu'ils ne gardaient pas vos préceptes.* Oui , David ne fut pas seulement un prophète magnifique , un historien fidèle , mais encore un orateur éloquent.

Telle est la nature du livre , que l'écrivain sacré a écrit en vers pour que nous puissions chanter les dons de Dieu , et rendre à celui-ci le tribut d'hom-

mages qui lui revient, en célébrant ces mêmes bienfaits racontés par un prophète sous l'inspiration de son propre esprit. Telle est la libéralité divine envers nous ; pour toutes les faveurs qu'elle prodigue, elle ne demande qu'un souvenir, une louange, une action de grâces. Voilà le sacrifice, les vœux qu'elle exige. Et, pour faciliter encore notre faiblesse, elle a daigné composer elle-même ces cantiques de l'âme reconnaissante ; elle nous fournit généreusement les moyens d'acquitter notre dette.

Quelle bonté, et encore quelle charité ingénieuse ! Il s'agissait de rappeler à l'homme corrompu les malédictions de Dieu contre la chair et ses voluptés, et de lui offrir en raccourci le tableau des préceptes divins. Mais ce tableau l'aurait rebuté, s'il eût été tracé d'une main rude. Qu'a fait l'Esprit saint ? Il le présente à l'humanité malade sous les plus attrayantes couleurs ; il raconte ces préceptes avec les paroles les plus douces, qui appellent d'elles-mêmes une harmonieuse mesure et nous invitent à apprendre en chantant, en jouant pour ainsi dire, ce qu'il importe de bien graver au fond du cœur. Comme le médecin prudent, il dore d'un peu de miel le bord de la coupe amère, et le malade boit sans peine le remède qui peut seul le guérir. Il est donc bien vrai de dire avec saint Basile *Qu'est-ce qu'un psaume ? C'est le vainqueur des démons, le guide du secours angélique, le bouclier contre les craintes de la nuit, le délasse-*

ment des labours du jour, la sécurité de l'enfance, le bâton de la vieillesse. Il peuple le désert, il apaise le forcené; il est le rudiment de l'âme pénitente, l'aiguillon du progrès, le soutien des parfaits et la voix de l'Eglise. Tantôt il redouble la joie, tantôt il enfante la tristesse salutaire et fait pleurer les cœurs de pierre. Il est l'œuvre de l'ange et le parfum de la république céleste. O merveilleuse industrie de la sagesse, qui inculque à l'âme ses devoirs en chantant!

Je néglige la division hébraïque des psaumes en cinq livres, laquelle ne platt ni à saint Hilaire, ni à saint Jérôme, et j'expose immédiatement la distribution reçue chez les saints Pères. Les psaumes, au nombre de 150, se divisent en trois séries égales. Chacune en renferme de la sorte cinquante, et ce partage est le signe d'un grand mystère. Le nombre cinquante représente le jubilé dans les Ecritures. Or l'histoire du salut se compose de trois jubilés mystérieux, et chaque série du psautier est adaptée à chacune de ces époques divines. La première époque, le premier jubilé si vous aimez mieux, est la conversion du pécheur, la justification de l'impie; il est célébré par ces hommes pénitents dont le psalmiste a écrit: *Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les péchés sont couverts*: c'est la période des commençants dans la vie spirituelle et le fondement de la béatitude future. Eh bien, la première série des psaumes se rapporte tout entière à cette enfance chrétienne, où, sur la

limite de deux existences opposées, on pleure sur les fautes anciennes et l'on jette sur l'avenir un regard d'espérance. Elle se termine par le psaume : *Miserere mei, secundum magnam misericordiam tuam*. Le second jubilé est la période du progrès, où l'âme purifiée monte toujours de vertu en vertu, pour assurer sa persévérance finale. Il est célébré par les chrétiens dont le Psalmiste a écrit : *Bienheureux les cœurs purs qui marchent sous la loi du Seigneur*, et il trouve une voix, pour tous les besoins et toutes les affections de son cœur régénéré, dans la seconde série, qui se termine par ces paroles si opportunes : *Je chanterai votre miséricorde et votre jugement, mon Dieu ; je chanterai et méditerai dans la voie sans tache quand vous viendrez vers moi*. — Le troisième jubilé est la félicité du ciel, que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur ne saurait désirer, et que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment, et dont le psalmiste a écrit : *Bienheureux ceux qui habitent dans votre demeure, ils vous loueront dans les siècles des siècles*. Or notre troisième série convient parfaitement à ces triomphateurs. Elle contient les psaumes dont le titre est *alleluia*, les premières paroles : *Laudate Dominum*, ou bien : *Confitemini domino*, ou encore : *Benedic anima mea*, et généralement tous les psaumes qui se rapportent à l'action de grâces plutôt qu'à la prière. Ces paroles : *Que tout esprit loue le Seigneur*, lui servent de conclusion.

Il me semble que le Christ a voulu signifier ce

triplé jubilé quand il disait : *Voici que je chasse les démons, et guéris les malades, aujourd'hui et demain; le troisième jour sera celui de la consommation de mon œuvre.* Qu'est-ce, en effet, que l'expulsion des démons, si ce n'est la rémission des péchés? Qu'est-ce que cette guérison des maladies, si ce n'est la rénovation quotidienne de l'âme progressive, l'affaiblissement successif de la concupiscence, l'éclosion des vertus nouvelles, l'effacement du passé et la conquête de l'avenir? Qu'est-ce, enfin, que cette consommation du dernier jour, si ce n'est le symbole de la gloire du paradis?

Après ce rapide exposé, il est facile de comprendre pourquoi le psaume *Qui habitat* appartient à la deuxième série, puisqu'il se rapporte au juste en progrès mais en butte toujours à la tentation, et, par conséquent, ayant besoin toujours de Dieu et de ses anges.

L'ordre dans lequel nous venons de ranger les psaumes n'est pas l'ordre suivi par leur auteur. Ils apparurent, et cela fut providentiel selon saint Hilaire, de manière à ne former aucune suite logique, si on les avait classés selon les dates de leur composition respective. Ainsi le troisième fut composé par David vieillard presque dans la décrépitude, quand il fuyait devant Absalon révolté; le cinquante-troisième à l'époque de la persécution de Saül, quand le Prophète était à la fleur de son âge; le cent quarante-troisième, quand il triomphait du géant Goliath, aux jours de sa tendre adolescence.

Pour rétablir l'ordre dans cette confusion mystérieuse, il fallut tenir compte du sens spirituel de chacun des divers cantiques, sans s'arrêter à la date de sa naissance. C'est ce qu'a fait dans la suite l'Esprit de Dieu, par la plume d'Esdras, selon saint Athanase, des soixante-dix interprètes selon saint Hilaire, et d'Ezéchias selon d'autres docteurs.

SECOND POINT.

J'aborde mon sujet de plus près.

Quel est l'auteur, le titre et le sujet du psaume xc?

Il serait facile de répondre, si nous connaissions pertinemment le titre de ce psaume. La suscription d'une lettre révèle la signature; l'étiquette dénonce au passant la marchandise: le titre d'un psaume en manifeste aussi, assez souvent, la matière et l'auteur; mais nous manquons de ce secours. Point de titre dans les manuscrits hébreux. Quelques manuscrits grecs portent cette indication vague: *laus cantici ipsius David*, il est vrai, mais les Pères n'en font pas mention. Comme le premier, le second et quelques autres, le psaume *Qui habitat* est incomplet de ce côté. Première cause de ses obscurités.

David est son auteur dans l'opinion de saint Chrysostome, de Théodoret, d'Euthimius, de Cassiodore et de saint Augustin, etc., qui attribuent tous les psaumes au Prophète-roi. Mais ce serait Moïse, si saint Athanase, saint Hilaire et saint Jérôme ont raison. Ceux-ci prétendent que les psaumes ont été composés par les prophètes dont les noms sont ins-

crits aux titres, et qu'il faut rapporter à l'auteur du psaume précédent le psaume qui manque de cette sorte d'indication. Or le psaume LXXXIX porte à son titre le nom de Moïse.

Mais qu'avons-nous besoin de nous fatiguer dans ces recherches? Peu m'importe David ou Moïse, après tout. Il est sûr que les psaumes, comme les autres livres des Ecritures, sont l'œuvre de l'Esprit saint, dont l'écrivain sacré, quel qu'il soit, ne fut que la plume diligente. Qu'importe, je vous prie, de savoir qui maniait cette plume, quand on sait bien que Dieu même lui dictait?

Quant à la matière de ce psaume, elle a donné lieu aux interprétations les plus diverses. Les uns pensent qu'elle doit s'entendre du Christ. Cela nous paraît improbable. Comment appliquer au Christ, par exemple, ces paroles du Psalmiste : *Il a ordonné à ses anges de te garder sur toutes tes voies ; ils te porteront sur leurs mains, de crainte que tu ne te heurtes à la pierre du sentier.* Le Fils de Dieu n'a pas l'habitude de se faire porter par les anges, il supporte les anges et les mondes ; il n'a pas besoin de leur garde. C'est lui, au contraire, qui veille sur ces esprits et sur les hommes. J'ai lu, il est vrai, dans l'Écriture : les anges *s'approchaient et le servaient.* Mais ils étaient commis à sa garde, ils le portaient sur leurs mains, je ne l'ai lu nulle part. — D'autres pensent que ce psaume est la description de la providence singulière qui conduisit les Juifs de l'Égypte à la Palestine à travers les horribles

solitudes peuplées de serpents, sillonnées d'embûches, hérissées de périls divers, dont les évocations multipliées leur apparaissent dans ce cantique comme l'ombre du passé. — D'autres, enfin, rapportent ce psaume tout entier au roi Ezéchias, en qui cet oracle que nous y lisons s'accomplit à la lettre : *Je suis avec lui dans la tribulation ; je l'en délivrerai, je l'élèverai en gloire et je prolongerai ses jours.* Dieu, disent-ils, n'abandonna pas Ezéchias dans la guerre de Sennachérib ; il le délivra de cet eunemi puissant, il le glorifia à la face de la terre, et il ajouta quinze années au temps fixé déjà pour son existence.

Quant à nous, nous donnerons à ce psaume un sens général, à l'adresse de tous les hommes, à l'exemple de saint Chrysostôme, de saint Augustin et des autres Pères qui ont embrassé cette opinion. Si je ne m'abuse, l'argument du psaume est manifesté clairement par ces premières lignes : *Celui qui habite sous l'aile du Très-Haut habitera sous la protection de Dieu ;* c'est-à-dire : quiconque place son espoir et sa confiance en Dieu, sera protégé d'une manière efficace contre la tribulation. Il résulte de là que le but du psalmiste dans ce cantique est de nous persuader l'abandon à la Providence divine, et les dons magnifiques qu'il énumère dans ses vers sont la récompense qu'il propose.

Mais il faut bien observer et retenir que les psaumes ont ordinairement deux sens, l'un terrestre, grossier, et l'autre spirituel. Le premier est

surtout saisi, mais le dernier est le principal. Une comparaison me fera mieux comprendre. Un architecte songe à élever un palais splendide, mais, avant de l'entreprendre, il en taille l'image dans le bois, ou il la retrace avec le pinceau sur la toile. Est-ce là l'œuvre qu'il réalisera dans la suite? Non, mais c'est cette œuvre en peinture; c'est le simulacre du futur monument; c'est en miniature le palais rêvé avec tous ses contours. Eh bien, ce monument de l'avenir, c'était le testament nouveau, dont l'ancien ne fut que l'image. L'Esprit saint voulait réaliser des choses magnifiques, spirituelles, éternelles, et il leur donna d'abord une enveloppe terrestre, de manière toutefois à ce que cette matière dessinât parfaitement les grandes lignes de ses pensées malgré ses dimensions étroites et mesquines. De là l'ancien testament. Toutefois, pour ne pas abuser les juifs charnels, l'Esprit saint mêla à ce premier jet des traits évidemment étrangers à la terre, et qui indiquaient assez clairement que cette image sensible se rapportait à l'éternité. Dans ce psaume, par exemple, *Dieu donne ton jugement au roi et ta justice au fils du roi*, écrit, ce semble, pour Salomon seul, je lis ce passage : *Il dominera d'une mer à l'autre, du rivage du fleuve aux limites du monde, et tous les rois l'adoreront, et tous les peuples seront ses esclaves*. Certes, il ne s'agit point ici de Salomon, mais du Christ, dont le fils de David n'est ici que la visible image.

Nous distinguerons donc deux sens dans le

psaume que nous voulons commenter. Tous ces biens temporels, ces victoires, ces combats terrestres, ces palmes, ces félicités, toutes ces promesses qui se rapportent, ce semble, à ce monde sensible, nous les entendrons de ces biens invisibles, de cette grâce, de ces triomphes spirituels, et de cette vie sans fin que Dieu donne à ses élus dans son royaume des cieux. Que les juifs n'aillent point au-delà de la lettre, qu'ils s'en tiennent au bonheur et à la gloire qui se touche et se voit : nous, les hommes mûrs de la foi nouvelle, nous nous élèverons au-dessus de cette pâle image de l'éternité ; nous nous en servirons comme d'un miroir qui dessine l'ombre des réalités infinies ; nous nous élèverons vers celles-ci à l'aide de ce vestige, et nous n'imiterons point les enfants de la vieille alliance. *Cherchons d'abord le royaume de Dieu, et le reste nous sera donné par surcroît* ; soupirons pour le ciel, et que les biens fragiles ne soient pour nous que des accessoires utiles mais nullement nécessaires.

Mais que dis-je ! Dans ce siècle, qui n'imité pas les juifs insensés ! Que demande d'abord l'évêque, le chanoine, le curé nouvellement élu ? Ce que rapporte le bénéfice en pièces d'or ! Le temporel, voilà notre préoccupation incessante : nous songeons au spirituel aux moments perdus. Qu'est-il arrivé ? Un juste jugement nous prive des biens de la terre et des biens du ciel. Combien consomment les jours et les nuits aux soins d'une fortune éphémère, et ne trouvent pas une heure pour veiller

aux intérêts de leur âme ? Combien consacrent toute une semaine à la chair et donnent à peine quelques heures le dimanche à leur Dieu ?

Mais il est temps de conclure.

Je termine, comme je l'ai promis, par l'explication du mot *psalterium*.

Le *psalterium* était un instrument de musique, à dix cordes, droit et carré, rendant le son par sa partie supérieure, au rebours de la cithare et de la lyre. Il était aussi lourd et disgracieux, que ses sons étaient doux et suaves.

Cela dit, pourquoi donner le nom du *psalterium* au recueil de nos cantiques ? Est-ce parce qu'il accompagnait le chant des psaumes ? Ce peut être une des raisons secondaires, quoique les psaumes se chantassent aussi avec les cymbales et les lyres. Mais la raison première, c'est que le psautier est en vérité un *psalterium spirituel*. Les dix préceptes, voilà les dix cordes de l'instrument mystique. Les conseils divers, les prescriptions variées, multiples, ne sont que des notes échappées de ces cordes puissantes. La loi de l'équité, qu'elles chantent, est figurée par la forme droite du psaltérium antique. Point de défauts dans cette loi, point d'ombres, le mal n'y coudoie pas le bien comme dans les lois humaines ; elle est droite, et ses préceptes règnent aux quatre angles du monde ; tous les hommes, à l'orient, à l'occident, dans les pays de l'auster et dans les contrées de l'aquilon, doivent chanter ses hymnes et prêter l'oreille à ses harmonies. Har-

monie céleste qui descend des cieux et ne vient point de la terre. Elle n'est point un des rêves de Lycurgue ou de Solon, elle est la fille de Dieu. Harmonie délicieuse, loi plus douce que le miel à ceux qui la chantent, mais lourde et menaçante pour les hommes qui la portent. Garder les préceptes par crainte, se confesser à Pâques pour éviter l'excommunication; s'abstenir du crime qui ne reste pas impuni, assister au saint sacrifice par contrainte, jeûner faute d'aliments, ce n'est point chanter le psautier, c'est le porter, c'est chanceler sous ce fardeau plus pesant à mesure, c'est succomber sous son poids et tomber dans l'abtme. Quoi d'étonnant si le chrétien servile est toujours triste! Au contraire, servir Dieu de toute son âme, chercher à lui plaire, aller au devant de sa loi, c'est chanter le psautier, c'est prendre des ailes, c'est danser joyeusement avec David devant l'arche sainte, c'est *entonner le cantique nouveau sur le psalterium aux dix cordes* mélodieuses. O cantiques, ô fêtes charmantes! O, si les mondains connaissaient vos joies, s'ils comprenaient vos promesses, comme ils déserteraient les danses lascives pour voler à vos chastes solennités!

Mais qu'au moins le péril qu'ils courent les rende sages. *Sois d'accord avec ton adversaire, aussitôt que tu chemines avec lui, de peur qu'il ne te livre au juge, que le juge ne te livre au bourreau, et que tu ne sois confiné dans la prison. En vérité, tu n'en sortiras point que tu n'aies payé jusqu'à la*

dernière obole. Or cet adversaire, c'est le psautier : ce n'est ni le démon, ni la chair, ni le monde. Dieu ne peut vouloir qu'on vive en bonne intelligence avec le mal et le péché. Cet ennemi c'est donc le psautier divin. Il est l'ennemi de quiconque refuse de danser et de se réjouir à ses accords : *Nous avons chanté*, dira-t-il au pécheur, au jour du jugement, et *vous n'avez point dansé.* Il faut donc vivre en bonne intelligence avec lui ; c'est l'avis de l'Ange du grand conseil : *Sois d'accord avec ton adversaire, promptement, quand tu chemines avec lui.* Promptement, a-t-il dit, car la mort est prompte d'autre part, plus prompte que l'homme ne le pense. Cette faible paroi de chair, voilà le mur épais qui sépare l'âme de l'enfer. Promptement, pendant que tu vis encore, gagne ton ennemi. Malheur à toi, si tu meurs avant ce moment décisif. Tu seras livré au juge, puis au bourreau, puis précipité dans l'abîme où tu conduiras les danses infernales, aux harmonies discordantes des fouets et des marteaux de feu. Et quand cessera ta captivité ? *Tu ne sortiras point que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole.* Or pour acquitter une dette infinie, il faut un temps infini. Tu sortiras, tu seras délivré quand sera achevée l'éternité. O consolation amère ! ô insensés ! Veillons donc, composons de bonne heure avec notre ennemi, qu'il devienne notre soutien, et que la prison dont il nous menace devienne pour nous le paradis !

DEUXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

La perfection, pour le chrétien, c'est l'imitation de Jésus-Christ.

Cela doit être. Il est notre chef, nous sommes ses membres; il est notre général, nous sommes ses soldats; il est notre docteur, nous sommes ses disciples.

Mais que personne ne se trouble, ne s'épouvante, ne se désespère à cette pensée : comment un être de boue peut-il imiter un Dieu, comment un pigmée peut-il se grandir à la taille d'un géant ? On ne vous demande point d'imiter la majesté du Christ glorieux, assis au ciel, à la droite de son Père, ni de marcher sur les traces de la puissance qui a créé les mondes et prodigue les miracles : on vous demande simplement d'imiter le Christ dans ce qu'il a fait pour vous. Il a travaillé, il a souffert, il est mort, voilà ce qu'on propose à votre imitation. Vous n'avez jamais lu, je pense : *Celui qui ne marche pas sur les eaux n'est pas digne de moi*, celui qui ne ressuscite pas les morts ne peut pas être mon disciple; ou bien, heureux les prophètes, les thaumaturges, parce qu'ils posséderont le royaume des cieux. Mais vous avez lu, par exemple, *Celui qui ne se charge pas de sa croix pour me suivre ne peut être mon disciple... heureux les pauvres, les pacifiques, heureux ceux qui pleurent et souffrent persécution*

pour la justice, car le royaume du ciel leur appartient ; et puis : Apprenez que je suis doux et humble de cœur. C'est ce que comprirent merveilleusement les apôtres. Doués du don des langues et de celui des miracles, pontifes de l'univers, ils se glorifiaient seulement d'*avoir été jugés dignes de recevoir des injures pour le nom de Jésus.* Saint Paul, élevé en outre au troisième ciel, confident de secrets qu'*il n'est pas permis à l'homme de redire,* n'énumère point ses magnifiques privilèges pour titres à la ressemblance avec le Christ, mais il a dit : *ce sont les ministres de Jésus ; je le suis plus qu'eux encore, par mes labeurs multipliés, mes emprisonnements, mes épreuves outre mesure.* Voici en quoi consiste l'imitation du Christ et la perfection du chrétien : la patience dans l'adversité, le courage dans les périls, la constance dans toute épreuve. Or nous ne pouvons apprendre cette perfection nulle part mieux qu'à l'école du psaume divin que je veux expliquer. En toute rencontre, il conserve, non-seulement impassible, fort et constant, mais encore joyeux et tranquille, celui qui s'abrite à jamais sous l'aile du Très-Haut et se réfugie au cœur de cet inexpugnable forteresse à l'heure du combat. Nous allons donc entrer immédiatement en matière.

Celui qui habite sous l'aide du Très-Haut, dominera sous la protection du Dieu du ciel.

Ce début est le résumé de tout le psaume ; c'est comme la proposition démontrée ensuite par les ar-

guments divers du psalmiste, et qui peut être traduite ainsi : quiconque place son espoir et sa confiance en Dieu sera certainement défendu par lui au jour de la tribulation.

Pour démontrer que la promesse s'adresse à tous, sans distinction, sans exception, le Prophète ne dit pas : le riche, ou bien le pauvre qui habite, mais *Celui qui habite*, quel qu'il soit, homme ou femme, indigent ou fortuné, faible ou puissant. Le monde regarde aux titres et à la fortune plutôt qu'aux mérites dans la distribution de ses faveurs. Qu'un noble s'invite lui-même à votre table, les expressions manqueront à votre reconnaissance, vous n'aurez pas assez de mets recherchés pour reconnaître un tel honneur que vous trouvez insigne, assez de formules pressantes pour exciter votre convive à vider sa coupe; et après qu'il aura participé largement au banquet, vous vous confondrez en des actions de grâces nouvelles, et vous vous croirez son débiteur pour le repas qu'il vous enlève. Mais qu'un pauvre se permette avec vous cette familiarité princière, vous n'aurez pas assez d'outrages pour confondre sa liberté grande. De même, on expédie sans retard les affaires du riche, et le juge trouve à peine le loisir d'écouter le pauvre en passant. En un mot, le monde converge vers l'opulent comme les fleuves s'épanchent dans la mer. La raison n'en est point obscure. Quelque fortuné qu'on soit, on a besoin toujours d'autrui par quelque côté. Aussi accorde-t-on volontiers à celui qui peut

nous rendre au centuple. Mais Dieu qui est riche dans le sens absolu du terme, Dieu qui n'a besoin de personne, ne regarde point au blason ni à la fortune de ceux qui le supplient : il est accessible à tous, bienveillant, généreux pour tous ; il protège et défend qui l'implore. Quiconque invoque son nom est sauvé.

Qui habitat. Le Prophète ne dit pas : celui qui espère, se confie, mais celui qui habite. Ce qui veut dire qu'il ne faut point se réfugier vers Dieu comme on se réfugie, dans une averse, sous un arbre ou sous un portique, mais comme un enfant qui se retire dans le danger sous le toit de son père. Si l'enfant a peur, il déserte la place publique, ses condisciples et ses jeux ; sans réflexion, sans calcul il rentre à la maison paternelle, et, une fois dans cette enceinte, il se croit à l'abri de tout péril. Il a raison ; un père et une mère, prêts à mourir pour le défendre, se trouvent auprès de lui. Mais celui qui s'abrite sous un arbre ou un portique, a parcouru déjà des yeux les alentours ; il se réfugie en ce lieu faute d'un asile plus aimé, et il s'y réfugie en passant, pour laisser s'enfuir la tempête qui gronde. Eh bien, pourquoi beaucoup implorèrent-ils Dieu, et ne sont-ils point exaucés ; pourquoi beaucoup semblent-ils mettre leur confiance dans le Seigneur, et ne sont-ils point protégés ? Parce qu'ils imitent le voyageur surpris par l'orage, parce qu'ils prient Dieu quand l'enfer, les hommes, leur industrie, les mensonges ont été impuissants à conjurer leurs

périls. Dieu ne veut pas être un abri de passage et de hasard, mais notre demeure paternelle. Il est donc nécessaire de s'exercer longuement à cette cohabitation divine; de pratiquer chaque jour cette confiance en la providence qui nous ouvrira le sein de Dieu, notre véritable asile; de ne point cesser cet important exercice, d'y vaquer partout, de nous abriter toujours dans la maison de notre Père, comme la tortue prudente qui traîne toujours après elle sa petite forteresse.

Qui habitat in adjutorio. Cette expression du Psalmiste désigne la nature de la confiance exigée par Dieu. Toute espèce de confiance n'attire pas sa protection, autrement nous remplirions le ciel des tièdes et des pervers, et, ce qui est pire encore, des calvinistes et des luthériens. Qui possède, en effet, une confiance plus robuste que ces hommes, qui n'ont pas le doute le plus léger sur leur salut malgré tous les crimes qui les souillent! Cherchons donc la vraie confiance en Dieu, à la lumière de la parole du Prophète.

Au point de vue où nous sommes placés, les hommes se divisent en quatre catégories. La première renferme ceux qui gisent sur un gibet plutôt qu'ils n'habitent une demeure; la deuxième ceux qui végètent dans des maisons de boue, lézardées, en ruine; la troisième ceux qui s'efforcent d'élever un palais de marbre sur un sable mouvant; la quatrième, enfin, renferme ceux qui possèdent la véritable confiance, qui habitent vraiment auprès de Dieu.

Les premiers ont banni de leur cœur toute espérance, ils n'attendent rien du ciel, et ne demandent plus rien à la terre. La tristesse les consume; le désespoir les ronge; les maux présents les accablent, et ils succombent à la pensée des maux futurs qui n'existeront jamais peut-être. Le criminel sait bien que l'aveu le conduira plus promptement au gibet : il avoue cependant, jusqu'à des crimes imaginaires, pour échapper au chevalet où il subit la torture : l'insensé, qui ne sait pas supporter l'infortune, qui n'a point appris à habiter sous le bras de Dieu, imite cette folie : pour échapper aux tourments qui l'oppressent, il appelle à son aide le fer, la corde ou le poison, et il se précipite dans la mort. Je ne vois pas de meilleur remède à cette prostration désastreuse que la pensée des bienfaits de Dieu. Puisse mon conseil porter de bons fruits ! Quelque grande que soit une infortune, il est impossible que l'âme ne la domine, qu'elle ne se relève et ne se console, en songeant qu'elle anime un corps d'homme, un corps façonné par les mains de Dieu; qu'elle est douée d'une raison qui peut contempler le Créateur dans ses œuvres, qui commande à la bête sauvage, qui inventa les arts, qui a semé les villes sur la terre et jeté les navires sur les eaux. Est-ce que l'image de la Divinité ne resplendit pas au front de la créature la plus dépossédée des biens du monde ? Est-ce que le soleil et la lune ne marchent pas jour et nuit devant elle ? Que dis-je ? Est-ce que les anges ne la couvrent pas de leurs ailes ? Est-ce que les saints ne

plaident pas toujours sa cause? Est-ce que Dieu ne lui prépare pas une couronne de gloire et un paradis de volupté? Mais que dis-je encore? Est-ce que le Verbe ne l'a pas estimée à si haute valeur, qu'il a mieux aimé perdre sa vie humaine que de laisser perdre cette âme? Est-ce qu'il ne s'est pas soumis à la tribulation de l'esprit et à la tribulation de la chair; n'a-t-il pas accepté la détresse et l'injure, de crainte qu'elle ne trouvât trop rude le métier de la douleur? Combien, je vous prie, ont choisi librement cette voie de la souffrance pour suivre de plus près et plus vite notre chef Jésus-Christ? Combien compteriez-vous d'élus qui appelaient de tous leurs vœux les cachots avec les chaînes et la mort avec ses ignominies, par amour pour le Sauveur des hommes? Et qu'importe que la terre et l'enfer se liguent contre nous!..... Le malheur le plus terrible, après tout, c'est la mort qui nous ouvre le ciel. Enfin, songez-y sérieusement : la défiance et le désespoir ne remédient à rien, au contraire, ils multiplient les angoisses et ouvrent l'abîme des maux éternels, tandis que l'espérance, ou diminue les infortunes présentes, ou, ce qui vaut mieux, obtient la résignation.

Les seconds placent leur espoir dans les choses créées, sur la chair, la richesse, les honneurs, la beauté, la science, l'amitié et la faveur des grands. Maison de boue qui s'agite au moindre souffle! Ils sont aussi insensés que cet objet de leur confiance est vain. Qu'est-ce que la richesse? J'en appelle à

l'Évangile : c'est l'épine et la ronce qui ensanglantent la main qui les cueille. Est-ce que le Seigneur n'a pas dit quelque part : *Qu'il est difficile à ceux qui se reposent sur leur argent d'entrer dans le Royaume du ciel ?* Eh que de fois cet appui trompeur nous manque dès ce monde ! La richesse s'en va souvent ; elle passe de famille en famille , et ceux qu'elle comble aujourd'hui de ses dons , elle les laissera nus et désolés demain. Qu'est-ce que la beauté , qu'est-ce que les apparences ? Une herbe qui se flétrit vite. Les hommes les plus beaux ne sont plus qu'un cadavre après quelques jours ; qu'un cadavre fétide , horrible , qui fait fuir le regard. Qu'est-ce que la science ? Un roseau qui plie , se rompt , et transperce la main imprudente qui en avait fait son soutien. C'est la science orgueilleuse , surtout , qui tombe dans les erreurs obstinées. L'hérétique propose sérieusement des dogmes dont un enfant de trois ans saisirait l'absurdité : il ne parle pas , il délire. *Aie confiance en Dieu de tout ton cœur , et ne t'appuie pas sur ta prudence* , a dit le Sage ; et ailleurs : *Celui qui se fie à lui-même agit avec impiété* , car il s'adore comme une idole et il abandonne Dieu. Qu'est-ce que des honneurs et des dignités qui dépendent du caprice et de l'opinion des puissants ? Celui qui paraît aujourd'hui toucher le ciel de sa tête , pour un léger soupçon sera peut-être précipité demain au fond d'un abîme. Et quand , à force d'une pénible industrie , il se maintiendrait toujours dans sa gloire , est-ce que la mort ne vient

point? elle arrive, elle accourt, et son choc précipite ces palais lézardés. O espérance menteuse, ô ridicules efforts! O misère, ô folie! Ecoutez, écoutez ce que dit la Sagesse de ces architectes insensés : *L'espoir de l'impie ressemble à la paille fragile que le vent emporte, à l'écume légère que l'orage dissipe, à la fumée qui s'évanouit dans les airs.* Qu'est-ce qui disparaît plus rapidement qu'une paille fragile? Qu'est-ce qui se dissipe plus complètement qu'une légère écume? Si la fumée monte jusqu'au faite de l'édifice, ne se disperse-t-elle pas ensuite sans laisser trace de son passage? Voilà l'espérance de l'impie; elle embrasse la vie humaine, mais elle défaille au bord de la tombe, et fait place à un désespoir éternel.

Les troisièmes se confient en Dieu en se souillant de toutes sortes de vices : ils espèrent le ciel, endormis sur un lit de fange. Je place au premier rang les Luthériens. C'est de ces hommes que les Proverbes ont dit : *Le sage craindra, il s'éloigne du mal; l'insensé transgresse et est plein de confiance.* Le luthérien transgresse la loi du jeûne, il manque à ses vœux, il viole les préceptes, il dédaigne les conseils, et il se croit le meilleur ami de Dieu. Il estime qu'il habite auprès du Seigneur, mais il habite en réalité une demeure fantastique et imaginaire. Il ignore, il ignore le vrai Dieu. Le vrai Dieu est le Dieu jaloux, plein de zèle, vengeur du péché et amateur de la justice; or son dieu est un dieu léger, sans force, dormeur, qui n'a pas de zèle,

qui ne s'irrite point, qui ne peut ou qui ne veut sévir contre les crimes. Tu t'abuses, tu te séduis toi-même, ô Luther, celui-ci n'est point notre Dieu, mais ton fantôme, ou s'il est Dieu, certes; il est le dieu d'Épicure, mais non le Dieu des chrétiens.

B'ailleurs ce seul mot *adjutorium* montre clairement la vanité de la confiance luthérienne. On aide qui a besoin d'appui, mais le mot *aider* signifie que celui qui reçoit du secours fait effort par lui-même. Le secours, qui survient, coopère avec ces efforts, il ne les supplée point : si bien que, ces derniers défailant, notre aide défaille en quelque sorte et ne peut plus aboutir. Les fils de ce siècle comprennent bien cette condition indispensable du succès. Et en cela l'ânesse de Balaam est mieux inspirée que son guide, ou, pour parler sans figure, la chair est plus savante que l'âme. Interrogez le laboureur : parce qu'il sait que Dieu seul féconde ou rend stérile, reste-t-il oisif, laisse-t-il son champ sans culture, abandonne-t-il sa vigne au hasard et son jardin sans semence ? Votre maison brûle : dites-vous simplement, que le Seigneur y pourvoie ! et ne précipitez-vous pas l'eau à flot sur ce foyer d'incendie ? Quelle folie, quelle négligence, si vous agissiez autrement ! Eh bien, si vous connaissez votre misère, si vous sentez que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, inême après la confession, que vous revenez à vos vomissements, que l'amour, l'ardent désir de la débauche et de l'orgie bouillonne au fond de votre cœur, vous devez, sans doute,

vous devez surtout vous remettre entre les mains de Dieu ; mais vous devez encore ne rien omettre de votre part, prier, prier toujours, lire les vies des saints, fréquenter le sacrement de pénitence, et demander conseil aux guides de la vie spirituelle. Dieu aide seulement ceux qui veillent, fuient l'occasion, travaillent intrépidement à l'œuvre du salut.

Voilà les hommes qui composent la quatrième catégorie dont je parlais, les vrais élus qui habitent en vérité avec Dieu, *in adjutorio altissimi*.

Leur confiance s'appuie sur la foi, la charité, la pureté de la conscience et les œuvres.

Vous lisez de la foi dans l'épître aux Ephésiens : *Nous espérons par la foi*. La foi, en effet, propose un Dieu bon, libéral, fidèle, qui peut, qui sait, qui veut protéger et défendre quand on l'implore. La foi engendre donc la confiance comme le doute engendre le désespoir. Mais il s'agit de la foi catholique. Logiquement la foi de l'hérésie produit la présomption, qui est à notre espérance ce que sa mère est à notre foi.

Vous lisez de la charité dans le même Apôtre : *l'espérance ne trompe pas, parce que la charité divine est répandue dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous est donné*¹. On ne se confie pas à un ennemi ; ce serait une confiance vaine, une cause de ruine ; mais celui qui aime et qui est aimé peut se confier sans crainte à son ami.

¹ Ep. aux Rom. 5.

Vous lisez de la bonne conscience dans la première épître de saint Jean : *Mes chéris, si notre cœur ne nous reproche rien, nous avons confiance en Dieu*; et dans Job : *Si vous éloignez l'iniquité qui est dans votre main, si l'injustice ne persévère pas dans votre tabernacle, vous aurez confiance de ce que l'espérance propose, et vous vous reposerez tranquille*. Et à bon droit : la conscience du crime appelle le désespoir, mais la conscience pure procure des joies indicibles au sein des plus grands périls.

Vous lisez des bonnes œuvres dans la première épître à Timothée : *Ceux qui auront bien administré, monteront à un degré éminent, et croîtront dans l'espérance par la foi en notre Seigneur Jésus*; et dans l'épître aux Hébreux : *Vous avez accepté avec joie la perte de vos biens : ne renoncez point à votre espérance, sa récompense est grande*. Si vous approchez avec confiance, sans crainte d'être rebuté, de l'homme que vous obligeâtes gratuitement un jour, comment ne vous approchez-vous pas plein d'espoir d'un Dieu pour qui vous avez dissipé votre richesse ?

SECOND POINT.

Qui habitat in adjutorio Altissimi. Dieu est appelé de noms divers dans l'Écriture. Mais celui que le Psalmiste a choisi dans ce passage convient, entre tous, à mettre en relief sa pensée; il est à lui seul un gage de sécurité. Les objets s'annoin-

drissent à mesure qu'ils s'éloignent, ils reprennent leurs proportions à mesure qu'ils se remettent à la portée ordinaire du regard. Les montagnes nous semblent des colosses, et nous comparons les étoiles à des pièces d'or. Mais si nous habitions au-dessus du firmament, ces sphères seraient immenses à nos yeux, tandis que les Alpes, les Pyrénées, l'Olympe, le Caucase, et les pics les plus célèbres leur apparaîtraient à peine comme des ondulations indécises de la terre. De même les périls, les tribulations de ce globe ne sont plus que des luttes d'enfant pour quiconque habite auprès du Très-Haut, et se confie au secours de son bras. De cette hauteur sublime, les armées humaines s'agitent vainement comme une fourmilière qui se disperse sous mes pas ; le secours divin qui veille alentour apparaît dans toute sa force et son immensité ; aussi on ignore la crainte, on ne connaît pas les vaines terreurs ; quoi qu'il arrive, on s'écrie avec une confiance audacieuse : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?... Qui nous séparera de la charité du Christ ? L'angoisse, la tribulation, la faim, la nudité, le danger, la persécution ? Certes, ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni l'impétuosité des périls, ni les montagnes, ni la mer profonde, ... ne me sépareront de la charité de Dieu*¹. Pas un Hébreu n'osait affronter en combat

¹ Rom. 8.

singulier le philistin Goliath. A son approche, à ses provocations, on fuyait comme des lièvres timides. Mais David se présenta enfin. C'était un adolescent encore, un enfant inhabile aux armes. Mais il savait combattre avec l'aide de Dieu, et il méprisait comme un pigmèe ce fameux soldat qu'on lui disait un géant. Il va donc trouver Saül et dit : *Que chacun se rassure : moi, votre serviteur, j'irai, je combattrai ce Philistin.* — *Tu ne peux lui résister, répond le roi, car tu es un enfant; lui connaît les armes dès sa première jeunesse.* — *Et qu'est-ce donc que cet incirconcis,* s'écrie David, *qui ose insulter l'armée du Dieu vivant?* Puis, pour que nous comprissions qu'il n'attendait pas la victoire de sa valeur, mais de l'aide du Très-Haut, après avoir obtenu l'autorisation de combattre, il apostrophe le géant en ces termes : *Tu viens à moi avec le glaive, la lance et le bouclier; mais j'accours vers toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des bataillons d'Israël, que tu as outragé aujourd'hui, et le Seigneur t'a livré à mon bras, et je te renverserai, et je trancherai ta tête.* Comparez, je vous prie, quelqu'un des fils de ce siècle qui ont placé leur espoir en ce monde, au chrétien qui a construit sa demeure auprès du Très-Haut. Que le premier perde trois oboles, il mettra en émoi le voisinage; qu'on ne l'estime pas le meilleur, le plus sage, le plus

¹ 1. *Rois*, 17.

noble, le plus beau de sa province, il ne pourra digérer cette injure de l'année entière. Pourquoi ? Parce qu'il gît dans la poussière, parce qu'il prend des fantômes pour des montagnes. Mais le serviteur de Dieu, qui a fixé son cœur au ciel, ne craint rien, ne s'émeut de rien. La flamme, le fer, la bête fauve, la roue, la croix, il les brave, comme des moucheron impuissants, il les méprise comme ces flèches inoffensives qui amusaient notre enfance.

In protectione Dei cœli commorabitur.

La protection de Dieu est la conséquence de la confiance qu'on lui montre.

Le mot protéger, d'après la grammaire, signifie couvrir de loin. Ce qui peut arriver de deux manières. Celui qui habite au loin et défend, néanmoins, ses clients contre l'ennemi, protège de loin. Il protège encore de la sorte celui qui habite auprès des amis qu'il défend contre les dangers éloignés. Or Dieu protège à la fois et de loin et contre les dangers futurs. Il habite au ciel, mais il étend ses bras jusqu'aux rivages les plus reculés ; il abrite sous ses ailes toute créature, il repousse de la main tous les traits de la misère, il arrête leur essor, il les retient dans leur carquois. La sentence que saint Jérôme a traduite mot à mot de l'hébreu : *il demeurera à l'ombre du Seigneur*, est une autre image pour exprimer la même pensée. La faveur du ciel est comparée avec raison à un ombrage salutaire. A l'ombre du Très-Haut, les saints vivent dans une

sérénité perpétuelle. Ils bravent les tourments de la terre ; ils parcourent les déserts ; ils habitent avec les lions et les ours, comme un Paul, un Antoine, un Hilarion, sans terreur et avec joie, et la nature obéit souvent à ces amis de Dieu ; la flamme se divise pour leur livrer passage, la bête fauve se retire et la mer s'affermite devant leurs pas. Pourquoi ? Parce que la fournaise où furent précipités les trois enfants d'Israël, parce que les lions à qui Daniel fut jeté en pâture, parce que tous les éléments s'inclinent devant l'ombre du Créateur, qui enveloppe les saints.

Le Psalmiste donne ici au Seigneur le nom de Dieu du ciel pour des motifs graves. D'abord pour que ce nom réponde à celui qu'il venait d'employer. Le Très-Haut, en effet, est nécessairement le Dieu du ciel, l'habitant des demeures élevées. *Lequel est comme le Seigneur, notre Dieu, qui habite sur les hauteurs ?* s'écrie David. Et Moïse : *Regarde, dit-il, de ton sanctuaire, du tabernacle élevé des cieux.* Et Salomon : *Tu m'exauceras du ciel*, a-t-il écrit, *du ciel ta demeure*¹. Le Très-Haut s'appelle donc le Dieu du ciel, parce que le ciel est son trône, parce que, *s'il remplit le ciel et la terre*, il se manifeste seulement dans le premier face à face à l'ange et au saint. Il s'appelle le Dieu du ciel, pour signifier qu'il s'agit de la protection du vrai Dieu que la création de ce lieu magnifique distingue si évidemment des

¹ Ps. 112 ; Deut. 26 ; 2. Par. 6.

idoles. *Les démons, voilà les dieux des nations, mais le Seigneur a fait les cieux*¹. La ligne, si légèrement tracée par le pinceau inimitable d'Appelles, révéla à Protogène le prince des peintres. De même, si je puis comparer les petites choses aux grandes, la création instantanée du ciel dénonce clairement le vrai Dieu. Rien de ses autres œuvres, ni la terre, ni les eaux, ne publie aussi éloquemment sa majesté, sa puissance et sa sagesse : *les cieux racontent sa gloire, et le firmament annonce les œuvres de ses mains*². C'est le plus magnifique des corps : que de lumières brillantes ; innombrables sur son front ; quelle merveilleuse harmonie, quel ensemble, quelle unité variée dans ses mouvements, dans sa course infatigable ; quelle fécondité, quelle vertu ; c'est lui qui fertilise ce globe, et remplit le bassin des mers !

Saint Jérôme remarque, dans son épître à Marcelle, que le mot hébreu *Sadai* qu'il a traduit par ces mots : le Dieu du ciel, signifie le Dieu fort et tout-puissant. Ainsi le juste, qui habite auprès de Dieu, possède la protection du Dieu qui peut tout, tandis que le païen veille au contraire autour de ses idoles impuissantes à le défendre. Il possède la protection du Dieu qui, selon saint Bernard, domine du ciel sur les éléments éthérés auteurs des pestes, sur les hommes, les voleurs, les pirates, les imposteurs, les hérétiques, sur tous les ennemis de notre âme

¹ Ps. 95. — ² Id. 18.

et de notre corps ; sur les maladies , les bêtes sauvages , les guerres , les précipices , sur les éléments terrestres conjurés contre nous ; sur la chair , cet adversaire acharné de l'esprit , sur l'ambition , appas trompeur comme la glue traîtresse qui attire l'oiseau voltigeant sur les rameaux ; sur la volupté , sirène perfide qui tue l'insensé que ses caresses ont séduit : il possède la protection du Dieu qui domine toutes ces embûches du haut du ciel , qui les voit et veut nous aider à les vaincre.

Il *demeurera* sous cette protection. L'expression du Psalmiste n'a pas été choisie au hasard. Elle est le pendant du mot *habitat* , *il habite* , employé dans la première partie du verset ; parce que le juste se confie toujours en Dieu , et que pour cela *il habite* auprès de lui , Dieu le protège toujours , et pour cela le juste restera sous son aile protectrice comme dans sa propre demeure. De plus le mot hébreu traduit par la Vulgate ne signifie pas seulement , il habitera , mais il habitera dans la nuit , c'est-à-dire toute sa vie , tandis qu'au ciel il habitera dans la joie du Seigneur.

Qu'ai-je besoin , maintenant , de vous exciter à la confiance ? Vous connaissez la grandeur des promesses de Dieu et le peu qu'il exige en échange. S'il disait : vous me compterez cent pièces d'or chaque année , et je vous délivrerai de tout péril : qui ne s'empresserait de souscrire à ce marché divin , dût-on vendre ses vêtements pour acquitter la dette ? Or Dieu ne demande que votre confiance.

Les pactes de ce monde n'offrent pas de pareils avantages, et cependant les transactions y pullulent. Qui ne sacrifie de l'argent pour conserver sa vigne? Quel roi ne donne de fortes paies aux garnisons de ses forteresses? Et voilà que Dieu, qui n'a besoin de personne, s'offre à veiller nuit et jour sur notre corps et sur notre âme, à la seule condition que nous fuirons le péché et que nous lui accorderons notre confiance, et vous hésiteriez à acquérir cette précieuse perle de l'espérance au prix des voluptés indignes et des travaux des bonnes œuvres? Non sans doute, si vous êtes sages. Vous ne vous ferez plus à la richesse qui rend pauvre de la grâce, à la science qui est une folie dans l'estime de Dieu, à la beauté charnelle qui défigure trop souvent les âmes, aux honneurs qui sont la perte de la gloire céleste et la porte de l'ignominie éternelle, mais vous vous ferez à Dieu, votre protection et votre défense en ce monde, votre gloire et votre félicité au ciel.

TROISIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

L'excellence et l'utilité des Ecritures sont si grandes, que saint Chrysostôme, dans son troisième discours sur la Genèse, les compare à un trésor de précieux métal. La moindre portion de ce

dernier donnerait la fortune; une sentence seule des divins entretiens de l'Esprit procure souvent la fortune spirituelle. Toute l'Écriture est précieuse; chacune de ses paroles est une parcelle d'or pur, une perle étincelante, un diamant radieux. Que personne donc ne s'étonne si nous procédons si lentement dans l'inventaire de ce trésor incomparable, de crainte que nous ne négligions quelqu'une de ses abondantes richesses.

Le Psalmiste, après avoir promis la protection de Dieu à ceux qui espèrent comme il convient, ajoute aussitôt : *Le juste dira au Seigneur : Tu es celui qui me recueille, mon refuge; il est mon Dieu et j'espérerai en lui.*

Ces paroles s'adaptent parfaitement au verset précédent, et à chacune de ses deux parties. Si je les considère dans leurs rapports avec la première, je trouve qu'elles définissent l'homme *qui habite vraiment sous l'aide du Très-Haut*, et je les commente de la sorte : Celui qui habite sous l'aide du Très-Haut ne s'abandonne point au désespoir, au blasphème, à la magie, à la divination, aux fraudes, aux mensonges, quoi qu'il arrive; mais il implore avec une confiance indomptable le secours divin, et il dit au Seigneur : vous êtes mon soutien, mon refuge, vous êtes mon Dieu; et il se dit à lui-même, j'espérerai en lui. Si je les considère dans leurs rapports avec la dernière, elles m'apparaissent comme le cantique d'actions de grâces de l'âme joyeuse sous la protection divine, et je les explique

de la sorte : Celui qui habite sous l'aide du Très-Haut demeurera sous l'égide de Dieu, et alors il se réjouit, alors il chante dans d'incroyables transports : Vous êtes, Seigneur, mon soutien, mon refuge ; une douce expérience me le prouve chaque jour ; et il se dit à lui-même, j'espérerai toujours en lui : toute mon étude, tous mes soins tendront à me maintenir dans une confiance qui m'est si utile, qui me le sera plus encore. *Dicet Domino, susceptor meus es tu et refugium meum : Deus meus, et sperabo in eum.*

Examinons maintenant ces paroles une à une.

Dicet Domino. Il n'est personne, je pense, quelque illettré qu'il soit, qui ne sache quel est ce Seigneur. Telle est la majesté de ce nom, qu'il ne peut convenir qu'à Dieu seul. Que les hommes s'appellent, s'ils le veulent, rois, pontifes, ils ne s'appelleront jamais de la sorte, ou du moins ils ne mériteront pas ce titre. Aussi l'heureux et puissant Octave refusa-t-il constamment un nom propre, selon lui, à la divinité, comme Tertullien le raconte dans son apologétique. C'était sage. Si les hommes qui s'en décorent commandent à plusieurs, ils relèvent de beaucoup d'autre part. Dieu est véritablement Seigneur, parce qu'il ne relève de personne ; il n'a pas de supérieur, il domine ; il n'a pas d'égal, de collègue, il domine seul, il règne sur tous, il préside à tout. Qui est véritablement Seigneur, n'est-ce pas l'Être qui se suffit à lui-même et qui peut disposer à son gré du sort des

univers ? Or qui se suffit comme Dieu ? Avant la création, il était aussi riche, aussi puissant, aussi heureux qu'il l'est aujourd'hui. Pour faire éclore les mondes, il ne chercha pas péniblement leur matière, il ne prépara pas ses ciseaux et son burin, il n'appela pas à son aide la foule de ses esclaves, il ne demanda pas du temps, il ne se retira point dans un lieu propice : il créa d'un mot la terre et les cieux. Pour régler la course de cette œuvre immense, pour nourrir la nombreuse famille des êtres, pour gouverner les évolutions des astres, pour semer à pleines mains les miracles au milieu des autres merveilles que le cours naturel des choses enfante, il n'invoque aucun secours étranger. Quel est le roi qui n'a pas besoin de Dieu, de l'ange des éléments et des sujets même qu'il gouverne ? Si le pauvre vit avec l'argent du riche, le riche se soutient avec le travail du pauvre ; plus on croît en fortune et en puissance, plus on semble dominer sur les hommes, et plus on affiche de besoins impérieux, plus on prouve sa dépendance envers la multitude. Quel est enfin le monarque qui peut disposer de son empire comme Dieu ? Ce qu'il a créé d'une seule parole, il peut le transformer, le déplacer, l'accroître, l'amoinrir, le conserver, le réduire en poudre et l'abîmer dans le néant, à son gré, par une parole seule. Quelle est la puissance humaine qui imite, au moins de loin, cette formidable puissance ? Quel est le roi qui *peut ajouter une coudée à sa stature, ou rendre blanche sa chevelure*

noire ? Que les rois et les princes, que les démons et les anges se liguent, réunissent leurs efforts : ils ne pourront jamais créer un brin de chaume, ils ne feront jamais rentrer une fourmi dans le néant. Dieu seul, l'être sans supérieur et sans égal, le roi absolu de la création, son œuvre, mérite donc d'être honoré du beau nom de Seigneur.

Dicit Domino, susceptor meus es tu, et refugium meum ; Deus meus et sperabo in eo. Le juste énumère les bienfaits dont Dieu a récompensé sa confiance, et il débute par le bienfait de la justification. Le don de la création est, sans doute, le premier en date. Mais ce n'était pas le lieu de le rappeler, puisqu'il s'agit seulement des dons, fruits de l'espérance. La création précède l'espérance, elle ne vient pas à sa suite. Que peut espérer celui qui n'est pas ? Le juste débute donc par le premier bienfait que lui a valu sa confiance. Un exemple me fera bien comprendre. Supposez un homme gisant dans son sang sur la place publique, sans famille, sans amis, sans asile, sans argent, incapable de se soulever et isolé dans la nuit. Qu'un médecin pieux traverse enfin cette place déserte, qu'il aperçoive ce blessé, qu'il reçoive cet inconnu dans sa demeure, qu'il le soigne à ses frais, et qu'il le guérise, croyez-vous que ces paroles du Psalmiste, *susceptor meus es tu*, ne seraient pas bien placées sur les lèvres du malade reconnaissant ? Eh bien, l'état pitoyable de cet infortuné, son isolement, son abandon, sa détresse, sont les images affaiblies de

la désolation spirituelle du pécheur que Dieu recueille et guérit en lavant ses blessures dans le sang de Jésus. Quelque illustre que le pécheur paraisse aux yeux des hommes, quelque éclat que jette sa gloire, quelque nombreux que soit le cortège de ses flatteurs, il gît sanglant, difforme, horrible, dans la boue et la fange, en butte à la haine des êtres qui partagent l'injure de leur Dieu, victime de cette pompe et de ces amis perfides qui ne l'entourent que pour accélérer sa chute dans l'abîme. Voilà l'état déplorable d'où Dieu le rappelle, voilà le mal mortel dont il le guérit; il le reçoit dans sa demeure, il le soigne de ses mains, il lui applique les mérites de son Fils, et, plein d'amour et de reconnaissance, le nouveau juste s'écrie avec David, *susceptor meus es tu ! Vous m'avez reçu ; mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli.*

J'explique ma pensée par une image encore plus saisissante. La loi du Seigneur est un pont ardu, élevé, étroit, jeté sur un précipice qui n'est autre que le cratère béant de l'éternel abîme. Nous suivons ce rude sentier tant que nous restons fidèles à la sobriété, à la piété et à la justice, et que nous pouvons nous appliquer ces paroles du Psalmiste : *Bienheureux ceux qui sont purs sur le chemin, qui marchent dans la loi du Seigneur.* Mais déclinons-nous à droite ou à gauche, posons-nous le pied à côté de cette planche du salut, nous trébuchons aussitôt, et si Dieu ne reçoit dans sa main ceux qui tombent, —

ce qu'il ne fait pas toujours, ce qu'il n'est point tenu de faire, — la chute s'accélère par sa propre impulsion, et l'on roule bientôt sur le pavé brûlant de la géhenne. Que ces libertins qui pèchent en chantant écoutent mes paroles et soient frappés d'épouvante. Qui que vous soyez, esclave du péché mortel, où croyez-vous que vos pieds reposent? La terre, dites-vous, ne manque pas sous vos pas. Insensés! Et je vous vois déjà précipités du pont étroit, parcourant dans votre chute lamentable la distance qui vous sépare de l'abîme, avec la rapidité effrayante du rocher détaché du haut des monts. Dieu reçoit quelquefois dans sa main ceux qui tombent, il les ramène sur le pont du salut; ce sont ceux-ci qui lui disent ce chant d'actions de grâces : *susceptor meus es tu*, et dont le Psalmiste a écrit : *quand il tombera il ne se brisera pas, parce que le Seigneur a tendu sa main... J'ai été précipité, j'ai été renversé, et le Seigneur m'a reçu*. Mais qui sont ceux que la miséricorde divine reçoit ainsi dans sa main, et sauve de l'éternelle damnation? Ce sont les hommes qui ont placé en Dieu leur espérance. Le Psalmiste avait écrit déjà avant les paroles citées plus haut : *Il vaut mieux se confier au Seigneur qu'aux hommes; il vaut mieux placer son espérance dans le Seigneur que dans les princes de la terre*. La différence entre les élus qui ont confiance et les réprouvés qui désespèrent, consiste donc en ce que, quand les uns et les autres tombent, — car le *juste tombe sept fois*, — les élus tombent sur la main de Dieu qui leur ap-

prendra à profiter de ce malheur, tandis que les réprouvés descendent d'un trait jusqu'au fond des enfers. Si donc vous voyez un pécheur se relever plus courageux, plus prudent, plus attentif et plus humble, ne doutez point qu'il ne soit tombé sur la main de Dieu, et qu'il ne puisse s'écrier : *Susceptor meus es tu*. Considérez le prince des apôtres. Saint Pierre a failli autrefois; poussé par l'esprit de crainte, il a nié trois fois son maître. Mais Dieu tendit la main, et Pierre ne fut pas brisé sur le pavé de l'abîme. Aussi lui, si audacieux avant sa faute, si confiant dans ses forces qu'il disait : *Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point*, instruit par l'expérience de sa faiblesse il devint humble et prudent. Quand Jésus lui demanda : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* il ne précipita pas sa réponse, il dit simplement : *Seigneur, vous savez que je vous aime*. Mais s'il n'avait jamais failli, il aurait répondu peut-être audacieusement : *Quoi ! doutez-vous que je vous aime ? Ne vous souvenez-vous plus du jardin des Oliviers ? Qui seul a tiré son glaive et frappé vos ennemis ? C'est donc un grand privilège de pouvoir dire à Dieu : *Susceptor meus es tu*. Toute créature peut lui dire, vous êtes mon auteur ; l'animal peut lui dire, vous êtes mon pasteur ; tous les hommes peuvent lui dire, vous êtes notre salut ; mais celui qui habite sous l'aide du Très-Haut peut lui dire seul, *susceptor meus es tu*.*

Et refugium meum. L'époque de la justification du

pécheur est le temps de la guerre et de l'expiation. Dans cette lutte, *la vérité* de Dieu *entoure l'âme régénérée comme un bouclier*, et Dieu lui-même est la citadelle et le refuge, — car le texte hébreu admet très-bien ces deux interprétations, — où elle se retire quand ses ennemis paraissent l'emporter. Le juste le comprend et il s'écrie : *susceptor meus es tu, et refugium meum*. Mais si Dieu est la citadelle de tous les justes, tous cependant n'occupent pas la même place, ne pénètrent pas par le même sentier dans ce divin refuge. *Les monts élevés servent de retraite aux cerfs, et la pierre est l'asile du lièvre timide*. Les vétérans de la perfection chrétienne se réfugient dans Dieu à la manière des cerfs ; ils gravissent la montagne de la contemplation, ils soupirent après le Seigneur, après les eaux vives du ciel, comme le cerf se hâte vers les sources fraîches du bois : ils s'écrient avec un gémissement d'amour : *Quand viendrai-je, quand apparaitrai-je devant la face du Très-Haut ?* Mais les nouveaux convertis, innocents et simples, sans doute, mais pauvres encore de mérites et de vertus, retardés dans leur course par les chutes multipliées des affections vénielles, s'arrêtent dans les trous des rochers qui sont au pied de la montagne. Dieu est leur refuge assuré, comme il est le refuge assuré des parfaits, mais il l'est d'une autre manière. Ceux-ci contemplent le Christ sur son trône élevé comme une montagne au-dessus des esprits des cieux ; ils volent à lui, ils s'écrient avec l'Apôtre :

*Notre société est au ciel... Les souffrances de la terre ne sont pas dignes de la gloire qui sera révélée en nous. Ces épreuves momentanées, ce léger fardeau de la tribulation, nous vaudra une félicité indicible et incomparable. Et cette gloire, cette félicité, objet de l'espérance, console, dans leurs afflictions, les cerfs spirituels, les justes épurés. Ceux-là contemplant le Christ sur la croix. Inhabiles encore à goûter les mystères de l'avenir, à escalader la montagne d'où se déroulent les horizons éternels, ils s'arrêtent sur le Calvaire, ils se cachent dans les trous sanglants creusés par les instruments homicides ; ils se consolent en disant, *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ?* Tu t'indignes contre la persécution ? Mais contemple la persécution que Dieu a endurée pour toi. Tu maudis ta détresse, tu pleures ta richesse perdue ? Mais contemple le Sauveur nu sur ce bois infâme, et qui ne sait où reposer sa tête. Tu souffres, la faim et la soif te pressent ? Mais vois Jésus s'abreuvant à une coupe de fiel. Tu es le jouet du mal, ta santé décline, et ta tombe s'entr'ouvre ? Mais regarde ce cadavre ; que de plaies, quelle pâleur, quels tourments, quelle mort épouvantable ! Et, de la sorte, la Passion est pour ces débutants dans les luttes spirituelles ce que la gloire est pour les vieux guerriers de l'Eglise militante. C'est ainsi que le Christ, que Dieu est à la fois le mont élevé qui abrite les cerfs et la pierre protectrice qui sert de refuge aux lièvres timides ;*

c'est ainsi que les uns et les autres peuvent s'écrier à bon droit, avec le Prophète, *susceptor meus es tu et refugium meum*.

Mais pourquoi le Prophète ajoute-t-il, *Deus meus*, tu es mon Dieu ? Il avait commencé l'énumération des bienfaits du Seigneur ; mais remarquant que ces bienfaits sont si nombreux et si divers qu'ils ne peuvent se compter, le Prophète y renonce prudemment, et résume admirablement ce que la langue ne peut exprimer, dans le nom de Dieu. Il est mon Dieu, c'est-à-dire mon bien, mon appui, mon tout. Le Prophète ne dit pas : il est notre Dieu, mais il est mon Dieu, c'est-à-dire, il est tellement attentif à mes besoins, tellement empressé, si assidu, il me favorise, il me protège, il me défend, il me conserve avec tant de sollicitude qu'on dirait qu'il n'existe que pour moi seul.

Aussi le juste, éclairé par une expérience si douce de la Providence, prend-il la résolution inébranlable de s'abandonner toujours à sa conduite, et *j'espérerai en lui*, dit-il pour conclure. Cette conclusion des saints doit être la nôtre. Que les exemples des élus nous instruisent. Qui d'entre eux ne plaça pas sa confiance dans le Seigneur, et qui d'entre eux a été confondu ? Beaucoup ne trouvèrent ici-bas que des épreuves, mais au ciel, quelle est leur gloire ! On les foule sous les pieds dans ce monde comme la boue du chemin, mais ils brillent au paradis comme des astres radieux. Les affamés d'autrefois s'enivrent au torrent de voluptés, les pèlerins

nus, tremblants de la terre, sont les héritiers splendides des possessions éternelles : ils s'exaltent, ils se réjouissent. C'est donc à bon droit que le juste éprouvé du psaume dit au Seigneur, *Susceptor meus es tu et refugium meum, Deus meus, et sperabo in eum.*

SECOND POINT.

L'abeille extrait son miel des fleurs où l'araignée puise son venin ; de même le juste tire les motifs de son espérance des Ecritures où l'impie puise son audace présomptueuse.

Je suis persuadé que beaucoup d'âmes se damnent, parce que, assurées que la miséricorde ne leur manquera pas à la fin de la vie et leur fournira largement les larmes, qui lavent sur le lit de mort les souillures du passé, elles diffèrent leur pénitence : demain, disent-elles, attendons un peu ; mais ce lendemain ne se lève jamais, cette attente se prolonge d'une manière indéfinie ; et en attendant, l'enfer ouvre son cratère sous les pas de ces temporeux et ils y tombent sans nombre. Il est donc opportun de caractériser les dangers d'une confiance aveugle, après avoir fait ressortir les avantages d'une espérance légitime.

Consultons d'abord les Ecritures.

Ne dites pas, s'écrie l'Esprit saint dans l'Ecclésiastique, *La miséricorde du Seigneur est grande, elle prendra en pitié la multitude de mes fautes ; sa colère, en effet, suit de près sa miséricorde, elle ne perd*

jamais de vue le pécheur. Ne tardez pas à vous convertir, ne différez pas de jour en jour; car cette colère viendra sur vous à l'improviste et, cette heure venue, elle vous brisera sans pitié. Quelles formidables paroles dans la bouche de celui qui ne peut proférer le mensonge! — *Comment, ajoute-t-il plus loin, cueillerais-tu dans ta vieillesse ce que tu n'as pas semé dans ton adolescence? — Souviens-toi, dit l'Ecclésiaste, de ton créateur dans les jours de ta jeunesse, avant la venue des temps de l'affliction, avant l'approche des années dont tu diras : elles ne me plaisent point. — Il est bon, a écrit Jérémie, de porter le joug dès son adolescence. — Laissez ces enfants venir à moi, s'écrie le Sauveur dans saint Marc, ne vous opposez point à leurs désirs, puisque le royaume des cieux leur appartient.* Quand l'ange avait remué les eaux de la piscine, le malade qui s'y plongeait le premier, et non celui qui attendait l'heure depuis longtemps, obtenait la guérison. C'était pour nous apprendre qu'on ne parvenait point au salut en disant toujours : demain, demain, attendons un peu, mais en disant avec saint Paul, au moment même de l'inspiration divine, *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* C'est à cette promptitude que le Prophète royal nous exhorte par ce conseil : *Si vous entendez sa voix aujourd'hui, n'endurcissez point votre cœur ;* c'est-à-dire, répondez aussitôt. Ces divins témoignages suffisent pour montrer au chrétien la vanité et le péril de l'espérance des pécheurs. Mais je veux examiner encore ce sujet

de plus près pour ne laisser aucun prétexte aux esprits tièdes dans la foi.

Quatre obstacles principaux s'opposent à la conversion du pécheur.

C'est d'abord l'habitude du vice, cette autre nature qu'on ne peut plus vaincre sans une grâce spéciale, selon saint Bernard.

C'est ensuite la vigilance du démon autour de ses captifs, car *celui qui fait le péché est l'esclave du péché* : sentinelle infatigable, toujours armée, toujours en garde.

C'est encore l'absence de l'Esprit saint. Si sa présence rend tout facile au juste, si l'on court dans la voie des préceptes lorsqu'il dilate le cœur, on tombe dans la prostration, tout semble insurmontable quand il s'éloigne. Qui ne chemine volontiers dans les bois à la lumière du soleil, sous le ciel serein et tranquille, et qui ne se retire prudemment auprès du foyer de sa demeure, quand les ombres descendent et répandent les horreurs de la nuit sur la forêt mystérieuse ? De même, on ne marche pas, mais on court au rayon du Soleil de justice. Mais on n'ose faire un pas dans les ténèbres du péché. Tel est l'engourdissement dont Dieu menace le pécheur dans Osée : *Malheur, dit-il, si je m'éloigne. — Sache et vois, ajoute-t-il dans Jérémie, combien il est désastreux et amer d'abandonner son Dieu.*

C'est, enfin, l'affaissement mortel de toutes les forces de l'âme. Le ver qui dessèche les fruits, la grêle qui hache les moissons, la teigne qui dévore

les vêtements, ne sont que les faibles images du vice qui ronge les forces de l'âme. Il obscurcit l'intelligence, il obstrue le jugement, il déprave la volonté, il lâche la bride aux instincts, il révolte la chair en enchaînant la liberté. Comment se débarrasser de ces liens puissants? L'horloge privée de ses roues s'arrête forcément : comment le pécheur privé en quelque sorte des facultés de son être, reviendra-t-il à la vie spirituelle?

Et il différera sa conversion de jour en jour, il dira encore demain, attendons à demain! Il s'imaginera que ce poids qui l'accable, que ces obstacles qui le retiennent, s'affaibliront avec les mois, avec les années, et que sa mort sera douce comme la mort d'un saint! Insensé! Est-ce que ces obstacles ne croissent pas à mesure; est-ce que ces chaînes ne s'alourdissent point; est-ce que le mal ne prolonge pas ses racines jusqu'au fond de l'âme; est-ce que le démon ne s'y fortifie pas de plus en plus, et n'étouffe pas de plus en plus son reste de vigueur? *Les langueurs prolongées fatiguent le médecin, qui arrête promptement, au contraire, le mal à son début.* Jésus ne ressuscita pas Lazare avec autant de promptitude que le fils de la veuve. Refuser de franchir un ruisseau grossissant toujours, pour s'y précipiter quand il sera déjà un torrent; laisser croître un arbre nuisible pour l'arracher quand il aura jeté de profondes racines : quelle folie! ou, plutôt, quelle misérable excuse pour ne pas acquitter sa dette envers le ciel! C'est ainsi que l'antique serpent nous

abuse, afin de nous plonger plus tard dans le désespoir quand nos crimes outrepasseront toutes mesures, et de nous damner pour l'éternité.

Les pères du désert nous ont transmis une image frappante de cette folie du pécheur. Un ange conduisit l'un d'eux dans un champ et lui montra un paysan occupé à couper du bois. Celui-ci eut bientôt réuni assez de branchages pour former un lourd fagot. Il les lia, mais il s'efforça vainement de charger le fardeau qui se trouva trop pesant. Que fait-il alors ? au lieu d'alléger sa charge, il abat d'autres rameaux, il les ajoute au tas amoncelé et il essaie de le soulever de nouveau. Vains efforts, et l'insensé se remet à dépouiller les arbres voisins. Il entasse de la sorte une montagne de branchages, s'imaginant toujours que plus le fardeau serait immense, plus il lui serait facile de le charger sur ses épaules. L'anachorète admire cette démence, et l'ange lui dit : que telle était la démence des pécheurs qui entassent crimes sur crimes, en attendant le jour de la pénitence.

Mais je suppose que le pécheur ne sera pas trompé dans son espoir : il aura toujours dissipé sa vie en des œuvres stériles, il n'aura acquis aucune richesse spirituelle. Le soldat ne s'amuse point avec les enfants sur la place publique dans les villes prises d'assaut ; il court avec ses compagnons au pillage. Le pécheur sait bien que le ciel est comme une cité forcée par la violence des élus, comme une ville livrée au pillage des saints ; et il ne s'est

pas mêlé aux bataillons envahisseurs, il n'a rapporté aucun trésor de cette précieuse conquête, il parvient à la tombe pauvre, nu, sans fortune, sans trophée. Que dis-je ? non-seulement il végète dans la nudité spirituelle, mais il lui faudra payer toute la dette du péché. Plus le débiteur tarde à satisfaire le créancier, plus sa dette s'alourdit, les usures s'ajoutant aux usures. Voilà ce que vous faites par vos retards imprudents ; vous multipliez des obligations qu'il faudra tenir, et si vous ne subissez pas les tortures de la géhenne, vous n'échapperez pas du moins aux tourments du purgatoire.

Mais je laisse de côté ces considérations puisées dans l'intérêt personnel, et je vous demande, je demande au pécheur qui conserve encore quelque noblesse de caractère, s'il n'est pas infâme de donner seulement les débris de son existence à un Dieu qui nous a consacré son éternité ! Il nous a aimés dès le principe, et nous l'aimerons au bord de la tombe ! Il nous prépare une récompense immortelle, et nous le servons quelques heures de notre vie ! Il nous a livré son Fils unique, et nous lui refusons notre florissante jeunesse, nous lui offrons en échange les infirmités de la décrépitude ! Que nous sommes ingrats ! surtout quand on prodigue à la chair et au démon ces prémisses de l'existence, cette fleur parfumée de la vie qu'on dénie à Dieu. Quelle injure outrageante ! de jeter ses fruits dorés aux pourceaux, et d'offrir audacieusement au grand roi des fruits livides et corrompus ! *Maudit soit le trom-*

peur, s'écrie le Prophète, qui possède dans son troupeau un mâle voué au sacrifice, et ne l'immole pas au Seigneur, parce que je suis le grand roi, dit le Seigneur des armées.

Ah, si ma faible voix ne peut vous émouvoir, méditez au moins ces paroles divines, *Veillez, veillez, parce que vous ignorez le jour et l'heure!* Vous comptez sur l'avenir pour faire pénitence; c'est bien. Mais qui vous a promis que vous vivriez à la dernière lueur de ce jour même qui s'enfuit? Possédez-vous une pareille promesse signée de la main de Dieu? Que d'hommes robustes, joyeux, ne se levèrent pas de la couche où ils s'étaient endormis en rêvant à l'avenir! Pauvre vermisseau, vous décidez en maître des années et des mois, vous disposez en souverain du temps que Dieu seul gouverne : que d'infortunés ont été les victimes de cette folle audace!

Ne vous abusez point, les promesses faites à l'espérance ne s'adressent ni à vous, ni à vos pareils. *Les yeux du Seigneur sont seulement sur les justes, et ses oreilles ne sont qu'attentives à leur prière.* L'espérance bénie du ciel est toujours la compagne des bonnes œuvres. On espère dans le Seigneur en faisant le bien, en sacrifiant à la justice. Ceux à qui les péchés plaisent, sont le but désigné d'avance à la colère céleste. Que d'anathèmes pèsent sur ces aveugles, sur ces présomptueux pécheurs! *Il n'est pas de paix pour leur âme;... leur mort sera terrible: la flamme, la grêle, la neige, la glace, les tem-*

pêtes, voilà leur héritage, leur calice... Dieu rira de leur trépas, quand ils seront précipités comme des arbres stériles au feu éternel. Voilà ce qui vous concerne dans les lettres sacrées. En vous attribuant les promesses faites aux justes seuls, vous dérobez le bien d'autrui.

J'espérerai quand même, dites-vous encore, Dieu n'a pas frappé son fils pour me condamner à l'enfer. Vous vous abusez, croyez-moi : la miséricorde n'est pas ennemie de la justice, c'est sa sœur, le Dieu miséricordieux est aussi le Dieu juste. Oh, si vous pouviez contempler le Seigneur regardant du haut de sa gloire les supplices infernaux, et se réjouissant aux clameurs lugubres de l'abîme, vous ne vous flatteriez plus de ce fol espoir ! Si vous compreniez bien cette parole de saint Pierre : *Il n'épargna pas les anges pécheurs* ; si vous aviez vu ces étoiles brillantes du ciel et si vous les contempriez maintenant dans l'enfer, quelle terreur salutaire s'emparerait de votre âme !

Ne séparons donc jamais la miséricorde de la justice. Ne nous abandonnons pas à la première seule, de peur qu'elle n'engendre la présomption ; ne méditons pas seulement sur la dernière, de peur qu'elle nous conduise au désespoir : unissons-les, pour que notre crainte soit mêlée d'espérance, que notre espoir ne soit pas sans terreur, jusqu'à ce que crainte et espoir disparaissent devant les réalités de la gloire.

QUATRIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Si un outrage mérité afflige aussi profondément qu'un juste hommage élève, autant nous nous exaltons naguères aux vers joyeux du Psalmiste, autant nous devons aujourd'hui nous attrister et gémir. Nous étions des fils de roi, nous pouvions chanter ces douces paroles, *susceptor meus es tu, et refugium meum, Deus meus* ; et nous sommes rabaisés maintenant, nous sommes ravalés au niveau des hôtes des bois : *ipse liberavit me de laqueo venantium*, il m'a délivré des filets des chasseurs. Qui de nous supporterait cette humiliation de la part de l'homme menteur ? Mais c'est l'Esprit de vérité qui nous appelle lui-même des bêtes sauvages, qui affirme que le chasseur nous traque de près, et qu'il a semé partout, sous nos pas, ses embûches. Est-ce que nous ne nous irriterons point, est-ce que nous ne serons pas attristés à bon droit ? Soyez tristes, soyez irrités, cela convient sans aucun doute ; mais que ce soit contre le vice, auteur de cette métamorphose odieuse, contre votre volonté, lâche complice de votre chair, contre Satan, le tentateur, la première cause du péché, et que ce ne soit point contre Dieu qui constate seulement la dégradation de notre nature humaine. Soyons tristes, soyons irrités contre le séducteur antique qui nous a transformés par ses artifices, qui, non content de notre

calamité, nous poursuit, nous pousse aux hurlements des meutes infernales dans ces pièges tendus à l'entour pour nous faire périr. Cette irritation sera salutaire, elle nous rendra semblables à ces bêtes prudentes, rompues aux ruses du chasseur dont elles se jouent. Si nous n'avons pu, ou si nous n'avons pas voulu éviter les embûches qui ont fait de l'homme cet être sauvage dont parle l'Écriture, nous saurons du moins déjouer les combinaisons de Satan et échapper à la fosse trahissante où il se cache pour nous donner la mort. Victoire d'autant plus glorieuse pour nous et plus humiliante pour lui, qu'il est plus difficile à l'animal des bois qu'à l'homme raisonnable de vaincre le démon. Mais venons à l'explication du texte du Psalmiste.

Quoniam liberavit me de laqueo venantium et a verbo aspero ; littéralement : car il m'a délivré des filets des chasseurs et de la parole amère. On lit ce verset de diverses manières dans les versions différentes. L'hébreu, le chaldéen et le grec lisent *ipse liberabit te* ; quelques - uns, *liberabit me*, entre autres saint Augustin. Mais ces légères nuances ne changent rien au sens principal. Nous nous en tiendrons donc à la Vulgate. Souvenez-vous seulement que chaque passage offre d'ordinaire deux sens, car je vais appliquer au troisième verset de notre psaume tout ce que j'ai dit à ce sujet.

Ces mots, *laquei venantium*, si je les considère dans leur sens terrestre, signifie les embûches que les méchants tendent aux autres hommes pour nuire

à leurs biens, à leur réputation ou à leur vie. Tels étaient les embûches que les Juifs tendaient au Christ, en demandant s'il fallait payer le tribut à César, ou encore, s'il convenait de lapider sur le champ la femme prise en flagrant délit d'adultère. Ils l'interrogeaient de la sorte, non pour s'instruire, mais pour le faire condamner par ses propres paroles. Tels sont les embûches que les marchands tendent aux acheteurs novices, en échangeant adroitement les marchandises, en livrant de vieilles étoffes pour des étoffes nouvelles, en trompant sur la qualité, en écoulant des denrées douteuses par un mélange habile avec des denrées de bonne apparence. Parmi ceux-ci je place au premier rang les charlatans qui, grâce à leur loquacité, à leurs gambades, à leurs chansons et à leurs farces de baladin, débitent des remèdes, de l'huile, des eaux merveilleuses auxquels Galien et Hippocrate n'ont jamais songé. On accourt cependant en foule, on se groupe autour de ces histrions avec plus d'avidité que l'imprudente tourterelle ne s'empresse au chant trompeur qui l'attire. L'homme, dans ce cas encore, est d'autant plus inférieur à l'animal sans raison, qu'il se laisse prendre dans le filet en pleine place publique, tandis que le chasseur n'abuse la tourterelle qu'à la faveur des ombrages des bois. Au reste, ces chasseurs d'homme sont pris eux-mêmes aux pièges qu'ils préparent, et à leur grand dommage. Ils vendent au démon leur âme au prix de l'argent qu'ils dérobent; ils tombent dans les filets de l'en-

fer en attirant les simples dans les leurs. Ecoutez en effet le Psalmiste, *Leur pied a été saisi par le filet qu'ils tendirent*; écoutez l'Ecclésiastique : *On périra dans le piège qu'on prépare pour le prochain.*

Le *verbum asperum* du Psalmiste signifie, toujours dans le même sens, le dommage, résultat des embûches des méchants, la perte de la fortune, le déshonneur, la mort. Il est d'usage dans l'Écriture d'exprimer la chose elle-même par ce mot *verbum*. Saint Luc nous en fournit deux exemples : *videamus hoc verbum, quod factum est*, dit-il; puis : *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*. Dans ces deux passages *verbum* signifie clairement un fait, une action, un miracle, ce qui se passa, en un mot, à la naissance du Sauveur. Aussi saint Jérôme a-t-il traduit de l'hébreu, *de morte insidiarum*, au lieu de *a verbo aspero*. Toutefois cette expression *verbum asperum* n'est point ici déplacée, elle fait image, elle continue la métaphore du chasseur, elle rappelle son cri triomphant, l'hallali suprême qui préside au trépas de la bête fauve tombée dans la fosse traîtresse. On se presse alors, on pousse de joyeuses clameurs; tenez bien, s'écrie-t-on de toutes parts, égorgez, prenez garde qu'elle ne s'évade. En séparant ces deux expressions *de laqueo venantium* et *a verbo aspero*, le Prophète a voulu mettre en relief et rendre saisissante la double phase qui couronne la chasse infernale. Autre chose, d'ailleurs, est d'être surpris dans un piège, ou d'être tué par les chasseurs. Il peut

arriver que le piège soit brisé par les efforts de la bête captive avant le moment fatal. Et cela arrive quelquefois : Ecoutez ces paroles du Psalmiste : *Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des chasseurs; le filet a été brisé, et nous avons été délivrés; rappelez-vous l'histoire de Suzanne; elle était déjà victime du filet du mensonge, mais grâce à sa bonne espérance en Dieu, elle brisa ce filet trompeur, et celle qui avait été prise dans les embûches, fut délivrée par Daniel de la parole amère.* L'homme juste dit donc dans le psaume, *ipse liberavit me de laqueo venantium*, dans l'espoir d'échapper aux mauvais desseins des scélérats; et il ajoute, *a verbo aspero*, avec la certitude que s'il est victime de ces desseins perfides, Dieu ne permettra pas du moins le triomphe de ses ennemis.

Mais venons au sens spirituel. Il s'agit ici, à ce point de vue, de la délivrance des embûches sataniques et du supplice éternel, promise à ceux qui espèrent. Quatre réflexions principales s'offrent à ma pensée. Quels sont ceux qui préparent le piège, pour qui le préparent-ils, qu'est-ce que c'est que ce piège, et qu'est-ce, enfin, que cette *parole amère* redoutée par le juste à si bon droit : je vais y répondre tour à tour.

Quels sont les chasseurs ? Ce sont les démons. Le chasseur, qui prend sa tâche au sérieux, oublie tout, nourriture, sommeil, famille; il ne songe qu'à ses meutes, à ses artifices et à la bête des bois. Satan est ce chasseur infatigable et cruel; il est tout entier

à ses ruses infernales, il flaire sans cesse la trace, il la suit avec une ardeur oublieuse du repos : c'est le Tentateur, comme l'Écriture l'appelle simplement, et ce nom est le synonyme exact du nom employé dans la métaphore du Prophète. Le chasseur parcourt souvent en vain la vallée et les bois ; mais l'insuccès ne paralyse pas ses efforts ; son activité grandit avec ses fatigues, son espoir avec ses déceptions ; il n'a rien pris aujourd'hui, il a confiance qu'il prendra demain. Comme le joueur que la passion entraîne, malgré ses pertes, jusqu'à risquer son manteau dans l'espérance de réparer largement ses défaites ; comme le plaideur qui va de procès en procès et se ruine pour recouvrer une somme modique, sans désespérer du succès, le chasseur se précipite par monts et par vaux à la poursuite de la proie qui fuit encore. De même Satan est plein d'espoir ; aussi rien ne lui coûte ; il est patient, laborieux, toujours au guet, toujours en course pour surprendre les âmes. Il ne recule pas devant les parfaits, il n'évite point le sentier des élus, et n'osa-t-il pas affronter le Christ ! Il dresse partout ses pièges, il entoure chaque homme de ses filets. On les brise, on les évite ? Il revient à la charge, il invente de nouvelles perfidies, espérant toujours sa proie tant qu'un souffle anime notre corps de fange. Le Christ triomphe de ses ruses ? Satan se retire, mais pour un temps, toujours à l'affût du moment propice. Quelle assiduité, quelle vigilance, quelle tenacité dans le chasseur de l'abîme ! — Le chas-

seur n'a qu'un but, le plaisir, la sauvage volupté que procure une course vagabonde ou la triste mort d'un cerf aux abois. Voilà ce qui délasse les princes, ce qui occupe et charme leurs loisirs. Peu importe le gain ; on prodigue, au contraire, les heures, on dépense sans compter pour les faucons, les meutes et les équipages, et l'on partage les dépouilles d'une chasse heureuse entre les grands de son cortège. Satan est bien encore ce Nemrod désintéressé et cruel. Plus il séduit d'âmes, et plus il aggrave ses propres tortures ; il le sait, et il ne peut se rassasier de notre infortune, il se plonge dans ce carnage spirituel avec délices, il brave l'enfer ; il active ses ardeurs avec joie, pourvu que nous en partagions les tourments. Il faut que Satan soit en tout l'antithèse de Dieu : car Dieu est aussi le chasseur des âmes, chasseur désintéressé, ardent, infatigable, mais pour déjouer les artifices infernaux et confondre le pourvoyeur de l'abîme, en nous ouvrant pour dernier refuge les bois verdoyants du paradis ; bois fortunés où les pièges perfides sont inconnus, où l'hallali n'a jamais fait retentir sa lugubre fanfare, et dont les meutes hurlantes n'ont jamais troublé les paisibles échos.

Voilà le chasseur acharné à la poursuite des hommes. Chasseur habile, puissant, sans égal, qui se précipite sur l'humanité à la tête d'une bande innombrable de dévastateurs.

La nature de l'ange déchu, nature déliée, féconde en ressources, et le long usage de la perfidie

se sont combinées pour produire cette habileté prodigieuse, dans l'art de tromper, qui a valu à Satan le nom de Père du mensonge. Auprès de lui les roués de la terre sont comme ces bêtes candides qui n'ont jamais vu le chasseur. Aussi saint Paul recommande-t-il aux chrétiens de *revêtir l'armure de Dieu pour résister au séducteur, car il ne s'agit point, dit-il¹, de lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances qui gouvernent les ténèbres du monde, contre les puissances perfides de l'air*. Les paroles du texte caractérisent admirablement la ruse satanique. L'Apôtre ne dit pas seulement de Satan qu'il est habile, rusé, mais qu'il est l'habileté elle-même dans la perfidie, *contra spiritualia nequitiae in caelestibus*. Le mot grec *πρωνομηα*, traduit ici par *nequitia*, signifie à la fois méchanceté et astuce, sens que les paroles précédentes, *adversus insidias diaboli*, justifient et exigent en quelque sorte. D'autant plus que le correspondant grec du latin *insidiæ* (*μυσθια*), répond encore au latin *fallacia, dolus, stratagema*, tromperie, ruse, stratagème en français; c'est cette habileté qui a fait donner au Traître, dans l'Écriture, les noms de serpent, de dragon, de vipère et de basilic.

La puissance de Satan égale son habileté. Ce que celle-ci projette, celle-là est apte à l'accomplir. Saint Paul appelle le démon, le prince, le maître

¹ Ephés. 6.

du monde; saint Pierre le compare au lion rugissant, cherchant sa proie. Son aspect d'après l'Écriture est horrible, formidable. Sa bouche vomit la flamme, ses narines jettent une épaisse fumée et son haleine embrase. Il n'est pas sur la terre une puissance égale à la sienne : il se rit de nos efforts, il ne redoute pas les hommes, il domine de haut sur tous les fils de l'orgueil.

Voilà Satan peint par Dieu lui-même dans le livre de Job. Et que d'anges maudits, comme lui, se pressent sur ses pas; que de puissances, sinon égales à la sienne, du moins bien supérieures aux forces humaines, se précipitent à sa suite sur l'humanité dévastée! Elles remplissent le monde. C'est l'opinion des docteurs, d'après saint Jérôme, que l'air, milieu entre le ciel et la terre qu'on appelle le vide, est occupé par ces anges ennemis. Et cette opinion est confirmée par les visions des saints.

Je vous le demande maintenant, ce monde est-il le séjour des rires insoucians ou le lieu des veilles et des pleurs. Si, comme saint Antoine, vous aperceviez soudain les filets infernaux sillonnant les airs et enlaçant ce globe, ne vous écrieriez-vous point avec le Psalmiste : *Malheur à moi, mon exil se prolonge, j'habite au milieu de Cédar, où mon âme erre comme une étrangère!* Car Cédar signifie ici les ténèbres du monde, l'aveuglement obstiné des hommes dont la conduite contredit à chaque pas la croyance. Ils croient au lion rugissant, et ils s'aventurent comme s'ils ne couraient aucun péril. Un

jeune levreau, ou une chèvre sauvage, éperdu dans une solitude entre les bêtes sauvages et des pièges multipliés; des chasse-trappes sans nombre, n'est pas exposé, cependant, au danger de l'homme pressé entre le chasseur de la géhenne et ses innombrables embûches. Que sont en effet ces animaux féroces comparés aux bêtes fauves de l'abîme? Ils dévorent la terre sous leur course agile, mais elles franchissent les espaces avec la rapidité de l'esprit. Ils sont visibles, on les entend rugir, mais elles restent cachées aux yeux et leur approche ne peut être connue. Les premiers, enfin, sont domptés quelquefois par l'énergie de la volonté humaine, et, le plus souvent, n'attaquent que celui qui les irrite; mais les dernières échappent en tout point à notre puissance, elles nous attaquent sans provocation, avec calcul, avec une froide rage, elles tournent toujours à l'entour en cherchant une proie à dévorer. O si nous pouvions apercevoir ces bêtes sanguinaires, frémissant, haletant sur nos pas, semant dans nos rangs le carnage et précipitant la foule au rivage de la géhenne éternelle! Comme les rires insoucians s'effaceraient dans nos larmes, comme nous nous écrierions avec le Prophète : *Malheur à moi, mon exil se prolonge. Levez-vous, Seigneur, soyez notre soutien, rachetez-nous pour la gloire de votre nom!*

SECOND POINT.

Quels sont maintenant ceux que chasse la meute infernale?

Les animaux se divisent en deux classes ; les uns se soumettent volontiers à l'homme et le servent, comme le cheval, le chien, le faucon ; les autres fuient son commerce et ne daignent point lui prêter obéissance, comme le lièvre, le chevreau, le cerf et tous ces animaux qu'on appelle les hôtes des bois. Or, chose étrange, ces derniers ont une chair bien plus délicate et plus savoureuse, et encore, un instinct merveilleux et une fierté que les premiers ignorent. Le Psalmiste a écrit de ceux-ci : *Ne ressemblez pas au cheval et au mulet inintelligents*. Si le cheval connaissait ses forces, il ne souffrirait jamais son servage. Assuré de sa domination sur cette classe stupide, le chasseur tend ses embûches aux cerfs, aux chevreux et à la bête qui vague en liberté. Il fait sa nourriture de cette proie choisie, et il entraîne sur ses traces, dans cette chasse implacable, les animaux domestiques.

Eh bien, ces animaux domestiques, rompus à l'esclavage, façonnés au fouet tyrannique, ces animaux devenus féroces à l'image du maître et altérés du sang de leurs semblables, ce sont les pervers, les vicieux, les vils esclaves qui inclinent leur face, image de Dieu, sous le sceptre de Satan et qui se précipitent à sa suite, comme une meute affamée et hurlante contre les âmes rachetées par le sang du Christ. Que sont les hérétiques, les courtisannes, ces jeunes hommes, corrompus et corrupteurs, qui poussent par de perfides caresses leurs condisciples dans le crime, si ce n'est les levriers

et les faucons du démon? Les saints, voilà les hôtes des bois; ils ont refusé noblement le servage, ils se sont retirés sur les montagnes de la vertu; et leur vie, leurs coutumes, sont si pures, si suaves, qu'elles charment jusqu'aux impies qui ne les imitent point. Aussi, dans le cantique d'amour, entendez-vous souvent revenir ces paroles : *Je vous conjure par les chevreaux, par les cerfs des montagnes; et encore, mon bien-aimé ressemble à la chèvre sauvage et au faon des cerfs.* Si l'époux ressemble à ces enfants gracieux de la liberté et des bois, ses amis peuvent bien se comparer à un troupeau de faons agiles et fiers. Or, c'est contre cette proie délicate, exquise, parfumée que Satan dirige surtout ses bandes cruelles. Il veille assidûment sur ses vieux esclaves, il rive de plus en plus leurs chaînes, mais il poursuit surtout d'une course incessante ces fils sveltes de la montagne, qui volent de cime en cime, de vertu en vertu en fuyant devant ses flèches. *Le ciel se réjouit davantage à la conversion d'un pécheur que sur quelques justes,* et l'enfer s'exalte davantage sur la chute d'un saint que pour la perversité de quelques scélérats. D'après saint Athanase, la colline, retraite de saint Antoine, paraissait quelquefois obscurcie par une nuée de démons, si nombreuse était la cohorte des maudits déchaînés contre ce cerf magnifique du troupeau du Seigneur. Mais je veux vous raconter une légende que j'ai apprise dans saint Grégoire.

Un saint évêque, nommé André, eut l'impru-

dence de cohabiter avec une femme, de vie pure également. Le démon à bout de voies remarqua enfin cette circonstance. Il en profita aussitôt, et fit si bien qu'André avait mis déjà un pied dans le piège, quand Dieu déjoua de la sorte les projets de l'enfer. Un juif, forcé par la nuit de se retirer dans un temple d'idoles à quelque distance de la ville épiscopale, se munit à tout hasard du signe de la croix dont il avait entendu vanter la puissance, et s'endormit au pied de la statue d'Apollon. Mais la terreur, qui le dominait, le réveilla bientôt, et il vit se dérouler sous ses yeux un effrayant spectacle. Le prince de l'enfer siégeait dans le temple sur un trône élevé; les démons se pressaient à l'entour et rendaient compte à leur roi de leur chasse parmi les âmes. Bien des exploits furent énumérés, glorifiés tour à tour. Mais quand l'un des esprits damnés eut rapporté à Satan qu'à son instigation l'évêque André avait frappé doucement l'épaule d'une femme, le roi de l'enfer se livra à une grande joie, et éleva cette victoire au-dessus de tous les triomphes. Cela suffit pour justifier ce que je viens de vous dire. Mais j'achève la légende. Le moment de dissoudre le sénat infernal étant venu, Satan aperçut le juif et ordonna de l'amener en sa présence. Ses satellites s'empresrent, puis se dispersent soudain en s'écriant avec épouvante, malheur, malheur, c'est un vase vide, mais scellé! Resté seul, sain et sauf, grâce au signe protecteur dont il s'était muni, le juif, au premier jour, pénétra dans la ville et se

hâta de raconter à André sa vision. Celui-ci lui ouvrit à son tour les yeux sur ses erreurs, et l'un et l'autre profitèrent de la leçon pour travailler avec ardeur à leur salut éternel. Outre la moralité de la légende qui s'adapte directement à mon sujet, remarquez en passant l'utilité du signe de la croix. L'hérétique prétend que nous chassons les mouches lorsque nous le traçons sur la poitrine. Il parle ainsi par dérision, mais il ne sait ce qu'il se dit, puisqu'il raconte la vérité en riant, car les mouches sont les démons dont Belzébuth est le roi.

Qu'est-ce, en troisième lieu, que ces filets tendus par le démon sous les pas des hommes ? Ce sont les occasions du péché.

Ce sont d'abord les biens charnels qui flattent les sens. *Les créatures de Dieu*, dit équivalement le Sage, sont devenues la tentation des âmes. Et qui nombrera ces tentations innombrables ? Telle est leur multitude que l'Ecclésiastique s'écrie : *Tu t'avances au milieu des pièges* ; que David les compare aux gouttes de la pluie, *les pièges pleuvent sur les pécheurs*. O misérable nature humaine ! Le chasseur tend seulement ses filets sous les pas de l'animal sauvage, et le démon nous enveloppe de ses embûches ; nos pieds, nos mains, les yeux, les narines, la langue, les oreilles, chaque sens, en un mot, est exposé à ses pièges ! Et, loin de les fuir, on s'y précipite tête baissée ! O folie, ô stupidité de l'homme !

Ce sont les honneurs. *Comme la perdrix*, dit l'Ec-

clésiastique, *tombe dans le piège, et la chèvre dans les filets, ainsi le cœur tombe dans les embûches de l'orgueil*. Saint Paul s'oppose à l'élévation du néophyte à l'épiscopat, *de crainte que ce dernier ne s'abandonne à la superbe, et ne soit la proie des ruses de Satan*¹. Satan fut autrefois la victime de l'orgueil, il connaît la force de ce filet perfide, et il y pousse les humains. Mais que font ceux-ci ? se dérobent-ils par la fuite ? Ceux qui sont hommes fuient sans doute. Ainsi saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Chrysostôme s'enfuirent. Ainsi le Christ lui-même, craignant pour nous les artifices trompeurs, se retira de la foule qui le voulait faire roi, pour nous donner un exemple salutaire. Mais quelle multitude s'égaré dans les sentiers de l'orgueil ! Que de rivaux pour se disputer une abbaye, un siège épiscopal ? C'est à qui se précipitera le plus vite dans le filet tendu, et, chose triste à dire, la victime malheureuse du chasseur devient l'objet d'une haine envieuse pour ses concurrents échappés au piège.

Ce sont les richesses. Que dit l'Apôtre ? *Ceux qui veulent devenir riches, succombent à la tentation et aux embûches de Satan, aux désirs inutiles, dangereux, qui plongent l'homme dans la mort et la perdition*². Voici la fin de l'avarice, la mort et la perdition en ce monde et dans l'autre. Que d'hommes l'amour du lucre a rendus fripons ! Que d'hommes

¹ 1. *Timoth.* — ² 1. *Tim.* 6.

il a jetés dans les noirs cachots ! Que d'hommes il a conduits au gibet, ou submergés dans l'Océan, ou poussés au suicide et jetés en pâture à l'enfer ! Et pourtant, ces hommes, pour prouver à tous leur folie, se réjouissent dans cette fosse traîtresse, ils se hâtent d'y tomber s'ils n'y sont point encore, comme s'ils devaient y rencontrer de magnifiques captures, loin de s'y donner eux-mêmes pour capture à l'abîme ! Je vous le demande, n'éviteriez-vous pas un rocher roulé sur la place publique, où, sous vos yeux, plusieurs se seraient déjà broyés dans un choc imprudent ? Heureux donc ceux qui peuvent dire avec saint Pierre : *Voici que nous avons tout laissé pour te suivre, et dont l'âme a été délivrée, comme le passereau, de la poursuite du chasseur*¹.

C'est la langue inique et médisante. Que l'Ecclésiastique se glorifiait à bon droit d'être délivré de ce piège effrayant ! Quel piège que la langue empoisonnée de l'hérésie ! Quel piège que le langage de miel d'Arius qui séduisit, en peu de temps, au témoignage d'Epiphane, soixante-dix vierges et une grande multitude d'évêques et de laïques ! Quel piège que l'éloquence de Photius, homme aussi disert qu'érudite, au rapport de saint Vincent de Lérins ! Quel piège que la langue de ce Manès, dont saint Augustin a écrit dans ses Confessions : *C'était un piège profond et diabolique, où beaucoup tombaient, attirés*

¹ *Matth. 19; Ps. 123.*

par les charmes de la persuasion. Quels pièges que la parole de Luther, de Zwingle et de Calvin, comme le prouve la foule de leurs disciples ! Quel piège que la langue du médisant ingénieux ! Comme on l'écoute avec délices, dans un banquet, déchirant la réputation d'autrui ! Quel piège que la flatterie, le mensonge, l'adulation ! Qui persuade l'adultère à la matrone, le libertinage à la jeune fille ? C'est la langue flatteuse. Qui flétrit l'adolescence dans sa fleur, détruit nos plus chères espérances, dégrade les plus nobles caractères ? C'est la langue pétulante d'un compagnon perdu. Qui arrête la course haletante des parfaits vers le sommet de la sainte montagne ? C'est la langue empoisonnée des amateurs du siècle. Heureux donc celui qui peut dire avec l'Ecclésiastique, *liberasti me de laqueo linguæ iniquæ.*

Mais si la langue est un piège pour les oreilles, le vin est le piège où elle-même trébuche. Elle fait ses captures en parlant, et elle devient captive à son tour en buvant. Oh ! quel piège encore que l'ivresse qui enlace l'homme tout entier, paralyse chacun des sens, arrête leurs fonctions : l'ivresse à l'esprit en délire, aux yeux troublés, à la marche incertaine, à la main tremblante, au corps languissant, qui n'abandonne plus la proie qu'elle saisit une fois ! Ah, fuyez ce piège profond, jeunes hommes, si vous avez pitié de votre vieillesse ! Un auteur remarquable des premiers âges de l'Eglise, Salvien, attribue à ce vice, dans son sixième livre

sur la Providence, les désastres qui fondirent sur Trèves et les villes les plus florissantes des Gaules. On buvait, on buvait encore, on buvait toujours, jeunes et vieux, aux bruits des machines de guerre, aux clameurs des barbares, vengeurs des injures de Dieu. Je laisse à d'autres le soin de décider si cela nous concerne; je ne veux point prédire à ces malheureuses régions le funeste avenir que le saint prêtre voyait poindre à l'horizon sur les coupables; je constate seulement que notre impénitence au milieu des ruines amoncelées m'inspire une involontaire épouvante¹.

C'est la luxure, enfin, c'est la femme, dont l'évêque André faillit être la victime. *J'ai tout parcouru des yeux de l'âme*, dit l'Ecclésiaste, *et la femme m'a paru plus amère que la mort; elle est le filet du chasseur, son cœur est une flèche, et ses mains des chaînes. L'ami de Dieu l'évitera, et le pécheur deviendra son captif.* Or, qui fuit le commerce des femmes, qui ne le recherche avec diligence et amour? Que font-elles au service des clercs? Quoi de plus convenable que des hommes servissent les serviteurs de Dieu? Il n'y a pas de banquet possible sans elles, même dans la maison d'un prêtre: elles sont nos convives obligés. Qui persuade au lauréat de la science, au nouveau docteur, de célébrer son succès par des danses légères, si ce n'est le chasseur des âmes? Je dois le pro-

¹ Voir Salvien, au lieu précité, à ces mots, *jacebant in Conviviis, etc.*

clamer, si je veux échapper moi-même au piège. Saint Augustin bannit sa propre sœur de sa maison, d'après Possidonius; saint Jérôme ne vit jamais à table ces saintes femmes dont il fut le pieux ami; saint Cyprien, saint Basile, saint Chrysostome, tous les Pères ont écrit contre la fréquentation du sexe, afin qu'on évite jusqu'au soupçon du crime; et dans cette cité savante, si familière avec ces auteurs du passé, on s'empresse autour de ces pièges perfides! Que dirai-je de cette jeunesse effrontée, pétulante, à la coiffure efféminée, toujours sur la trace des jeunes filles, les dévorant des yeux, les poursuivant d'une contemplation provocante, leur prodiguant la flatterie, le sourire sur la place publique, dans les temples, au moment des redoutables mystères! Je l'avoue, à cette nouvelle, j'ai frémi, j'ai refusé de croire. Mais, si je ne m'abuse moi-même, si vous êtes coupables, ne vous étonnez plus que l'hérésie pullule et bannisse les sacrements de vos églises. Ignorez-tu, peut-être, impudique pécheur, que l'homme assiste à la consécration au milieu des anges? Que le Christ est présent? Que le Ciel est descendu sur la terre? Et tu médites le crime quand tu devrais pleurer! Saint Chrysostome s'étonnait autrefois que la foudre n'eût pas pulvérisé certains hommes qui s'étaient permis au temple quelques paroles indifférentes: que dirait-il aujourd'hui de la profanation de la maison du Seigneur? Que penses-tu du déicide des Juifs? Que penses-tu des sacrilèges de l'hérétique foulant aux

pieds l'hostie sainte ? Aveugle ! Le soldat crucifiait un criminel à son sens, l'hérétique brise un pain vulgaire, une idole selon lui, et tu abuses du Dieu que ta foi confesse pour alimenter tes flammes impudiques !

Que répondras-tu, infortuné, quand le chasseur infernal portera contre toi, au jour du jugement, *la parole amère* ? Quand, à la sortie de ton âme du corps, les démons triomphants la conduiront comme une captive au tribunal, et diront : Tu ne peux, ô Juge équitable, nous refuser pour pâture la victime de nos filets. Victime volontaire, spontanée, transfuge de ta milice, malgré tes bienfaits, tes grâces, tes miséricordes. O infortuné, que répondras-tu à tes accusateurs et à ton juge ? Cette ivresse, cette luxure que tu portes si légèrement aujourd'hui, que te sembleront-elles à la lumière de la parole amère ? surtout quand une parole plus amère encore, quand la sentence suprême : allez, maudits, au feu éternel, retentira sur toi ? O parole amère ! Et qu'est-ce que cette malédiction de Dieu ? Qu'est-ce que ce feu éternel ? Mais arrêtons-nous. Veillez, veillez donc sans cesse, vous le pouvez encore, corrigez vos mœurs, mettez à profit le temps qui reste jusqu'à la tombe, pour mériter d'entendre, au lieu de cette parole amère, cette apostrophe si douce, *Venez, les bénits de mon Père, prenez possession de mon royaume, je l'ai préparé pour vous dès la création du monde.*

CINQUIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Je crains que beaucoup ne s'égarent à leur grand dommage dans ce temps de la Noël chrétienne. Beaucoup, en effet, s'imaginent que c'est un temps de repos, et ils songent déjà peut-être à *faire de leurs épées des socs de charrue, et des faux de leurs lances*¹. Or j'entends surgir de toutes parts des rumeurs de combat, je vois accourir de tous les horizons des messagers de guerre, et c'est l'heure, me semble, plus que jamais, de transformer, au contraire, les socs de charrue en glaives, les faux en lances, et de vendre jusqu'à son manteau pour compléter son armure. Car j'entends Job qui crie : *La vie de l'homme sur terre est une continuelle bataille*. J'entends saint Paul exhortant Timothée : *Travaille comme un vaillant soldat du Christ Jésus*. Je l'entends nous avertir de prendre la cuirasse, l'épée, le casque et le bouclier, de nous équiper, en un mot, en grand attirail de guerre. Je l'entends se féliciter en ces termes : *J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé ma foi*². J'entends appeler Eglise militante l'assemblée des fidèles; ou bien c'est une armée en ordre de bataille, qui se recrute par le baptême, qui se nourrit au banquet eucharistique,

¹ *Isaïe, 2.* — ² *2. Tim. 2; Ephés. 6.*

qui répare ses pertes par le sacrement de pénitence, qui reçoit du ciel des armes célestes par l'imposition des mains, et qui se discipline sous la conduite de centurions et de tribuns institués de Dieu. Eh bien, cela ne suffit-il pas à constater un état permanent de guerre ? Puis, que dit le Psalmiste ? N'entonne-t-il point à haute voix l'hymne du combat ? Si nous sommes en paix, qu'avons-nous besoin de citadelle protectrice, de refuge ; pourquoi ces promesses du Prophète, *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis, et Scuto circumdabit te veritas ejus* ? D'où viennent ces stratagèmes de la nuit, ces flèches sifflantes du jour, dont il parle ? Pourquoi ces mille vaincus qui tombent à gauche, ces dix mille qui succombent à droite, si nous n'avons pas d'ennemis, si je vous pousse à guerroyer contre des fantômes ? La paix, que les anges nous apportent dans ces jours, n'a pas détruit l'état de lutte, elle en a changé seulement la nature. Nous étions les adversaires de Dieu et de la vertu, nous sommes maintenant les adversaires de Satan et des vices. Nous marchions sous la bannière du démon contre le ciel, nous marchons aujourd'hui sous la bannière de Jésus contre l'enfer, nous marchons avec les anges qui chantent en nous conduisant au combat : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur terre aux hommes de bonne volonté* : mais nous marchons toujours comme une armée vigilante, comme la milice de la justice dont nos membres sont devenus les armes, en cessant de

servir l'iniquité et Satan. Qui doute que celui-ci n'ait ameuté les bandes des damnés contre les déserteurs de son drapeau ? Qui doute de sa haine, de son implacable fureur contre ces transfuges ? Mais que personne ne s'épouvante, car si l'ennemi nous entoure de toutes parts, le bouclier de Dieu nous couvre et nous dérobe à ses atteintes. Telle est la promesse du Prophète dans les paroles du verset que nous allons commenter.

Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis : scuto circumdabit te veritas ejus. Mot à mot : Il t'ombragera sous ses épaules, et tu espéreras sous ses ailes ; sa vérité t'entourera comme d'un bouclier.

Ces paroles renferment trois gracieuses comparaisons d'après Théodoret et les Pères grecs, deux seulement d'après quelques graves auteurs, qui s'appuient sur ce que le mot hébreu, traduit par *scapulis*, a surtout la signification du mot français aile. Quoi qu'il en soit, comme les comparaisons que ceux-ci admettent rentrent dans l'explication des Grecs, qui y ajoutent seulement une troisième, nous allons exposer ce dernier sentiment.

Tel est le sens des paroles du Prophète, selon les Grecs : Celui qui a placé sa confiance en Dieu n'a point à craindre. Car celui-ci le défendra à la manière du soldat courageux, qui couvre de son corps un compagnon trop faible et lutte pour lui contre l'ennemi ; ou comme la poule qui abrite ses poussins sous son aile et met en fuite le vautour ; ou

comme le bouclier éprouvé qui reçoit et repousse les traits.

Il y a ici trois comparaisons, la comparaison du soldat, celle de l'oiseau, et celle du bouclier. Nous allons les examiner tour-à-tour.

Scapulis suis obumbrabit tibi. Sois sans crainte, dit le Psalmiste, Dieu combattra pour toi, il te couvrira de ses épaules, comme l'attestent les nombreuses victoires que les juifs et les chrétiens ont remportées avec son secours. Lorsque les premiers fuyaient craintifs devant l'armée du Pharaon, Moïse leur disait : *Ne craignez point, le Seigneur combattra pour vous.* Les faits confirmèrent admirablement ces paroles. L'ange de Dieu se plaça entre les deux armées, il arrêta la course du Pharaon, il décima ses soldats, il bouleversa ses chars ; épouvantés, les Egyptiens s'écriaient : *Fuyons Israël, car le ciel combat pour lui contre nous*¹. Est-ce que Dieu n'abritait pas évidemment les Juifs sous son bras ? Je choisis un autre exemple, non moins célèbre, dans l'histoire des Machabées. Dans un combat que Judas livrait à Timothée, les soldats de celui-ci *aperçurent cinq cavaliers célestes guidant les bataillons juifs ; les freins de leurs coursiers étaient d'or ; deux d'entr'eux marchaient aux côtés de Machabée, le couvraient de leurs armures et lançaient des traits et des foudres contre ses adversaires*². Ce qu'Eusèbe, Théodoret et Socrate ra-

¹ Ex. 14. — ² 2. Mach. 10.

content de Constantin et des deux Théodose n'est pas moins merveilleux. Toutefois ces prodiges ne sont rien en comparaison des prodiges invisibles que Dieu opère en faveur des hommes. Combien de fois croyez-vous que le démon vous attaquerait, vous briserait, vous vaincrait, si le Seigneur ne s'opposait à ses coups, ne vous protégeait de son bras, ne déconcertait le démon et ne rendait vaine sa puissance ? Et pourquoi le Verbe est-il descendu ces jours-ci parmi nous, sinon pour combattre avec nous contre Satan ? Car c'est le Christ qui triomphe du Fort armé, c'est lui qui le dépouille, qui nous assiste toujours, qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Si vous désirez sincèrement changer de mœurs, sans aucun doute il luttera pour vous contre les démons et contre la chair. Soyez sans crainte, car vous avez un protecteur qui ne vous peut manquer, si vous ne vous abandonnez pas vous-même et combattez vaillamment avec l'appui de son bras.

Et sub pennis ejus sperabis. Cette belle et élégante comparaison peut s'entendre de deux manières. Comme le Christ a deux natures, on le compare tantôt à l'aigle et tantôt à la poule. Ecoutez Moïse parlant du Sauveur : *Comme l'aigle provoque ses aiglons à voler, en voltigeant sur leur tête : il étend ses ailes, il le soulève, et le porte sur ses épaules.* Ecoutez le Seigneur parlant de lui-même : *Que de fois j'ai voulu recueillir tes fils, comme la poule recueille ses poussins sous son aile, et tu n'as*

*pas voulu*¹. Ainsi le Christ est comparé à l'aigle comme Dieu, et à la poule comme homme. Aussi l'aigle est-il regardé comme l'oiseau de saint Jean, qui a traité principalement de la divinité du Sauveur.

Voyons maintenant si chacun de ces oiseaux est le symbole exact de la nature qu'il représente.

L'aigle est le roi de l'air, le prince des oiseaux, et Dieu est le roi du ciel et le prince des esprits. L'aigle s'envole dans les hautes régions où les autres animaux le suivent à peine des yeux, et Dieu est si élevé par son essence au-dessus des êtres, qu'il faut être constitué dans l'état surnaturel, placé par lui sur la montagne de gloire et de béatitude, pour l'apercevoir dans le lointain. L'aigle a le regard perçant, il découvre au fond de l'espace les corps les plus menus, et Dieu voit les pensées les plus secrètes de nos cœurs, il aperçoit les événements les plus éloignés de l'avenir. L'aigle ne lâche jamais la proie qu'il a saisie de ses serres, et Dieu n'abandonne jamais les élus qu'il a choisis de toute éternité; *personne ne les arrachera de sa main*². L'aigle provoque ses petits à prendre essor, en voltigeant autour de son nid, et Dieu nous exhorte sans cesse par les miracles, par l'Écriture, par ses inspirations, par les exemples des saints à voler sur les cimes de la perfection chrétienne. L'aigle, dit Pline, apprend à ses aiglons à fixer le soleil, il rejette de

¹ Deut. 32; Matth. 23. — ² Jean, 10.

son nid, comme un fils dégénéré, quiconque refuse d'affronter en face le roi du jour, et Dieu nous a formés pour regarder le ciel et contempler le soleil de justice¹. Malheur à nous si nous abaissons le regard vers le sol, à la manière des animaux vulgaires, car l'Apôtre crie : *Cherchez les choses d'en-haut, goûtez-les, et délaissez les choses terrestres*. L'aigle enfin, s'il vole au loin, s'il s'élève bien au-dessus de ses aiglons, a toujours cependant les yeux fixés sur son aire; il descend comme la foudre sur le vautour qui se prépare à profiter de son absence, il le saisit, il le tue et le jette en pâture à ses nourrissons. O que l'aigle-Dieu surpasse, par sa providence, ce roi de la nue ! Il a volé au ciel, il a laissé sur la terre l'Eglise, son nid aimé, et voici que le cruel vautour, *respirant la menace et le carnage*, s'abaisse lugubrement sur l'aire qui semble délaissé, se repaissant déjà dans sa pensée du massacre des aiglons. Mais quoi ? pense-t-il que l'aigle ne peut point apercevoir son aire du milieu de la nue ? Celui-ci contemplant, au contraire, ses petits avec tendresse, il ne perdait pas du regard le nid de ses amours. Aussi comme il descend rapide ; il renverse l'oiseau de proie, il le déchire, et il en partage la chair à ses nourrissons. Je ne pense pas qu'il soit besoin de vous exposer quel est ce vautour spirituel. Qui ignore, par exemple, que saint Paul fut cet oiseau cruel, qu'il fut renversé sur la route

¹ L. 10, c. 3. hist. nat. — ² Colos. 3.

de Damas, et devint pendant longtemps une exquisite nourriture pour notre Eglise ? Je pourrais dire la même chose de saint Cyprien, de saint Augustin et de tant d'autres. Donc, puisque la puissance de cet aigle divin est si grande, puisque sa sollicitude est si attentive, n'avons-nous pas raison de dire au juste avec le Prophète, *et sub pennis ejus sperabis*. Si l'aigle combat pour nous, quel oiseau sera contre nous ? Certes, on n'a rien à craindre sous l'aile de ce puissant défenseur, pourvu qu'on n'abandonne pas son aire.

Comme Dieu, notre libérateur est cet aigle immense, planant au-dessus des collines du ciel ; comme homme, il est la poule modeste qui repose sous le toit de nos demeures terrestres. La poule habite les étables, et non les appartements splendides : aussi le Christ naquit dans l'étable de Bethléem, entre le bœuf et l'âne. La poule reçoit volontiers dans son nid des œufs étrangers ; elle les réchauffe, elle les couve jusqu'à l'éclosion : aussi le Christ nous a reçus dans son Eglise, nous, les fils des idolâtres, il a couvert de son aile ces œufs étrangers, il les a régénérés, il les a fait éclore à sa vie, et il a adopté cette famille nouvelle. Et comment s'est opérée cette éclosion mystérieuse, comment s'est accomplie cette éducation spirituelle de l'Eglise ? Comme la poule fait éclore ses poussins et les élève. Bien des oiseaux font leur nid sous nos yeux : l'hirondelle, le passereau, la colombe ; tous pondent des œufs, tous les couvent, tous veillent

sur leurs petits avec une tendresse touchante : il n'en est cependant aucun que l'amour maternel transforme et affaiblisse. Voyez-les; ou ils se reposent dans leur nid, ou ils voltigent à l'entour : vous ne pourriez deviner, à les voir, qu'ils élèvent une petite famille ; mais l'aspect seul de la poule révèle sa maternité. Elle languit d'amour, elle perd son plumage, elle change de voix, et, toute débile qu'elle semble, elle n'en combat qu'avec plus d'énergie contre le milan ravisseur. Notre mère, la Sagesse de Dieu, nous a enfantés et élevés de la sorte. Parce que nous étions infirmes, le Christ s'est fait infirme, le Dieu s'est amoindri, il a pris la forme de l'esclave. Quel plus grand anéantissement que l'anéantissement du Verbe ; un Dieu qui naît dans une étable, enfant à la mamelle, roulé dans des langes, vagissant dans un berceau ! Qu'y a-t-il de commun entre la divinité et une étable, entre le Verbe et l'enfance, entre la Sagesse infinie, le lait et le berceau ? Qu'y a-t-il de commun entre le Saint des saints et la détresse, le froid, les larmes, les douleurs, salaire de nos crimes ? Et voyez si le Fils du Très-Haut n'a pas changé de voix comme la poule devenue mère. Il prononçait naguères sur le Sinaï ces magnifiques paroles accompagnées des roulements de la foudre : *Je suis le Seigneur, ton Dieu, fort et jaloux*¹, et il fait entendre aujourd'hui, dans les bras d'une

¹ Ex. 20. et 34.

femme, les pleurs et les vagissements de l'enfance! Comprenez, chrétien, l'amour de votre mère. Quoi de plus grand, quoi de plus admirable que de voir celui que les astres du matin célèbrent, qui s'asseoit sur les chérubins, qui vole sur les ailes des vents, qui soutient le monde sur son doigt, qui entend ce chant éternel du paradis : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire*¹; quoi de plus admirable que de le contempler enfant sur le sein maternel, réfugié le jour même de sa naissance dans une étable : que de le contempler ravalé à cette misère insigne par amour pour nous, enfants perdus d'Adam ! Quelle est la mère, parmi les pauvres mères de ce monde, qui s'est vue contrainte de prendre pour hôtellerie une étable, et d'y déposer son nouveau-né ? C'est à frapper de stupeur, c'est surtout à inspirer un mépris souverain pour la richesse, pour la volupté, pour la gloire, et un amour ardent pour la pauvreté, pour la souffrance, pour la croix. Mais ce ne fut là que le début de l'affaissement amoureux du Seigneur. Il grandit; avec l'âge il atteignit bientôt aux dernières limites. Au dernier jour enfin, la poule symbolique sua le sang, elle perdit vraiment son plumage, elle changea de voix, elle entra dans l'agonie de l'amour maternel, et cependant elle n'en combattait qu'avec plus de vigueur contre les milans infer-

¹ Job, 18; 4. Rois, 19; Ps. 17; Hébr. 1; Is. 6.

naux. Elle ne leur infligea jamais une plus sanglante défaite qu'au sommet du Calvaire. Voilà l'oiseau touchant qui ouvre ses ailes à notre espérance. Celui qui nous enfanta avec tant de peine et de tendresse nous protégera, n'en doutez point, nous réchauffera, nous consolera, nous défendra avec la même sollicitude contre la chaleur, le froid, les milans et les vautours.

Ah, plutôt à Dieu que les amateurs des délices mondaines goûtassent les douceurs du sein du Christ, s'endormissent sur son cœur, éprouvassent une fois la vérité du cantique du Psalmiste : *Je me réjouirai à l'ombre de tes ailes!* Car pourquoi les martyrs souriaient-ils à la torture; pourquoi les confesseurs affrontaient-ils les labeurs et les périls lointains; comment saint Paul put-il vivre dans les solitudes profondes, saint Antoine lutter contre les légions de l'abîme, saint François supporter la détresse extrême; comment tous les saints ont-ils pu braver la souffrance, embrasser la croix, jeûner, veiller, prier et gravir en chantant la montagne du Calvaire, si ce n'est parce qu'ils reposaient sur le sein de Jésus, sous ses ailes, et y goûtaient des charmes que je puis bien affirmer, mais que je ne saurais redire? Mais si les mondains restent insensibles à la peinture des délices qu'ils ignorent, qu'ils s'émeuvent au moins, qu'ils s'épouvantent aux battements lugubres de l'aile des vautours qui obscurcissent les airs. Ah, si vous pouviez contempler le carnage des âmes errant loin de Dieu! Tau-

tôt Satan les attaque à découvert, tantôt ce milan trompeur se cache sous les apparences de la poule attentive; il dissimule ses serres, il étend ses ailes, il appelle les âmes sous cet abri perfide; et les âmes y courent, s'y pressent, entrent en lutte, se combattent pour approcher de plus près de son sein. Qu'est-ce en effet que les contentions, les procès, les injustices, les péchés des hommes, sinon une lutte déplorable pour se faire une plus large place sous l'aile de Satan, et substituer l'état de guerre et l'égoïsme à la paix et à la charité qu'on respire sous l'aile de Jésus. N'imitons pas cette folie, allons au Seigneur, et espérons sous ses ailes; nous y vivrons non-seulement tranquilles, mais encore rassurés et joyeux.

SECOND POINT.

Scuto circumdabit te veritas ejus.

Cette formule inusitée de langage révèle la grandeur et les avantages du divin bouclier. Les boucliers de la terre protègent seulement le devant du corps, mais le bouclier de la vérité, le bouclier sorti de la forge divine, couvre l'homme tout entier. Que les traits sifflent de toutes parts, vous êtes en sûreté, la vérité vous enveloppe, le bouclier céleste vous entoure.

Quelle est donc cette vérité qui nous protège de la sorte?

C'est d'abord la vérité de Dieu, qui s'appelle encore sa foi, sa fidélité, sa justice et sa constance;

c'est cette vérité au nom de laquelle il réalise tout ce qu'il promet. — L'Écriture atteste en différents endroits la synonymie de ces diverses appellations. Le ciel et la terre passeront, mais cette vérité reste toujours inébranlable. C'est le roc solide où l'Apôtre veut que nous jetions l'ancre de notre espérance. Elle est si brillante que la vérité de l'homme et celle de l'ange ressemblent auprès d'elle à la nuit auprès du jour, et paraissent un mensonge : *Dieu seul est véracé*, dit l'Apôtre, *et l'homme est menteur*. Celui qui est immuable, et celui-là c'est Dieu, jouit seul du privilège de ne pouvoir mentir. *Dieu n'est point l'homme, pour proférer le mensonge; il n'est point le fils de l'homme pour se transformer avec les jours. Il a parlé, et il n'agirait pas? Il a promis, et il ne remplirait pas sa promesse?* On ne peut le supposer de la part de l'Être qui ne peut cesser d'être véracé qu'en cessant d'être Dieu. *Il est fidèle à toutes ses paroles, il est saint dans toutes ses œuvres*; et c'est cette fidélité, cette vérité qui nous entoure comme un bouclier infrangible, tant que nous donnons à Dieu notre espérance. Sans elle, en effet, que nous servirait la parole divine, ses promesses, consignées dans des écrits descendus du ciel, tracés par la main de l'Esprit, sanctionnés par le serment du Père et scellés du sang du Fils! Que nous servirait tout cela sans la vérité de Dieu, sans sa fidélité à sa parole? Serions-nous tranquilles, et certains de l'avenir? Non sans doute : la vérité du Très-Haut est donc notre bouclier, et si je ne redoute point le

choc ennemi, si j'affronte sans peur le combat, c'est parce que j'espère en celui qui ne veut ni ne peut mentir¹.

C'est la vérité considérée en elle-même, dans son sens général, la vérité, l'éternelle ennemie du mensonge qu'elle combat à outrance sur tous les terrains. C'est elle qui sort toujours victorieuse de la lutte, tant elle est puissante, et ce n'est que sous son nom, parée de ses vêtements, dissimulée sous son masque, que l'erreur ose guerroyer contre elle. La vérité est toujours triomphante, disais-je. Elle paraît vaincue quelquefois, sans doute; elle pâlit, elle s'éclipse en apparence; mais elle sort bientôt plus radieuse de cet obscurcissement passager. La nue sombre voile de temps en temps la face du soleil, mais elle ne fait que passer; les rayons perçants de la lumière dissipent bientôt la brume, l'absorbent et nous inondent plus étincelants qu'avant l'orage. Les soldats de la vérité ont toujours proclamé à haute voix que la conscience de la légitimité de leur cause avait doublé leurs forces et procuré leur victoire. Eh! est-ce que la vérité ne termine pas souvent les querelles, sans plus de discussions, par sa manifestation seule? Est-ce que l'erreur, abondante et loquace, n'est pas réfutée souvent par le silence même de son adversaire, par le seul fait de sa présence? J'en choisis une preuve entre mille. On connaît la haine des Ariens contre

¹ Ps. 88; Gen. 32; Hébr. 6; Rom. 3; Nomb. 23; Ps. 144, etc.

le grand Athanase, le porte-drapeau de la milice chrétienne de son temps. Elle les poussa à l'accuser de crimes mensongers dans une réunion solennelle d'évêques. Ils lui reprochèrent donc d'avoir mutilé un de ses clercs, nommé Arsène, qui l'avait fui pour éviter une censure méritée et restait caché au milieu des Ariens; et pour preuve ils présentaient un bras, détaché d'un cadavre, qu'ils prétendaient avoir appartenu au prêtre coupable, et avec lequel saint Athanase se livrait, disaient-ils, à la nécromancie. Enfin, ils le firent calomnier par une femme gagnée à prix d'argent. Aux bruits de ces accusations formidables, Athanase se couvre de son bouclier, et accompagné de la Providence qui n'abandonne jamais les siens, il se présente intrépidement au concile. Au reproche de magie, opérée avec un membre d'homme, il oppose soudain la présence d'Arsène, confus et repentant, qui avait imploré déjà le pardon de son chef. Au reproche d'impudicité, formulé en plein concile par l'émissaire des Ariens, il oppose une ruse innocente qui découvre aussitôt le mensonge. Un de ses prêtres, Timothée, se présente à l'accusatrice comme s'il était Athanase, et celle-ci tombant dans le piège affirme qu'il est le ravisseur de son innocence. C'est ainsi que sans discours, sans éloquence, les faits réfutèrent d'eux-mêmes la rhétorique du mensonge et confondirent la calomnie.

Mais ce qui me paraît démontrer la puissance de la vérité jusqu'à la dernière évidence, c'est que les

livres écrits par les anciens hérétiques sont tous disparus ; tandis que les écrits de nos docteurs ont traversé les âges sans encombre. Nous possédons les livres de saint Irénée, et nous ignorons ce que les livres de Valentin sont devenus. Il en est de même pour les docteurs et les hérésiarques qui suivirent. Nous ne connaissons plus ceux-ci que par leur réfutation dans ceux-là. Pourquoi des sorts si différents ? Est-ce hasard, et n'est-ce pas plutôt parce que l'hérésie, palais du mensonge, se dissipe comme un brume vaine, tandis que la vérité du Seigneur demeure pour l'éternité. Donc, que vous importe la calomnie : si la vérité combat pour vous, si vous habitez sous l'aide du Très-Haut, ne doutez pas de la victoire, car Dieu vous enveloppe sous son bouclier.

Mais pourquoi dans le texte ce mot *ejus* ? D'après le dernier commentaire, il semblerait qu'il faudrait lire *nostra* ? La raison en est claire. Le démon est regardé comme le père de tous les mensonges, des nôtres comme de ceux qu'il a répandus sur le monde, et Dieu est regardé comme le père de la vérité, et toute vérité lui est rapportée comme à son origine.

C'est la vérité révélée par l'Esprit dans les saintes Ecritures. Son langage est vérité ;... la parole de Dieu est un bouclier de feu. Cette parole, il est vrai, s'appelle un glaive dans saint Paul. Mais si elle frappe comme le glaive, elle repousse encore les traits comme un bouclier. Dans la lutte mémorable entre Satan et Jésus solitaire, celui-ci se servait du

bouclier et celui-là frappait avec le glaive. Mais le bouclier paraît victorieusement tous les coups. Le tentateur pousse Jésus à changer la pierre en pain, Jésus répond : *Il est écrit, l'homme ne vit pas seulement de pain*; le tentateur l'engage à se précipiter du pinacle du temple, Jésus réplique : *Il est écrit, vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu*; le tentateur insiste et lui propose d'adorer le démon, Jésus enfin le met en fuite en disant : *Retire-toi, Satan : il est écrit, vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul*¹. Prenez donc en toute occurrence le bouclier de la vérité, opposez-le aux fausses maximes dont le monde abonde. Si vous vous livrez à la fornication, on vous répondra bagatelle, et si vous vous plaignez d'une douleur à la tête, on vous exhortera à veiller sur ce mal pressant; si vous perdez votre âme, on sourira de vos scrupules, et si vous perdez un doigt, on convoquera les médecins de la cité. Voulez-vous marcher d'un pas sûr entre ces lances, ces glaives ennemis, prenez votre bouclier, ouvrez l'Écriture et lisez. Elle a des réponses péremptoires à toutes ces fausses maximes, elle a des règles certaines pour tous les états. Vous apprendrez la valeur du bien, l'énormité du mal spirituel, ce que c'est que la vraie richesse et la pauvreté véritable. Vous n'y trouverez point les brillants paradoxes de Cicéron, mais la doctrine solide de la vérité. Le Christ est né dans une étable, sa mère fut

¹ *Matth.* 4, et dans l'ancienne loi, etc.

pauvre des biens de la terre, son enfance fut grave, sa jeunesse laborieuse; il prit à l'humanité tout son côté misérable, moins le péché; il le prit sciemment, librement, comme la meilleure part. C'est donc là la vraie richesse, ce n'est donc pas le mal, l'infortune, la misère. Le mal, c'est le péché, c'est l'enfer. La fortune, les honneurs, ce sont des biens fugitifs qui mènent trop souvent à l'abîme. Pourquoi donc les poursuivre, fuir la pauvreté de l'Évangile? C'est ainsi que vous marcherez à pas sûrs dans votre voie sur les traces de Jésus *dont la vérité vous couvrira comme d'un bouclier.*

Enfin, notre bouclier, c'est le Christ lui-même. *Je suis la voie, dit-il, la vérité et la vie.* Oui le Christ est notre bouclier. Jamais il n'est entré en guerre contre son Père; que signifient donc ces paroles : *Les flèches sont fixées dans mes chairs*¹? Je vais vous le dire. Le Fils a vu son père armé contre nous, il a vu son arc tendu, sa flèche frémir, il a vu son glaive sorti du fourreau; il nous a vus, nous sans armes, prêts à périr sous les traits divins : que fit-il? Emu, plein de miséricorde, il s'interposa entre nous et son Père, il reçut dans son corps tous les coups qui nous étaient destinés, *je l'ai frappé*, dit Dieu le Père, *pour le crime de mon peuple; et il a été blessé pour nos iniquités, et contrit pour nos crimes; il a vraiment pris nos langueurs, il a porté nos souffrances*². Et cela dès le jour de sa naissance. Il

¹ Ps. 37. — ² Is. 53.

souffrit la nudité et le froid dans l'étable, il fut circoncis le huitième jour : puis il se retira clandestinement en Egypte, et sa vie ne fut bientôt plus qu'une suite d'infortunes. Malgré le démon, il ne descendit pas de la croix, il persévéra jusqu'à la fin, dans son dévouement, jusqu'au moment où la colère de son Père fut apaisée. Il n'avait pas oublié cette parole : *J'épuiserais contre eux mes flèches*, et il ne prononça le mystérieux *consummatum est*, que lorsque son Père eut vidé son carquois sur sa chair, bouclier de l'humanité.

Comprenez-vous maintenant son amour pour vous ? Que pouvait-il faire de plus ? Et que ne lui doit pas votre reconnaissance ? Or il ne vous demande qu'un peu d'affection et une sainte vie. Il ne vous demande que de ne pas le contraindre à vous priver de son bouclier, surtout à l'heure de la mort. Songez-y. Vous en aurez surtout besoin à cette heure solennelle. Vous savez les angoisses des mourants entre les flammes de l'enfer d'une part, et de l'autre le paradis verdoyant des délices éternelles ; vous savez les efforts de Satan et des archers de l'abîme. Si vous êtes alors l'ami du Christ, il vous *entourera comme* d'un bouclier, vous ne craignez point les flèches des démons, vous répondrez à ces apôtres du désespoir : le paradis appartient doublement au Christ, comme à l'héritier de son père, et comme au conquérant qui l'a subjugué par la victoire ; or il se contente du premier titre, il me donne les droits attachés au second.

Mais malheur à ceux qui seront au lit de mort les ennemis de Jésus ; malheur aux hérétiques, aux mauvais chrétiens : nus, misérables, délaissés, abandonnés aux traits de Satan, ils tomberont dans le désespoir et puis dans l'abîme. Avez-vous ce bouclier divin ? conservez-le avec diligence pour ce moment terrible ; êtes-vous mort, pécheurs ? hâtez-vous de vous en munir, l'heure approche, l'enfer s'avance, et le paradis déjà se ferme devant vous.

SIXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

C'est avec raison, selon moi, qu'on entend ces paroles de la Genèse : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, de la nourriture de l'âme comme de celle du corps. Si la terre ne livre ses moissons qu'aux laboureurs obstinés, si elle ne produit quelquefois que des épines, malgré les labeurs opiniâtres, le champ des Ecritures n'enfante le fruit d'intelligence que sous la tiède rosée des pieuses larmes et à force de méditations attentives. Encore ne donne-t-il souvent que des épines, des sens obscurs entre lesquels l'esprit s'épuise en des interprétations incertaines. L'hérésie ment donc quand elle affirme l'évidence des lettres sacrées. Il n'y a pas à s'étonner de ce qu'elle cueille dans le vide sur ce champ symbolique, puisque nous ne

devons gagner notre pain qu'à la sueur de notre front, et que le Prophète-roi célèbre celui qui scrute les divins témoignages et médite la loi nuit et jour. C'est pour cette raison, c'est pour cultiver le champ des Ecritures, pour lui arracher la moisson spirituelle qui doit être partagée entre les âmes, que Jésus a placé dans son Eglise des évêques et des docteurs, et l'un des passages qui réclament surtout les lumières de ces maîtres de la science, c'est, sans contredit, le verset que je vais expliquer aujourd'hui. Tel est le sentiment de saint Augustin.

D'abord, j'examine le sens littéral, puis, ce fondement posé, je m'élèverai au sens spirituel.

Non timebis a timore nocturno, a sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et demonio meridiano. Mot à mot : Vous ne craignez point les terreurs nocturnes, ni la flèche qui vole le jour, ni les embûches des ténèbres, ni le choc du démon du midi.

Non timebis a timore nocturno; c'est-à-dire, celui qui espère en Dieu sera délivré des périls où la peur de la nuit précipite quelquefois. Cette vaine terreur, sans cause définie, sans apparences qui la légitiment, amène souvent de vrais désastres. Elle s'empare de l'homme solitaire, au milieu des bois, au sein des églises ténébreuses ou dans le séjour des morts; elle transforme le tronc dépouillé de feuillage en bête fauve, le bruissement des arbres sous le vent en un signal sinistre; l'épouvante glace alors les veines et paralyse les forces. Qui mit

en fuite autrefois les nombreux bataillons des Madianites ? La crainte nocturne. Ils se dissipèrent aux clameurs des soldats de Gédéon, aux bruits des trompettes, à l'apparition soudaine des lumières courant dans la nuit horrible, domptés par la peur et non vaincus par les armes. Ceux qui habitent vraiment sous l'aide du Très-Haut n'éprouvent pas de ces déroutes irréparables. Pourquoi, par exemple, les anachorètes erraient-ils en sûreté dans les vastes solitudes, calmes et forts au milieu des spectres formidables que la géhenne vomissait sur le désert pour leur inspirer la terreur de la nuit ? Pourquoi saint François recherchait-il les temples déserts, s'enfonçait-il sous les nefs solitaires, à l'heure des ténèbres, pour veiller et prier, sinon parce que tous ceux-ci s'étaient réfugiés avec confiance sous le bras de Dieu, et s'étaient mis à couvert sous le bouclier de la foi ? Que craindrait-on, quand on a le Tout-Puissant pour protecteur ? Celui qui habite sous l'aide du Très-Haut n'a donc rien à redouter de la crainte nocturne.

Non-seulement la vraie confiance dissipe cette dernière, mais elle protège encore contre la flèche qui vole en plein soleil, c'est-à-dire contre les périls certains, visibles et non plus imaginaires. Telle est la signification de ces paroles *a sagitta volante in die*. Dans cette élégante comparaison, le Prophète fait voler la flèche, et cette image exprime heureusement la rapidité de ce trait meurtrier. Ainsi celui qui se remet entre les mains de Dieu

peut braver les vains fantômes dessinés par l'imagination affaiblie sur les ombres, et les dangers réels qui s'offrent sur ses pas pendant le jour.

Les paroles suivantes : *A negotio perambulante in tenebris, ab incursu et demonio meridiano*, doivent s'entendre aussi des maux cachés et des maux manifestes. La trahison, l'embûche, le stratagème militaire, la fraude qui gouverne le monde, appartiennent à la première catégorie ; ce sont bien des machinations ourdies dans les ténèbres, c'est-à-dire secrètement, dans les coins, dans les lieux retirés. C'est pourquoi le Prophète n'a pas écrit : *a negotio perambulante in nocte*, on n'a pas à craindre l'embûche de la nuit ; mais : *perambulante in tenebris*, on n'a pas à craindre l'embûche ténébreuse. La nuit, en effet, s'illumine souvent aux splendeurs de la lune, elle devient transparente. Mais les ténèbres restent toujours elles-mêmes ; si la lumière les pénètre, elles cessent d'être, ce ne sont plus les ténèbres. La seconde catégorie, désignée par ces mots : *ab incursu et demonio meridiano*, renferme les maux manifestes ; les ennemis qui menacent en face, qui ne se dissimulent pas derrière les ondulations du terrain, à l'angle des routes comme les embuscades, mais qui paraissent en rase campagne ; qui ne nous attendent pas, mais qui se précipitent à grands bruits à notre rencontre ; qui ne nous surprennent point, mais qui nous dépouillent, nous couvrent de plaies, nous tuent par la violence : ces ennemis lui appartiennent. Or Dieu garde ceux

qui espèrent en lui de leur choc redoutable, *ab incursu*; il protège contre ces adversaires puissants et audacieux comme les démons qui entonnent leur cri de guerre en plein jour, *et demonio meridiano*.

Je viens maintenant au sens spirituel.

Les tentations qui nous exercent ici-bas se divisent en quatre classes. Les unes sont cachées, les autres manifestes, et les tentations cachées et manifestes peuvent être ou légères ou gravement importunes. La crainte nocturne est la tentation cachée et légère, l'embûche préparée dans les ténèbres est la tentation cachée et grave, la flèche volant dans le jour est la tentation manifeste et légère, le démon du midi enfin est la tentation manifeste et gravement importune. Rendons tout cela sensible par des exemples.

La tentation occulte et légère est celle qui abuse sous l'apparence spécieuse du bien, mais seulement en passant, car elle s'évanouit au premier rayon de la vérité.

La communion fréquente, la communion mensuelle ou hebdomadaire paraît sage à quelqu'un; mais on y renonce soudain si le tentateur persuade pieusement qu'il vaut mieux s'en tenir à la communion pascale, pour se préparer avec plus de soin et recevoir l'Eucharistie avec plus de ferveur; voilà une tentation dissimulée sous une apparence chrétienne, mais une tentation vraiment légère, une crainte de nuit sans fondement. Elle s'évanouit à

cette simple réflexion : l'aliment eucharistique n'engendre pas le dégoût, mais le désir ; comme le sel, il excite la soif et la faim ; plus on s'en nourrit, plus on veut s'en nourrir : *Ceux qui me reçoivent veulent me recevoir encore*, dit le Sage, *ceux qui boivent mon calice ne peuvent plus étancher leur soif*¹. Puis, s'il faut une préparation digne du sacrement de l'autel, on n'y parviendra jamais, et il serait aussi raisonnable, en agissant d'après ce prétexte, de ne jamais communier que de ne communier qu'à Pâques. S'il suffit, au contraire, d'une préparation proportionnée à notre faiblesse, on n'a besoin que de quelques heures, Dieu n'en demande pas davantage. C'est d'ailleurs prouvé par l'expérience : nul ne s'approche du banquet divin avec plus d'imprévoyance que les chrétiens qui observent seulement le précepte. Loin de passer l'année dans la pénitence, ils la consomment dans la tiédeur ou le péché ; couverts de plaies spirituelles, enfoncés jusqu'à la tête dans le bourbier du vice, ils emploient une petite heure, le samedi saint venu, ou seulement même le jour de Pâques, à se confesser et à accomplir le devoir pascal. La tentation suivante est du même genre. Pourquoi vous fatiguer à confesser vos fautes, dit le démon ? Vous retomberez bientôt, et votre confession ne servira de rien. Ne vaut-il pas mieux vivre doucement quand vous le pouvez encore, et attendre pour faire

¹ *Ecclés. 24.*

pénitence que la lourde vieillesse ait sonné l'heure de votre retraite du monde. Vous effacerez alors tous vos péchés par une seule absolution. — Et si la mort me surprend avant la vieillesse, réplique le chrétien qui se ravise après une hésitation passagère ? j'aurai l'enfer pour partage. D'ailleurs si la possibilité d'une rechute doit éloigner de la pénitence, pourquoi satisfaire aux besoins de la nature, manger, boire, dormir ? On aura faim et soif de nouveau ; pourquoi couper les cheveux et les ongles, ils croîtront de plus belle ; pourquoi purifier ses vêtements, approprier le corps par des ablutions fréquentes, puisqu'ils seront réduits au même état avant peu ? Le fils du siècle recule-t-il de vant cette logique ; le voit-on renoncer aux banquets, aux bains réparateurs ? Que le fils de la lumière ne se laisse donc pas abuser par la crainte nocturne.

La tentation occulte et grave propose, sous une apparence presque légitime, une action mauvaise, mortelle, et qui emprunte aux circonstances un attrait irrésistible et comme un cachet de nécessité. Je m'explique. Un père de famille est dans le besoin ; ses nombreux enfants errent dans sa demeure, amaigris et en haillons ; et au milieu de cette misère, il s'offre une occasion sûre de dérober secrètement une somme d'argent à un riche. Qui le saura, murmure le démon au fond du cœur de l'infortuné ? Qui sait si ce n'est pas un moyen de la Providence pour corriger la fortune, consoler la

détresse et châtier la richesse égoïste? Certes, tes biens ont été dérobés souvent. Comment donc pécherais-tu en compensant avec cet or tes désastres? D'ailleurs, la communauté est la loi primordiale, et cependant le riche regorge de jouissances superflues, et tu manques du nécessaire. Cette tentation est vraiment formidable, c'est une véritable embûche préparée dans les ténèbres, où le pourvoyeur du Tartare prend chaque jour les âmes en foule. Toutefois il ne prend que les âmes errant loin des bras du Très-Haut et dédaigneuses du bouclier de la foi. Car celui qui songe sérieusement que *les voleurs ne posséderont pas le royaume de Dieu*, que personne n'a espéré en vain, que *notre Père céleste sait que nous manquons de toutes ces choses*¹, et qu'il nous les aurait accordées en abondance, lui qui doit nous donner le ciel, s'il les eût crues nécessaires au salut : celui-ci repousse victorieusement cette attaque ténébreuse; il ne pense plus au larcin, mais à la résignation.

La tentation légère et évidente propose ouvertement le mal, mais avec tant de célérité, qu'on l'a commis pour ainsi dire avant d'y avoir bien songé. On la compare avec raison à la flèche rapide, qui prévient et déconcerte la défense par sa vélocité. On sent le fer avant de l'avoir aperçu venir à travers l'espace. L'envie qui s'élève au fond de l'âme à la vue du luxe insolent du riche, la concupiscence qui

¹ 1. Cor. 6; Eccl. 2. et 11; Matth. 6; Luc, 12.

s'insurge à l'aspect d'une jolie femme, voilà ces flèches traîtresses mais légères.

Cette même tentation deviendra grave, elle s'appellera le démon du midi si elle sollicite le consentement avec tant de violence, qu'il faille une grâce spéciale pour la vaincre. Telles furent les tentations des saints, les tentations des martyrs qu'on faisait mourir lentement dans d'ineffables tortures, pour leur arracher l'apostasie. On tourmenta dix heures entières un Théodore, au témoignage de Rufin. On fit périr un Cassian sous les coups de petits enfants, ses élèves, dont on fit ses bourreaux. bourreaux inexpérimentés qui prolongèrent indéfiniment son épouvantable agonie, comme Prudence le raconte. On enduisit de miel un Marc Aréthuse, couvert déjà de blessures sanglantes, et on l'exposa sous un soleil ardent à la rage des abeilles et des frelons, selon saint Grégoire de Nazianze.

Quel remède appelle cette tentation terrible où nous pouvons tomber si facilement nous-mêmes dans ce temps de malheur? La confiance en Dieu et le bouclier de la vérité. Ceux-là seuls ont succombé dans les persécutions, dit saint Augustin, sous les traits du démon du midi, qui présumaient de leurs forces, et n'habitaient pas sous le bras du Très-Haut. Donc, d'abord, confiance en Dieu qui met en fuite le démon par la créature la plus débile; puis usage continuel du bouclier de la vérité. Qu'on y pense souvent : heureux les hommes *qui sont*

morts dans le Seigneur ; les souffrances de la vie seront toujours au-dessous de nos récompenses dans l'éternité, ou de nos châtimens dans la géhenne, si elles sont mal supportées. Quelle épreuve, quelle tentation triomphera de cette vérité ? L'âme ancrée solidement dans la méditation chrétienne, reste impassible au sein de l'orage. Le bourreau arrache les yeux du corps, mais le ciel s'ouvre. L'Ante-Christ redouble de fureur, mais le Christ protégé. La mort saisit le martyr, mais l'immortalité la suit. Le monde est perdu pour la victime, mais le paradis se déroule aux yeux du ressuscité. La vie de la terre s'est enfuie, mais la vie éternelle est reconquise. Qu'il est beau de sortir joyeux et plein de gloire des angoisses et des tortures ! De fermer les yeux à la lumière du jour pour les rouvrir aussitôt à la lumière où l'on voit Dieu ! Qu'il est heureux d'être transporté au ciel au moment même où l'on abandonne le monde ! Voilà ce qu'il faut méditer jour et nuit si la persécution se lève. La valeur qui vole à la gloire ne peut être vaincue ; le simple désir de la palme du martyr ne peut même rester sans récompense. Dieu couronne le soldat dans la persécution, il couronne encore dans le calme celui qui est prêt au combat.

Le démon du midi ne se rebute pas, il est vrai, il donne de nouvelles ardeurs à la passion vaincue. Saint Benoit triomphe de la chair, et cette chair devient plus révoltée avec ses défaites, et le soldat de Dieu se roule sur les épines aiguës. De même

saint François s'enterrait nu dans les neiges profondes. Les pensées impures se choquaient dans saint Jérôme comme les esprits de la tempête dans l'ouragan, et le saint homme se consumait sans relâche dans la prière, les larmes et les jeûnes. Si l'on imitait ces vaillants athlètes on ne dirait pas si souvent que l'on ne peut être chaste. Quoi d'étrange qu'on ne le puisse, quand on jette loin ses armes, quand on s'empresse, dépourvu du bouclier et du glaive, aux coups de l'ennemi vigilant; quand on poursuit du regard les syrènes qui passent; quand on s'étudie à leur plaire; quand on ne peut se résoudre, dans ces jours solennels, à partir pour le Golgotha sans la compagnie du vin et des femmes. Or, je vous le dis, vous confessez-vous mille fois, vous ne serez jamais chastes si vous n'êtes pas sobres, et si vous ne fuyez point la vue, les causeries et le commerce des femmes; et si vous n'êtes pas chastes, vous ne serez pas du nombre des élus, car *les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu.*

SECOND POINT.

J'ajouterai à ces considérations un troisième commentaire qui me semble non-seulement tout-à-fait approprié au verset du psaume, mais encore très-opportun.

Le chrétien est en butte à quatre espèces de tentations qui se succèdent selon ses forces et son expérience. Le commençant doit combattre la paresse

spirituelle, l'horreur du travail, les angoisses qui sont semées sur le chemin du Calvaire, au dire du démon. Tout lui semble amer comme le fiel. Il reconnaît l'utilité du remède, et il ne peut se résoudre à porter le calice à ses lèvres. C'est la première tentation, c'est la crainte nocturne; crainte nommée de la sorte à bon droit, parce que l'affliction où elle plonge peut se comparer justement à une triste nuit, ou bien encore, parce qu'elle est fille de la ténébreuse ignorance. Dissipez cette ignorance à la lumière de la vérité, et la crainte nocturne se dissipera de même à ce rayon vainqueur. Mais quelle est cette ignorance, qu'est-ce qui abuse ces conscrits inexpérimentés de la milice chrétienne? C'est qu'ils ne voient que les obstacles, sans songer aux facilités que Dieu prodigue pour les franchir. Il se passe dans leur âme quelque chose de semblable à ce qu'éprouvait le serviteur d'Elisée qui voyait bien les ennemis dont la maison de son maître était entourée, mais qui n'apercevait pas les anges, ses défenseurs. Il avait peur quand il aurait dû sourire.

Je vous le demande à vous tous, esclaves de la crainte nocturne, pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu mourir sur la terre? Pourquoi a-t-il institué les sacrements et envoyé l'Esprit saint? N'est-ce pas pour rendre facile et pour dégager cette route, dont les aspérités apparentes vous rebutent? Pourquoi a-t-il appelé sa loi l'évangile, la grâce, la liberté, un joug suave, un fardeau léger, sinon

parce que , comme le Prophète le chantait autrefois, les *voies tortueuses se sont redressées, et les collines se sont aplanies*¹? Qu'avez-vous donc à craindre, ô enfants dont se jouent des fantômes? Dieu est là près de vous pour amollir les cœurs de pierre aux ardeurs de son Esprit, et vous rendre faciles ses préceptes. Croyez-vous qu'il soit impuissant à réaliser ses promesses, lui qui veut vous revêtir de la force, qui ne veut point que vous travailliez avec des larmes, mais que vous voliez sur les ailes des aigles, sans efforts et doucement?

Je ne parle pas des sacrements, des Ecritures, de l'oraison, des grâces, de tous ces moyens ingénieux et touchants par lesquels Dieu entraîne sur la voie de ses commandements comme à travers une gracieuse prairie. Mais je demande si le saint amour que Dieu allume dans le cœur de ses fidèles ne suffit pas à opérer la transformation merveilleuse prédite par le Prophète. Ayez la charité, tout parattra facile; l'amour ne connaît pas l'impossible, a dit en d'autres termes saint Augustin². Le chasseur et celui qui jette les filets bravent l'hiver, l'été brûlant, le cheval fougueux, le précipice, le fleuve, la bête fauve; et ce que le citoyen paisible regarderait comme le plus pénible des labeurs, ils l'appellent le plaisir, une distraction, le délassement, le repos. Un père s'épuise, il se consume à nourrir et à élever les siens; sent-il le fardeau de

¹ Is. 40. — ² Serm. 9, de verb. Domini.

ce travail incessant, cette tâche n'est-elle pas suave et légère? Eh pourquoi? Parce qu'il aime. L'oiseau construit son nid avec un peu de ciment amassé dans maints voyages, ou avec quelques débris de branchages, quelques feuilles de buisson; il oublie sa nourriture pour couvrir ses œufs; ses petits éclos, il court au loin chercher leurs aliments; chaque jour se passe dans ces excursions toujours nouvelles: n'est-ce pas encore parce qu'il aime? L'amour, voilà le grand secret des saints, le levier du christianisme, l'âme du martyr et de la continence. C'est lui qui consumait saint Paul, saint Ignace, saint François, saint Laurent, qui les poussait dans le désert, au milieu des flammes ou des eaux, sans fatigue, sans contrainte, joyeux et chantants. Et cet amour ne vous rendrait pas suave le joug du Seigneur! Vous êtes le jouet de l'erreur, vous craignez où vous devriez sourire.

Mais je suppose que ce chemin de la croix soit aussi pénible que vous le croyez: pouvez-vous refuser le travail, les labeurs, les larmes? Songez à vos devoirs, aux obligations de la reconnaissance, à la palme promise aux vaillants, à l'infamie qui attend les lâches: pensez aux feux infernaux, toute peine se changera pour vous en délices. Quelle serait, croyez-vous, la conduite du mauvais riche, s'il revenait sur terre? Refuserait-il de se racheter au prix des plus rudes travaux? Songez-y: le même abîme recevra tous les pervers, les mêmes regrets consumeront tous les maudits; et rachetez-vous de

vos péchés tant que vous le pouvez encore. Tout vous y engage ; la bonté de Dieu, créateur de votre âme et de votre corps, la miséricorde de Dieu, qui vous a donné son Fils, la longanimité de Dieu, qui vous tolère, qui vous attend, fait luire le soleil, ruisseler la pluie, sur les pécheurs comme sur les justes ; et ayez un peu de courage, vous si patient pour différer de quelques jours la ruine de votre maison de chair, si confiant aux médecins, si obéissant au scalpel, souffrez quelques tourments pour sauver votre âme qui est immortelle.

D'autant plus, et cela est important à remarquer, que votre carrière, quelque hérissée qu'elle soit, ne sera jamais aussi pénible que la voie de l'impie. C'est un fait consolant et terrible à la fois : on souffre davantage pour descendre dans l'abîme que pour monter au ciel. La raison en est simple. L'humilité, port des élus en ce monde, n'offense personne, elle n'engendre pas l'envie autour d'elle, car elle renonce à tout ce que les hommes recherchent. C'est une voie tranquille, pleine de paix, tandis que celle de l'impie, des enfants de l'orgueil, est tumultueuse, semée de périls, obstruée de rivaux ennemis, perfides, sans délicatesse ni justice. Que d'efforts pour éviter les pièges, et tourner les obstacles ! Et que de fois l'impie s'écria dans son désespoir : *je suis lassé de ce chemin inique et perdu ; je marche sur un sentier difficile, sans lumière et sans soleil !*

Mais tout cela ne vous émeut pas peut-être ; il

vous faut toucher la chose des yeux et des mains, comme l'incrédule Thomas. Soit. Appelons donc un témoin irréprochable, qu'on ne puisse suspecter, et dont la parole ait bonne créance. Il a expérimenté le vice et la vertu, il sait leurs aspérités et leurs douceurs, il sera juge entre nous à bon droit. Que dit donc saint Augustin? Il fut pécheur trente ans, puis pendant quarante années il courut avec une incroyable ardeur sur la voie des préceptes. Ouvrons donc le livre des confessions, et écoutons l'oracle. Il confesse d'abord ingénument ses faiblesses au début de son changement de vie, ses craintes de la nuit que nous expliquions naguère. Mais dès qu'il a fait résolument le premier pas, ces craintes s'enfuient, il soulève sans peine les fardeaux écrasants, il est joyeux, il se dit libre, il entonne un chant de délivrance comme s'il sortait de l'esclavage, un chant d'actions de grâces au Dieu qui lui fait trouver le bonheur le plus suave dans la fuite de toutes les voluptés de la terre. Quoi de plus clair et de plus décisif? Que répondre à ce témoignage? Aimerez-vous mieux aller par la géhenne des vices à la géhenne des enfers, que de parvenir par le paradis des vertus au paradis de la gloire? Faites-vous un peu de violence dans le principe, Dieu est toujours le Dieu fort d'Augustin. Vous le trouverez bientôt accourant à votre rencontre, et ce qui vous semble amer vous rafraichira comme un doux miel. Vous connaissez l'astuce du charlatan qui promet de changer un plomb vil en or pur, et pourtant

vous êtes tentés de le mettre à l'épreuve, et vous l'y mettez quelquefois à vos dépens; et vous n'expérimenterez pas la science de Dieu qui vous promet de vous rendre semblable à un ange et de transformer pour vous la terre en un paradis? Chassez donc la crainte nocturne, imitez saint Augustin, et vous célébrerez comme lui votre félicité après avoir confessé votre faiblesse ¹.

La crainte nocturne vaincue fait place à une tentation plus subtile et plus dangereuse. Le démon, battu sur ce terrain, se transforme, il exalte la facilité de la vertu, il inspire un ardent désir des bonnes œuvres, et il s'efforce de blesser par la vanité celui qu'il n'a pu effrayer par les terreurs de la nuit. C'est la flèche qui vole dans le jour, c'est-à-dire dans la lumière de la prospérité spirituelle de l'âme. C'est un trait léger, mais aux blessures profondes si l'on n'y prend garde. Le ver caché au cœur d'un fruit le corrompt bientôt, et il ne lui laisse plus que ses brillantes couleurs : la vaine gloire détruit de même le mérite des œuvres, et ne leur laisse plus que leurs bonnes apparences. Il est étrange comme cette tentation produit de ravages et abuse ses propres victimes. Un moine, au dire de Cassius, passait des semaines entières sans nourriture, au milieu de ses frères; mais il ne fut pas retiré dans le désert parce qu'il paraissait trop parfait pour un monastère, que la faim s'emparait

¹ Conf. 1. 8, c. 11.

de lui dès l'aurore. Il en demanda la raison à saint Macaire. C'est que, répondit le voyant, tu n'as plus de témoins de tes jeûnes : ta vanité te servait d'aliment au cloître.

Cette tentation nouvelle est-elle surmontée par le chrétien habile à se couvrir de son bouclier, à méditer ces paroles des apôtres et du Prophète : *En vérité ils ont reçu leurs récompenses. — Qu'avez-vous que vous n'avez pas reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous ne l'avez pas reçu? — Qu'a donc la terre et la cendre à s'enorgueillir?* Cette tentation, dis-je, est-elle vaincue, Satan s'ingénie encore, il assemble le sénat infernal, et il charge ses émissaires d'obtenir par la trahison ce qu'il n'a pu obtenir par la violence. Ceux-ci s'adressent donc aux gardiens des portes de l'âme, c'est-à-dire aux sens; ils étalent sous les yeux des montagnes d'or, comme jadis sous les yeux de saint Antoine; ils leur représentent des images lascives. Que fera le chrétien? Il suivra le conseil apostolique, il immolera les traitres sans pitié, il arrachera son œil, il coupera sa main, il sera sourd, aveugle, s'il le faut. Alors le démon, à bout de voies, revêt des apparences trompeuses; il se présente à l'âme éclatant comme la lumière à son midi, il cherche à persuader à l'évêque de se retirer dans la solitude, à l'anachorète de se livrer au ministère, sous prétexte de perfection. Perfection per-

¹ *Matt. 5; Eccl. 10; 1. Cor. 4.*

fide, vocation du démon, mère du dégoût, de la torpeur, des fausses démarches et des abus. Laissez, laissez passer ces inspirations de l'imposteur, consultez Dieu et ses sages, en tout, avec humilité et confiance, et vous posséderez un jour la palme promise au vainqueur.

SEPTIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Cadent a latere tuo mille et decem millia a dextris tuis : ad te autem non appropinquabit. Verumtamen oculis tuis considerabis, et retributionem peccatorum videbis.

Ces paroles du Prophète nous apportent un bien joyeux message. Lui qui embouchait dernièrement la trompette, qui hâtait nos préparatifs de guerre, visitait notre armure, dénombrait nos ennemis, il nous annonce aujourd'hui l'heureuse issue de la lutte, il nous promet une victoire incomparable. Mille, dit-il, ou de tes compagnons moins heureux que toi, ou de tes propres ennemis, ou des traits que pareront ton bouclier et ton glaive, mille seront renversés à ta gauche, et dix mille à ta droite, *cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis* ; ils ne prendront point la fuite, ils seront renversés pour toujours ; ils ne seront point faits prisonniers, on ne prend que ceux qui peuvent fournir

rançon ou qui sont propres à servir fidèlement, et on ne prend pas les mendiants ni les traitres, on les renverse, on les frappe, on les massacre. Et toi, tu n'auras à redouter ni la terreur qui glace, ni le trait qui blesse, ni l'ennemi qui fait captif : *ad te autem non appropinquabit*. Vainqueur, tu contempleras avec joie les cadavres amoncelés de tes cruels ennemis.

Telle est en raccourci l'explication du texte prophétique. Vous l'avez remarqué, il peut s'entendre d'une triple manière. Ces infortunés qui tombent et jonchent la terre à droite et à gauche peuvent être, ou les chrétiens qui défont sur la route et sont vaincus, comme saint Augustin le croit, ou nos ennemis, comme Théodoret et saint Bernard l'enseignent; ou bien, il s'agit seulement des traits infernaux qui rebondissent sur le glaive et le bouclier divin et restent gisants sur le sol, comme il plait à Euthimius. L'interprétation de saint Augustin me paraît la plus vraie. Toutefois comme elles appartiennent toutes les trois à de graves interprètes, et que chacune d'elles renferme d'utiles enseignements, je vais les exposer tour à tour.

Le Prophète démontre d'abord la grandeur de la joie, fruit de la victoire, par la grandeur du péril. Nos compagnons d'armes, en effet, tombent en foule à l'entour, et nous restons sans blessure. Nous combattons ensemble, et ils sont vaincus, tandis que nous sommes vainqueurs, que nous triomphons sur leurs cadavres. Ni la crainte de la nuit,

ni la flèche volante, ni l'embûche ténébreuse, ni le choc violent, ni le démon du midi, n'ont pu nous atteindre, grâce à notre glaive et à notre bouclier.

Quelle victoire, mais au milieu de quels périls ! D'autant plus que ces nombres, mille et dix mille, ne désignent point le chiffre exact des morts, c'est une manière du Prophète d'indiquer la différence énorme qui existe entre les vaincus sur la droite et les vaincus sur la gauche, sans vouloir nombrer des victimes innombrables. Cette façon de langage se retrouve en effet au premier livre des Rois, où il est écrit : *Saül tua mille Philistins et David dix mille.*

Mais pourquoi cette différence ? Et quelle est cette droite si périlleuse ?

La droite est le temps de la prospérité, des honneurs, de la volupté, et la gauche celui de l'adversité, de l'ignominie et de la douleur. On combat dans les deux états, mais avec des chances diverses et des pertes différentes. On est vaincu dans l'adversité, sans doute, mais le carnage est autrement effrayant dans les jours du plaisir et de la gloire. On triomphe plus vite et mieux du chagrin que du bonheur, et beaucoup succombèrent au sein des délices qui avaient lutté vaillamment au milieu des supplices. Le démon le sait bien. Aussi persuadait-il jadis aux persécuteurs de tenter par les plaisirs ceux qu'ils ne pouvaient vaincre par les tortures. Un adolescent restait impassible dans les mains du bourreau ; inspiré par l'esprit infernal, le

tyran le fait conduire dans un bosquet tout en fleurs, et là, parmi les lis blanchissants, au milieu des roses rougissantes, au sein des méandres d'un ruisseau rêveur, sous les ombrages agités mollement par un souffle tiède, on le place sur une couche de duvet, et on l'abandonne après l'avoir enchaîné avec des liens de soie. Une courtisane s'avance alors dans cette solitude parfumée, elle entoure le martyr de ses bras, elle lui prodigue de délicates caresses, et, comment exprimer cette infamie, elle s'apprête à lui faire partager son crime. Que faire, que devenir, le soldat du Christ ne le savait : la volupté étouffait déjà dans sa lave brûlante ce courage qui avait vaincu la mort. Enfin Dieu l'inspire, il déchire sa langue avec les dents, en jette les débris au visage de la misérable qui l'enlace, et éteint avec son sang le feu impur. Les pères du désert voyaient sans cesse des images lascives devant leurs yeux ; des fantômes radieux peuplaient les solitudes et retraçaient à l'imagination avec une incroyable puissance les scènes de la vie mondaine ; et si pas un ne succombait sous les menaces et sous les coups que Satan prodiguait quelquefois à ces pieux solitaires, beaucoup désertaient le désert pour les plaisirs impurs. David persécuté épargne son ennemi : devenu roi, il commet l'homicide et l'adultère ! Et qui rendit inique Sodome ? L'oisiveté de ses jeunes filles, vous le savez, digne fruit de leurs richesses. L'abondance sature ; la satisfaction charnelle engendre l'oisiveté, et l'oisiveté est la

mère des vices. La détresse, au contraire, pousse vers Dieu. L'histoire des Juifs est une preuve frappante de cette double vérité; le Prophète la proclame dans les psaumes, et le Seigneur lui-même a dit dans l'Évangile : *Heureux les pauvres..... malheur aux riches*. Si mille des premiers périssent faute d'un peu de patience, dix mille des derniers se précipitent dans l'enfer parce que les occasions de pécher se multiplient sous leurs pas.

Et la plupart recherchent la prospérité! Et nous ne nous inquiétons point de savoir si nous ne sommes pas du nombre néfaste consigné dans le Prophète! Ce n'est pas l'heure de dormir, pourtant. Beaucoup, parmi les pauvres, seront damnés, et plus encore parmi les riches, cela est sûr; quelques-uns à peine échapperont à ce lugubre carnage, cela est sûr encore; et cependant nous ne nous émouvons point, nous en parlons comme d'une catastrophe qui nous est étrangère! Dieu au moins ne s'est pas aveuglé sur les périls que nous ne voulons pas voir, et il répète sans cesse cet avertissement salutaire : *Veillez et priez*.

L'interprétation d'Euthimius entend ces mille et ces dix mille dont parle le Prophète des traits impuissants de la tentation sur l'armure divine. Mille tomberont à la gauche du juste, dix mille à sa droite, sans l'atteindre. Dans les manuscrits latins, il est vrai, l'opposition qui règne entre les verbes *cadent*, ils tomberont, au pluriel, et *appropinquet*, il approchera, au singulier, semble exclure

l'identité du sujet dans les deux cas. Mais on lit d'autre part *cadet* dans les manuscrits du grec. De sorte que le texte s'expliquerait de la sorte, dans le sens d'Euthimius : il tombera à la gauche comme une pluie de mille flèches, et à la droite comme une nuée de javelots, mais ni cette pluie de flèches, ni cette nuée de javelots ne s'approcheront de toi. Or la tentation ne s'approche pas, elle se disperse à droite et à gauche comme une flèche égarée, quand elle ne nuit pas au chrétien. Le démon conviendrait de la vérité de cette prophétie, s'il était et s'il pouvait être de bonne foi. Que lui ont servi ses flèches, contre Job, Tobie, Paul, Antoine, Hilarion et tant d'autres illustres guerriers de Dieu ; que lui ont servi ses ruses et ses javelots ?

L'interprétation de Théodoret et de saint Bernard entend ce texte au contraire des ennemis du juste et de leur impuissance. Ces ennemis sont les incrédules et les pécheurs ; les vaincre, c'est-à-dire, les arracher à leurs ténèbres, c'est l'occupation continue du juste. Il s'avance donc au combat, le glaive de la parole étincelle dans sa droite, et sa gauche balance le bouclier de la patience et de la foi. Dix mille tombent moissonnés par le glaive, et mille frappés du bouclier, la prédication et l'exemple déciment le camp de l'impiété, tandis que, au milieu de ce carnage spirituel, le soldat de l'Évangile ne reçoit aucune souillure du contact des pécheurs, *ad te autem non appropinquabit*. Plût à Dieu que nous eussions aujourd'hui des soldats de cette trempe :

nous verrions se dérouler sous nos yeux un magnifique spectacle. Qu'il était beau de contempler autrefois les vétérans de la sainte milice, les apôtres, exercés, disciplinés par le Seigneur lui-même ! Qu'il était beau de contempler saint Pierre renversant d'un seul choc, d'un seul tranchant de son glaive, trois mille de ses ennemis ! Oh si nous eussions vu saint Paul, tantôt brandissant son épée, tantôt présentant son bouclier, faisant çà et là de larges trouées dans les bataillons épais et amoncelant par milliers les cadavres, nous n'oserions lui comparer ni César ni Rolland ! Personne n'a fait périr par le fer autant d'hommes qu'il a converti d'impies par la parole de Dieu. Heureux sans doute les vaincus, mais plus heureux le brave guerrier.—On demandera peut-être comment nous expliquerons dans ce sentiment la défaite des démons et des pécheurs obstinés par le juste. Il est facile de répondre.

Mais, dans cette autre guerre, la droite c'est le bien éternel, et la gauche c'est le bien temporel. Ecoutez diligemment mes paroles.

Nous tenons dans chaque main des biens divers. Dans la main droite nous tenons le salut de l'âme, le royaume céleste, la source de tous les biens, Dieu. Nous le possédons non point en réalité mais en espérance. Dans la main gauche nous gardons les biens fragiles et caducs, l'argent, les honneurs, tout ce qui vient de ce monde. C'est la double bénédiction des patriarches, c'est la rosée du ciel et la fécondité de la terre. Eh bien, chaque espèce de ces

richesses a ses ennemis spéciaux ; les démons guerrieroient contre les richesses célestes et les pervers contre les richesses temporelles. Le démon sans doute nous attaque souvent à gauche, et le pervers dirige quelquefois ses coups à droite. Mais c'est toujours pour arriver chacun à son but. Ainsi Satan pousse au vol, mais pourquoi ? pour que le voleur compromette son âme par l'injustice, et le volé la sienne par l'impatience, tandis que le méchant qui conseille le larcin agit seulement dans l'espérance d'un bénéfice personnel et terrestre. Les hommes nous attaquent donc sur la gauche et les démons sur la droite. Or comme ceux-ci sont bien plus nombreux que ceux-là, si vous triomphez de ces derniers, mille victimes tomberont à votre gauche, et dix mille à votre droite si vous triomphez des premiers.

Que devez-vous donc faire quand vous vous trouvez aux prises avec ces deux espèces d'ennemis ? Faire effort surtout sur la droite, y porter vos forces principales, toutes vos forces s'il le faut, et les y concentrer en dégarnissant votre gauche ; *le cœur du sage est toujours dans sa droite, et celui de l'insensé dans sa gauche.*—*Cherchez le royaume de Dieu d'abord, et sa justice*¹. Telle est la doctrine mise en pratique par les saints ; les apôtres, les martyrs renoncèrent à tout, à la fortune, à la famille, à la patrie pour chercher le ciel. Dieu souvent, afin de

¹ *Ecl. 10 ; Matt. 6.*

nous inculquer profondément cette règle de conduite, nous dépouille des biens temporels pour nous faire mieux défendre nos biens spirituels. Il se tient toujours à notre droite. C'est son côté de prédilection, et l'Écriture ne le montre jamais à notre gauche. Mais combien peu pratiqueront ces sages maximes ! Combien d'insensés, au contraire — car leur nombre est infini — emploient toutes leurs puissances à veiller efficacement sur les richesses précaires, sans prendre souci de ce qui se passe à droite ! Quelle sottise suprême ! on travaille avec ardeur, on met en péril sa vie pour des biens d'un jour ; et pour la rosée céleste, pour cette pierre précieuse de la grâce qui vaut le prix du ciel, on reste indifférent et oisif ? On ne jeûne pas, même les jours de précepte, on ne fait pas l'aumône, du moins avec son superflu. Et combien trouverions-nous d'hommes dans cette région tant affligée qui perdraient volontiers leur âme pour conserver leur corps ? Aussi quand Dieu divisera ses brebis d'avec les boucs, il les relèguera avec ceux-ci, il les précipitera vers ce côté sinistre où ils ont toujours vécu. Avez-vous horreur d'un sort pareil ? Habitez donc avec Dieu dès ce monde, délaissez la terre, si vous voulez habiter avec Dieu dans l'éternité.

SECOND POINT.

Veruntamen oculis tuis considerabis, et retributionem peccatorum videbis.

Pour que rien ne manque à notre joie, le Pro-

phète nous promet après la victoire la contemplation des châtimens de nos ennemis. Cela arrive quelquefois dès ce monde, sans doute. Les Juifs contemplèrent l'armée du Pharaon submergée dans la mer rouge; Ezéchias se réjouit à la vue du désastre de Sennachérib; le grand Constantin vit le tyran Maxence précipité dans le Tibre par une force divine. Mais les paroles du psaume doivent s'entendre surtout du dernier jour. Quand la mort, cette ennemie cruelle, sera vaincue, quand les démons et les fils de la perdition, ces chasseurs implacables de nos âmes, seront plongés dans le soufre et le feu, alors il sera vrai de dire avec le Prophète : *Oculis tuis considerabis*, tu considéreras de tes yeux, *et retributionem peccatorum videbis*, et tu contempleras la récompense des pécheurs.

David ne dit pas seulement *oculis considerabis*, mais *oculis tuis considerabis*, tu considéreras de *tes propres yeux*. C'est-à-dire, ces yeux, qui voient les désolations de la guerre, se reposeront sur les champs de la paix éternelle et sur l'éternelle misère de tes ennemis; ces yeux, que la persécution afflige et fait pleurer, rayonneront de joie sur les ruines des damnés et sur les gloires des élus : ces mêmes yeux d'aujourd'hui, et non point des yeux étrangers. Si Dieu a compté tous les cheveux de la tête, il nous restituera à plus forte raison ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans le corps humain. Tu considéreras donc ces choses avec *tes yeux*, les tiens

à cette heure de toute manière, organes obéissants désormais, soumis à ta volonté, que la curiosité n'emportera pas malgré toi, que le sommeil ne fermera plus, que la poussière ou la fumée n'obscurciront point, et qui ne seront plus les sujets de la vieillesse et de la mort : tu considéreras avec tes yeux, soumis désormais à ta volonté seule, et tu contempleras le châtement des pécheurs, libre de tous tes mouvements, de toutes tes impressions, maître de ta vue comme de tous les autres sens.

Mais pourquoi contempleras-tu les supplices infernaux avec joie? Quoi de plus inhumain, ce semble, que de repaître ses yeux au spectacle de si horribles misères! Il n'y aura pas à cela de cruauté, mais il y aura une juste satisfaction, car Dieu, qui n'a pas fait la mort, qui ne se réjouit pas sur la perdition des vivants, Dieu lui-même rira sur le trépas des pécheurs. Ce ne seront pas d'ailleurs ces tortures qui délecteront les élus : ce seront les splendeurs de la divine justice, l'économie magnifique de la création, les dispositions harmonieuses du monde, lesquelles étincelleront aux enfers comme au paradis. Le désordre aura cessé, plus de confusion, chaque être occupera sa place : la récompense ne sera plus donnée au vice, et la peine à la vertu : la demeure du juste cessera d'être le séjour de la calamité, et celle de l'impie le sanctuaire de la gloire; les grands châtements aux grands crimes, et aux grands mérites les grandes distinctions : en un mot, l'ordre et la justice partout et

toujours : la lumière aura brillé dans le chaos : attaché éternellement au flanc du péché, crucifiant chaque sens, chaque membre dans la proportion de sa complicité dans le crime, le sombre supplice fera resplendir l'éclat de la félicité, unie dans un doux embrassement à la vertu et pénétrant à son tour chacun des sens de l'homme selon la mesure de nos mérites.

Comment cette vue ne réjouirait-elle pas les élus ? Elle leur procure d'abord une parfaite sécurité. Qu'ont-ils à craindre maintenant ? Leurs ennemis sont renfermés dans la géhenne, dans la géhenne scellée du sceau de Dieu. Tous les mauvais sont abîmés dans le puits infernal ; les routes sont sûres ; la nuit est impuissante, elle rend plus brillante la gloire du ciel : l'enfer horrible grondant, c'est l'ombre du paradis fleuri, mélodieux. O comme les vierges étincellent en face des impurs de l'abîme ! O comme les jeûnes du désert scintillent à l'aspect des damnés pour le vin et l'orgie ! O comme les martyrs éclatent en présence des efféminés et des voluptueux ! Quelles délices et quels tourments, quelles réjouissances et quelles malédictions, quel jour et quelle nuit ! C'est ainsi que *le juste se réjouira pour ces tortures vengeresses, et qu'il lavera ses mains, qu'il les rendra plus pures et plus blanches, dans le sang des pécheurs*¹.

Contemplons dès à présent, si nous sommes sages,

¹ Ps. 37.

pour notre utilité, le spectacle que le Prophète promet aux élus. La multiplicité des crimes de ce temps vient de ce qu'on néglige cette contemplation salutaire. On agit comme si Dieu était de bois ou de marbre. On se garderait bien d'injurier la plus faible des créatures si on la sentait capable de prendre une revanche, et l'on ne considère pas ce que le Juge suprême fera certainement au dernier jour. On ne pèche pas une fois seulement, comme l'ange, comme Adam, on entasse les fautes, elles deviennent innombrables. Et cependant il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. O vanité de la gloire, vanité de la richesse, vanité du plaisir, que vous coûterez cher au pécheur ! Le porte-faix de la rue, avant d'accepter un fardeau, en interroge le poids, puis il consulte ses forces, il mesure par la pensée son chemin, il considère son salaire, il essaie alors de soulever sa charge, et ne marche que si toutes les conditions d'équilibre se rencontrent. Cette leçon de la sagesse vulgaire est perdue pour la foule des chrétiens; on ne considère pas, quand le démon tente, le poids des fautes qu'on accumule, le chemin qu'on parcourt, la récompense de ces œuvres pendant toute une éternité. Songez-y; puisque ce spectacle est d'outre-tombe, franchissez les espaces et regardez dans les régions d'au delà du tombeau. Dites-vous, par exemple : quelle douleur s'il me fallait rester éternellement debout dans ce temple ? Or, si je suis condamné à rester debout au milieu d'une éternelle

flamme? A l'occasion de chaque tourment qui survient, de chaque peine qui afflige, tourments de toutes les heures, et peines quotidiennes, il vous sera facile de remonter à la considération du châtiement des damnés. Et à quoi penserons-nous, si nous n'y songeons pas? Qu'avons-nous à craindre, si nous ne le craignons point? A quoi bon la prévoyance, si nous ne la mettons pas en usage à son sujet? Mon langage est-il outré, menteur? Mais vous le savez bien, ce n'est pas une fable poétique, une rêverie de philosophe, c'est la doctrine de l'Evangile. Si Dieu disait à un homme vicieux : choisis, entre le monastère ou une maladie qui te consumera nuit et jour sans paix ni trêve jusqu'à ta mort; que ferait l'homme vicieux, s'il était sage? Il courrait au couvent. Mais une maladie n'est pas l'enfer, la vie n'est pas l'éternité, et la morale chrétienne n'est pas renfermée dans les quatre murs d'un monastère; et nous hésitons? Le péché a donc de grandes douceurs, de bien sérieux avantages? Mais, qu'il vous procure la science de Salomon, la force de Samson, la beauté d'Absalon, la richesse de Crésus, et les années de Mathusalem, qu'importe au ver qui rongera votre cadavre, à la géhenne qui dévorera votre âme!

HUITIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Je vous rappelle que le psaume xc est un véritable drame, composé selon les règles de l'art. Cette donnée va nous servir à comprendre les versets qui se présentent, en éclairant un peu leurs obscurités.

Le premier, *quoniam tu es, Domine, spes mea, altissimum posuisti refugium tuum*, est clair en lui-même, il est vrai : tu es, Seigneur, mon espérance, notre refuge est dans le Très-Haut. Ces termes, en soi, offrent maintenant à la raison un sens net et défini, d'après nos explications précédentes. Mais quelle en est la liaison, et comment s'unissent-ils au verset antérieur? Voilà la question difficile.

Le Prophète parlait au juste quand il disait : tu contempleras de tes yeux. Or quand il ajoute : tu es, Seigneur, mon espérance, il s'adresse évidemment à Dieu. Comment lier ces deux passages? De plus, à qui se rapportent ces autres paroles : *altissimum posuisti refugium tuum*, tu as placé ton asile dans le Très-Haut? Au juste, de nouveau, sans doute. Mais cela ressemble à de l'incohérence et reste incompréhensible.

Les interprètes diffèrent dans leurs commentaires sur ces obscurités. Théodoret, par exemple, et plu-

sieurs chez les Grecs , sous-entendent simplement le mot *dixisti* , tu as dit , et font accorder tous les verbes, moins le *tu es* , qui n'est plus qu'une apostrophe, avec le même sujet, le juste ; ils complètent donc le texte de la sorte : *quoniam* , *dixisti* , *tu es* , *Domine* , *spes mea* , *ideo* , *altissimum posuisti refugium tuum* ; et ils achèvent ainsi le sens : *ea de causa non accedet ad te malum et flagellum non appropinquabit tibi*. C'est-à-dire : tu considèreras de tes yeux..... car tu as dit , Seigneur vous êtes mon espérance ; tu as donc placé ton refuge auprès du Très-Haut ; aussi le mal, la crainte nocturne, la flèche qui vole, l'intrigue ténébreuse, n'approcheront point de toi...

Cette interprétation est certainement ingénieuse. Toutefois je ne puis l'admettre. Je ne vois pas la nécessité de sous-entendre le mot, *dixisti*, et, loin de nuire à la connexion de ces fragments du psaume , le dialogue, qu'on supprime, me semble tout-à-fait propre à les unir. Je le répète, ce psaume est un poème, un drame, comme le Cantique des cantiques, et, si je puis comparer les petites choses aux grandes, comme les pièces de théâtre. Le dialogue est l'âme de ces compositions. Les personnages s'interrogent et se répondent ; c'est une scène animée, ce n'est pas un récit fait à la plume. Quelques lignes plus bas, Dieu s'introduit lui-même en ces termes : *Parce qu'il a espéré en moi , je le délivrerai* ; immédiatement avant ces paroles, c'était le Prophète qui disait : *tu marcheras sur l'aspic...*

Comment introduire *dixisti* ou *dixit* dans ces passages? Je maintiens donc le dialogue, et ces mots : *quoniam tu es Domine...* me semblent la réplique du juste au langage de Dieu, *considerabis oculis tuis*.

Cela posé, qu'est-ce qui appartient au juste, qu'est-ce qui revient à Dieu dans les versets : *Quoniam tu es, Domine, spes mea, altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo?* Le mot *altissimum* étant ici substantif et non le qualificatif de *refugium*, je ne puis mettre ces deux versets dans la bouche du juste. Le correspondant d'*altissimum*, dans l'hébreu, est en effet, le même mot dont ce texte s'est servi pour exprimer l'*altissimi* du commencement du psaume, et le correspondant de ce terme, dans le grec, est précédé de l'article $\tau\omicron$, ce qui indique clairement un nom. Ce fragment ne veut pas dire : vous vous êtes fait, mon Dieu, une demeure élevée, mais tu as placé ton asile auprès de Dieu ; il est donc clair que ce n'est plus le juste qui parle ; il est clair encore que les fragments qui suivent sont adressés à celui qui a placé son refuge si haut, et que le mal ne doit pas approcher de ce tabernacle sublime ; ces paroles s'adressent donc au juste, et ici ce n'est pas lui qui est en scène.

D'où il résulte que le juste prononce seulement ces mots : *quoniam tu es, Domine, spes mea*. Il vient d'entendre les promesses divines, on a célébré

sa vaillance et son triomphe, et il répond avec humilité et reconnaissance : Merci, Seigneur, pour vos bienfaits; ma joie est d'autant plus grande et plus sincère que je ne les dois qu'à vous seul, mon espoir; ce n'est ni mon arc ni mon glaive qui vaincraient mes ennemis, c'est vous, mon asile, mon refuge, *quoniam tu es, Domine, spes mea*. Que d'autres espèrent dans la richesse, l'intrigue, la faveur, la puissance, la noblesse, l'amitié, la famille, la force et le courage : pour moi, tout cela n'est plus qu'une fumée vaine, et je sais que je ne serai pas confondu, *puisque vous êtes mon espérance*. Si le combat s'engage, si le monde sévit, si le démon écume, si la chair se déchaîne : mon cœur ne craindra pas, il combattra intrépide, *puisque vous êtes son appui*; et quand il aura vaincu, quand il pourra aspirer à la palme des glorieux, à la couronne des triomphants, il ne s'enorgueillira point, il n'exaltera pas ses prouesses, ses puissances, il saura d'où lui vient la victoire, *puisque vous êtes son refuge*. Tel est le langage du juste, et le Prophète répond aussitôt : *Altissimum posuisti refugium tuum*; vous parlez sagement; le domicile où vous vous retirez, c'est Dieu lui-même, le Tout-Puissant, le Très-Haut : comment les traits de l'homme et du démon voleraient-ils au ciel, comment les foudres infernales et humaines ébranleraient-elles cet immuable asile ?

Aussi, *non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo*.

Le mal, c'est le péché et le châtement du péché ; nous commettons celui-là, nous supportons celui-ci. Le premier est le mal proprement dit ; c'est de lui que le Prophète a écrit : *non accedet ad te malum , le mal ne t'approchera pas* ; le second est improprement appelé de la sorte ; aussi David ne le nomme-t-il pas le mal, mais le fléau, c'est-à-dire la punition, et *flagellum non appropinquat tabernaculo tuo*.

Il est facile de justifier cette distinction.

Qu'est-ce que le mal ? C'est ce qui rend l'homme mauvais, ce qui ne peut venir de Dieu en aucune manière. Or le péché seul est en dehors de l'action directe de la Divinité. Les calamités, au contraire, loin de pervertir, rendent meilleur souvent, du moins elles y tendent toujours ; Dieu en est l'auteur ; c'est lui, le Bien par excellence, qui les envoie. Voici un pauvre, un pauvre obscur, dédaigné, plein d'ulcères ; mais ce pauvre est pieux, chaste, sobre, patient, ce pauvre est juste comme Lazare suppliant devant la porte du riche. Comment nommerez-vous donc sa misère ? Le mal ou le bien ? Le bien, sans aucun doute. Mais il souffre des maux nombreux ? Je l'avoue ; mais il manque de celui qui rend l'homme mauvais. Et le riche, couvert de pourpre, assis à une table splendide, abondamment repu de toutes les jouissances, ce riche si dur envers Lazare, comment nommerez-vous sa prospérité ? Le mal ou le bien ? Le mal évidemment. Mais il possède des biens sans nombre ? Je l'avoue ; mais il manque de

celui qui mérite seul ce nom, de la grâce divine. Que lui servit d'avoir une maison confortable, une table abondante, des enfants intelligents, un bon manteau, une tunique soyeuse, une riche chaussure, et de posséder une âme pervertie ? Quand j'y songe, je comprends ce philosophe paten crachant au visage de l'homme opulent qui l'avait mandé dans sa luxueuse demeure, après avoir cherché préalablement des yeux un lieu propre pour satisfaire à ce besoin. Je comprends sa réponse aux expressions courroucées de son hôte : pourquoi t'irriter, dit-il, je ne trouve ici que toi de sordide.

Une difficulté se présente maintenant. Le Prophète a écrit que le mal, c'est-à-dire le péché, ne s'approchera pas de la tente du juste, et Salomon a dit que *ce juste tombe sept fois, et qu'il n'est pas d'homme sur la terre qui ne fasse le péché*. Le Prophète ajoute que le châtement — *flagellum* — ne s'approchera pas du tabernacle du prédestiné, et, dans un autre endroit, il s'écrie : *J'ai lavé mes mains parmi les innocents, et j'ai été flagellé tout le jour, et mon châtement a commencé dès le matin; tandis qu'il affirme que les pécheurs ne partagent pas les travaux des autres hommes, et ne sont point flagellés comme eux*. C'est précisément le contraire de notre psaume.

Remarquez d'abord que le langage du Prophète dans le psaume xc se rapporte à la vie future. Pourquoi, en effet, le mal ne s'approchera-t-il point du juste ? Parce qu'il aura son refuge, sa demeure

auprès de Dieu ; les mots *refugium* et *tabernaculum* ont ici le même sens. Quand donc le juste sera dans le ciel, ne sera-t-il pas vrai de dire avec David, *non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo* ? Est-ce que le châtement, est-ce que le péché habiteront ces *tabernacles aimés, ces tabernacles éternels, ces tabernacles* que le Pontife suprême a consacrés par son sang, et où le Très-Haut habite au milieu des élus ?

Pour bien comprendre ce bonheur du ciel, descendons dans quelques détails.

Les hommes peuvent se diviser en cinq classes.

Le péché habite chez les premiers comme dans sa propre demeure, et le châtement les déchire sans cesse. Ce sont les damnés : ils pèchent éternellement, ils sont éternellement frappés. Vases de colère, vases d'infamies, ils ne subsistent que pour manifester la puissance et la justice divines.

Le péché domine les seconds, mais le mal n'est pas sans remède. Ce sont les habitudinaires, les mondains, les scélérats de la terre. Dignes d'être engloutis vivants dans l'enfer, vendant leur âme chaque jour à Satan pour une passion infâme, ils peuvent cependant la racheter par une larme. Etat misérable, toutefois, d'autant plus misérable qu'il paraît souvent paré de toutes les splendeurs du siècle. O si l'homme avait mesuré l'infime distance qui sépare le péché de la géhenne : s'il songeait combien rapidement on tombe de la faute dans le châtement, il serait plein d'épouvante ! Que de té-

nèbres sur le chemin du pécheur, avec quelle rage l'ange de Dieu le poursuit! Chemin de peu d'étendue, chemin ténébreux, glissant, où l'on fuit devant l'ange terrible qui chasse impétueusement vers l'abîme.

La troisième classe renferme les hommes qui n'ont pas donné asile au péché dans leur cœur, mais qui sont en butte à la concupiscence, son pourvoyeur dans les âmes. Ce sont tous les serviteurs de Dieu. Ils ont chassé les Chananéens de la Palestine spirituelle, mais Jébussec, c'est-à-dire la concupiscence, est restée près d'eux, et ils ont besoin d'user d'une grande vigilance.

La quatrième classe se compose seulement d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence : état qui ne commit pas le péché, qui l'ignora et n'éprouva point la concupiscence. Heureux état, mais bien éloigné encore de l'état fortuné que célèbre le Prophète, quand il chante : *Non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo*. Le mal, en effet, attendait à la porte du paradis l'heure de souiller cette demeure tranquille, et le châtement vengeur le suivait pas à pas.

Les saints composent donc la cinquième catégorie. Ce sont ceux que le Prophète exhorte de la sorte : *Loue le Seigneur, Jérusalem, Sion célèbre ton Dieu, car il a affermi tes portes sur leurs gonds, et ni le mal, ni la douleur n'approcheront de ton enceinte. O tabernacle heureux! O refuge assuré! O région radieuse, région pacifique, qui ne con-*

naît pas les terreurs nocturnes, les nuées, les tempêtes et les vents : qui se déroule au-dessus des montagnes, au-dessus des airs, au-dessus du firmament : où le triomphe a remplacé la lutte, la palme le glaive, le diadème le casque, et les cantiques les pleurs gémissantes ! où la vie n'est plus suivie de la mort, le repos du labeur, la jouissance du dégoût, la sécurité de la terreur, où il n'est rien qui puisse déplaire, et où se rencontre tout ce qui peut réjouir : car le mal en est absent, et tous les biens s'y sont donnés rendez-vous ! O trois fois, cent fois, mille fois heureux les citoyens de cette douce cité, les familiers de ses princes illustres ! Que faisons-nous ? où courons-nous ? que poursuivons-nous ? Nous nous épuisons en soucis, en travaux, pour des riens brillants, éphémères... O folie ! Puisque l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler, puisqu'il faut travailler toujours, que ce soit pour la terre ou pour le ciel, soyons sages enfin, et acceptons, pour les biens véritables, les labeurs que les insensés acceptent pour les biens mensongers. C'est ainsi que nous préparerons notre tabernacle au ciel, *et non accedet malum, et flagellum non appropinquabit.*

SECOND POINT.

Si le texte du Prophète doit être entendu surtout de la vie future, il s'entend encore de la vie présente. Saint Paul écrivant à Timothée affirme que la piété a la *promesse de la vie qui est maintenant*,

et de la vie à venir. Voyons donc, si vous le voulez bien, comment il est vrai de dire que le mal et son châtiement n'approchent pas du juste, même en ce monde.

Il est bien certain, d'abord, que le péché n'approchera pas de lui, pour quiconque donne au correspondant dans l'hébreu du mot *accedet* toute sa signification. L'hébreu signifie, en effet, *accedet temere, casu, fortuito*, ou plutôt *accidet*. Sans doute le péché s'approche quelquefois du juste, mais non témérairement : c'est par une permission spéciale de Dieu, qui ne laisse pécher ses élus que pour les exciter à la perfection. Mordus par le serpent, ils remontent à la cause, ils arrachent la racine cachée de la faute. *Pourquoi Dieu a-t-il permis que celui qu'il voulait mettre à la tête de l'Eglise tremblât à la voix d'une servante et reniât son maître? N'était-ce pas pour que Pierre apprît dans sa propre chute la miséricorde qu'il devait aux pécheurs? Par la permission divine, Pierre s'éprouva d'abord lui-même, et ce fut ensuite qu'il parvint à la papauté, afin qu'il connût par son infirmité avec quelle douceur il devait traiter l'infirmité d'autrui.* C'est l'enseignement de saint Grégoire que Dieu laisse dans ses saints des taches légères qu'ils ne peuvent jamais effacer complètement malgré leurs efforts, pour qu'ils voient clairement leur impuissance dans les matières les plus futiles, et rapportent à Dieu leurs victoires sur les grandes passions. Ainsi, puisque les saints ne tombent dans le péché

que pour se relever plus prévoyants et plus purs, il est vrai de dire avec le Prophète que le mal n'approchera pas du juste témérairement, à l'improviste, comme une catastrophe mortelle¹.

Il est également vrai de dire que le châtimeut du péché n'approchera pas de lui. Que le monde le veuille ou ne le veuille pas, les pervers seuls sont atteints par les véritables tortures. Qu'est-ce en effet que le châtimeut du Prophète? C'est une douleur qui pénètre l'âme, la remplit d'angoisses et la dispose à faillir. Le corps n'est pas l'homme, c'est la tente qui l'abrite ou le char qui le transporte sur tous les points de la cité. La douleur du corps n'est donc pas le châtimeut proprement dit, si, surtout, l'aiguillon de la souffrance ne s'enfonce pas jusqu'à l'âme, ne la révolte, ne l'irrite pas, et ne la pousse point à l'hérésie, au vol, au blasphème, à l'homicide ou au suicide : actions quotidiennes des amateurs du siècle, qui se cabrent sous le fouet, et pour une piqure se jettent par de furieux écarts jusque dans les derniers abîmes.

Je m'explique plus complètement.

C'est l'âme qui sent le *flagellum* prophétique, qui se plaint, qui gémit. Un doigt coupé engendre une souffrance cuisante, parce que l'âme habite où est la vie; la taille de la chevelure nous laisse insensible, parce que la chevelure est morte, et que l'âme n'habite pas où est la mort. Or où réside

¹ S. Greg. hom. 21 in *Evangel.*; L. 3 Dialog. c. 14.

l'âme du mondain? Dans le siècle, dans une épouse, dans ses enfants, dans la chair, les palais, la richesse : *le cœur va du côté de nos trésors*, l'âme se concentre surtout où elle aime, avec plus d'intensité qu'aux lieux mêmes qu'elle anime. Qu'y a-t-il d'étrange aux gémissements, aux blasphèmes, aux folies du mondain frappé par le fouet vengeur dans ses affections humaines? On lui arrache la vie, on taille dans le vif de son cœur, siège aimé de son âme. Mais les saints qui ont leur refuge auprès du Très-Haut, dont l'âme habite en Dieu, leur vie, leur bien, leur volupté, leur amour, ne souffrent pas de dommage de ces blessures terrestres, *le fléau n'approche pas* de leur tabernacle; c'est la chevelure languissante qui tombe sous le ciseau, c'est la feuille morte qui se disperse aux souffles de l'automne. On vole à saint Bernard un trésor considérable destiné à bâtir un monastère? Saint Bernard dit tranquillement : *Dieu soit béni, car il nous a délivré d'un grand fardeau*. On annonce à un saint prêtre du nom d'Etienne, l'incendie malveillant d'une grange remplie de ses moissons : Malheur, malheur, père Etienne, quel malheur vous arrive, s'écrient ses disciples éperdus? Malheur, malheur à mon ennemi, réplique simplement le prêtre, quant à moi il ne m'arrive rien de mal. Saint Grégoire, élevé au pontificat suprême, regrette son monastère et sa cellule. Que dirai-je encore! le monde, pour les élus, la chair, c'est la prison, c'est l'exil, *hélas*, disent-ils tous avec le Prophète,

mon pèlerinage se prolonge. Que je voudrais être dissous pour me réunir au Christ, continuent-ils avec saint Paul, *et qui me délivrera de ce corps de mort?* Ainsi, loin de fuir le trépas, la plus grande des calamités, ils l'appellent de leurs vœux, car leur âme est au ciel, auprès du Très-Haut, dont le mal ne saurait approcher ¹.

Considérez les martyrs. Les bourreaux s'avançaient avec des armes cruelles et des pensées plus cruelles encore. Ils voulaient surtout atteindre à l'âme. Le voleur du bois fait brandir son glaive au yeux du voyageur surpris, mais pour lui arracher seulement un peu d'or. Les bourreaux de même faisaient étinceler le fer, mais pour ravir aux martyrs le trésor de la foi; ils n'en voulaient point au corps, mais à la richesse spirituelle de l'âme. Que faisaient alors les martyrs? Ils imitaient le patriarche Josèph, ils abandonnaient leur manteau, ils fuyaient avec leur trésor se réfugier dans le tabernacle céleste, et de ce lieu élevé ils contemplaient avec joie les tortures que le bourreau infligeait à leur corps, comme on contemplerait du haut d'une tour l'incendie de sa demeure, allumé par l'ennemi qui comptait bien nous y surprendre. Ils riaient doucement de l'impuissance des chevalets, ils raillaient comme saint Laurent leurs inutiles efforts : *ils étaient triomphants, malgré leurs chairs pentelantes, leurs côtés entr'ouverts; non-seulement ils regardaient leur*

¹ Vie de S. Bernard, l. 3, c. 6; S. Greg. Dial. l. 4, c. 19.

*sang précieux sortir en bouillonnant de leurs blessures, avec courage, mais encore avec allégresse.*¹ Où donc était leur âme? Elle était en lieu sûr. Si elle eut résidé dans leurs entrailles, elle aurait senti le fer qui les fouillait, elle aurait succombé à la douleur, elle aurait apostasié. Plaçons donc nos affections dans Dieu seul, dans l'Être qui ne saurait périr, qui ne peut être pour l'âme un sujet de souffrance; et puis, que le monde s'embrace, que les villes croulent, que les provinces s'ébranlent, que les royaumes s'abîment; que les empires se succèdent, que le ciel et la terre se confondent : que nous importera? Là ne réside ni notre cœur, ni notre âme; notre demeure est auprès du Très-Haut, dont le mal et la souffrance ne sauraient approcher.

Mais je dis plus encore; non-seulement la calamité n'est pas à dommage aux élus, mais elle leur procure, au contraire, un grand profit et une grande volupté. Ce mot seul de *flagellum* peut nous en convaincre. Qu'est-ce que le fouet? C'est ce qui excite la course du cheval, qui le réveille, qui le fait hâter vers le but, et qu'on rejette ensuite dans un coin la course achevée. Or nous marchons vers la patrie céleste : la route est longue, le temps est rapide, le cheval est lent; qui contestera la nécessité du fouet? Si nos infirmités se multiplient, nous nous hâtons, au témoignage du Prophète; les maux qui nous oppres-

¹ S. Bern. Serm. 61 in Cant.

sent ici-bas, nous poussent plus vite vers Dieu, au témoignage de saint Grégoire. Quand donc le monde nous flagelle avec le fouet de la tribulation, il nous crie : Ne t'arrête pas dans mon sein, ne place pas en moi tes délices. L'épine en ensanglantant la main qui cherche les roses, lui dit par cette blessure : Pourquoi me touches-tu ? Tu te trompes, je suis l'épine, je ne suis pas la rose. Le fouet de la tribulation est donc utile ici-bas, mais il sera relégué dans un coin obscur, après la mort, et ne trouvera pas de place au tabernacle des cieux.

Je ne refuse pas la souffrance, direz-vous peut-être, mais je veux me l'infliger moi-même; ou bien, je ne voudrais être flagellé que de la main de Dieu; je ne puis supporter que l'homme me dépouille, par exemple, ou m'outrage. Mais, dites-moi, si votre cheval s'arrête au milieu du chemin, s'il refuse d'avancer malgré tous vos efforts, ne désireriez-vous pas qu'un passant, le frappant sur la croupe, le forçât à continuer son voyage? Ne vous irritez donc plus contre l'injustice et l'injure. Dieu a vu votre faiblesse, votre inexpérience, et il envoie quelqu'un à votre aide. Ne vous effrayez pas de ses formes un peu rudes. Quoi de plus disgracieux que la vigne, et quoi de plus utile? Celui qui en ignore l'usage, préfère une ronce fleurie. N'imitiez pas cet ignorant, ne rebutez pas la calamité, car elle distille le vin de la gloire et de la béatitude : toute tribulation est grosse du ciel. Voyez le laboureur : il se lamente sur ses loisirs forcés, au

temps des pluies inopportunes ; il se réjouit au contraire quand le soleil darde et il va à ses labeurs en chantant ; il sait bien que le travail lui donne l'abondance, et que le repos pour lui, c'est la misère. Voyez les martyrs ; un saint Ignace soupire après les bêtes de l'arène, il se propose d'exciter leurs ardeurs, tant le supplice lui parait désirable ; un saint Cyprien offre de l'or à son bourreau, afin qu'il soit bien constaté que la victime est l'obligée du persécuteur. Voyez Jésus ; il vit dans la souffrance, et il remplit de douleur sa mère chérie, ses apôtres bien-aimés. Est-ce qu'un prisonnier pour dettes se prend à maudire la main amie qui jette dans son cachot une bourse d'or, parce que le métal le frappe à la tête en tombant ? Dans son ignorance du bienfait, il dira peut-être au premier abord. Malheur, on me lapide ! Mais il se ravisera bientôt à la vue de ce secours inespéré, et ne songera même plus à sa blessure ; il bénira la main qui l'a meurtri. Les saints agissaient de la sorte. Ils ne s'arrêtaient pas à l'écorce trompeuse de la souffrance, ils puisaient, ils s'enivraient à la généreuse liqueur qu'elle renferme, et ils payaient avec cette vile enveloppe les dettes contractées envers Dieu ¹.

Le *flagellum*, disent les grammairiens, s'appelait autrefois *stabellum*, mais il me semble que la tribulation aurait dû s'appeler au contraire *flagellum* dans l'antiquité et *stabellum* maintenant. Le prix de

¹ Ign. lettre aux Rom. ; Pontius, martyr de S. Cyprien.

la souffrance, en effet, n'est apprécié que depuis le Calvaire. Auparavant elle affligeait, elle flagellait dans la vérité du terme, et méritait à coup sûr le nom de fouet. Mais le Christ en s'emparant du *flagellum* antique en a amorti les blessures, les a rendues superficielles, douces et désirables, et il conviendrait de l'appeler *flabellum*, c'est-à-dire l'évantaïl. Celui-ci rafraîchit, la tribulation de même. Voyez cet adolescent fougueux : la passion le tourmente, ne lui laisse pas de repos : Dieu prend l'évantaïl de la maladie, et la fièvre du sang se calme, les désirs s'affaissent avec les forces. L'évantaïl éloigne les mouches indiscrètes, l'affliction de même. Voici un homme riche, noble, puissant : les mouches de la flatterie accourent, pour se repaître à cette source de miel : Dieu prend l'évantaïl de la misère, et les insectes bourdonnants s'envolent. Bienfait immense. Mieux vaut ne pas avoir d'amis que des flatteurs, qui entretiennent les vices, perdent les âmes, et se retirent après avoir avancé notre ruine. Comme ces coqs qui tournent à tous les souffles sur le haut des tours, ils célèbrent et saluent toujours le côté d'où s'élève le vent de la prospérité. L'évantaïl enfin, récrée, reconforte, console, de même la tribulation : *elle produit la patience, la patience prouve notre force, et notre constance nous vaut l'espérance qui n'est pas con fondue*, qui réjouit d'une manière ineffable¹. Saint

¹ Rome, 5.

Bernard gagna autrefois à son ordre, dans ses courses évangéliques à travers les Flandres, un homme riche et noble, du nom d'Arnulphe. Dieu, pour rafraîchir ce transfuge de la région enflammée du siècle, prit l'éventail de la maladie et lui envoya de longues et de cruelles douleurs. Que disait ce néophyte de saint Bernard ? Tes paroles sont véritables, Seigneur, répétait-il souvent. Tu as promis le centuple des biens terrestres qu'on abandonnerait pour te servir, et telle est ma joie dans ces jours de souffrance, que je préfère mon état au centuple des biens que j'ai laissés dans le monde. C'est donc avec raison que le Psalmiste chante : *Ta verge et ton fouet m'ont consolé* ; que saint Jacques a écrit, *de regarder les tentations diverses comme un bonheur*. Les apôtres n'étaient donc pas des insensés quand ils se glorifiaient d'avoir souffert pour Jésus. Et si tels sont les effets de la tribulation dans ce monde, que dirai-je de l'avenir ? Combien justement le *flagellum* de la terre s'appellera au ciel le *stabilium* de la félicité ! Alors nous serons parvenus au lieu du rafraîchissement éternel, nous nous réjouirons pour les épreuves du passé, nous comprendrons l'utilité de nos humiliations anciennes. Béni soit le fouet de Dieu, dirons-nous, et les jeûnes, et les injures, et les persécutions, et béni par dessus tout Dieu qui nous les envoyait, et qui les a changés en ces douceurs et ces délices infinies !

NEUVIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Que d'hommes fouillent à grands frais les entrailles de la terre pour en extraire l'or et la pierre précieuse, et combien ne rencontrent qu'un noir charbon, ou les ossements des morts, ou un peu de cendres! De même, que d'hommes s'épuisent à chercher dans les lettres sacrées le trésor de la vraie sagesse, et combien peu rencontrent ce trésor incomparable? Les hérétiques y consomment leurs jours et leurs nuits; je ne nie pas leurs veilles, je constate leurs efforts; mais je demande quel a été le fruit de ces travaux immenses? L'exhumation d'un cadavre, un peu de poussière, des interprétations désespérantes comme le Tartare, lugubres comme ses charbons noirs, les ossements hideux des erreurs depuis longtemps ensevelies. Et que personne ne s'en étonne: le disciple n'est pas plus grand que le maître, et c'est déjà bien glorieux pour lui d'égaliser ce docteur de sa jeunesse. Or le docteur de l'hérétique, au témoignage de l'Écriture, c'est l'esprit d'erreur, l'esprit de mensonge, l'esprit de vertige. C'est lui qui montra aux hérétiques comment il fallait pervertir les saints Livres, les dénaturer, en extraire des sens perfides, quand il lutta avec la Bible contre la Sagesse elle-même, le Verbe de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Si tu es le fils du Très-Haut, disait-il, précipite-toi, car il est écrit:*

Il a commis des anges à ta garde ; ces anges te porteront sur leurs mains , de peur que ton pied ne heurte contre la pierre. C'est ce même passage que je dois commenter aujourd'hui. A l'exemple du laboureur prudent qui arrache les herbages nuisibles de ses champs avant d'y semer les plantes utiles, nous réfuterons d'abord la sentence de Satan, et nous produirons ensuite l'explication véritable du texte, telle que les saints Pères nous la fournissent.

Satan a commis quatre péchés dans son interprétation. D'abord il a détourné le texte de son but : le psaume xc, je le répète, se rapporte au juste, et le passage en question ne peut en aucune manière s'entendre du Christ. Comme Dieu, celui-ci n'a qu'à faire de la garde des anges, et n'est-ce pas lui qui les conserve ? Son âme n'a jamais eu besoin de leur secours, elle fut toujours heureuse, toujours commensale de la divinité ; les âmes en péril, ballotées entre les attaques infernales, réclament seules un céleste gardien. Sa chair, il est vrai, demandait une égide protectrice, mais cette égide ce fut le Verbe lui-même qui en avait fait sa demeure. Que les anges servissent le Christ, cela se comprend, mais qu'ils le protégeassent, cela ne se comprend plus.

Puis Satan voulait abuser de ce passage pour une mauvaise fin ; il voulait faire tomber Jésus dans le péché. Dieu use du mal pour produire le bien, Satan cherche à faire sortir le mal du bien.

Satan, en troisième lieu, prit les paroles du Psalmiste, non dans le sens métaphorique comme il convient, mais à la lettre, ce qui va contre la vérité. Le Prophète ne conseille point ici au juste de se précipiter par la fenêtre, en lui promettant le secours angélique contre les pavés du chemin; ce serait tenter Dieu, comme répliqua sagement le Sauveur. Les anges assistent le juste, autant qu'il s'assiste lui-même; attendre un miracle superflu, se jeter en bas du haut d'une montagne pour expérimenter la vigilance du ciel, c'est vouloir se briser en pure perte les bras et les jambes. Satan le savait bien d'ailleurs, et il n'était pas dupe de son interprétation.

Satan, enfin, tronqua perfidement le passage, il sauta ces mots : *Ut custodiant te in omnibus viis tuis*, pour te garder dans toutes tes voies, qui s'intercalent entre *angelis suis mandavit de te* et *in manibus portabunt te*. C'était habile, car ce fragment découvrait sa perfidie. Une voie, un chemin n'est plus un précipice. De même, il ne cita pas les paroles suivantes : *tu marcheras sur l'aspic*, etc., pour la raison déjà dite. *O sophiste malicieux, pourquoi supprimer le verset suivant? Je le sais bien, quoique tu te taises : je monterai, dans toutes mes voies, sur toi, l'Aspic et le Basilic : j'y marcherai, environné de la Trinité, sur les serpents et les scorpions*¹.

¹ S. Grég. de Naz. *Orat. in S. Iovacum*.

Voilà la sagesse du maître : comment voudriez-vous que les disciples ne fussent pas aussi ineptes et aussi absurdes ! C'est pourquoi saint Jérôme conseille de ne jamais croire aux hérétiques, et à leurs bavardages sur l'Écriture, puisque le démon a bien osé parler à ce sujet, et de s'en rapporter uniquement aux interprétations de l'Église, seule maîtresse dans la doctrine divine.

Ecartons donc cette ivraie traîtresse, et examinons notre psaume à la lumière des commentaires de nos saints docteurs.

Quoniam angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuam.

Le mot *quoniam* ne se rapporte pas aux paroles précédentes, *non accedet, .. etc.*, mais aux suivantes : *In manibus portabunt te*. De sorte qu'il faut traduire ainsi : *Puisqu'il a ordonné à ses anges de te garder sur toutes tes voies, pour cette raison, les anges te porteront sur leurs mains, de crainte que tu ne te heurtes à la pierre du sentier*. Ce n'est point en effet parce que Dieu a donné des ordres à ses esprits que le mal n'approchera pas du tabernacle du juste, c'est parce que ce juste a placé sa demeure sous l'aide du Très-Haut. Cette demeure inexpugnable ne demande point des sentinelles vigilantes, et l'on ne comprendrait plus le prophète si, pour expliquer que la tribulation ne visite pas le tabernacle céleste, où l'on repose, il disait que les anges

nous gardent dans le chemin, où l'on s'avance.
Une route n'est pas une tente.

Ces deux versets sont donc liés entre eux, et ils annoncent un nouveau bienfait au bénéfice de la vertu. Ce n'était pas assez de promettre le ciel, le bonheur, le calme éternel au juste : il pouvait en effet demander à Dieu ce qu'il deviendrait en attendant dans la terre d'exil, sur ces chemins remplis de pièges et d'ornières profondes. Mais Dieu a été au devant de cette inquiétude légitime ; il ne s'est pas contenté de préparer le tabernacle, de l'orner, de l'embellir : il a frayé le sentier qui y mène, il y a placé de distance en distance des esprits puissants, dévoués, nombreux, il a envoyé ses anges pour escorter le juste.

L'homme est donc un être bien grand, bien supérieur, puisque des anges descendent pour le servir et éclairer sa route. Quels soins, quelles sollicitudes ! Dieu lui-même s'abaisse pour illuminer sa voie, la Providence l'enveloppe dans une affection maternelle, elle ne dort jamais ; la Gardienne des hommes a toujours les yeux sur Israël, elle l'entoure d'une triple enceinte, — la loi naturelle, la loi divine, et la loi humaine ; elle l'y enchaîne par des bienfaits innombrables, elle le confie à la garde de son frère, elle le met enfin sous le patronage de l'ange, l'être incorruptible, sincère, sage, puissant et rapide par excellence. Ce n'était pas assez de nous mettre à l'abri des murailles, car on peut les franchir, de nous lier par la reconnaissance, car

on peut être ingrat, de nous recommander à la charité fraternelle, car nos semblables peuvent trahir : il nous envoie des anges qui ne trahissent pas, que nous ne pouvons fuir, que nous ne pouvons éviter, et qui ne peuvent être vaincus.

Cette doctrine de l'ange gardien est indiquée par plusieurs autres passages des Saintes Ecritures, entre autres, par le passage de saint Matthieu où le Seigneur dit de ne pas mépriser le mendiant, car son ange, ajoute-t-il, voit toujours la face de Dieu le Père, tant celui-ci estime la pauvreté de la terre. Je rappelle encore ce texte des Actes qui rapportent que certains fidèles ne pouvant croire à la délivrance miraculeuse de saint Pierre qui avait été jeté en prison, s'écrièrent à sa vue : C'est son ange, et je conclus avec saint Jérôme : *C'est une grande dignité que la dignité des âmes, puisque chacun reçoit, dès le jour de sa naissance, un ange qui veille à sa garde.*

Mais si chacun de nous a seulement un ange, pourquoi le Prophète dit-il, *angelis suis* ?

Pour deux raisons. D'abord, les cités, les provinces, les royaumes ont comme les hommes de célestes gardiens. Daniel parle de l'ange des Juifs, de l'ange des Grecs et de l'ange des Perses, et saint Basile affirme que les gardiens des royaumes sont supérieurs en dignité aux anges de chacun des hommes pour un motif facile à saisir.

Puis, les paroles du Prophète peuvent s'entendre non-seulement des anges proprement dits, mais encore des évêques, des prêtres et des prédicateurs.

Saint Jean ne nomme-t-il pas ainsi dans l'Apocalypse les sept pontifes des églises d'Asie ? Malachie ne décerne-t-il pas ce titre au prêtre dépositaire de la science et dispensateur de la loi ? Dieu, enfin, n'a-t-il pas dit, dans le Prophète, de son précurseur, *voici que j'envoie mon ange pour préparer la voie devant ma face* ? Dieu, en effet, a ordonné à tous ceux-ci de veiller sur vous et de vous protéger de leur parole, de leurs exemples ; il les a obligés de se charger de vos âmes, de leur conduite, de leur nourriture, de leur salut, de cette terre au tabernacle éternel. Le Psalmiste disait donc bien : *angelis suis mandavit de te.*

Mais pourquoi ce mot *suis, ses anges* ? *Angelis* seul ne suffisait-il pas ? Non, Satan aussi a ses anges ; il leur a ordonné aussi de veiller sur vous, de vous éloigner du repentir, si vous êtes coupables, de vous pousser au crime, si vous êtes vertueux. Si Dieu ajoute ses évêques et ses prêtres aux cohortes angéliques pour fortifier la garde qui se fait par son ordre autour de vos âmes, Satan, de même, pousse contre vous, pêle-mêle avec ses satellites infernaux, les courtisannes, les libertins, les luthériens, surtout, et les calvinistes. Il était donc nécessaire de faire le discernement entre des esprits et des êtres aux mandats si divers ; il était nécessaire que le Prophète assurât le juste que si Dieu envoie ses anges pour le conduire au ciel, il n'a rien à démêler avec les essences ténébreuses qui l'entraînent aux abîmes. La doctrine d'Origène répugne : Dieu n'a pu donner

à chaque homme un bon et un mauvais ange ; il n'a pu commander, même à un esprit damné, de faire le mal et de pousser au mal : ne s'appelle-t-il pas dans saint Jacques, *Intentator malorum*? Ne s'irrite-t-il pas dans Jérémie contre les faux prophètes, ne s'écrie-t-il pas que ces derniers parlent sans mission, de l'abondance de leur cœur, et nullement de sa part? Non, il ne commande le mal à personne, il ne tente ni par lui, ni par le démon, ni par l'homme. Plût au ciel que les voyants audacieux de ce siècle méditassent les paroles foudroyantes du Prophète des ruines! Comme les imposteurs d'autrefois, ils innocentent le sacrilège, l'inceste, le blasphème ; ils disent aux violeurs des lois, qui se précipitent de toutes parts, ils disent à ces pirates d'un genre nouveau : *La paix sera avec vous, le malheur ne s'abattra pas sur vos têtes*. Mais Dieu répond comme aux temps de Jérémie : *Je ne les envoyais point, ils allaient d'eux-mêmes ; je ne leur parlais point, et ils prophétisaient... s'ils avaient été les messagers de ma parole à mon peuple, je les aurais gardés de leurs pensées de mort*. Qui, en effet, a envoyé Luther et Calvin? D'où vinrent-ils, quand vinrent-ils, et comment? Qui les introduisit, qui les inspira? L'Évangile de Jésus-Christ? N'est-ce pas plutôt l'Alcoran, qui leur apprit ces coutumes d'Épicure et de pillard qui ont édifié cet âge. Vie pure, sainte, juste, qui hait la virginité, exécère la continence, ne peut supporter le jeûne, lâche les rênes à toutes les passions, et dévaste la terre et les

ondes en écumeur de mer plutôt qu'en guerrier! Ils parlaient donc *la vision de leur cœur*, ils coururent sans mission, ils prêchèrent sans ordre. S'ils *avaient participé au conseil du Seigneur*, s'ils avaient résidé dans l'assemblée des saints, si ces impies et ces ingrats ne s'étaient pas retirés du giron maternel, Dieu les eût rappelé de leurs erreurs, il n'aurait pas permis leur ruine, tandis que pour leur apostasie les infortunés se précipitèrent d'aveuglement en aveuglement, de nuit en nuit, de ténèbres en ténèbres, jusqu'aux jours des ténèbres extérieures, de l'horrible géhenne ¹.

Les anges nous protègent spontanément pour plusieurs causes. D'abord, pour plaire au Christ leur roi comme le nôtre, et à qui rien n'est plus agréable que la conservation des âmes qu'il a rachetées de son sang; ensuite, pour réparer les ruines de la Jérusalem céleste et réjouir ses citoyens; pour satisfaire à l'ardente charité qui les anime envers nous, les vivantes images de Dieu; pour satisfaire à leur légitime haine contre le roi des enfers; mais surtout pour obéir aux ordres divins, *angelis suis mandavit de te*. Car rien n'est plus doux, plus suave à des esprits qui chérissent leur Maître souverain de toutes les forces d'un amour infini, que de suivre en tout ses préceptes. Aussi le Prophète ne mentionne-t-il que ce motif de leur obéissance, *puisque, dit-il, Dieu a ordonné, quoniam mandavit*.

¹ Jérém. 23.

Mais qu'a-t-il donc ordonné ? *De vous garder sur tous vos chemins*, c'est-à-dire pendant votre vie, dans vos carrières respectives.

On veut aller d'un lieu dans un autre. Mais si nulle route ne se déroule devant les yeux, nul vestige, rien que des herbages, des marais, des nappes d'eau ou de neige : on s'égarera forcément, parce que la marche n'avance pas droit sans indices. Une voie large, au contraire, bien dessinée, bien frayée montre au loin ses blancs contours : on se dirige alors sans hésitation vers le but, parce que la marche possède un indice conducteur. De là le nom de *voie* a été donné comme un nom générique à toute règle, dans n'importe quel ordre : la loi, la coutume devinrent une voie, parce qu'elles désignaient clairement ce qu'il y avait à faire ou à éviter : l'art eut sa voie, la discipline aussi, la morale de même. Qu'un artiste inhabile se fourvoie dans son œuvre : Prends garde, lui crie un maître, tu t'égares, tu ne conserves pas les règles, tu sors de la voie tracée. De là, les uns affirment qu'ils suivent les traces de Platon, les autres les pas d'Aristote, ceux-ci la voie d'Epicure. De là, le juste marche dans la voie de la charité, de la justice, de la tempérance, de la grâce, et il est dit marcher dans la bonne voie ; tandis qu'on crie de toute part que le mondain, l'avaricieux, le superbe, le gourmand s'engagent dans le chemin tortueux qui aboutit à l'abîme.

Or, il n'est personne qui ne soit tenu d'observer

des lois d'espèces diverses, le père de famille a des supérieurs, des inférieurs et des égaux avec lesquels il lui faut vivre et marcher dans des rapports différents : il est obligé à la loi du mariage avec son épouse, à la loi de la paternité avec ses enfants, à la loi du maître avec ses serviteurs ; avec l'évêque, le pasteur, le roi, le magistrat, avec Dieu, enfin, il est obligé aux lois de l'Eglise, du royaume, de la cité, de l'Evangile, et s'il exerce un art, il est soumis à la loi de cet art. Les voies de l'homme sont donc nombreuses, variées, et comme les périls y abondent, comme les cailloux les hérissent, comme les précipices s'y multiplient, comme les voleurs se cachent à chacun de leurs détours, le Prophète dit au juste : *Il a ordonné à ses anges de te garder dans tes voies.*

Il est possible toutefois d'entendre ce texte dans un autre sens. La vie, dit saint Basile, s'appelle une route dans l'Ecriture, parce qu'elle se hâte vers la mort. Le matelot vogue toujours vers le port, qu'il veille ou sommeille : l'homme, de même, descend par une pente rapide à la tombe, quoiqu'il semble souvent s'amuser en chemin. Le voyageur ne fait que passer à travers les cités qu'il laisse bientôt loin derrière lui ; un palais se rencontre, il fait une halte, il admire, puis il fuit ; des vignes se déroulent, des champs d'or s'étendent, des prés fleurissants frappent ses yeux, il s'arrête encore, il contemple, puis il reprend sa course ; des jardins se présentent, des forêts, des lacs et des fleuves, il

regarde, puis il court; le désert avec ses sables, la montagne avec ses rochers, ses fondrières, ses épines, lui barrent le passage, il s'épuise, il fait effort, mais il les franchit et redouble de vitesse. L'homme, de même, va toujours, à travers joies et tristesses; il échappe à tout comme la parole qui fuit, il effleure à peine l'herbe verdissante, il n'a pas le temps de se déchirer à l'épine du buisson; douleur et volupté, honneur et infamie, la prison, la liberté, phases successives, hâtées de l'existence, ne sont pour lui que des étapes d'une heure sur la route du tombeau. Il faut que l'homme coure, qu'il se précipite devant ceux qui le suivent et attendent qu'il ait laissé sa trace vide, pour y poser le pied. Que de fois ses biens ont changé de nom : ils étaient siens naguères, puis ils s'appelèrent du nom d'un possesseur nouveau; ils en changèrent encore; ils en changeront de même peut-être demain, puis de nouveau après quelques jours : qu'est-ce donc que cette vie humaine, sinon la voie où les voyageurs se pressent, se succèdent en mettant le pied sur le vestige de ceux qui les précèdent? Voyez le siège de Pierre, les trônes des empires : que de rivaux aspirèrent à s'y asseoir ! Mais on y reposait à peine qu'il fallait céder la place et disparaître dans la mort. Saint Pierre est mort, saint Clément est mort, saint Anaclet est mort, et de même, toujours, personne ne peut rester sur ce sommet qu'il a fallu tant de fatigues pour gravir. On y monte, on s'y assoie, on salue, on descend et l'on meurt. Tous

jouent ce même jeu. La vie est donc un chemin, et malheur à ceux qui s'oublient sur ce sentier, qui dissipent leur bien dans ses hôtelleries, qui s'arrêtent à contempler ses carrefours et ses paysages : la nuit viendra, elle viendra bientôt, on ne verra plus marcher dans les ombres, et l'on deviendra la pâture des bêtes nocturnes et des loups infernaux. *Marchez donc, tant que le soleil luit, de peur que les ténèbres ne vous surprennent*¹; ayez confiance en Dieu, *il a ordonné à ses anges de vous garder dans vos voies*, pendant que votre âme peut se perdre. Dans l'enfer plus de gardiens, rien que des bourreaux, car l'âme est perdue sans retour; au ciel, plus de gardiens encore, mais le repos et la liberté, car la perte de l'âme n'est plus à craindre désormais.

SECOND POINT.

Le verset suivant explique en quoi consiste la fonction des anges auprès du juste. Il est du reste très-clair. Ainsi les mains des anges sont évidemment leur puissance et leur providence, les pierres du sentier les scandales et les occasions du péché, qui se multiplient sous les pas, affaiblissent et sollicitent la volonté : pierres traitresses au-dessus desquelles le gardien céleste élève doucement le juste, pour le déposer plus loin sur le terrain uni. Vous reprenez, par exemple, un ami qui pèche :

¹ Jean, 12.

c'est bien ; mais voici qu'il s'irrite de cette correction fraternelle, qu'il vous dit des injures : c'est la pierre aiguë qui se dresse, votre pied s'approche déjà, mais votre ange veille : qu'importe, murmure-t-il, la volonté de Dieu avant tout ; on ne doit attendre de récompense que de lui ; faire le mal pour plaire aux hommes, ou abandonner une bonne œuvre pour s'attirer leur sourire, c'est un déshonneur et une faiblesse. La patience renalt à ces paroles, et vous évitez l'écueil. Un artisan honnête va droit son chemin dans ses transactions, il ne trompe pas, il estime chaque chose à son prix : c'est bien ; mais voici la pierre, la tentation qui surgit : un homme de mauvaise foi lui donne une pièce d'argent fausse ; la donnera-t-il à un autre acheteur ? Que vas-tu faire ? s'écrie son ange, rendrè le mal pour le mal, comme un païen ! Songe donc à la loi chrétienne et rends le bien pour le mal. C'est ainsi que les esprits célestes s'acquittent de leurs touchantes fonctions auprès des âmes.

Les avantages que l'assistance angélique nous procure peuvent se ramener à ces deux points principaux : l'instruction et le secours qu'ils nous prêtent.

Elle nous apprend la science du salut, le repentir, la prudence, le courage et la constance. Saint Pierre dort profondément dans sa prison, entre deux soldats, la veille même du jour où il doit être jugé et condamné. Mais un esprit céleste paraît soudain, et Pierre se réveille inondé de lumière

et libre. Voilà le pécheur converti par son ange ; le pécheur enchaîné par ses fautes nombreuses, au fond de la prison obscure de l'ignorance, dormant entre l'habitude du crime d'une part, et l'espérance d'une longue vie de l'autre ; ou si vous aimez mieux, entre la miséricorde divine sur laquelle il compte follement, et le respect humain : et cela la veille souvent de sa mort et de sa condamnation éternelle. Voilà le pécheur réveillé, éclairé par une inspiration soudaine, courant aux pieds du prêtre briser ses chaînes et détester son récent servage. Où suis-je, s'écrie-t-il, que fais-je ? Encore quelques jours, et si Dieu ne m'eût secouru, je descendais dans l'abîme.

La vie de Loth était en danger à Sodome, un messager de Dieu vient l'avertir de désertir la ville corrompue et de fuir vers les montagnes. Loth hésite, mais le céleste messager le prend par la main, le conduit hors de la cité, et lui recommande de se hâter vers les hauteurs et de ne point regarder derrière lui. Voilà le chrétien devenu prudent à l'école de son ange. Il vit au milieu des pervers, des hérétiques, des impies, son âme court de grands périls ; l'ange lui parle doucement, il lui conseille la solitude. Cela paraît dur, on hésite ; l'ange alors envoie la maladie, une infirmité soudaine, un chagrin, une tristesse, pour contraindre à fuir celui qu'il aime vers la montagne de la perfection ; il le mène ainsi par la main en l'avertissant de ne plus regarder derrière lui, dans ce lieu

sûr où il n'aura plus à redouter l'incendie infernal.

Elie se dirigeait vers l'Oreb où le Seigneur lui avait donné rendez-vous; mais fatigué, chagrin, il s'arrête sous un arbre et s'endort. Un ange descend alors du ciel, le réveille et lui dit : *Lève-toi, prends cette nourriture, il te reste encore un long chemin à parcourir*¹. O que notre saint ange a agi souvent de la sorte avec nous! Quel est le but de notre course? C'est ce mont sublime, fertile, séjour aimé de Dieu, que si peu atteignent, et où Sion célèbre son Seigneur. Or, que de fois la tiédeur, la sécheresse, l'ennui, le découragement nous assaillent, nous couchent sur le chemin, engourdis et dormants? Qui nous rendra la vigueur? Qui rappellera notre courage, qui nous fera voler avec une ardeur nouvelle vers le but? Notre ange; il ne manque pas à sa tâche, il approche, il parle, il exhorte : lève-toi, dit-il, pourquoi dormir sur la voie? Secoue cette poussière, prends la nourriture eucharistique; que tu as encore de chemin à parcourir! et qu'il te faut de sollicitude et de vigilance!

Notre ange enfin nous donne la constance et par elle la victoire sur Satan; l'encens du cœur met en fuite le démon. Vous vous rappelez l'histoire de Tobie et ce qu'il fit par le conseil de Raphaël pour éloigner les esprits impurs. Mais quel est cet encens, ce parfum puissant qui doit mettre en fuite

¹ 3. Rois, 19.

l'enfer en s'exhalant d'un cœur en feu? C'est surtout l'encens de l'amour divin allumé dans nos âmes par les pieuses méditations. Oubliez un peu votre Aristote, Cicéron ; Galien, Justinien, négligez même de temps en temps le saint évêque d'Hyppone, et songez plus souvent à l'amour infini que ressent pour les hommes Celui qui a livré son Fils chéri pour leur salut. Il s'exhalera de cette étude une oraison fervente, une oraison de flamme qui pénétrera le ciel, réjouira Dieu, et dissipera les démons comme une nuée de mouches importunes.

Mais le démon revient quelquefois à la charge. Que fait alors l'ange? Il nous apprend à repousser l'ennemi, à triompher de nouveau. Vous savez comment, par l'inspiration du ciel, Gédéon réduisit peu à peu l'armée qu'il conduisait contre les Madianites. Il ne lui resta plus que 300 guerriers des 32 mille hommes qu'il avait d'abord réunis, et ils suffirent à vaincre ses ennemis. Cette armée nombreuse c'est le monde chrétien, et ces trois cents élus, ce sont les quelques vainqueurs qui se distinguent seuls de la foule, parce que seuls ils ont profité des leçons de leur ange. On ne jeûne point, de peur de déranger les humeurs du cerveau; on ne fait pas l'aumône de crainte de tomber dans le besoin; on n'est pas dévot, parce qu'on redoute les railleurs; on reste dans le vice pour les aspérités de la vertu : comment tous ces hommes appartiendraient-ils à la troupe choisie de Gédéon? La charité est seule le gage de la victoire; or la charité ne

connait pas la crainte, elle la bannit au loin. Comment encore les charnels, les amateurs des jouissances terrestres qui se plongent dans ces eaux bourbeuses à la manière des chiens avides, feraient-ils partie du bataillon sacré? Ceux-là seuls ont compris les enseignements angéliques, qui se contentent de la nourriture et du vêtement, qui satisfont à la nature en marchant toujours vers leur but.

Maintenant contre quels ennemis les anges nous défendent-ils?

Ils nous défendent contre les démons. Nous savons par l'histoire de Tobie que Raphaël relégua le démon Asmodée dans le désert pour qu'il ne nuist plus désormais. Que de fois ces êtres infernaux nous précipiteraient dans la flamme, les eaux, ou nous déchireraient en pièces sans l'aide de nos gardiens! Saint Hilaire et saint Cyrille disent que ce danger de l'homme est la cause principale qui a poussé Dieu à lui donner un ange.

Ils nous défendent contre les hommes. Ils combattirent pour Josué contre les Chananéens, pour Ezéchias contre les Assyriens, pour Elisée contre les soldats du roi de Syrie, pour Judith, comme elle l'attestait elle-même à ses concitoyens après la victoire, pour Théodose le Jeune, comme l'atteste Socrate, dans ses guerres avec les Perses et les Sarrasins.

Ils nous défendent contre les bêtes sauvages. Ils délivrèrent Tobie du poisson monstrueux; ils délivrèrent Daniel de la fosse aux lions.

Ils nous défendent contre les éléments. Ils protégèrent les trois enfants dans la fournaise.

Ils nous défendent enfin contre Dieu lui-même. Ce sont nos avocats empressés, généreux, infatigables. Souvenez-vous de la parabole du figuier stérile. Depuis trois ans il restait infécond, le maître de la vigne ordonna donc de le couper et de le jeter au feu. — Attendez une année, répliqua son serviteur, je vais creuser la terre et l'entourer d'engrais, il produira peut-être. Eh bien, nous sommes ce figuier stérile ; l'Eglise c'est la vigne et les anges les vigneron. La première année se présente, c'est le temps de l'enfance : Dieu vient cueillir le fruit de la pureté, de la simplicité, et il ne trouve que malice et ruse, par la faute des parents négligents. La deuxième année accourt, c'est l'adolescence : Dieu vient cueillir le fruit des bonnes œuvres, et il n'aperçoit que le feuillage de la vanité, les folles amours, les orgies, les danses, les parures, les concerts, les plaisirs des sens, toute la pompe du démon. La troisième année se presse bientôt sur les pas de son aînée, c'est l'époque de l'âge mûr : Dieu vient pour cueillir encore, et le plus souvent il ne voit que l'ambition, l'usure, la crapule, l'ivresse, tous les fruits de tous les vices. Arrachez donc ces plantes inutiles, s'écrie-t-il alors en courroux, jetez-les à la flamme, car à quoi bon épuiseraient-elles encore le suc de la terre. O Seigneur, attendez encore, dit notre ange, encore cette année, je vais purifier ce cœur sordide, creu-

ser à l'entour dans ses affections terrestres, lui faire comprendre l'énormité du péché et la nécessité de la pénitence.

Tels sont les bienfaits que les anges nous apportent pendant notre pèlerinage. Celui-ci terminé, ils nous soulèveront sur leurs mains et nous porteront sur nos trônes de gloire. C'est ainsi qu'ils portèrent Lazare et tant d'autres saints. Et qui pourrait aller seul par les sentiers obscurs, inconnus, hérissés de cailloux d'outre-tombe ? Là nous attend celui que nous adorâmes dans nos passions, il a semé nos péchés sous nos pas, ce sont ces cailloux aigus dont je parlais ; il cherche à nous barrer le passage par ces formidables obstacles, mais espérons en notre ange. Lui si bon pour nous ici-bas ne nous fera pas défaut au dernier jour. Honneur donc, amour, reconnaissance à notre gardien sur la terre, afin qu'il soit notre compagnon sur la route de la mort à l'éternité.

DIXIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Les poètes racontent que le Dieu Neptune donna pour pasteur aux phoques et aux autres poissons des eaux, Protée, ce prophète de la mer, si ingénieux, si puissant, dont les métamorphoses sont restées célèbres dans les fables. Ce jeu poétique, à

l'insu du paganisme, dépeignait sous ses véritables traits Celui qu'il adorait dans le bois et la pierre. Qu'était, en effet, la divinité des païens, sinon le transfuge que l'Écriture appelle démon. Le Psalmiste l'affirme : *Les démons sont les dieux des nations*, et saint Paul a écrit : *Les sacrifices des gentils s'adressent à Satan et non au Ciel*¹.

Le démon est vraiment ce Protée à la robe d'azur, le pasteur et le roi des phoques, des poissons immondes qui pullulent dans la mer turbulente du siècle, le magicien habile à nuire, ingénieux à revêtir mille formes pour abuser les crédules. C'est tantôt le nain horrible et noir, tantôt le géant immense dont la tête touche au ciel, qui cherchait à épouvanter Antoine ; ou bien il rugit comme le lion, il pousse des mugissements, il menace de la corne comme le bœuf, il siffle comme le serpent, ou il aboie lugubrement après sa proie comme le loup de la nuit, ainsi que la Vie du même saint nous le rapporte encore. Qui dira ses transformations multiples, ses artifices infinis ? Hilarion l'entendait vagir comme un enfant au berceau, puis bêler comme un agneau inoffensif, ou pleurer comme les femmes, bruire comme les armées, gronder comme le tonnerre, afin de l'émuouvoir, de l'ébranler et de le chasser du désert. Saint Paul atteste qu'il se transforme en ange de lumière, Job et Isala l'appellent une couleuvre et un serpent perfide, saint Pierre

¹ 1. Cor. 10.

un lion rugissant, saint Jean le reptile antique et le Psalmiste un aspic, un basilic, un dragon.

Or le juste doit marcher sur cet aspic, ce basilic redoutable, il doit fouler aux pieds ce lion furieux, ce dragon indompté. C'est ce que le Prophète affirme aujourd'hui dans les paroles que nous allons commenter : *Super aspidem et basiliscum ambulabis, conculcabis leonem et draconem.*

Trois points se présentent à l'examen à ce sujet.

Ces quatre noms donnés à Satan signifient les quatre grandes persécutions de l'Eglise.

Ces quatre persécutions sont figurées, dans leur ordre même, par les phases principales de la vie de Jésus.

Ces quatre noms enfin ont été donnés au tentateur, parce qu'ils expriment la nature des quatre principales tentations qu'il nous envoie. Quant à l'interprétation de quelques-uns qui veulent que le Prophète promette ici aux justes que les bêtes les plus farouches ne leur nuiront pas, je suis loin de la dédaigner, je n'ignore pas l'histoire de Daniel, de Paul et de Jonas, et de tant de saints anachorètes; mais après l'avoir constatée, je m'élève à une interprétation plus spirituelle et, me semble, plus utile.

L'aspic, le lion, le basilic et le dragon sont donc les figures des quatre grandes épreuves de l'Eglise: la persécution juive, la palenne, celle des hérétiques et la persécution de l'Ante-Christ.

Les Juifs prirent les premiers les armes; ils fla-

gellèrent les apôtres, lapidèrent saint Etienne, martyrisèrent les deux Jacques, jetèrent saint Pierre en prison, et tendirent mille embûches à saint Paul. L'aspic est bien leur symbole, avec sa surdité volontaire pour se garder des enchantements. Les Juifs au cœur endurci, selon le témoignage du Prophète, se bouchaient les oreilles, comme l'aspic cruel, pour ne pas se laisser prendre au charme divin des paroles d'Etienne qui résonnaient comme un poème enchanteur; incirconcis obstinés de l'âme et de l'ouïe, comme le martyr le leur reprochait, ils résistaient audacieusement à l'Esprit saint. Mais l'Eglise, selon la promesse prophétique, foula aux pieds l'aspic vaincu et marcha sur son corps. Voyez ses fils, où sont-ils aujourd'hui? au service de toutes les nations; sans roi, sans pontife, sans temple, sans sacrifice, sans prophètes, sans miracles, ces esclaves du genre humain vivent sans Dieu en ce monde, et la Providence les fait vagabonder à travers les nations pour qu'ils présentent à tous à la fois la preuve écrite et vivante de leur défaite et de notre victoire.

Le lion succéda à l'aspic : après les Juifs la gentilité entreprit l'Eglise, et alors, surtout, les persécutions de Rome attirèrent tous les regards. Le lion exalté, battant ses flancs, dévorant la proie de ses yeux pleins de flamme, représente bien ces empereurs cruels, atroces, qui faisaient lacérer les corps de leurs saintes victimes. O combien se cachaient dans les cavernes à la vue de ce lion sauvage!

combien étaient renversés à son rugissement ! Et Dieu seul connaît le nombre de ceux qu'il déchira de ses pattes puissantes et de ses dents aiguës. On incendiait des cités, on brûlait leurs habitants, on exterminait des légions entières ; dix-sept mille martyrs perdirent la vie dans un mois sous le règne de Dioclétien. Mais l'Eglise triompha encore du lion terrible, elle posa un pied vainqueur sur sa tête courbée, et le persécuteur devint bientôt le soldat armé de la foi, et Rome, qui avait crucifié saint Pierre comme un impie, le vénère aujourd'hui comme son patron et son maître.

Après le lion le basilic, après la rage la cruauté, après l'impie l'hérétique. Le venin du basilic réside dans ses yeux : le venin de l'hérésie est dans les yeux de son esprit, qui aperçoivent une nuée d'erreurs dans des livres où la lumière de la parole brille et étincelle. Nous y lisons la louange du jedne, Luther y lit l'éloge de la gourmandise ; nous y trouvons des exhortations à la virginité, Calvin y trouve la proscription absolue de cet état. Cette persécution est bien plus grave que ses aînées. Celles-ci tuaient le corps, celle-là égorge les âmes ; les premières combattaient à ciel découvert, la dernière a revêtu notre armure, elle se sert de notre glaive, elle arbore l'étendard du Christ pour nous assaillir, pour briser nos armes, pour écraser le Christ. Les loups, au moins, ne désavouaient pas leur nature autrefois, ils ne se disaient pas brebis, ils ne prétendaient point s'établir à ce titre dans la berge-

rie, après en avoir chassé les brebis véritables. Puis ces persécutions ne pouvaient durer qu'un temps : la persécution juive embrasse quarante années, et celle du paganisme trois cents environ. Mais l'hérésie remonte déjà à mille ans, et Dieu seul connaît l'heure de sa ruine. Le démon ne lutta d'abord que dans un seul choc contre nous, du temps des juifs; il revint dix fois à la charge sous les empereurs, de Néron à Julien; il a renouvelé plus de deux cents fois le combat dans la troisième persécution, car on compte depuis Simon plus de deux cents hérésiarques. Toutefois l'Eglise a écrasé la tête venimeuse du basilic cruel : les ariens sont détruits, les manichéens sont en fuite, les nestoriens ont disparu; il ne reste plus de la bête immonde et infâme que la queue traltresse à broyer sous les pas de la foi triomphante. Nul doute que cette heure sonnera, que le luthéranisme sera écrasé par cette armée vaillante qui a vaincu l'hérésie sur tant de champs de bataille, enseignes déployées, et a déjà foulé aux pieds la tête et le corps du basilic infernal.

Cependant cette persécution dissipée, une autre se lèvera plus terrible encore : le noir dragon succèdera au basilic cruel. C'est l'Ante-Christ, dont les attaques seront d'autant plus redoutables qu'elles se produiront dans un espace de temps plus restreint. Jusques là ni Juifs, ni païens, ni hérétiques, n'ont fait de miracles, l'Eglise seule s'est prouvée de la sorte, mais il y aura alors de faux prophètes,

faiseurs de miracles , capables de séduire jusqu'aux élus , si Dieu ne s'y opposait point ; la venue de l'Ante-Christ aura lieu d'après l'opération de Satan, elle sera entourée de prodiges mensongers. Quelle tentation , dirons-nous avec saint Grégoire , pour le martyr , de voir son bourreau accomplir des miracles ! Quelle vertu n'hésitera pas en face de cette monstruosité des derniers temps , lorsque celui qui torture brillera de la splendeur des signes éclatants !

Voulez-vous maintenant chercher dans le Christ les images de ces quatre persécutions de l'Eglise : que fut la circoncision , si ce n'est une espèce de persécution des Juifs ? Jésus était sans péché ; cette cérémonie légale ne se rapportait point à son innocence , et cependant il fut ensanglanté dès le premier âge par zèle pour la loi mosaïque. Que fut la colère d'Hérode , qui contraignit Marie et Joseph à fuir en Egypte , et fit périr tant d'enfants à la mamelle , si ce n'est comme une persécution païenne contre le Christ ? Que signifient les embûches , les calomnies , les injures des scribes et des pharisiens qui s'acharnèrent pendant trois années après le Sauveur sous le masque de la piété et de la religion , si ce n'est la persécution de l'hérésie ? Enfin la passion , où trempèrent juifs et gentils , où il fut crucifié entre deux voleurs comme le roi des larrons , malgré sa douceur , malgré ses miracles , est la frappante image de la persécution de l'Ante-Christ. Mais il triompha des juifs , des gentils , de

l'hérétique et de l'Ante-Christ ; il mourut pour se relever radieux de la tombe, délivrer les captifs aux lymbes, et monter au ciel dans sa gloire. L'Eglise a triomphé et triomphera de même.

Je viens aux persécutions que le démon suscite à chacun de nous, et qui sont signifiées par les noms que le Prophète lui donne.

L'aspic porte son venin dans la langue, il le communique par elle ; il endort par ce venin et tue à la faveur de ce traître sommeil. Eve la première en a fait la triste expérience. Le serpent vint à elle, il avança sa langue perfide, il dit : pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas manger indifféremment de tous les fruits du paradis ? Puis il l'endormit, en ajoutant : vous ne mourrez jamais, il n'y a pas de péril, mangez la pomme défendue sans crainte. Que de fois il s'est avancé de la sorte vers vous, il vous a blessé, il vous a corrompu, il vous a donné la mort spirituelle : pourquoi Dieu a-t-il prescrit le jeûne, murmure-t-il, qu'a-t-il besoin de votre exténuation ? Pourquoi proscrit-il l'ivresse, la volupté ? Qui peut se plaindre d'une orgie qui ne coûte rien à personne, d'un plaisir qu'on partage avec une amie qui se donne ? péchez, vous ne mourrez pas, Dieu est plus miséricordieux que votre faute n'est grave, il ne vous a pas créé pour vous perdre. Et tout en parlant ainsi, le serpent perfide épie votre talon, attend qu'il perde l'équilibre à l'obstacle, car vous ne pouvez trébucher que pour tomber sous sa morsure, et alors, malheur à

vous, car l'aspic se changera alors en lion terrible et en dragon cruel.

Quel est le remède? Il faut écraser la tête du traître. Il observe notre talon, observons cette tête perfide, et brisons-la avant qu'il ait pu nous nuire. Mais quelle est cette tête? C'est le premier mouvement du péché, la tentation première. Il vous suggère qu'il ne faut pas jeûner; ne l'écoutez pas, écrasez-lui la tête. Il vous inspire un doute contre la foi; ne disputez pas avec ce sophiste, écrasez-lui la tête. Il envoie les pensées impures, il pousse aux gains injustes, aux contrats simoniaques; bouchez-vous les oreilles, écrasez-lui la tête. Le démon n'est jamais plus promptement vaincu que lorsque nous dédaignons de l'admettre à notre entretien. C'est en effet un causeur plein de faconde, un sophiste ingénieux; il connaît tous les détours de la parole, toutes les ressources de la ruse. Disputez avec lui, et, s'il ne remporte pas une victoire complète, il laissera toujours, comme les guêpes, son aiguillon dans la blessure, c'est-à-dire le scrupule, la tristesse anxieuse. On lutte avec d'autant plus d'avantage contre lui, qu'on le met en fuite plus vite.

En outre, l'aspic est la plus obstinée des bêtes, ce qui va bien à la nature de Satan, et ce qu'il tâche surtout d'inculquer aux hommes, en les façonnant à l'image de son entêtement infernal.

D'où vient l'obstination? De deux principes. Quand l'aspic veut se rendre sourd, il presse une oreille contre terre et il ferme l'autre avec l'extrémité de sa

queue. L'oreille, a dit un philosophe, est le sens de la règle; elle représente l'intelligence: la terre, au contraire, représente la sagesse charnelle, le jugement propre. Eh bien, ceux qui veulent se rendre sourds, c'est-à-dire obstinés, à l'imitation de l'aspic, collent l'oreille du cœur à la sagesse de la terre, ils suivent leur sens, ils se confient à leur lumière, ils la préfèrent à la science de tous, et se disposent à l'hérésie. Nous ne désignons point sous ce nom de sagesse terrestre, les sciences exactes, mais les interprétations personnelles et vaines de l'Écriture, les prétentions de quelques docteurs qui regardent de haut l'ignorance, disent-ils, des autres interprètes, et ne daignent écouter ni la voix de Rome, ni la voix des conciles, ni la voix des pères, car leur oreille est appliquée contre le sol d'une sagesse vaniteuse et vide. Tels furent Nestorius, Viclef, tels sont tous les hérétiques, entre lesquels brille surtout Jean Calvin, qui avança tant de dogmes nouveaux en dépit des clameurs réprobatrices de toutes les Eglises de l'univers. L'aspic l'a tellement pénétré de son venin, qu'il lui a persuadé que tous les anciens n'avaient été que des stupides, des insensés, des bêtes ou des blocs de matière inanimée.

Ainsi le premier principe de l'obstination, c'est à proprement parler l'orgueil.

Qu'est-ce que la queue de l'aspic, maintenant? C'est la fin, l'intention, le but charnel auquel on tend en réalité sous des apparences pieuses, sous prétexte

de la gloire de Dieu ; c'est la terre, c'est la volupté, c'est l'ambition qui vient en aide à l'orgueil pour achever de rendre notre cœur sourd et obstiné. Dieu est notre but, disent beaucoup ; mais c'est leur but en peinture ; leur but réel, c'est l'acquis d'une vaine science, d'une vaine richesse, d'une vaine dignité. Voilà ce qu'on recherche trop souvent en semblant travailler pour Dieu. Les prédicateurs le crient dans les temples, mais l'aspic est bien sourd désormais ; ou il n'entend pas, ou il méprise ce prédicateur ignorant, ou il croit que c'est un jeu, une formule, une déclamation sans portée. Comme il ne parle jamais de conviction, il pense charitablement que tous agissent de même.

Quel remède employer ? Hélas, cette maladie est presque incurable. Toutefois il ne faut pas désespérer : on peut encore devenir un aspic divin. Que fait celui-ci ? Il ferme ses deux oreilles, mais d'une autre manière. Il presse l'une contre le ciel, il dit avec le Prophète : j'écouterai ce que le Seigneur parlera dans mon cœur ; il ne s'en rapporte pas à lui-même, il s'en rapporte à Dieu. Mais où se trouve la parole de Dieu ? Dieu parle dans l'Écriture et il explique sa parole par l'Église. Mais où et comment parle l'Église ? A Rome, par la bouche des successeurs de Pierre, dans les conciles généraux, selon la prédiction de Salomon : *Les paroles des sages sont comme des aiguillons, des clous fixés en haut, elles sont dispensées par un seul pasteur, par le conseil des maîtres de la science. N'en demandez*

*pas davantage*¹. O conseil merveilleux, ô sentence digne du sage, ô enseignement bien nécessaire à cette époque désastreuse ! Car ceux-là seuls sont vraiment les aspics de Dieu qui écoutent cet unique pasteur, pour lequel le Christ pria, que les saints ont honoré et reconnu, et qui fixent ses paroles dans leur cœur et écartent au loin tout ce qui les combat. Je veux, s'écrient-ils comme Ambroise, suivre en tout l'Eglise romaine, et avec saint Jérôme : Celui qui adhère à la chaire de Pierre est mon frère. Mais il ne suffit pas d'appliquer une oreille au ciel, il faut encore fermer l'autre aux insinuations perfides, et écarter de nouveau la tentation en s'obstinant vers le but véritable du salut. Disposé de la sorte, l'aspic divin ne s'émeut ni des menaces, ni des caresses, ni de l'infortune, ni de la prospérité. Il a bouché ses oreilles à toutes ces clameurs du monde, il n'entend plus que les voix célestes qui l'appellent, qui l'attirent.

Mais qu'il ne se croie pas toutefois hors de danger, car voilà que l'aspic infernal se transforme en basilic pour le suivre.

Le basilic porte son venin dans les yeux, et on l'appelle le roi des envieux. C'est à bon droit : la mort a fait son entrée en ce monde par la jalousie infernale. Le Seigneur atteste cette royauté de Satan quand il dit aux Juifs, jaloux de sa réputation, *Vous êtes de votre père le démon*. Ce basilic du noir tar-

¹ *Ecclés. 12.*

tare s'efforce par tous les moyens de nous façonner à sa ressemblance, mais celui qui connaîtra bien la misère du vice de l'envie échappera à tous ses pièges.

L'envie est de tous les vices le seul qui soit sans plaisir. L'ambition donne la gloire, le vol de l'or, l'adultère la volupté. L'envie n'engendre que douleur. On la compare avec justesse à la teigne, à la rouille, et à la vipère. Celle-ci déchire les entrailles de sa mère, et l'envie ronge le cœur qui l'a conçue. L'envieux, c'est encore, suivant une autre comparaison, un homme exposé nu sur la place publique aux traits que tous lui décochent en passant. Il voit un jeune adolescent florissant de santé, il se blesse, il envie; il voit un riche, un savant, un orateur, un général, il se blesse encore, il envie toujours, et cette maladie affreuse débordant du cœur, assombrit le regard, pâlit les joues, plisse le front et les lèvres, et répand une tristesse pleine de rage sur toute la face de l'homme.

C'est encore le vice le plus haïssable, car il n'est rien de plus odieux que l'ennemi de la miséricorde, la plus gracieuse et la plus aimable des vertus. Celle-ci compatit à toute douleur, elle s'efforce d'amoindrir la calamité quand elle ne peut la détruire : l'envie applaudit à toute ruine, et n'est satisfaite que sur des décombres. C'est le vautour insatiable qui vole loin des jardins en fleurs, des vertes forêts, des prés ombragés, vers les charniers infectes où pourrissent les cadavres : elle détourne tristement

les yeux des splendeurs des saints, elle recherche les crimes, les ulcères de l'âme, elle les fouille, elle s'y plonge, et voilà sa pâture. Vantez une belle action, l'envieux affirme qu'elle n'existe pas, ou il secoue la tête, il doute. Publiez un crime, il s'empresse, il outre vos paroles, il y ajoute le récit de nouveaux crimes. Il n'est pas de bête sauvage que les bienfaits n'adoucissent et n'appriivoisent un peu; l'ours et le lion se laissent conduire par les dompteurs; l'envieux s'irrite seul contre ses bienfaiteurs, il les hait d'autant plus qu'il les a plus importunés.

Et cela est d'autant plus désastreux que sa maladie est à peine guérissable. La raison en est simple : l'envie est un vice honteux qu'on n'ose pas avouer au médecin; pressé de questions sur cette vile pâleur qui déshonore notre face et flétrit notre regard, on invente le mensonge, et on reste malade.

Mais peu nombreux sont les malades de cette espèce, peut-être? Erreur, ce cancer se propage, dévore le genre humain : on le rencontre dans les camps, dans le prétoire, parmi les évêques, dans les académies, dans les chapitres de chanoines, au sein des cellules monacales, et il n'est pas un coin retiré dans les palais des princes où il n'étende ses ravages. Ne divise-t-il pas les enfants d'une même femme! Caïn tua Abel, Esaü hait Jacob, Joseph fut vendu par ses frères, Marie s'irrita contre Moïse, les disciples du Christ se disputaient entre eux. Pourquoi! parce que l'envie pénètre tous les cœurs, parce que c'est un mal profond, universel. O fille

de l'orgueil, mère de la haine, confusion de la nature, monstre du tartare, calamité ténébreuse ! Heureux, bien heureux les mortels qui te chassent de leur cœur, et peuvent marcher sur ton corps, ô basilic cruel !

Mais comment y parvenir ? par le mépris raisonné de la terre et par l'envie du ciel.

Il est sûr qu'on ne rencontre ici-bas que vanité et affliction d'esprit, au dire du sage : la vertu, l'espérance, l'amour de Dieu, voilà les seuls vrais biens : courir après le siècle, c'est être digne de pitié et non d'envie. Méditez assidûment cette doctrine de l'Évangile. L'envie, d'ailleurs, ne vous servira de rien. Qu'a-t-elle servi à Caïn, à Esaü, aux frères de Joseph, à Saul, aux scribes et aux prêtres de Jérusalem ? Qu'a-t-elle servi à Satan ? Satan brûle aux enfers, et Dieu réside dans sa gloire. Caïn fut le premier des damnés de la terre, et Abel le premier des élus. Esaü fut déshérité d'Isaïe, et Jacob regorgea de tous les biens. Qu'ai-je besoin d'insister sur les autres exemples. L'envie ne nuit qu'à celui qui la conçoit, songez-y, et ne pensez plus qu'à mériter le ciel. L'envie du bonheur éternel est bonne, parce qu'elle engendre la vertu.

SECOND POINT.

Mais voici que le basilic se transforme en lion rugissant. Qui ne sera frappé de terreur ? Les autres animaux tremblent à la voix du monarque des forêts

et de la montagne, ceux-là même qui triomphent quelquefois de sa rage et le renversent. Le rugissement du lion de l'abîme produit ce terrible effet jusque sur les élus. Il n'a pu les vaincre par la force : il rugit, il les effraie, il grossit leurs crimes du passé, il rapetisse la miséricorde divine, il parle du petit nombre des prédestinés, il pousse par tous les moyens au désespoir. L'espérance chrétienne, voilà l'armure qui résistera victorieusement à ces vains fantômes : elle combattra la terreur par la sérénité, le désespoir par la confiance, et vaincra de nouveau le démon.

Il s'irritera sans doute, le lion dompté se changera en dragon furieux, — le dragon de l'Apocalypse, le plus irritable de tous les animaux, car son haleine de flamme atteint, étouffe dans ses spirales suffocantes, la bête de la terre et l'oiseau du ciel, le charnel et l'homme d'oraison. La colère, en effet, réside trop souvent avec la piété, la chasteté et les autres vertus.

Je parle de la colère coupable, et c'est elle que je proscriis. Il est une colère qui suit la raison, s'élève ou s'apaise à sa voix, comme le chien qui marche sur les pas du berger : on se rappelle ce passage, *irritez-vous, et ne péchez pas*. Moïse s'irrita contre Israël pécheur, Phinée s'irrita de même contre des infâmes, Samuel, Elie, embrasés du zèle du Seigneur, nous ont également laissé des exemples d'une sainte fureur.

Bien plus, la colère est quelquefois nécessaire

dans ce sens, puisqu'elle est le zèle, et qu'il n'y a pas d'héroïsme sans zèle.

Ce n'est donc pas celle-ci qu'il faut dompter pour vaincre le dragon, mais cette colère pareille à l'ivresse, qui découle du cœur comme d'une fournaise échevelée, exhalant ses vapeurs par les narines, ses étincelles par les yeux, ses clameurs par les lèvres; voyez l'homme fougueux : sa face est livide, tachée de sang, son corps est ému, ses veines gonflées, sa voix rude, sa parole hâchée, son discours inintelligible, sans raison : il afflige et fait rougir ceux qu'il aime.

Mais son âme est encore dans un état plus pitoyable : elle ne reconnaît ni ses parents, ni ses amis, ni ses fils, ni les magistrats, elle se méconnaît elle-même. Le torrent descendu des monts, balaie les plaines devant lui : l'âme violente se précipite à travers tous les obstacles, elle renverse tout de son choc, famille, lois, honneur, religion : que lui importe les cheveux blancs du vieillard, la parenté, la justice, les titres, le fer et le feu, elle va furieuse, indomptée, jusqu'à ce qu'elle se brise et tombe, sous les coups de celui qu'elle irrite enfin et qui, spectacle horrible, se jette à son tour à sa rencontre, et engage avec elle une lutte de dogue ou de taureau. C'est alors que le dragon du tartare s'exalte, car sa race se propage, car ses fils imitent ses mœurs. La colère est donc, comme le dit saint Basile, une courte folie, qui laisse après elle honte et tristesse.

D'autant plus que ce vice est bien pernicieux, il sème la mort, il amoncelle les ruines quand il sévit. Il engendre d'abord les disputes, les disputes engendrent les injures, puis le combat s'engage de plus près, les blessures deviennent des plaies, les plaies donnent la mort, et la mort des victimes conduit le survivant à l'infamie du supplice. On confisque ses richesses; la colère lui a laissé l'échafaud pour tout bien.

Heureusement que les remèdes abondent contre ce mal. On vous insulte? songez à la douceur de Dieu envers les injures dont vous l'avez abreuvé, et vous rougirez d'être sensible à un outrage, et loin d'imiter Satan dans ses colères, vous imiterez Dieu dans sa clémence; vous comprendrez que celui-ci permet cette épreuve pour expérimenter quel soldat du Christ vous êtes; et sous les yeux de ce juge, de ce général attentif, vous n'aurez garde d'agir comme les transfuges, de jeter vos armes et de passer à l'ennemi.

Considérez encore que Dieu a fait naître les autres êtres avec des défenses naturelles, avec des cornes, des griffes, des dents, des épines; mais vous, il a voulu que vous naquissiez nu pour vous distinguer des bêtes et montrer que vous êtes né pour la concorde et la paix.

Considérez aussi que pour défendre votre habit qu'on déchire, vous faites à votre âme une large blessure. La meilleure manière de triompher de l'injure, c'est de céder. Le boulet renverse les murailles,

il est impuissant contre un amas de terre. L'indifférence, dans ce cas, prouve la grandeur, et elle rend l'ennemi honteux et confus de son peu de force.

Considérez enfin que nous sommes tous les membres d'un même corps. S'irriter, frapper parce qu'on se sent blessé, c'est porter les mains sur soi-même.

Soyez donc sage, imitez le médecin qui extrait de la vipère le remède à son poison. Considérez l'homme colère, sa tenue, sa rage, et dites-vous : si je m'irrite, j'écumerai comme lui, mon visage deviendra livide, je ressemblerai à cette face hideuse qui m'effraie et me donne de la pitié : il crie ? je vociférerai ; comme l'écho répond et résonne dans les bois, mes injures seront les répétitions amplifiées de ses injures ; il m'appellera ignorant, je l'appellerai insensé ; misère, folie ! Loin de me provoquer à la fureur, sa fureur me provoque à la patience.

Fortifié par ces réflexions salutaires, vous vous irriterez peut-être, mais contre vous, chrétien, qui avez tant de peine à combattre un vice dont tant de palens ont triomphé par le désir de la gloire. Cette sainte colère dévorera la colère coupable, comme le serpent de Moïse dévora les serpents des devins d'Egypte, comme la crainte de la géhenne absorbe la crainte de la tribulation présente, comme l'amour de Dieu consume l'amour de la créature.

Mais, direz-vous, le coupable c'est celui qui m'ir-

rite ? Dites-moi, si quelqu'un vous provoque au vol, à l'adultère, au blasphème, serez-vous innocent si vous cédez à ses instances ? La colère est un vice comme le vol ou l'ivresse, votre tentateur pèche et vous péchez aussi.

Mais si je supporte cette injure, direz-vous encore, je passerai pour un lâche ? Soit, mais vous serez un lâche si vous la repoussez. Est-ce que Moïse, Joseph, saint Etienne, les apôtres, les martyrs, Jésus lui-même, ne supportèrent pas l'outrage ? Il n'y a donc pas de lâcheté dans la patience, et par suite il y en a dans la colère.

Voulez-vous donc fouler aux pieds le dragon, songez que vous n'êtes pas plus grands que votre père Abraham, que vous êtes un peu de terre destinée à la tombe, des ignorants et des pécheurs, et vous ne vous étonnerez plus d'être traités par les hommes comme des êtres vils, dépouillés, ignorants, et le dragon sera vaincu.

ONZIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Dieu l'a dit, *la vérité affirmée par deux ou trois témoins est stable*. C'est pourquoi le Prophète, désireux de nous convaincre que toutes les promesses appartiennent à l'espérance, produit un triple témoignage :

Le témoignage du juste, qui a expérimenté par lui-même la fidélité de Dieu à sa parole : *J'espérerai en lui, parce qu'il m'a délivré du filet des chasseurs, et de la parole amère ;*

Son témoignage à lui, le roi Prophète, la trompette de l'Esprit saint : *Il t'abritera de son corps, tu espéreras sous ses ailes, tu fouleras aux pieds l'aspic, le lion et dragon ;*

Le témoignage de Dieu, enfin : *Puisqu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; je le protégerai, puisqu'il a connu mon nom ; il a crié vers moi et je l'exaucerai.* C'est la confirmation, par la bouche du Seigneur lui-même, de la thèse du Psaume. Le juste avait dit : j'espérerai en lui ; Dieu répond : puisqu'il a espéré, je le délivrerai. Le Prophète avait dit : il te couvrira de son corps, la vérité t'entourera comme un bouclier, comme la poule recouvre son poussin, comme le soldat robuste protège son compagnon d'armes ; Dieu réplique : je le protégerai puisqu'il a connu mon nom. Le Prophète avait ajouté : tu n'auras pas à redouter la crainte nocturne, la flèche qui vole le jour ; Dieu répond : il a crié vers moi, dans sa crainte des fantômes de la nuit, des traits sifflants sous le soleil, et je l'exaucerai, pour qu'il n'ait plus lieu de craindre. Le Prophète avait affirmé que mille ennemis tomberont à la gauche du juste, et dix mille à sa droite ; Dieu continue de la sorte : *je suis avec lui dans la tribulation, je l'en arracherai ; et le glorifierai.* Le Psalmiste avait promis la gloire du paradis, et Dieu

enfin confirme cette promesse , *je remplirai le juste de longs jours.*

Mais pourquoi prolonger ces commentaires, direz-vous : le psaume est expliqué désormais, ce qui suit n'est que le développement de ce thème ? Il n'en est pas ainsi cependant. Vous abordez un prince, vous le priez de vous défendre contre un ennemi puissant, et ce roi libéral vous le promet, mais en des termes si magnifiques que, pour peu que vous les analysiez, vous apercevez bientôt qu'il vous accorde bien au-delà de votre espérance. Ce roi généreux c'est votre Seigneur qui est au ciel ; ce langage magnifique, ce sont ces paroles que vous trouvez claires et lumineuses à cette heure. Pour celui qui les examine de près, elles renferment la promesse de huit bienfaits que nous allons exposer rapidement.

Elles promettent d'abord la liberté, puis l'assistance dans les périls, l'accès de toute prière auprès de Dieu, et la consolation dans les calamités. Ces quatre bienfaits appartiennent à la vie présente. Elles promettent ensuite la délivrance radicale de tous les maux, la gloire et la béatitude en échange, l'immortalité et la vision intuitive. Ces quatre derniers appartiennent à la vie future. Ces bienfaits s'échelonnent dans un ordre harmonieux et en montant toujours, de la liberté à la vue de Dieu, du premier des biens à la plus grande des félicités. Examinons-les tour à tour.

C'est une grande chose, une chose aimable avant

tout que la liberté. Non-seulement les hommes soupiraient après elle, dit Cicéron, mais les animaux la désirent avec ardeur. Le petit oiseau, qui nous charme par ses chansons, est nourri avec les soins les plus empressés quand il est enfermé dans une cage. Rien ne lui manque, il n'a pas à courir au loin pour chercher sa pâture. Le petit captif toutefois oublie bientôt ses chants, il devient triste, il oublie sa nourriture, tant il aime à voltiger librement, et il dit adieu sans regret à l'abondance, s'il peut s'enfuir vers ses vallons aimés. Que dirai-je donc de l'homme qui mérite seul d'être appelé libre, et qui, si souvent, est réduit en esclavage? De peur qu'on ne s'abuse, je distingue deux espèces de liberté. L'une délivre de la tyrannie des vices, elle rend l'âme maîtresse de sa volonté, quelle que soit la condition du corps. L'autre affranchit ce dernier de toutes entraves, et abandonne l'âme à la servitude du crime. Or, j'appelle celle-ci licence, la première mérite seule le beau nom de liberté. Je ne dirai donc pas que César et Alexandre, ces vainqueurs du monde, furent libres, puisqu'ils ne furent que les esclaves des plus viles passions. Mais je dirai que saint Pierre et saint Paul, au milieu de leurs cachots, de leurs ignominies, furent les plus libres de la terre, eux qui affranchissaient par la prédication et leurs lettres, des millions d'hommes de l'esclavage du démon. Ce qui nous distingue de la brute, ce sont les vertus de l'âme, et non les membres du corps. Ce qui fait la liberté humaine,

c'est l'affranchissement de l'esprit et non la licence de la matière. Qu'on ne se vante donc point de descendre d'Abraham, et de n'avoir jamais ployé le genou devant la domination étrangère, si l'on est pécheur, puisqu'on n'est vraiment libre que par l'éloignement du péché. Or, c'est cette douce, cette charmante, cette chère liberté, que Dieu nous promet par ces paroles : Puisqu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; *Quoniam in me speravit, liberabo eum.*

Trois considérations nous aideront à bien comprendre la grandeur de ce bienfait :

Qui pourrait caractériser comme il convient la tyrannie des passions ? surtout la tyrannie de la luxure ? Je laisse de côté les fables poétiques, je ne parle pas d'Achille, de Sardanapale, de Néron, de ce trop célèbre Hercule, qui, après avoir purgé le monde, s'assit aux pieds d'une femme, prit la quenouille, fila, chanta, parmi ses suivantes, pour plaire à celle qu'il aimait et éviter un regard sévère. Je ne parle point de Samson, ce vainqueur illustre qu'une faible courtisane dompta et précipita dans un état misérable, où il tournait une meule comme un cheval au rebut. Je me tais sur Salomon, ce sage déchu de la gloire, tombé dans l'esclavage des femmes étrangères ; et je vous demande ce que fait l'épouse adultère pour obéir à ses infâmes instincts ? Elle sait que son époux punira le crime d'une manière terrible s'il le découvre, elle sait que le déshonneur, l'abandon, la ruine, la mort l'attendent, la menacent à chaque heure, et elle brave tout, elle oublie famille,

réputation, Dieu, pour aller où sa passion l'entraîne. Quel est l'esclave réduit à un plus affreux servage ? La luxure captive l'homme tout entier, ses pensées, ses actions, son sommeil ; le vin et les femmes jettent les plus sages dans un perpétuel délire ; ils ne sont capables de rien désormais ; ils sont ivres de voluptés ; ni la crainte, ni la conscience, ni la mort, ni le jugement, ni le paradis, ni l'enfer, ne les détournent de leur but immuable, le plaisir où ils courent, qu'ils rêvent, qu'ils préparent avec une variété de ressources inconnue. Les yeux, les oreilles, la langue, les mains, les pieds, chose horrible, la raison, la mémoire s'empressent infatigables au service de ce tyran insatiable. Vous flétrissez cet homme, époux heureux d'une riche, noble et vertueuse héritière, parce qu'il s'abandonne à une ignoble suivante dont il fait la reine de sa demeure et la maîtresse impérieuse de sa femme légitime ?... Insensé ! Et vous forcez votre âme, cette noble fille du ciel, cette héritière des promesses éternelles, cette sœur de l'ange, cette bien aimée du Christ, à servir dans l'ignominie un corps grossier, un corps de fange, pâture promise aux vers du tombeau ! Vous la forcez à ne penser qu'à lui, à inventer des débauches nouvelles, à chanter les joies infâmes dans une harmonieuse mesure, à faire des vers séducteurs pour corrompre les épouses fidèles, les vierges innocentes ! O insensé ! ô indigne ! la raison que Dieu vous a départie pour la contemplation des œuvres

de sa puissance , vous l'avilissez , vous la profanez !

Mais si la tyrannie de la luxure est intolérable , celle de l'ambition n'est pas moindre. L'ambitieux parle , agit , se dirige , non au gré de ses désirs , mais d'après les exigences de sa passion ; il n'a qu'un but , la faveur populaire , sa vie n'est qu'une chasse perpétuelle après cette proie subtile. Je ne m'étonne plus du caprice de Domitien , qui oubliait les affaires de l'empire pour poursuivre les mouches dans son palais , si bien que ses serviteurs répondaient quelquefois à ceux qui s'informaient de la compagnie de leur maître : il n'y a pas même une mouche. Il est certainement plus stupide de courir après une fumée que de suivre le vol d'une mouche. Occupation ridicule et misérable. On veut s'élever , planer dans la nue , et il faut ramper dans la boue. On veut l'emporter sur tous , monter au plus haut degré dans l'opinion humaine , et il faut s'abaisser sous les pieds de la foule et subir ses éclaboussures. La pensée prend son vol , et l'orgueilleuse est contrainte d'affecter d'humbles allures. Quel est le tyran qui imposa un pareil esclavage ? Quel est le tyran qui força ses esclaves à se venger d'une petite injure , à provoquer en duel l'insulteur , si cette vengeance est seule possible , à perdre à la fois son corps et son âme pour un déshonneur imaginaire , comme l'ambition y contraind ses fideles en Espagne et en Italie surtout ? On voit dans ces régions , des hommes de naissance , de jeunesse et de

fortune, affronter, pour réparer une brèche faite à leur réputation, plus de périls, plus d'angoisses, qu'il n'en faudrait pour illustrer un martyr. On se prépare des semaines, des mois, des années à ces luttes homicides, et, pendant ce temps, on perd l'appétit, le sommeil, la tranquillité, le goût même du plaisir. On a peur, disons-le, peur du monde et peur de la mort. Denis a-t-il jamais imposé un semblable servage?

Je néglige la tyrannie de l'avarice et des autres vices, et j'affirme seulement avec le Psalmiste, que tous les esclaves du péché *sont assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort, enchainés par la mendicité et des liens de fer*. Car quel plus grand aveuglement que celui du pécheur qui se méconnaît, qui ignore son Dieu, sa fin et son esclavage? Quelle mendicité comparable à la détresse d'un homme aux passions toujours aboyantes, toujours inassouvies? O misérable servitude, d'autant plus misérable que beaucoup l'ignorent!

Je passe à la seconde considération, à la récompense réservée aux pécheurs pour toutes les peines qu'ils se donnent.

Quel est le salaire du péché? La mort. Donc, que le vicieux serve avec zèle ses maîtres, qu'il les serve jour et nuit, aux dépens de sa vigueur et de sa fortune, il ne travaillera pas en vain, une noble récompense l'attend au dernier jour. Ah! qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer cet aveuglement, cette folie, cette fureur de l'homme

qui accepte , pour gagner la géhenne , des labeurs immenses , tandis que quelques heures de pénitence lui gagneraient le paradis ! Je le compare aux forçats de la chiourme , comme je compare les serviteurs de Dieu aux laboureurs prudents. Tous travaillent à creuser un sillon , mais avec des résultats divers. Le froment pousse ses épis au-dessus des champs , mais le forçat a battu vainement l'onde de sa rame , il ne recueille que des tortures. Les méchants et les bons travaillent de même , mais ceux-là travaillent pour l'enfer et ceux-ci pour le ciel.

Ainsi , que vous considérez le vice dans sa tyrannie ou dans son châtement , l'excellence de la liberté qui vous en délivre vous apparaîtra manifeste. Mais ce qui peut surtout nous en faire sentir la valeur , c'est le prix qu'elle coûte à Jésus-Christ. Dieu qui a créé les mondes d'un signe , est né dans une étable , il a vécu dans la pauvreté , il est mort dans la douleur et l'ignominie. Et quelles douleurs ! La pensée seule de ses tortures prochaines lui fit suer le sang au jardin des Olives ; la vue de son supplice fendit les rochers , fit trembler la terre et gémir le ciel. Précieuse liberté qui fut acquise par la servitude d'un Dieu ; noble conquête qui coûte la vie de Jésus-Christ ! Il en connaissait bien la valeur , il savait le prix de cette perle magnifique , quand il prit la forme de l'esclave , quand il se cacha trente ans parmi les hommes , pour prêcher ensuite et pour mourir plutôt que de la laisser ar-

racher de ses mains. Comprenons, nous aussi, la grandeur de ce bienfait, ne ressemblons pas au cheval fougueux qui ne possède pas l'intelligence, apprécions à sa valeur cette source de tous les biens, de toutes les joies, qui peut seule nous valoir la béatitude éternelle. Rome combattit des siècles pour la conquête d'une liberté mensongère, elle cite avec orgueil les noms des Brutus, des Torquatus, des Scévola, des Curtius, des Décius, des Valérius, des Cincinnatus, et de tant d'autres qui sacrifièrent tout, cœur, repos, fortune, pour procurer sa gloire et affranchir ses enfants; et nous qui prétendons à de plus nobles récompenses, nous qui n'avons pas besoin d'immoler une famille, de nous jeter dans les précipices béants, de vivre dans l'indigence pour emporter d'assaut l'immortalité et la gloire, nous ne rougirons pas de notre lâcheté, nous hésiterons quand des païens ont accompli des prodiges, et qu'on ne nous demande que des vertus! Si nous hésitons encore, que la rougeur couvre nos visages, mais si nous nous mettons sérieusement à l'œuvre, souvenons-nous des Romains, et gardons-nous de nous enorgueillir.

Considérons donc notre Sauveur Jésus; sa passion éloquente est plus efficace que toutes les considérations qui précèdent pour nous maintenir dans la liberté des enfants de Dieu : courons au combat, les yeux fixés sur la croix : contemplant notre libérateur, doux, patient au milieu de ses bourreaux; et la ferveur s'allumera à cet amour immense qui

le consuma jusqu'à le faire mourir d'une pareille mort. Nous n'avons pas encore résisté à l'ennemi jusqu'au sang, et lui a résisté au démon pour nous jusqu'à périr. Songez qu'il est l'auteur et le rémunérateur de notre foi. Il nous l'a donnée, il la couronnera; il nous a portés à croire, et il fera bientôt que nous n'aurons pas cru en vain; il achèvera l'œuvre commencée; courage. Le peintre novice étudie avec soin les tableaux des maîtres, pour saisir les secrets de leur art: étudiez ce tableau vivant de l'existence chrétienne, ce miroir sans tache où l'Évangile se reflète en des images si pures, ce serpent d'airain du désert qui guérit toute blessure. Il a retracé l'idéal de la patience, avec son sang sur la croix: allez donc à ce tableau, peintres novices, étudiez et apprenez les secrets de la vie évangélique.

SECOND POINT.

Mais ne l'oubliez pas, la liberté n'est promise qu'à l'espérance qui vit par les œuvres, qu'à la charité ardente et féconde, car le mot hébreu traduit ici par, il a espéré, signifie encore, il a adhéré à moi; de sorte que le sens serait celui-ci: parce qu'il a adhéré à moi, je le délivrerai. La charité retient comme une glue spirituelle les âmes qui se sont données une fois à Dieu. Et c'est à l'amour que tendent tous les moyens mis au pouvoir de l'homme pour conquérir la liberté: les sacrements, la prière, les psaumes, les préceptes, les conseils, les exhortations et la prédication. Unir l'homme à Dieu par

les liens de l'amour, voilà le but où converge toute l'économie de la vie chrétienne : voilà le point nécessaire, seul nécessaire, où il faut parvenir. La cupidité fait le mercenaire, la charité caractérise l'homme libre ; le désir de la richesse, de l'honneur, de la volupté, enchaîne l'homme, l'enivre, le rend insensé, ne lui rend pénible que les peines charnelles : l'amour de Dieu absorbe la créature à son tour, transforme ses yeux, ses oreilles, son cœur, lui donne des goûts nouveaux et en fait un autre être, désireux de ce qu'il haïssait hier, trouvant horrible la beauté qui le séduisait, pleins de fiel les charmes qui l'attiraient naguères. Comme l'eau exposée au foyer frémit, s'élève, bouillonne et brûle, elle qui ne savait que couler et rafraîchir : de même l'âme humaine s'enflamme, se transforme si merveilleusement au feu de la charité, qu'elle réchauffe, brille, resplendit comme un esprit pur et libre.

Dieu nous donne donc la liberté, puis il nous protège ; je le protégerai, dit-il, puisqu'il a connu mon nom : *protegam eum quoniam cognovit nomen meum*. Ces mots désignent la Providence divine. Les noms divers qui caractérisent la Divinité à ce sujet démontrent assez la nature de cette Providence. On l'appelle roi, parce qu'elle gouverne, chef, parce qu'elle conduit, médecin, parce qu'elle guérit, maître, parce qu'elle enseigne ; mais je me bornerai à insister seulement sur les noms de père, de mère, d'époux, de pasteur et de gardien que les saintes

Écritures lui attribuent, comme tendant plus directement à la fin de ce discours. Le nom de père est donné à Dieu dans l'ancien Testament¹, mais que de fois Notre-Seigneur lui-même le lui a donné ! Les mères semblent chérir plus tendrement leurs enfants : leurs soins du moins sont plus attentifs, plus anxieux, plus continus : pour montrer que l'anxiété maternelle ne manque pas à sa providence, Dieu l'a fait attester par son Prophète : *Est-ce que la femme, dit-il dans Isale, peut oublier son enfant, ne pas avoir pitié du fils de son sein ? Et si elle l'oubliait, moi je ne t'oublierais point : voici que je t'ai écrit sur mes mains.* Dieu bon, que pouvait dire de plus votre tendre amour ! Et voici qu'à la prévoyance du père, à la tendresse de la mère, vous joignez le zèle et la charité de l'époux. Dieu s'appelle, en effet, çà et là de ce nom dans le Cantique des cantiques. Il se sert de termes identiques dans Osée : *Je m'unirai à toi, dit-il, dans la justice ; je t'épouserai dans la miséricorde et dans la foi.* Que dirai-je du titre de pasteur ? *Comme le pasteur pait ses brebis, s'écrie le Prophète, il assemblera ses agneaux, il les réchauffera sur son sein, il portera les brebis pleines.* Quelle providence, quelle sollicitude ! Et le Christ n'avait-il pas raison de dire de lui-même : *je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis !* Mais comment les connaissez-vous, Seigneur ? De quels yeux les regardez-vous ? *Comme mon Père me connaît et me*

¹ Ps. 102 ; Deut. 1, etc.

regarde. Or qui nous dira de quels yeux le Père contemple son Fils bien-aimé, son image fidèle? Quel bienfait que la providence qui nous chérit comme Dieu chérit le Verbe? Voilà notre planète, à nous, notre heureuse étoile. Et que sera-ce si j'ajoute avec Moïse que Dieu nous conserve *comme la pupille de son œil*, et ce que le Seigneur dit dans Zacharie : *Celui qui vous frappera, me touchera à la pupille de l'œil?*

Mais Dieu ne protège que ceux qui ont connu son nom, qui ont montré par leur conduite qu'ils le reconnaissaient pour leur père, leur mère, leur époux, leur pasteur, leur gardien. Car il ne suffit pas de connaître Dieu d'une manière quelconque, il faut le connaître au titre qu'il nous connaît nous-mêmes, *il connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent* : il les reconnaît entre mille, et celles-ci doivent reconnaître sa voix au milieu de toutes les voix. Or, on ne connaît de la sorte que ceux que l'on aime, que l'on fréquente depuis longtemps, que l'on fréquente d'amitié. On peut bien dire, Seigneur, Seigneur, mais cela ne suffit pas pour mériter la protection de Dieu, si l'on n'a pas avec lui un commerce actif d'affection et de prière.

Aussi le Prophète ajoute-t-il : *Il a crié vers moi, et je l'exaucerai : clamavit ad me et ego exaudiam eum*. Promesse infinie, par cela même qu'elle ne se borne elle-même en rien. Il a crié, dit Dieu; quel que soit son cri, sa demande, son désir, je l'exaucerai. Cette promesse universelle est répétée

maintes fois dans les saintes Ecritures, pour bien convaincre le chrétien, dont elle pouvait mettre à l'épreuve la foi. Quelle faveur, quel don, quel royaume, quel empire peut lui être comparé ? Tout ce qu'on demandera, tout ce qu'on désirera, le Seigneur l'accordera. Que de richesses dans ce peu de paroles ! O promesse digne du seul vrai Dieu ! Car qui oserait promettre ainsi si ce n'est Jéhovah ? Qui pourrait établir le juste, roi du monde, dispensateur des trésors célestes, Dieu en quelque sorte, tout-puissant, souverain, si ce n'est le Maître de toutes choses ? Tout ce que le juste voudra, qu'il le demande, il est sûr de l'obtenir. Qu'est-ce qu'un favori, un ministre en faveur à la cour des rois, auprès de ce favori de Dieu, qui dispose à son gré des richesses des cieux ?

Et ce n'est point une promesse vaine, les vies des saints ont réalisé admirablement l'oracle. Rappelez-vous les prodiges opérés par Moïse au moyen d'une simple prière, les prodiges de Josué, d'Isaïe, d'Elie, de Samuel, d'Elisée, des apôtres, des martyrs, de saint Grégoire, de saint Martin, de saint Antoine, de saint Hilarion, de saint Bernard, de saint François ; que ne firent-ils point ? Ils disposaient de la nature en maîtres, ils fondaient les rochers, renversaient les armées, arrêtaient le soleil, ils précipitaient ou enchaînaient les orages, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts, et convertissaient les pécheurs. Saint Dominique a avoué à un ami qu'il avait obtenu toujours ce qu'il

avait demandé à Dieu. — Demandez donc, répliqua cet ami, que Réginald prenne l'habit de notre ordre. Alors le saint se mit en prière pour la conversion de cet homme connu par sa science et son aversion du cloître, et Réginald se fit dominicain. O doux commerce, ineffable échange ! Le juste écoute toujours la voix de Dieu, et Dieu écoute sans cesse la voix du juste ! Le juste accomplit toutes les volontés de Dieu, et Dieu exauce tous les désirs du juste. Quelles merveilles, quelles faveurs !

Mais nous ne les avons pas expérimentées, direz-vous ? C'est que vous avez mal demandé, dirai-je avec saint Jacques. Vous n'avez pas crié, crié avec le cœur : vous avez parlé froidement, du bout des lèvres, et Dieu ne vous a pas exaucés. L'encens ne fume, ne donne son parfum que sur des fourneaux ardents ; il s'élève alors et monte ; la prière victorieuse doit monter de même d'un cœur enflammé. Rien ne peut la suppléer, ni la rhétorique de Tullius, ni l'éloquence de Démosthènes, mais, seule, elle suffit à franchir les espaces et les épaisses nuées.

Ce cri du cœur est fils de l'humilité et de la foi. Quand on croit fermement à la présence de Dieu, il est impossible de ne pas prier avec attention, avec assiduité, avec feu. La tiédeur, la dissipation, la lâcheté dans l'oraison, viennent, par suite, d'une foi peu vive et faible, au témoignage de saint Jérôme.

Mais l'humilité n'est pas moins utile que la foi. Avec la conscience de son néant, de sa dégradation,

de son indignité, du péril de la damnation que l'on court à chaque heure, comment ne dirait-on pas efficacement avec le Prophète : *J'ai crié vers vous, Seigneur, du fond de mon âme, Seigneur exaucez ma voix ?*

DOUZIÈME SERMON.

PREMIER POINT.

Entre tous les jours que notre Seigneur Jésus-Christ a passés sur la terre, l'Eglise honore surtout le jour de sa mort, celui de la sépulture et celui de la résurrection, les jours de la douleur, du repos et de la gloire.

Ces trois jours résument en quelque sorte la vie de l'Eglise elle-même, et toute existence chrétienne. On souffre du berceau à la tombe, on repose de la tombe au dernier jugement, on sera glorifié de ce jugement à la limite de l'éternité.

C'est à cette triple période que le Prophète fait allusion dans ces paroles : *Je suis avec lui dans la tribulation, je l'en arracherai, et je le glorifierai.* C'est-à-dire, je ne l'abandonnerai pas dans les tourments du vendredi de la passion ; je l'en délivrerai et je lui donnerai le repos le lendemain dans la sépulture, et je le ressusciterai glorieux au troisième jour.

Il avait dit auparavant : *Le juste a crié vers moi , et je l'exaucerai*. Certes on ne crie vers Dieu dans la calamité que pour en obtenir, ou seulement le don de patience, si l'on est saint et fort, ou une prompte délivrance de la douleur, si l'on est imparfait et faible. Or Dieu promet libéralement, et aux parfaits et aux infirmes, ce qu'ils demandent; Dieu sera avec eux, *cum ipso sum in tribulatione*, il les délivrera tous en temps opportun, *et eripiam eum*, et il leur donnera la gloire du paradis, *et glorificabo eum*.

La vie de Joseph, celle de Job, nous offrent des images éclatantes de ce que sera dans son sens spirituel cette insigne faveur. Joseph est vendu, mais Dieu l'assiste, le conduit, le fait chérir de tous, le délivre l'heure venue, et l'établit comme roi sur l'Égypte. Job est frappé coup sur coup; mais en même temps Dieu l'assiste; il le soutient calme, patient, puis il le délivre, et lui donne une fortune plus magnifique et une famille nouvelle, des filles si belles qu'elles surpassaient en beauté toutes les femmes de la terre. Pourquoi cette élévation de Joseph et de Job, non plus au degré d'où ils étaient descendus, mais à une hauteur où ils ne pouvaient espérer d'atteindre, si ce n'est pour signifier que Dieu restituera au centuple les biens perdus en ce monde pour son nom?

Je suis avec lui dans la tribulation.—Ces paroles se rapportent au temps actuel. Comparées avec celles qui suivent et qui indiquent l'avenir, elles si-

gnifient d'abord que la tribulation ne franchit pas le seuil de la tombe, où elle s'arrête pour faire place à la félicité; puis l'emploi du présent, je suis, du présent qui n'embrasse que l'instant qui fuit, caractérise merveilleusement le peu de force des tribulations temporelles, leur petitesse, leur éphémère durée en face de l'éternel bonheur. Elles ne peuvent nous assaillir qu'une à une. Le calice de la souffrance ne se vide que goutte à goutte au moment fugitif du présent, tandis que la félicité des élus se déroule comme un fleuve de gloire, un torrent de voluptés où le ciel s'enivre dans d'ineffables transports : fleuve qui coule toujours sans jamais fuir, sans jamais tarir ses eaux.

Je suis avec lui dans la tribulation.—La terre, dit saint Basile, portait des roses sans épines, avant le péché d'Adam. C'est-à-dire, à mon avis, que le plaisir était jadis sans douleur, tandis que maintenant il est toujours accompagné de la souffrance. Avec cette différence toutefois que si les justes se blessent aux épines, ces épines entourent pour eux des roses, tandis que les pécheurs se déchirent vainement pour cueillir des fleurs auxquelles ils ne peuvent jamais atteindre. La tribulation abonde, en effet, chez les fidèles, je l'avoue, mais la consolation abonde aussi dans leur âme, tandis que l'infortune de l'impie est toujours triste, sombre, sans espérance, irritée et prodigue en blasphèmes. Ils cueillent des roses, dites-vous; leurs jouissances surpassent leurs maux? Erreur; ces roses n'ont que

l'apparence des fleurs ; c'est un vermis mensonger, un éclat qui trompe ; on tend la main vers la brillante corolle, et l'on ne saisit que de cruelles épines. Qu'est-ce que la richesse ? Une rose, dites-vous ? Et l'Évangile crie le contraire, et il l'appelle une déception amère ! Les voluptés, je le veux, délectent en passant, mais, le crime consommé, elles s'enfuient en ne laissant après elles que la conscience du péché qui demeure comme un inexorable témoin, tandis que la douleur passe également rapide, en laissant l'âme dans la compagnie de son Dieu.

Mais est-ce que Dieu n'est pas toujours avec nous ? Est-ce que nous ne vivons, nous ne nous mouvons point en lui ? Quelle nouvelle promesse fait donc le Prophète quand il dit : *Je suis avec lui dans la tribulation* ? Je voudrais que ceux qui portent chrétiennement la calamité fussent nombreux parmi vous. En comparant la joie qui les inonde, la conscience, qu'ils possèdent, de la présence de Dieu dans leur cœur, avec ce qu'ils éprouvaient au jour de la fortune, ils comprendraient bien que si le Créateur pénètre tout, réside en tous lieux d'une manière générale, il réside sous un mode ineffable au milieu de ceux qui souffrent patiemment pour son nom. Il habite par la foi et la charité dans les justes d'une façon évidemment plus intime que dans les plantes insensibles, dans les animaux qui paissent, dans les pécheurs, dans les démons. Mais il habite plus intimement encore dans les infor-

tunés. Le sang et les humeurs affluent vers le membre blessé dans un corps humain, l'attention, les soins s'y concentrent; on paraît oublier les autres parties du corps. Dieu vole de même au membre blessé de son Eglise, il concentre sur lui ses dons, ses divins remèdes, il est avec lui dans ses tribulations; comme la mère qui ne quitte plus le chevet de son fils malade, et lui prodigue les doux soins, les tendres caresses, le Dieu des mères, le Créateur de la maternité, se consacre surtout, de préférence, à ses enfants attristés, infirmes, et les entoure d'un incroyable amour. Que le monde coure après les heureux de la terre, sans prendre souci de ceux qui pleurent, qu'importe! Dieu se précipite, s'abaisse vers ceux-ci, il les visite, il les console, il demeure auprès d'eux aussi longtemps que la souffrance les torture.

Mais spécifions ce mode particulier d'assistance.

C'est une intime et inexplicable douceur que Dieu infuse dans l'âme, qui la récrée, la relève, lui donne une soif ardente de nouvelles calamités, lui fait chanter avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie*. C'est ce que signifiait notre Seigneur quand il comparait sa loi à un joug. Un joug ne peut être porté qu'à deux. Accepter la loi du Christ, c'est donc avoir l'assurance que le Christ portera ce joug avec nous : nous souffrirons, lui compatira, et il nous déchargera d'autant plus du fardeau qu'il est plus robuste que notre pauvre humanité. Dieu ne se contente pas, en effet, dit saint Cy-

prien, d'assister à nos luttes comme témoin, il y prend part, il combat avec nous, et il se couronne, à vrai dire, après la victoire, en nous couronnant. Les martyrs marchaient triomphants au supplice, et le Christ trembla au début de sa passion. C'est que les premiers ne sentaient pas le joug que Dieu portait en quelque sorte entièrement, tandis que le Christ était seul, sans soutien, sans consolation. Mais beaucoup ne comprennent pas ces choses ; comme l'ânesse qui ignorait son précieux fardeau quand elle portait Jésus dans l'entrée triomphante au jour des palmes, ils marchent machinalement en ne songeant qu'à la fatigue du chemin. Ah ! si nous connaissions celui qui vient à nous avec sa loi, qui nous afflige avec la persécution en disant : Je ne vous abandonnerai pas dans vos souffrances, nous n'aurions plus de ces indignes faiblesses !

Ils savaient tout cela les saint Paul, les saint André, les saint Ignace, les illustres martyrs de notre Eglise romaine. Aussi se glorifiaient-ils dans leurs épreuves, ne se possédaient-ils plus de joie à la vue du Calvaire, soupiraient-ils après les bêtes de l'arène, marchaient-ils sur les charbons ardents comme sur une couche de roses, tandis que les saints à qui les persécutions manquèrent firent envers eux-mêmes l'office de bourreaux, en se livrant au cilice, à la discipline, aux veilles, et aux jeûnes austères.

Voulez-vous expérimenter cette douceur, ce bonheur incomparable ? Renoncez à la terre ; le Crucifié

ne console pas les ennemis de sa croix. Vous ne pouvez jouir des délices du siècle et des délices de Dieu : la manne succéda au pain d'Égypte et à son défaut. Et votre âme, d'ailleurs, tout entière à ses affections charnelles, goûterait-elle les douceurs divines ! C'est un fait reconnu, elle ne se tourne vers Dieu que dans la disette des plaisirs de ce monde, et c'est alors que ce Dieu bon accourt, la console, la relève et lui prodigue ses dons.

SECOND POINT.

Bien que les promesses contenues dans ces paroles : Je l'arracherai à la tribulation, se rapportent surtout au temps que nous indiquions plus haut, toutefois elles reçoivent souvent ici-bas leur application, comme le prouvent l'exemple de David, délivré miraculeusement au moment où l'armée de Saül l'enveloppait de toute part, et la vie de saint Martin qui, saisi par des voleurs au milieu des Alpes, les convertit et en fit des moines.

Mais direz-vous, ce sont là des exceptions : que d'hommes vivent et meurent au sein de la pauvreté extrême ! Que de pères de familles entendent s'élever autour de leurs jeunes filles des soupçons odieux, sans pouvoir jamais les dissiper ! Que d'infortunés sont faits captifs par les Turcs, que de victimes deviennent la proie des hérétiques ! Certes, Dieu n'a pas délivré ceux-ci de la tribulation.

Ma réponse est facile. D'abord Dieu n'a pas promis de délivrer de l'épreuve immédiatement, mais

à son heure, autrement il n'aurait pas dit, *je suis avec toi dans la tribulation*. Puis il a promis de délivrer seulement ceux qui habitent sous l'aide du Très-Haut. Un misérable s'impatiente, ne prie plus, se désespère : quoi d'étonnant que le Seigneur le laisse à sa misère ? Un père de famille élève ses filles d'une façon légère, il les conduit à la danse, dans la compagnie des jeunes hommes : quoi d'étonnant qu'un mauvais renom les poursuive ? Vous remuez la fange, il faut bien qu'il s'en exhale de fétides odeurs. Un matelot est surpris par les disciples de Mahomet, et il ne supporte pas chrétiennement ses fers : quoi d'étonnant que Dieu prolonge son esclavage ? Et ainsi de beaucoup. Croyez que Dieu nous délivrerait souvent dès ce monde de nos infortunes si nous savions accepter notre croix. Il a délivré Daniel, il a délivré Susanne, il a délivré Jonas, et il est toujours le Dieu des trois enfants de la fournaise.

Et je le glorifierai. La gloire, a dit saint Augustin après Cicéron, c'est la mention fréquente et louangeuse d'un homme. On possède donc la gloire quand notre nom vole avec éloge de bouche en bouche. C'est pourquoi le Christ a glorifié son Père, car il l'a fait connaître. C'est pourquoi les apôtres glorifièrent le Christ, car ils portèrent son nom à tous les bouts du monde. Mais la gloire, ce renom fameux dans l'opinion humaine, repose sur un fondement, sur la richesse, les titres, le mérite, la science, la vertu. Eh bien, soit que vous considérez la gloire pro-

mise au juste dans sa renommée ou dans son origine, cette gloire n'est accordée par Dieu qu'aux élus qui portent volontiers sa croix. Et cette gloire commence même dès ce monde. Qui est plus glorieux que les apôtres, les martyrs et les confesseurs ! On se dispute leurs reliques, on les enchâsse dans l'or, on les recouvre de pierres précieuses, on honore jusqu'aux instruments de leur supplice, on célèbre dans la chrétienté les chaînes de saint Pierre. Que dis-je ? Cette gloire se manifestait éclatante durant leur vie d'épreuve, au sein des ignominies de la persécution. L'ombre de Pierre guérissait les malades, Paul et Barnabé étaient pris pour des dieux, Antoine était recherché des empereurs, tous les saints étaient vénérés de leurs ennemis.

Admirez donc la sottise humaine. On se consume, on s'use en des labeurs gigantesques pour faire quelque bruit dans le monde, et un Antoine, un Bernard, un François, sans y songer, en fuyant au contraire la faveur du monde, trouvent la gloire ! Les noms les plus fameux dans leur temps se sont éclipsés, ceux qui ont survécu ne sont plus populaires : qui connaît dans nos campagnes la réputation de César ou d'Alexandre ? Et qui ne connaît saint Pierre, qui, à la vue de son image, ne s'écrierait que c'est le prince des apôtres ! Qui de nous honore les philosophes qu'il commente, et qui ne s'incline devant les saints qu'il vénère ! Pourquoi cette différence ? Parce que Dieu donne la gloire à ceux qui bâtissent sur de solides fondements. Quoi de plus

fragile qu'un livre philosophique, qu'un palais de marbre, que des trésors terrestres ! Le ciel seul ne passe pas, la vertu seule est immuable, et la gloire qu'elle donne triomphe seule du temps et de l'éternité.

Mais si telle est la gloire des saints ici-bas, que sera-t-elle au dernier jour, quand Dieu nous revêtira d'un corps de lumière, quand il nous avouera pour ses amis devant les rois, quand nous volerons au-devant du Christ pour former son cortège, quand nous jugerons avec lui la terre, quand nous le suivrons dans les éternelles demeures ! O gloire, ô gloire ! Tu le dis à bon droit, illustre apôtre, les souffrances de la vie ne sont pas dignes de ce triomphe ; tu l'as écrit avec raison, sublime prophète, les amis de Dieu sont trop honorés, trop élevés en puissance.

Mais cette gloire n'est que le reflet, l'enveloppe lumineuse, ou le rayon de feu qui jaillit de ce fondement dont nous parlions plus haut. Quels sont donc ces biens supérieurs dont nous n'avons jusqu'ici qu'esquissé les ombres ?

Le Prophète les résume dans ces deux points, l'éternité et la félicité. *Je le glorifierai*, dit-il. Comment ? Je le remplirai de jours, *longitudine dierum replebo eum*, voilà l'éternité ; et *je lui montrerai mon salut*, et *ostendam illi salutare meum*, voilà la félicité ; voilà les deux biens qui surpassent toute attente humaine, en même temps qu'ils sont seuls capables de satisfaire nos facultés. L'immensité de

nos désirs, nos tendances, nos aspirations à une vie sans fin que ne sauraient remplir les années d'Adam et de Mathusalem, indiquent assez clairement que Dieu nous promet l'éternité par ces paroles, *longitudine dierum replebo eum*; s'il nous remplit de jours, il comblera donc nos vœux; or, comme nous aspirons à la vie sans limite, pour combler ces vœux il faut donc qu'il nous accorde l'éternité.

Mais il nous servirait peu d'être immortels, si nous n'étions pas eu même temps heureux. Les démons ne meurent pas, et c'est là la grande cause de leur malheur. Dieu nous promet donc le bonheur, et ce bonheur, c'est la possession même du Sauveur, de la sagesse, de la beauté, de la force par excellence, de la source immanente de tous les biens.

Pourquoi donc regretter l'Égypte quand la terre promise s'ouvre devant nous? Pourquoi boire aux eaux bourbeuses des torrents, quand des sources d'un vin suave coulent près de nous? Pourquoi mendier son pain auprès du démon, quand Dieu nous offre le paradis? Sourds que vous êtes, ouvrez donc vos oreilles; aveugles, ouvrez donc les yeux: vous êtes jaloux du riche, des rois, des pontifes, et vous n'enviez pas le bonheur des saints!

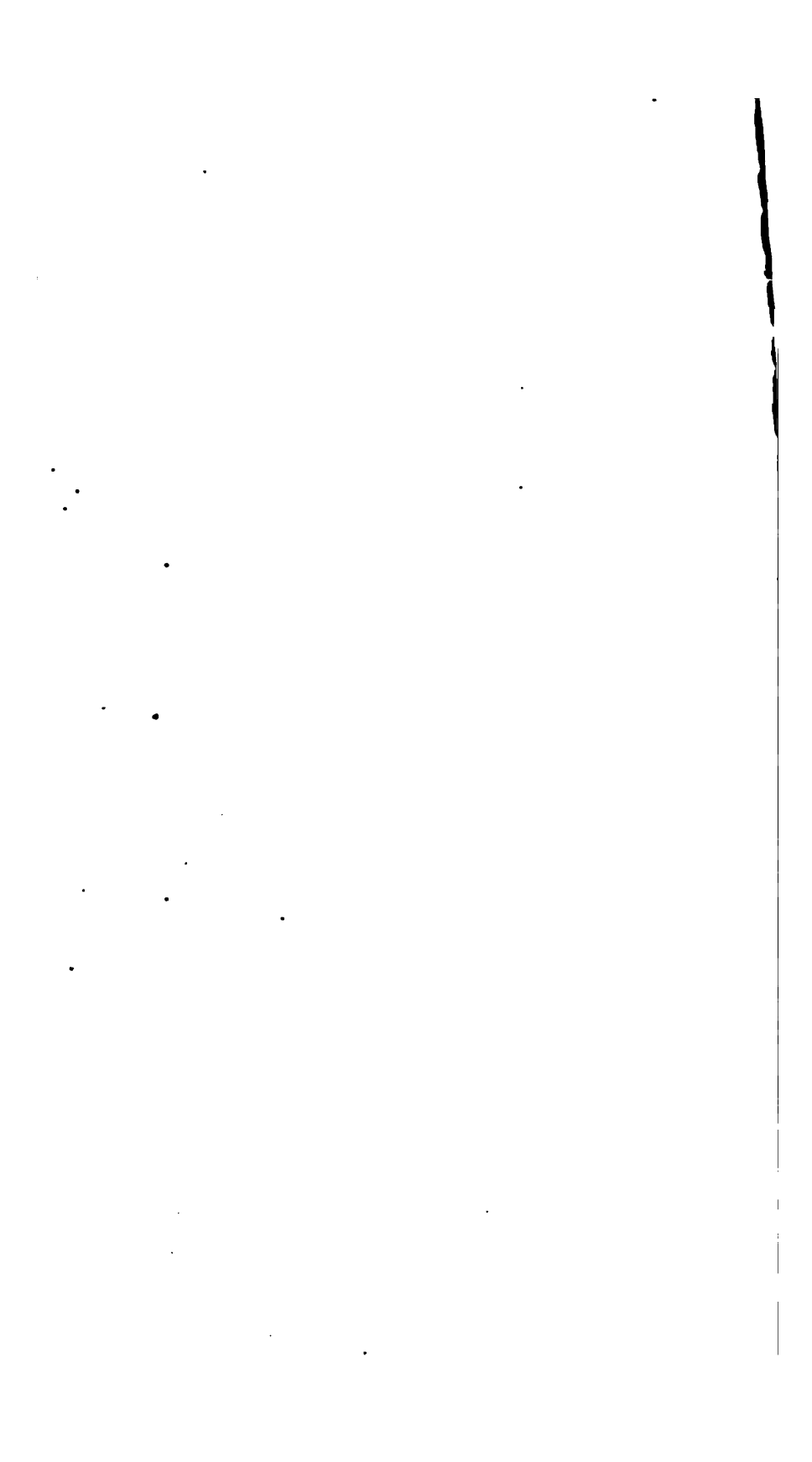


TABLE
DU SECOND VOLUME.

QUATRIÈME SÉRIE.

Sur les tribulations.

PREMIER SERMON.	1
DEUXIÈME SERMON.	18
TROISIÈME SERMON.	34
QUATRIÈME SERMON.	48
CINQUIÈME SERMON.	64
SIXIÈME SERMON.	83
SEPTIÈME SERMON.	105
HUITIÈME SERMON.	128

CINQUIÈME SÉRIE.

Douze discours explicatifs du psaume xc.

PREMIER SERMON.	145
DEUXIÈME SERMON.	163
TROISIÈME SERMON.	181
QUATRIÈME SERMON.	200
CINQUIÈME SERMON.	220
SIXIÈME SERMON.	239
SEPTIÈME SERMON.	257
HUITIÈME SERMON.	271

